

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

MÉMOIRE DES ORIGINES : LES RÉCITS DE FONDATION DES CITÉS  
DU PÉLOPONNÈSE CHEZ PAUSANIAS (II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.)

THÈSE  
PRÉSENTÉE  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DU DOCTORAT EN HISTOIRE

PAR  
RENAUD LUSSIER

AVRIL 2013

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»



*Ce que j'ai précisé dans ma sungraphè sur l'Attique, à savoir que je ne rapporterai pas tout successivement mais ce que j'aurai choisi comme étant surtout digne de mémoire, je le répéterai avant le récit sur les Spartiates. Car dès le départ mon discours a souhaité discerner, parmi tant de choses même pas dignes d'une présentation que chacun raconte chez soi, celles qui sont les plus dignes d'un récit. Ainsi, cela étant mûrement réfléchi, il n'est pas question d'y déroger.*

Pausanias, III, 11, 1, trad. V. Pirenne-Delforge.

*En effet, il se trouve aussi que les origines d'Athènes remontent plus haut que ce qui est clair et facile à saisir, non seulement parce que la cité est la plus ancienne de ce que la mémoire a gardé, mais aussi parce que le sujet offre un grand nombre de débuts possibles comme dans un cercle. Il est impossible, bien sûr, de les adopter tous simultanément et il n'est pas facile de déterminer lequel d'entre eux prévaudra sur les autres.*

Aelius Aristide, *Panathénaïque*, 7, trad. E. Oudot.

## REMERCIEMENTS

Tout au long de mon parcours, mes deux directeurs m'ont servi de guides et sans eux je me serais sans doute égaré à bien des occasions. Je tiens d'abord à remercier Janick Auberge, professeure au Département d'histoire de l'UQÀM, pour son soutien continu, sa disponibilité ainsi que pour les nombreux échanges que nous avons eus et qui ont nourri mon cheminement et ma réflexion. Un grand merci également à Yves Lafond, professeur à l'Université de Poitiers, pour m'avoir suggéré le sujet de cette thèse et pour nos rencontres toujours très stimulantes, à Bochum, Paris ou au Québec.

Merci à Georges Leroux et à Janick Auberge qui ont su m'initier à la Grèce antique, à sa philosophie, ses mythes, son histoire, et qui m'ont donné la chance de vivre un premier et déterminant voyage sur les traces de Pausanias. Je souhaite remercier aussi Gaétan Thériault du Département d'histoire de l'UQÀM pour ses nombreux conseils et encouragements, tant au niveau de la recherche que de l'enseignement.

Cette thèse de doctorat a aussi été rendue possible grâce à la généreuse contribution du Conseil de Recherche en Sciences Humaines du Canada (CRSH) et à son programme de Bourses d'études supérieures. Mes remerciements à la Faculté des sciences humaines de l'UQÀM et au ministère de l'Éducation, du Loisir et du Sport qui m'a permis de mener quelques recherches au Centre Louis Gernet à Paris.

Je voudrais remercier en terminant ma famille, mes parents Paul et Lise pour leur soutien inconditionnel. Merci d'avoir fait de moi une personne curieuse, portée par ses intérêts et ses questionnements. Merci à Alexis d'avoir tracé la voie devant moi et de m'avoir encouragé à suivre la mienne. En terminant, merci à Anne-Marie qui m'est si chère et si précieuse.

## TABLE DES MATIÈRES

ABRÉVIATIONS.....	vii
RÉSUMÉ.....	viii
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
<i>PÉRIÉGÈSE</i> DE LA GRÈCE.....	15
1.1 Horizon historiographique.....	15
1.1.1 Pausanias.....	15
1.1.2 Récits d'origine et de fondation.....	20
1.2 Cadre historique et littéraire.....	24
1.2.1 Pausanias le Périégète.....	24
1.2.2 <i>Périégèse</i> de la Grèce.....	26
1.3 Le voyage de Pausanias.....	30
1.3.1 Intentions.....	30
1.3.2 Méthode.....	35
1.3.3 Mythe ou récit ?.....	39
1.3.4 Itinéraire.....	44
1.4 Conclusion.....	50
CHAPITRE II	
ORIGINES ET FONDATIONS ANCIENNES.....	52
2.1 Récits d'origine.....	53
2.1.1 Régions et peuples.....	55
2.1.2 Le Péloponnèse.....	59
2.1.3 Origines et civilisation.....	79
2.1.4 Autochtonies.....	84
2.2 Fondations anciennes.....	91
2.2.1 Principaux récits.....	92

2.2.2 Les cités au fil de la <i>Périégèse</i> .....	119
2.3 Conclusion.....	156

### CHAPITRE III

#### MIGRATIONS LÉGENDAIRES ET FONDATIONS RÉCENTES.....160

3.1 Migrations et colonisations.....	161
3.2 Héraclides et Doriens.....	184
3.2.1 Le récit.....	184
3.2.2 Un événement fondateur ?.....	190
3.3 L'exkursus ionien.....	195
3.3.1 Pausanias, le Péloponnèse et l'Ionie.....	196
3.3.2 Les fondations ioniennes.....	198
3.4 Fondations récentes.....	208
3.4.1 Cités.....	209
3.4.2 Colonies.....	221
3.5 Conclusion.....	226

### CHAPITRE IV

#### COMPOSANTES NARRATIVES ET REPRÉSENTATIONS

DES ORIGINES.....	229
4.1 Dire les origines.....	230
4.1.1 Le nom.....	231
4.1.2 La généalogie et le temps.....	244
4.2 Composantes.....	257
4.2.1 Le héros.....	258
4.2.2 Le dieu.....	266
4.2.3 L'animal et autres prodiges.....	270
4.3 Procédures et modèles de fondation.....	280
4.4 Voir les origines.....	287
4.4.1 Tombeaux.....	289
4.4.2 Autres monuments.....	302

4.5 Conclusion.....	317
---------------------	-----

## CHAPITRE V

LES RÉCITS DE FONDATION : POUR QUOI FAIRE ?.....	320
--	-----

5.1 Des choix conscients .....	321
--------------------------------	-----

5.1.1 Un vocabulaire englobant .....	321
--------------------------------------	-----

5.1.2 Un passé non révolu.....	324
--------------------------------	-----

5.1.3 De l'« île de Pélops » à l'Achaïe romaine.....	331
--	-----

5.1.4 Unité ou diversité ?.....	339
---------------------------------	-----

5.2 Pausanias et le présent des cités.....	352
--	-----

5.2.1 Fonctions et enjeux du récit.....	352
---	-----

5.2.2 Épigraphie et numismatique.....	356
---------------------------------------	-----

5.2.3 Le <i>Panhellénion</i> .....	376
------------------------------------	-----

5.2.4 Lire la <i>Périégèse</i> .....	389
--------------------------------------	-----

5.3 Conclusion.....	398
---------------------	-----

CONCLUSION GÉNÉRALE.....	402
--------------------------	-----

CARTES.....	420
-------------	-----

BIBLIOGRAPHIE.....	428
--------------------	-----

INDEX DES CITÉS.....	466
----------------------	-----

## ABRÉVIATIONS

<i>ABSA</i>	<i>The Annual of the British School at Athens</i>
<i>AJA</i>	<i>American Journal of Archaeology</i>
<i>BAGB</i>	<i>Bulletin de l'Association Guillaume Budé</i>
<i>BCH</i>	<i>Bulletin de correspondance hellénique</i>
<i>CB</i>	<i>The Classical Bulletin</i>
<i>CEA</i>	<i>Cahiers des études anciennes</i>
<i>CJ</i>	<i>The Classical Journal</i>
<i>ClAnt</i>	<i>Classical Antiquity</i>
<i>CPh</i>	<i>Classical Philology</i>
<i>CQ</i>	<i>Classical Quarterly</i>
<i>DHA</i>	<i>Dialogues d'histoire ancienne</i>
<i>FGrHist</i>	<i>Die Fragmente der griechischen Historiker</i>
<i>G&amp;R</i>	<i>Greece and Rome</i>
<i>GRBS</i>	<i>Greek, Roman and Byzantine Studies</i>
<i>HSPh</i>	<i>Harvard Studies in Classical Philology</i>
<i>H&amp;T</i>	<i>History and Theory</i>
<i>IEphesos</i>	<i>Die Inschriften von Ephesos</i>
<i>IG</i>	<i>Inscriptiones Graecae</i>
<i>JAF</i>	<i>The Journal of American Folklore</i>
<i>JHS</i>	<i>The Journal of Hellenic Studies</i>
<i>JRA</i>	<i>Journal of Roman Archaeology</i>
<i>JRS</i>	<i>The Journal of Roman Studies</i>
<i>JS</i>	<i>Journal des savants</i>
<i>LEC</i>	<i>Les études classiques</i>
<i>LIMC</i>	<i>Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae</i>
<i>MLN</i>	<i>Modern Language Notes</i>
<i>PAE</i>	<i>Praktika tes en Athenais Archaïologikes Etaireias</i>
<i>PAPhS</i>	<i>Proceedings of the American Philosophical Society</i>
<i>PCPhS</i>	<i>Proceedings of the Cambridge Philological Society</i>
<i>P&amp;P</i>	<i>Past and Present</i>
<i>QS</i>	<i>Quaderni di storia</i>
<i>RBPh</i>	<i>Revue belge de philologie et d'histoire</i>
<i>REA</i>	<i>Revue des études anciennes</i>
<i>REG</i>	<i>Revue des études grecques</i>
<i>RH</i>	<i>Revue historique</i>
<i>RHR</i>	<i>Revue de l'histoire des religions</i>
<i>RPh</i>	<i>Revue de philologie, de littérature et d'histoire anciennes</i>
<i>SEG</i>	<i>Supplementum Epigraphicum Graecum</i>
<i>SIFC</i>	<i>Studi italiani di filologia classica</i>
<i>SO</i>	<i>Symbolae Osloenses</i>
<i>TAPhA</i>	<i>Transactions of the American Philological Association</i>
<i>YFS</i>	<i>Yale French Studies</i>
<i>ZPE</i>	<i>Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik</i>



## RÉSUMÉ

Cette thèse propose une analyse des références aux origines des peuples et des cités dans la *Périégèse* de Pausanias, en se concentrant principalement sur les récits de fondation se rapportant au Péloponnèse (livres II à VIII) où la « mémoire des origines » semble avoir particulièrement intéressé cet écrivain et voyageur grec du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. Ses trois principaux axes de réflexion sont : 1) le travail de composition découlant de la représentation des origines des peuples et des cités, 2) la construction d'un portrait de l'histoire du Péloponnèse depuis les origines de l'« île de Pélops » jusqu'à l'Achaïe romaine et 3) le rapport complexe que les traditions et descriptions de la *Périégèse* entretiennent avec le présent des cités. En procédant à l'« autopsie » de ces récits, il est possible d'interroger la démarche de Pausanias dans son rapport à la tradition et au « mythe », son travail sur les noms des cités et des fondateurs ainsi que sur les généalogies, et de mettre en évidence les nombreux référents culturels et littéraires auxquels renvoient les récits d'origine. L'écrivain voyageur propose ainsi un tour d'horizon du Péloponnèse et de son histoire : il rappelle les premiers temps de la civilisation, les fondations anciennes antérieures à la guerre de Troie, les différents mouvements de migrations, les fondations de l'époque classique et celles des colonies romaines de la fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C. Ce parcours à travers les cités et les colonies du Péloponnèse offre également l'occasion de rapprocher certaines traditions ou certains personnages héroïques à des monuments, dont les tombeaux des fondateurs qui étaient toujours visibles à l'époque des Antonins et que le voyageur se permet de décrire et de situer dans l'espace des cités. Inscrivant de cette façon les traditions dans le « présent de la visite », sa démarche doit aussi être mise en parallèle avec quelques enjeux contemporains entourant la place qu'occupaient les traditions légendaires dans les cités. Nous verrons en quoi la Grèce de Pausanias peut être reliée au problème de l'« identité grecque » et à la réactualisation de traditions légendaires au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., notamment dans le contexte du *Panhellénion* fondé par l'empereur Hadrien. Par ailleurs, la Seconde Sophistique à l'époque de Pausanias valorisant un « retour aux sources » de la Grèce dans le contexte de la domination romaine, il convient de se demander dans quelle mesure la *Périégèse* se rapproche de ce courant de pensée. Tourné vers le passé de la Grèce, cet ouvrage singulier propose un travail de réflexion sur la « mémoire des cités » où le Péloponnèse, véritable creuset civilisationnel, occupe une place centrale.

Mots clés : Antiquité – Grèce antique – Grèce romaine – Péloponnèse – Pausanias  
– Récits d'origine – Récits de fondation – Cité grecque

## INTRODUCTION

Dans *La Cité antique* (1864), Fustel de Coulanges soulignait l'importance des références aux origines des cités chez les auteurs anciens, car « il n'y avait rien qui fût plus à cœur à une ville que le souvenir de sa fondation »<sup>1</sup>. La *Périégèse* de Pausanias en est un témoignage éloquent. Ce voyageur grec du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. rapporta au fil de son itinéraire le nom des fondateurs, leurs généalogies, le contexte d'apparition des villes et tous ces événements qui en vinrent à constituer la « mémoire des cités »<sup>2</sup>. Tournée vers le passé, la *Périégèse* rappelle l'attention particulière portée par les Grecs de l'Antiquité à la mise en scène des origines de leurs cités et de leurs colonies. Il est manifeste que l'univers de la *polis* aura inspiré la naissance de traditions diverses qui disent l'origine des peuples (*origines gentium*) et des agglomérations urbaines (*origines urbium*), puisant à la fois dans le mythe, la légende ou l'histoire.

Dans le monde occidental, les récits de fondation, ou ce que l'on appelle communément les « mythes fondateurs » révèlent la façon dont les sociétés, les peuples ou les nations ont pu se représenter leurs origines à un moment donné de leur histoire. C'est le cas des grandes cités du monde gréco-romain, ou encore de ces villes européennes qui, à l'époque médiévale, ont récupéré ou inventé des traditions qui faisaient remonter leurs origines à l'époque de l'Antiquité en s'associant à l'histoire d'un grand héros de la mythologie<sup>3</sup>. Avec la naissance des

---

<sup>1</sup> Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, Paris, Flammarion, 1984 (1864), p. 162. « On est surpris d'abord quand on voit dans les auteurs anciens qu'il n'y avait aucune ville, si antique qu'elle pût être, qui ne prétendît savoir le nom de son fondateur et la date de sa fondation » (p. 159).

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>3</sup> C.-G. Dubois, *Récits et mythes de fondation dans l'imaginaire culturel occidental*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2009. Dans le cas plus précis des villes italiennes à l'époque médiévale : R. Villard, « Le héros introuvable : les récits de fondation de cités en Italie : XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle », *Histoire, économie et société*, 19 (1), 2000, p. 5-24 ; C. E. Benes, *Urban Legends : Civic Identity and the Classical Past in Northern Italy, 1250-1350*, University Park, Pennsylvania State University Press, 2011.



États modernes, de nouveaux récits d'origine ont pu être véhiculés à travers les mémoires nationales, récits qui rappelaient l'origine des peuples et permettaient d'expliquer leur présence sur un territoire donné, voire de la légitimer et de délimiter les frontières. Depuis les travaux de P. Nora, les historiens se sont intéressés de plus près à ces questions et aux rapports que peuvent entretenir l'histoire et la mémoire, notamment les discours sur les origines et les diverses formes de pratiques commémoratives, principalement à travers ces « lieux » tant physiques que symboliques qui ont permis à P. Nora et à son équipe de tracer les contours du sentiment identitaire français<sup>4</sup>.

Aux yeux des historiens de l'Antiquité, les problématiques entourant la « mémoire des origines » remontent à aussi loin qu'à l'apparition des cités en Grèce, un événement en soi fondateur et qui donnera naissance à un ensemble de récits et « lieux de mémoire » ayant comme objectif de rappeler l'émergence de la *polis*, ce modèle d'organisation sociale et politique, né durant l'époque archaïque et largement diffusé par les Grecs, qui marquera durablement le paysage physique et culturel du monde méditerranéen. Ces fondations ou *ktiseis* sont rapportées à travers différents genres littéraires, de l'époque archaïque à l'époque romaine, qui exposaient à leur manière le contexte de naissance des cités<sup>5</sup>. Ces sources littéraires présentent donc un véritable terrain d'enquête sur les origines dans le monde grec.

C'est ce que permet le récit de voyage ou *Périégèse* (Περιήγησις) de Pausanias, un récit qui combine à la fois les données géographiques, les données de l'histoire, aussi ancienne soit-elle, les observations personnelles et les données

---

<sup>4</sup> Voir notamment : P. Nora, « Entre mémoire et histoire : la problématique des lieux », *Les Lieux de mémoire*, vol. I, P. Nora (dir.), Paris, Gallimard, 1997 (1984-1992), p. 23-43. Critiqués par certains, *Les Lieux de mémoire* ont marqué l'historiographie en suscitant une réflexion sur les notions de « mémoire », d'« identité » et sur leur pertinence pour le travail de l'historien. Voir : P. Anderson, *La pensée tiède, Un regard critique sur la culture française*, suivi de *La pensée réchauffée*, réponse de P. Nora, Paris, Seuil, 2005 ; W. Kansteiner, « Finding Meaning in Memory : A Methodological Critique of Collective Memory Studies », *H&T*, 41 (2), 2002, p. 179-197.

<sup>5</sup> C. Dougherty, « Archaic Greek Foundation Poetry : Questions of Genre and Occasion », *JHS*, 114, 1994, p. 35-46.

recueillies sur le terrain. À l'époque des Antonins (v. 110-180), durant l'âge d'or de l'Empire romain et de la *Pax Romana*, celui que l'on appelle aussi le Périégète parcourut une bonne partie de la Grèce du continent et rassembla un nombre important de traditions dont certaines remontaient aux origines des cités. Du moins en juge-t-il ainsi. Il posa d'abord le pied en Attique, arrivant probablement par bateau depuis l'Asie Mineure, pour entamer une incursion à travers le cœur de l'ancienne Grèce. Cet itinéraire lui permit de visiter et de décrire les grandes cités qu'étaient Athènes, alors centre culturel par excellence, notamment depuis le règne d'Hadrien, puis Argos, Sparte, Thèbes et les anciennes cités homériques de Mycènes, Tirynthe et Pylos, tout comme les célèbres sanctuaires d'Olympie, d'Épidaure et de Delphes. Du livre I au livre X de la *Périégèse*, Pausanias propose moins de décrire la Grèce de son temps que de dresser un portrait du monde grec par une sorte d'inventaire des principales cités et sanctuaires, des monuments qu'il jugeait dignes d'être vus à son époque et des grands événements qui marquèrent l'histoire de la région.

Le projet initial de Pausanias était somme toute ambitieux, puisqu'il proposait de parcourir et de décrire « toutes les choses grecques » (πάντα τὰ Ἑλληνικά : I, 26, 4). Dans les faits, il procéda à une enquête sur le terrain, effectua des choix, mit par écrit une *sungraphè*, une « composition » combinant à la fois les observations *in situ* et la recherche livresque. Même si son itinéraire le mena d'abord du côté de l'Attique, puis en Mégaride (livres I), le cœur de la *Périégèse* repose sur sa description du Péloponnèse et de ses différentes régions (livres II-VIII) : la Corinthie et l'Argolide, la Laconie, la Messénie, l'Élide, l'Achaïe et l'Arcadie. L'itinéraire se termine par une description de la Béotie (livre IX), de la Phocide et de la Locride occidentale (livre X)<sup>6</sup>. C'est d'ailleurs sur ce

<sup>6</sup> Comme le fait remarquer J. Elsner : « [...] the text works as a kind of written map, encircling the Peloponnese (the subject of Books II-VIII), opening and closing to the north with Attica (Book I) and then Boeotia and Phocis (Books IX and X) » : « Structuring 'Greece', Pausanias's *Periegesis* as a Literary Construct », *Pausanias : Travel and Memory in Roman Greece*, S. E. Alcock, J. F. Cherry et J. Elsner (éd.), Oxford-New York, Oxford University Press,

Péloponnèse que portera l'essentiel de cette thèse, ce lieu où la « mémoire des origines » semble avoir été particulièrement « digne de mention ».

Aux spécificités de l'itinéraire se joignent également des préférences quant à ce qui devait être rapporté ou décrit. La *Périégèse* est une œuvre sélective : Pausanias se concentre essentiellement sur ce qu'il considère comme étant « digne de mémoire » (τὰ μάλιστα ἄξια μνήμης), tant du point de vue des traditions (*logoi*) que des monuments ou des « choses à voir » (*theôrêmata*) qu'il présente à son lecteur, en accordant également une importance particulière à ce qui relève du religieux et du sacré<sup>7</sup>. Il n'est donc pas étonnant que le Périégète se soit tant intéressé à la question de l'*archè*, de l'« origine », ainsi qu'aux *archaica*, ces « antiquités » qui caractérisaient les différentes régions et cités du continent grec. Dans ce contexte, Pausanias est le médiateur d'un nombre considérable de traditions et le témoin de la présence de sites ou de monuments qui rappelaient la naissance des cités du monde grec et dont les descriptions permettent aujourd'hui d'interroger, par l'entremise de son voyage et de son travail d'écrivain, la formation et les composantes de cette « mémoire des origines ».

### *Problématique et hypothèses*

La *Périégèse* permet non seulement de refaire un voyage en Grèce à l'image de l'itinéraire que propose son auteur, mais aussi de suivre ses déplacements dans le temps à travers certaines périodes de l'histoire qui l'intéressaient particulièrement, de le suivre par le biais de ses nombreux renvois aux traditions, aux pratiques et croyances religieuses, aux mythes ou légendes,

---

2001, p. 4. Les livres I, IV, V, VI, VII, VIII ont à ce jour été traduits dans la « Collection des Universités de France ». Pour la description de la Corinthe du livre II, nous utilisons celle de G. Roux (Les Belles Lettres). Les traductions à paraître dans la « Collection des Universités de France » de M. Piérart (livre II) et de D. Knoepfler (livre IX) ont pu être consultées grâce à l'amabilité de M. Casevitz qui a bien voulu nous en donner un aperçu. Nous avons également utilisé les traductions de W. H. S. Jones (Loeb) et proposé des traductions personnelles au besoin.

<sup>7</sup> V. Pirenne-Delforge, *Retour à la source, Pausanias et la religion grecque*, Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2008 ; M. Jost, « Pausanias et la religion grecque », *Mélanges F. Chamoux*, A. Laronde et J. Leclant (éd.), Paris, de Boccard, 2010, p. 37.



aux œuvres d'art de l'Antiquité qu'il fait tout au long de son parcours à travers les cités. Bien souvent citée par les auteurs modernes, son œuvre est une source importante pour quiconque s'intéresse à ce que l'on a coutume d'appeler la « mythologie grecque ». Elle offre une grande variété de récits, de variantes régionales, tout en inscrivant ces traditions dans des lieux géographiques ou culturels précis. Contrairement à certains mythographes, pensons ici à Apollodore et à sa *Bibliothèque* (II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.), Pausanias ne s'efface pas complètement derrière les traditions, qu'il présente souvent en les introduisant par des « on-dit ». Les *logoi* que l'on range sous la rubrique des « récits d'origine » ou « récits de fondation » permettent non seulement d'interroger le rapport que les Grecs entretenaient avec leur lointain passé, mais aussi le texte de Pausanias lui-même, dans son travail de composition et son travail sur la tradition.

L'œuvre de Pausanias est donc caractérisée par un engouement particulier pour les traditions qui se rapportaient aux origines du monde grec, comme le remarquait déjà l'abbé N. Gédoyen dans la préface de sa traduction française de la *Périégèse* (1731)<sup>8</sup>. Ces références à l'origine des cités n'ont pourtant jamais fait l'objet d'une étude approfondie. À première vue, Pausanias rappelle des traditions diverses, décrit plusieurs monuments et effectue visiblement des choix en déterminant ce qui est, d'après lui, « digne d'être rapporté ». Les références aux origines des peuples et des cités n'échappent pas à cette logique, et les récits de fondation semblent s'inscrire dans un « réseau complexe » (*complex network*)<sup>9</sup>. Il apparaît essentiel, pour comprendre ce « réseau », de mettre les récits de fondation en évidence et de les analyser à partir du texte de Pausanias lui-même et à l'aide

<sup>8</sup> « De-là cette quantité prodigieuse de faits, d'événements, de particularités qui ne se trouvent plus que dans cet auteur, et qui le rendent précieux à tous ceux qui aiment l'étude des temps et de l'antiquité. Car, non seulement il décrit l'état présent des pays où il avait voyagé, mais il recherche l'origine des peuples qui les habitaient ; il nous donne la suite des rois qui y ont régné, la généalogie des grands personnages qui y ont vécu [...] et le plus souvent, de génération en génération, il remonte jusqu'à cette fameuse époque des Grecs, le déluge de Deucalion, au-delà duquel ils ne connaissaient rien [...] : N. Gédoyen, *Pausanias, ou voyage historique, pittoresque et philosophique de la Grèce*, Paris, Debarle, 1797 (1731).

<sup>9</sup> Le terme est emprunté à M. Pretzler : « Pausanias and Oral Tradition », *CQ*, 55 (1), 2005, p. 237.

de certains référents culturels auxquels renvoient les nombreuses allusions à l'origine des cités ; ces traditions, ou *logoi*, ne peuvent être lues comme des mentions isolées qui viendraient simplement ponctuer l'itinéraire du voyageur<sup>10</sup>.

Ainsi est-il possible de trouver une certaine cohérence parmi les nombreuses références aux origines que l'on peut identifier à travers la *Périégèse*. Non seulement ces traditions véhiculent des *topoi* récurrents, mais elles semblent aussi participer à un véritable travail sur la « mémoire des origines ». Ces récits mettent en relation des éléments en apparence divers, mais qui, réunis dans le contexte d'une périégèse à travers les cités, permettent de dresser un portrait de l'histoire ancienne de la Grèce continentale en général et du Péloponnèse en particulier. Le texte de Pausanias raconte, décrit, donne à voir une image singulière et personnelle de la Grèce et invite son lecteur moderne à entrer dans l'univers des représentations.

Ce questionnement tient compte de certains paramètres propres au texte de Pausanias, qui tiennent à sa méthode et à la nature de son oeuvre, mais l'angle d'approche ici privilégié tiendra compte également de certains échos contemporains qui permettent de mieux comprendre le texte de la *Périégèse* et son intérêt pour l'histoire ancienne des cités. Remontant à l'origine même du monde grec, mais aussi à des périodes plus récentes de son histoire, le Périégète s'intéresse moins à ce qui est contemporain et considère que les traditions du passé doivent être rapportées et que les monuments anciens doivent être décrits. Pausanias propose néanmoins d'inscrire les traditions et monuments dans un présent, celui de la visite, rappelant bien souvent que « jusqu'à son époque » on pratiquait, par exemple, un culte en l'honneur d'un fondateur, ou que l'on pouvait apercevoir, « encore de son temps », un monument, un tombeau qui rappelait le souvenir du héros qui était à l'origine de la cité. Les descriptions des sites, des monuments ou des œuvres d'art de l'Antiquité permettent de reconstituer en partie

---

<sup>10</sup> C. Jacob, « The Greek Traveler's Areas of Knowledge : Myths and Other Discourses in Pausanias' *Description of Greece* », *YFS*, 59, 1980, p. 73.

le « paysage culturel » (*cultural landscape*), tant physique que symbolique, des cités grecques du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.

Cette « mémoire des origines » ne relève donc pas entièrement d'un passé révolu que Pausanias aurait restitué à la manière d'un « antiquaire » intéressé par les récits d'origine et les monuments anciens. À l'époque romaine, certaines traditions légendaires ont pu être réactualisées, comme en témoignent des sources épigraphiques qui évoquent la présence de généalogies mythiques et de parentés légendaires entre cités. Ce constat permet de poser un certain nombre de questions concernant la vision de la Grèce qui se dégage à partir du texte de Pausanias. Sachant que les récits d'origine ont pu contribuer à la définition et à l'affirmation des communautés à travers leur histoire, il est possible de se demander en quoi le texte de la *Périégèse* peut être relié au concept d'« identité grecque », ou encore à l'existence d'« identités locales » réparties à travers l'ensemble du territoire péloponnésien<sup>11</sup>. Comment ces questions peuvent-elles être envisagées dans le contexte des cités du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. ?<sup>12</sup> Cette époque est caractérisée par une forme de « renaissance de la Grèce » et par la création d'une institution fondée par l'empereur Hadrien, le *Panhellénion*, qui regroupait différentes cités qui devaient démontrer leur appartenance au monde grec, notamment par le biais de parentés légendaires.

À nos yeux, la « mémoire des origines » que transmet cet écrivain voyageur entretient un rapport complexe avec le présent des cités. La question de l'« actualité » du passé légendaire permettra surtout de préciser la singularité du témoignage de Pausanias, principalement dans son rapport à la tradition et à certains enjeux contemporains. Précisons d'entrée de jeu qu'il semble difficile

<sup>11</sup> Dans son ouvrage sur les origines de Rome, F. Dupont note néanmoins la difficulté de lire à travers les récits de fondation l'« identité de la cité », ces récits étant bien souvent instables et changeants, sujets à différentes formes de récupération : *Rome, la ville sans origine, L'Énéide : un grand récit du métissage ?*, Paris, Gallimard, 2011, p. 41.

<sup>12</sup> Gardons cependant en mémoire cette remarque de V. Pirenne-Delforge : « Et c'est là que se situe l'un des défis de la lecture 'globalisante' de la *Périégèse* : comment éviter la subjectivité, la surinterprétation et donc la projection dans ce texte de préoccupations qui lui sont étrangères : *op. cit.*, p. 14.

d'attribuer à chacun des récits rapportés par Pausanias des fonctions précises en lien avec la Grèce de son temps, le Périégète apparaissant visiblement peu intéressé par ces questions et les traditions qu'il rapporte renvoyant bien souvent à des époques distinctes ou indifférenciées<sup>13</sup>. Des témoignages contemporains et des sources épigraphiques et numismatiques permettront néanmoins de mettre en parallèle certaines traditions de la *Périégèse* avec le présent de quelques cités du Péloponnèse, montrant ainsi que les références aux origines trouvaient certains échos particuliers dans le monde de Pausanias en ce qui concerne les notions de territoire, de généalogie et de parenté.

### *Méthodologie et approche*

Cette thèse concentre essentiellement son attention sur le Péloponnèse et les régions qui lui étaient associées, notamment par l'entremise des colonisations. Sept livres sur les dix qui composent la *Périégèse* couvrent la région de l'« île de Pélopes » où Pausanias parvient à retracer un nombre important de récits d'origine ou de fragments de récits se rapportant à plus d'une centaine de cités<sup>14</sup>. Le Péloponnèse se trouvait inévitablement sur le chemin d'un voyageur de l'époque romaine intéressé par le monde grec<sup>15</sup>, et l'incursion à travers le cœur de l'ancienne Grèce permettait de sillonner les territoires marqués par des sites importants remontant aux origines de la civilisation, au monde des héros homériques, jusqu'à l'époque des colonies romaines de Corinthe et de Patras

---

<sup>13</sup> N. Loraux notait d'ailleurs les limites d'une approche strictement fonctionnaliste : « [...] ainsi, soucieux de décrire les multiples manipulations dont le mythe est l'objet dans le monde des cités, les historiens de la Grèce ont trop souvent réduit ce qu'ils appellent sa 'fonction politique' à celle, purement instrumentale, de support inerte et malléable, au service de toutes les propagandes [...] il ne va pas de soi que les discours qu'une société se tient à elle-même s'épuisent nécessairement dans leur fonctionnalité » : *Les enfants d'Athéna, Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, Paris, Seuil, 1990 (1981), p. 69.

<sup>14</sup> Le lecteur pourra se référer au besoin à l'index des cités. Voir : p. 465-466.

<sup>15</sup> Il en sera de même à l'époque moderne pour le voyageur F. Pouqueville (*Voyage en Morée*, 1805) ou le colonel anglais J. M. Leake (*Travels in the Morea*, 1830, 3 vol.) : J. M. Wagstaff, « Pausanias and the Topographers : The Case of Colonel Leake », *Pausanias : Travel and Memory in Roman Greece*, S. E. Alcock, J. F. Cherry et J. Elsner (éd.), Oxford-New York, Oxford University Press, 2001, p. 190-206.



fondées au I<sup>er</sup> s. av. J.-C. Sans ignorer la description des autres régions couvertes par l'œuvre de Pausanias, cette thèse vise, entre autres choses, à mieux comprendre l'engouement d'un Grec du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. pour le Péloponnèse, ses traditions et ses monuments. À l'image de l'itinéraire de Pausanias lui-même, quelques excursions en dehors de la péninsule et quelques renvois aux livres I, IX et X de la *Périégèse* permettront aussi de mieux saisir le sens et les particularités des traditions péloponnésienne.

L'approche ici privilégiée consiste à lire les références au temps de la fondation telles qu'elles se trouvent dans le texte de Pausanias, bien que le sens de certaines traditions demeure obscur ou difficile à interpréter. Cette étude du texte de la *Périégèse* ne se veut ni positiviste, ni archéologique au sens propre du terme ; son objectif ne cherche pas à départager ce qui relèverait du « mythe » ou de l'histoire dans le témoignage de Pausanias, à « dissiper l'obscurité qui entoure le fond de vérité historique » pour reprendre l'expression d'I. Malkin<sup>16</sup>. Il ne s'agit pas non plus ici de partir à la recherche des origines véritables des cités grecques en s'appuyant sur des preuves relevant de l'archéologie<sup>17</sup>. Ces traces sont somme toute assez peu nombreuses et les Grecs ont laissé derrière eux bien peu de documents écrits qui présenteraient, disons de façon plus rationnelle ou moderne, le développement des agglomérations urbaines et l'apparition des cités depuis l'époque archaïque<sup>18</sup>.

Le problème des « origines » des cités grecques sera ici envisagé à travers le monde des représentations et l'imaginaire de la fondation. Comme le rappelle aussi I. Malkin, les Grecs ont eu recours à des mythes ou des légendes pour donner sens au rapport qu'ils entretenaient avec les lieux de leur implantation<sup>19</sup>. Ces récits de nature étiologique feront donc l'objet de cette thèse qui ne propose

---

<sup>16</sup> I. Malkin, *La Méditerranée spartiate, Mythe et territoire*, Paris, Les Belles Lettres, 2004 (1994), p. 12.

<sup>17</sup> Sur ces questions : F. Dupont, *op. cit.*, 18-21.

<sup>18</sup> C'est aussi le constat de X. Lafon, J.-Y. Marc, J.-Y. et M. Sartre : *La ville antique, Histoire de l'Europe urbaine I*, Paris, Seuil, 2011 (2003), p. 20 et 91.

<sup>19</sup> I. Malkin, *op. cit.*, p. 12-13.



pas de remettre en ordre les traditions rapportées par Pausanias dans le but de retrouver un « noyau originel », mais plutôt de les comprendre en analysant leurs composantes, sachant qu'elles étaient l'aboutissement d'une longue chaîne de transmission dont il manque parfois quelques maillons, sachant également qu'il est souvent difficile de les relier avec le présent des cités ou avec des enjeux contemporains.

Il convient de lire les récits de fondation d'abord dans le contexte fonctionnel du texte de Pausanias, ce qui permettra d'élucider leur structure et leur cohérence, de préciser les renvois internes à travers la *Périégèse* et d'identifier les référents culturels et les modes de représentation qui sont véhiculés à travers ces différentes traditions<sup>20</sup>. Une approche fonctionnaliste classique éluderait probablement un certain nombre de questions importantes, comme celles qui concernent le travail de Pausanias sur la tradition, son intérêt pour les récits, leurs variantes, voire leurs contradictions, leurs différents niveaux de crédibilité également, comme le suggérait si bien P. Veyne<sup>21</sup>. Le texte de Pausanias n'entretient pas un rapport univoque à l'égard des traditions qu'il rapporte, mais son travail sur la « mémoire des cités » donne à voir une certaine image de la Grèce et le travail qui suit entend cerner et analyser ce que montre le *Périégète* tout au long de son parcours à travers les cités.

### *Plan de travail*

Cette thèse est divisée en cinq chapitres et propose d'abord de lire Pausanias en fonction de deux itinéraires à la fois parallèles et complémentaires. Le premier respecte globalement son parcours depuis son entrée dans le Péloponnèse en Corinthie (livre II) jusqu'à son incursion au cœur de la péninsule

---

<sup>20</sup> Les traductions des auteurs grecs ou latins utilisées dans cette thèse proviennent de la « Collection des Universités de France », sauf mentions contraires.

<sup>21</sup> *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Seuil, 1983.

à travers l'Arcadie (livre VIII)<sup>22</sup>. Le deuxième itinéraire renvoie plus spécifiquement au temps de la cité, depuis les premières fondations mythiques jusqu'aux fondations plus récentes de l'époque classique et de l'époque romaine. Il semble important de tenir compte de la nature périégétique du texte de Pausanias qui propose à son lecteur de le suivre pas à pas à travers les différentes régions et cités visitées, sans véritable solution chronologique, mais suivant les chemins que pouvait emprunter un voyageur à l'époque romaine. À cet itinéraire concret, se joint aussi un cheminement littéraire qui inscrit l'origine des cités dans un rapport au temps et à l'espace des cités. Même si les traditions rapportées appartiennent, parfois de manière indifférenciée, au mythe, à la légende ou à l'histoire, il semble qu'elles participent néanmoins à un effort de représentation du passé lointain de ces cités<sup>23</sup>.

Le premier chapitre, « *Périégèse de la Grèce* », propose une introduction au texte de Pausanias et rappelle quelques points de repère historiographiques qui serviront à expliquer le choix de l'approche retenue dans cette thèse. Le deuxième chapitre, « Origines et fondations anciennes », s'ouvre sur les récits d'origine dans une perspective régionale à travers tout le Péloponnèse. Ces *logoi* mettent en scène des héros civilisateurs ou autochtones et les débuts de la civilisation qui sont marqués par l'apparition des premières cités, ces « fondations anciennes » que l'on situe à l'époque de « ceux qu'on appelle héros » (ἐπὶ τῶν καλουμένων ἡρώων). Dans un premier temps, seront présentées tour à tour les principales cités décrites par Pausanias et, dans un deuxième temps, seront rassemblés tous les autres récits qu'il mentionne au fil de la *Périégèse*.

---

<sup>22</sup> Les cartes présentées en fin de document permettent de suivre le trajet de Pausanias. Voir : p. 420-427.

<sup>23</sup> Bien que la *Périégèse* ne soit pas un « traité historique » à proprement parler, « son témoignage n'est pas dépourvu de conscience historique » comme le faisait remarquer Y. Lafond : « Pausanias et l'histoire du Péloponnèse depuis la conquête romaine », *Pausanias historien : huit exposés suivis de discussions*, préparés et présidés par J. Bingen, Vandoeuvres-Genève, Fondation Hardt, 1996, p. 197.

Le troisième chapitre, « Migrations légendaires et fondations récentes », s'intéresse aux *logoi* qui renvoient au thème plus tardif de la migration et de la colonisation. Plusieurs récits d'origine mettent en scène des héros « étrangers » ou rappellent des mouvements de population qui se traduisaient par la présence de nouveaux arrivants, ou encore par le départ de Grecs depuis le continent. Dans ce contexte, le récit du retour des Héraclides et de l'arrivée des Doriens dans le Péloponnèse occupe une place centrale dans le portrait de l'histoire ancienne de la péninsule que présente Pausanias. Il importe également de situer le récit de la colonisation ionienne, que l'on peut lire dans l'excursus ionien du livre VII, qui conduit le lecteur de l'Achaïe dans le Péloponnèse, jusqu'en Ionie du côté de l'Asie Mineure où les Grecs fondèrent plusieurs cités après le retour des Héraclides.

Ce troisième chapitre permettra également de passer des « fondations anciennes » aux « fondations récentes », celles qui se situent dans le contexte des mouvements de colonisation, mais aussi à l'époque classique, comme c'est le cas pour les cités de Messène (livre IV) et de Mégalopolis (livre VIII), dont les récits de fondation occupent une place singulière dans la *Périégèse*. La démarche de Pausanias le mène également à évoquer la fondation des colonies romaines de Corinthe et de Patras qui, bien qu'occupant une place secondaire dans son portrait du Péloponnèse, ne rappelle pas moins les débuts de la domination romaine en Grèce. Les chapitres II et III de la thèse proposent donc un relevé des différents récits d'origine et de fondation que l'on trouve dans la *Périégèse* à travers les sections consacrées au Péloponnèse, survol qui n'a jamais été fait. Ces chapitres offrent aussi un premier niveau d'analyse qui vise surtout à regrouper les différentes traditions rapportées par Pausanias et à les inscrire dans leur rapport à l'histoire des cités, aussi ancienne soit-elle.

Le quatrième chapitre, « Composantes narratives et représentations des origines », s'intéresse aux constituantes de ces récits : le nom de la cité, les généalogies, les différents *topoi* véhiculés à travers les cités et qui se rapportent

principalement au monde du héros, à celui du dieu, de l'animal et à certaines formes de prodiges. Les références aux origines des peuples et des cités peuvent se comprendre à partir des objectifs du texte de Pausanias, mais aussi en fonction des nombreux référents culturels et modes de représentation auxquels elles renvoient. Suivant la démarche du *Périégète*, il est également possible de dresser certains parallèles entre des traditions et des monuments qu'a pu apercevoir le voyageur tout au long de son parcours, comme c'est le cas, par exemple, des monuments commémoratifs ou « lieux de mémoire » que les Grecs d'une cité identifiaient comme étant le tombeau de leur fondateur.

Le cinquième et dernier chapitre, « Les récits de fondation : pour quoi faire ? », propose un bilan d'interprétation de l'itinéraire péloponnésien et de son portrait des « antiquités » de la Grèce. S'intéressant aux différentes régions de la péninsule, Pausanias met en évidence la diversité des traditions se rapportant aux origines et propose également de les inscrire dans le « présent de la visite ». Même si la *Périégèse* semble entretenir un rapport complexe avec le présent des cités dont il rappelle la naissance, il sera possible de poser le problème de la définition de l'« identité grecque » à partir du témoignage de Pausanias, d'évoquer aussi certaines pratiques contemporaines qui renvoient au territoire et à l'actualisation des généalogies mythiques ou des parentés légendaires entre cités, notamment dans le contexte du *Panhellénion*, cette ligue de cités fondée par l'empereur Hadrien au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. qui visait à réunir « tous les Grecs ». Dans le cadre de ce bilan, il sera également important de faire ressortir la singularité de la *Périégèse* à l'aide de quelques points de comparaison avec le courant de la Seconde Sophistique qui traverse l'époque de Pausanias. Les récits fondateurs, tout comme les caractéristiques de cette « mémoire des origines », serviront donc une lecture de la *Périégèse*, et permettront de préciser la nature et les objectifs de la démarche de Pausanias dans son travail sur la mémoire des cités, en essayant toujours d'éviter la projection d'intérêts contemporains, si difficile à éviter en ces temps où les thèmes identitaires sont si lourds de conséquences. Il n'en reste pas

moins, et nous en sommes conscient, que ce sont ces mêmes intérêts qui nous ont sans doute amené à envisager cette question.

## CHAPITRE I

### *PÉRIÉGÈSE DE LA GRÈCE*

Telles sont les régions du Péloponnèse, avec les cités qui sont dans ces régions et, dans chaque cité, ce qu'il y a de plus notable à retenir (Pausanias, VIII, 54, 7)<sup>1</sup>.

La *Périégèse* de Pausanias invite son lecteur à effectuer un voyage dans le temps et dans l'espace des cités grecques, tels que cet auteur se les représente à l'époque qui est la sienne, l'âge d'or de l'Empire romain. Pour bien comprendre les particularités de ce voyage, tant réel que littéraire, il est important de tenir compte de la nature de cette œuvre et du contexte dans lequel elle s'inscrit, ce qui permet d'orienter le regard que l'on y pose et l'interprétation qui s'en dégage. Dans ce premier chapitre, le texte de Pausanias sera d'abord situé dans une perspective historiographique et en fonction des recherches portant sur le thème des origines dans le monde grec. La *Périégèse* de la Grèce sera par la suite inscrite dans son contexte historique et dans un certain nombre de traditions culturelles et littéraires qui aideront à mieux comprendre le sens et la portée de l'œuvre de Pausanias.

#### 1.1 Horizon historiographique

##### 1.1.1 Pausanias

L'auteur à qui l'on doit l'ouvrage que l'on nomme, peut-être seulement à partir de l'époque byzantine, *Περιήγησις τῆς Ἑλλάδος* ou *Ἑλλάδος περιήγησις*<sup>2</sup>, a servi de « guide » à plusieurs générations de voyageurs et de chercheurs qui se sont intéressés aux sites de la Grèce continentale. On voit en

---

<sup>1</sup> Αἶδε μὲν Πελοποννήσου μοῖραι καὶ πόλεις τε ἐν ταῖς μοίραις καὶ ἐν ἐκάστη πόλει τὰ ἀξιολογώτατά ἐστιν ἐς μνήμην (VIII, 54, 7).

<sup>2</sup> Le titre serait d'Étienne de Byzance qui, à l'époque de Justinien (VI<sup>e</sup> s.), rédigea un lexique géographique (*Ethniques*) en s'inspirant notamment du texte de Pausanias.



Pausanias un précieux collecteur de données sur le terrain, celles-ci permettant au lecteur qui le souhaite de revivre le voyage, à la manière de J. Lacarrière au moment de ses *Promenades dans la Grèce antique* (1978).

La nature du texte de Pausanias semble de prime abord poser problème, compte tenu du nombre important d'étiquettes qui lui sont apposées : récit de voyage, périégèse, récit à caractère géographique, historique, mythologique, recueil de traditions, de descriptions de monuments et d'œuvres d'art, etc. Il est difficile de définir ce texte en fonction d'un genre littéraire précis, comme en témoigne le deuxième titre donné à la traduction française de l'abbé N. Gédéyn : *Pausanias, ou voyage historique, pittoresque et philosophique de la Grèce*, 1797 (1731)<sup>3</sup>. L'auteur de cette incursion au cœur de la Grèce continentale n'a pas laissé derrière lui un titre ou des informations qui permettraient de définir plus en détail les contours de son œuvre.

Les études portant sur l'histoire du texte de Pausanias montrent l'intérêt que l'on manifesta, peut-être tardivement, pour ce texte de la littérature grecque et mettent en valeur les différentes critiques formulées à son égard<sup>4</sup>. Aux yeux du philologue allemand U. von Wilamowitz-Moellendorff (1877), le texte de Pausanias était dénué de toute originalité et ses méthodes jugées peu scrupuleuses. D'après ce philologue, le Périégète aurait recopié les écrits de ses prédécesseurs sans avoir visité les lieux qu'il décrit<sup>5</sup>. L'enjeu de cette critique reposait essentiellement sur la fiabilité du témoignage de Pausanias et sur son utilité aux

---

<sup>3</sup> N. Gédéyn, *Pausanias, ou voyage historique, pittoresque et philosophique de la Grèce*, Paris, Debarle, 1797 (1731).

<sup>4</sup> Très peu d'auteurs anciens renvoient au texte de Pausanias et ce dernier semble avoir obtenu du succès surtout à partir de la Renaissance : D. Marcotte, « La redécouverte de Pausanias à la Renaissance », *SIFC*, 85, 1992, p. 872-878. Sur les « critiques » de Pausanias : C. Habicht, *Pausanias' Guide to Ancient Greece*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1998 (1985), p. 165-175.

<sup>5</sup> U. von Wilamowitz-Moellendorff, « Die Thukydideslegende », *Hermes*, 12, 1877, p. 326-367 (voir p. 344-347).

yeux des tenants de la science historique et archéologique de l'époque. Ces questions alimenteront un véritable débat d'idées en cette fin du XIX<sup>e</sup> s.<sup>6</sup>

En 1898, l'anthropologue anglais J. G. Frazer publia une traduction anglaise et un commentaire de l'œuvre de Pausanias. Dans son introduction, Frazer met en doute la position de Wilamowitz et rejette l'idée voulant que Pausanias ne se soit pas rendu sur les sites qu'il décrit, ou encore qu'il se soit si largement inspiré de l'œuvre des périégètes de l'époque hellénistique. On s'accorda par la suite pour reconnaître l'exactitude de la plupart de ses descriptions tant sur le plan topographique qu'archéologique. Les aspects proprement périégétique et littéraire de l'œuvre de Pausanias apparurent de plus en plus dans leur complémentarité.

Il faut cependant attendre la fin du XX<sup>e</sup> s. pour assister au renouvellement des études portant sur le texte du Périégète. La parution de l'ouvrage *Pausanias' Guide to Ancient Greece* (1985) de C. Habicht marque une étape importante. La *Périégèse* fait l'objet d'une attention particulière : on commence à l'étudier davantage pour elle-même, elle est replacée dans son contexte, les approches se raffinent et se diversifient. Quelque temps avant la parution de l'ouvrage de C. Habicht, P. Veyne interrogea le texte de Pausanias en fonction du problème de la réception du mythe dans le contexte du monde gréco-romain (*Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, 1983). P. Veyne contribua ainsi en quelque sorte à la réhabilitation de Pausanias et il n'hésite pas à le comparer à un philologue ou à un archéologue allemand aux recherches érudites<sup>7</sup>.

De « guide » au service des voyageurs, des archéologues et des historiens, la *Périégèse* en vient à être étudiée davantage en tant que source : on l'aborde principalement pour son rapport à la littérature, à l'histoire et à la religion

---

<sup>6</sup> La critique de Wilamowitz fut reprise par A. Kalkmann (*Pausanias der Perieget : Untersuchungen über seine Schriftstellerei und seine Quellen*, Berlin, G. Reimer, 1886). Pausanias avait cependant quelques défenseurs : W. Gurlitt (*Über Pausanias*, Graz, Leuschner & Lubensky, 1890), R. Heberdey (*Die Reisen des Pausanias in Griechenland*, Wien, Tempsky, 1894) et J. G. Frazer (*Pausanias's Description of Greece*, London, MacMillan, 1898).

<sup>7</sup> P. Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Seuil, 1983, p. 15.



grecque<sup>8</sup>. L'organisation du texte de Pausanias et son style intéressent davantage les chercheurs, et certains portent une attention plus grande au dialogue entre les parties narratives et descriptives de son œuvre<sup>9</sup>. On met aussi l'accent sur les rapports entre l'aspect périégétique et l'aspect littéraire de la *Périégèse* : en d'autres mots, sur la façon dont se construit le récit de Pausanias.

Suivant la même logique, il apparaît aussi important de se pencher sur les liens entre le récit et le « présent de la visite », que sur les préférences et les référents culturels du Périégète<sup>10</sup>. Aux côtés des études plus spécifiques, notons la parution d'ouvrages qui voient l'œuvre de Pausanias dans sa globalité et la conçoivent non plus comme une œuvre en pièces détachées, utile aux historiens, archéologues et historiens de l'art, mais bien comme une œuvre en soi qu'il convient de replacer dans son contexte, tant sur le plan littéraire qu'historique<sup>11</sup>. Ces dernières années ont aussi été marquées par un intérêt grandissant pour les périodes plus récentes de l'histoire et de la littérature grecques. La Grèce à

<sup>8</sup> Voir notamment : *Pausanias historien : huit exposés suivis de discussions*, préparés et présidés par J. Bingen, Vandoeuvres-Genève, Fondation Hardt, 1996 ; *Pausanias : Travel and Memory in Roman Greece*, S. E. Alcock, J. F. Cherry et J. Elsner (éd.), Oxford-New York, Oxford University Press, 2001 ; J. Auberger, « Pausanias romancier ? Le témoignage du livre IV », *DHA*, 18, 1992, p. 257-280 ; J. Elsner, « Pausanias : A Greek Pilgrim in the Roman World », *P&P*, 135, 1992, p. 3-29 ; V. Pirenne-Delforge, *Retour à la source, Pausanias et la religion grecque*, Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2008.

<sup>9</sup> C'est ce que rappelle C. Le Roy, « Pausanias et la Laconie ou la recherche d'un équilibre », *Éditer, traduire, commenter Pausanias en l'an 2000*, D. Knoepfler et M. Piérart (éd.), Neuchâtel-Genève, Droz-Université de Neuchâtel, 2001, p. 228. Voir aussi : C. Calame, « Le panthéon de Trézène et Pausanias », *Poétique des mythes dans la Grèce antique*, Paris, Hachette, 2000, p. 207-241 ; D. Jaillard, « Les fonctions du mythe dans l'organisation spatiale de la cité : l'exemple de Tanagra en Béotie », *Kernos*, 20, 2007, p. 131-152.

<sup>10</sup> C. Jacob, « The Greek Traveler's Areas of Knowledge : Myths and Other Discourses in Pausanias' Description of Greece », *YFS*, 59, 1980, p. 65-85 ; M. Pretzler, « Turning Travel into Text : Pausanias at Work », *G&R*, 52 (2), 2004, p. 199-216 ; O. Gengler, « Ni réel ni imaginaire : l'espace décrit dans la *Périégèse* de Pausanias. Lecture de la description de l'acropole de Sparte », *Géographies imaginaires*, textes réunis par L. Villard, Rouen, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2009, p. 225-244 ; Y. Lafond, « Lire Pausanias à l'époque des Antonins », *Éditer, traduire, commenter Pausanias en l'an 2000*, D. Knoepfler et M. Piérart (éd.), Neuchâtel-Genève, Droz-Université de Neuchâtel, 2001, p. 387-406.

<sup>11</sup> W. Hutton, *Describing Greece, Landscape and Literature in the 'Periegesis' of Pausanias*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005 ; J. Akujärvi, *Researcher, Traveller, Narrator : Studies in Pausanias' 'Periegesis'*, Stockholm, Almqvist och Wiksell, 2005 ; M. Pretzler, *Pausanias : Travel Writing in Ancient Greece*, London, Duckworth, 2007.

l'époque romaine et la littérature d'époque impériale ont droit à un traitement plus approfondi qu'auparavant. Dans le cas du texte de Pausanias, ces travaux permettent de mieux comprendre son contexte d'énonciation, son auditoire, son horizon de pensée également, si l'on pense aux rapprochements que les commentateurs proposent traditionnellement entre Pausanias et les auteurs de la Seconde Sophistique<sup>12</sup>.

Certains de ces travaux s'inspirent également d'une notion bien actuelle, soit celle de l'« identité », plus précisément l'« identité grecque » dans le contexte de la domination romaine. Bien qu'assez générale et parfois insuffisamment définie, la notion d'« identité » occupe une place importante dans les travaux portant sur la Grèce romaine, une époque pour laquelle le témoignage de Pausanias est souvent mis à contribution<sup>13</sup>. Nous verrons d'ailleurs comment son voyage à travers les cités permet de poser un certain nombre de problèmes concernant la définition de cette « identité grecque ».

L'engouement récent pour le texte de Pausanias et son époque est aussi lié aux travaux des équipes française et italienne, qui ont proposé au début des années 90 d'éditer, de traduire et de commenter le texte de Pausanias. Ces deux nouvelles éditions ont certainement contribué à stimuler les études de l'œuvre du Périégète et, depuis la présentation de l'édition de J. G. Frazer (1898), l'introduction de

---

<sup>12</sup> S. E. Alcock, *Graecia Capta, The Landscapes of Roman Greece*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993 ; G. Anderson, *The Second Sophistic : A Cultural Phenomenon in the Roman Empire*, London, Routledge, 1993 ; S. C. R. Swain, *Hellenism and Empire : Language, Classicism, and Power in the Greek World, AD 50-250*, Oxford, Clarendon Press, 1996 ; K. W. Arafat, *Pausanias' Greece, Ancient Artists and Roman Rulers*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1996 ; Y. Lafond, « Lire Pausanias à l'époque des Antonins », *Éditer, traduire, commenter Pausanias en l'an 2000*, D. Knoepfler et M. Piérart (éd.), Neuchâtel-Genève, Droz-Université de Neuchâtel, 2001, p. 387-406 ; T. Whitmarsh, *Greek Literature and the Roman Empire, The Politics of Imitation*, Oxford, Oxford University Press, 2001 ; Y. Lafond, *La mémoire des cités dans le Péloponnèse d'époque romaine (II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.-III<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006.

<sup>13</sup> Pour une approche plus critique de la notion d'« identité » qui se veut parfois trop englobante, à tendance essentialiste ou encore trop collée sur des préoccupations contemporaines : R. Brubaker, « Au-delà de l'« identité » », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 139, 2001, p. 66-85 ; D. E. McCoskey, « By Any Other Name ? Ethnicity and the Study of Ancient Identity », *CB*, 79, 2003, p. 93-109.

D. Musti (1982), de même que celle de J. Pouilloux et de M. Casevitz (1992), proposent une synthèse des informations relatives à l'auteur et au texte de la *Périégèse*. Les commentaires qui accompagnent ces nouvelles traductions offrent une somme importante d'informations sur la plupart des passages du texte de Pausanias<sup>14</sup>.

### 1.1.2 Récits d'origine et de fondation

Le texte du Périégète présente plusieurs angles d'approche pour qui s'intéresse à la Grèce ancienne. Cette thèse entend aborder à la fois les volets mythique, légendaire et historique de la *Périégèse*, par le biais du thème de l'origine des peuples et de la naissance des cités dans le contexte péloponnésien. Les notions d'« origine » et de « fondation » occupent une place importante tant du point de vue de la mythologie que de l'histoire, d'où une certaine ambiguïté sur la nature et la portée des récits qui sont parvenus jusqu'à nous. Le monde grec antique est profondément marqué par l'idée de ses commencements, par le besoin de représenter la fondation des cités-États, celle des colonies, des sanctuaires et des cultes. Dans le cas plus précis de la « cité », les récits renvoient bien souvent à une double origine : celle des peuples qui l'habitent (*origines gentium*) et celle de la création des espaces urbains (*origines urbium*).

Dans son article « *Origines gentium* » paru en 1952, E. Bickerman s'est intéressé aux différentes traditions entourant les origines de Rome, de même qu'aux origines des peuples, notamment chez les historiens grecs<sup>15</sup>. Depuis ce temps, les approches, tant sur les plans historique, archéologique, philologique que littéraire, se sont multipliées. Trois tables rondes organisées à Bordeaux entre 1996 et 1997 ont permis de faire le point sur la recherche portant sur les origines

---

<sup>14</sup> L'édition française, sous la responsabilité de M. Casevitz, paraît dans la « Collection des Universités de France » aux Belles Lettres. L'édition italienne relève de la Fondazione Lorenzo Valla dans la collection « Scrittori greci e latini ».

<sup>15</sup> E. J. Bickerman, « *Origines gentium* », *CPh*, 47 (2), 1952, p. 65-81.

dans le monde antique<sup>16</sup>. Il en ressort une série d'articles sur les récits de fondation de peuples ou de cités, sur les rapports que ces récits entretiennent avec la réalité historique, ainsi que sur la place qu'occupe la notion d'« origine » dans la littérature gréco-romaine et dans le cadre plus global de l'imaginaire collectif<sup>17</sup>.

Les peuples et les cités de la Méditerranée antique ont donné naissance à différents types de discours sur les origines, mais également à différentes formes de pratiques culturelles et de représentations matérielles qui servaient à rappeler ou à reconstruire un passé qui se rapprochait plus ou moins, selon le cas, de la réalité historique des sociétés concernées<sup>18</sup>. D'où la difficulté, dans le cas des récits antiques, de départager le mythe de l'histoire : l'origine des cités antiques remontait à une époque lointaine, dont les Grecs n'avaient qu'une connaissance approximative, voire à peu près inexistante.

Les historiens anciens ont perçu certaines particularités qui étaient propres à leur conscience historique. Au sujet de ces « temps anciens » (τὰ παλαιά), Thucydide notait qu'« en ce domaine, il est bien difficile de croire tous les indices comme ils viennent. Car les gens, s'agit-il même de leur pays, n'en acceptent pas moins sans examen les traditions que l'on transmet sur le passé » (I, 20)<sup>19</sup>. Beaucoup plus tard, Plutarque laisse entrevoir, dans son introduction à la *Vie de Thésée*, la présence d'une frontière, qu'il avoue lui-même perméable, entre les « temps anciens » et les « temps accessibles à la vraisemblance » : « Au-delà, c'est le pays des monstres et des tragédies, habité par les poètes et les

<sup>16</sup> *Origines gentium*, textes réunis par V. Fromentin et S. Gotteland, Paris, de Boccard, 2001.

<sup>17</sup> V. Fromentin et S. Gotteland, « Préface », *ibid.*, p. 9.

<sup>18</sup> Cette question peut aussi être transposée à l'époque médiévale, moderne ou contemporaine : M. Coumert, *Origines des peuples, Les récits du Haut Moyen Âge occidental (550-850)*, Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 2007 ; P. J. Geary, *Quand les nations refont l'histoire, L'invention des origines médiévales de l'Europe*, Paris, Flammarion, 2006 ; B. Anderson, *Imagined Communities, Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, Londres-New York, Verso, 1991 (1983).

<sup>19</sup> χαλεπὰ ὄντα παντὶ ἐξῆς τεκμηρίῳ πιστεῦσαι. οἱ γὰρ ἄνθρωποι τὰς ἀκοὰς τῶν προγεγενημένων, καὶ ἣν ἐπιχώρια σφίσιν ἦ, ὁμοίως ἀβασανίστως παρ' ἀλλήλων δέχονται (I, 20).



mythographes ; on n'y rencontre plus ni preuve, ni certitude » (1, 3, trad. A.-M. Ozanam). Malgré cette contrainte, Plutarque se proposait d'écrire la biographie des deux fondateurs mythiques ou légendaires que sont Thésée et Romulus.

C'est le rapport à la réalité historique et à la vérité du discours qui est ici en jeu. Les récits fondateurs apparaissent à nos yeux comme des fictions, alors que pour les Grecs, ces récits entretenaient un rapport concret avec le monde dans lequel ils vivaient, un peu à l'image de nos propres récits fondateurs qui alimentent toujours des discours et diverses pratiques commémoratives<sup>20</sup>. Cette thèse portera une attention particulière à l'inscription des récits de fondation dans le « présent de la visite », soit celui de Pausanias, comme le suggéraient dernièrement K. W. Arafat et V. Pirenne-Delforge<sup>21</sup>, en tenant compte bien sûr des problèmes que peut poser une telle démarche.

Dans le cas des récits de fondation des cités grecques, notons la présence d'études portant sur une cité en particulier, que ce soit Athènes, Thèbes, Sparte, Cyrène<sup>22</sup>, ou encore sur la place des récits de fondation dans l'œuvre des historiens et poètes des époques classique et hellénistique<sup>23</sup>. Ces travaux permettent notamment de voir que le thème des origines et de la fondation n'appartient pas à un genre littéraire précis, mais qu'il s'inscrit dans une grande

---

<sup>20</sup> Sur le rapport entre « mythe » et réalité : I. Malkin, *La Méditerranée spartiate, Mythe et territoire*, Paris, Les Belles Lettres, 2004 (1994), p. 12-16. Comme le note l'auteur : « Après tout, les mythes nationaux n'ont pas besoin d'être vrais au sens positiviste du mot pour être efficaces et avoir du poids [...] » (p. 13). B. Anderson rappelle : « Communities are to be distinguished, not by their falsity/genuineness, but by the style in which they are imagined » : *op. cit.*, p. 6.

<sup>21</sup> K. W. Arafat, *Pausanias' Greece, Ancient Artists and Roman Rulers*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1996, p. 33. V. Pirenne-Delforge, « Les *theôrêmata* : le présent de la visite », *Retour à la source, Pausanias et la religion grecque*, Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2008, p. 97-173.

<sup>22</sup> N. Loraux, *Les enfants d'Athéna, Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, Paris, Seuil, 1990 (1981) ; *id.*, *Né de la terre : politique et autochtonie à Athènes*, Paris, Seuil, 1996 ; F. Vian, *Les origines de Thèbes, Cadmos et les Spartes*, Paris, Klincksieck, 1963 ; I. Malkin, *op. cit.* ; C. Calame, *Mythe et histoire dans l'antiquité grecque : la création symbolique d'une colonie*, Lausanne, Payot, 1996.

<sup>23</sup> J. M. Smith, *The Foundations of Cities in Greek Historians and Poets*, thèse de doctorat, New Haven, Yale University, 1991.

variété de contextes énonciatifs et historiques<sup>24</sup>. L'approche historicisante qui consiste globalement à tenter de départager le mythe de l'histoire<sup>25</sup> peut aussi laisser place à une approche plus littéraire, symbolique, voire comparative. C'est ce que l'on peut lire notamment chez C. Calame (1996), ou encore chez C.-G. Dubois (2009)<sup>26</sup>. Le mythe grec peut également être mis en parallèle avec des représentations étrangères à l'Occident<sup>27</sup>, et laisse parfois entrevoir des éléments de continuité entre les récits anciens et modernes se rapportant à l'origine des peuples et des cités dans le monde occidental<sup>28</sup>. Notons aussi la présence de quelques études s'intéressant aux « fonctions » des références mythiques dans le contexte civique, tant sur le plan « identitaire » que sur celui peut-être plus hypothétique des « régulations sociales »<sup>29</sup>.

Cette thèse regroupe les différents « récits fondateurs » qui concernent à la fois les peuples (*origines gentium*) et les cités (*origines urbium*) du Péloponnèse. La *Périégèse* de Pausanias offre l'avantage de couvrir plusieurs régions de la Grèce continentale et permet aussi de voir comment les références à l'origine des cités parviennent à s'inscrire dans un ensemble plus vaste, composé de descriptions de monuments, de paysages, de récits historiques et autres excursus périégétiques. Cette approche se concentre essentiellement sur le texte du Périégète, au détriment d'une étude plus globalisante, littéraire ou sémiologique, qui consisterait, suivant les principes de la *Quellenforschung*, à réécrire

<sup>24</sup> C'est ce que constate C. Dougherty pour l'époque archaïque : « Archaic Greek Foundation Poetry : Questions of Genre and Occasion », *JHS*, 114, 1994, p. 35-46.

<sup>25</sup> Voir notamment : F. Prinz, *Gründungsmythen und Sagenchronologie*, München, Beck, 1979 ; W. Leschhorn, *Gründer der Stadt, Studien zu einem politisch-religiösen Phänomen der griechischen Geschichte*, Stuttgart, Steiner-Verl.-Wiesbaden-GmbH., 1984.

<sup>26</sup> C. Calame, *op. cit.* ; C.-G. Dubois, *Récits et mythes de fondation dans l'imaginaire culturel occidental*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2009.

<sup>27</sup> *Tracés de fondation*, M. Detienne (dir.), Louvain-Paris, Peeters, 1990.

<sup>28</sup> C.-G. Dubois, *op. cit.*

<sup>29</sup> Y. Lafond, « Le mythe, référence identitaire pour les cités grecques d'époque impériale : l'exemple du Péloponnèse », *Kernos*, 18, 2005, p. 329-346 ; S. Lebreton, « Les enjeux de la mémoire. Le passé dans les légendes ou les mythes de fondation : une forme de régulation sociale ? Quelques exemples pour l'Asie Mineure », *Les régulations sociales dans l'Antiquité*, M. Molin (dir.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p. 303-317.

la généalogie de chacun des récits, à en trouver les origines, à en identifier les variantes, etc. Cette approche ne se veut pas non plus purement « historicisante », mais s'intéresse davantage aux rapports entre le « mythe » et l'histoire, à la construction de l'imaginaire de la fondation, à son inscription matérielle dans l'espace civique et aux effets de la représentation du passé des cités tels qu'ils peuvent se lire dans la *Périégèse*, une œuvre que nous étudions dans sa spécificité, mais dont on suppose qu'elle s'inscrit dans son siècle et éclaire son époque.

## 1.2 Cadre historique et littéraire

### 1.2.1 Pausanias le Périégète

Pausanias est l'un de ces auteurs qui n'ont laissé derrière eux que leur œuvre, et son œuvre, du reste, parle très peu de lui. Le fait n'est pas nouveau, puisque les auteurs antiques s'effaçaient bien souvent derrière leurs écrits, au grand dam des historiens en quête de données factuelles qui permettent souvent d'éclairer certains passages des textes qu'ils ont sous les yeux<sup>30</sup>. Pausanias vécut au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., sous le règne des Antonins, soit les empereurs Trajan, Hadrien, Antonin et Marc-Aurèle (v. 110-180). Il était originaire d'Asie Mineure, sans doute de Lydie dans la région du Sipyle, peut-être de la cité de Magnésie<sup>31</sup>. Cela fait de lui non pas un Grec du continent, mais bien d'une région colonisée très tôt dans l'histoire du monde égéen, comme en témoignent plusieurs de ses récits qui se déroulent sur la côte anatolienne. N'était-ce pas à cet endroit que vivait le roi Tantale qui servit son fils Pélopes aux dieux en guise de repas ? Au livre V, Pausanias note d'ailleurs la présence de témoignages se rapportant à ces personnages dans la région qui serait la sienne<sup>32</sup>. Une fois revenu à la vie, c'est ce

<sup>30</sup> Cela n'empêcha pas J. Heer de scruter la « personnalité » de cet auteur : *La personnalité de Pausanias*, Paris, Les Belles Lettres, 1979.

<sup>31</sup> Voir le commentaire de J. Pouilloux sur les origines du Périégète : in Pausanias, *Livre I*, p. XII-XIV.

<sup>32</sup> « Il y a encore chez nous jusqu'à aujourd'hui des témoignages du séjour de Pélopes et de Tantale (Πέλοπος δὲ καὶ Ταντάλου τῆς παρ' ἡμῖν ἐνοικήσεως σημεῖα ἔτι καὶ ἐς τὸδε λεῖπεται) : pour Tantale un lac porte son nom et il a un tombeau qui ne passe pas inaperçu ; quant

même Pélopes qui traversa du côté du continent, gagna la main d'Hippodamie et donna son nom à la péninsule du Péloponnèse. Force est de constater, de ce point de vue, qu'une partie de la Grèce serait donc née en Asie Mineure.

Ce lien entre cette région d'Asie Mineure, son histoire, ses mythes et le continent n'est pas futile, puisqu'il aide à situer l'homme qu'est Pausanias dans son rapport à la Grèce qu'il décrit. Pour reprendre les mots de J. Lacarrière, le Périégète y serait un « visiteur à la fois complice et étranger »<sup>33</sup>. Empreint de culture grecque, il n'est pas étonnant qu'il ait voulu remonter « à la source » en parcourant les grands sites du continent, contrairement à certains de ses prédécesseurs, historiens, géographes et périégètes, qui accordèrent une attention particulière aux régions frontalières, voire étrangères au monde grec (*eschatia*). Certains s'intéressèrent à une cité ou encore à une région du monde grec en particulier<sup>34</sup>, alors que d'autres tentèrent de brosser un tableau de l'ensemble du monde connu.

Pausanias est-il un « ethnographe de l'intérieur » comme on l'a récemment proposé ?<sup>35</sup> L'auteur de la *Périégèse* aurait voyagé à travers plusieurs régions et provinces de l'Empire romain : Rome et l'Italie, la Syrie et la Palestine, l'Égypte, l'Asie Mineure et la Grèce<sup>36</sup>. On comprend donc que dans son ouvrage, qui porte sur le monde grec, il adopte un certain « regard ethnographique », comme le

---

à Pélopes, son trône se trouve dans le Sipyle sur la crête de la montagne au-dessus du sanctuaire de Plasténé la Grande Mère [...] » (V, 13, 7). Voir aussi : I, 24, 8.

<sup>33</sup> J. Lacarrière, *Promenades dans la Grèce antique*, Paris, Hachette, 1991 (1978), p. 12.

<sup>34</sup> Par exemple, Charon de Lampsaque aurait écrit sur sa propre cité et Antiochos de Syracuse sur la Sicile. On connaît également les « histoires d'Athènes » (*Anthides*), ou celles des Lydiens (*Lydiaka*) par Xanthos de Sardes. S. Saïd (*et al.*), *Histoire de la littérature grecque*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997, p. 182.

<sup>35</sup> Bien que contestée, l'expression est somme toute assez commode pour situer Pausanias par rapport à l'objet de son étude. À ce sujet : S. E. Alcock, « Landscapes of Memory and the Authority of Pausanias », *Pausanias historien : huit exposés suivis de discussions*, préparés et présidés par J. Bingen, Vandoeuvres-Genève, Fondation Hardt, 1996, p. 242 (voir également la discussion entre F. Chamoux et S. E. Alcock, p. 268-269).

<sup>36</sup> Pausanias affirme cependant ne pas avoir visité la Mésopotamie : « Je n'ai pas vu les remparts de Babylone, ni les Memnoneia, remparts de la Suse perse [...] » (IV, 31, 5).



suggérerait C. Calame<sup>37</sup>. Le portrait de la Grèce que propose Pausanias incite, d'une certaine façon, à poser le problème de la définition, de la formation ou de l'affirmation d'une « identité grecque » et de ses différentes facettes. Alors que dans le sillage des guerres médiques, Hérodote laissait entendre que l'unité du monde grec pouvait reposer sur une langue commune, le même sang, les sanctuaires, les sacrifices et les mœurs communs (Hérodote, VIII, 144)<sup>38</sup>, on peut se demander comment les Grecs se définissaient à l'époque de Pausanias. Les questions entourant les contours de l'hellénisme et de la culture grecque méritent une attention particulière dans le contexte de la présence romaine à l'époque de l'Empire, et il convient de se demander si la *Périégèse* ne servait pas à répondre à certaines préoccupations contemporaines. Nous n'échapperons pas à ces questions dans le cadre de cette thèse.

### 1.2.2 *Périégèse* de la Grèce

La littérature périégétique, popularisée surtout à l'époque hellénistique et à l'époque romaine, remonte à très loin, principalement à Hécatee de Milet (v. 500 av. J.-C.) et à l'œuvre des premiers historiens-géographes<sup>39</sup>. À l'époque archaïque, la Grèce connaît de grands mouvements de colonisation, les cités continentales fondent des colonies sur le pourtour de la Méditerranée. Ce contexte génère des voyages et des récits, inspire des auteurs intéressés par la géographie et les régions extérieures au monde grec, comme on en trouve également à l'époque

<sup>37</sup> C. Calame, « Pausanias le Périégète en ethnographe ou comment décrire un culte grec », *Le discours anthropologique : description, narration, savoir*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1990, p. 227-250.

<sup>38</sup> C'est ce qui permet notamment de poser le problème de l'unité ou de la diversité de la Grèce de Pausanias, comme le suggère M. Jost : « Unité et diversité : la Grèce de Pausanias », *REG*, 119, 2006, p. 568-587.

<sup>39</sup> Seule l'œuvre de Pausanias a été conservée intégralement parmi celle des périégètes. Pensons ici à des auteurs comme Diodore le Périégète (v. 300 av. J.-C.), Polémon d'Ilion (III<sup>e</sup> s. av. J.-C.), Démétrios de Skepsis, Héliodore d'Athènes (II<sup>e</sup> s. av. J.-C. ?), Télèphe de Pergame (II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.) et Denys d'Alexandrie (II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.).

hellénistique, notamment dans le sillage des compagnons d'Alexandre, avec ces auteurs de « périple » (περίπλος), soit une forme de manuel nautique<sup>40</sup>.

Chez Hécatee, le récit en prose intitulé *Parcours de la terre habitée* (Περίοδος γῆς) décrit les différentes régions du monde. Auteur également de *Généalogies* (Γενεαλογίαι), le prédécesseur d'Hérodote s'intéresse aux récits (λόγοι) des Grecs et sa démarche n'est pas étrangère à celle de Pausanias comme on peut le lire à travers ce fragment : « Hécatee de Milet raconte ainsi : ce que j'écris ici, c'est comme ce me semble vrai ; car les récits des Grecs sont, à ce qu'ils me paraissent, à moi, multiples et ridicules » (FGrHist, 1, f. 1a : trad. M. Casevitz)<sup>41</sup>. Cette conception du monde grec et de ses traditions est influencée par la « science ionienne » et l'on voit que le voyage concret, empirique, fait d'observations et de témoignages, se substitue aux voyages imaginaires, aux *Nostoi* par exemple, des récits qui racontaient le retour des héros de la guerre de Troie<sup>42</sup>.

Après Hérodote, dont la paternité sur le plan de l'histoire et de l'ethnographie n'est plus à démontrer, la littérature de voyage reprend son essor à l'époque hellénistique, notamment avec Héracléidès le Crétois (III<sup>e</sup> s. av. J.-C.) qui mit par écrit un séjour dans les cités de la Grèce (Περὶ τῶν ἐν τῇ Ἑλλάδι πόλεων)<sup>43</sup>. Cette démarche n'est sans doute pas étrangère à l'école d'Aristote qui s'intéressait aux recherches empiriques et descriptives dans tous les domaines du savoir<sup>44</sup>. Cette approche encyclopédique devait notamment influencer l'écriture de

<sup>40</sup> Pensons ici au *Périple* du Pseudo-Skylax (IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.), au *Périple* de Néarque (IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.) et au *Périple de la mer Rouge* d'Agatharchide de Cnide (II<sup>e</sup> s. av. J.-C.).

<sup>41</sup> Ἑκαταῖος Μιλήσιος ὧδε μυθεῖται· τάδε γράφω, ὥς μοι δοκεῖ ἀληθέα εἶναι· οἱ γὰρ Ἑλλήνων λόγοι πολλοὶ τε καὶ γελοῖοι, ὥς ἐμοὶ φαίνονται, εἰσὶν (FGrHist, 1, f. 1a). Voir : F. Hartog et M. Casevitz, *L'histoire d'Homère à Augustin*, Paris, Seuil, 1999, p. 43.

<sup>42</sup> Les voyages imaginaires seront cependant toujours présents dans la littérature grecque, comme à l'époque impériale avec Lucien (*Histoire vraie*), avec certes une dimension parodique dans ce cas.

<sup>43</sup> É. Perrin, « Héracléidès le Crétois à Athènes : les plaisirs du tourisme culturel à Athènes », *REG*, 107, 1994, p. 192-202.

<sup>44</sup> F. Chamoux, « La méthode historique de Pausanias d'après le livre I de la *Périégèse* », *Pausanias historien : huit exposés suivis de discussions*, préparés et présidés par J. Bingen, Vandoeuvres-Genève, Fondation Hardt, 1996, p. 47.

l'histoire, mais aussi la géographie et l'ethnographie, comme en témoignent les titres des traités de Dicéarque de Messine (IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.), l'un des premiers disciples d'Aristote : *Vie de la Grèce* (Βίος Ἑλλάδος), *Tour de la terre* (Γῆς περίοδος) et *Description de la Grèce* (Ἀναγραφή τῆς Ἑλλάδος).

Chez Polémon d'Ilion (II<sup>e</sup> s. av. J.-C.), disciple de l'école stoïcienne, on trouve également une série de traités décrivant une cité, un monument ou un groupe de monuments : *Périégèse de Troie* (3 livres ; Περιήγησις Ἰλίου), *Description de l'Acropole d'Athènes* (Περὶ τῶν ἀναθημάτων τῶν ἐν τῇ ἀκροπόλει ou Περὶ τῆς Ἀθήνησιν ἀκροπόλεως), *Description de la colonnade peinte de Sicyone* (Περὶ τῆς ἐν Σικυῶνι ποικίλης στοᾶς), *Description des trésors de Delphes* (Περὶ τῶν ἐν Δελφοῖς θησαυρῶν). Polémon s'est également intéressé au thème de la fondation comme en témoignent les titres suivants : *Fondations des cités phocidiennes et leur parenté avec les Athéniens* (Κτίσεις τῶν ἐν Φωκίδι πόλεων καὶ περὶ τῆς πρὸς Ἀθηναίους συγγενείας αὐτῶν), *Fondations des cités du Pont* (Κτίσεις τῶν ἐν Πόντῳ πόλεων), *Fondations (?) italiques et siciliennes* (Κτίσεις (?) Ἰταλικῶν καὶ Σικελικῶν)<sup>45</sup>.

L'œuvre de Pausanias s'inspire de ces auteurs de l'époque hellénistique, sans être dépourvue d'originalité. Écrivant sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle (v. 160-180), Pausanias propose d'embrasser « toutes les choses grecques » (πάντα τὰ Ἑλληνικά : I, 26, 4)<sup>46</sup> ce qui, dans les faits, se traduit par une périégèse du continent, plus précisément à travers les régions suivantes : l'Attique et la Mégaride (livre I), la Corinthie et l'Argolide (livre II), la Laconie

<sup>45</sup> H. Bischoff, « Perieget », *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Stuttgart, J. B. Metzlersche Verlagsbuchhandlung, Band 19, 1937, col. 729-730.

<sup>46</sup> « Les Magnètes en effet, que Thémistocle gouverna après avoir reçu la cité du Grand Roi, rendent un culte à Artémis Leucophryné. Mais il me faut poursuivre mon récit, si je veux décrire de cette manière toute la Grèce » (I, 26, 4). À propos de la traduction de cette expression : V. Pirenne-Delforge, *Retour à la source, Pausanias et la religion grecque*, Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2008, p. 27-28.



(livre III), la Messénie (livre IV), l'Élide (livre V-VI), l'Achaïe (livre VII), l'Arcadie (livre VIII), la Béotie (IX), la Phocide et la Locride occidentale (X)<sup>47</sup>.

On a souvent vu en Pausanias l'auteur du premier guide de voyage de la Grèce, une version antique du *Baedeker*, ou encore d'un *Guide Bleu* composé de descriptions des grands sites de la Grèce et de leurs principaux monuments. La démarche de l'auteur s'inscrit dans le cadre d'une « périégèse » (περιήγησις), terme qui renvoie à l'idée de « conduire », ou d'« être conduit autour d'un point précis »<sup>48</sup>. Il est vrai que Pausanias donne plusieurs renseignements sur les routes à emprunter, les distances entre les lieux, les points de repère géographiques, etc. Son texte demeure l'une des principales sources permettant d'étudier le « tourisme » en Grèce à l'époque romaine<sup>49</sup>, mais on se demande toujours s'il servait de guide pratique utilisé *in situ*, ou encore en tant qu'ouvrage réservé à des lecteurs retirés dans le confort d'une bibliothèque. Ce qui est certain, c'est que ce texte cumule les genres, sans vouloir se limiter à une tradition littéraire en particulier, ce qui lui confère une certaine originalité<sup>50</sup>.

À qui s'adressait alors cette *Périégèse* de la Grèce ? Plusieurs commentateurs se sont interrogés sur les lecteurs de Pausanias, principalement en fonction du propos de son œuvre et de la forme qu'il lui donna. Il est difficile de répondre à cette question, puisque la *Périégèse* n'a pas les traits d'une œuvre « programmatique » et semble pouvoir s'adresser à un public assez diversifié, un

<sup>47</sup> On ne sait pas si Pausanias avait prévu écrire d'autres livres à sa *Périégèse*. À ce sujet : *ibid.*, p. 22. L'auteur retient la position de D. Musti qui accepte le texte de Pausanias tel qu'il est : in Pausania, *Livre I*, p. XVIII.

<sup>48</sup> Voici la traduction que donne C. Habicht à l'ouvrage de Pausanias : « [...] 'Description of Greece', that is, a book that conducts its reader around a certain area, large or small, in just the same way that local guides show tourists around a spot » : *Pausanias' Guide to Ancient Greece*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1998 (1985), p. 2.

<sup>49</sup> À ce sujet : J. A. Stumpf, *Tourism in Roman Greece*, thèse de doctorat, Columbia, University of Missouri, 2003. L'auteur consacre tout son premier chapitre à Pausanias (p. 20-91). Voir aussi : D. J. Stark, *Religious Tourism in Roman Greece*, mémoire de maîtrise, Waterloo, Wilfrid Laurier University, 2009, p. 16-35.

<sup>50</sup> « Pausanias eschews the simple route of writing in an established tradition, and combines recognizable aspects of a number of traditions to create his own genre » : W. Hutton, *Describing Greece, Landscape and Literature in the 'Periegesis' of Pausanias*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 272.

public intéressé par la géographie, l'histoire et la mythologie de la Grèce. Le texte de Pausanias pouvait vraisemblablement attirer un public tant grec que romain, tout en conservant le point de vue d'un Grec. Au livre X, Pausanias fait une remarque au sujet de la Sardaigne, région qu'il considère comme étant trop peu connue des Grecs (ὅτι οὐχ ἥκιστα καὶ ἐς ταύτην οἱ Ἕλληνες τὴν νῆσον ἀνηκόως εἶχον : X, 17, 13)<sup>51</sup>. Il ne semble donc pas vouloir se contenter de synthétiser une culture commune, mais avoir l'ambition d'informer son lecteur.

### 1.3 Le voyage de Pausanias

#### 1.3.1 Intentions

Il est vrai que l'absence de préface à l'œuvre de Pausanias prive le lecteur de certains renseignements dont il aimerait disposer en entamant ce récit qui s'ouvre sur la description de l'Attique<sup>52</sup>. Les premières lignes de la *Périégèse* indiquent le ton descriptif et le cadre géographique de l'ouvrage et, par le fait même, de l'itinéraire qui se dessine comme si le Périégète arrivait d'Asie Mineure par bateau : « Sur le continent grec, du côté des îles des Cyclades et de la mer Égée, le promontoire du Sounion est une avancée du territoire de l'Attique » (I, 1, 1)<sup>53</sup>. Quelques lignes plus loin, Pausanias mentionne la présence du Laurion, où se trouvaient les mines d'argent autrefois exploitées par les Athéniens, de l'île de Patrocle, nommée ainsi d'après un général qui, à l'époque de la guerre de Chrémonidès (268-261 av. J.-C.), aurait ceinturé l'île d'un rempart (I, 1, 1). Plus loin, il note également la présence de l'île d'Hélène qui se trouvait au-delà du cap Sounion. L'île prit son nom d'Hélène de Sparte qui aurait débarqué à cet endroit à son retour de Troie (I, 35, 1).

<sup>51</sup> C. Habicht, *op. cit.*, p. 25-26.

<sup>52</sup> Mais comme le souligne J. Bingen, « le livre parle de lui-même » : « Introduction », *Pausanias historien : huit exposés suivis de discussions*, préparés et présidés par J. Bingen, Vandoeuvres-Genève, Fondation Hardt, 1996, p. 3.

<sup>53</sup> Τῆς ἡττίρου τῆς Ἑλληνικῆς κατὰ νήσους τὰς Κυκλάδας καὶ πέλαγος τὸ Αἰγαῖον ἄκρα Σούνιον πρόκειται γῆς τῆς Ἀττικῆς (I, 1, 1).



Tout au long du parcours du Périégète, dès le moment où il mit pied à terre, la géographie, l'histoire et le mythe cohabitent, lui permettant de tisser la trame d'un récit et de dresser de cette manière un portrait de la Grèce du continent. Les descriptions et les narrations se répondent, créant une sorte de dialogue entre les traditions concernant les sites visités et les monuments qui s'y trouvaient lors du passage de l'écrivain voyageur.

À deux reprises, Pausanias présente plus explicitement l'objectif qu'il poursuit à travers son récit. Après avoir parcouru la région de l'Attique, il fait le point sur sa propre démarche : « Voilà, à mon sens, ce qui en Attique est le plus célèbre, tant dans les traditions que dans les monuments. Depuis le début, j'ai choisi dans la masse des éléments ceux qui convenaient à un exposé historique » (Τοσαῦτα κατὰ γνώμην τὴν ἐμὴν Ἀθηναίοις γνωριμώτατα ἦν ἔν τε λόγοις καὶ θεωρήμασιν, ἀπέκρινε δὲ ἀπὸ τῶν πολλῶν ἐξ ἀρχῆς ὁ λόγος μοι τὰ ἐς συγγραφὴν ἀνήκοντα : I, 39, 3).

Le Périégète met par écrit une συγγραφή, terme que l'on peut traduire par « exposé historique », « ouvrage historique » ou peut-être plus justement par « synthèse », ou « composition écrite »<sup>54</sup>. Retenons ici la définition plus complète qu'en propose V. Pirenne-Delforge, soit « une œuvre en prose qui propose la synthèse complexe d'éléments présentant une cohérence d'ensemble »<sup>55</sup>. Cette synthèse est composée de λόγοι, de « traditions », de « récits », et de θεωρήματα, soit de descriptions de « monuments », ou de « ce qui est à voir » à travers la Grèce des cités. L'extrait du livre I précise que la démarche de Pausanias ne se veut pas exhaustive, mais qu'elle vise plutôt à rappeler ce qui est à son avis le plus célèbre (κατὰ γνώμην τὴν ἐμὴν).

<sup>54</sup> C'est ce que propose V. Pirenne-Delforge, qui suggère aussi de conserver le terme *sungraphè* sans le traduire dans le texte. « La *sungraphè* de Pausanias n'est pas un 'exposé historique' au sens que nous donnons à ce terme et l'usage d'une telle traduction dans l'édition française peut prêter à confusion » : *Retour à la source, Pausanias et la religion grecque*, Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2008, p. 39, voir aussi p. 40.

<sup>55</sup> *Ibid.*, p. 23. L'édition de D. Musti traduit συγγραφή par « uno scritto d'insieme », ce qui rejoint l'idée de « synthèse », de « composition écrite ».

La part du choix est donc importante pour l'auteur de la *Périégèse* qui ne rapporte pas tout, ne décrit pas tout. C'est ce qu'il réaffirme au livre III avant de décrire la cité de Sparte :

Ce que j'ai précisé dans ma *sungraphè* sur l'Attique, à savoir que je ne rapporterai pas tout successivement mais ce que j'aurai choisi comme étant surtout digne de mémoire, je le répéterai avant le récit sur les Spartiates. Car dès le départ mon discours a souhaité discerner, parmi tant de choses même pas dignes d'une présentation que chacun raconte chez soi, celles qui sont les plus dignes d'un récit. Ainsi, cela étant mûrement réfléchi, il n'est pas question d'y déroger (III, 11, 1 : trad. V. Pirenne-Delforge)<sup>56</sup>.

Alors que certains commentateurs voyaient en Pausanias un compilateur cherchant l'exhaustivité<sup>57</sup>, ce qui d'ailleurs serait impossible et présomptueux de sa part vu l'ampleur de la tâche, on s'accorde aujourd'hui pour admettre l'importance des choix effectués par Pausanias et celle de ses critères de sélection qui, bien souvent, l'orientent vers « le plus ancien », ou encore ce qui relève du domaine religieux.

Ce qui est sûr, c'est que le texte de Pausanias dépasse le cadre concret d'un voyage touristique à travers la Grèce à l'époque romaine<sup>58</sup>. L'auteur est guidé par un principe, soit celui de rapporter ce qui est à ses yeux « le plus digne de mémoire » (τὰ μάλιστα ἄξια μνήμης)<sup>59</sup>, « le plus notable » (τὰ ἀξιολογώτατα τὰ μάλιστα λόγου ἄξια)<sup>60</sup>. Cette volonté n'est pas sans rappeler celle d'Hérodote qui, par l'entremise de son récit historique, souhaitait rappeler

<sup>56</sup> ὃ δὲ ἐν τῇ συγγραφῇ μοι τῇ Ἀτθίδι ἐπανόρθωμα ἐγένετο, μὴ τα πάντα με εφεξῆς, <τὰ δὲ> μάλιστα ἄξια μνήμης ἐπιλεξάμενον ἀπ' αὐτῶν εἰρηκέναι, δηλώσω δὴ πρὸ τοῦ λόγου τοῦ ἐς Σπαρτιάτας· ἐμοὶ γὰρ ἐξ ἀρχῆς ἠθέλησεν ὁ λόγος ἀπὸ πολλῶν καὶ οὐκ ἄξιων ἀφηγήσεως, {ὧν} ἃ ἕκαστοι παρὰ σφίσι λέγουσιν, ἀποκρίναι τὰ ἀξιολογώτατα. ὥς οὖν εὖ βεβουλευμένος οὐκ ἔστιν ὅπου παραβῆσομαι (III, 11, 1). V. Pirenne-Delforge, *op. cit.*, p. 32.

<sup>57</sup> L. Casson, *Travel in the Ancient World*, Toronto, Hakkert, 1974, p. 292.

<sup>58</sup> « Aussi n'est-ce pas le voyage en lui-même, dans sa matérialité, qui nous importe, mais le voyage comme opérateur discursif et schème narratif : le voyage comme regard et comme résolution d'un problème ou réponse à une question » : F. Hartog, *Mémoire d'Ulysse, Récits sur la frontière en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1996, p. 15-16.

<sup>59</sup> II, 34, 11 ; III, 11, 1 ; VI, 17, 1 ; 23, 1 ; VIII, 54, 7.

<sup>60</sup> II, 13, 3 ; 14, 4 ; 29, 1 ; III, 11, 1 ; V, 21, 1 ; VI, 17, 1 ; X, 9, 1. Pausanias utilise aussi l'expression « qui mérite d'être vu » (θέας ἄξιον : II, 34, 11) et « ce qui a de plus remarquable à voir » (τὰ μάλιστα θέας ἄξια : VIII, 10, 1).

les « grands exploits » (ἔργα μεγάλα τε καὶ θωμαστά) accomplis par les Grecs et les Barbares pour que ces actions ne tombent pas dans l'oubli. La fonction mémorielle du récit de même que l'attention accordée aux grands hommes et aux grands faits de l'histoire humaine s'observent à la fois chez Hérodote et chez Pausanias.

Au livre V, alors que Pausanias vient de présenter quelques informations relatives au roi Oxylos, il affirme omettre volontairement le nom de ceux qui succédèrent à son fils Laias. Il ajoute ensuite : « Je n'ai pas voulu en effet que mon récit s'abaissât à de simples particuliers » (οὐ γάρ τί μοι καταβῆναι τὸν λόγον ἠθέλησα ἐς ἄνδρας ἰδιώτας : V, 4, 5). C'est d'ailleurs le même principe qui guide le Périégète dans sa présentation des athlètes couronnés à Olympie. Au livre VI, il présente non pas tous les vainqueurs aux concours olympiques, ni toutes les statues d'athlètes, mais bien tous ceux qui ont reçu un titre de gloire particulier, soit personnellement ou par leur statue (VI, 1, 1-2). Ce critère de choix rappelle que la description ne cherche pas l'exhaustivité, comme il l'affirme également au livre I (26, 4)<sup>61</sup>.

Sur le plan des périodes historiques couvertes dans l'œuvre de Pausanias, il faut d'abord noter la place importante qu'il accorde à l'histoire mythique ou légendaire des régions de la Grèce, époque qui a vu naître la plupart des cités croisées au fil de la *Périégèse*. Contrairement à certains de ses prédécesseurs historiens – pensons ici à Thucydide ou à Polybe – Pausanias ne laisse pas de côté les traditions remontant aux périodes plus anciennes. Aux yeux d'un historien rationaliste, ce passé s'inscrit pourtant dans un temps indéterminé pour lequel il n'existe aucune source digne de confiance.

Comme l'ont bien montré les auteurs des entretiens parus sous le nom de *Pausanias historien* (1996), l'histoire joue un rôle important dans la *Périégèse* et

---

<sup>61</sup> Au livre VI (1-18), Pausanias rappelle néanmoins l'existence d'environ deux cents bases de statues d'athlètes olympiques : C. Habicht, *Pausanias' Guide to Ancient Greece*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1998 (1985), p. 137.



son auteur écrit d'une certaine façon à la manière d'un historien ancien qui privilégie certaines périodes de l'histoire grecque<sup>62</sup>. En premier lieu vient l'époque mythico-léendaire marquée par la fondation des cités, l'installation des premiers monarques et de leurs descendants. Ce cadre temporel ouvre la présentation de chacun des livres de la *Périégèse*, mis à part le livre I. À cette période historique plus ou moins indéterminée dans le temps, vient se joindre celle de la guerre de Troie qui sert encore à l'époque de Pausanias de charnière sur le plan temporel<sup>63</sup>, événement précédent le retour des Héraclides et l'arrivée des Doriens dans le Péloponnèse.

Viennent ensuite les événements entourant les guerres médiques, bien que Pausanias n'accorde pas une attention particulière à l'époque archaïque ou à l'époque classique, mis à part au livre IV lors de sa longue narration des guerres messéniennes. L'époque hellénistique attire visiblement l'attention du Périégète, comme on peut le voir notamment lors de son passage sur l'agora d'Athènes qui l'amène à rapporter les actions des premiers Ptolémées et des Attalides (I, 6, 1-8, 1). En dernier lieu, les événements contemporains et ceux des deux premiers siècles de l'Empire jouent un rôle plus que secondaire dans l'œuvre de Pausanias qui se tourne davantage vers le lointain passé de la Grèce et qui s'intéresse à ses monuments les plus anciens. Il est néanmoins visible par ce rapide survol que les événements mythico-léendaires qui ouvrent la plupart des livres de la *Périégèse*, jouent un rôle central, par rapport à certains événements historiques plus récents, dans le portrait de l'histoire des cités que propose son auteur.

---

<sup>62</sup> « Il y a récit, description, jugement des hommes, ce qui est le travail de routine de l'historien antique, et Hérodote apparaît en filigrane » : J. Bingen, *loc. cit.*, p. 3.

<sup>63</sup> Diodore affirmait dans son introduction : « Parmi ces époques embrassées dans cet ouvrage, nous ne délimitons pas fermement celles qui précèdent la Guerre de Troie, car aucune table chronologique ne nous en a été transmise qui fût fiable [...] » (I, 5, 1, trad. M. Casevitz).

### 1.3.2 Méthode

La *Périégèse* de la Grèce se doit maintenant d'être interrogée en fonction de ses sources et des méthodes qui sous-tendent sa rédaction. Au même titre que son prédécesseur Hérodote, Pausanias se présente à la fois comme un témoin et un médiateur, un peu à la manière de celui qui remplissait auparavant la fonction d'*histôr*, soit « celui qui sait pour avoir vu ou appris »<sup>64</sup>. La *sungraphè* est composée de récits rapportés par l'auteur, de même que d'expériences personnelles, d'une *autopsie* permettant de rapporter ce qui est « digne d'être vu » et ce qui est « le plus digne de mémoire ».

Le modèle hérodotéen est ici bien visible. Lors de son passage en Égypte, l'historien affirme : « Jusqu'ici, ce que je disais est tiré de ce que j'ai vu, des réflexions que j'ai faites, des informations que j'ai prises ; à partir de maintenant, je vais dire ce que les Égyptiens racontent, comme je l'ai entendu ; il s'y ajoutera quelque chose aussi de ce que j'ai vu par moi-même » (II, 99)<sup>65</sup>. Le texte de Pausanias, comme celui d'Hérodote, est composé de traditions orales, de traditions écrites et d'observations personnelles. La reconstitution du passé des cités et de leurs monuments passe ici par l'« audition » (ἀκοή), la « vision » (ὄψις) et la consultation de sources écrites<sup>66</sup>.

La « synthèse » ou la « composition écrite » (συγγραφή) qui en découle est composée de sources diverses qui seraient aujourd'hui celles d'un historien, mais aussi celles d'un ethnologue tant s'entremêlent les sources orales, écrites et

<sup>64</sup> P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, 2 tomes, Paris, Klincksieck, 1980 (1968), s.v. « οἶδα ». Sur cet aspect de l'historiographie ancienne : F. Hartog, *Évidence de l'histoire, Ce que voient les historiens*, Paris, Gallimard, 2005 ; C. Darbo-Peschanski, *L'Historia, Commencements grecs*, Paris, Gallimard, 2007 ; A. Zangara, *Voir l'histoire, Théories anciennes du récit historique (II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. – II<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, Paris, Vrin-EHESS, 2007.

<sup>65</sup> Sur l'approche d'Hérodote et la construction de son discours : F. Hartog, *Le miroir d'Hérodote, Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 2001 (1980).

<sup>66</sup> F. Hartog note à juste titre : « Il est clair que, pour ce voyage de Grèce, l'œil sans les mots serait trop souvent aveugle, risquant de passer à côté de ce qu'il faut voir et de ne pas même savoir ce qu'il voit. Mais les mots seuls, de digression en digression (*epeisodion*), égareraient le voyageur » : *Mémoire d'Ulysse, Récits sur la frontière en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1996, p. 152.



les observations plus empiriques<sup>67</sup>. Avant d'entreprendre sa description du sanctuaire d'Olympie, Pausanias prévient son lecteur : « Il y a bien d'autres choses à voir chez les Grecs, bien d'autres aussi qui méritent qu'on les admire *en les écoutant* » (Πολλὰ μὲν δὴ καὶ ἄλλα ἴδοι τις ἂν ἐν Ἑλλησι, τὰ δὲ καὶ ἀκούσαι θαύματος ἄξια : V, 10, 1). Les sens de l'écrivain voyageur sont multiples et, par exemple, un monument comme le tombeau d'un fondateur de cité offre à la fois une « vue » (θέα) et des « légendes », des « récits » (λόγοι) particuliers (VII, 5, 13).

Par ailleurs, les auteurs grecs du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., empreints de la *paideia* classique, avaient un penchant pour l'« imitation », la *mimésis* des Anciens, l'utilisation des références sous la forme de paraphrase ou de citations et il est utile de savoir où Pausanias s'inscrit dans cette tendance<sup>68</sup>. Il utilise 125 auteurs, d'après le décompte de C. Habicht, et il en connaissait près de 150 selon D. Musti<sup>69</sup>. On observe un intérêt particulier pour les historiens, Hérodote en premier lieu<sup>70</sup> et Thucydide dans une moindre mesure, ce qui n'est pas étonnant, l'objectif de la *Périégèse* étant bien différent de celui foncièrement historique et militaire de la *Guerre du Péloponnèse*. Pausanias puise également dans la poésie lyrique et épique, Pindare en particulier (23 références et 5 citations additionnelles). Homère occupe quant à lui une place de choix (environ 250 références et 22 citations), suivi par Hésiode (50 références et 8 citations). Sans les ignorer, le Périégète accorde moins d'importance aux philosophes, aux

<sup>67</sup> Comme le rappelle F. Chamoux, cette méthode aux « sources croisées » n'est pas étrangère à celle des historiens modernes : « Les épigrammes dans Pausanias », *Éditer, traduire, commenter Pausanias en l'an 2000*, D. Knoepfler et M. Piérart (éd.), Neuchâtel-Genève, Droz-Université de Neuchâtel, 2001, p. 79.

<sup>68</sup> B. P. Reardon, *Courants littéraires grecs des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles après J.-C.*, Paris, Les Belles Lettres, 1971, p. 8 et 224. Voir aussi : T. Whitmarsh, *Greek Literature and the Roman Empire, The Politics of Imitation*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2001.

<sup>69</sup> C. Habicht, *Pausanias' Guide to Ancient Greece*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1998 (1985), p. 132 ; D. Musti, in *Pausanias, Livre I*, p. XXIV.

<sup>70</sup> À ce sujet : W. Hutton, *Describing Greece, Landscape and Literature in the 'Periegesis' of Pausanias*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 190-213.

tragiques et aux comiques<sup>71</sup>. Ces remarques sont la preuve d'un travail littéraire effectué vraisemblablement après son voyage, venant compléter l'apport des témoignages et des choses vues.

Pausanias dit également avoir rencontré des « guides », des « exégètes » (*exegetai*) qui le renseignaient au sujet de certaines traditions ou monuments. Un extrait de la *Périégèse* trahit cependant une certaine méfiance devant le témoignage de ces guides locaux. Au livre II, lors de son passage en Argolide, on peut lire que « Les *exégètes* des Argiens savent bien eux-mêmes que tout ce qu'ils disent n'est pas nécessairement vrai ; ils n'en continuent pas moins à le dire et, pour cette raison, il est difficile de faire changer d'avis le plus grand nombre » (οὐ μὴν οὐδὲ αὐτῶν λέληθεν Ἀργείων τοὺς ἐξηγητὰς ὅτι μὴ πάντα ἐπ' ἀληθείαι λέγεται σφισι, λέγουσι δὲ ὁμῶς· οὐ γάρ τι ἔτοιμον μεταπεῖσαι τοὺς πολλοὺς ἐναντία ὧν δοξάζουσιν : II, 23, 6, trad. pers.). Il est d'ailleurs permis de s'interroger sur ce jugement de la part de Pausanias et d'en mesurer la portée.

Dans le cas des récits d'origine et de fondation, il est difficile d'identifier les sources de Pausanias. Les portions narratives de l'œuvre reposent notamment sur des documents littéraires que Pausanias cite rarement, comme il était d'ailleurs coutume de le faire chez les historiens anciens<sup>72</sup>. Les composantes des récits de fondation pouvaient être véhiculées par des textes de natures diverses, qu'ils soient poétiques, historiques, géographiques, périégétiques, mythographiques, etc. Le problème est d'autant plus difficile à résoudre que le thème des origines devait être transmis à la fois par une tradition livresque, mais aussi par une tradition orale qui était dans certains cas toujours vivante à l'époque des Antonins.

Rappelant les origines de Patras, le Périégète se réfère à « ceux qui gardent la mémoire des plus hautes antiquités » (οἱ τὰ ἀρχαιότατα μνημονεύοντες :

<sup>71</sup> C. Habicht, *op. cit.*, p. 132-133. Voir dans le cas des Tragiques : M. Casevitz, « Les Tragiques dans la *Périégèse* de Pausanias », *Phileuripidès, Mélanges F. Jouan*, textes réunis par D. Auger et J. Peigney, Nanterre, Presses Universitaires de Paris 10, 2008, p. 703-709.

<sup>72</sup> J. de Romilly, « La mémoire du passé dans la Grèce antique », *RH*, 283, 1990, p. 11.

VII, 18, 2, trad. pers.). Ces « historiens », soit ceux qui rappelaient l'histoire ancienne des cités, se confondent parfois avec les érudits locaux, les « exégètes ». Pausanias renvoie à l'occasion à une dénomination encore plus générale en se référant aux « Éléens qui rapportent les traditions les plus anciennes » (Ἠλείων οἱ τὰ ἀρχαιότατα μνημονεύοντες : V, 7, 6), aux « Arcadiens » (οἱ Ἀρκάδες : VIII, 6, 1), à « ceux des Eubéens qui ont la mémoire de l'antiquité » (Εὐβοέων οἱ τὰ ἀρχαῖα μνημονεύοντες : VIII, 14, 12), ou encore à « ceux qui relatent les antiquités du Péloponnèse » (Πελοποννησίων δὲ οἱ τὰ ἀρχαῖα μνημονεύοντες : VIII, 34, 4).

Les traditions concernant l'« antiquité » (τὰ ἀρχαῖα) des cités grecques étaient véhiculées par « ceux qui en gardent la mémoire » (οἱ μνημονεύοντες). L'œuvre de Pausanias est traversée par cette « mémoire des origines » qui relève, à nos yeux, tant du mythe que de l'histoire. D'une part, le Périégète remonte à une époque lointaine pour laquelle une approche historique « rationaliste » est à proprement parler inapplicable. D'autre part, il semble privilégier les sources locales qui, selon lui, font autorité, à quoi s'ajoutent également les très nombreux « on-dit » qu'il rapporte sans toujours y adhérer. Mais il rappelle essentiellement « ce qui est le plus digne d'un récit » et non ce que « chacun raconte chez soi » (ὧν ἕκαστοι παρὰ σφίσι λέγουσιν : III, 11, 1), comme on peut le lire lors de son passage à Sparte.

À la fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., Denys d'Halicarnasse s'était lui aussi intéressé à la question des origines, celles de Rome en particulier. Lors de sa présentation des origines des Oenotriens (I, 13, 1-2), descendants d'Oenotros, un Arcadien ayant immigré en Italie, Denys réfère à l'un de ces « historiens anciens » (τῶν ἀρχαίων συγγραφέων), Phérécyde d'Athènes (V<sup>e</sup> s. av. J.-C.), mais aussi à des poètes et des mythographes. Chez Denys, comme chez Pausanias, le récit se construit à partir de sources diverses, sans que les faits rapportés manquent pour autant de crédibilité. Alliant les sources littéraires, la tradition orale et l'*autopsie*, mais soulignant régulièrement la nécessité de « choisir », la construction du témoignage

de Pausanias relatif à l'histoire ancienne des cités permet maintenant de poser le problème de son rapport au « mythe ».

### 1.3.3 Mythe ou récit ?

Le voyage occupe une place importante dans l'imaginaire des Grecs, que ce soit par l'entremise des cycles épiques, des récits de colonisations, ou encore des récits des historiens, géographes et périégètes. Depuis Homère, la représentation géographique du monde passe par une mise en récit, comme si, dès le premier texte de la littérature occidentale, la géographie et l'histoire ancienne de la Grèce se devaient d'être chantées ou récitées en vers. Les Grecs ne se départiront pas de cette tradition, comme on peut le voir à l'époque hellénistique avec Apollonios de Rhodes (*Argonautiques*), ou encore à l'époque impériale avec Denys le Périégète (*Description de la terre habitée*). Ce dernier est l'auteur d'un « manuel de géographie », une périégèse écrite en 1187 vers<sup>73</sup>.

La *Géographie* de Strabon est, quant à elle, écrite en prose, mais son auteur renvoie bien souvent à Homère qu'il considère et cite à plusieurs reprises (livres I, II et VIII). Comme celle de Strabon, l'œuvre de Pausanias n'est pas de nature poétique ; il s'agit bien d'une œuvre écrite en prose, mais cette « composition » est en partie l'héritière d'une représentation poétique de l'espace géographique, une représentation poétique que le lecteur se doit de redessiner à son tour par la pensée, en suivant un parcours dont les lieux génèrent des récits mythiques ou légendaires, mais qui s'inscrivent dans des espaces physiques bien réels.

Dans le monde grec, l'écriture de l'histoire ancienne des cités passe bien souvent par ce que l'on appelle aujourd'hui la « mythologie », soit un ensemble de récits visant à recréer les origines du monde, des dieux, des hommes, etc. Cette « histoire » se confond avec le « mythe » ou la « légende » qui, dans le texte de

---

<sup>73</sup> « Commençant à chanter la terre et la vaste mer, les fleuves, les cités et les tribus innombrables des hommes, j'évoquerai l'Océan au cours profond [...] » (1-4, trad. C. Jacob).



Pausanias, sont présentés en tant que *logoi*, soit en tant que « discours », « récits », ou « traditions ». Il est important de préciser que les Grecs n'ont pas cherché à donner au « mythe » une définition claire ou exclusive, et le « mythe » ne s'oppose pas non plus nécessairement à l'histoire ou à la raison<sup>74</sup>.

À l'époque de Pausanias, la mythologie occupe une place importante au sein de la littérature grecque, que ce soit chez Dion Chrysostome (*Discours*), Plutarque (*Vies*), Apollodore (*Bibliothèque*), Philostrate (*Héroïques*), ou Antoninus Liberalis (*Les Métamorphoses*). Le « mythe » n'a pas cependant la même fonction chez chacun de ces auteurs et il fait même l'objet de certaines critiques de la part de Lucien (*L'ami du mensonge ou l'incrédule*). Le « mythe » se transforme aussi en fonction du type de discours par lequel il est véhiculé. Les choix d'un Thucydide ou d'un Polybe ne sont pas ceux des auteurs que nous venons de citer. Alors que le premier se concentrait sur une histoire contemporaine, celle du V<sup>e</sup> s. et de la *Guerre du Péloponnèse*, le deuxième affirme, dans la lignée de son prédécesseur, que les généalogies, récits de migrations et de fondation, conviennent à ceux qui souhaitent plaire à leur auditoire et non aux historiens « pragmatiques », surtout intéressés par l'histoire politique et l'histoire contemporaine (*Histoire*, IX, 1, 3-4 ; 2, 1-7)<sup>75</sup>.

Pausanias, comme Diodore de Sicile avant lui, ne se soucie guère de ces débats d'historiens dont on trouve, à l'époque impériale, un écho chez Lucien (*Comment il faut écrire l'histoire*). La *Périégèse* de la Grèce est littéralement parsemée de références au passé légendaire des cités, mais son auteur sent aussi à l'occasion le besoin de prendre ses distances à l'égard des traditions qu'il rapporte. Pausanias intervient sur la tradition lorsque celle-ci lui paraît peu crédible ou encore, lorsque le récit fait intervenir des éléments merveilleux, des éléments « mythiques » comme nous l'entendons aujourd'hui, qui relèvent du

<sup>74</sup> Voir notamment : M. Detienne, *L'invention de la mythologie*, Paris, Gallimard, 1981.

<sup>75</sup> Diodore fait le même constat : « Ainsi, parmi les historiens qui se sont succédé, les plus réputés ont renoncé à la mythologie ancienne vu sa difficulté et ils ont, au contraire, entrepris de relater des faits plus récents » (IV, 1, 2, trad. A. Bianquis).



μυθώδης. Pausanias agit donc parfois sur la tradition et se présente comme un écrivain conscient de la visée des récits qu'il transmet, à la manière d'Hécatée qui notait, chez les Grecs, la présence de « récits multiples et ridicules » (λόγοι πολλοί τε καὶ γελοῖοι)<sup>76</sup>. La difficulté, pour nous, serait de circonscrire les limites qu'il se donne et de cerner sa définition du « ridicule ».

L'écrivain voyageur n'est pas qu'un simple collectionneur des « antiquités » (τὰ ἀρχαῖα) de la Grèce, mais un homme avisé, formé à la *paideia* classique et que l'on regroupe parmi les πεπαιδευμένοι, les « gens cultivés ». À la manière d'Hérodote<sup>77</sup>, Pausanias rapporte ce qui se dit et propose parfois de remettre en question la véracité d'un récit en fonction de ses recherches ou de ses observations personnelles. Dans la *Périégèse*, les traditions se rapportant à l'histoire ancienne des cités ne peuvent être conçues seulement comme une donnée littéraire, elles doivent aussi l'être comme une réalité concrète représentée par le biais de monuments ou de cultes qui attireraient l'attention des voyageurs cultivés de l'époque.

Précisons que chez Pausanias, le terme μῦθος et ses dérivés sont pratiquement absents. On trouve quatre mentions de μῦθος et une de μυθώδης dans l'ensemble de l'œuvre, ce qui n'est peut-être pas si étonnant compte tenu du fait qu'il ne semble pas croire à ces « fables », à ces « récits invraisemblables » qui renvoient surtout au monde des dieux<sup>78</sup>. Même si cet univers est empreint

<sup>76</sup> L'approche rationalisante du mythe n'est pas nouvelle, puisqu'elle remonte aux premiers philosophes (Xénophane) et se perpétue par la suite notamment à l'époque hellénistique avec Évhémère (III<sup>e</sup> s. av. J.-C.).

<sup>77</sup> « Pour moi, je dois faire connaître ce qui se dit, mais je ne suis pas tenu d'y croire entièrement (que ce que je dis là soit dit pour toute mon histoire) [...] » (Hérodote, VII, 152) ; « Est-ce vrai, je ne sais, j'écris ce qui se dit » (*id.*, IV, 195).

<sup>78</sup> « Non loin du temple, il y a Poséidon à cheval qui pointe sa lance contre le géant Polybôtès – ce géant auquel se rapporte à Cos la légende (μῦθος) du cap Chélôné (la Tortue) » (I, 2, 4). « En voyant la statue d'Athéna avec ses yeux bleu-clair, j'ai constaté que ce mythe (τὸν μῦθον) est originaire de Libye. Car ces gens-là disent qu'Athéna est fille de Poséidon et du lac Triton, et c'est pour cette raison qu'elle a les yeux bleu-clair comme Poséidon » (I, 14, 6). « Non loin de l'édifice de l'agora d'Argos se trouve un monticule de terre dans lequel on dit que se trouve la tête de la Gorgone Méduse. Je vais omettre la part de miraculeux dans ce mythe, mais rapporter la part de rationnel à son sujet : τοῦ δὲ ἐν τῇ ἀγορᾷ τῶν Ἀργείων οἰκοδομήματος

d'éléments merveilleux, le Périégète ne lui tourne pas le dos, car une fois le mythe dépouillé de ses éléments les plus surnaturels, il y trouve en quelque sorte un noyau de vérité. C'est ce qui se dégage notamment au livre VIII (8, 3), alors que Pausanias avoue considérer les traditions relatives à Kronos tel un « conte philosophique » (trad. M. Jost) ou une « sagesse des Grecs » (σοφίαν εἶναι τινα εἰκάζον Ἑλλήνων), comme le propose V. Pirenne-Delforge dans sa traduction<sup>79</sup>.

Lors de son passage à l'Héraion d'Argos, Pausanias y décrit la statue d'Héra et la présence d'un coucou reposant sur le sceptre de la déesse, ce qu'il explique par le récit voulant que Zeus se soit métamorphosé en cet oiseau pour qu'Héra, encore vierge, fasse de lui l'un de ses jouets. À cette occasion, le Périégète affirme : « Ce récit et d'autres du même type *au sujet des dieux*, je les rapporte sans y croire, mais je les rapporte néanmoins » (τοῦτον τὸν λόγον καὶ ὅσα εἰκότα εἴρηται περὶ θεῶν οὐκ ἀποδεχόμενος γράφω, γράφω δὲ οὐδὲν ἥσσον : II, 17, 4-5, trad. pers.)<sup>80</sup>. L'attitude de Pausanias à l'égard de ces traditions a été analysée par P. Veyne, dont l'ouvrage *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?* (1983), marque un moment important dans les études portant sur la question de la réception du mythe dans le monde gréco-romain. La distinction que fait l'auteur entre Pausanias l'« homme » et Pausanias le « philologue », met en

---

οὐ μακρὰν χῶμα γῆς ἐστίν· ἐν δὲ αὐτῷ κεῖσθαι τὴν Μεδούσης λέγουσι τῆς Γοργόνης κεφαλὴν. ἀπόντος δὲ τοῦ μύθου τάδε ἄλλα ἐς αὐτὴν ἐστὶν εἰρημένα : II, 21, 5, trad. pers.). Au livre IX, Pausanias rapporte un mythe (μῦθος) à propos des *Spartoi* (« ceux qui ont été semés »), dont le nom peut être relié à la façon dont ils ont été mis au monde (5, 3). Voir aussi : X, 5, 6 ; 25, 1.

<sup>79</sup> « Le *muthos* chez Pausanias n'est pas un concept cohérent en soi. C'est le récit fictionnel par excellence, celui qui enjolive un noyau de vérité pour l'agrément des auditeurs et que le visiteur averti cherchera à décoder pour ses lecteurs » : V. Pirenne-Delforge, *Retour à la source, Pausanias et la religion grecque*, Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2008, p. 83 et 71 pour la traduction de « sagesse des Grecs », au lieu de « conte philosophique » comme le propose M. Jost.

<sup>80</sup> Cette traduction est inspirée de celle de W. H. S. Jones. Au livre VI, Pausanias utilise une formule semblable alors qu'il note une incohérence concernant la datation de la victoire d'Oïbotas à la course de chars : « Je suis bien forcé de dire tout ce que les Grecs disent, mais je ne suis plus forcé de croire à tout » (VI, 3, 8) ; « [...] tout ce que des hâbleurs ont raconté ne me paraissait pas crédible [...] il aurait changé son apparence humaine pour celle d'un loup lors du sacrifice de Zeus *Lykaïos* et, après neuf ans, il serait redevenu homme » (VI, 8, 2).

évidence le caractère propre de son œuvre qui le distingue des mythographes que l'on sent plus effacés derrière le contenu des traditions qu'ils rapportent<sup>81</sup>.

Par exemple, lors de son passage à Éleusis, Pausanias note la présence de traditions parallèles au sujet de l'éponyme de la cité : les uns font d'Éleusis un descendant d'Hermès, les autres d'Ogygos. Le Périégète se permet ensuite la remarque suivante : « Car les anciennes légendes, chaque fois qu'il n'y avait pas de généalogies se rattachant à leurs sujets, ont donné lieu à toute sorte d'*inventions*, et tout particulièrement en ce qui touche les généalogies des héros » (οἱ γὰρ ἀρχαῖοι τῶν λόγων ἄτε οὐ προσόντων σφίσι γενεῶν ἄλλα τε πλάσασθαι δεδώκασιν <καὶ> μάλιστα ἐς τὰ γένη τῶν ἡρώων : I, 38, 7). Certains de ces « anciens récits » (ἀρχαῖοι τῶν λόγων) faisaient visiblement l'objet de manipulations, de fabrications (πλάσσω), alors que d'autres pouvaient être plus crédibles aux yeux de Pausanias.

Au sujet de l'histoire ancienne des cités, différentes traditions étaient véhiculées sans que tous les Grecs y accordent la même crédibilité. Ce « patrimoine culturel » faisait partie intégrante de la *paideia* classique et, de façon générale, Pausanias se montre respectueux à l'égard de la tradition qui faisait toujours figure d'autorité à son époque. C'est ce qui se dégage également d'un passage de Plutarque qui, dans sa préface à la *Vie de Thésée*, affirme :

Puissions-nous obliger la fable, épurée par la raison, à se soumettre à elle et à prendre l'aspect de l'histoire ! Mais, quand elle dédaignera audacieusement la crédibilité et n'admettra aucun accord avec la vraisemblance, nous demanderons aux lecteurs d'être indulgents et d'accueillir avec patience ces vieilles histoires (1, 5)<sup>82</sup>.

Le respect et la tolérance de Plutarque à l'égard de ces « vieilles histoires » (ἀρχαιολογία), se rapprochent de l'attitude de Pausanias, attitude qui n'est pas

<sup>81</sup> « Pausanias, en philologue, accepte tacitement toutes les légendes qu'il ne critique pas, mais il les résume comme homme » : P. Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Seuil, 1983, p. 108.

<sup>82</sup> Εἴν μὲν οὖν ἡμῖν ἐκκαθαίρομενον λόγῳ τὸ μυθῶδες ὑπακοῦσαι καὶ λαβεῖν ἱστορίας ὅψιν· ὅπου δ' ἂν αὐθαδῶς τοῦ πιθανοῦ περιφρονῇ καὶ μὴ δέχεται τὴν πρὸς τὸ εἰκὸς μίξιν, εὐγνωμόνων ἀκροατῶν δεησόμεθα καὶ πρῶως τὴν ἀρχαιολογίαν προσδεχομένων (1, 5).

non plus étrangère à l'intérêt qu'il porte à l'égard de la religion grecque tout au long de son parcours, tant en ce qui concerne les croyances que les pratiques cultuelles des Grecs<sup>83</sup>.

En ce sens, les traditions se rapportant à l'origine des peuples et à la fondation des cités, pour revenir à ce qui est au cœur de notre recherche, ne sont pas ici placées sous le signe du *μυθώδης*, du « merveilleux », mais sont plutôt présentées en tant que *λόγοι*, soit des « discours » ou « récits » ayant une valeur de légitimité et de respectabilité, ce qui nous amène ici à privilégier l'expression « récit de fondation » plutôt que celle de « mythe de fondation » dans notre lecture du texte de Pausanias. Dans le même sens, nous parlerons de « fondations anciennes » plutôt que de « fondations mythiques ». Alors que le monde des dieux peut être qualifié de « mythique », celui des héros fondateurs s'inscrit dans une époque lointaine, soit l'« âge des héros », sans pour autant être empreint d'éléments surnaturels. Il n'en demeure pas moins que la frontière entre le « mythe » et l'« histoire » est bel et bien perméable, frontière que Pausanias d'ailleurs ne peut lui-même tout à fait distinguer, et que ces deux notions participent à leur manière à l'effort de représentation du passé des cités qu'il propose au fil de son itinéraire.

#### 1.3.4 Itinéraire

Le texte de Pausanias se présente comme un voyage dans le monde des cités grecques ; le genre périégétique permet de cheminer d'une cité à l'autre, à travers des passages descriptifs et des passages narratifs. En dix livres se construit un itinéraire qui permet, en parcourant les principaux sites de la Grèce continentale, de décrire « toutes les choses grecques » (*πάντα τὰ Ἑλληνικά*). Ce voyage s'ouvre sur un passage par bateau devant le Cap Sounion, ce qui

---

<sup>83</sup> M. Casevitz, « Pausanias croyait-il aux dieux ? », *Nier les dieux, nier Dieu*, G. Dorival et D. Pralon (dir.), Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2002, p. 81-92.



conduit le lecteur au Pirée puis à Athènes. Le premier livre de la *Périégèse* est consacré à l'Attique puis à la Mégaride, et c'est à partir du livre II que Pausanias entame son itinéraire à travers le Péloponnèse.

Cette région attire particulièrement son attention puisqu'il lui consacre 7 livres sur 10 (livres II-VIII), avant de terminer son chemin en Grèce centrale, en Béotie (IX), en Phocide et en Locride occidentale (X). De l'Attique à la Phocide, trois grands sites occupent une place singulière : d'abord Athènes (livre I), puis les sites panhelléniques d'Olympie (livre V) et de Delphes (livre X), soit les lieux parmi les plus visités et reconnus dans le monde grec continental<sup>84</sup>. Le récit prend fin sur un *logos* rapportant les origines du temple d'Asclépios à Naupacte, édifice qui était en ruine lors du passage de Pausanias (X, 38, 13).

L'écrivain voyageur avait-il l'intention de poursuivre son récit ? Peut-être, mais il est difficile d'en savoir plus à ce sujet. Dans l'état actuel de son texte, il laisse de côté les régions du centre et du nord de la Grèce<sup>85</sup>, de même que les îles (mise à part Égine) et les régions occidentales et orientales de la Méditerranée grecque. L'intention du Périégète est sur ce point différente de celle des auteurs hellénistiques et romains qui s'affairaient à dresser l'« inventaire du monde » ; rappelons que chez Pausanias, ce n'est pas « toute la Grèce » qui est représentée, mais bien « une certaine Grèce », celle qui était à ses yeux « la plus digne de mémoire » (τὰ μάλιστα ἄξια μνήμης)<sup>86</sup>. Cette sélection est peut-être aussi dictée par les limites de son voyage, sans qu'on doive y voir un jugement de valeur.

Le territoire visité correspond grosso modo à la province romaine d'Achaïe dont Pausanias précise l'origine du nom au livre VII, lorsqu'il note la

<sup>84</sup> C. Habicht note que 13% de l'œuvre est consacré à la description du sanctuaire d'Olympie et 7,75% à celle de Delphes : *Pausanias' Guide to Ancient Greece*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1998 (1985), p. 4, n. 20.

<sup>85</sup> La Locride orientale, l'Étolie, l'Acarnanie, l'Épire, la Thessalie, la Macédoine et la Thrace.

<sup>86</sup> W. Hutton, *Describing Greece, Landscape and Literature in the 'Periegesis' of Pausanias*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 12-13.

présence, toujours à son époque, d'un gouverneur romain qui était, non pas gouverneur de la Grèce (Ελλάδος) mais bien de l'Achaïe (Ἀχαΐας : VII, 16, 10). Pausanias n'offre pas cependant une description fidèle de la province romaine d'Achaïe puisque, pour ce faire, sa *Périégèse* l'aurait aussi conduit en Étolie et en Locride orientale<sup>87</sup>. Comme le souligne W. Hutton, l'itinéraire de Pausanias pourrait être principalement guidé par la richesse des sites, des régions visitées, et des traditions historiques et mythologiques qui leur sont associées<sup>88</sup>.

### *Le Péloponnèse*

L'itinéraire de Pausanias suit la progression logique d'un voyageur provenant de l'Attique et de la Mégaride par voie terrestre, en abordant le Péloponnèse à partir de l'Isthme et de la Corinthie (livre II). Son parcours longe ensuite, dans le sens horaire, les régions côtières de la péninsule, soit l'Argolide (livre II), la Laconie (livre III), la Messénie (livre IV), l'Élide (livre V), l'Achaïe (VII) et se termine par l'exploration de l'Arcadie au centre de la péninsule (VIII). Pourquoi Pausanias consacre-t-il la majeure partie de son œuvre au Péloponnèse (7 livres sur 10) ? Est-ce que « toutes les choses grecques » se trouveraient essentiellement concentrées sur ce territoire ? Bien que le Périégète ne précise pas les raisons entourant le choix de cet itinéraire, il est clair que l'« île de Pélops » occupait toujours à son époque une place centrale, tant sur le plan historique que culturel. À l'époque d'Auguste, le géographe Strabon ne nommait-il pas le Péloponnèse l'« acropole de la Grèce entière » (VIII, 1, 3) ?<sup>89</sup> Le « noyau de

<sup>87</sup> *Ibid.*, p. 61.

<sup>88</sup> *Ibid.*, p. 62.

<sup>89</sup> « La partie qui est en deçà de l'Isthme est à la fois la moins étendue et la plus fameuse ; on peut dire que le Péloponnèse est l'acropole de la Grèce entière (σχεδὸν δέ τι καὶ ἀκρόπολις ἔστιν ἡ Πελοπόννησος τῆς συμπάσης Ἑλλάδος) ; outre en effet l'éclat et la puissance des nations qui habitent cette région, la seule configuration de la Grèce suggère déjà le rôle éminent, diversifiée comme elle l'est en un grand nombre de golfes et de caps et, ce qui est le plus notable, de vastes péninsules qui forment une succession continue où chacune tient à sa voisine » (VIII, 1, 3).

l'œuvre »<sup>90</sup> du Périégète se situerait donc au cœur de ce territoire qui se trouve au sud de l'Isthme de Corinthe, ce qui incite à porter notre attention sur cette région dans le cadre de cette thèse.

L'itinéraire de Pausanias à travers le Péloponnèse voudrait dégager les spécificités de cette région de la Grèce, tant sur le plan géographique qu'historique<sup>91</sup>. Sans parler d'« unité » régionale, le Péloponnèse peut être perçu comme un même ensemble composé d'un centre montagneux entouré de plaines littorales. En 67 ap. J.-C., l'empereur Néron accorda la liberté à « tous les Grecs qui habitent l'Achaïe et dans la région appelée jusqu'à aujourd'hui Péloponnèse »<sup>92</sup>. La péninsule peut être conçue comme un ensemble spécifique et Pausanias le montre bien au livre V (1, 1-2), par un résumé des composantes « ethniques » de ce territoire, puis au livre VIII (1, 1-3), par un rappel des frontières des différentes régions de la péninsule. À la fin de sa description de l'Arcadie, Pausanias conclut sa présentation des « régions du Péloponnèse » (Πελοποννήσου μοῖραι : VIII, 54, 7), vu comme un ensemble riche et cohérent.

Bien que le Périégète montre peu d'intérêt pour sa propre époque, nous savons que le Péloponnèse joua un rôle important dans le monde romain, d'abord dans le contexte des événements entourant la conquête de la Grèce (II<sup>e</sup>- I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) et, par la suite, au moment de l'établissement des colonies romaines de Corinthe, Patras et Dymé qui devinrent des centres commerciaux et administratifs importants sous l'Empire, la première ouverte sur la mer Égée et les deux autres sur la mer Ionienne. Ainsi, l'« île de Pélops » est un endroit privilégié pour une

<sup>90</sup> Y. Lafond, « Pausanias et l'histoire du Péloponnèse depuis la conquête romaine », *Pausanias historien : huit exposés suivis de discussions*, préparés et présidés par J. Bingen, Vandoeuvres-Genève, Fondation Hardt, 1996, p. 170.

<sup>91</sup> « Lieu chargé d'histoire, espace symbolique où l'élite cultivée du monde grec auquel appartenait Pausanias pouvait trouver un fondement à son identité culturelle et politique, le Péloponnèse méritait donc d'occuper une place centrale dans l'œuvre de Pausanias [...] » : *ibid.*

<sup>92</sup> Trad. L. Robert : *Opera minora selecta, Épigraphie et antiquités grecques*, V, Amsterdam, Hakkert, 1989, p. 428.

étude sur la « longue durée », pour interroger le phénomène de la persistance de l'histoire et des traditions grecques dans le contexte romain<sup>93</sup>.

### *La cité*

L'itinéraire de Pausanias le conduit d'une région à l'autre du Péloponnèse dont il parcourt les différentes cités en présentant « ce qu'il y a de plus notable à retenir » (τὰ ἀξιολογώτατά ἐστιν ἐς μνήμην : VIII, 54, 7). Bien que les paysages et les éléments naturels occupent une place importante à travers la *Périégèse*<sup>94</sup>, son parcours est principalement ponctué par la présence de cités, de villages et de sanctuaires, soit les lieux qui renfermaient le plus grand nombre de « choses à voir » (*theôrêmata*) et de traditions à la fois historiques et mythologiques, ce qui permettait au voyageur de dresser un portrait du « paysage culturel » (*cultural landscape*) de la Grèce<sup>95</sup>.

La « cité » est au centre de l'œuvre de Pausanias et il convient de faire quelques remarques à son sujet. Dans le monde gréco-romain, la *polis* correspond à une grande variété de réalités géographiques et historiques<sup>96</sup>. Au livre X, Pausanias désigne Panopée en tant que « cité », si l'on accepte qu'une cité soit dépourvue de résidences de magistrats, de gymnase, de théâtre, d'agora, de fontaines et que cette « cité » soit formée d'un rassemblement de cabanes. Les habitants de Panopée avaient néanmoins un territoire délimité et envoyaient des représentants à l'assemblée des Phocéens (X, 4, 1). Une « cité » ne possédait pas forcément toutes les composantes mentionnées ci-dessus et correspondait à une

<sup>93</sup> Ainsi, le Péloponnèse apparaît « [...] comme un terrain privilégié pour l'étude des axes à la fois grec et romain de l'identité civique » : Y. Lafond, « Le mythe, référence identitaire pour les cités grecques d'époque impériale : l'exemple du Péloponnèse », *Kernos*, 18, 2005, p. 331.

<sup>94</sup> Y. Lafond, « Pausanias et les paysages d'Achaïe », *REA*, 96, 1994, p. 485-497.

<sup>95</sup> W. Hutton, *op. cit.*, p. 127.

<sup>96</sup> Voir parmi d'autres ouvrages : M. H. Hansen, *Polis : An Introduction to the Ancient Greek City-State*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2006.



réalité qui variait à l'intérieur d'une région et d'une région à l'autre de la Grèce<sup>97</sup>. Pour Pausanias, le terme de « cité » est englobant, d'où le nombre important de ses occurrences dans la *Périégèse*<sup>98</sup>. Alors que la *polis* renvoie bien souvent à l'image de la cité-État indépendante associée à un territoire délimité, comme on la connaît à l'époque classique, la *polis* que décrit Pausanias n'est pas forcément autonome, compte tenu du phénomène de l'intégration des territoires grecs dans l'Empire romain. Par ailleurs, au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., certaines de ces « cités » étaient réduites à l'état de bourgades, voire abandonnées ou en ruine. La *polis* chez Pausanias renvoie donc à des réalités bien différentes, selon les lieux concernés.

Notons cependant quelques nuances sur le plan du vocabulaire comme le propose M. Casevitz à partir de termes *polis*, *kômè* et *astu*. La *polis* est ici « une cité constituée, une commune plus ou moins importante », alors que la *kômè* désigne « tout groupement humain non constitué avec des institutions communales »<sup>99</sup>. Quant aux termes *astu* et *polis*, la distinction n'est pas aussi importante chez Pausanias qu'elle l'était autrefois chez Homère par exemple. Dans la *Périégèse*, *astu* désigne essentiellement une « agglomération ancienne », au sens géographique et moins au sens politique. La distinction entre le centre urbain (*astu*) et le territoire de la cité (*polis*) n'est plus vraiment opératoire chez Pausanias<sup>100</sup>. De *polis* dérive également le nom *polisma* qui est utilisé à quelques reprises dans le cas de cités visiblement moins étendues, terme que l'on traduit parfois par « agglomération ». Ce vocabulaire renvoie donc à un ordre hiérarchique allant de la plus petite à la plus grande agglomération (*kômè*,

<sup>97</sup> Comme le note Y. Lafond, seulement un petit nombre de cités du Péloponnèse décrites par Pausanias possédaient à la fois une agora, un théâtre, un stade ou un gymnase : *loc. cit.* (1996), p. 186-187.

<sup>98</sup> Sur cette question : M. Casevitz, « *Astu et Polis chez Pausanias* », *Troïka : parcours antiques, Mélanges offerts à Michel Woronoff*, vol. 1, S. David et É. Geny (éd.), Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2007, p. 259-268 ; W. Hutton, *op. cit.*, p. 131-132. Notons 766 occurrences pour le terme *polis*, 63 pour *polisma* et 49 pour *kômè*.

<sup>99</sup> M. Casevitz, *loc. cit.*, p. 267 et 268.

<sup>100</sup> *Ibid.*, p. 260. On dénombre seulement 30 occurrences du terme *astu* chez Pausanias.

*polisma, polis*), bien que le Périégète accorde une nette préférence pour le terme plus englobant de *polis*.

#### 1.4 Conclusion

L'étude du thème des origines et de la fondation des cités se doit d'être abordée en fonction de l'horizon historiographique propre à la *Périégèse* de Pausanias et des travaux portant sur les récits fondateurs. Le sujet de cette thèse s'inscrit dans le cadre de différentes grilles d'analyse, principalement littéraire et historique, qui méritent d'être esquissées pour bien comprendre comment et pourquoi un Grec vivant à l'époque des Antonins choisit de rapporter ces « anciens récits » (ἀρχαῖοι τῶν λόγων) et de rappeler la naissance des cités du continent grec. En cheminant avec Pausanias, on se rend compte de la double dimension de son itinéraire : une dimension physique, concrète et une dimension plus littéraire ou historique, celle qui lui permet de remonter le fil du temps jusque, bien souvent, au temps des origines. Son récit se construit essentiellement en fonction de ses choix parmi les lieux, les traditions et les monuments qu'il juge « les plus dignes de mémoire » (τὰ μάλιστα ἄξια μνήμης). C'est précisément cette démarche qui l'amène à aller de l'avant, au sens propre et au sens figuré, comme il le laisse entendre au livre I : « [...] il me faut poursuivre mon récit, si je veux décrire de cette manière toute la Grèce » (Δεῖ δέ με ἀφικέσθαι τοῦ λόγου πρόσω, πάντα ὁμοίως ἐπεξιόντα τὰ Ἑλληνικά : I, 26, 4)<sup>101</sup>. Le fait de poursuivre le récit implique ici de poursuivre un voyage, un voyage dans les récits et les régions de la Grèce.

<sup>101</sup> V. Pirenne-Delforge note le sens à la fois physique et mental présent dans le verbe ἐπέξεμι qu'elle compare également à l'emploi qu'en fait Hérodote au début de son récit (I, 5) : *Retour à la source, Pausanias et la religion grecque*, Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2008, p. 29. C'est ce que propose aussi D. Musti : « La struttura del discorso storico in Pausania », *Pausanias historien : huit exposés suivis de discussions*, préparés et présidés par J. Bingen, Vandoeuvres-Genève, Fondation Hardt, 1996, p. 9-43. « E' un verbo di 'movimento', che indica alla lettera una 'incursione' in un determinato argomento, o in più argomenti [...] » (p. 10).

Les références au passé légendaire des cités, aux généalogies mythiques par exemple, ne doivent pas être perçues comme des digressions ou des égarements dans le parcours de Pausanias, mais bien comme des passages intégrés à une représentation de l'espace géographique et symbolique des cités grecques, à un itinéraire qui répond à des objectifs également, dont celui implicite de dresser un certain portrait de la Grèce<sup>102</sup>. Cette thèse entend d'abord montrer comment s'articulent les références aux origines des cités du Péloponnèse dans le texte de Pausanias, pour ensuite éclairer le problème du rapport entre la construction littéraire du thème des origines et le « présent de la visite » qu'est celui de la *Périégèse*<sup>103</sup>. Peut-on déceler une cohérence dans cette construction ? Peut-on déceler l'objectif poursuivi ? Une éventuelle récupération de ces récits de fondation à des fins spécifiques ? Est-il possible de dresser une esquisse de ce « portrait de la Grèce » ? Pausanias est-il représentatif de son époque ou bien prisonnier d'une époque révolue ? Telles sont quelques-unes de nos questions préliminaires.

---

<sup>102</sup> Comme le propose C. Jacob, les généalogies mythiques et les récits de fondation « are integral parts of the travel narrative » et « are fundamental procedures in the organization of the space covered by Pausanias » : « The Greek Traveler's Areas of Knowledge : Myths and Other Discourses in Pausanias' *Description of Greece* », *YFS*, 59, 1980, p. 73. Pour M. Pretzler, l'espace géographique servirait de cadre permettant d'y mettre en scène les références au passé des cités : « For Pausanias the physical, visible landscape is just a framework for a much more complex topography of myth, history and sacred places » : M. Pretzler, *Pausanias : Travel Writing in Ancient Greece*, London, Duckworth, 2007, p. 72.

<sup>103</sup> Ce que constate J. Sirinelli : « [...] le lecteur se sent vite dans un univers assez particulier d'où le présent vivant est rayé comme sans importance, mais où l'héritage visible est constamment représenté comme nimbé de la gloire de ses origines et des grandes heures qu'il a connues » : *Les enfants d'Alexandre, La littérature et la pensée grecques*, 331 av. J.-C. – 519 ap. J.-C., Paris, Fayard, 1993, p. 330.

## CHAPITRE II

### ORIGINES ET FONDATIONS ANCIENNES

De toutes les villes que la terre a portées sur le continent et dans les îles, Lykosoura est la plus ancienne ; c'est elle que le soleil a vue la première, et c'est son exemple qui apprit au reste de l'humanité à établir des villes (Pausanias, VIII, 38, 1)<sup>1</sup>.

Dès son entrée dans une région ou une cité, Pausanias mentionne son origine et s'y greffe le plus souvent un récit de fondation, ou encore quelques données permettant de rappeler le contexte de la naissance des cités qu'il s'apprête à visiter. À nos yeux, la grande majorité de ces traditions relève davantage du mythe que de l'histoire. Le Périégète fait remonter l'origine des cités du Péloponnèse « au temps de ceux qu'on appelle les Héros » (ἐπὶ τῶν καλουμένων ἡρώων : VII, 17, 1), soit une époque durant laquelle la frontière entre l'humain et le divin est plutôt perméable. Ce chapitre présente d'abord les récits se rapportant aux origines des différentes régions du Péloponnèse et les liens qu'ils entretiennent avec la naissance de la civilisation et certains concepts, comme celui de l'« autochtonie » dans le contexte péloponnésien. Pour chaque région visitée, Pausanias a choisi de privilégier quelques grands récits de fondation qui renvoient à la principale cité de la région, ou encore à une cité qui paraissait importante à ses yeux. Par la suite seront abordés les récits ou les traditions secondaires que rappelle le Périégète tout au long de son itinéraire à travers les cités du Péloponnèse.

Ces éléments permettront de dresser un premier portrait de la Grèce de Pausanias à partir des références aux origines des différentes régions du Péloponnèse et à ses nombreuses fondations anciennes. Les traditions véhiculées à

---

<sup>1</sup> Πόλεων δέ, ὅποσα ἐπὶ τῇ ἡπείρῳ ἔδειξε γῆ καὶ ἐν νήσοις, Λυκόσουρά ἐστι πρεσβυτάτη, καὶ ταύτην εἶδεν ὁ ἥλιος πρώτην· ἀπὸ ταύτης δὲ οἱ λοιποὶ ποιεῖσθαι πόλεις μεμαθήκασιν ἄνθρωποι (VIII, 38, 1).



travers la *Périégèse* donnent naissance à un arbre généalogique aux diverses ramifications qui attribuent aux cités une « identité » propre et qui proposent à l'occasion des liens de parentés entre elles. Nous verrons également comment se construit le récit de Pausanias lui-même avec l'attention qu'il accorde aux différentes composantes des traditions de sa *Périégèse*. Nous tâcherons aussi de préciser l'attitude qu'il adopte par rapport à ces traditions qu'il reçoit et transmet à son tour par le biais de sa *sungraphè*.

## 2.1 Récits d'origine

La recherche de l'ἀρχή (*archè*) est omniprésente chez les Grecs de l'Antiquité, que ce soit par l'entremise du discours mythique, historique ou philosophique<sup>2</sup>. D'ἀρχή dérive aussi le mot ἀρχαῖος, soit ce qui est « antique », « ce qui se rapporte aux origines ». Rappelons également que le verbe ἀρχω se traduit par « marcher le premier », « commencer » et ἀρχειν, par « commander ». Les commencements, l'initiative individuelle, l'instauration d'un pouvoir sont étymologiquement liés au discours sur les origines, que l'on pense aux grands mythes de souveraineté, aux mythes d'origine ou de fondation de cités. M. Casevitz a montré que le terme ἀρχαῖος fait référence à « un passé considéré comme lié au présent qui le prolonge »<sup>3</sup> et il sera intéressant de voir comment cette idée peut être comprise à partir du texte de Pausanias.

Les Grecs ont donné naissance à différents récits étiologiques qui mettaient en scène le temps des commencements : origines du monde et de ses différentes composantes (*cosmogonie*), origines des dieux (*théogonie*), ou encore origines du genre humain (*anthropogonie*). Les récits des origines ethniques et les

<sup>2</sup> Avec le sens de « commencement », l'*archè* des philosophes renvoie aussi à la notion de « principe » et de « premiers éléments ». Dans le discours mythologique ou historique, l'*archè* rejoint davantage l'idée du « début », de l'« origine ». Voir : P. Chantraine, *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, 2 tomes, Paris, Klincksieck, 1980 (1968), s.v. « ἀρχή ». Dans l'ensemble de la *Périégèse*, on dénombre 345 mentions du substantif ἀρχή et 316 pour l'adjectif ἀρχαῖος. Pausanias utilise fréquemment l'expression adverbiale ἐξ ἀρχῆς.

<sup>3</sup> M. Casevitz, « 'Αρχαῖος et παλαιός chez Polybe », *Ktèma*, 31, 2006, p. 33.

récits des fondations de cités participent à cette représentation mythique des premiers temps qui, bien qu'occupant une place importante dans le monde grec, s'observe aussi dans le contexte de civilisations non occidentales, notamment dans le Proche-Orient ancien<sup>4</sup>.

Les récits d'origine des différentes populations de la Grèce continentale présentent encore plusieurs angles d'approche inexplorés et le texte de Pausanias offre l'occasion de se pencher plus en détail sur les traditions continentales et péloponnésiennes rappelant l'origine des peuples et des cités. Ces traditions jouent un rôle important aux yeux du Périégète dont l'itinéraire, ancré dans l'univers de la cité grecque, laisse de côté les récits d'origine se rapportant à la cosmogonie, à la théogonie ou à l'anthropogonie, récits véhiculés ailleurs par certains poètes ou mythographes. La *Périégèse* s'inscrit plutôt dans la lignée des historiens et géographes qui rappelaient dans leurs écrits la provenance des peuples des différentes régions du monde connu, que l'on pense aux premiers livres de l'*Enquête* d'Hérodote, aux deux premiers livres des *Antiquités romaines* de Denys d'Halicarnasse, ou encore à la *Chorographie* de Pomponius Mela. Alors que l'origine des peuples étrangers occupe une place importante chez ces auteurs, Pausanias s'intéresse, quant à lui, à la Grèce même, en tant qu'entité à la fois géographique et culturelle. Le Périégète choisit aussi de décrire le monde grec, non pas à travers le « miroir de l'altérité »<sup>5</sup>, mais bien de le présenter de l'intérieur, en fonction de sa propre culture de référence, en dressant, sous forme de bilan, les différentes traditions qui étaient véhiculées en Grèce au sujet de son passé légendaire, de son histoire, sans laisser de côté les monuments qui y sont rattachés.

---

<sup>4</sup> À ce sujet : *La fundación de la ciudad, Mitos y ritos el mundo antiguo*, P. Azara, R. Mar, E. Riu et E. Subías (éd.), Barcelona, Edicions UPC, 2000 ; *Tracés de fondation*, M. Detienne (dir.), Louvain-Paris, Peeters, 1990.

<sup>5</sup> F. Hartog, *Le miroir d'Hérodote, Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 2001 (1980).

### 2.1.1 Régions et peuples

À toute époque, les récits d'origine permettent de répondre à quelques grandes questions fondamentales. Quelles sont les origines des peuples qui composent le territoire ? Qu'est-ce qui les particularise ? Qu'est-ce qui permet de les définir entre eux ? Ce questionnement de nature « identitaire » reposant sur une ethnogenèse se retrouve implicitement dans le texte de Pausanias, où l'on voit que les différentes régions du Péloponnèse se sont parallèlement dotées d'origines distinctes, véhiculées par un certain nombre de récits que le Périégète rapporte avant même d'entamer son itinéraire qui le conduira à travers les différentes cités du continent.

Ces traditions locales occupent une place centrale dans la *Périégèse*, qui laisse de côté les récits à vocation panhellénique qui remontaient aux origines du peuple grec par l'entremise de l'éponyme Hellèn, fils de Deucalion. Les enfants du couple primordial représentaient, sous forme de généalogie mythique, la répartition géographique et linguistique des communautés sur le territoire grec. Les trois enfants, Doros, Xouthos et Éolos, correspondent aux ethnonymes des Doriens, des Ioniens et des Achéens (de Ion et Achaïos fils de Xouthos), puis des Éoliens. Cette généalogie rappelée par plusieurs auteurs anciens<sup>6</sup> garantissait une origine commune à tous les peuples de la Grèce par le biais de la descendance d'Hellèn et d'Orséïs, donnant naissance à un grand récit unificateur, probablement bien connu par Pausanias et ses contemporains.

Les récits d'origine présents dans la *Périégèse* sont liés pour leur part au passé légendaire propre à chacune des régions concernées. Le Péloponnèse y est divisé en six régions : la Corinthie-Argolide, la Laconie, la Messénie, l'Élide, l'Achaïe et l'Arcadie. Dans son introduction au livre V (1, 1), Pausanias laisse entendre toutefois que tous les Grecs ne s'accordaient pas sur cette division

---

<sup>6</sup> Hérodote, I, 56 ; Thucydide, I, 3 ; Apollodore, I, 7, 2-3.

territoriale, puisque le Péloponnèse pouvait aussi être divisé en cinq régions<sup>7</sup>, soit celle habitée par les Éléens et les Arcadiens, la région des Achéens et les trois autres peuplées par les Doriens : l'Argolide, la Laconie et la Messénie.

À cette division géographique correspond une répartition ethnique que l'auteur prend soin de mentionner. Cette représentation de l'origine des régions du Péloponnèse repose sur une ethnogenèse qui rappelle la provenance des habitants de ces régions. Ainsi, « parmi les peuples qui habitent le Péloponnèse », Pausanias distingue d'abord les autochtones, soit les Arcadiens et les Achéens (γένη δὲ οἰκεῖ Πελοπόννησον Ἀρκάδες μὲν αὐτόχθονες καὶ Ἀχαιοί : V, 1, 1). L'utilisation du présent (οἰκεῖ) implique la continuité de l'occupation de ces territoires, de leur origine jusqu'à l'époque de Pausanias. Ce dernier utilise par la suite un aoriste pour rappeler la venue des Doriens dans le Péloponnèse qui chassèrent (ἀνέστησαν) les Achéens qui, à leur tour, firent déplacer (ἐξεχώρησαν) les Ioniens en s'installant dans la région nommée anciennement *Aigialos* (Rivage) et « qui maintenant tire son nom de ces Achéens » (νῦν δὲ ἀπὸ τῶν Ἀχαιῶν τούτων καλούμενον : V, 1, 1).

Pausanias rappelle une tradition légendaire, celle du retour des Héraclides et de l'arrivée des Doriens dans le Péloponnèse, pour décrire un état actuel, soit la présence des Achéens en Achaïe. Les Ioniens qui habitaient autrefois l'Achaïe, avaient, quant à eux, quitté la région nommée *Aigialos* pour s'installer en Ionie comme l'explique Pausanias plus loin au livre VII. Les deux grands récits que sont le retour des Héraclides dans le Péloponnèse et le départ des Ioniens jouent

<sup>7</sup> Peut-être s'agit-il d'une façon de répondre à ceux qui divisaient le Péloponnèse en cinq parties, notamment Thucydide lorsqu'il parle de l'hégémonie spartiate : « Et pourtant les deux cinquièmes du Péloponnèse sont directement soumis à son autorité [...] » (I, 10, 2). Mais est-ce que cette proportion renvoie véritablement à une division du Péloponnèse par régions ? Voici ce que dit Pausanias : « Tous les Grecs qui disent que le Péloponnèse est divisé en cinq parties et pas davantage, sont forcés de convenir que les Éléens et les Arcadiens habitent dans la partie qui appartient aux Arcadiens, que la deuxième est celle des Achéens, que les trois qui s'y ajoutent sont celles des Doriens » (Ὅσοι δὲ Ἑλλήνων Πελοποννήσου πέντε εἶναι μοίρας καὶ οὐ πλείονας φασιν, ἀνάγκη σφᾶς ὁμολογεῖν ὥς ἐν τῇ Ἀρκάδων οἰκοῦσιν Ἡλεῖοι καὶ Ἀρκάδες, δευτέρᾳ δὲ Ἀχαιῶν, τρεῖς δὲ ἐπὶ ταύταις αἱ Δωριέων : V, 1, 1).



d'ailleurs un rôle important dans la représentation du passé légendaire du Péloponnèse qui prend forme tout au long de la *Périégèse*.

Quant aux Arcadiens, ils habiteraient leur pays depuis le commencement (ἐξ ἀρχῆς), « jusqu'à maintenant », soit jusqu'à l'époque de Pausanias (οἱ δὲ Ἀρκάδες διατελοῦσιν ἐξ ἀρχῆς καὶ ἔς τόδε τὴν ἑαυτῶν ἔχοντες : V, 1, 1). L'autochtonie serait donc ce qui caractérise principalement le peuple arcadien, un peuple autochtone, un peuple « né du sol même » qui aurait toujours habité ce territoire montagneux situé au centre du Péloponnèse. Par opposition, les autres régions de la péninsule sont celles de peuples immigrés, ou d'« hommes étrangers » (ἐπηλύδων ἐστὶν ἀνθρώπων).

Du plus ancien, avec les Arcadiens, on passe ensuite à une époque et à une migration plus récentes, avec les Corinthiens qui sont « les plus récemment installés dans le Péloponnèse » (νεώτατοι Πελοποννησίων εἰσὶ). Pausanias situe l'arrivée de ces Corinthiens en précisant qu'« il y a jusqu'à moi deux cent dix-sept ans qu'ils habitent ce territoire que l'empereur leur a donné » (ἀφ' οὗ τὴν γῆν παρὰ βασιλέως ἔχουσιν, εἴκοσιν ἔτη καὶ διακόσια τριῶν δέοντα ἦν ἔς ἐμέ : V, 1, 1)<sup>8</sup>. Les deux autres peuples « venus d'ailleurs » sont les Dryopes et les Doriens, les uns provenant du Parnasse et les autres de l'Oeta. Les Dryopes, ces « hommes du chêne », se seraient notamment installés dans la région d'Asiné en Messénie (IV, 34, 10-11), alors que les Doriens, partis de Thessalie, auraient occupé une bonne partie du Péloponnèse, en particulier l'Argolide, la Laconie et la Messénie.

Ce portrait à la fois géographique et ethnique du Péloponnèse rappelle celui que propose Hérodote dans son *Enquête*. Au livre VIII, l'historien des guerres médiques évoque le travail de fortification de l'Isthme par les Péloponnésiens juste avant la victoire de Salamine, puis interrompt son récit pour

<sup>8</sup> Cette précision permet de dater la rédaction du livre V à 174 ap. J.-C., soit sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle. La colonie de Corinthe (*Colonia Laus Julia Corinthus*) a été fondée par Jules César en 44 av. J.-C. Voir : C. Habicht, *Pausanias' Guide to Ancient Greece*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1998 (1985), p. 9.

énumérer les peuples qui habitaient de son temps le Péloponnèse. Hérodote identifie sept peuples, dont deux autochtones, soit les Arcadiens et les Cynouriens. Les Achéens auraient migré à l'intérieur même du Péloponnèse<sup>9</sup>, alors que les Doriens, les Étoliens, les Dryopes et les Lemniens étaient d'origine étrangère (VIII, 73).

À leur époque respective, Hérodote et Pausanias proposent donc de dresser un portrait de l'ensemble géographique et culturel qu'est le Péloponnèse, d'abord en distinguant les autochtones, évoquant par la suite l'arrivée des Doriens et les conséquences de cette migration sur le déplacement du peuple achéen, puis finalement par la mention des peuples d'origine étrangère. Alors que Pausanias se propose de traiter dans le détail chacune des cités fondées par ces différents peuples, Hérodote en offre un résumé succinct en mentionnant que les Doriens ont de nombreuses cités à travers le Péloponnèse, que les Étoliens n'en ont qu'une, Élis, tandis que les Dryopes possèdent Hermione et Asiné et les Lemniens, les Paroréates (VIII, 73).

Cette description schématique offre néanmoins quelques différences. Pausanias considère les Arcadiens et les Achéens comme étant autochtones, alors qu'Hérodote identifie plutôt les Arcadiens et les Cynouriens en précisant que ces derniers sont autochtones, d'origine ionienne, et qu'ils ont été assimilés aux Doriens. Le Périégète note pour sa part que les Cynouriens sont dits Argiens d'origine (λέγονται δὲ οἱ Κυνουρεῖς Ἀργεῖοι τὸ ἀνέκαθεν εἶναι) et que leur fondateur (οἰκιστής) serait Cynouros, fils de Persée (III, 2, 2). Quant aux peuples provenant de l'extérieur, l'historien d'Halicarnasse mentionne, au même titre que Pausanias, les Doriens et les Dryopes en y incluant les Étoliens et les Lemniens. Le Périégète précise de son côté que, mis à part les territoires peuplés par des autochtones, « les autres régions appartiennent à des émigrés » et, à propos de la présence des Étoliens en Élide, l'écrivain voyageur en rappelle les grandes lignes au début du livre V (1, 3).

<sup>9</sup> Hérodote, I, 145 et VII, 94.

### 2.1.2 Le Péloponnèse

La question du découpage géographique et ethnique du Péloponnèse se place en ouverture du livre V de la *Périégèse* et inscrit le parcours de Pausanias dans un cadre physique, mais aussi énonciatif, dans lequel des éléments tirés de la géographie et de l'histoire mythique ou légendaire se répondent mutuellement. Le Péloponnèse est ici envisagé comme une entité dont il est possible de reconstituer les différentes parties, notamment à partir des traditions rapportant les origines de ses régions. Ce schéma émerge cependant progressivement de l'œuvre de Pausanias, qui ne présente son résumé sur les frontières ethnico-géographiques du Péloponnèse qu'au livre V consacré à l'Élide. Il n'en demeure pas moins que chacun des livres traitant de cette partie du monde grec rappelle d'entrée de jeu les origines lointaines de ces territoires<sup>10</sup>. Le premier livre de la *Périégèse* consacré à l'Attique et la Mégaride fait toutefois exception, puisque Pausanias se passe d'une présentation des origines de ces deux régions qu'il s'apprête à visiter depuis son arrivée au cap Sounion. Le Périégète mentionne seulement ici et là quelques données généalogiques se rapportant à l'histoire des premiers rois de la région d'Athènes (I, 2, 6 ; 5, 3). La structure qu'il développera et qui deviendra bientôt sa méthode privilégiée semble avoir été mise en place à travers son périple dans le Péloponnèse.

Le livre I prend fin avec la mention de la frontière qui sépare Mégare de la Corinthie, frontière géographique marquée par le mythe, car c'est à cet endroit, dit-on (λέγουσιν), que le fils d'Héraclès, Hyllos, se serait battu contre un Arcadien du nom d'Échémos (I, 44, 10). C'est au livre suivant que commence la périégèse du Péloponnèse : les livres II à VIII couvrent les régions qui composent la péninsule, soit la Corinthie-Argolide, la Laconie, la Messénie, l'Élide, l'Achaïe

---

<sup>10</sup> Le découpage de l'œuvre de Pausanias en dix livres témoigne de cette volonté de présenter les régions du monde grec l'une à la suite de l'autre. Même si ce découpage est postérieur à la rédaction de la *Périégèse*, sa structure laisse entrevoir une telle division régionale.

et l'Arcadie<sup>11</sup>. À partir du livre II, le texte de Pausanias suit une même logique : l'ouverture du récit mentionne les origines du territoire et de ses habitants et, sous forme d'histoire mythique ou légendaire, suivent les premières généalogies royales permettant de configurer, de structurer le passé lointain de la région concernée.

### Corinthie

Le livre II présente d'abord les origines de la Corinthie, puis celles de l'Argolide, au moment de l'entrée de Pausanias dans cette région du Péloponnèse (II, 15, 4). En introduction, le Périégète commence par rapporter les origines du territoire de Corinthe : « Le territoire de Corinthe fait partie de l'Argolide et tire son nom de Corinthos » (Ἡ δὲ Κορινθία χώρα μοῖρα οὔσα τῆς Ἀργείας ἀπὸ Κορίνθου τὸ ὄνομα ἔσχηκε : II, 1, 1). Cette ouverture crée un lien entre la localisation géographique du territoire de Corinthe et son origine, dans ce cas-ci, par le recours à un éponyme, une habitude fréquente chez les Grecs et que l'on observe tout au long de la *Périégèse*<sup>12</sup>.

Ce Corinthos aurait donné naissance à l'expression « Corinthos, fils de Zeus » (Διὸς δὲ εἶναι Κόρινθον) que Pausanias ne prend pas au sérieux, bien qu'elle circulât au sein du « peuple de Corinthe » (εἰπόντα πῶ σπουδῇ Κορινθίων τῶν πολλῶν : II, 1, 1)<sup>13</sup>. Mais cette tradition côtoie aussi une histoire locale au sujet de la Corinthie. Pausanias renvoie ici à Eumélos, un poète de la famille des Bacchiades, auteur d'une *Histoire de Corinthe*. C'est Éphyra, fille d'Okéanos, qui aurait d'abord habité ce territoire (τῇ γῇ). Par la suite, Marathon

<sup>11</sup> « Pausanias, as all scholars admit, was still experimenting when he wrote the first book, and had not yet fully developed a standard procedure. From the beginning of book II, however, his methodology is established » : C. Habicht, *Pausanias' Guide to Ancient Greece*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1998 (1985), p. 19.

<sup>12</sup> M. C. Herrero Ingelmo, « Héroes epónimos en Pausanias », *Scripta antiqua : in honorem Ángel Montenegro Duque et José María Blázquez Martínez*, S. Crespo et A. Alonso Ávila (éd.), Valladolid, S. Crespo-A. Alonso Ávila, 2002, p. 125-133.

<sup>13</sup> On trouve l'expression « Corinthos, fils de Zeus » chez Pindare (*Néméennes*, VII, 154-155), Aristophane (*Les Grenouilles*, 439), ou encore chez Platon (*Euthydème*, 292e). Cette expression souligne la répétition, la monotonie dans un discours ou un propos.



aurait quitté Sicyone en Corinthie, la contrée de son père Épopée (un descendant d'Hélios), fuyant son injustice et sa violence. Ce Marathon, éponyme du dème de l'Attique du même nom (I, 15, 3 ; 32, 4), revint en Corinthie pour y prendre le pouvoir à la mort de son père et eut deux fils, Sicyon et Corinthos, qui donnèrent leur nom aux cités de Sicyone et de Corinthe (II, 1, 1).

Dans sa description des monuments de Corinthe, Pausanias rapporte une fois de plus les propos d'Eumélos pour rappeler qu'Hélios donna l'Asopie à Aloeus et l'Éphyrée à Aiétès (II, 3, 10). Par la suite, Épopée, fils d'Aloeus régna sur la région d'Éphyrée. Corinthos, fils de Marathon mourut sans descendant et les Corinthiens firent alors venir Médée d'Iolcos (II, 3, 10-11). La présence des traditions précédentes dans la *Périégèse* serait visiblement le résultat d'une recherche, peut-être exclusivement livresque, de la part de Pausanias qui affirme avoir rassemblé (ἐπελεξάμην) un certain nombre de faits à ce sujet (II, 4, 1).

Le voyageur rappelle les propos d'Eumélos sans les remettre en question, bien qu'il doute de leur authenticité au livre IV (4, 1), alors qu'il affirme que seuls les vers composés en l'honneur d'Apollon pour les Messéniens seraient authentiques. D'après ce témoignage, les origines de la Corinthie remonteraient aux temps primordiaux : on y voit d'abord la présence d'une fille d'Okéanos (Éphyra), puis des descendants d'Hélios (Épopée et Marathon). Cette généalogie mythique permet aussi de tisser des liens de parenté avec la région de l'Attique, puisque Marathon aurait migré depuis Sicyone, pour s'installer dans le dème qui portera son nom, pour ensuite retrouver sa terre d'origine et donner naissance à une lignée par le biais de ses fils Sicyon et Corinthos.

Alors que ces traditions reposant sur le témoignage d'Eumélos permettent de représenter les origines de la lignée royale corinthienne, un autre récit rend compte de l'installation de deux divinités dans la région, soit le récit du partage de la Corinthie entre Hélios et Poséidon. Le Périégète connaissait la tradition athénienne qui rappelait la dispute entre Athéna et Poséidon au sujet de leur souveraineté sur le territoire de l'Attique. Il n'y aurait pas que les Corinthiens qui

rapportaient ce type de discours au sujet de leur pays : il semble à Pausanias que les Athéniens auraient été les premiers à véhiculer une telle tradition afin de glorifier l'Attique (Τόδε οὐ Κορινθίοις μόνον περὶ τῆς χώρας ἐστὶν εἰρημένον, ἀλλὰ ἔμοι δοκεῖν Ἀθηναῖοι πρῶτοι περὶ τῆς Ἀττικῆς ἐσεμνολόγησαν : II, 1, 6)<sup>14</sup>.

Le Périégète rappelle la présence de traditions parallèles, de schèmes narratifs qui rendent compte de façon semblable de la souveraineté d'une divinité du panthéon olympien sur une région de la Grèce, ainsi que la présence de la pratique de cultes, de sanctuaires et de temples en son honneur<sup>15</sup>. Pausanias était aussi conscient de la visée de ces récits lorsqu'il affirme que les Athéniens auraient été les premiers à rapporter ce genre de tradition à la gloire de l'Attique (σεμνολογέω). Il n'est pas non plus étonnant de voir que les habitants d'Athènes, qui se disaient par ailleurs autochtones, aient aussi été associés à une querelle divine et à un arbitrage au sujet de leur territoire ancestral<sup>16</sup>.

Les Corinthiens disent (λέγουσι), quant à eux, que Poséidon se querella avec Hélios au sujet du territoire (γῆς) corinthien et qu'un arbitre, du nom de Briarée, attribua l'Isthme et sa région à Poséidon et l'Acrocorinthe à Hélios (II, 1, 6)<sup>17</sup>. Ce récit étiologique permet d'expliquer la présence des deux divinités en Corinthie, montrant par le fait même l'ancienneté des traditions corinthiennes qui

<sup>14</sup> Lors de son passage sur l'Acropole d'Athènes, Pausanias note la présence du fronton arrière du Parthénon sur lequel figure la querelle de Poséidon et d'Athéna au sujet de la possession du territoire d'Athènes (I, 24, 5). Pausanias localise également l'olivier d'Athéna, soit « [...] le témoignage que donna la déesse dans le différend au sujet de la possession du pays » (I, 27, 2). L'existence d'un puits et la marque d'un trident « [...] sont là, dit-on, les preuves manifestes que Poséidon a laissées de la dispute au sujet de ce pays » (I, 26, 5).

<sup>15</sup> Par exemple, dans le cas d'Athènes, la victoire de la déesse explique l'importance des cultes qui lui étaient voués à la fois sur le territoire de l'Attique et dans la cité même d'Athènes : « Toute la cité et la totalité du territoire, aussi bien, sont consacrées à Athéna. Et en effet tous ceux qui ont coutume d'adorer d'autres dieux dans les demeures n'en vénèrent pas moins Athéna » (I, 26, 6).

<sup>16</sup> Au sujet de la tradition athénienne : Hérodote, VIII, 55 ; Apollodore, III, 14, 1 et Pausanias, I, 24, 3.

<sup>17</sup> À Corinthe même, on pouvait voir à la sortie de l'agora, sur la route de Léchaion, des propylées surmontés de chars qui portaient Phaéton, fils d'Hélios, de même qu'Hélios (II, 3, 2). Un personnage du nom de Briarée est également connu parmi les Hécatonchires dans l'*Iliade* (I, 403-404) et dans la *Théogonie* d'Hésiode (149, 617, 713, 734, 817).

remontent à une époque où les dieux rivalisaient entre eux pour le partage ou l'appropriation personnelle d'un territoire. Pausanias rapporte cette tradition en restant conscient que d'autres cités véhiculaient des récits semblables à leur profit.

### *Argolide*

C'est aussi ce que l'on peut observer en Argolide, région voisine de la Corinthie. Après avoir parcouru la Corinthie, le Périégète se rend à Némée par la route qui se situe entre Cléonai et Argos, puis franchit le Trétos en direction d'Argos (II, 15, 2-4)<sup>18</sup>. Sur son chemin, Pausanias note la présence, à la gauche de la route, des ruines de la célèbre Mycènes, résidence du roi Agamemnon. C'est à ce moment qu'il rapporte les traditions concernant les origines de la région nommée Argolide encore de son temps (νῦν), soit « ce qu'il y a de plus ancien » au sujet de cette région (ἐν γὰρ τῇ νῦν Ἀργολίδι ὀνομαζομένη τὰ μὲν ἔτι παλαιότερα οὐ μνημονεύουσιν : II, 15, 4).

On dit (λέγουσιν) qu'Inachos fut le premier roi de l'Argolide et que ce serait de lui que le fleuve Inachos aurait pris son nom. Ce souverain offrait des sacrifices en l'honneur d'Héra, déesse qui occupe une place importante dans l'histoire de la région, notamment à Argos où lui était dédié un important sanctuaire. Inachos est un roi primordial, fils d'Okéanos et de Téthys<sup>19</sup>. La personnification de l'Océan, qu'on trouve également dans le récit des origines de la Corinthie, suggère un rapprochement entre les deux régions frontalières. Une autre tradition était également véhiculée en Argolide à propos de ce souverain (λέγεται δὲ ὧδε λόγος), tradition qui faisait de lui non pas un mortel, mais un fleuve, et c'est Phoronée, fils de ce dieu-fleuve qui aurait le premier habité le

<sup>18</sup> La présentation de l'Argolide, après la Corinthie, renvoie visiblement à la recherche d'un itinéraire cohérent de la part du voyageur, au même titre que la région de Mégare est présentée à la suite de la description de l'Attique au livre I. Pausanias note que la Corinthie est « une portion » (μοῖρα) de l'Argolide (II, 1, 1). Voir : M. Piérart, « Observations sur la structure du Livre II de la *Périégèse* », *Éditer, traduire, commenter Pausanias en l'an 2000*, D. Knoepfler et M. Piérart (éd.), Neuchâtel-Genève, Droz-Université de Neuchâtel, 2001, p. 205.

<sup>19</sup> Alors qu'Okéanos personnifie l'Océan, Téthys représente la puissance féconde de la mer.

territoire de l'Argolide<sup>20</sup>. Pausanias rapporte donc deux versions parallèles au sujet des origines de cette région, l'une faisant du premier souverain un mortel et l'autre accordant le statut de roi primordial à Phoronée, fils du dieu-fleuve Inachos<sup>21</sup>. Le Périégète ne favorise pas ici l'une ou l'autre de ces versions, mais se contente de les rapporter, comme on a pu l'observer du côté de la Corinthie où plusieurs traditions cohabitent à l'intérieur du récit rapportant les origines de cette région.

Au même titre qu'en Attique et en Corinthie, l'Argolide aurait fait l'objet d'une dispute entre deux divinités, soit Héra et Poséidon. Trois fleuves (Céphise, Astérion et Inachos) auraient été pris pour juges et c'est à Héra que l'on octroya la souveraineté sur le territoire de l'Argolide. On rapporte que Poséidon fit par la suite disparaître toute l'eau de la région, ce qui permettrait d'expliquer l'état de relative sécheresse de la région (II, 15, 5). On dit (φασί) cependant que Poséidon n'aurait pas fait disparaître entièrement l'eau du Céphise, puisqu'on peut l'entendre couler sous terre dans le secteur du sanctuaire élevé en l'honneur du fleuve (II, 20, 6). Ajoutons pour terminer que le personnage de Phoronée agira, comme nous le verrons plus loin, en tant que héros civilisateur dans cette portion du Péloponnèse.

Le livre II de la *Périégèse* présente de cette manière les origines de la Corinthie et de l'Argolide, deux régions aux origines distinctes, bien que leurs traditions se rapprochent sur certains points. Pausanias s'intéresse néanmoins à leurs spécificités et à leurs variantes, montrant ainsi sa volonté de collecter les traditions sans chercher systématiquement à les ordonner en un tout cohérent et à en faire un récit épuré, voire simplifié. Le Périégète donne ainsi la parole aux

<sup>20</sup> Voir aussi : Apollodore, II, 1, 1 et suiv.

<sup>21</sup> K. Dowden propose à juste titre un rapprochement entre les naissances issues des fleuves et le *topos* de l'autochtonie : « To be the son of a river is a statement of autochthony, of belonging to the land from the beginning and therefore having full rights to the land [...] » : *The Uses of Greek Mythology*, London-New York, Routledge, 1992, p. 75.



traditions et à ceux qui les véhiculent à l'intérieur des régions qu'il se propose de visiter.

### *Laconie*

Dans l'ouverture du livre III consacré à la Laconie, Pausanias présente brièvement un récit d'origine se distinguant nettement des traditions argiennes et corinthiennes. Le Périégète renvoie ici à « ce que disent les Lacédémoniens eux-mêmes » (ὥς δὲ αὐτοὶ Λακεδαιμόνιοι λέγουσι : III, 1, 1, trad. pers.). À l'origine, on trouve un autochtone du nom de Lélex qui donna son nom au peuple des Lélèges<sup>22</sup>. Nous savons peu de choses sur ce roi qu'Apollodore présente aussi comme un autochtone (III, 10, 3), mais le texte de Pausanias suggère son association avec le peuple préhellénique des Lélèges que l'on retrouve dans plusieurs régions du monde grec<sup>23</sup>.

Ce Lélex eut deux fils : Polycæon, qui s'installa en Messénie, et Mylès, qui régna sur la Laconie. Sans descendance, Mylès aurait légué ses pouvoirs à Lacédémon, le fils de Taygète et de Zeus. Lacédémon se maria avec Sparte, fille du roi Eurotas et nomma la célèbre cité à partir du nom de sa femme (III, 1, 1-2)<sup>24</sup>. L'introduction au livre III rappelle les origines autochtones des Lacédémoniens et permet de situer par le biais d'éponymes deux éléments importants du paysage de Sparte, soit le Taygète et l'Eurotas. Les rois Lélex, Polycæon et Mylès joueront également le rôle de civilisateurs dans le contexte laconien et messénien, comme nous le verrons plus loin. Par la suite, Pausanias présente brièvement la généalogie des rois de la Laconie jusqu'au moment du retour des Héraclides dans le Péloponnèse (I, 1, 7).

<sup>22</sup> « Comme le disent eux-mêmes les Lacédémoniens, Lélex autochtone régna d'abord sur ce territoire et c'est de lui qu'ils prirent le nom de Lélèges » (ὥς δὲ αὐτοὶ Λακεδαιμόνιοι λέγουσι, Λέλεξ αὐτόχθων ὦν ἐβασίλευσε πρῶτος ἐν τῇ γῇ ταύτῃ καὶ ἀπὸ τούτου Λέλεγες ὦν ἦρχεν ὠνομάσθησαν : III, 1, 1, trad. pers.). Au livre IV (1, 1), on apprend également que la Laconie se nommait Lélégie du nom de Lélex.

<sup>23</sup> R. Descat, « Les traditions grecques sur les Lélèges », *Origines gentium*, textes réunis par V. Fromentin et S. Gotteland, Paris, de Boccard, 2001, p. 169-177.

<sup>24</sup> Sur la généalogie des premiers rois de Sparte, voir aussi : Apollodore, III, 10, 3.

Alors que les premières généalogies corinthienne et argienne pouvaient, chacune de son côté, remonter à la personnification de l'Océan, l'histoire mythique de la Laconie, comme en Attique ou en Arcadie, suggère la présence d'une lignée propre en recourant au *topos* de l'autochtonie. La descendance de Lélex permet par ailleurs d'associer les origines de la Laconie avec celles de la Messénie, tradition qui justifiait en quelque sorte la conquête par Sparte de cette portion du Péloponnèse à l'époque archaïque.

### *Messénie*

Cette parenté entre Laconiens et Messéniens est rappelée dans l'ouverture du livre IV consacré à la Messénie. Pausanias introduit la description de cette région en situant sa frontière<sup>25</sup> et en dressant un portrait de ses origines et de son premier peuplement : « Cette région était déserte et voici comment, à ce qu'ils disent, les premiers habitants l'occupèrent » (Ταύτην τὴν χώραν ἔρημον οὔσαν οὕτω σχεῖν τοὺς πρώτους λέγουσιν οἰκήτορας : IV, 1, 1). Les origines de la Messénie se trouvent bel et bien en Laconie puisque c'est un des fils de Lélex, Polycæon qui, accompagné de sa femme Messéné, fille de Triopas d'Argos, s'installa dans le territoire qui allait devenir la Messénie, alors que son frère Mylès régnait au même moment sur la région laconienne (IV, 1, 1). En résumé, les premiers souverains de cette région étaient Polycæon, fils de Lélex et Messéné, sa femme (IV, 1, 5)<sup>26</sup>. Accompagnés d'une armée composée d'habitants d'Argos et de Lacédémone, Polycæon et Messéné arrivèrent dans la région située au sud-

<sup>25</sup> « Les Messéniens ont pour frontière avec la partie de leur territoire accordée par l'Empereur au *koinon* laconien, à la hauteur de Gérénia, un vallon que l'on nomme de nos jours *Choirios* (Vallée du Pourceau) » (IV, 1, 1).

<sup>26</sup> Cette généalogie lacédémonienne est liée à l'expansion territoriale de Sparte à l'époque archaïque. Mais nous verrons cependant plus loin comment les Messéniens récupérèrent à leur profit le personnage de Messéné originaire d'Argos pour se distancer du monde spartiate. Comme le souligne C. Le Roy : « l'occupation primitive de la Messénie par Polycæon et sa femme Messéné [...] justifie l'occupation ultérieure de la Messénie par Sparte » : « Pausanias et la Laconie ou la recherche d'un équilibre », *Éditer, traduire, commenter Pausanias en l'an 2000*, D. Knoepfler et M. Piérart (éd.), Neuchâtel-Genève, Droz-Université de Neuchâtel, 2001, p. 231-232.

ouest du Péloponnèse. Le territoire (γῆ) prit alors le nom de Messéné, le nom de la femme de Polycæon, et furent fondées des cités (πόλεις δὲ ἄλλαι τε ἐκτίσθησαν), dont Andanie qui servit de résidence royale (IV, 1, 2).

Contrairement au récit des origines de la Laconie, Pausanias tente ici de nourrir sa présentation par différentes traditions régionales. Un événement important survint sous le règne de Polycæon et de Messéné. Cette dernière reçut la visite de Caucon qui, en provenance d'Éleusis, apporta « les objets sacrés des Grandes Divinités » (τὰ ὄργια κομίζων τῶν Μεγάλων θεῶν) qui donnèrent naissance aux Mystères qui étaient célébrés en l'honneur de Déméter et Coré (IV, 1, 5-6)<sup>27</sup>. Pausanias leur donne d'ailleurs « le deuxième rang en solennité, juste après les fêtes d'Éleusis » (δεύτερα γὰρ σφισι νέμω σεμνότητος μετὰ γε Ἑλευσίνια : IV, 33, 5). Le récit d'origine de la Messénie confère une « identité » propre à cette région du Péloponnèse et inscrit son passé légendaire dans une tradition religieuse vénérable aux yeux de Pausanias, soit celle des « Mystères des Grandes Divinités », dont le culte était d'ailleurs toujours pratiqué au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.<sup>28</sup>

Le Périégète porte ensuite son attention sur la généalogie des premiers rois messéniens et affirme avoir « désiré très ardemment » (πυθέσθαι δὲ σπουδῇ πάνυ ἐθέλησας) connaître les descendants de Messéné et de Polycæon, ce qui l'amena à consulter les *Éhéas*, le poème des *Naupactia*, de même que les *Généalogies* de Kinaithon et Asios (IV, 2, 1). Cette généalogie n'est pas simple à retracer et Pausanias tente visiblement de la remettre en ordre. Polycæon et Messéné n'ayant pas eu de descendants directs, les Messéniens demandèrent à Périèrès, le fils d'Éole, de se joindre à eux. Les Messéniens disent (φασι) aussi

<sup>27</sup> Pausanias cite une inscription provenant de la statue de Méthapos qui prouve que Caucon vint auprès de Messéné, que la célébration des Mystères avait lieu à Andanie et que Messéné l'établit à l'endroit où elle vivait avec Polycæon (IV, 1, 7-9).

<sup>28</sup> À ce sujet : N. Deshours, *Les Mystères d'Andania : étude d'épigraphie et d'histoire religieuse*, Paris-Pessac, de Boccard-Ausonijs, 2006.

que Mélaneus, qui « passait pour le fils d'Apollon » (διὰ τοῦτο Ἀπόλλωνος εἶναι νομιζόμενος), se rendit auprès de Périèrès (IV, 2, 2).

Pausanias présente Périèrès comme le fils d'Éole et Apollodore en fait un descendant de Sparte et de Lacédémon (I, 9, 5 ; III, 10, 3-4). Le Périégète semble ici opter pour la version messénienne, au détriment de la version laconienne. La version messénienne ferait plutôt remonter la lignée royale à Éole, un Thessalien qui descendait de Deucalion et Pyrrha, en tant que fils d'Hellèn et d'Orséis<sup>29</sup>. Ce Périèrès aurait de plus régné aux côtés d'un prétendu fils d'Apollon, Mélaneus.

Alors que les premiers souverains de Messénie descendaient du Laconien Lélex par le biais de Polycæon, l'interruption de la lignée spartiate présuppose l'instauration d'une nouvelle filiation dont les origines remonteraient à Éole, à Deucalion et Pyrrha. Le récit des origines de la Messénie parvenait ainsi, un peu abruptement mais avec efficacité, à doter cette région d'une « identité » propre qui lui permettait de se démarquer de son envahisseur spartiate. La place importante qu'occupera par la suite le personnage de Messénè dans l'histoire de la région rend compte de cette volonté de différenciation entre Messéniens et Spartiates<sup>30</sup>.

### *Élide*

L'Élide véhiculait des traditions qui rappelaient une origine extérieure à ses frontières. Au début du livre V, rappelons que Pausanias propose une sorte de portrait récapitulatif des peuples du Péloponnèse. Alors que certains Grecs concevaient l'Élide et l'Arcadie comme un même ensemble régional, selon les dires du Périégète (V, 1, 1), ce dernier y voit deux territoires distincts, au même

<sup>29</sup> La lignée de ce Périèrès permet également de rattacher la Messénie avec d'autres personnages mythiques célèbres. Périèrès s'unit à Gorgophoné, la fille de Persée, et ils eurent deux fils, Aphareus et Leucippe, qui régnèrent sur la région (IV, 2, 4).

<sup>30</sup> N. Deshours, « La légende et le culte de Messénè ou Comment forger l'identité d'une cité », *REG*, 106, 1993, p. 39-60 ; R. Lussier, « Récit fondateur et construction identitaire : Pausanias et la quête de l'identité messénienne », *CEA*, 44, 2007, p. 73-87.



titre que le livre II présente séparément la Corinthie et l'Argolide<sup>31</sup>. Du côté de l'Élide, Pausanias rappelle (« nous le savons » : ἴσμεν) l'origine de ses habitants qui étaient venus du côté du Péloponnèse à partir de Calydon en Étolie. Ce sont les renseignements « les plus anciens » (παλαιότερα) que Pausanias trouva à leur sujet (V, 1, 3). Le récit d'origine des Éléens repose sur le souvenir d'une migration<sup>32</sup> et le Périégète note aussi au livre V qu'excepté les Arcadiens, les autres régions du Péloponnèse appartenaient à des immigrants (ἐπηλύδων : V, 1, 2)<sup>33</sup>.

L'origine étolienne des Éléens est perceptible à travers la généalogie des premiers souverains d'Élide. « Ils disent que » (λέγουσιν) leur premier roi serait Aithlios, fils de Zeus et de Protogénéia (fille de Deucalion). D'Aithlios naquit Endymion (V, 1, 3). Cette royauté primordiale remonte à aussi loin qu'au mythe du Déluge, à Deucalion et Pyrrha, par l'entremise de Protogénéia (Première-née), dont la génération s'inscrit à l'époque de la recréation de l'homme. Notons le parallélisme des traditions messéniennes et éléennes qui se rattachent, par le biais de leur généalogie royale, au couple primordial associé au Déluge et à la naissance de l'humanité.

Pausanias accorde une attention particulière à cet Endymion, bien que les traditions divergent à son sujet (V, 1, 4). On dit (φασίν) que Séléné se serait éprise de lui et qu'ils eurent ensemble cinquante filles, à l'image de la légende argienne de Danaos et ses cinquante filles. « Mais d'autres rapportent une tradition plus vraisemblable » (Οἱ δὲ δὴ μᾶλλον τι εἰκότα λέγοντες : V, 1, 4), selon laquelle il se serait marié avec Astérodia ou, selon certains, avec

<sup>31</sup> Pour Strabon (VIII, 3, 1), comme pour Pausanias, l'Élide constituait une seule et même région, ce que supposent du moins les récits d'origine de cette partie du Péloponnèse.

<sup>32</sup> C'est ce que rappelait également l'historien Éphore de Cymé (IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.) : *FGrHist*, 70, f. 115 (= Strabon, VIII, 3, 33) et 122a (= Strabon, X, 3, 2). Voir aussi : Apollodore, I, 7, 6.

<sup>33</sup> Cette affirmation suppose que les régions de la Corinthie, de l'Argolide, de la Laconie, de la Messénie et de l'Achaïe ont été marquées par le déplacement de population occasionné par l'arrivée des Doriens et le retour des Héraclides dans le Péloponnèse.

Chromia, ou encore avec Hyperhippé. Il aurait eu comme fils Paiôn, Épéios, Aitôlos et une fille, Eurykyda. Le mariage avec Séléné semble moins crédible aux yeux du Périégète sans qu'il dise vraiment pourquoi. L'autre version témoignerait peut-être des liens entre l'Élide, la Thessalie et l'Arcadie, puisque Chromia est dite descendante d'Amphictyon et Hyperhippé, fille d'Arcas. Les descendants mâles donnèrent, quant à eux, leur nom au peuple des Paiônes (ou Péoniens), Épéiens et Étoliens.

À l'époque du règne d'Épéios, Oinomaos, l'un des fils d'Endymion qui régnait alors sur cette région, vit l'arrivée de Pélops, fils de Tantale, qui occupa après lui le territoire de Pisa et celui d'Olympie (V, 1, 7). Cet Oinomaos était fils d'Alxiôn ou encore d'Arès « selon les propos de poètes et la tradition qui fut répandue à son sujet » (δὲ καθὰ ποιηταί τε ἐπεφήμεσαν καὶ τῶν πολλῶν ἐστὶν ἐς αὐτὸν λόγος : V, 1, 6). L'arrivée de Pélops par bateau depuis l'Asie Mineure marque la fin du règne d'Oinomaos dans la région, épisode également lié à l'institution des concours à Olympie (V, 8, 2). La descendance de Pélops et d'Hippodamie marque un lien avec la généalogie argienne et laconienne par l'entremise de leur fils Atrée, le père d'Agamemnon et de Ménélas.

Après Épéios, Aitôlos, le fils d'Endymion, régna sur la région et donna son nom à la région de l'Étolie après s'y être exilé (V, 1, 8). Aitôlos aurait tué un certain Apis, important souverain de la région de Sicyone (II, 5, 7), à Pallantion en Arcadie, alors qu'il le pourchassait avec son char lors d'un concours organisé par Azan. Ce meurtre involontaire, cette « violence fondatrice »<sup>34</sup>, l'aurait contraint à quitter le Péloponnèse et c'est dans ce contexte qu'Éléios, aussi fils d'Endymion, lui succéda et que « [...] les gens aujourd'hui ont adopté un nom tiré d'Éléios qui s'est substitué à celui d'Épéiens » (τὸ ὄνομα οἱ ἄνθρωποι τὸ νῦν ἀντὶ 'Επειῶν ἀπὸ τοῦ 'Ηλείου μεταβεβλήκασιν : V, 1, 8).

<sup>34</sup> J.-J. Wunenburger, « Mythe urbain et violence fondatrice », *La fundación de la ciudad, Mitos y ritos el mundo antiguo*, P. Azara, R. Mar, E. Riu et E. Subías (éd.), Barcelona, Edicions UPC, 2000, p. 21-24.

Le fils d'Éléios, Augias, succéda à son père, et comme le rapporte Pausanias : « ceux qui veulent ajouter de la noblesse à son origine, en déformant le nom d'Éléios, déclarent qu'Augias était fils d'Hélios (*Soleil*) » (οἱ δὲ ἀποσεμνύνοντες τὰ ἐς αὐτόν, παρατρέψαντες τοῦ Ἥλίου τὸ ὄνομα, ἡλίου φασὶν Αὐγέαυ παῖδα εἶναι : V, 1, 9)<sup>35</sup>. Comme dans le cas de la tradition rapportant le mariage d'Endymion avec la déesse Séléné, Pausanias semble ici mettre en doute l'idée qu'Augias puisse être le descendant du dieu Hélios. Considérer Augias comme le fils d'Éléios, en plus de rendre cette tradition plus vraisemblable, permettrait aussi de mieux suivre la généalogie des premiers rois d'Élide depuis Aithlios. Manifestement, le Périégète préfère ici le « temps des héros » au temps des dieux.

La renommée des origines de l'Élide repose aussi sur l'institution des concours à Olympie, événement fondateur qui donna naissance à plus d'un récit mythique ou légendaire. Pausanias rapporte qu'Endymion, le fils d'Aithlios, organisa à Olympie un concours opposant ses fils à la course pour savoir qui hériterait du pouvoir. Épéios remporta la victoire « et les gens sur qui s'exerçait son autorité prirent le nom d'Épéiens » (καὶ Ἐπειοὶ πρῶτον τότε ὧν ἦρχεν ὠνομάσθησαν : V, 1, 4). Cet épisode mettant en scène une épreuve sportive entre deux prétendants au pouvoir se retrouve dans plusieurs récits de fondation et préfigure d'une certaine manière la course de chars entre Oinomaos et Pélops, de même que les concours organisés à Olympie depuis le VIII<sup>e</sup> s. av. J.-C., selon la tradition.

Pausanias mentionne également d'autres traditions concernant la fondation des jeux olympiques, principalement celles remontant à Héraclès (V, 7, 6-7). Pélops aurait célébré les concours en l'honneur de Zeus « d'une manière plus considérable » (ἀξιολογώτατα) que ses prédécesseurs (V, 8, 2). L'épisode de la course de chars entre Oinomaos et Pélops est évoqué à deux endroits, soit lorsque

<sup>35</sup> Sur les origines d'Augias, voir aussi : Apollodore, I, 9, 16. Augias est bien connu par l'entremise des travaux d'Héraclès et l'épisode du nettoyage des écuries du roi éléen (V, 1, 9-10).



Pausanias présente le fronton du temple de Zeus et dans sa description du coffre de Kypsélos (V, 10, 6 ; 17, 7)<sup>36</sup>. Comme l'observe A. Jacquemin, le Périégète ne cherche pas ici à unifier les traditions au sujet de la fondation des jeux olympiques<sup>37</sup>, mais propose plutôt d'intégrer ces *logoi* en fonction des exigences de son récit, soit celles de rapporter les origines de l'Élide, d'Olympie et de présenter les principaux monuments de la région, particulièrement ceux du sanctuaire de Zeus. Ce sont donc des traditions utiles à son récit, qu'il convoque au besoin, semble-t-il.

Le récit des origines de l'Élide est surtout marqué par la parenté entre cette région du Péloponnèse et l'Étolie, car Aitôlos de même qu'Éléios donnèrent leur nom aux peuples étolien et éléen. De plus, les descendants d'Aithlios sont associés à l'institution des premiers concours à Olympie. Le récit de Pausanias permet aussi de montrer comment les Éléens ont pu se rattacher à deux figures mythiques au centre des traditions péloponnésienes, soit Pélops et Héraclès. La présence chez Pausanias de ces épisodes intégrés à l'histoire mythique de l'Élide s'explique peut-être par l'absence de cités importantes dans cette région du Péloponnèse, une région renommée surtout grâce à la présence du sanctuaire d'Olympie. Pausanias est visiblement conscient de la présence de traditions diverses rapportant les origines de l'Élide et propose un récit plus vraisemblable, sans pour autant déconsidérer les traditions locales au sujet des rois éléens.

### *Achaïe*

L'avant-dernière région du Péloponnèse visitée par Pausanias est l'Achaïe dont on trouve la description au livre VII de la *Périégèse*. Le voyageur prend le

---

<sup>36</sup> Pausanias rapporte qu'avant Pélops, Clyménos organisa les jeux à Olympie (V, 8, 1). La *Périégèse* présente plusieurs personnages reconnus pour avoir refondé les concours olympiques : Clyménos, Endymion, Pélops, Amythaon, Pélias et Nélée. Chaque génération de héros pouvait ainsi s'inscrire dans le récit des origines de ces jeux.

<sup>37</sup> A. Jacquemin, in Pausanias, *Livre V*, p. 88. Au sujet de la fondation des concours, voir notamment : J. Jouanna, « Mythe et rite : la fondation des jeux olympiques chez Pindare », *Ktèma*, 27, 2002, p. 105-118.



soin de préciser que cette région se nommait autrefois Aigialos (*Littoral*) et ses habitants, Aigialéens (VII, 1, 1). Ce nom proviendrait « aux dires des Sicyoniens » (λόγῳ μὲν τῷ Σικυωνίων), d'Aigialeus qui régnait sur la région nommée Sicyonie à l'époque de Pausanias. D'autres prétendent cependant que ce nom s'inspirerait du paysage marqué par la présence d'un littoral (VII, 1, 1). Pausanias laisse cohabiter ici, sans arrêter son choix, une explication étymologique et la présence d'un éponyme mythique.

Le Périégète s'intéresse d'abord au contexte de l'arrivée d'Ion dans cette région du Péloponnèse. Chassé de Thessalie par les autres enfants d'Hellen, Xouthos se rendit à Athènes où il s'unit à Créuse, la fille d'Érechthée. Le couple eut deux enfants : Achaïos et Ion. Puisque le pouvoir à Athènes revenait à Cécrops, Xouthos s'installa en Aigialos, Achaïos se tourna vers la Thessalie et obtint la « souveraineté ancestrale » (τὴν πατρῶαν ἀρχήν), alors qu'Ion s'installa le long de la côte achaïenne après avoir épousé Héliké, fille de Sélinous roi des Aigialéens. À la mort de Sélinous, Ion régna sur les Aigialéens et fonda la cité d'Héliké (VII, 1, 4). La région aurait cependant gardé le nom d'Aigialos et Homère cite, rappelle Pausanias, le « nom ancien du pays » (τὸ ἀρχαῖον τῆς γῆς ὄνομα) dans le *Catalogue des vaisseaux* (VII, 1, 4)<sup>38</sup>.

Le récit d'origine de l'Achaïe met en scène un personnage nommé Aigialeus associé à une tradition visiblement originaire de Sicyone, personnage en qui les habitants reconnaissaient leur fondateur autochtone (II, 5, 6). Le récit rapportant la venue d'Ion en Achaïe propose, quant à lui, un lien avec l'histoire légendaire d'Athènes, lien qui se réaffirmera dans un autre contexte à travers le *logos* de la colonisation ionienne<sup>39</sup>. Par le recours à ces traditions, Pausanias prend le soin d'expliquer l'origine du toponyme « Aigialos » et de l'ethnonyme

<sup>38</sup> « [...] et ceux de tout le pays d'Égiale (Ἀγιάλον), et des alentours de la vaste Hélice (Ἑλικτὴν) » : *Iliade*, II, 575.

<sup>39</sup> Les Athéniens pouvaient se dire à la fois autochtones et ioniens par l'entremise des récits d'origine qu'ils véhiculaient. À ce sujet, voir notamment : W. R. Connor, « The Ionian Era of Athenian Civic Identity », *PAPhS*, 137 (2), 1993, p. 194-206 ; J. Hall, *Ethnic Identity in Greek Antiquity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, p. 51-56.

« Aigialéens », et son témoignage accorde visiblement du crédit aux rapprochements entre Ion et l'Attique.

Pausanias rappelle qu'Ion aida les Athéniens à faire la guerre contre les habitants d'Éleusis, l'Attique étant en quelque sorte la deuxième patrie de ce héros fils de Xouthos et de Créüse, la fille d'Érechthée<sup>40</sup>. Les descendants d'Ion furent par la suite expulsés par les Achéens qui quittèrent Lacédémone et Argos au moment de l'arrivée des Doriens dans le Péloponnèse (VII, 1, 5)<sup>41</sup>. Les dénominations « Achaïe » et « Achéens » sont associées au récit du retour des Héraclides dans le Péloponnèse et de l'arrivée des Doriens, car ces derniers entraînèrent le déplacement des Achéens de Sparte et d'Argos, qui s'installèrent dans la région qui était alors habitée par les Ioniens (VII, 1, 7-8). L'introduction au livre VII permet ainsi de suivre le récit des origines de la région d'Achaïe du règne d'Aigialeus à l'arrivée d'Ion et à l'établissement des Achéens suite au retour des Héraclides.

### *Arcadie*

Alors que la plupart des régions du Péloponnèse ont été marquées par des mouvements de populations, le territoire du centre de la péninsule, l'Arcadie, occupe une place à part. Au livre VIII qui lui est consacré, le Périégète met fin à son voyage à travers le Péloponnèse et, dans son introduction, il prend le soin de rappeler le cadre géographique dans lequel s'inscrit son itinéraire. Il mentionne d'abord que les territoires arcadiens situés près de la frontière avec l'Argolide

<sup>40</sup> Sur cette guerre : I, 31, 3 et II, 14, 2. Le monument funéraire (μνημα) d'Ion se trouvait dans le dème de Potamoi (VII, 1, 5) comme l'avait remarqué Pausanias lors de son passage en Attique (I, 31, 3). La volonté de la part des Athéniens de s'approprier le personnage d'Ion peut se lire dans une pièce d'Euripide (*Ion*) où le héros est dit fils d'Apollon (et de Créüse) et non de Xouthos.

<sup>41</sup> C'est aussi ce que rapporte Hérodote, I, 145. Pausanias explique pourquoi les habitants de Lacédémone et d'Argos s'appelaient Achéens : « [...] une fois que les fils d'Achaïos eurent établi leur autorité à Argos et à Lacédémone, ce fut le nom d'Achéens qui prévalut pour les habitants de la région : c'était une dénomination générale, mais les Argiens portaient en particulier le nom de Danaens » (VII, 1, 7). Les Grecs étant chez Homère appelés Achéens, Argiens ou encore Danaens.

appartiennent aux habitants de Tégée, de Mantinée et que l'Arcadie occupe « le territoire central du Péloponnèse » (<τὸ> μεσόγαίον τῆς Πελοποννήσου : VIII, 1, 1). Pausanias localise ensuite les différentes régions du Péloponnèse : la Corinthie, l'Argolide, la Laconie et les territoires occupés par les communautés périèques, la Messénie, puis remontant au nord, la contrée de Sicyone, celle des Achéens et finalement l'Élide. Tous ces territoires touchent à la mer, à l'exception de l'Arcadie. Pour cette raison, lors du siège de Troie, les Arcadiens ont combattu sur des vaisseaux appartenant à Agamemnon et non sur des navires arcadiens (VIII, 1, 3)<sup>42</sup>. La géographie et l'histoire légendaire se répondent une fois de plus.

Au livre VIII, Pausanias accorde une attention particulière aux traditions arcadiennes et aux premiers rois de la région<sup>43</sup> : « En ce qui concerne les rois, pour lesquels j'ai pris beaucoup d'informations, ce sont les Arcadiens qui m'ont indiqué leur généalogie comme ci-dessus » (Τὰ μὲν δὴ ἐς τοὺς βασιλεῖς πολυπραγμονήσαντί μοι κατὰ ταῦτα ἐγενεαλόγησαν οἱ Ἀρκάδες : VIII, 6, 1). Les Arcadiens sont reconnus comme autochtones, comme on peut le lire dans l'introduction au livre V : « les Arcadiens, eux, depuis le début et jusqu'à maintenant, ont continué d'habiter leur pays (οἱ δὲ Ἀρκάδες διατελοῦσιν ἐξ ἀρχῆς καὶ ἐς τόδε τὴν ἑαυτῶν ἔχοντες) » (V, 1, 2). Pélasgos est considéré comme l'ancêtre des Arcadiens : « Les Arcadiens affirment que Pélasgos fut le premier homme à naître sur cette terre » (Φασὶ δὲ Ἀρκάδες ὡς Πελασγὸς γένοιτο ἐν τῇ γῇ ταύτῃ πρῶτος : VIII, 1, 4)<sup>44</sup>.

Pausanias fait également cette remarque qui tend à rationaliser la légende de ce roi fondateur : « Mais on peut dire avec vraisemblance que d'autres hommes naquirent avec Pélasgos et que Pélasgos ne fut pas seul à y vivre, car à quels

<sup>42</sup> « C'est le protecteur de son peuple, Agamemnon, fils d'Atrée, qui leur a lui-même fait don de ces nefs aux bons gaillards, pour traverser la mer aux teintes lie de vin ; car, pour eux, des besognes marines, ils n'avaient cure jusque-là » (*Iliade*, II, 612-614).

<sup>43</sup> À ce sujet : R. Piettre, « Pausanias et les origines arcadiennes de l'humanité », *Uranie*, 9, 2000, p. 67-96.

<sup>44</sup> L'arrivée des Arcadiens serait, d'après l'historien Hippias de Rhégium (V<sup>e</sup> s. av. J.-C.), antérieure à la lune : Ἀρκάδες οἱ καὶ πρόσθε σεληναίης ὑδέονται (*FGrHist*, 554, f. 6).

hommes Pélasgos eût-il alors commandé ? » (Εἰκόδες δὲ ἔχει τοῦ λόγου καὶ ἄλλους ὁμοῦ τῷ Πελασγῷ μηδὲ αὐτὸν Πελασγὸν γενέσθαι μόνον· ποίῳ γὰρ ἂν καὶ ἦρχεν ὁ Πελασγὸς ἀνθρώπων : VIII, 1, 4)<sup>45</sup>. D'aussi loin que remonte le règne de Pélasgos, ce roi devait logiquement régner sur une population qui allait bénéficier de ses inventions. Les habitants de cette région du Péloponnèse lui doivent la construction des premières cabanes, l'utilisation des manteaux en peau de mouton, de même que la présence de glands du chêne dans leur alimentation (VIII, 1, 5). Être « mangeurs de glands » (βαλαινιφάγοι) revient à vivre à l'état primitif, mais cet état peut aussi être perçu comme un stade précivilisationnel qui précède l'arrivée de l'agriculture et la consommation de céréales<sup>46</sup>. Pélasgos donna, de plus, son nom à l'ensemble de la région : « sous le règne de Pélasgos, le pays prit aussi, dit-on, le nom de Pélasgie » (Πελασγοῦ δὲ βασιλεύοντος γενέσθαι καὶ τῇ χώρᾳ Πελασγίαν φασὶν ὄνομα : VIII, 1, 6).

Lykaon, le fils de Pélasgos, occupe lui aussi une place importante dans le récit des origines de l'Arcadie. Il est reconnu comme étant le fondateur de la plus ancienne cité du monde connu, soit Lykosoura sur le mont Lycée, pour avoir donné l'épithète *Lykaios* à Zeus et pour avoir institué le concours des *Lykaia* (VIII, 1, 2). L'œuvre civique et culturelle de Lykaon prolongerait celle plus archaïque entreprise par son père Pélasgos<sup>47</sup> et il s'en est suivi une période caractérisée par un grand nombre de fondations de cités. L'époque de Lykaon rappelle aussi l'institution des concours à Athènes et à Olympie, et Pausanias tente de situer ces différentes traditions entre elles.

<sup>45</sup> Cette rationalisation de la légende pourrait d'ailleurs s'appliquer à d'autres récits d'origine, dont ceux mettant en scène le *topos* de l'autochtonie.

<sup>46</sup> Chez les Grecs, les glands étaient réservés aux animaux, aux porcs en particulier, ce qui n'en fait pas une nourriture proprement humaine, contrairement aux céréales par exemple. Voir notamment : *Odyssée*, X, 241-243.

<sup>47</sup> Comme le souligne M. Detienne : « [...] Lycaon marque une rupture avec le temps de Pélasge ». Ses réalisations à la fois civique – fondation de Lykosoura –, agonistique (*Lykaia*) et religieuse (Zeus *Lykaios*) délimitent l'espace des hommes et marquent un temps nouveau : « La table de Lycaon », *MLN*, 106 (4), 1991, p. 747.



Le Périégète refuse de croire que les Panathénées sont plus anciennes que les *Lykaia*. Les fêtes athéniennes se nommaient d'abord *Athénaia* et prirent le nom de Panathénées à l'époque de Thésée. Les concours à Olympie remonteraient quant à eux plus haut que « la race des hommes » (τοῦ ἀνθρώπων γένους), car Kronos et Zeus auraient participé à une épreuve de lutte et les Kourètes, personnages associés à la naissance de Zeus, à une épreuve de course. Pausanias propose ensuite son « avis personnel » (δοκῶ δὲ ἔγωγε) et fait de Lykaon un contemporain de Cécrops (VIII, 2, 2). Ce passage montre bien comment Pausanias parvient à trouver une certaine logique interne à travers ces récits en dressant un parallèle reposant sur un critère d'ordre chronologique.

Poursuivons maintenant du côté d'Arkas, petit-fils de Lykaon, à qui l'on doit d'autres inventions importantes : « il introduisit la culture du grain, qu'il avait apprise de Triptolème, et enseigna aux hommes à faire le pain, à tisser des vêtements et d'autres choses encore ; il devait la connaissance de l'art de filer à Adristas » (καὶ τὸν τε ἡμερον καρπὸν ἐσηγάγετο οὗτος παρὰ Τριπτολέμου καὶ τὴν ποίησιν ἐδίδασκε τοῦ ἄρτου καὶ ἐσθῆτα ὑφαίνεσθαι καὶ ἄλλα, τὰ ἐς θαλασίαν μαθὼν παρ' Ἀδρίστα : VIII, 4, 1). Ces découvertes reliées à l'agriculture, à l'alimentation et à la fabrication des vêtements, s'inscrivent dans la lignée des réalisations de Pélasgos. C'est aussi à Arkas que l'Arcadie doit son nom, se substituant à celui de Pélasgie, et c'est de lui que les habitants de cette région ont pris leur nom d'Arcadiens, alors qu'ils se nommaient autrefois Pélasges (VIII, 4, 1). La généalogie des rois de l'Arcadie offre de cette manière une vision linéaire du processus civilisationnel entrepris à partir de Pélasgos. Arrivé au terme de son voyage à travers le Péloponnèse, le Périégète y trouve un territoire marqué par l'ancienneté de ses origines, le lieu des premières naissances, le berceau de la civilisation et du monde de la cité<sup>48</sup>. Est-il

<sup>48</sup> Certains commentateurs ont relevé la particularité du livre VIII et l'intérêt de Pausanias à l'égard des traditions arcadiennes : P. Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Seuil, 1983 ; F. Hartog, *Mémoire d'Ulysse, Récits sur la frontière en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1996.

possible de relever certaines préférences de la part de Pausanias dans son traitement de l'histoire lointaine des régions du Péloponnèse ? Que ce soit en Messénie ou en Arcadie, le Périégète dit s'être intéressé particulièrement aux généalogies de ces deux régions du Péloponnèse.

Le portrait que propose Pausanias à travers ces récits d'origine est caractérisé par la présence de nombreuses traditions locales qui mettent en scène un ou des épisodes liés à la naissance de la civilisation. Ces généalogies ne sont pas cependant tout à fait indépendantes les unes des autres, puisqu'elles permettent par exemple de tisser des liens de parenté entre différentes régions du monde grec. Elles participent également à la construction d'une vision globale du Péloponnèse, reposant à la fois sur des notions de géographie et d'histoire mythique ou légendaire, comme en témoignent les introductions des livres V et VIII de la *Périégèse*. Dans ce contexte, les récits d'origine remplissent une fonction étiologique, en expliquant la naissance des différentes régions du Péloponnèse, l'arrivée de ses premières populations et l'établissement des premiers rois. Bien que remontant à l'époque la plus lointaine, les récits d'origine permettent aussi d'ancrer ces traditions dans le réel contemporain et de dessiner les contours du « paysage culturel » dans lequel s'inscrit la *Périégèse*<sup>49</sup>.

La Grèce du temps de Pausanias, ses régions, ses peuples, servent de point de référence à partir duquel viennent se greffer les différents éléments qui composent les récits d'origines. Ce « retour à la source » permettrait d'expliquer le nom des régions et des peuples, au même titre que certaines pratiques cultuelles présentes dans le Péloponnèse, que ce soit les « Mystères des Grandes Divinités », ou encore les jeux organisés à Olympie ou en Arcadie. Pour donner naissance à son récit, Pausanias renvoie parfois à des sources livresques, comme en Corinthie

---

<sup>49</sup> L'expression « paysage culturel » traduit celle du *cultural landscape* qu'emploie S. E. Alcock : « Landscapes of Memory and the Authority of Pausanias », *Pausanias historien : huit exposés suivis de discussions*, préparés et présidés par J. Bingen, Vandoeuvres-Genève, Fondation Hardt, 1996, p. 241-276.

et en Messénie, mais il se fie généralement aux dires des habitants des différentes régions du Péloponnèse, en témoignent les expressions telles « les Arcadiens » et « les Lacédémoniens », ou encore les nombreux « on-dit » ou « ils disent ». Il ne manque cependant pas à l'occasion de soulever quelques incohérences ou invraisemblances, parmi tout ce qui se dit au sujet des cités, montrant par le fait même sa volonté d'organiser un tant soit peu le matériau qui compose cette *sungraphè*.

### 2.1.3 Origines et civilisation

Il est important de préciser que les récits d'origine des différentes régions du Péloponnèse que l'on peut lire à travers la *Périégèse* présentent quelques caractéristiques communes que met en valeur le témoignage de Pausanias. La quête des origines de la cité remonte à l'époque de l'organisation des communautés humaines, ce que l'on pourrait qualifier de préhistoire de l'organisation civique. C'est ce que l'on observe avec Phoronée (Argolide), Lélex et Mylès (Sparte), Eumèlos (Achaïe), Pélasgos et Lykaon (Arcadie). Alors que les traditions arcadiennes mettent en scène les premières étapes du processus civilisationnel, d'autres régions du Péloponnèse auraient aussi vécu cette forme de progrès menant à la naissance de la *polis*.

Lors de sa présentation des origines de l'Argolide, Pausanias mentionne que Phoronée est reconnu comme le premier habitant de cette région (ἐν τῇ γῇ ταύτῃ γενέσθαι πρῶτον : II, 15, 5). Il aurait également été le premier à rassembler les habitants (συνήγαγε πρῶτον ἐς κοινόν) qui vivaient autrefois de façon isolée et il les réunit dans une ville (ἄστυ) qui allait prendre le nom d'Argos<sup>50</sup>. Lors de son passage à Argos, Pausanias rappelle aussi que Phoronée est

<sup>50</sup> Phoronée occupe une place centrale au sein des traditions argiennes comme le rapporte la *Phoronide* qui fait de ce personnage l'équivalent de Deucalion, homme primordial qui vécut après le déluge : P. Chuvin, *La mythologie grecque : du premier homme à l'apotheose d'Héraclès*, Paris, Fayard, 1992, p. 62-63. Dans le *Timée* de Platon, alors que Critias rapporte les propos que Solon a tenus auprès des Égyptiens au sujet de « ce qui remonte à la plus haute antiquité », Solon

reconnu en Argolide pour avoir apporté le feu aux hommes, contrairement à la tradition véhiculée notamment par Hésiode (*Les travaux et les jours*, 50-58), qui attribue cette invention à Prométhée (II, 19, 5)<sup>51</sup>.

Les Argiens disent pouvoir montrer le tombeau de Prométhée, bien que Pausanias accorde plus de crédit au témoignage des habitants d'Oponthe en Locride, qui affirment aussi être en mesure de localiser le tombeau du fils de Japet (II, 19, 8). Malgré l'existence de ces deux monuments, le Périégète opte pour la tradition originaire de Locride, au détriment de la tradition argienne reposant sur une version moins courante du mythe de Prométhée. À ces deux héros civilisateurs correspondent deux régions d'influence, soit la Grèce centrale avec Prométhée et le Péloponnèse avec Phoronée, comme si ces deux personnages permettaient de rationaliser et de distribuer des compétences fondatrices.

Quant au roi Pélasgos, fils de Triopas, à ne pas confondre avec l'Arcadien Pélasgos, il joua un rôle primordial dans l'apparition de l'agriculture en Argolide, ayant personnellement accueilli Déméter, ce dont témoigne Pausanias qui soulève à ce sujet la question de la rivalité entre Athènes et Argos (I, 14, 2)<sup>52</sup>. Le Pélasgos Argien, rappelle Pausanias, serait le père de Larissa, l'éponyme de l'acropole de la ville d'Argos (II, 24, 1). L'Argolide et l'Arcadie reconnaissaient donc un Pélasgos à l'origine de leur région et peut-être serait-ce le signe d'une certaine rivalité. Mais s'agirait-il de deux héros différents ? Le Pélasgos d'Argos est-il le Pélasgos « fils de la Terre », tel que le présente la version arcadienne ? Le personnage que

---

« [...] raconta le mythe de Phoronée, qu'on dit être le premier homme, et de Niobé ; puis celui qui décrit comment Deucalion et Pyrrha survécurent au déluge » (22a).

<sup>51</sup> M. Piérart, « De l'endroit où l'on abritait quelques statues d'Argos et de la vraie nature du feu de Phoroneus : une note critique », *BCH*, 117 (2), 1993, p. 609-613. Phoronée aurait également introduit en Argolide le culte d'Héra : Hygin, *Fable*, 143. Car, fils de Phoroneus, est quant à lui reconnu comme étant le fondateur de Mégare : « La ville, dit-on, prit ce nom au moment où Car, le fils de Phoroneus, régnait sur ce pays. Ce fut alors la première fois, dit-on, qu'ils eurent des lieux de culte de Déméter, et les gens donnèrent à la ville le nom de Mégare » (I, 39, 5).

<sup>52</sup> Sur cette question : M. Piérart, « Héros fondateurs : héros civilisateurs : la rivalité entre Argos et Athènes vue par Pausanias », *Héros et héroïnes dans les mythes et les cultes grecs*, V. Pirenne-Delforge et E. S. de la Torre (éd.), Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2000, p. 409-434.



l'on associe au peuple primordial des Pélasges se retrouve dans plusieurs récits d'origine, que ce soit en Argolide, en Arcadie, en Thessalie, voire même en Italie<sup>53</sup>. Devons-nous y voir l'existence de récits parallèles, de traditions concurrentes ? Il n'est certes pas surprenant de constater que plusieurs cités ou régions aient voulu se rattacher d'une façon ou d'une autre à ce personnage que les Grecs situaient aux origines de la civilisation.

L'Argolide et l'Arcadie ne sont pas les seules régions du Péloponnèse à avoir joué un rôle dans le développement du monde civilisé. Le témoignage de Pausanias met en scène d'autres héros civilisateurs en Laconie, par exemple le premier roi Lélex qui donna son nom à la région (Lélégie) et à son peuple (Lélèges : III, 1, 1). Lors de son passage dans la région du Taygète, il note la présence d'un endroit nommé Alésiai (*Broyages*) et « ils disent » (λέγοντες) que Mylès, le fils de Lélex, est le premier à avoir inventé la meule et que c'est à Alésiai qu'il broya (ἀλέσαι) le grain (Μύλητα τὸν Λέλεγος πρῶτον ἀνθρώπων μύλην τε εὐρεῖν λέγοντες καὶ ἐν ταῖς Ἀλεσίαις ταύταις ἀλέσαι : III, 20, 2).

Le *topos* de l'arrivée de l'agriculture est aussi visible en Achaïe avec Eumèlos qui est reconnu en tant que héros autochtone. Lors de son passage à Patras, Pausanias note que c'est Eumèlos qui accueille Triptolème qui arrivait d'Attique : « [...] il reçoit de lui le blé cultivé et, instruit dans l'art de fonder une cité, l'appela Aroé (*Labour*) pour rappeler le travail de la terre » (τὸν τε καρπὸν λαμβάνει τὸν ἡμέρον καὶ οἰκίσαι διδαχθεὶς πόλιν Ἀρόην ὠνόμασεν ἐπὶ τῇ ἐργασίᾳ τῆς γῆς : VII, 18, 2). Les autochtones et les civilisateurs composent essentiellement le même groupe de héros associés aux origines des peuples et des régions du Péloponnèse, au thème de l'invention, à la nomination

<sup>53</sup> Dans l'*Illiade*, les Pélasges sont rattachés à la Thessalie et à l'Argolide : « Hippothoos, lui, conduit les tribus des Pélasges aux bonnes lances, des Pélasges habitants de la plantureuse Larisse » (II, 840-841) ; « Voici encore les gens de l'Argos Pélasgique [...] » (II, 681). Voir aussi : Eschyle, *Les Suppliants*, 254-259 ; Denys d'Halicarnasse, I, 7 et D. Briquel, *Les Pélasges en Italie, Recherches sur l'histoire de la légende*, Paris, de Boccard, 1984.

des territoires et des populations. Les récits d'origine de l'Argolide, de la Laconie, de l'Achaïe et de l'Arcadie permettent à chacune de ces régions du Péloponnèse d'inscrire son plus lointain passé dans une époque remontant aux premiers temps de la civilisation. Malgré leur consonance locale, ces récits sont composés d'une trame narrative semblable qui présente la formation des premières communautés gouvernées par un roi et le développement de l'agriculture, comme si l'« âge d'or » était situé, non seulement en Arcadie, mais à travers tout le Péloponnèse.

Il est important de souligner la présence de Triptolème et indirectement de Déméter à travers les récits d'origine de l'Argolide, de l'Achaïe et de l'Arcadie<sup>54</sup>. Triptolème s'insère visiblement dans un réseau de traditions régionales qui permettraient d'intégrer ce héros au sein de récits d'origine distincts. Ce personnage est par ailleurs bien connu à travers la tradition athénienne et l'*Hymne à Déméter* (153, 474, 477) qui, à l'époque classique, voyait en Triptolème l'incarnation de la cité d'Athènes et qui véhiculait de lui l'image du héros responsable de la propagation de la civilisation à travers le monde grec<sup>55</sup>. Le texte de Pausanias met pour sa part en évidence différentes généalogies relatives à ce héros éleusinien qui aurait exercé son influence dans plusieurs régions du monde grec<sup>56</sup>. Déméter n'avait-elle pas donné à Triptolème un char pour qu'il semât du blé sur l'ensemble de la terre habitée, pour reprendre les mots d'Apollodore (I, 5, 2) ? Pausanias était pour sa part conscient du fait que plusieurs régions du monde grec s'appropriaient le personnage de Triptolème, mais l'existence de ces

<sup>54</sup> Sur la question du rôle dévolu à Déméter à travers les récits de fondation : F. de Polignac, « Déméter ou l'altérité dans la fondation », *Tracés de fondation*, M. Detienne (dir.), Louvain-Paris, Peeters, 1990, p. 289-300.

<sup>55</sup> Cette question a été bien étudiée à travers un corpus de sources iconographiques par I. K. et A. E. Raubitschek : « The Mission of Triptolemos », *Studies in Athenian Architecture, Sculpture and Topography Presented to Homer A. Thompson*, Princeton, Princeton University Press, 1982, p. 109-117.

<sup>56</sup> « Mais les Athéniens et tous ceux qui suivent la tradition athénienne <...> savent que Triptolème fils de Céléos, sema et cultiva le premier une céréale » (I, 14, 2). Plusieurs légendes circulaient autour de Triptolème comme le rapporte Pausanias au livre I. Un poème peut-être attribué à Musée le présente comme le fils d'Océan et de Gè, alors qu'un poème qui pourrait être de la main d'Orphée en fait le fils de Dysaulès. Finalement, selon l'Athénien Choirilos, Triptolème serait le fils de Raros et d'une fille d'Amphictyon (I, 14, 3).

variantes n'était pas non plus incompatible avec l'idée voulant que ce personnage fût aussi un « bien commun » pour l'ensemble de la Grèce.

Les récits mettant en scène les héros civilisateurs permettent aussi de rappeler les anciens toponymes et ethnonymes de la Laconie et de l'Arcadie : Lélex (Lélégie, Lélèges), Pélasgos (Pélasgie, Pélasges). On le voit, la quête des origines des différentes régions du Péloponnèse soulève un problème qui se posait déjà dans l'Antiquité, soit celui de la recherche d'un peuple primordial, d'un *Urvolk*, comme en témoignent surtout les traditions laconiennes et arcadiennes<sup>57</sup>. Dans le cas des Lélèges, plusieurs traditions permettent de rattacher ce peuple à différentes régions du monde grec, que ce soit à la Troade, la Carie<sup>58</sup>, la Locride, les îles égéennes, la Mégaride ou la Laconie<sup>59</sup>. Un éponyme du nom de Lélex est donc présent dans la région de Sparte, mais aussi à Mégare et un descendant du Lélex de Mégare est reconnu en tant que fondateur de la Pylos d'Élide (I, 39, 6 ; 44, 3 ; VI, 22, 5)<sup>60</sup>.

Devons-nous y voir des traditions locales se servant du même héros éponyme dans la cadre de leur récit d'origine ? Sans pouvoir ici aborder l'ensemble des traditions relatives aux Lélèges dans le monde grec, il convient de noter que les traditions mégarienne et laconienne rapportées par Pausanias font état de deux modes de représentation de l'origine bien distincts et non incompatibles aux yeux du Périégète ; soit, d'une part, l'autochtonie à travers

<sup>57</sup> La recherche d'un foyer originel occupe une place importante par l'entremise des récits d'origines. On retrouve cette idée plus près de nous dans certains travaux portant sur les Indo-Européens.

<sup>58</sup> « Les Cariens ont passé des îles sur le continent ; autrefois sujets de Minos sous le nom de Lélèges [...] » (Hérodote, I, 171). « Ceux qui habitaient la contrée étaient des Lélèges, une fraction du peuple carien et, en majorité, des Lydiens [...] » (Pausanias, VII, 2, 8 ; voir aussi : VII, 4, 1).

<sup>59</sup> Sur ces traditions : R. Descat, « Les traditions grecques sur les Lélèges », *Origines gentium*, textes réunis par V. Fromentin et S. Gotteland, Paris, de Boccard, 2001, p. 169-177.

<sup>60</sup> « À la douzième génération après Car, le fils de Phoroneus, on dit à Mégare que Lélège vint d'Égypte exercer la royauté et que les habitants prirent le nom de Lélèges sous son règne ; que Pylas fut le fils de Cléson, fils lui-même de Lélège [...] Quand on descend de l'acropole, il y a le monument de Lélex, près de la mer, Lélex qui, dit-on, vint d'Égypte pour exercer la royauté et qui était le fils de Poséidon et de Libyé, fille d'Épaphos » (I, 39, 6 ; 44, 3). « C'est cette Pylos que fonda, comme je l'ai déjà dit, le Mégarien Pylon fils de Cléson » (VI, 22, 5).

Lélex autochtone en Laconie et, d'autre part, la provenance étrangère par l'entremise de Lélex Égyptien à Mégare<sup>61</sup>.

Le même problème se pose du côté des Pélasges. Hérodote présente un résumé plus schématique que celui de Pausanias qui ne cherche pas, une fois de plus, à unifier les traditions. D'après l'historien des guerres médiques, ces Pélasges, à la fois préhelléniques et ancêtres des Doriens, auraient migré à la suite de l'arrivée des « Grecs » ; ce peuple aurait subsisté en Italie du Sud et dans l'Hellespont (I, 56-58). Chez Pausanias, on observe plutôt diverses traditions qui ne concordent pas toujours entre elles, mais qui, du fait qu'elles existent, méritent d'être rapportées. L'identification à un ancêtre primordial et les traditions montrant la participation au processus civilisationnel mettent en valeur ce que N. Loraux qualifiait d'« insularité des cités grecques »<sup>62</sup>. C'est ce que montre à sa façon la *Périégèse* en donnant de la visibilité aux traditions péloponnésienes, et en montrant du même coup leur relativité, leurs existences parallèles.

#### 2.1.4 Autochtonies

Cette représentation « insulaire » des origines peut aussi se lire à travers le *topos* de l'autochtonie que l'on observe à différents endroits dans le monde grec. Le thème de l'autochtonie athénienne est bien connu, notamment par l'entremise de quelques auteurs de l'époque classique, mais la *Périégèse* permet d'interroger d'autres traditions du même type, cette fois dans le contexte péloponnésien. Les descendants de Cécrops n'auraient visiblement pas été les seuls à pouvoir

<sup>61</sup> « Oscillant entre l'autochtonie et son contraire, l'extériorité territoriale, le dynaste lélège incarne en tout cas l'altérité qui va permettre l'affirmation de l'identité » : C. Calame, « Le récit généalogique spartiate : la représentation mythologique d'une organisation spatiale », *QS*, 13, 1987, p. 49.

<sup>62</sup> « Faut-il en conclure qu'en s'attribuant un ancêtre primordial toutes les cités revendiquaient, chacune pour soi, l'honneur d'avoir donné naissance à l'humanité [...] Certes l'insularité des cités grecques les y poussait, et la rivalité de prestige aussi, qui les animait les unes contre les autres [...] » : N. Loraux, « Origines des hommes. Les mythes grecs : naître enfin mortels », *Dictionnaire des mythologies*, tome 2, Y. Bonnefoy (dir.), Paris, Flammarion, 1981, p. 201.



« bénéficier de l'autochtonie »<sup>63</sup>. Le Périégète présente au livre V un tableau simplifié des autochtones dans le Péloponnèse : « Parmi les peuples qui habitent le Péloponnèse, les Arcadiens et les Achéens sont autochtones » (Γένη δὲ οἰκεῖ Πελοπόννησον Ἀρκάδες μὲν αὐτόχθονες καὶ Ἀχαιοί : V, 1, 1). Par opposition, les autres sont considérés comme des « peuples émigrés » (ἐπηλύδων ἀνθρώπων), comme les Doriens, les Dryopes et les Étoliens (V, 1, 2-3)<sup>64</sup>.

Bien que les termes *autochthôn* et *gègenès* puissent être traduits par « issu de la terre », le *gègenès* est davantage associé à la Terre primordiale (*Gaia*), ou encore à la résultante d'une intervention divine<sup>65</sup>. C'est ce que l'on observe à Égine au livre II de la *Périégèse*, alors que Zeus, à la demande d'Éaque, « dit-on, fit sortir des hommes de la terre » (ἀνείναι τοὺς ἀνθρώπους φασὶν ἐκ τῆς γῆς : II, 29, 2, trad. pers.). Cette naissance n'est pas sans rappeler celle des Spartes dans le récit de la fondation de Thèbes, où l'on voit ces hommes armés pousser du sol après que Cadmos eut semé les dents du dragon qu'il venait d'affronter<sup>66</sup>.

Le terme *autochthôn* renvoie plutôt à l'idée d'être « né du sol même », ou à la notion de « patrie »<sup>67</sup>. L'*autochthôn* se présente essentiellement comme l'ancêtre d'une communauté sans être à l'origine du genre humain. Les Grecs véhiculaient par ailleurs d'autres récits représentant la naissance de l'humanité par

<sup>63</sup> Sur l'autochtonie athénienne à l'époque classique : N. Loraux, « L'autochtonie, une topique athénienne. Le mythe dans l'espace civique », *Annales ESC*, 34, 1979, p. 3-26 ; *id.*, « Les bénéfices de l'autochtonie », *Né de la terre, Mythe et politique à Athènes*, Paris, Seuil, 1996, p. 27-48 ; S. Gotteland, *Mythe et rhétorique : les exemples mythiques dans le discours politique de l'Athènes classique*, Paris, Les Belles Lettres, 2001.

<sup>64</sup> Pour Hérodote, les Doriens, les Étoliens, les Dryopes et les Lemniens ont une origine migrante (VIII, 73).

<sup>65</sup> Pensons aussi à Orion sur l'île de Délos : « Artémis, quant à elle, tua Orion à Délos. On dit qu'il était né de la Terre, avec un corps gigantesque » (Apollodore, I, 4, 3, trad. J.-C. Carrière et B. Massonnie). Voir également le cas d'Ozole en Locride (X, 38, 3), ou encore la naissance d'Érichthonios né du sperme d'Héphaïstos.

<sup>66</sup> F. Vian, *Les origines de Thèbes, Cadmos et les Spartes*, Paris, Klincksieck, 1963. Voir aussi : Ovide, *Métamorphoses*, III, 1-130.

<sup>67</sup> M. Cochet, « L'autochtonie chez Pausanias : modèle ou exception athénienne ? », *Poikilia*, 1996, p. 8. Voir aussi : N. Loraux, « Origines des hommes. Les mythes grecs : naître enfin mortels », *Dictionnaire des mythologies*, tome 2, Y. Bonnefoy (dir.), Paris, Flammarion, 1981, p. 197.

l'entremise de Deucalion et de Pyrrha. La *Périégèse* offre, quant à elle, l'occasion d'entrer dans l'univers de la cité et de situer le *topos* de l'autochtonie dans le contexte péloponnésien. Il convient de distinguer les héros autochtones régionaux des héros autochtones liés plus directement à la fondation d'une cité. On trouve dans le premier groupe les personnages de Lélex en Laconie et de Pélasgos en Arcadie, personnages qui se rapprochent de Cécrops en Attique (I, 2, 6) ou d'Ogygos en Béotie (IX, 5, 1).

En Laconie, c'est le roi Lélex (αὐτόχθων) qui permettait aux habitants de cette région de se dire « autochtones » (III, 1, 1)<sup>68</sup>, fait d'ailleurs étonnant puisque l'autochtonie athénienne véhiculée à l'époque classique s'opposait à l'origine étrangère des Lacédémoniens par l'entremise du retour des Héraclides. Les « Achéens », que Pausanias présente comme un des peuples autochtones du Péloponnèse, jouaient un rôle important dans la « mémoire des origines » de Sparte et les souvenirs du passé prédorien de la cité sont bel et bien présents dans son oeuvre<sup>69</sup>. Le témoignage de Pausanias laisse entendre que cette « identité » laconienne s'est construite à partir d'éléments tirés des différentes phases de l'histoire régionale.

L'autochtonie des Arcadiens est mieux connue chez ce peuple, que la tradition reconnaît comme étant « prosélène » (προσέληνοι), dénomination notamment véhiculée par les poètes hellénistiques<sup>70</sup>. Dans cette même lignée, Pausanias fait de l'Arcadie l'archétype de l'autochtonie, puisque les habitants de cette région auraient habité leur pays depuis ses origines jusqu'à l'époque du Périégète (οἱ δὲ Ἀρκάδες διατελοῦσιν ἐξ ἀρχῆς καὶ ἐς τόδε τὴν ἑαυτῶν ἔχοντες : V, 1, 2)<sup>71</sup>. C'est Pélasgos qui donna son nom à la Pélasgie et qui est

<sup>68</sup> Voir également : Apollodore, III, 10, 3.

<sup>69</sup> P. Lévêque, « La mémoire achéenne de Sparte : analyse de la rue Aphétaïs », *La transizione dal Miceneo all'Alto Arcaismo : dal palazzo alla città*, D. Musti et al. (dir.), Roma, CNR, 1991, p. 573-581.

<sup>70</sup> L'expression remonterait à Hippias de Rhégion (V<sup>e</sup> s. ; *FGrHist*, 554, f. 7).

<sup>71</sup> P. Borgeaud, *Recherches sur le dieu Pan*, Rome, Istituto Svizzero, 1979, p. 19-23. Cette ancienne Arcadie suscita de nombreuses représentations imagées (Âge d'or, paysages

« le premier homme à naître sur cette terre » (γένοιτο ἐν τῇ γῇ ταύτῃ πρῶτος : VIII, 1, 4)<sup>72</sup>. Bien que le témoignage de Pausanias offre généralement très peu de renseignements sur la personnalité des héros fondateurs, Pélasgos fait l'objet d'une description sommaire : « assurément, par la taille, la force et la beauté, Pélasgos l'emportait et par son jugement il dépassait les autres [...] » (μεγέθει μέντοι καὶ κατὰ ἀλκὴν καὶ κάλλος προεῖχεν ὁ Πελασγὸς καὶ γνώμην ὑπὲρ τοὺς ἄλλους ἦν : VIII, 1, 4). Ces qualités physiques et intellectuelles permettent de comprendre pourquoi il fut choisi pour régner sur l'Arcadie<sup>73</sup>.

Aux côtés de ces autochtones régionaux, on trouve aussi des autochtones fondateurs de cités comme on le constate à Sicyone et à Phlionte (Corinthe), à Patras (Achaïe), à Phigalie et à Phénéos (Arcadie)<sup>74</sup>. Dans la région de Sicyone, c'est Aigialeus fondateur d'Aigialéia, premier habitant de ce pays qui serait « né du sol même » (αὐτόχθων : II, 5, 6). Aux côtés des cités influentes comme Sicyone ou Athènes, une petite ville comme Phlionte en Corinthe a aussi revendiqué l'autochtonie par l'entremise d'Aras, fondateur d'Arantia, premier habitant de cette terre et lui aussi « né du sol même » (αὐτόχθονα : II, 12, 3-4)<sup>75</sup>.

Au livre VII consacré à l'Achaïe, Pausanias note également que les habitants de Patras avaient des origines autochtones, car c'est Eumèlos, un autochtone (αὐτόχθονα), qui s'établit le premier dans le pays et y fonda la cité d'Aroé (VII, 18, 2 et 5). Cette tradition se joint à celle de la venue des Achéens

---

bucoliques, etc.) véhiculées à différentes époques de l'histoire occidentale. Voir notamment : J. Bayet, « Les origines de l'arcadisme romain », *Mélanges de l'école française de Rome*, 38, 1920, p. 63-143 ; F. Collin, « Poétique de l'Arcadie, de Virgile à Bonnefoy », *BAGB*, 2006 (2), p. 92-122.

<sup>72</sup> Apollodore, II, 1, 2 ; Hésiode, f. 160, Merkelbach-West.

<sup>73</sup> « Au reste, le poète Asios s'exprime ainsi sur lui : 'Pélasgos, rival des dieux, sur les montagnes chevelues, la terre noire l'enfanta, pour qu'il y eût une race de mortels' » (VIII, 1, 4).

<sup>74</sup> Dans les livres IX et X de la *Périégèse*, on peut lire la présence d'un héros fondateur autochtone dans l'ancien pays de Thèbes (Ogygos : IX, 5, 1), à Alalcomènes (Alalcomènes : IX, 33, 5) et à Lédon (Lédon : X, 33, 1).

<sup>75</sup> P. Chuvin, *La mythologie grecque : du premier homme à l'apothéose d'Héraclès*, Paris, Fayard, 1992, p. 43.



dans la région, Achéens originaires de Sparte et d'Argos que Pausanias présente aussi comme des autochtones (V, 1, 1). Du côté de l'Arcadie cette fois, d'autres traditions sont associées à des cités, comme dans le cas de Phigalie et de Phénéos. Pausanias rejette cependant la tradition qui faisait de Phigalos, non pas un fils de Lykaon, mais un autochtone (αὐτόχθονα : VIII, 39, 2), et le Périégète rapporte que le fondateur éponyme de Phénéos était un homme autochtone (ἄνδρα αὐτόχθονα : VIII, 14, 4). Alors que les habitants de toute une région pouvaient se dire autochtones, le témoignage de Pausanias montre aussi comment certaines de ces traditions anciennes pouvaient aussi être reliées à des cités en particulier.

Les travaux portant sur l'autochtonie athénienne ont bien montré que cette dernière servait, à l'époque classique, à légitimer le caractère hégémonique d'Athènes et à faire de la citoyenneté athénienne une citoyenneté remontant à la plus haute antiquité et qui devait servir de modèle au reste de l'humanité<sup>76</sup>. Les traditions d'autochtonie permettaient aussi à d'autres régions ou cités du monde grec de revendiquer une ancienneté, une antériorité, par rapport aux communautés voisines. À titre d'exemple, les Phliasiens se réclamaient de l'autochtonie, mais d'une autochtonie encore plus ancienne que celle des descendants de Pélasgos en Arcadie, ou des autochtones d'Athènes, puisque Aras était le contemporain de Prométhée (II, 14, 4). En Arcadie, précise Pausanias, Lykaon, fils de Pélasgos, était, quant à lui, contemporain de Cécrops (VIII, 2, 2). Cette façon de situer les traditions entre elles montre bien qu'il est possible de les inscrire dans une certaine logique qui n'est pas hors du temps, mais qui répond à un souci d'ordre chronologique, aussi approximatif soit-il.

Mais on ne peut savoir, à la lecture de la *Périégèse*, si tous ces récits d'autochtonie revêtaient un caractère idéologique, comme c'était le cas à Athènes à l'époque classique. Il est cependant possible de noter que l'autochtonie apparaît seulement à travers quelques récits d'origine, que ce soit dans le monde grec ou

---

<sup>76</sup> N. Loraux (1979), *loc. cit.*, p. 3.



encore dans le monde romain<sup>77</sup>. À l'époque de Pausanias, Lucien ne manque pas d'ailleurs de se moquer de la prétention des Athéniens qui auraient, comme des légumes, poussé de l'Attique (ἐκ τῆς Ἀττικῆς ἀναφῦναι καθάπερ τὰ λάχανα : *L'ami du mensonge*, 3)<sup>78</sup>. Lucien était visiblement conscient de la visée de ces récits mythiques et de leur invraisemblance pour un esprit plus rationnel, alors que Pausanias, de son côté, montre que les Athéniens n'étaient pas les seuls à se dire « nés de la terre », sans pour autant présenter ces traditions avec ironie.

L'existence des personnages autochtones prouvait d'une certaine façon l'ancienneté des régions et cités concernées et les associait à la naissance du monde civilisé<sup>79</sup>. C'est ce que l'on observe en Laconie à travers le personnage de Lélex puis de Lacédémon et en Arcadie avec Pélasgos et Lykaon. Le *topos* de l'autochtonie servirait également à légitimer une souveraineté à la fois territoriale et politique. Ces héros autochtones, comme la plupart des héros fondateurs, sont à l'origine d'une généalogie royale enracinée dans le territoire, conférant ainsi au récit d'autochtonie une prééminence, du moins théorique, par rapport aux autres récits fondateurs<sup>80</sup>.

C'est bien l'une des particularités de la *Périégèse* de présenter des traditions en parallèle et on peut se demander, dans ce contexte, comment Pausanias considérerait « ceux que l'on nomme à Athènes les autochtones » (τῶν λεγομένων Ἀθηνησιν αὐτοχθόνων : II, 14, 4). La *Périégèse* présente, sous forme

<sup>77</sup> J. Kolendo, « Origines antiques des débats modernes sur l'autochtonie », *Histoire, espaces et marges de l'Antiquité : hommages à Monique Clavel Lévêque*, tome 4, M. Garrido-Hory et A. Gonzalès (éd.), Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2005, p. 25-50.

<sup>78</sup> [...] comment ne pas rire, en voyant des villes et des nations entières mentir unanimement et officiellement ? [...] les Athéniens affirment qu'Érichthonios est né de la terre et que les premiers hommes ont poussé du sol de l'Attique, comme des légumes, en quoi ils s'attribuent du moins une origine plus noble que celle des Thébains qui racontent que des dents d'un serpent il germa des Spartes [...] les Athéniens et les Thébains et les autres, s'il en est, rendent leur patrie plus respectable par de pareilles fictions (Lucien, *L'ami du mensonge*, 3-4, trad. É. Chambry).

<sup>79</sup> C'est ce qu'observe N. Loraux dans le cas d'Athènes, sans toutefois proposer des rapprochements avec d'autres récits d'origine, à travers les personnages de Cécrops et d'Érichthonios : (1979), *loc. cit.*, p. 4.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 10.

d'allusions, les principaux personnages qui incarnaient cette autochtonie athénienne, sans qu'ils s'inscrivent dans un récit détaillé, récit dont les grandes lignes étaient par ailleurs bien connues de Pausanias et de ses contemporains notamment par l'entremise de textes remontant à l'époque classique, ceux de philosophes ou d'orateurs attiques en particulier<sup>81</sup>. Le Périégète rappelle en fait l'ancienneté des Athéniens pour la relativiser, comme le proposait aussi Strabon<sup>82</sup>, puisqu'il laisse entendre que cette ancienneté était contestée par les Argiens, au même titre que les Égyptiens comparaient leur ancienneté à celle des Phrygiens (I, 14, 2)<sup>83</sup>.

Comment comprendre à partir de ce constat la place que Pausanias accorde aux autochtonies dans sa description ? Comme le souligne E. Oudot, l'objectif de Pausanias n'est pas de souligner la singularité d'Athènes en matière d'ancienneté, mais bien de présenter un ensemble de traditions qui serviraient à dresser le portrait de « toutes les choses grecques » (πάντα τὰ Ἑλληνικά). La *Périégèse* ne valorise pas une région en particulier, ou encore un peuple revendiquant son rôle dans le processus civilisationnel et prétendant à des origines autochtones. On est loin ici du genre rhétorique de l'éloge de la cité que l'on peut lire notamment chez Isocrate (*Panégérique*), ou encore chez Aelius Aristide (*Panathénaïque*), un contemporain de Pausanias<sup>84</sup>. Chez ces auteurs, la cité d'Athènes sert de modèle et

<sup>81</sup> E. Oudot, « Penser l'autochtonie athénienne à l'époque impériale », *Origines gentium*, textes réunis par V. Fromentin et S. Gotteland, Paris, de Boccard, 2001, p. 95-108. Voir notamment : Aelius Aristide, *Panathénaïque*, 24-30.

<sup>82</sup> « [...] le géographe va à contre-courant de la tradition littéraire qui fait de l'Attique une terre d'exception et du peuple athénien un peuple singulier par ses origines » : E. Oudot, *loc. cit.*, p. 103.

<sup>83</sup> « Ainsi, Pausanias n'évoque l'antériorité temporelle des Athéniens que pour souligner qu'elle peut être contestée. Et surtout, s'il peut être question d'une plus grande ancienneté des Athéniens, il ne s'agit nullement d'une préséance absolue : nous sommes clairement dans le cadre d'une comparaison » : *ibid.*, p. 99. On peut également penser ici à ce passage d'Origène citant Celse dans la première moitié du III<sup>e</sup> s. ap. J.-C. : « Les peuples qui revendiquent l'ancienneté, Athéniens, Égyptiens, Arcadiens, Phrygiens, affirment que certains de leurs membres sont nés de la terre, et en fournissent chacun les preuves » (*Contre Celse*, 36, 2-6).

<sup>84</sup> J. Bouffartigue, « La tradition de l'éloge de la cité dans le monde grec », *La fin de la cité antique et le début de la cité médiévale de la fin du III<sup>e</sup> siècle à l'avènement de Charlemagne*, C. Lepelley (dir.), Bari, Edipuglia, 1996, p. 43-58.

de centre de référence pour l'ensemble du monde grec. Pour Aelius Aristide, les origines d'Athènes, de même que son rôle dans le développement du monde civilisé devait également servir de modèle aux yeux de Rome<sup>85</sup>.

L'approche de Pausanias est moins axée sur les récupérations possibles de ces traditions que sur le besoin de les rapporter et de les inscrire dans le « présent de la visite ». Guidé par le principe visant à présenter les « récits des Grecs », le Périégète en vient à créer des rapprochements entre des traditions parallèles, à faire ressortir la relativité de ces traditions, d'une certaine façon. À travers la *Périégèse*, les traditions grecques sont présentées dans un récit visant surtout à montrer les traditions et les monuments les plus mémorables du monde grec, sans que la « rhétorique de l'altérité » des historiens-géographes grecs ou historiens-encyclopédistes romains n'y trouve sa place<sup>86</sup>.

## 2.2 Fondations anciennes

Les récits d'origine permettent à Pausanias de situer les cités qu'il s'apprête à visiter dans un cadre mêlant à la fois la géographie et une représentation littéraire, mythique des premiers temps. De ces récits d'origine émergent parfois des récits de fondation de cités, certains héros civilisateurs ou autochtones étant aussi considérés comme des héros bâtisseurs. Mais la plupart du temps, les récits de fondation sont directement intégrés au parcours de Pausanias à travers les cités, parcours dans le Péloponnèse que nous tâcherons de suivre. L'œuvre de Pausanias appartient au genre de la périégèse, à celui du récit de voyage, ce qui l'amène à composer avec des traditions se rapportant à des espaces et à des époques différentes selon les régions et les cités visitées. Des fondations

---

<sup>85</sup> E. Oudot, « L'Athènes primitive sous l'empire romain : l'exemple du *Panathénaïque* d'Aelius Aristide », *Anabases*, 3, 2006, p. 195-212.

<sup>86</sup> Pour le monde grec : F. Hartog, *Le miroir d'Hérodote, Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 2001 (1980). Dans le contexte romain : P. Cordier, « L'ethnographie romaine et ses primitifs : les paradoxes de la 'préhistoire' au présent », *Anabases*, 3, 2006, p. 173-193.

anciennes côtoient des fondations plus récentes, des cités toujours habitées et florissantes à l'époque de Pausanias côtoient des cités abandonnées ou en ruine. Pour bien comprendre de quoi est fait le témoignage du Périégète, il est important de commencer par distinguer les cités du Péloponnèse dont le récit de fondation remonte à une époque mythique ou légendaire d'avec les cités fondées à l'époque historique, comme c'est le cas de Messène et de Mégalopolis.

Ces « cités antiques » représentent l'essentiel des cités visitées par Pausanias qui, tout au long de son itinéraire, porte son attention sur ce qui est le plus ancien, sur ces « antiquités » de la Grèce représentées par des traditions ou des monuments anciens, au détriment de ce qui lui est contemporain<sup>87</sup>. Il importe maintenant de voir comment le Périégète construit ses références au passé légendaire des cités, d'abord par le biais des fondations anciennes qui parsèment l'itinéraire de tout le Péloponnèse. Suivant l'itinéraire de Pausanias, l'approche régionale de la péninsule permettra de faire quelques comparaisons entre les composantes de la « mémoire des origines » de ces régions et cités du monde grec.

### 2.2.1 Principaux récits

La *Périégèse* est caractérisée par un certain nombre de choix faits en fonction des préférences de son auteur, ou encore de l'état ou de la diversité des sources textuelles ou orales qu'il avait à sa disposition au moment de la rédaction de son récit. Dans sa volonté de parcourir « toutes les choses grecques » (πάντα τὰ Ἑλληνικά), Pausanias s'intéresse à un grand nombre de cités qu'il a parcourues ou dont il aurait entendu parler, sans qu'il soit toujours en mesure d'offrir un portrait détaillé de chacune d'elles.

---

<sup>87</sup> H. Sidebottom, « Pausanias : Past, Present, and Closure », *CQ*, 52 (2), 2002, p. 494-499 ; L. Bruit Zaidman, « La notion d'*archaion* dans la *Périégèse* de Pausanias », *Grecs et Romains aux prises avec l'histoire, Représentations, récits et idéologie*, G. Lachenaud et D. Longrée (éd.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, p. 21-30.



Un premier groupe de récits se rapporte à quelques grandes cités péloponnésiennes, soit Corinthe (Corinthie), Argos, Trézène (Argolide), Sparte (Laconie), Élis (Élide), Patras (Achaïe), Mantinée, Phigalie et Tégée (Arcadie). Ces fondations anciennes s'inscrivent dans le parcours de Pausanias qui, de façon générale, se rend dans la principale cité de la région et propose ensuite quelques itinéraires possibles<sup>88</sup>. Mais le Périégète porte aussi son attention sur des cités moins importantes, voire disparues à son époque, mais dont le passé légendaire est manifestement « digne de mémoire », comme c'est le cas de Sicyone, Phlionte et Mycènes. Ces différentes « cités antiques » font l'objet de récits plus détaillés, aux côtés des extraits se rapportant aux autres cités du Péloponnèse qui seront présentés dans la section suivante.

### *Corinthie*

Pausanias rapporte plusieurs traditions rappelant les origines grecques des villes de Corinthe et Sicyone, bien que la première soit devenue une colonie romaine et que la deuxième ait été à l'état de ruine lors de son passage. Les origines de CORINTHE remonteraient à l'éponyme Corinthos, sur lequel nous avons déjà dit quelques mots. La fondation de la cité grecque ne fait pas l'objet d'un récit en bonne et due forme, mais Pausanias laisse entrevoir qu'elle s'identifiait à la cité d'Éphyre, la demeure d'Éphyra, fille d'Okéanos, puis habitée par Corinthos.

Dans l'*Iliade*, le *Catalogue des Vaisseaux* mentionne la « riche Corinthe »<sup>89</sup> (ἀφνειὸν τε Κόρινθον) en tant que cité soumise au royaume

---

<sup>88</sup> « Pausanias moves from the border by the shortest route to the capital, describes what is to be seen there, takes another road to the border, describing what seems worth recording, and then, returning to the capital and taking another road, continues until he finally crosses the border to another district, where again he goes straight to its center (as with Corinth, Argos, Sparta, Mantinea, Megalopolis, Tegea, and Thebes) » : C. Habicht, *Pausanias' Guide to Ancient Greece*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1998 (1985), p. 19-20.

<sup>89</sup> « Il est une ville, Éphyre, au fond de l'Argolide, nourricière de cavales. Là vivait Sisyphe, fils d'Éole. Il eut pour fils Glaucos. Et Glaucos fut père à son tour de Bellérophon sans reproche, à qui les dieux accordèrent ensemble beauté et charmant courage » (*Iliade*, VI, 152-157).

d'Agamemnon (II, 570), ce que ne manque pas de rappeler Pausanias (II, 4, 2-3)<sup>90</sup>. L'identification avec la cité d'Éphyre, de même que l'arrivée de Médée, Jason, Sisyphe et Bellérophon dans la généalogie royale de Corinthe, serait peut-être l'œuvre d'Eumélos, l'auteur d'une *Histoire de Corinthe*<sup>91</sup>. Ces traditions permettaient visiblement de doter les Corinthiens d'une origine distincte de celle des Argiens et des descendants d'Agamemnon.

De Corinthe, Pausanias se dirige ensuite du côté de SICYONE, une cité située non loin de l'Achaïe et frontalière avec le territoire des Corinthiens (II, 5, 6). Sicyone était reconnue pour l'ancienneté de ses origines et c'est peut-être ce qui amena Pausanias à apporter une attention particulière à ses traditions légendaires<sup>92</sup>. Les habitants de Sicyone « rapportent à propos de leur pays la tradition suivante » (περὶ τῆς χώρας τῆς σφετέρας λέγουσιν : II, 5, 6) : Aigialeus en était le premier habitant autochtone (αὐτόχθων) et il donna son nom à la région appelée Aigialos (*Littoral*), soit l'ancienne dénomination de l'Achaïe toujours utilisée à l'époque de Pausanias (V, 5, 1 ; VII, 1, 1). Aigialeus est également reconnu comme étant le fondateur d'Aigialéia (II, 5, 6)<sup>93</sup>.

Bien que le personnage d'Aigialeus soit au centre du récit d'origine de la région habitée par les Sicyoniens, d'autres personnages interviennent également dans le *logos* de la fondation de Sicyone, dont Apis, Épopeus et l'éponyme Sicyon. Descendant d'Aigialeus, Apis possédait un grand pouvoir, à un point tel

---

« The saga, it appears, did not speak at all of Corinth. This was unwelcome to the pride of the Corinthians, who supplied the lack by identifying their city with the Homeric Ephyre, home of Sisyphe and Bellerophon » : T. J. Dunbabin, « The Early History of Corinth », *JHS*, 68, 1948, p. 60.

<sup>90</sup> « N'ayant point de chef en propre à la guerre de Troie, ils firent campagne dans les rangs des Mycéniens et des peuples vassaux d'Agamemnon » (II, 4, 2-3).

<sup>91</sup> T. J. Dunbabin, *loc. cit.*, p. 67.

<sup>92</sup> C'est sur le territoire de Sicyone (Mékonè) qu'aurait eu lieu le premier sacrifice instituant la séparation entre les hommes et les dieux d'après Hésiode (*Théogonie*, 535-536).

<sup>93</sup> « Les Sicyoniens [...] rapportent à propos de leur pays la tradition suivante : Aigialeus en aurait été le premier habitant, né du sol même, et la région du Péloponnèse appelée de nos jours encore Aigialos serait ainsi nommée depuis son règne ; il aurait fondé d'abord dans la plaine la ville d'Aigialéia » (II, 5, 6). Autrement, l'épouse de Diomède se nommait aussi Aigialéia et elle était la fille d'Adraste (*Iliade*, V, 412 et suiv.).

reconnu qu'avant l'arrivée de Pélops à Olympie, « le pays en-deçà de l'Isthme » (ὡς τὴν ἐντὸς Ἰσθμοῦ χώραν) se nommait Apia (II, 5, 7). Par la suite, Épopéus arriva de Thessalie et exerça le pouvoir en Aigialos (II, 6, 1). « Ils disent » (λέγουσιν) que c'est sous son règne que pour la première fois la région entra en guerre, suite à l'enlèvement d'Antiope originaire de Thèbes (II, 6, 1-3). Cette légende rapportée par Pausanias serait en fait liée à la fondation de Thèbes en Béotie. Lorsque Lamédon, le successeur d'Épopéus, rendit Antiope aux Thébains, Antiope sur le chemin du retour accoucha de Zéthos et d'Amphion, comme le rapporte le poète Asios<sup>94</sup>. Pausanias rappelle également les propos d'Homère qui considérait cette descendance comme étant celle des premiers fondateurs de Thèbes, soit la ville basse que le poète distingue de la Cadmée, la cité sise sur l'acropole (II, 6, 4)<sup>95</sup>.

Le roi Lamédon épousa par la suite l'Athénienne Phèno et fit venir d'Attique Sicyon comme allié et lui donna sa fille Zeuxippè en mariage (II, 6, 5). C'est lorsque Sicyon prit à son tour le pouvoir qu'il donna son nom à la Sicyonie et que la cité d'Aigialéia se nomma dès lors Sicyone (II, 6, 5). Pausanias présente cependant quelques variantes concernant les origines du roi Sicyon. Les Sicyoniens voient en lui non pas le fils de Marathon, petit-fils d'Épopéus, mais bien de Métion, fils d'Érechthée. Asios serait de cet avis, de même qu'Hésiode, alors qu'Ibycos le présente comme un fils de Pélops (II, 6, 5-6). Le récit de la fondation de Sicyone marquerait ici un lien de parenté avec un ancêtre des Athéniens, le roi fondateur Érechthée, alors que la tradition corinthienne faisait de Sicyon le fils de Marathon, originaire de Corinthie, et le frère de Corinthos (II, 1,

<sup>94</sup> « La fille d'Asopos aux profonds tourbillons, Antiope, eut Zéthos et le divin Amphion, conçus de Zeus et d'Épopéus, pasteur de peuples » (II, 6, 4).

<sup>95</sup> « Puis je vis Antiope, la fille d'Asopos, qui se vantait d'avoir dormi aux bras de Zeus ; elle en conçut deux fils, Amphion et Zéthos, les premiers fondateurs de la Thèbe aux sept portes qu'ils munirent de tours, car, malgré leur vaillance, ils ne pouvaient sans tours habiter cette plaine » (*Odyssée*, XI, 260-265). Cette version de la fondation de Thèbes rapporte que Cadmos fonda la Cadmée sur l'acropole et qu'Amphion et Zéthos fortifièrent la ville par la suite.

1 ; 6, 5)<sup>96</sup>. La tradition des Sicyoniens se distingue de la généalogie véhiculée par les habitants de Corinthe, qui voient en Épopeus un de leurs ancêtres légendaires, les Sicyoniens préférant plutôt se rattacher ici à une ascendance athénienne.

Pausanias retrace ainsi les origines de Sicyone et de Corinthe, origines remontant aux cités homériques d'Éphyre et d'Aigialéia. Cette présentation du passé légendaire de deux cités mène à la fois à des recoupements généalogiques et à une volonté de distinction, de différenciation. Le Périégète était manifestement conscient de la présence de traditions parallèles, comme en témoigne également son récit portant sur la fondation de PHLIONTE en Corinthie. D'entrée de jeu, il note que les Phliasiens ne doivent pas être confondus avec les Arcadiens et il appuie son témoignage sur celui d'Homère qui ne compte pas les habitants de Phlonte dans la liste des Arcadiens ayant participé au siège de Troie<sup>97</sup>. Les Phliasiens n'étant pas Arcadiens, Pausanias les range du côté des Argiens assimilés aux Doriens au moment du retour des Héraclides (II, 12, 3). Pausanias rapporte le contexte de sa fondation en affirmant : [...] les traditions qui concernent les Phliasiens sont pour la plupart contradictoires ; aussi ferai-je état seulement de celles qui sont le plus généralement acceptées » (διάφορα δὲ ἐς τοὺς Φλιασίους τὰ πολλὰ εἰδὼς εἰρημένα, τοῖς μάλιστα αὐτῶν ὡμολογημένοις χρῆσομαι : II, 12, 3-4). Conscient de l'existence de plus d'une tradition au sujet des origines de Phlonte, Pausanias se contente de rappeler celles qui sont les plus crédibles à ses yeux.

Les habitants de Phlonte, dont la cité se trouve à quelques lieux de Sicyone, revendiquaient comme leurs voisins l'existence d'un fondateur autochtone. Le premier habitant du territoire de Phlonte se nomme Aras, un autochtone qui fonda une cité (πόλιν ᾠκίσε) autour d'une colline nommée, encore à l'époque de Pausanias, Arantine. C'est d'après Aras que dans l'antiquité (τὸ ἀρχαῖον), la région (γῆ) et la ville (πόλις) se nommèrent Arantia (II, 12, 4).

<sup>96</sup> E. Oudot, « Penser l'autochtonie athénienne à l'époque impériale », *Origines gentium*, textes réunis par V. Fromentin et S. Gotteland, Paris, de Boccard, 2001, p. 103.

<sup>97</sup> *Iliade*, II, 603 et suiv.



Constatant la présence de traditions « contradictoires » (διάφορα), Pausanias introduit le personnage d'Aras, héros primordial et fondateur d'une ville autour de la colline qui prendra le nom d'Arantine et qui conserva ce nom jusqu'à l'époque du Périégète.

Après Arantia, la ville prit le nom d'Araithyrée, qui était la fille d'Aras, ce qui renvoie au texte d'Homère qui mentionne la cité en tant qu'« Araithyrée l'Aimable » (II, 12, 5 ; *Iliade*, II, 571). Comment expliquer maintenant le nom de Phlonte ? C'est Phlias qui donna son nom à Phlonte, soit le troisième nom du pays (ὅς τρίτον τοῦτο ἐποίησεν ὄνομα ἀφ' αὐτοῦ τῇ γῇ : II, 12, 6). Mais alors que les Argiens voient en Phlias un descendant de Téménos, Pausanias refuse cette tradition et le considère comme un descendant de Dionysos, comme le rappelle aussi Apollonios de Rhodes (II, 12, 6 ; *Argonautiques*, I, 115-117), et ajoute qu'il avait pour mère Araithyrée.

Rappelons aussi que les Phliasiens prétendaient, à travers leur mythe d'origine, être plus anciens que les autochtones arcadiens ou encore athéniens, car d'après eux, Aras était contemporain de Prométhée et serait plus ancien de trois générations que Pélasgos, fils d'Arcas et que ceux que l'on nomme à Athènes les autochtones (αὐτοχθόνων : II, 14, 4). Les origines des habitants de Phlonte peuvent donc être situées dans le temps, de façon relative, par rapport aux traditions arcadiennes et athéniennes.

Pausanias intègre également à son récit un épisode légendaire lié à la présence d'un fleuve dans la région de Phlonte. Après son passage sur l'Acrocorinthe, Pausanias rapporte une tradition qui circulait à Phlonte au sujet du fleuve Asopos qui traverse cette région. « Les habitants de Phlonte disent » (Φλιάσιοί φασι : II, 5, 2) qu'Asopos eut trois filles : Corcyre, Égine et Thèbe. Cette descendance crée un lien de parenté entre le territoire de Phlonte, l'île de Schérie (Corcyre), l'île d'Oenoné et la ville de Thèbes, sise au pied de la Cadmée (II, 5, 2). Cette version ne concorde pas cependant avec celle des Thébains, qui

font de Thèbe la fille de l'Asopos de Béotie et non pas de l'Asopos de Phlionte (II, 5, 2-3).

Au récit généalogique se joint ici une curiosité associée à l'Asie Mineure, le Périégète étant à l'occasion appelé à faire des remarques en lien avec sa région natale<sup>98</sup>. Les habitants de Phlionte et de Sicyone « disent » (λέγουσι) que l'Asopos prend sa source, non pas dans le Péloponnèse, mais plutôt à partir du Méandre qui traverse la Carie et la Phrygie. Ce fleuve se jetterait dans la mer de Milet, pour ensuite reprendre son cours à travers le Péloponnèse. À propos de cette tradition, Pausanias utilise une formule proche de celle d'Hérodote : « Voilà ce que j'ai entendu raconter sur l'Asopos » (Ἀσωποῦ μὲν περὶ τοιαῦτα ἤκουσα : II, 5, 4)<sup>99</sup>. Le passé légendaire de Phlionte côtoie ici une description géographique qui, de façon surprenante à nos yeux, relie le Péloponnèse à l'Asie Mineure par le biais de l'Asopos.

Alors que Pausanias rappelle au livre II (1, 1) que la Corinthie est une région intégrée à l'Argolide, celle-ci véhiculait des traditions originales à travers ses récits de fondation, que ce soit celles de Corinthe, de Sicyone ou de Phlionte. Ces récits révèlent la singularité de ces cités, mais permettent aussi de voir comment les traditions légendaires servaient aussi à rapprocher entre elles les différentes régions du monde grec.

### *Argolide*

Après son passage en Corinthie, Pausanias se tourne du côté de l'Argolide où l'on observe également plusieurs traditions remontant à des fondations anciennes, comme c'est le cas pour Mycènes, Argos et Trézène. C'est sur le chemin d'Argos que Pausanias évoque les origines de MYCÈNES. Son récit de

<sup>98</sup> L'exkursus ionien au livre VII en est un bon exemple.

<sup>99</sup> Pausanias compare cette tradition avec celle des habitants de Délos qui trouvent la source de l'Inopos dans le Nil (« Je me souviens avoir entendu une affirmation de ce genre dans la bouche des Déliens » οἶδα δὲ καὶ Δηλίων τοιοῦτο ἀκούσας ἕτερον) et que le Nil provient de l'Euphrate (II, 5, 3).

fondation renvoie à une tradition bien connue des lecteurs de Pausanias, qui note que « les Grecs savent que Persée devint le fondateur de Mycènes » (καὶ οἳ μὲν Περσεὺς ἐγένετο Μυκηνῶν οἰκιστῆς Ἰσασιν Ἑλλήνες : II, 15, 4, trad. pers.). Même si ce récit semble connu de tous, le Périégète s'intéresse plus précisément à la cause (αἰτία) de la fondation de Mycènes (II, 15, 4). Après la mort de Danaos, Lyncée, Abas puis ses fils se partagèrent le royaume d'Argos. Acrisios aurait obtenu Argos et Proitos Héraeon, Midée, Tirynthe et la région de l'Argolide à proximité de la mer (II, 16, 2)<sup>100</sup>. Un jour, Persée, le petit-fils d'Acrisios, le père de Danaé, tua accidentellement son grand-père avec un disque qu'il venait d'inventer. C'est à ce moment du récit que Pausanias rappelle le contexte de la fondation de Mycènes. Revenu à Argos, après qu'il eut honte d'une rumeur de meurtre qui le concernait<sup>101</sup>, Persée persuada Mégapenthès, le fils de Proitos, d'échanger son pouvoir avec lui. Lorsqu'il reçut le pouvoir de Mégapenthès, Persée « fonde » (κτίζει) Mycènes (II, 16, 3). Persée aurait par la suite obtenu l'aide des Cyclopes pour construire la muraille de cette célèbre cité d'Argolide (II, 16, 5)<sup>102</sup>.

L'intérêt de Pausanias pour l'origine des toponymes est ici manifeste, puisqu'il propose une exégèse étymologique au sujet du nom de Mycènes<sup>103</sup>. Persée aurait ainsi nommé la cité dont il est le fondateur parce que la poignée de son épée, du grec *mykès*, serait tombée à cet endroit, ce qu'il interpréta comme un présage pour y fonder une ville (οἰκισμὸν πόλεως). Une autre interprétation veut

<sup>100</sup> Nous trouvons quelques détails supplémentaires chez Apollodore concernant ce partage de l'Argolide entre Acrisios et Proitos : « Tous deux étaient encore dans le ventre de leur mère que déjà ils se querellaient et, quand ils eurent grandi, ils se firent la guerre pour la royauté, guerre où ils furent les premiers à inventer le bouclier. Acrisios fut vainqueur et chassa Proitos d'Argos. Proitos alla en Lycie [...] Avec une armée lycienne, son beau-père le ramène dans son pays et s'empare de Tirynthe, que les Cyclopes fortifièrent pour lui. Les deux frères se partagèrent tout le territoire de l'Argolide et y vécurent, Acrisios étant roi d'Argos et Proitos de Tirynthe » (II, 24-25, trad. J.-C. Carrière et B. Massonnie).

<sup>101</sup> L'accident s'était déroulé à Larissa, sur le bord du Pénée en Thessalie. Un oracle avait prédit qu'Acrisios serait tué par un fils de Danaé, ce qui se produisit (II, 16, 2-3).

<sup>102</sup> Les Cyclopes sont aussi à l'origine de la muraille de Tirynthe (VII, 25, 6).

<sup>103</sup> À ce sujet : L. Lacroix, « Pausanias et les origines mythiques de Delphes : éponymes, généalogies et spéculations étymologiques », *Kernos*, 4, 1991, p. 265-276.

que Persée, assoiffé, ait arraché du sol un champignon, *mykès* en grec, pour s'y abreuver et aurait dans ce contexte nommé cette région Mycènes (II, 16, 3-4). Le Périégète fait ensuite intervenir le témoignage d'Homère qui apporte une autre explication quant aux origines de Mycènes. L'auteur de l'*Odyssée* rapporte l'existence d'une femme nommée Mycènes<sup>104</sup>, et dans le poème les *Grandes Éhéas*, cette Mycènes était fille d'Inachos et femme d'Arestor. On dit (φασίν) que c'est d'elle que la cité aurait pris son nom. Aux côtés de ces deux types d'explication, Pausanias évoque une troisième option, celle d'Acousilaos (Ἀκουσίλαον) affirmant que Mycènes tirerait plutôt son nom de Mycèneus, fils de Sparton, fils de Phoronée.

Pausanias rejette cependant cette dernière affirmation comme le font les Lacédémoniens eux-mêmes. Ces derniers pouvaient en effet montrer à Amyclées une statue représentant une femme nommée Sparte et auraient été bien étonnés d'entendre parler d'un Sparton, fils de Phoronée (II, 16, 4). Pausanias rapporte donc au sujet de Mycènes le témoignage d'Homère, celui que l'on peut lire dans les *Grandes Éhéas*, puis une tradition locale, probablement d'origine argienne, qu'il rejette, privilégiant la version laconienne qui sous-entend l'existence d'une Sparte, l'éponyme de la cité ; la présence d'un monument qu'il a lui-même vu vient ici accréditer la version laconienne de la légende.

Le récit de la fondation de Mycènes par Pausanias relève bel et bien de l'étiologie à travers la recherche des causes de la fondation par Persée et par l'entremise de l'exégèse étymologique entourant le nom de la cité. Le nom même de Mycènes suscite une réflexion, et bien que les Grecs aient su que la cité avait été fondée par Persée, le Périégète propose un développement sur ses origines, signe que l'aura mythique de cette cité en ruine était toujours sensible à l'époque de Pausanias. Ce dernier n'hésite donc pas à cumuler les versions concernant le nom de la cité : l'explication étymologique cohabite avec un référent éponyme

---

<sup>104</sup> *Odyssée*, II, 120.



présent chez Homère et dans les *Grandes Éhées*, au détriment de celui qui était véhiculé par Acousilaos.

L'itinéraire de Pausanias en Argolide le conduit ensuite de Mycènes à Argos, en passant par le célèbre sanctuaire d'Héra (*Heraion*). Le passé légendaire de Mycènes est intimement lié avec celui d'ARGOS, une cité qui véhiculait des traditions anciennes, vénérables, mais qui, contrairement à la cité d'Agamemnon, était toujours florissante lors du passage de Pausanias. Les Argiens pouvaient d'ailleurs rivaliser avec Athènes au sujet de ses origines, comme le souligne Pausanias lors de son passage en Attique :

En Grèce, ce sont les Argiens qui le disputent le plus aux Athéniens pour l'antiquité et les présents qu'ils prétendent tenir des dieux, de même que, chez les Barbares, ce sont les Égyptiens qui le disputent aux Phrygiens<sup>105</sup>. On dit donc que Pélasgos reçut chez lui Déméter qui arrivait à Argos et que Chrysanthis, qui connaissait le rapt de Corè, le lui raconta [...] Voilà ce qu'on dit à Argos. Mais les Athéniens et tous ceux qui suivent la tradition athénienne <...> savent que Triptolème fils de Céléos, sema et cultiva le premier une céréale » (I, 14, 2).

Ἑλλήνων οἱ μάλιστα ἀμφισβητοῦντες Ἀθηναίοις ἐς ἀρχαιότητα καὶ δῶρα, <α> παρὰ θεῶν φασιν ἔχειν, εἶσιν Ἀργεῖοι, καθάπερ βαρβάρων Φρυγῶν Αἰγύπτιοι. Λέγεται οὖν ὡς Δήμητρα ἐς Ἀργὸς ἐλθοῦσαν Πελασγὸς δέξαιτο οἴκῳ καὶ ὡς Χρυσάνθης τὴν ἀρπαγὴν ἐπισταμένη τῆς Κόρης διηγῆσαιτο. [...] Ὅδε μὲν Ἀργείων ἐστὶ λόγος. Ἀθηναῖοι δὲ καὶ ὅσοι παρὰ τούτοις <...> ἴσασι Τριπτόλεμον τὸν Κελεοῦ πρῶτον σπεῖραι καρπὸν ἡμερον (I, 14, 2).

Cet extrait témoigne de la rivalité entre Athènes et Argos concernant l'origine de l'agriculture de même que la paternité des Mystères d'Éleusis. Le roi argien Pélasgos aurait accueilli Déméter et c'est Chrysanthis qui aurait informé la déesse du rapt de Corè (I, 14, 2). Déméter aurait alors enseigné les Mystères aux Argiens et Trochilos, prêtre des Mystères et exilé d'Argos, qui serait venu en Attique où il épousa une fille d'Éleusis avec qui il eut deux enfants, Eubouleus et Triptolème (I, 14, 2).

<sup>105</sup> La remarque de Pausanias rappelle le passage d'Hérodote qui rapporte que les Phrygiens se disaient plus anciens que les Égyptiens (II, 2).

Pausanias accorde-t-il ici plus de crédit à la version athénienne, comme le suggérait J. Heer ?<sup>106</sup> Il est vrai que Pausanias remet parfois en doute le témoignage des Argiens comme il le mentionne précisément au livre II<sup>107</sup>, mais on ne peut aller aussi loin que J. Heer, qui relève chez Pausanias un réel parti pris à l'égard d'Athènes<sup>108</sup>. Le Périégète était conscient de la présence de traditions parallèles et de la rivalité qui opposait entre elles les cités au sujet de traditions mythiques ou légendaires, rivalité qui était toujours significative aux yeux d'un grec du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. En d'autres mots, bien que Pausanias discrédite à l'occasion la version d'un récit, il ne la rapporte pas moins<sup>109</sup>, comme c'est le cas ici avec la tradition argienne qu'il présente sans qu'il sente le besoin de donner son avis personnel. Il prend la Grèce comme un tout, fruit d'une sorte d'hétérogénéité antérieure.

Poursuivons du côté des origines d'Argos qui se confondent avec celles de l'Argolide. La fondation de la cité est associée à plusieurs traditions « dignes de mémoire » aux yeux de Pausanias. Il est d'abord important de rappeler la filiation du héros éponyme Argos avec Phoronée : « Argos, le fils de la fille de Phoronée, régna après Phoronée et donna son nom à la région » (Ἄργος δὲ Φορωνέως θυγατρίδους βασιλεύσας μετὰ Φορωνέα ὠνόμασεν ἅφ' αὐτοῦ τὴν χώραν : II, 16, 1, trad. pers.). Rappelons que c'est ce Phoronée qui est à l'origine

<sup>106</sup> J. Heer, *La personnalité de Pausanias*, Paris, Les Belles Lettres, 1979, p. 69 et 75-78.

<sup>107</sup> « Les exégètes des Argiens savent bien eux-mêmes que tout ce qu'ils disent n'est pas nécessairement vrai ; ils n'en continuent pas moins à le dire et, pour cette raison, il est difficile de faire changer d'avis le plus grand nombre » (Οὐ μὲν οὐδὲ αὐτῶν λέλθην Ἀργείων τοὺς ἐξηγητὰς ὅτι μὴ πάντα ἐπ' ἀληθείαι λέγεται σφισι, λέγουσι δὲ ὅμως· οὐ γὰρ τι ἔτοιμον μεταπεῖσαι τοὺς πολλοὺς ἐναντία ὧν δοξάζουσιν : II, 23, 6, trad. pers.).

<sup>108</sup> « La patrie élective de Pausanias était la Grèce ancienne – et c'est en Athènes qu'il veut voir le centre historique, la clé de voûte du pays entier [...] Pausanias, ainsi qu'Hérodote, préfère selon son habitude faire confiance à la version athénienne des faits » : J. Heer, *op. cit.*, p. 69 et 70. Voir également : C. Frateantonio, *Religion und Städtekonkurrenz : zum politischen und kulturellen Kontext von Pausanias' Periegesis*, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 2007.

<sup>109</sup> « Je suis bien forcé de dire tout ce que les Grecs disent, mais je ne suis plus forcé de croire à tout » (VI, 3, 8). Voir aussi : II, 17, 4-5. On observe la même approche chez Hérodote : « Pour moi, si j'ai le devoir de rapporter ce que l'on dit, je ne suis certainement pas obligé d'y croire – qu'on tienne compte de cette réserve d'un bout à l'autre de mon ouvrage – [...] » (Hérodote, VII, 152, trad. A. Barguet) ; « Je ne sais si c'est vrai et me contente de consigner ce que l'on dit [...] » (Hérodote, IV, 195, trad. A. Barguet).

de l'Argolide et c'est lui, selon la tradition argienne, qui aurait apporté le feu aux hommes (II, 19, 5).

La légende de Danaos est au centre de la représentation de la naissance d'Argos, Danaos étant à la fois à l'origine d'une nouvelle dynastie, le héros éponyme des Danaens, de même que le fondateur effectif d'Argos<sup>110</sup>. C'est sous le règne de Gélantor que Danaos en provenance d'Égypte arriva à Argos et prit le pouvoir (II, 16, 1). Pausanias offre cependant peu de détails concernant la suite des événements puisque « tout le monde sait, de la même façon, ce qui s'en suit » (τὰ δὲ ἀπὸ τούτου καὶ οἱ πάντες ὁμοίως ἴσασι : II, 16, 1, trad. pers.). Le Périégète rappelle brièvement l'épisode des cinquante filles de Danaos qui s'attaquèrent aux cinquante fils d'Égyptos, le frère du roi argien, et la prise du pouvoir par Lyncée (II, 16, 1-2).

Au moment de sa présentation du temple d'Apollon *Lycien* dans sa description des monuments d'Argos, le Périégète rapporte une tradition expliquant le contexte de la prise du pouvoir par Danaos (II, 19, 3-4). Ce dernier disputa la couronne à Gélantor et les deux prétendants présentèrent leur cause devant le peuple d'Argos. Le jour suivant, un loup s'attaqua à un troupeau de bœufs et au taureau qui le menait devant les murs de la ville :

L'idée vient aux Argiens d'assimiler Gélantor au taureau et Danaos au loup, car le loup ne vit pas avec les hommes et Danaos jusqu'à ce temps n'avait pas vécu avec eux. Quand le loup vint à bout du taureau, Danaos obtint le pouvoir. Ainsi, croyant qu'Apollon avait amené le loup devant le troupeau, il fonda le sanctuaire d'Apollon Lycien (II, 19, 4, trad. pers.).

Παρίσταται δὴ τοῖς Ἀργείοις τῷ μὲν Γελάνορα, Δαναὸν δὲ εἰκάσαι τῷ λύκῳ, ὅτι οὔτε τὸ θηρίον τοῦτό ἐστιν ἀνθρώποις σύντροφον οὔτε Δαναὸς σφισιν ἐς ἐκεῖνο τοῦ χρόνου. ἐπεὶ δὲ τὸν ταῦρον κατειργάσατο ὁ λύκος, διὰ τοῦτο ὁ Δαναὸς ἔσχε τὴν ἀρχήν. οὕτω δὲ νομίζων Ἀπόλλωνα ἐπὶ τὴν ἀγέλην ἐπαγαγεῖν τῶν βοῶν τὸν λύκον, ἰδρύσατο Ἀπόλλωνος ἱερὸν Λυκίου (II, 19, 4).

<sup>110</sup> M. Piérart, « Le tradizioni epiche e il loro rapporto con la questione dorica : Argo e l'Argolide », *Le origini dei Greci : Dori e mondo egeo*, D. Musti (dir.), Rome-Bari, Laterza, 1985, p. 286.



L'arrivée de Danaos s'inscrit dans le cadre d'un récit visant à rappeler la fondation d'Argos et l'institution d'un nouveau pouvoir politique, à l'image de ce que l'on peut voir à Sparte à travers l'épisode du combat entre Héraclès et Hippocoon. La lignée de Danaos joua un rôle important dans le passé légendaire de l'Argolide, puisque les descendants d'Abas, fils de Lyncée, se partagèrent le pouvoir entre eux : Acrisios demeura à Argos, son frère Proitos obtint l'*Heraion* Midée, Tyrinthe et la région près de la mer, alors que Persée, petit-fils d'Acrisios, donna naissance à Mycènes<sup>111</sup>.

Alors que la mémoire du passé légendaire d'Argos, dont les origines remontent à Phoronée puis à Danaos, attire l'attention du Périégète lors de son passage en Argolide, une autre cité argienne véhiculait des traditions distinctes de celles que l'on vient de lire. Il s'agit de TRÉZÈNE, une cité également reconnue pour l'ancienneté de ses origines, de même que pour avoir donné naissance au célèbre héros Thésée puis l'avoir hébergé<sup>112</sup>. Les habitants de Trézène « font valoir leur pays plus que les autres » (σεμνύοντες εἴπερ καὶ ἄλλοι τινὲς τὰ ἐγχώρια : II, 30, 5, trad. pers.). On dit (φασί) qu'Hôros naquit le premier dans cette région et Pausanias remarque que son nom est égyptien et non grec (II, 30, 5). Ce détail étymologique permettait peut-être d'associer le premier habitant de la région de Trézène à Horus, le dieu-faucon égyptien<sup>113</sup>.

Bien que Pausanias suppose ici une origine étrangère, son récit des origines de Trézène présente aussi un *topos* récurrent dans le monde grec, celui de la querelle divine. Sous le règne d'un descendant d'Hôros, Athéna et Poséidon s'opposèrent au sujet du territoire (χώρα) de Trézène, mais à la suite d'une

<sup>111</sup> Sur ce partage du pouvoir : P. Sauzeau, *Les partages d'Argos, Sur les pas des Danaïdes*, Paris, Belin, 2005, p. 136-137.

<sup>112</sup> Pausanias note que Thésée vit le jour à un endroit nommé Génethlion près de Trézène (II, 32, 9).

<sup>113</sup> C'est ce que propose C. Calame : « Associer le premier occupant de la terre de Trézène au dieu-roi homonyme assumant une position charnière dans la généalogie des souverains de l'Égypte, c'est attacher sa figure aux origines divines et historiques de la civilisation grecque » : « Le panthéon de Trézène et Pausanias », *Poétique des mythes dans la Grèce antique*, Paris, Hachette, 2000, p. 211.



décision de Zeus, les deux divinités eurent la région en commun (ἔχειν ἐν κοινῷ : II, 30, 6)<sup>114</sup>. Cette tradition permettrait d'expliquer la présence à Trézène d'un culte en l'honneur d'une Athéna Poliade et d'un Poséidon-roi, comme en témoigne l'iconographie des anciennes monnaies de la cité, rappelle le Périégète (II, 30, 6).

Quant à la fondation de Trézène proprement dite, on dit (φασίν) que les souverains Hypérès et Anthas fondèrent (οἰκίσαι) Hypérie et Anthia (II, 30, 8)<sup>115</sup>. C'est au moment du règne d'Aétios, fils d'Anthas, qu'arrivèrent Trézen et son frère Pitthée, deux fils de Pélops. Ainsi régnèrent pendant un certain temps trois rois à Trézène jusqu'à la mort de Trézen, les fils de Pélops étant plus puissants (II, 30, 8). C'est à ce moment que Pitthée aurait réuni (συναγαγών) les habitants d'Hypérie et d'Anthia dans la ville actuelle (τὴν νῦν πόλιν) qu'il nomma Trézène « en mémoire de son frère » (ὠνόμασεν ἀπὸ τοῦ ἀδελφοῦ : II, 30, 8-9). Après avoir rapporté ce récit de fondation et rappelé l'existence de quelques colonies de Trézène, comme nous le verrons plus loin, Pausanias affirme : « voilà l'histoire des Troezeniens, à l'exception des cités qui se disent être leurs colonies » (τοσαῦτα Τροιζηνίοις ἐχόμενα ἱστορίας ἦν, παρὲς ἣ ὅσαι πόλεις παρ' αὐτῶν φασιν ἀποικισθῆναι : II, 30, 10, trad. pers.). Le Périégète entame ensuite la description de la cité de Trézène et montre bien, par cette affirmation, sa volonté de poursuivre son récit et de ne pas s'égarer en abordant dans le détail les fondations coloniales supposées de cette région du Péloponnèse<sup>116</sup>.

Dans la *Périégèse* de l'Argolide trois grands récits rapportent donc les fondations de Mycènes, Argos et Trézène dont les traditions sont, aux yeux de Pausanias, « dignes de mémoire » et digne d'être rapportées. Alors que les

<sup>114</sup> On note ici le rapprochement avec la tradition athénienne qui oppose également Athéna à Poséidon, ou encore la tradition corinthienne qui oppose Poséidon à Hélios. Dans le cas de la tradition corinthienne, les dieux se partagèrent également le territoire.

<sup>115</sup> Aétios aurait donné le nom de Posidonie à la seconde de ces villes.

<sup>116</sup> On observe une attitude similaire également au livre I (26, 4).

traditions argiennes occupent une place importante dans le livre II, on observe que Trézène s'est dotée d'un récit de fondation propre, mettant en scène une querelle divine entre Athéna et Poséidon au sujet de son territoire et faisant de ces rois les descendants de Pélops, marquant ainsi une distinction à l'égard de la généalogie argienne. Le passé légendaire de Trézène est de plus associé au personnage de Thésée qui joua un rôle central dans le récit de la fondation d'Athènes<sup>117</sup>. On voit donc des liens se tisser entre les régions, ceux-ci ne reposant pas toujours sur une logique géographique, mais révélant les alliances, que l'on présume politiques, obtenues ou souhaitées par les unes et par les autres.

### *Laconie*

Tournons-nous maintenant du côté de la Laconie, dont les principales cités sont décrites au livre III. À l'origine, on trouve Lacédémon, le héros éponyme et fondateur de SPARTE. Une fois arrivé au pouvoir, le roi « changea d'abord le nom du pays et celui de ses habitants, en les nommant d'après son propre nom. Il fonda ensuite une cité qu'il nomma d'après sa femme et qui est appelée Sparte encore de notre temps » (πρῶτα μὲν τῇ χώρᾳ καὶ τοῖς ἀνθρώποις μετέθετο ἀφ' αὐτοῦ τὰ ὀνόματα, μετὰ δὲ τοῦτο ὥκισέ τε καὶ ὠνόμασεν ἀπὸ τῆς γυναικὸς πόλιν, ἣ Σπάρτη καλεῖται καὶ ἔς ἡμᾶς : III, 1, 2-3, trad. pers.). Lacédémon, à l'image de Messéné en Messénie, donna son nom à la région, à ses habitants, de même qu'à la cité de Sparte qui porte aussi à l'occasion le nom de Lacédémone<sup>118</sup>.

Les origines lointaines de Sparte prennent la forme d'un récit généalogique créant certaines ramifications entre Sparte, la Laconie et d'autres régions du Péloponnèse. Du côté de la Laconie, le fils de Lacédémon Amyclas fonda

<sup>117</sup> G. Cornet, « Les aventures de Thésée lors de son voyage de Trézène à Athènes. Transfiguration d'un jeune aventurier en héros national », *BAGB*, 2000 (1), p. 28-43.

<sup>118</sup> Le nom « Lacédémon » « [...] venait probablement d'un toponyme mycénien que les Spartiates ont conservé pour leur cité, revendiquant ainsi la continuité avec la période antérieure » : J. Christien et F. Ruzé, *Sparte : géographie, mythes et histoire*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 10.

Amyclées, lieu de culte important puisque c'est à cet endroit que le fils d'Amyclas, Hyacinthe, aurait trouvé la mort. Pausanias note la présence de la tombe du héros qui est à l'origine des Hyacinthies (III, 1, 3), les fêtes civiques qui étaient célébrées en son honneur. À la mort d'Amyclas, le pouvoir revint à Argalos, puis à Cynortas et finalement à Oibalos. Ce dernier épousa une femme d'Argos, Gorgophoné, fille de Persée. Ce mariage créait ainsi un lien entre Sparte et Argos, mais aussi avec la Messénie, puisque Pausanias note, au livre II, que Gorgophoné s'unit lors d'un premier mariage avec le roi de Messénie Périères, fils d'Éole de Thessalie (II, 21, 7).

Comme à Argos, le passé légendaire de Sparte est marqué par l'institution d'un nouveau pouvoir politique. De l'union d'Oibalos et de Gorgophoné naquirent Tyndare, Hippocoon et Icarios qui luttèrent entre eux pour le pouvoir, épisode qui renvoie à un schème narratif récurrent dans les récits de fondation. Hippocoon disputa le trône à Tyndare sous le prétexte d'un droit d'aînesse<sup>119</sup>. Tyndare se serait alors enfui à Pellana selon la tradition lacédémonienne, ou à Thalamai si l'on suit la tradition messénienne. C'est ici qu'intervient le personnage d'Héraclès qui joue un rôle de premier plan dans l'histoire légendaire de Sparte, puisqu'il entreprit de vaincre Hippocoon afin de redonner le pouvoir légitime à Tyndare (III, 1, 5)<sup>120</sup>.

Pausanias revient sur l'épisode de la vengeance d'Héraclès sur Hippocoon, au moment de sa description de Sparte lorsqu'il évoque la présence dans le sanctuaire d'Héraclès d'une image ou d'une statue (ἄγαλμα) d'Héraclès en armes (III, 15, 3), soit un de ces monuments vecteur d'une « mémoire mythique ». Le récit rapporte dans un premier temps le refus des habitants de Sparte suite à la

<sup>119</sup> Hippocoon était le fils d'Oebalos et de la nymphe Batia.

<sup>120</sup> La question du combat entre Héraclès et Hippocoon avait déjà été abordée au livre II : « Ils firent valoir que Tyndare lui-même avait été destitué par Hippocoon, mais Héraclès, affirmèrent-ils, après avoir tué Hippocoon et ses enfants, confia la région en dépôt à Tyndare » (II, 18, 7, trad. O. Gengler : « Héraclès, Tyndare et Hippocoon dans la description de Sparte par Pausanias : mise en espace d'une tradition mythique », *Kernos*, 18, 2005, p. 311). Ce sont les descendants de Tyndare qui régnèrent ensuite à Sparte : Ménélas, fils d'Atrée qui épousa une fille de Tyndare et Oreste qui épousa Hermione, fille de Ménélas (III, 1, 5).

demande du héros d'être purifié du meurtre d'Iphitos. Dans un deuxième temps, Oionos, cousin d'Héraclès, aurait été attaqué par un chien de garde d'Hippocoon. Oionos répliqua en tuant le chien après quoi les enfants d'Hippocoon se ruèrent sur lui pour l'achever :

Cet événement surtout rendit Héraclès furieux contre Hippocoon et ses enfants. Aussitôt, comme il était en colère, il alla les trouver pour un combat. Il fut alors blessé et se retira sans être vu. Plus tard, après avoir lancé une campagne contre Sparte, il lui fut possible de tirer vengeance d'Hippocoon, mais il tira aussi vengeance de ses fils pour le meurtre d'Oionos (III, 15, 5, trad. O. Gengler).

Τοῦτο Ἡρακλέα μάλιστα ἐξηγρίωσεν ἐς Ἴπποκόωντα καὶ τοὺς παῖδας· αὐτίκα δὲ ὥς ὀργῆς εἶχε χωρεῖ σφισιν ἐς μάχην. τότε μὲν δὴ τιτρώσκεται καὶ λαθὼν ἀπεχώρησεν· ὕστερον δὲ ἐξεγένετο οἱ στρατεύσαντι ἐς Σπάρτην τιμωρῆσθαι μὲν Ἴπποκόωντα, τιμωρῆσθαι δὲ καὶ τοὺς παῖδας τοῦ Οἰωνοῦ φόνου (III, 15, 5).

Cette vengeance ou cette « violence fondatrice » se retrouve dans plusieurs récits liés à la naissance des cités<sup>121</sup>, mais aussi dans les récits associés à l'établissement ou au rétablissement d'un pouvoir politique, comme on peut ici l'observer avec le retour de Tyndare, retour qui visait notamment à légitimer la présence d'Héraclès dans cette région du Péloponnèse, de même que le retour de ses descendants<sup>122</sup>.

Cet épisode tiré de l'histoire légendaire de Sparte doit être lu comme le récit de la refondation d'un pouvoir politique par Héraclès, à l'image de l'arrivée de Danaos en Argolide et de l'instauration de sa lignée<sup>123</sup>. Cette tradition permet néanmoins de suivre la trame narrative qui fait du retour des Héraclides un véritable récit fondateur dans le contexte spartiate, comme nous le verrons plus

<sup>121</sup> J.-J. Wunenburger, « Mythe urbain et violence fondatrice », *La fundación de la ciudad, Mitos y ritos el mundo antiguo*, P. Azara, R. Mar, E. Riu et E. Subías (éd.), Barcelona, Edicions UPC, 2000, p. 21-24.

<sup>122</sup> « Héraclès rétablit l'exilé Tyndare sur le trône dans le seul but de garder ce trône pour lui-même et sa lignée [...] Politiquement, ce qui importe, c'est uniquement l'acte d'Héraclès rétablissant Tyndare sur le trône, ce qui fait de lui un régent attendant l'arrivée des Héraclides, les rois légitimes » : I. Malkin, *La Méditerranée spartiate, Mythe et territoire*, Paris, Les Belles Lettres, 2004 (1994), p. 37 et 40. Voir : Isocrate, *Archidamos*, 18 ; Diodore, IV, 33, 5 et Apollodore, II, 7, 3.

<sup>123</sup> C'est ce qu'observait également C. Calame : il s'agit d'« [...] un mythe politique destiné à légitimer et à fonder l'ordre civique lacédémonien » : *Les chœurs de jeunes filles en Grèce archaïque*, II : *Alcman*, Rome, Ateneo & Bizzarri, 1977, p. 53.



loin. Les traditions généalogiques spartiates et l'épisode du rétablissement du pouvoir de Tyndare sont donc au centre de la représentation du passé légendaire de Sparte, tel que Pausanias le rapporte au livre III.

### *Élide*

Après son passage en Messénie, Pausanias se dirige du côté de l'Élide qu'il décrit aux livres V et VI<sup>124</sup>. Au moment de sa présentation des origines de l'Élide, le Périégète rappelle la fondation d'ÉLIS, soit la principale cité de la région<sup>125</sup>. Oxylos est le fondateur d'Élis et Pausanias mentionne deux principales traditions à son sujet. La première est associée à l'épisode du retour des Héraclides dans le Péloponnèse (V, 3, 5-7). Un oracle prédit que les Doriens devaient suivre un « être aux trois yeux » et ils aperçurent un homme porté par un mulet auquel il manquait un œil. L'homme leur conseilla de se rendre dans le Péloponnèse à l'aide d'une flotte depuis Naupacte jusqu'à Molycrion. En échange, le guide demandait le territoire de l'Élide et il s'agissait bien d'Oxylos, le futur fondateur d'Élis. Pausanias présente ce héros comme un descendant de Thoas, qui participa à la guerre de Troie, et d'Aitôlos, le fils d'Endymion. Oxylos se présente comme un exilé d'Étolie, région parente avec l'Élide dont les origines remontent à Aithlios. Le futur fondateur d'Élis, à l'image de Persée fondateur de Mycènes, aurait été l'auteur d'un meurtre après avoir lancé un disque. Oxylos aurait tué son propre frère, Thermios, ou encore un dénommé Alkidocos.

Pausanias rappelle aussi une autre version relative à l'arrivée d'Oxylos en Élide (V, 4, 1-2). Le héros craignait ne pas recevoir l'Élide des Héraclides en échange de son service et il aurait alors conduit les descendants d'Héraclès du côté de l'Arcadie, plutôt que du côté de l'Élide, craignant qu'ils ne s'emparent de

<sup>124</sup> Le récit rapportant les origines de Messène au livre IV sera traité dans le chapitre consacré aux fondations récentes.

<sup>125</sup> « Compte tenu du rôle d'Olympie, la ville était, au moins depuis le VI<sup>e</sup> siècle, le principal centre urbain de l'État éléen et elle s'est, avec le temps, équipée de monuments publics typiques d'une ville grecque » : J. Roy, « Les cités d'Élide », *Le Péloponnèse, archéologie et histoire*, textes rassemblés par J. Renard, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1999, p. 159.

la région. Par la suite, Dios, le roi éléen, organisa un combat entre un archer éléen et un frondeur étolien. La victoire de l'Étolien conféra la victoire à Oxylos qui obtint par le fait même la royauté sur l'Élide. Le nouveau roi laissa les anciens Épéens sur leurs terres, « mais il introduisit les Étoliens comme colons associés pour partager le territoire » (συνοίκους δέ σφισι τοὺς Αἰτωλοὺς ἐπὶ ἀναδασμῷ τῆς χώρας ἐπεισήγαγε : V, 4, 2). Oxylos maintint les cultes héroïques de la région, dont ceux accordés à Augias qui étaient toujours pratiqués à l'époque de Pausanias (ἐς ἡμᾶς).

Étant associée au récit du retour des Héraclides dans le Péloponnèse, la fondation d'Élis est plus récente que celle de certaines cités comme Sparte et Argos. Pausanias présente dans ce cas-ci un récit plus détaillé, rapportant le rassemblement de plusieurs villages de la région, soit un synoecisme, un processus plus historique que mythique<sup>126</sup> :

On dit aussi que les habitants des villages, tous ceux qui n'étaient pas trop loin du rempart de la cité, se laissèrent convaincre par Oxylos d'entrer dans la ville et que, grâce à la masse de ses habitants, il rendit Élis à la fois plus importante et plus prospère à tous égards (V, 4, 3).

Λέγεται δὲ ὡς καὶ τοὺς ἀνθρώπους ἐκ τῶν κωμῶν, ὅσοι τοῦ τείχους οὐ πολὺ ἀφεστήκεσαν, κατελθεῖν ἔπεισεν ἐς τὴν πόλιν καὶ πληθῆι [τε] οἰκητόρων καὶ μείζονα καὶ εὐδαιμονεστέραν ἐς τὰ ἄλλα ἀπέφηνε τὴν Ἥλιν (V, 4, 3).

L'oracle de Delphes aurait également demandé à Oxylos de s'associer à un descendant de Pélops, ce qui le conduisit vers Agôrios à Héliké en Achaïe (V, 4, 3). La descendance de Pélops était nombreuse et, comme le rappelle Pausanias, ses enfants se répartirent à travers tout le Péloponnèse, ce qui explique leur présence dans plusieurs récits de fondation. Dans le cas d'Élis, cette tradition

<sup>126</sup> Oxylos est présenté en tant que fondateur d'Élis comme en témoigne, d'après Strabon, une épigramme gravée sur la base d'une statue (X, 3, 2). Voir aussi : Éphore de Cymé, *FGrHist*, 70, f. 115 (= Strabon, VIII, 3, 33) ; Diodore, XI, 54, 1. Comme le souligne A. Jacquemin, la version de Pausanias présente la fondation d'Élis sous les traits d'un synoecisme que l'on peut faire remonter au V<sup>e</sup> s. av. J.-C. : in Pausanias, *Livre V*, p. 100-101.

permettait d'associer l'Étolien Oxylos à une lignée péloponnésienne remontant à Pélops.

Le récit de la fondation d'Élis et les origines de son fondateur sont marqués par la présence de parentés généalogiques entre l'Élide et l'Étolie, lien réaffirmé puisque les premiers souverains éléens étaient originaires de cette région de la Grèce. Le fondateur Oxylos crée également un rapprochement avec les descendants d'Héraclès et Pélops, deux héros associés à la naissance des jeux olympiques. Les traditions éléennes ont aussi quelques points en commun avec d'autres récits de fondation : le fondateur exilé, accusé de meurtre, puis à l'origine d'une lutte pour l'obtention du pouvoir est un schème narratif récurrent, comme le laisse croire Pausanias dans son témoignage remontant aux origines des cités.

#### *Achaïe*

Le Périégète prend ensuite la route de l'Achaïe et c'est à PATRAS que l'on trouve le récit de fondation le plus élaboré dans cette région du Péloponnèse qui est décrite au livre VII. Au cours de sa périégèse en Achaïe, Pausanias rapporte une tradition ancienne remontant aux plus lointaines origines de cette région, soit bien avant l'arrivée des Achéens sur ce territoire : « Selon les historiens des plus hautes antiquités de Patras, c'est un autochtone, Eumèlos, qui s'établit le premier dans le pays et exerça la royauté sur une population peu nombreuse » (Πατρῶων δὲ οἱ τὰ ἀρχαιότατα μνημονεύοντές φασιν Εὐμηλον αὐτόχθονα οἰκῆσαι πρῶτον ἐν τῇ χώρᾳ, βασιλεύοντα αὐτὸν ἀνθρώπων οὐ πολλῶν : VII, 18, 2).

Eumèlos reçut d'Attique la visite de Triptolème qui lui enseigna à cultiver le blé de même que l'art de fonder une cité (οἰκίσαι διδαχθεὶς πόλιν). Il nomma d'ailleurs sa cité Aroé (*Labour*) pour rappeler le travail de la terre (VII, 18, 2). Selon cette tradition, le fils d'Eumèlos, Anthéias, aurait emprunté le char de Triptolème de même que ses dragons alors que ce dernier sommeillait, le temps de



faire quelques semailles<sup>127</sup>. Anthéias tomba du char, trépassa et « [...] Triptolème et Eumèlos ensemble fondent la cité d'Anthéia, en lui donnant le nom du fils d'Eumèlos » (Τριπτόλεμος δὲ καὶ Εὐμέλος Ἀνθειαν πόλιν οἰκίζουσιν ἐν κοινῷ, τοῦ Εὐμήλου παιδὸς ἐπώνυμον : VII, 18, 3). Pausanias note également que Mésatis (« la ville du milieu ») naquit entre Anthéia et Aroé (VII, 18, 2-4)<sup>128</sup>. L'histoire ancienne de Patras permet ainsi de remonter aux origines de la civilisation et de l'agriculture par l'entremise d'Eumèlos et surtout de Triptolème, qui associe la fondation de cette cité à la Déméter d'Éleusis.

À cette origine lointaine vient se greffer un épisode plus récent, lié à la venue des Achéens, dont Pausanias précise les circonstances :

Lorsque les Achéens, par la suite, eurent chassé les Ioniens, Patreus, fils de Preugénès, fils d'Agènor, interdit aux Achéens de s'établir à Anthéia ou à Mésatis et, après avoir fait construire aux abords d'Aroé une ceinture de remparts assez grande pour y inclure aussi Aroé, il donna à la cité le nom de Patras, d'après le sien propre (VII, 18, 5).

Ἀχαιῶν δὲ ὕστερον ἐκβαλόντων Ἴωνας, Πατρεὺς ὁ Πρευγένους τοῦ Ἀγήνορος ἐς μὲν Ἀνθειαν καὶ ἐς Μεσάτιν μὴ ἐνοικίζεσθαι τοῖς Ἀχαιοῖς ἐπέειπε, περίβολον δὲ τείχους πρὸς τῇ Ἀρόῃ βαλόμενος μείζονα, ἵνα ἐντός οἱ τοῦ περιβόλου καὶ ἡ Ἀρόῃ γένηται, ὄνομα ἔθετο ἀφ' ἑαυτοῦ Πάτρας τῇ πόλει (VII, 18, 5).

Preugénès et son fils Patreus sont à l'origine de la cité de Patras ou du moins de sa refondation à l'époque de l'arrivée des Achéens : « ils reçurent des Achéens l'autorisation de fonder une cité sur leur territoire, et le nom qui fut donné à la cité fut dérivé de Patreus » (καὶ σφισιν ὑπὸ τῶν Ἀχαιῶν ἐδόθη κτίσασθαι πόλιν ἐν τῇ χώρᾳ, καὶ τὸ ὄνομα ἀπὸ τοῦ Πατρέως ἐτέθη τῇ πόλει : VII, 6, 2). Lors de son passage en Laconie, Pausanias notait que Patreus fonda en Achaïe une

<sup>127</sup> Apollodore donne quelques détails supplémentaires à propos de ce char : « Pour Triptolème, l'aîné des fils de Métanéira, Déméter fabriqua un char tiré par des serpents ailés, et elle lui donna le blé, qu'il sema du haut du ciel sur toute la terre habitée » (I, 5, 2, trad. J.-C. Carrière et B. Massonnie).

<sup>128</sup> Dans sa description de la cité de Patras, Pausanias nous apprend que « [...] les Ioniens qui habitaient Aroé, Anthéia et Mésatis avaient en commun un enclos sacré et un temple d'Artémis qu'on surnommait *Triclaria*, et les Ioniens célébraient chaque année en son honneur une fête et une cérémonie nocturne » (VII, 19, 1).



cité encore dénommée Patras et que « [...] les Lacédémoniens prirent part à la fondation » (συνεπελάβοντο Λακεδαιμόνιοι τοῦ οἰκισμοῦ : III, 2, 1, trad. pers.).

Le lien qui unit les Lacédémoniens et les habitants de l'Achaïe s'explique par le biais d'une généalogie qui fait du fondateur de Patras, Patreus, un descendant d'Amyclas, roi de Sparte (VII, 18, 5). Notons aussi que les Achaïens et les Lacédémoniens véhiculaient parallèlement un récit d'origine mettant en scène le *topos* de l'autochtonie, de même que celui de l'arrivée de la civilisation dans le Péloponnèse. La généalogie des rois de Sparte permettait à cette cité, une fois de plus, de s'associer à une autre région de la Péninsule et de mettre en évidence leur participation à la fondation de Patras, élargissant ainsi son influence à l'échelle de presque tout le Péloponnèse.

*Arcadie*

Contrairement aux autres régions du Péloponnèse, l'Arcadie faisait davantage preuve d'isolationnisme et les traditions légendaires rapportées par Pausanias mettent en évidence l'importance de la généalogie royale arcadienne. Après avoir présenté les origines de cette région, Pausanias entame sa périégèse à la frontière de l'Argolide, en Mantinique. Avant d'arriver à Mantinée, il note la présence d'une fontaine nommée Arné et rapporte une tradition arcadienne à son sujet, ce qui suscite par la suite une réflexion sur les « récits des Grecs » (Ἑλλήνων τοῖς λόγοις : VIII, 8, 1-3). Rhéa accoucha de Poséidon et le déposa dans un troupeau d'agneaux (*arnés*) qui se trouvaient autour de la source que l'on nommera Arné. Par la suite Rhéa fit passer Poséidon pour un poulain qu'elle donna à Kronos pour qu'il le mange, comme elle le fit avec Zeus qu'elle présenta sous la forme d'une pierre enveloppée de bandelettes. Pausanias poursuit :

Ces récits des Grecs, j'avais personnellement tendance, en commençant mon ouvrage, à les considérer plutôt comme des niaiseries ; mais, parvenu à l'Arcadie, j'ai pris à leur sujet l'attitude prudente que voici : ceux des Grecs que l'on tenait pour sages formulaient autrefois leurs récits en se

servant d'énigmes et non pas directement ; j'ai donc conjecturé que les traditions relatives à Kronos sont une sorte de conte philosophique des Grecs. Aussi, en ce qui concerne les dieux, utiliserons-nous les traditions (VIII, 8, 3).

Τούτοις Ἑλλήνων ἐγὼ τοῖς λόγοις ἀρχόμενος μὲν τῆς συγγραφῆς εὐθίας ἔνεμον πλέον, ἐς δὲ τὰ Ἀρκάδων προεληλυθὼς πρόνοιαν περὶ αὐτῶν τοιάνδε ἐλάμβανον· Ἑλλήνων τοὺς νομιζομένους σοφοὺς δι' αἰνιγμάτων πάλαι καὶ οὐκέτ' ἐκ τοῦ εὐθέως λέγειν τοὺς λόγους, καὶ τὰ εἰρημένα οὖν ἐς τὸν Κρόνον σοφίαν εἶναι τινα εἵκαζον Ἑλλήνων. Τῶν μὲν δὴ ἐς τὸ θεῖον ἡκόντων τοῖς εἰρημένοις χρησόμεθα (VIII, 8, 3).

Ce passage tiré de la description de l'Arcadie permet de préciser l'attitude de Pausanias à l'égard de certaines traditions mythiques qu'il rapporte tout au long de la *Périégèse*. Ces traditions (λόγοι) qui composent la *sungraphè* et qui relèvent davantage d'un monde divin et merveilleux, semblaient d'abord peu véridiques aux yeux du Périégète qui considérait, sans l'avouer directement, ces récits comme des simplicités d'esprit, des « bêtises », des « niaiseries »<sup>129</sup>. Mais une fois arrivé à la description de l'Arcadie, Pausanias reconnaît leur caractère « énigmatique », sans qu'il sente toutefois le besoin de résoudre lui-même les problèmes que pose cette sagesse (σοφία), laissant peut-être à son lecteur le soin de formuler sa propre interprétation<sup>130</sup>.

C'est après s'être interrogé sur les « récits des Grecs » que Pausanias commence sa présentation des cités arcadiennes. La grande majorité des cités de cette région du Péloponnèse doivent leur fondation aux premiers rois de la région, notamment Lykaon et sa descendance, comme c'est le cas à Mantinée, Phigalie et Tégée. Mais à l'occasion, le Périégète doit composer avec seulement quelques traditions, voire constater l'absence de récit au sujet de certaines anciennes cités

<sup>129</sup> Il semble que Pausanias avait pour les histoires des dieux une méfiance qu'il ne montre pas pour les histoires de héros.

<sup>130</sup> À propos de ce passage de la *Périégèse* : P. Veyne, *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Seuil, 1983, p. 24 et 105-112 ; M. Moggi e M. Osanna, in Pausanias, *Livre VIII*, p. 325-326. M. Moggi traduit εὐθεία par « sciocchezze », ce qui renvoie aussi à l'idée de « bêtises » ou de « sottises ». Moggi propose de traduire de façon plus littérale et avec raison, καὶ τὰ εἰρημένα οὖν ἐς τὸν Κρόνον σοφίαν εἶναι τινα εἵκαζον Ἑλλήνων, par « che i racconti relativi a Crono rappresentino una qualche espressione della sapienza dei Greci ».

arcadiennes. Bien que Mainalos ait construit « la plus renommée des villes d'Arcadie » (VIII, 3, 4)<sup>131</sup>, Pausanias ne rappelle dans sa périégèse que la présence des ruines de MAINALON (VIII, 36, 8). Au sujet de Tégée, il rappelle en quelques lignes les origines de cette cité arcadienne (VIII, 45, 1).

Il faut se tourner du côté de MANTINÉE pour lire un récit un peu plus développé. Pausanias affirme qu'« il est clair que Mantineus, fils de Lykaon, avait fondé la ville en un autre endroit qui, à notre époque encore, est appelé *Ptolis* (Ville) par les Arcadiens » (Μαντινεὺς μὲν οὖν ὁ Λυκάωνος ἐτέρῳθι φαίνεται οἰκίσας τὴν πόλιν, ἣν ὀνομάζουσι καὶ ἐς ἡμᾶς ἔτι <Πτόλιν> οἱ Ἀρκάδες : VIII, 8, 4). À la suite d'un oracle, Antinoé aurait conduit les habitants de Mantinée au site actuel en prenant comme guide un serpent. C'est d'ailleurs ce qui permet d'expliquer le nom de la rivière *Ophis* (Serpent) qui coule près de la cité<sup>132</sup>. Le récit des origines de Mantinée fait donc intervenir deux fondateurs, Mantineus, fils de Lykaon et Antinoé, fille de Képheus qui aurait refondé la cité à un autre emplacement<sup>133</sup>.

D'autres récits de fondations anciennes attirent également l'attention de Pausanias en Arcadie, comme c'est le cas à PHIGALIE. Cette cité se trouvait à l'ouest de Mégalopolis près de la frontière avec l'Élide. Dans son passage concernant les origines de l'Arcadie, on peut lire que Phigalie changea de nom avec le temps. Cette cité s'appelait auparavant Phialie d'après Phialos, fils de Boukolion (VIII, 3, 2). Ce dernier, « [...] après avoir dépouillé Phigalos, fils de Lykaon, de l'honneur qui lui revenait – car il était fondateur de la ville –, changea le nom de Phigalie en Phialie d'après son propre nom [...] » (ὅς τὸν Λυκάωνος Φίγαλον οἰκιστὴν ὄντα ἀφελόμενος τὴν τιμὴν Φιαλίαν τὸ ὄνομα τῇ

<sup>131</sup> « De Mantineus, Tégéates et Mainalos, le dernier bâtit celle qui fut la plus renommée des villes de l'Arcadie, l'antique Mainalon, Tégéatès et Mantineus Tégée et Mantinée » (VIII, 3, 4).

<sup>132</sup> Pausanias ajoute à ce sujet : « s'il faut se fonder sur les vers d'Homère pour avancer une opinion, je crois que ce serpent était un 'dragon' » : VIII, 8, 5) : *Iliade*, II, 723 ; XII, 202 et 208. En grec, δράκων et ὄφις renvoient tout deux à l'espèce du serpent.

<sup>133</sup> La première Mantinée est mentionnée dans l'*Iliade* (II, 607). Voir aussi : VIII, 12, 7.



πόλει μετέθετο ἀφ' ἑαυτοῦ : VIII, 5, 7)<sup>134</sup>. Pausanias reprend plus loin dans sa description les quelques éléments présentés ci-dessus et donne certains renseignements sur le fondateur Phigalos :

Ce qui concerne Phigalos fils de Lykaon (qui fut à l'origine le fondateur de la cité), et le changement par lequel, au bout d'un certain temps, la ville prit le nom tiré de celui de Phialos, fils de Boukolion, avant de recouvrer l'ancien nom, cela nous l'avons déjà vu plus haut dans le livre. Une autre tradition, qui ne mérite pas confiance, fait de Phigalos un autochtone au lieu d'un fils de Lykaon. On a aussi prétendu que Phigalie était une nymphe, de celles qu'on appelle Dryades (VIII, 39, 2).

Τὰ δὲ ἐς τὸν Λυκάονος Φίγαλον – οὗτος γὰρ δὴ τῇ πόλει τὸ ἐξ ἀρχῆς ἐγένετο οἰκιστὴς – καὶ ὡς μετέβαλεν ἀνὰ χρόνον ἀπὸ Φιάλου Βουκολίωνος τὸ ὄνομα ἢ πόλις καὶ αὖθις τε ἀνεσώσατο τὸ ἀρχαῖον, τόδε μὲν καὶ πρότερον ἔτι ἐσήμαινεν ἡμῖν ὁ λόγος· λέγεται δὲ καὶ ἄλλα οὐκ ἀξιόχρεα ἐς πίστιν, ἄνδρα αὐτόχθονα εἶναι τὸν Φίγαλον καὶ οὐ Λυκάονος παῖδα· τοῖς δὲ εἰρημένον ἐστὶν ὡς ἡ Φιγαλία νύμφη τῶν καλουμένων εἶν Δρυάδων (VIII, 39, 2).

Ce passage présente donc trois versions des origines de Phigalie : une version officielle qui renvoie à la descendance de Lykaon et deux autres versions qui se réfèrent visiblement à des légendes locales. Pausanias présente ces versions parallèles en accréditant toutefois la généalogie arcadienne que l'on retrouve à divers endroits et dans différents récits de fondation en Arcadie. On sent néanmoins le besoin, chez l'auteur de la *Périégèse*, de véhiculer des traditions qui permettaient aux habitants de cette cité de se distinguer de la lignée arcadienne remontant à Pélasgos.

À la fin du livre VIII, lors de son passage à TÉGÉE, Pausanias donne quelques renseignements à propos de la fondation de cette cité<sup>135</sup>. D'après les Tégéates (Τεγεᾶται), à l'époque de Tégéatès, fils de Lykaon, le territoire (χώρα) prit le nom du héros, alors que la population était divisée en dèmes. La ville

<sup>134</sup> « [...] l'adoption d'une nouvelle tradition légendaire prétend expliquer dans les noms de la ville ce qui est en fait un simple phénomène phonétique, la chute du γ, datable d'après l'épigraphie de la fin du IV<sup>e</sup> siècle » : M. Jost, in Pausanias, *Livre VIII*, p. 167.

<sup>135</sup> Au sujet de Tégée, ses traditions et ses monuments : M. Pretzler, « Myth and History at Tegea – Local Tradition and Community Identity », *Defining Ancient Arkadia*, T. H. Nielsen et J. Roy (éd.), Copenhagen, Munksgaard, 1999, p. 89-129.



actuelle (ἐφ' ἡμῶν πόλεως) aurait, quant à elle, été fondée par Aléos (VIII, 45, 1)<sup>136</sup>. Aléos est également reconnu comme étant le fondateur d'Aléa en Arcadie. Fils d'Apheidas descendant d'Arkas, Aléos est aussi connu pour être le père d'Augé dont se serait épris Héraclès, d'après une tradition connue aussi en dehors des frontières de l'Arcadie (VIII, 4, 8-9).

Au moment de son passage dans la cité, le Périégète rapporte d'autres traditions au sujet des fils de Tégéatès (VIII, 53, 1-4). La présence d'un Apollon *Agyieus* (Protecteur des rues) amène Pausanias à évoquer un récit étiologique qui met en scène les descendants du fondateur de Tégée. Apollon et Artémis auraient châtié les habitants des villes qui ignoraient Léto lorsqu'elle était enceinte et qu'elle errait d'une contrée à l'autre. Sképhros, fils de Tégéatès, alors qu'il s'entretenait avec son frère Leimon et Apollon, craignit que son frère dise des propos malveillants à son égard. Leimon se jeta alors sur celui-ci pour le tuer et Artémis décocha une flèche sur l'assaillant pour le punir de ce meurtre. Ce récit permet d'expliquer les fêtes que les Tégéates organisaient en l'honneur d'Apollon *Agyieus*, d'Artémis et de Sképhros (VIII, 53, 3). On dit (λέγουσι) aussi que les autres fils de Tégéatès se rendirent par la suite en Crète pour y fonder des cités : Kydon donna son nom à Kydonia, Gortys à Gortyne et Archédios serait à l'origine de Katreus. Pausanias précise cependant que « les Crétois ne sont pas d'accord avec la légende tégéate » (Κρηῖτες δὲ οὐχ ὁμολογοῦντες, τῷ Τεγεατῶν λόγῳ : VIII, 53, 4). Quoique les Crétois proposaient une généalogie distincte, les Tégéates pouvaient, grâce à ce récit d'origine, se rattacher au monde crétois et être associés à la naissance de certaines de ses cités.

Alors que l'on dénote au livre VIII un changement d'attitude de la part de Pausanias quant à son approche des « récits des Grecs », comme s'il avait fait son

<sup>136</sup> « Aléos réunit en une ville unique les neuf dèmes tégéates et fonda la cité de Tégée. Selon la chronologie mythique, le règne d'Aléos remonte au IX<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècle, mais dans la réalité le synoecisme n'est sans doute pas antérieur à 478-473 av. J.-C. » : M. Jost, *in* Pausanias, *Livre VIII*, p. 270.

« chemin de Damas » remarquait F. Hartog<sup>137</sup>, de même qu'un intérêt particulier pour les traditions arcadiennes, les deux principaux récits rappelant l'origine des fondations anciennes de cette région du Péloponnèse sont visiblement marqués par le passage du temps. Pausanias remarque le déplacement du site de l'ancienne Mantinée, la refondation de Tégée par Aléos, ou encore le changement de nom de la cité de Phigalie. En d'autres mots, le Périégète s'intéresse à des cités qui ne sont plus tout à fait ce qu'elles étaient par le passé. Malgré tout, il maintient son objectif initial et poursuit son travail de représentation du passé des cités, notamment à partir des traditions mythiques ou légendaires qu'il aura pu recueillir à leur sujet.

De la Corinthie à l'Arcadie, Pausanias compose avec quelques grands récits de fondation se rattachant, le plus souvent, au récit d'origine de la région concernée, à quoi il greffe un récit rappelant le contexte lié à la naissance de la cité. Chaque région est représentée par au moins un récit plus élaboré se rapportant à la principale cité que Pausanias visita lors de son passage. La Corinthie, l'Argolide et l'Arcadie ont cependant donné lieu à plus d'un récit de fondation pour chacune de ces régions. Le Périégète ne s'intéresse pas seulement aux cités qui étaient toujours florissantes à son époque, ou du moins toujours constituées en tant que *poleis*, comme c'est le cas à Corinthe, Patras, Argos, Trézène, Sparte, Élis, Mantinée et Tégée. Les passages relatifs à Mycènes et Sicyone montrent bien que Pausanias porte aussi attention à des cités qui étaient en ruine<sup>138</sup>. Comme il en sera question au chapitre suivant, certains monuments sont associés à ces traditions légendaires et viennent les appuyer, mais tous les récits ne sont pas nécessairement accompagnés de descriptions.

Ces récits montrent bien toute l'importance que Pausanias accorde aux traditions locales véhiculées par les habitants des cités, la *Périégèse* laissant peu

---

<sup>137</sup> F. Hartog, *Mémoire d'Ulysse, Récits sur la frontière en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1996, p. 153.

<sup>138</sup> Phigalie avait, quant à elle, perdu de sa grandeur à l'époque romaine, bien que le Périégète note la pratique de certains cultes dans cette région de l'Arcadie (VIII, 41, 1).

de place à la présence romaine en sol grec, comme en témoignent les passages se rapportant à la fondation de Corinthe et de Patras, devenues colonies romaines au I<sup>er</sup> s. av. J.-C. Ces choix répondent bien à l'objectif de Pausanias qui consiste essentiellement à mettre en valeur les traditions grecques du continent. Mais le voyageur ne fait pas que rapporter sans distinction les traditions véhiculées au sujet du passé de ces cités. Il transmet ces récits en y mettant parfois un peu de sien, en privilégiant une version parmi d'autres. La *Périégèse* est caractérisée par une distance relative à l'égard des traditions, une « non-ingérence dans les vérités publiques d'autrui » pour reprendre la formule de P. Veyne<sup>139</sup>, par la recherche d'une certaine cohérence à travers les différentes versions des récits et par la volonté de les transmettre.

### 2.2.2 Les cités au fil de la *Périégèse*

Aux côtés des récits de fondation des grandes régions et cités présentés plus haut, il convient maintenant de se pencher sur les traditions se rapportant aux autres cités visitées par le Périégète tout au long de son itinéraire dans le Péloponnèse. Pausanias ne s'intéresse pas seulement aux grandes cités, celles pour lesquelles il est possible de rapporter un nombre important de traditions reliées à leur fondation. Ces références aux autres cités du Péloponnèse sont nombreuses et diversifiées et donnent l'impression que chaque lieu, chaque cité étaient issus d'un fondateur mythique.

#### *Corinthie*

Ces différentes évocations légendaires permettent de définir les lieux rencontrés au fil de la *Périégèse* et elles constituent parfois les seules informations que Pausanias est en mesure de transmettre à leur sujet. En Corinthie, par exemple, le Périégète note au passage que le toponyme CROMYON proviendrait de Cromos, le fils de Poséidon, un dieu associé aux origines de la région (II, 1, 3). À

<sup>139</sup> P. Veyne, *op. cit.*, p. 107.

TÉNÉA, non loin de Corinthe, les habitants du lieu disent qu'ils sont Troyens originaires de Ténédos et anciens prisonniers des Grecs. C'est Agamemnon qui leur aurait concédé ce territoire et leur origine troyenne donne sens aux honneurs qu'ils accordent à Apollon (II, 5, 4)<sup>140</sup>.

Après avoir décrit Sicyone, sur la route de Phlionte, Pausanias mentionne la présence de TITANÉ dont les habitants disent (λέγουσιν) qu'un certain Titan, frère d'Hélios, donna son nom au lieu. Pausanias affiche une certaine sympathie à l'égard de ce personnage : « À mon avis, Titan fit preuve de dons remarquables en observant les saisons de l'année et les époques où le soleil fait croître et mûrir les semences ainsi que les fruits des arbres [...] » (Δοκεῖν δὲ ἐμοὶ δεινὸς ἐγένετο ὁ Τιτὰν τὰς ὥρας τοῦ ἔτους φυλάξας καὶ ὁπότε ἥλιος σπέρματα καὶ δένδρων αὖξει καὶ πεπαίνει καρπούς : II, 11, 5)<sup>141</sup>. L'éponyme Titan, autrement peu connu, s'associe à Hélios qui occupe avec Poséidon une place importante dans le récit des origines de la Corinthie, comme le rappelle également la brève mention du Périégète concernant Cromyon. C'est d'ailleurs pour cette raison que l'on considérerait ce Titan comme frère d'Hélios.

Entre Corinthe et Argos se trouve la petite ville (πόλις ἐστὶν οὐ μεγάλη) de CLÉONAI et son éponyme Cléôné était, dit-on (λέγουσιν), une fille de Pélopes. Mais selon d'autres (ἐπὶ ταῖς ἄλλαις), elle était une fille de l'Asopos, fleuve local près de Sicyone, à qui les habitants de Phlionte attribuaient une descendance mythique (II, 15, 1)<sup>142</sup>. Le Périégète se contente de rapporter ces deux traditions, l'une remontant au héros Pélopes, que l'on retrouve dans différentes régions du Péloponnèse, l'autre à celle du dieu-fleuve argien : « Quoi

<sup>140</sup> Les ancêtres des habitants de Ténéa étaient Troyens, ce qui explique la présence à cet endroit, comme à Ténédos, d'un culte apollinien. Cette parenté légendaire aurait peut-être, se demande L. Lacroix, « [...] servi l'intérêt des Ténéates, dont la ville fut épargnée par les Romains, alors que sa voisine, Corinthe, était systématiquement détruite » : « Traditions locales et légendes étiologiques dans la *Périégèse* de Pausanias », *JS*, 1994, p. 89. Voir aussi : Strabon, VIII, 380.

<sup>141</sup> Pausanias signale également qu'Alexanor, fils de Machaon, petit-fils d'Asclépios, fonda un sanctuaire d'Asclépios à Titané. On lui offrait des sacrifices comme à un héros (τῷ μὲν ὡς ἥρω μετὰ ἥλιον δύναντα ἐναγίζουσιν : II, 11, 7).

<sup>142</sup> Corcyre, Égine et Thèbe (II, 5, 2).



qu'il en soit, c'est de l'une ou l'autre que la ville tire son nom » (τὸ δ' οἷν ὄνομα ἀπὸ τοῦ ἑτέρου τούτων ἐτέθη τῇ πόλει : II, 15, 1). L'existence de ces traditions locales semble ici suffire au Périégète qui ne laisse pas entrevoir ses préférences quant à l'une ou l'autre de ces versions. Des lieux comme Cromyon, Titané et Cléonai offraient en fait peu de choses à voir lors du passage de Pausanias. Ce dernier relève néanmoins leurs origines « dignes de mémoire » se rattachant à un ancêtre glorieux comme le véhiculent ces traditions locales qui viennent rythmer le voyage du Périégète.

L'itinéraire en Corinthie se termine par la présentation du sanctuaire de Zeus à NÉMÉE, pays qui, dit-on, doit son nom à Néméa, elle aussi une fille d'Asopos (τὸ δὲ ὄνομα λέγουσι τῇ χώρᾳ Νεμέαν δοῦναι θυγατέρα Ἀσωποῦ καὶ ταύτην : II, 15, 3). Pausanias note également la présence du tombeau d'Opheltès et de son père Lycourgos. Près du bois de cyprès, le jeune Opheltès aurait été tué par un dragon et Amphiaraos organisa des jeux en son honneur. Cet épisode permet de remonter aux origines des jeux néméens, bien que Pausanias n'en fasse pas mention et décide plutôt de poursuivre son chemin du côté de l'Argolide<sup>143</sup>.

### *Argolide*

Après Némée, le voyageur emprunte une route remontant vers le Trétos qui le conduit à Mycènes puis à Argos. Sur le chemin menant d'Argos à Mantinée se trouve un bourg du nom d'OENÉE qui, selon les Argiens, doit son nom au roi d'Étolie Oenée. Chassé de sa région, ce roi rejoignit Diomède avec qui il combattit à Calydon pour se venger de ses ennemis. De retour à Argos, Diomède aurait donné une sépulture à Oenée au lieu qui porte son nom (II, 25, 2). En plus d'établir un lien entre Oenée et l'Étolie, cette tradition inscrit le passé de ce bourg

<sup>143</sup> Sur les traditions rapportant la naissance des jeux à Némée : M.-C. Doffey, « Les mythes de fondation des concours néméens », *Polydipsion Argos*, M. Piérart (dir.), Paris, de Boccard, 1992, p. 185-193.

d'Argolide à l'époque de la guerre de Troie, par le biais du héros Diomède et reposerait également sur la localisation d'une sépulture, celle du héros éponyme.

La présence d'une tradition remontant au passé achéen est également visible à ORNÉES, située à l'ouest de Mycènes. Cette ville porte le nom d'un fils d'Érechthée, Ornéos, qui eut comme fils Pétéos, père de Ménesthée, ce dernier étant celui qui, à la tête des Athéniens, se battit aux côtés d'Agamemnon lors du siège de Troie (II, 25, 6)<sup>144</sup>. Dans ce contexte, les premiers Ornéates pouvaient se rapprocher d'Athènes, Ornées ayant été fondée par un descendant d'Érechthée, l'un des premiers rois de l'Attique, au même titre que Sicyone comme le voulait une tradition locale<sup>145</sup>.

Pausanias fait également quelques remarques au sujet de TIRYNTHÉ, citée bien connue pour avoir été la demeure d'Héraclès (V, 2, 2). Tiryns, l'éponyme de la cité, était, à ce qu'on dit (λέγουσι), fils d'Argos, fils de Zeus (II, 25, 8), ce qui permet de rattacher Tiryns à la généalogie argienne. Tirynthe aurait été confiée à Proitos, un des descendants de Danaos et c'est lui qui aurait fait fortifier la cité, ceinte, tout comme Mycènes, par une muraille construite par les Cyclopes (II, 16, 5-6 ; VII, 25, 6)<sup>146</sup>. La présentation de Pausanias rappelle également qu'au même titre que les habitants de Mycènes et d'Ornées (II, 25, 6), les habitants de Tirynthe abandonnèrent leur ville pour se joindre à Argos (II, 25, 8)<sup>147</sup>.

Pausanias se dirige par la suite au nord de l'Argolide en direction d'ÉPIDAURE, puis à Égine dans le golfe Saronique. Le Périégète avoue ne pas savoir par qui cette région aurait été habitée avant que n'arrive Épidauros, l'éponyme de la cité. Les habitants d'Épidaure n'auraient pas su non plus indiquer

<sup>144</sup> *Illiade*, II, 571. Voir : Strabon, VIII, 6, 24.

<sup>145</sup> E. Oudot, « Penser l'autochtonie athénienne à l'époque impériale », *Origines gentium*, textes réunis par V. Fromentin et S. Gotteland, Paris, de Boccard, 2001, p. 103.

<sup>146</sup> Voir aussi : VII, 25, 6.

<sup>147</sup> À propos du synoecisme d'Argos : VIII, 27, 1. La ville d'Ornées aurait été détruite et intégrée à Argos en 416 av. J.-C. (Thucydide, VI, 7).

au Périégète le nom des descendants d'Épidauros (II, 26, 1)<sup>148</sup>. Plusieurs traditions étaient véhiculées au sujet de celui qui a donné son nom au pays. Les Éléens en font un fils de Pélops, les Argiens, au même titre que les *Grandes Éhéées*, voyaient en lui un descendant d'Argos et, en dernier lieu, les Épidauriens considéraient Épidauros comme fils d'Apollon (II, 26, 2). Il n'est pas étonnant de voir que les habitants de la région firent de leur éponyme un des fils de ce dieu, comme ils revendiquaient aussi le lieu de naissance d'Asclépios, fils d'Apollon, ce que Pausanias admet, compte tenu de la présence des monuments qui lui sont dédiés et du fait que tout le pays lui est consacré (II, 26, 3 et 8).

Le Périégète propose ensuite un léger excursus du côté d'ÉGINE. On dit (ἀέγουσιν) que cette île n'était pas peuplée dès son origine (ἐξ ἀρχῆς) et qu'elle était déserte le jour où Zeus y aurait transporté Égine, une des filles d'Asopos. Égine donna son nom au lieu qui se nommait auparavant Oinone. Devenu grand, Éaque aurait demandé à Zeus de faire venir des habitants pour peupler cette île et c'est à ce moment que le dieu « fit, dit-on, sortir des hommes de la terre » (ἀνεῖναι τοὺς ἀνθρώπους φασὶν ἐκ τῆς γῆς : II, 29, 2, trad. pers.). Les origines d'Égine font intervenir un récit d'autochtonie et présentent son éponyme comme une des descendantes d'Asopos, dont les filles se retrouvent ailleurs en Corinthie, en Argolide ; les habitants de Phlionte rappellent également qu'Égine était la fille du dieu-fleuve (II, 5, 2).

Quant à HERMIONE, située près de Trézène sur le golfe Saronique, ses origines remonteraient au héros civilisateur Phoronée. L'ancienne ville d'Hermione (ἀρχαίας πόλεως) aurait été fondée (οἰκιστήν) par Hermion, fils d'Europs, fils de Phoronée, ce qui inscrivait sa fondation dans la lignée des

---

<sup>148</sup> Strabon rappelle qu'Épidaure, d'abord nommée Épicare, aurait été habitée par des Cariens, comme c'était le cas à Hermione. Puis « au retour des Héraclides, les Ioniens de la Tétrapole attique, qui les avaient accompagnés en Argolide, vinrent se fixer parmi ces Cariens » (VIII, 6, 15).

premiers héros argiens (II, 34, 4)<sup>149</sup>. Pausanias semble ignorer la tradition rapportée par Strabon voulant que la population d'Hermione ait été composée de Cariens tout comme à Épidaure (VIII, 6, 15), ou encore de Dryopes, comme le mentionnait Hérodote dans sa présentation des peuples du Péloponnèse (VIII, 73). Malgré le peu d'information qu'il avait sous la main, le Périégète propose une remarque reposant sur le témoignage de Hérophanes de Trézène au sujet de la descendance de Phoronée. Europs serait bien fils naturel de Phoronée, bien que ce soit Argos qui reçut le pouvoir en tant que fils de Niobé, fille de Phoronée (II, 34, 4-5). Cette note mythographique dénote un souci de cohérence de la part de Pausanias, en plus de rappeler implicitement le lien qui unit la généalogie argienne à Zeus, par l'entremise de Niobé, première compagne mortelle du dieu.

Une brève mention est réservée à NAUPLIE située non loin d'Argos. Nauplie aurait été fondée par Nauplios que l'on disait fils de Poséidon et d'Amymoné (II, 38, 2)<sup>150</sup>. Mais lors de son passage en Messénie, Pausanias apporte quelques détails supplémentaires. Les habitants de Nauplie étaient « dans les temps les plus anciens » (τὰ παλαιότερα) des Égyptiens, arrivés en Argolide aux côtés de Danaos et « trois générations plus tard ils furent installés par Nauplios, fils d'Amymoné, à Nauplie » (ὕστερον γενεαῖς τρισὶν ὑπὸ Ναυπλίου τοῦ Ἀμυμώνης κατωκίσθησαν ἐν Ναυπλίᾳ : IV, 35, 2). Les origines de cette cité remontent donc à l'arrivée de Danaos en Argolide et Pausanias rappelle les origines égyptiennes des habitants de cette région, comme il l'avait fait plus haut à propos d'Hôros, le premier habitant de la contrée de Trézène. Mais c'est Nauplios, fils de Poséidon et d'Amymoné, l'une des filles de

<sup>149</sup> D'après les habitants d'Hermione, Clyménos, fils de Phoronée, aurait fondé avec sa sœur Chthonia un sanctuaire en l'honneur de Déméter (II, 35, 4). Les Argiens rapportent cependant une tradition différente. Chthonia serait plutôt la fille de Colontas qui refusa d'accueillir Déméter. La déesse mit le feu à l'habitation de Colontas et Chthonia fut amenée par Déméter à Hermione et y construisit un sanctuaire en l'honneur de la déesse surnommée *Chthonia*. Pausanias poursuit en décrivant la fête organisée en l'honneur de la déesse (II, 35, 4-8).

<sup>150</sup> C'est aussi ce que rapporte Apollodore (II, 1, 5).



Danaos, qui est considéré comme le fondateur éponyme de Nauplie, ce qui permet de rattacher cette cité à la généalogie argienne<sup>151</sup>.

C'est dans cette région que s'achève la périégèse de Pausanias à travers l'Argolide. Fidèle à son habitude, l'écrivain voyageur précise la frontière qui sépare l'Argolide de la région qu'il s'apprête à visiter, soit la Laconie. Quelques villages bordent cette frontière naturelle formée par le mont Parnon, de même que des Hermès en pierre (Ἑρμαῖ λίθου) délimitent le territoire des Argiens, des Laconiens et des habitants de Tégée en Arcadie (II, 38, 7). Dans cette région, les traditions relatives au passé légendaire des cités servaient surtout à les rapprocher d'Argos, par le biais d'une généalogie commune, comme c'est le cas à Tirynthe, Hermione et Nauplie. On note cependant qu'une petite cité comme Ornées se dota d'origines étrangères, athéniennes en l'occurrence. Le témoignage de Pausanias laisse cependant de côté, peut-être délibérément, les traditions liées à la présence de peuples étrangers, les Dryopes et les Cariens, dans sa description d'Hermione et d'Épidaure.

### *Laconie*

Après avoir parcouru les principales cités de Corinthie et d'Argolide, Pausanias se tourne du côté de la Laconie. Une bonne partie du livre III est consacrée à la présentation des traditions et des monuments de Sparte, mais le parcours du Périégète fait voir un nombre important de petites cités ou d'agglomérations qui s'étaient avec le temps dotées d'un passé glorieux, reposant sur un éponyme mythique ou une légende de fondation. C'est ce qui fait d'ailleurs penser au passage de Thucydide, qui rappelle la présence de communautés laconiennes dans cette région composée de bourgades « comme c'était autrefois l'usage en Grèce » (κατὰ κόμας δὲ τῷ παλαιῷ τῆς Ἑλλάδος τρόπῳ οἰκισθείσης : I, 10, 2).

<sup>151</sup> Nauplie devint le port d'Argos vers 628 av. J.-C. et la cité que visita Pausanias était abandonnée, déjà depuis l'époque de Strabon.

Dans sa présentation des origines de la Laconie, Pausanias rappelle les origines d'AMYCLÉES qui se trouve à quelque distance au sud de Sparte. Il n'est pas surprenant de voir que c'est un fils de Lacédémon qui fonda cette cité : « Amyclas, fils de Lacédémon, voulant également laisser quelque chose en mémoire de lui-même, fonda une bourgade en Laconie » (Ἀμύκλας δὲ ὁ Λακεδαιμόνος, βουλόμενος ὑπολιπέσθαι τι καὶ αὐτὸς ἐς μνήμην, πόλισμα ἔκτισεν ἐν τῇ Λακωνικῇ : III, 1, 3, trad. pers.). Comme nous l'avons vu plus haut, c'est à Amyclées que l'on peut voir la tombe d'Hyacinthe qui est à l'origine de la fête des Hyacinthies<sup>152</sup>.

Certaines cités laconiennes ne dépendaient pas de l'autorité de Sparte, ces cités périèques que l'on comptait parmi le groupe des « cités libres » de Laconie (τῶν Ἐλευθερολακῶνων πόλεις : III, 21, 7). D'autres cités dépendaient cependant de Sparte, comme c'était le cas d'HÉLOS, située sur la côte sud de la Laconie (III, 20, 6). Son nom est mentionné dans le *Catalogue des vaisseaux* parmi les troupes lacédémoniennes<sup>153</sup> et son fondateur serait Hélios, le plus jeune des fils de Persée<sup>154</sup>. Cette filiation est compatible avec celle de Sparte puisque l'un des rois de Sparte, Oebalos, maria Gorgophoné, la fille de Persée.

Près d'Hélos se trouve la cité de GYTHION, cité libre de Laconie donnant sur le golfe de Laconie, dont les origines remonteraient à une querelle divine mettant en scène deux divinités : « Les Gythéates disent que leur cité n'a pas été fondée par un homme, mais qu'Héraclès et Apollon, après s'être réconciliés lors d'une querelle au sujet de la possession d'un trépied, fondèrent la cité en commun (Γυθεῖται δὲ τῆς πόλεως ἀνθρώπων μὲν οὐδένα οἰκιστὴν γενέσθαι λέγουσιν, Ἡρακλέα δὲ καὶ Ἀπόλλωνα ὑπὲρ τοῦ τρίποδος ἐς ἀγῶνα ἐλθόντας, ὥς διηλλάγησαν, μετὰ τὴν ἔριν οἰκίσαι κοινῇ τὴν πόλιν : III, 21, 8, trad. pers.). Cette légende rappelle d'autres récits relatant le combat entre

<sup>152</sup> N. Richer, « The Hyakinthia of Sparta », *Spartan Society*, T. J. Figueira (éd.), Swansea, Classical Press of Wales, 2004, p. 77-102.

<sup>153</sup> *Iliade*, II, 584.

<sup>154</sup> Hélos aurait par la suite été prise par les Doriens lors du retour des Héraclides et ses habitants auraient été les premiers à être appelés « Hilotes » (III, 20, 6).

deux divinités au sujet de l'appropriation d'un territoire, mais on peut aussi noter la présence de deux divinités fondatrices, phénomène singulier dans le texte de Pausanias qui d'ordinaire associe la naissance des cités à l'action de héros fondateurs.

Concernant la ville de GÉRONTHRAI, située non loin de Sparte, Pausanias précise qu'elle était déjà habitée par des Achéens avant le retour des Héraclides dans le Péloponnèse, mais que les Doriens qui prirent Lacédémone chassèrent les Achéens de Géronthrai, les remplaçant par des colons (ἐποίκους ἀπέστειλαν : III, 22, 6). On trouve un récit semblable du côté de Boiai, près du Cap Malée, qui aurait été fondée, au même titre que Géronthrai, par un Héraclide à la suite d'un synoecisme réunissant les cités d'Étis, d'Aphrodisias et de Sidé (III, 22, 11).

Deux de ces anciennes cités (πόλεων τῶν ἀρχαίων), soit APHRODISIAS et ÉTIS, avaient été fondées (οἰκίσαι) par Énée lorsque, sur le chemin de la Sicile, les vents l'entraînèrent à cet endroit. C'est aussi ce que rappelle Pausanias au livre VIII, lors de son passage en Arcadie : « il devint le fondateur des cités d'Aphrodisias et d'Étis » (πόλεων τε Ἀφροδισιάδος καὶ Ἡτιδος ἐγένετο οἰκιστῆς : VIII, 12, 8, trad. pers.). Énée aurait donné à Étis le nom de sa fille<sup>155</sup>, Aphrodisias porte peut-être celui d'Aphrodite la mère du héros, alors que SIDÉ aurait pris le nom d'une des filles de Danaos sans que l'on sache qui en était le fondateur. C'est en Arcadie que serait mort le père d'Énée et le Périégète note la présence du mont Anchisia et du monument (μνῆμα) élevé en l'honneur d'Anchise qui se trouve à ses pieds<sup>156</sup>. Ce qui rend cette tradition d'autant plus vraisemblable, c'est que les Éoliens de la région d'Ilion « ne montrent nulle part dans leur pays un monument d'Anchise » (οὐδαμοῦ τῆς σφετέρας ἀποφαίνοντες μνῆμα Ἀγχίσου : VIII, 12, 9). Le Périégète exprime ici une certaine volonté de rationalisation reposant sur la présence ou l'absence de

<sup>155</sup> Cette fille d'Énée n'est connue que par le témoignage de Pausanias.

<sup>156</sup> « Près du tombeau d'Anchise, il y a les ruines d'un sanctuaire d'Aphrodite [...] » (VIII, 12, 9).

monument, et il semble voir d'un bon œil le passage du Troyen en Arcadie avant son périple qui le conduira en Italie.

Quant à BOIAI, cette cité aurait été fondée (ᾠκισε) par Boios, un Héraclide qui y rassembla les habitants des trois cités : Étis, Aphrodisias et Sidé<sup>157</sup>. Dans ce contexte, les habitants de ces cités cherchèrent un lieu où s'établir, lieu qui, suivant un oracle, devait leur être indiqué par Artémis (ἀπὸ δὴ τούτων τῶν πόλεων ἀναστάντες ἐζήτουν ἔνθα οἰκῆσαι σφᾶς χρεὼν εἶν· καὶ τι καὶ μάντευμα ἦν αὐτοῖς "Ἀρτεμιν ἔνθα οἰκήσουσιν ἐπιδείξειν : III, 22, 11-12). Pausanias donne quelques renseignements supplémentaires sur les circonstances de cette fondation héraclide. Lorsqu'ils furent débarqués dans le golfe, un lièvre apparut et ils le prirent pour guide sur leur route. Le voyant se cacher dans un myrte, ils fondèrent une cité à cet endroit. Depuis ce jour, ils vénèrent ce buisson et ils le nomment Artémis *Sôteira* (III, 22, 12). Ces traditions au sujet de Boiai permettent donc de remonter au passé préhéraclide, en rappelant l'existence des cités nommées Aphrodisias, Étis et Sidé. Le récit de fondation marqué par la présence d'Artémis renvoie à des schèmes narratifs bien connus dans un contexte de fondation : la parole oraculaire, la présence d'un guide animal et celle d'une divinité poliade.

Concernant ÉPIDAURE LIMÈRA, située sur la côte orientale de la Laconie, elle aurait été fondée non pas par des Lacédémoniens, mais par des Épidauriens d'Argolide. Selon la légende, les Épidauriens se rendant au temple d'Asclépios sur l'île de Cos, abordèrent dans ce secteur de la Laconie et s'y établirent (οἰκῆσαι) sur la foi de quelques songes (III, 23, 6-7) :

On dit qu'un serpent qu'ils apportaient d'Épidaure s'échappa du navire et disparut dans le sol non loin de la mer. À la suite de cette disparition et de la vision qu'ils eurent dans leurs rêves, ils décidèrent de rester et de s'installer à cet endroit. Il y a des autels dédiés à Asclépios à l'endroit où disparut le serpent et des oliviers poussent autour d'eux (III, 23, 7, trad. pers.).

<sup>157</sup> Il est difficile de situer l'emplacement de ces sites pour lesquels nous possédons peu d'information.



Λέγουσι δὲ καὶ ὡς οἴκοθεν ἐκ τῆς Ἐπιδαύρου δράκοντα  
ἐπαγομένοις αὐτοῖς ἐξέφυγεν ἐκ τῆς νεῶς ὁ δράκων, ἐκφυγὼν δὲ  
οὐ πόρρω κατέδυσσε θάλασσης, καὶ σφισιν ὁμοῦ τῶν ὀνειράτων τῇ  
ᾧ οὖν καὶ ἀπὸ τοῦ σημείου τοῦ κατὰ τὸν δράκοντα ἔδοξεν αὐτόθι  
καταμείναντας οἰκῆσαι. καὶ ἔνθα ὁ δράκων κατέδυσσε, βωμοὶ τέ εἰσιν  
Ἀσκληπιοῦ καὶ ἐλαῖαι περὶ αὐτοὺς πεφύκασιν (III, 23, 7).

Ce récit de fondation se rapproche de celui de Boiai par la présence d'un animal servant de guide et de présage. Cette cité libre de Laconie pouvait, grâce au serpent d'Asclépios ayant servi de guide à la fondation d'Épidaure Liméra, rattacher ses origines à celles des Épidauriens. La présence des autels élevés en l'honneur d'Asclépios servirait ici de « lieu de mémoire », au même titre que le buisson de Boiai que les habitants de la cité nommèrent en l'honneur d'Artémis.

Une autre légende locale rapporte quant à elle les origines de BRASIAI, cité dépendant de Sparte que l'on situe sur la côte est de la Laconie. Contrairement aux autres Grecs (οὐδέσιν ὁμολογοῦντες Ἑλλήνων), les habitants de Brasiai disent (λέγουσιν) qu'au moment où Zeus découvrit que Sémélé venait de mettre au monde leur fils Dionysos, il enferma la mère et son enfant dans un coffre qu'il jeta à la mer. Le coffre se serait échoué le long des côtes de Brasiai et les gens du lieu trouvèrent Sémélé morte et s'occupèrent de l'éducation du petit Dionysos (III, 24, 3). Ce récit d'origine permet d'expliquer le toponyme de Brasiai, autrefois appelée Oreiatai et qui changea de nom au moment où le coffre fut poussé par les flots le long de la côte laconienne. Pausanias rappelle qu'encore à son époque (ἐφ' ἡμῶν), le terme ἐκβεβράσθαι (du verbe ἐκβράζω) est utilisé lorsqu'on dit qu'une chose a été jetée par les flots sur un rivage (III, 24, 4)<sup>158</sup>. Mais aux côtés de cette explication étymologique, cette tradition permettait d'associer les origines de Brasiai au mythe de la naissance de Dionysos, celle-ci différant de la version plus connue des Grecs voulant que Zeus ait foudroyé Sémélé et qu'il ait récupéré

<sup>158</sup> Chez d'autres auteurs anciens, la cité de Brasiai est appelée Prasiai : Thucydide, II, 56, VI, 105, VII, 18 ; Aristophane, *Paix*, 242 ; Polybe, IV, 36. Pausanias associe le nom « Brasiai » au verbe ἐκβράζω, mais le toponyme se rapproche aussi du verbe βράσσω qui renvoie à l'idée d'être rejeté sur le rivage.

l'enfant pour le coudre dans sa cuisse avant de le confier, après sa deuxième naissance, au roi d'Orchomène Athamas<sup>159</sup>.

Poursuivons du côté de l'ancienne cité libre de LAS, située non loin de Gythion, où l'on pouvait voir les ruines de l'ancienne cité (καὶ νῦν ἔτι τῆς πόλεως ἔστι τῆς ἀρχαίας : III, 24, 6)<sup>160</sup>. La cité de Las est mieux connue par le biais du récit de fondation d'ARAINOS, Las étant considéré comme le fondateur de la ville d'Arainos. L'on dit (φασίν) qu'il fut tué par Achille, venu dans la région pour demander Hélène en mariage auprès de Tyndare. Pausanias rectifie cependant cette tradition en affirmant qu'en vérité (ἐπ' ἀληθείᾳ), Las aurait été tué par Patrocle, les deux hommes étant considérés comme des prétendants d'Hélène (III, 24, 10)<sup>161</sup>. Seul le témoignage de Pausanias mentionne l'existence de Las ; il se rapporte vraisemblablement à une légende locale, Achille n'étant pas, dans la version la plus connue du mythe, considéré comme l'un des prétendants d'Hélène, ce que souligne le Périégète en se référant au texte homérique<sup>162</sup>.

Au sujet de PYRRHICHOS, ville libre de Laconie, Pausanias fait état des différentes traditions relatives aux origines de son toponyme. On dit (φασίν) que son nom viendrait de Pyrrhos, fils d'Achille qui accosta dans cette région pour y épouser Hermione, la fille de Ménélas (III, 25, 1 ; 1, 5). D'autres disent que Pyrrhichos était l'un des dieux que l'on nomme les Courètes et que l'on associe le

<sup>159</sup> Voir notamment : Euripide, *Les Bacchantes*, 1 et suiv.

<sup>160</sup> La cité est mentionnée dans le *Catalogue des vaisseaux* (*Iliade*, II, 585).

<sup>161</sup> La tradition reconnaissait plusieurs prétendants d'Hélène. Apollodore en nomme une trentaine, dont Patrocle (III, 10, 8).

<sup>162</sup> Pour Pausanias, mis à part le *Catalogue des femmes* qui ne présente pas Achille comme l'un des amants d'Hélène, le témoignage d'Homère suffit à prouver qu'Achille n'aurait pas demandé Hélène en mariage. Dans l'*Iliade* (I, 158), Achille est présenté comme étant au service des Atrides et non de Tyndare. De plus, Achille serait plus jeune qu'Ulysse (*Iliade*, XXIII, 790) et Ulysse plus jeune que Thésée (*Odyssée*, XI, 630). Ce dernier est reconnu pour avoir enlevé Hélène, on peut donc en conclure qu'Achille était trop jeune pour être considéré comme l'un des prétendants d'Hélène. De plus, Achille aurait-il pu demander la main d'Hélène, alors que Patrocle la réclamait ?

plus souvent à l'entourage de Zeus enfant<sup>163</sup>. Une autre tradition veut que le satyre Silène quittât le secteur du cap Malée pour s'installer à Pyrrhichos, comme le rapporte une ode de Pindare<sup>164</sup>, et les gens de Malée disent (λέγουσι) que Silène portait aussi le nom de Pyrrhichos (III, 25, 2-3). Pausanias se contente de présenter trois versions différentes d'une même tradition sans les commenter ni les remettre en question, comme il le fait à différents endroits dans la *Périégèse*. On remarque néanmoins la présence marquée de héros homériques dans cette région.

Au sujet de LEUCTRES, Pausanias avoue ne pas savoir de qui la ville aurait pris le nom. Les Messéniens disent (φασί) que c'est de Leucippe, fils de Périères. Cette filiation permettrait d'expliquer les honneurs que les habitants de Leuctres rendent à Asclépios, puisque les Messéniens en font le fils d'Arsinoé, fille de Leucippe (III, 26, 4). Cette région frontalière qui appartenait autrefois à la Messénie, comme le rappelle Pausanias, est associée aux origines d'Asclépios d'après cette tradition locale, mais elle se rattache aussi aux Dioscures. Les habitants de Thalamai disent (φασίν) que c'est à Pephnos que sont nés Castor et Pollux, comme le rapporte un poème d'Alcman, et qu'ils auraient été amenés à Pellana pour être élevés par Hermès (III, 26, 2). Messéniens et Spartiates revendiquaient les uns et les autres le lieu de naissance de ces deux héros guerriers. Mais Pausanias penche pour la version messénienne qui fait de ce territoire une région ayant appartenu anciennement (τὸ ἀρχαῖον) à la Messénie, ce qui permettrait d'expliquer pourquoi les Dioscures leur appartenaient plus qu'aux Lacédémoniens (III, 26, 3).

Au fil de la périégèse de la Laconie, Pausanias mentionne aussi l'existence de certaines cités pour lesquelles il possède peu d'information. C'est le cas de PHARIS (III, 20, 3), BRYSEAI (III, 20, 3) et de la bourgade d'AIGIAI qu'Homère

<sup>163</sup> Une tradition fait aussi de ce Pyrrhichos l'inventeur de la pyrrhique, soit une danse guerrière en armes.

<sup>164</sup> « The mighty one, the dancer, whom the mount of Malea nurtured, husband of Nais, Silenus » : f. 156, Schröder, trad. W. H. S. Jones.



nomme Augeiai (III, 21, 5 ; *Iliade*, II, 583). PELLANA était anciennement une cité (πόλις τὸ ἀρχαῖον) et l'on dit (φασίν) que Tyndare s'y installa lorsque Hippocoön et ses fils le chassèrent de Sparte (III, 21, 2). Quant aux habitants de TEUTHRONE, ils reconnaissent l'Athénien Teuthras comme étant leur fondateur (τὸν δὲ οἰκιστὴν οἱ ταύτη Τεύθραντα Ἀθηναῖον ὄντα ἀποφαίνουσι : III, 25, 4). OITYLOS aurait, quant à elle, pris son nom d'un héros d'origine argienne, fils d'Amphianax, fils d'Antimachos (III, 25, 10).

Les récits de fondation de ces cités laconiennes sont donc liés aux origines de cette région du Péloponnèse par l'entremise de la généalogie des premiers rois remontant à Lélèx, mais certaines cités s'identifiaient à d'autres régions du monde grec continental. Alors que les origines d'Amyclées remontent à Lacédémon, les origines de certaines cités se trouvent du côté de l'Argolide (Hélos, Épidaure Liméra, Sidé, Oitylos), voire même d'Athènes dans le cas de Teuthrone et de Troie pour ce qui est d'Aphrodisias et d'Étis. Le passé légendaire des cités laconiennes est marqué par la présence de traditions mettant en scène des divinités du panthéon olympien, ou remontant aux héros achéens associés à cette région du Péloponnèse. La fondation de Gythion découle d'une querelle entre deux divinités (Héraclès et Apollon), celle de Boiai est due à Artémis, et la naissance de Brasiai se rattache, quant à elle, au mythe de Dionysos. Ces fondations anciennes côtoient également des récits liés à la mémoire achéenne de la Laconie (Las et Arainos), de même qu'au récit du retour des Héraclides (Géronthrai). Certaines de ces cités faisaient partie du groupe des cités libres de Laconie (τῶν Ἐλευθερολακῶνων πόλεις), comme le rappelle Pausanias (III, 21, 7). C'est le cas de Gythion, Géronthrai, Épidaure Liméra, Las, Pyrrhichos, Teuthrone et Oitylos<sup>165</sup>. Les récits d'origine permettaient visiblement à ces cités de se doter d'une « identité » distincte des autres cités laconiennes dépendant de Sparte, cités tout aussi

<sup>165</sup> Pausanias mentionne que ces cités étaient d'abord au nombre de 24 puis de 18 (III, 21, 7).



intéressées par ailleurs à véhiculer des traditions rapportant des épisodes mythiques ou légendaires liés à leur naissance.

### *Messénie*

C'est aussi ce que l'on peut observer en Messénie, région conquise par Sparte à l'époque archaïque. Le livre IV de Pausanias est consacré à cette région du Péloponnèse et le Périégète, après avoir présenté les origines de ce territoire, de même que ces premières généalogies, consacre une bonne partie de son livre aux guerres qui opposèrent Messéniens et Spartiates à l'époque archaïque et classique<sup>166</sup>. La Messénie ne sera libérée qu'au IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. et c'est à ce moment que le général thébain fonda la cité de Messène.

Le livre IV rapporte la présence de quelques fondations anciennes sur le territoire de la Messénie. Ces fondations sont liées aux premières générations de souverains messéniens. ANDANIE aurait d'abord servi de résidence royale sous le règne de Polycæon et Messéné (IV, 1, 2). La ville porte le nom d'une femme, « les guides sont tous d'accord là-dessus » (ὁμολογεῖται ὑπὸ τῶν ἐξηγητῶν), mais Pausanias dit ne pas connaître ses parents, ni son époux (IV, 33, 6). Non loin de cette cité, Mélaneus aurait reçu de Périèrès, roi de Messénie qui régna quelques générations après Polycæon, le territoire de Carnasion qui portait autrefois le nom d'OICHALIE : « cette cité avait pour nom Oichalie, dit-on, d'après le nom de la femme de Mélaneus » (γενέσθαι δὲ ὄνομα Οἰχαλίαν τῇ πόλει φασὶν ἀπὸ τοῦ Μελανέως τῆς γυναικός : IV, 2, 2).

Pausanias note cependant que les Thessaliens et les Eubéens disent qu'Eurytion était à l'origine une cité qui portait le nom d'Oichalie. Alors que Créophylos s'accorde avec les Eubéens, chez Hécátée de Milet, Oichalie est située en Érétrique près de Skyros. Pausanias fait cependant la remarque suivante : « Mais en fait les Messéniens, à mon sens, rapportent des traditions plus valables que ces gens-là, et tout particulièrement à propos des ossements d'Eurytos [...] »

<sup>166</sup> À ce sujet : J. Aubergier, in Pausanias, *Livre IV*, p. XXII-XXXI.

( ' Ἀλλὰ γὰρ οἱ Μεσσηνιοὶ τὰ τε ἄλλα δοκοῦσί μοι μᾶλλον εἰκότα ἐκείνων λέγειν καὶ οὐχ ἥκιστα τῶν ὁστῶν εἵνεκα τῶν Εὐρύτου : IV, 2, 3). Pausanias mentionne en effet lors de son passage à Oichalie que l'on y conservait l'urne de bronze et les ossements d'Eurytos (IV, 33, 5). Le Périégète privilégie ici la tradition messénienne et, pour se donner plus de crédibilité, appuie ses dires sur la présence d'une relique héroïque.

Les autres fondations anciennes de la Messénie mentionnées par Pausanias peuvent se lire au moment de sa périégèse dans cette région (IV, 30-35). Cette description s'ouvre par une mention montrant la volonté du Périégète d'inscrire sa présentation dans le présent de la visite : « De nos jours en Messénie [...] ( " Ἔστιν ἐφ' ἡμῶν ἐν τῇ Μεσσηνίᾳ : IV, 30, 1). Son itinéraire commence à ABIA dont l'histoire ancienne est à la fois marquée par la présence de souvenirs liés au passé achéen de la cité et à son passé dorien. La ville portait autrefois (πάλαι) le nom d'Iré « à ce qu'ils disent » (φασίν) et il s'agirait, d'après Homère, de l'une des sept villes qu'Agamemnon promet à Achille<sup>167</sup>.

Par la suite, une fois qu'Hyllos et les Doriens eurent été vaincus par les Achéens, Abia la nourrice de Glénos, le fils d'Héraclès, s'installa dans la ville d'Iré, « dit-on » (λέγουσιν), ce qui explique son nom actuel (IV, 30, 1). Abia y aurait fondé un sanctuaire d'Héraclès et Cresphontès, l'un des Héraclides, lui aurait accordé certains privilèges, notamment celui de donner à la ville le nom d'Abia. Mais aux côtés de ces traditions rapportant les origines de cette cité messénienne, Pausanias trouve peu de choses à dire à son sujet. Il note cependant au passage la présence d'un Héracléion et d'un Asclépiéion (IV, 30, 1).

Tout près d'Abia se trouve la cité de PHÈRES que l'on a localisée sur la colline de Kalamata. Pausanias donne quelques détails sur les origines de cette cité qui est par ailleurs mentionnée dans l'*Iliade* et l'*Odyssée*<sup>168</sup> : « Pharis, le fondateur, est, disent-ils, le fils d'Hermès et de Phylodameia, la fille de Danaos »

<sup>167</sup> *Iliade*, IX, 291-298.

<sup>168</sup> *Iliade*, V, 543 ; IX, 151 ; *Odyssée*, III, 488.

(Τὸν δὲ οἰκιστὴν Φᾶριν Ἑρμοῦ τε καὶ Φυλοδαμείας λέγουσιν εἶναι τῆς Δαναοῦ : IV, 30, 2). La généalogie de Pharis présentée par Pausanias ne concorde cependant pas avec celle que l'on peut lire dans l'*Iliade* (V, 542-549), ce que note d'ailleurs le Périégète<sup>169</sup>. Ce Pharis, descendant d'un dieu et d'une Danaïde, aurait eu une fille, Télègoné, et non un fils comme on peut le lire chez Homère. Cette rectification montre bien comment Pausanias peut à son tour se prononcer sur une tradition, probablement locale, qui ne concorde pas dans le détail avec le témoignage homérique<sup>170</sup>.

Quant à la cité de CORONÉ, elle figure également au nombre des cités promises à Achille par Agamemnon, comme c'était le cas pour Abia, l'ancienne Iré<sup>171</sup>. Pausanias précise d'abord qu'elle portait à l'origine (τὸ ἀρχαῖον) le nom d'Aipeia (Escarpée) et qu'on dit (φασίν) qu'au moment de l'arrivée des Thébains dans le Péloponnèse, Épimélidès<sup>172</sup>, originaire de Coroné en Béotie, fut envoyé comme oikiste (οἰκιστὴν) et qu'il donna le nom de Coroné à cette cité de Messénie (IV, 34, 5)<sup>173</sup>. Pausanias rapporte aussi une autre tradition (λόγος) offrant une explication étymologique : « On raconte une autre légende, selon laquelle on aurait découvert, en creusant les fondations du rempart, une corneille de bronze » (λέγεται δὲ καὶ ἕτερος λόγος, ὥς τοῦ τείχους τὰ θεμέλια ὀρύσσοντες ἐπιτύχοιεν κορώνη χαλκῇ : IV, 34, 5)<sup>174</sup>. L'explication étymologique cohabite ici avec une légende qui accorde une origine béotienne aux habitants de cette cité, l'une n'empêchant pas l'autre.

Près de Coroné, à COLONIDÉS, on connaît des gens dont les origines se trouveraient du côté de l'Attique. « Les gens du lieu disent qu'ils ne sont pas

<sup>169</sup> J. Auburger, in Pausanias, *Livre IV*, p. 204.

<sup>170</sup> Bien que Pausanias accepte le plus souvent le témoignage homérique sans le discuter, cela n'empêche pas qu'il puisse le contredire à l'occasion, comme le remarquait J. Heer : *La personnalité de Pausanias*, Paris, Les Belles Lettres, 1979, p. 96. Voir aussi : I, 23, 7-8.

<sup>171</sup> *Iliade*, IX, 152 ; 294.

<sup>172</sup> Ce personnage n'est connu que par Pausanias.

<sup>173</sup> « [...] les Messéniens de leur côté se trompèrent de nom dès le début, et leur erreur ne fit que prévaloir avec le temps » (IV, 34, 5).

<sup>174</sup> En grec, la corneille se dit κορώνη.

Messéniens » (οἱ δὲ ἐνταῦθα οὐ Μεσσηνιοὶ φασιν εἶναι), mais qu'un certain Colainos serait venu d'Attique à la tête d'une colonie (τὴν ἀποικίαν), guidé par une alouette huppée « en raison d'une prédiction » (ἐκ μαντεύματος)<sup>175</sup>. Pausanias n'offre guère plus d'information sur ce lieu outre le fait qu'il se trouve en hauteur, non loin de la mer (IV, 34, 8). Cette tradition dotait ainsi les habitants de Colonidés d'une origine athénienne qui remontait avant le règne de Cécrops, roi mythique aux origines de l'Attique<sup>176</sup>.

Le Périégète prend ensuite la direction d'ASINÉ, dont les habitants, au même titre que les gens de Colonidés, n'étaient pas considérés comme des Messéniens. À l'origine (ἐξ ἀρχῆς), les habitants d'Asiné habitaient dans la région du Parnasse<sup>177</sup>. Le nom de Dryopes dériverait de leur oikiste (οἰκιστής) Dryops<sup>178</sup>, appellation qu'ils conservèrent à leur arrivée dans le Péloponnèse (IV, 34, 9). L'appartenance des Asinéens à la race (γένος) des Dryopes était visiblement toujours significative à l'époque de Pausanias :

Les Asinéens, seuls de la race des Dryopes, sont encore jusqu'à aujourd'hui fiers de leur nom, à la différence des Eubéens qui habitent Styra [...] Les gens d'Asiné au contraire sont ravis d'être nommés Dryopes, et il est clair qu'ils ont érigé leurs sanctuaires les plus sacrés en souvenir de ceux qu'ils avaient jadis construits sur le Parnasse (IV, 34, 11).

Μόνοι δὲ τοῦ γένους τοῦ Δρυόπων οἱ Ἀσινᾶιοι σεμνύνονται καὶ ἐς ἡμᾶς ἔτι τῷ ὀνόματι, οὐδὲν ὁμοίως καὶ Εὐβοέων οἱ Στύρα ἔχοντες [...] Ἀσινᾶιοι δὲ Δρυόπες τε τὰ μάλιστα χαίρουσι καλούμενοι καὶ τῶν ἱερῶν τὰ ἀγιώτατά εἰσι δῆλοι κατὰ μνήμην πεποιημένοι τῶν ποτὲ ἐν Παρνασσῷ σφισιν ἰδρυμένων.

<sup>175</sup> Une tradition véhiculée en Attique veut que Colainos ait régné avant Cécrops (I, 31, 5).

<sup>176</sup> Les habitants de Colonidés auraient ultérieurement adopté le dialecte et les mœurs des Doriens.

<sup>177</sup> Pausanias fait la même remarque au livre V : « Quant aux Dryopes et aux Doriens, les premiers sont venus du Parnasse, les seconds de l'Oeta pour s'installer dans le Péloponnèse » (V, 1, 2). Selon la tradition, les Dryopes venaient de la région du Parnasse, puis chassés par les Doriens, se dispersèrent en Eubée, en Thessalie, dans le Péloponnèse et à Chypre. Le Périégète présente les grandes lignes de l'arrivée des Dryopes dans le Péloponnèse. Originaires du Parnasse, les Dryopes s'installèrent d'abord à Asiné en Argolide puis en Messénie après avoir été chassés par les Argiens (IV, 34, 9-10).

<sup>178</sup> Dryops est le fils d'Apollon et de Dia, fille de Lycaon. La légende veut que la mère de Dryops mit son fils à l'abri dans un chêne (δρῦς), ce qui permettrait d'expliquer son nom. Une autre tradition en fait le fils du fleuve Sperchéios et de Polydora, fille de Danaos.



Ce récit rapporte les origines des Asinéens, dont l'« identité ethnique » était distincte de celle des Messéniens. Le sentiment d'appartenance à la race des Dryopes était plus marqué chez les habitants d'Asiné qu'en Eubée (IV, 34, 11)<sup>179</sup>. Le témoignage du Périégète accorde d'ailleurs une attention particulière à la présence de ce peuple étranger sur le territoire de la Messénie, que certains auteurs antiques dépeignaient de manière plus négative, associant les Dryopes à l'idée de primitivisme, de sauvagerie et à celle d'un peuple qui se serait mélangé aux populations du monde grec<sup>180</sup>. Pausanias remarque pour sa part la permanence de l'« identité » des Dryopes de Messénie, une « identité » réaffirmée lors des pratiques cultuelles associées au héros éponyme Dryops et à son père Apollon.

Pausanias mentionne ensuite brièvement le changement du nom de Pédasos pour MOTHONÉ, Pédasos étant présentée dans l'*Iliade* comme l'une des sept cités promises à Achille par Agamemnon, au même titre que les cités messéniennes d'Abia et de Coroné<sup>181</sup>. Avant la guerre de Troie, Mothoné s'appelait Pédasos et, « aux dires même des Mothonéens » (ὥς μὲν αὐτοὶ Μοθωναῖοι λέγουσιν), elle prit ensuite le nom de la fille d'Oinée, le roi d'Étolie. Pausanias présente cependant une autre explication : « Mais selon moi, c'est la pierre *Mothon* qui donna son nom au pays » (δόξη δὲ ἐμῇ δέδωκε τῷ χωρίῳ τὸ ὄνομα ὁ Μόθων λίθος : IV, 35, 1)<sup>182</sup>. Le Périégète opte ainsi pour une version plus crédible à ses yeux, plus empirique d'une certaine façon, version qui renvoie à un élément naturel présent et visible dans le paysage de la région, au détriment de la tradition se rapportant à la fille du roi de Calydon.

La dernière cité messénienne évoquée par Pausanias se trouve au nord de Mothoné et il s'agit de PYLOS, cité bien connue par la tradition homérique qui en

<sup>179</sup> « Mais les gens de Styra rechignent à l'idée d'être appelés Dryopes, comme les Delphiens reculent à l'idée d'être appelés Phocidiens » (IV, 34, 11).

<sup>180</sup> D. Fourgous, « Les Dryopes : peuple sauvage ou divin ? », *Mètis*, 4 (1), 1989, p. 5-32.

<sup>181</sup> *Iliade*, IX, 152 ; 294.

<sup>182</sup> C'est ce rocher qui aurait permis de créer leur port (IV, 35, 1).

fait la patrie de Nélée et de Nestor<sup>183</sup>. Concernant Pylos, voici ce que Pausanias dit au sujet de sa fondation : « c'est Pylos, fils de Clèsôn qui la fonda en amenant de Mégaride les Lélèges qui occupaient alors les lieux » (ταύτην ὤκισε Πύλος ὁ Κλήσωνος ἀγαγὼν ἐκ τῆς Μεγαρίδος τοὺς ἔχοντας τότε αὐτὴν Λέλεγας : IV, 36, 1). Au livre I, dans la section consacrée aux origines de Mégare, Pausanias rappelle, d'après ce que disent les Mégariens (λέγουσιν οἱ Μεγαρεῖς), que Lélège serait venu d'Égypte pour exercer la royauté à Mégare et que les habitants de cette région auraient pris le nom de Lélèges à cette époque (I, 39, 6). Cette tradition rapportant la venue de l'Égyptien Lélège se rapproche d'ailleurs du récit argien qui met en scène l'arrivée de Danaos à Argos (II, 16, 1). La version messénienne rappellerait, quant à elle, les origines mégariennes des habitants de Pylos.

Les récits messéniens rappellent les liens entre la Laconie et la Messénie par l'entremise de la descendance de Lélex. Mais on sent aussi un certain besoin de distinction, comme on peut également l'observer à travers le récit des origines de la Messénie qui accorde à Messéné, originaire d'Argos et à Périèrès, fils d'Éole, un rôle important dans l'histoire légendaire de la région. Cette volonté de différenciation s'observe également entre les habitants de la Messénie eux-mêmes puisque, par exemple, les habitants de Coroné ne se considéraient pas comme Messéniens, ou encore, que les gens d'Asiné se disaient descendre des Dryopes originaires du Parnasse. Les récits de fondation des cités de Messénie contribuent de façon générale à former la représentation d'un passé remontant à l'époque mythique, soit bien avant la conquête spartiate de cette région du Péloponnèse, et à colorer différemment l'« identité » de chacun.

### *Élide*

L'itinéraire de Pausanias le conduit de la Messénie à l'Élide, du côté de la rivière Nédà. Alors que le livre V est essentiellement consacré à la présentation

<sup>183</sup> *Illiade*, XI, 682 ; *Odyssée*, III, 4.

des origines de l'Élide et du sanctuaire d'Olympie, c'est au livre VI que l'on peut suivre le Périégète à travers les cités de cette région du Péloponnèse. Bien qu'Élis soit la seule véritable cité d'Élide, Pausanias s'efforce de présenter les origines des autres agglomérations de cette région, comme c'est le cas pour Pisa, qui se trouvait non loin du sanctuaire d'Olympie. À propos de PISA, voici ce que l'on apprend : « à ce qu'on dit, le fondateur de cette cité fut Pisos fils de Périérés, fils d'Aiolos » (οἰκιστὴν μὲν δὴ γενέσθαι τῇ πόλει Πίσον τὸν Περιήρους φασὶ τοῦ Αἰόλου : VI, 22, 2). Le fondateur de Pisa n'était donc pas originaire d'Étolie, comme les habitants d'Élis, mais bien de Thessalie, par l'entremise d'Aiolos (ou Éole), descendant de Deucalion, et de Périérés que l'on retrouve du côté de la Messénie<sup>184</sup>.

La présence d'une descendance piséenne, distincte de celle des habitants d'Élis, ferait peut-être écho à la rivalité entre les deux cités au sujet du contrôle des jeux à Olympie<sup>185</sup>. Pausanias rappelle qu'au moment de ce conflit, les Piséens ont notamment reçu l'aide des habitants de Dysponton en Élide, aide qui s'expliquait par un lien de parenté légendaire. Les habitants de DYSPONTON étaient de très proches parents des Piséens « et ils rappelaient que leur fondateur avait été Dysponteus, le fils d'Oinomaos » (καὶ οἰκιστὴν Δυσποντέα γενέσθαι σφίσιν Οἰνομάου παῖδα ἐμνημόνευον : VI, 22, 4), soit le roi de Pisa en Élide. Pausanias n'offre guère d'autres renseignements au sujet de la cité de Dysponton, dont seule la référence à son héros éponyme paraît « digne de mémoire », mais il insiste néanmoins sur l'importance des liens généalogiques, ici dans le contexte d'une alliance militaire<sup>186</sup>.

La curiosité du Périégète au sujet des traditions relatives à l'origine des cités s'observe lors de son passage à LÉPRÉOS, qui se trouve en Triphylie au sud

<sup>184</sup> Périérés aurait succédé à Messéné et Polycaon lorsque les Messéniens le firent venir d'Étolie pour se joindre à eux (IV, 2, 2).

<sup>185</sup> Pisa contrôlait à l'origine le sanctuaire d'Olympie jusqu'au jour où Élis prit le contrôle du sanctuaire et rattacha Pisa à son territoire (vers 580-570 av. J.-C.).

<sup>186</sup> Inhabitée à l'époque de Strabon (VIII, 3, 32), Dysponton (ou Dysponton) aurait peut-être été abandonnée depuis le VI<sup>e</sup> s. av. J.-C. : A. Jacquemin, *in* Pausanias, *Livre VI*, p. 278-279.

de la région de Pisa. Pausanias rapporte des informations très diverses au sujet de cette cité. Il commence par cette légende : « On dit que la ville tire son nom de son fondateur Lépréos, fils de Pyrgeus » (Τεθῆναι δὲ τῇ πόλει τὸ ὄνομα φασιν ἀπὸ τοῦ οἰκιστοῦ Λεπρέου τοῦ Πυργέως : V, 5, 4). Il s'agit probablement d'une légende locale, Lépréos étant chez Athénée présenté comme le fils de Caucon et donc un descendant de Lykaon, roi d'Arcadie<sup>187</sup>. Ce Lépréos était également associé au personnage d'Héraclès, qui était intimement lié au passé de la région, que l'on pense à l'épisode des écuries d'Augias, à la prise d'Élis par le héros, ou encore au rôle qu'il joua dans la refondation des jeux à Olympie. On racontait (ἐλέγετο) que le fondateur Lépréos aurait cherché querelle avec l'Alcide en prétendant ne pas manger moins que lui. Après avoir égorgé un bœuf et en avoir fait un repas, Héraclès montra à Lépréos qu'il avait tort, mais ce dernier eut tout de même l'audace de provoquer son adversaire au combat<sup>188</sup>. Lépréos fut vaincu lors de cet affrontement et on l'enterra dans la région de Phigalie en Arcadie (V, 5, 4). Quoique les habitants de la cité arcadienne n'aient pas été en mesure de montrer le monument de Lépréos, ceci n'amène toutefois pas le Périégète à remettre en question la tradition au sujet de sa querelle avec Héraclès. La présence supposée du tombeau de Lépréos à Phigalie s'explique peut-être par le fait que les habitants de Lépréos « veulent être une partie des Arcadiens », mais que « dès l'origine ils étaient soumis aux Éléens » (V, 5, 3).

Pausanias mentionne une autre version rapportant les origines de cette cité éléenne, de même qu'une seconde explication de l'origine de son toponyme, comme il le propose ailleurs dans la *Périégèse* :

À présent, j'ai ouï dire une autre tradition qui attribue la fondation à Lépréa, fille de Pyrgeus. D'autres prétendent que les premiers habitants de ce pays furent victimes d'un mal, la lèpre, et que la cité prit son nom du malheur de ses habitants (V, 5, 5).

Ἦδη δὲ ἤκουσα θυγατρὶ τοῦ Πυργέως Λεπρέα προσποιούντων τὸν οἰκισμὸν· οἱ δὲ τοῖς πρῶτον οἰκήσασιν ἐν τῇ γῇ νόσον φασιν

<sup>187</sup> Athénée, X, 411c et suiv.

<sup>188</sup> Élien rapporte également cet épisode (*Histoire Variée*, I, 24).



ἐπιγενέσθαι λέπραν καὶ οὕτω τὸ ὄνομα λαβεῖν τὴν πόλιν ἐπὶ τῶν οἰκητόρων τῇ συμφορᾷ (V, 5, 5).

Le Périégète présente une fois de plus des versions parallèles, l'une se rattachant à la famille de Pyrgeus puis au mythe d'Héraclès et l'autre reposant sur l'existence de Lépréa, la fille de Pyrgeus. Malgré la présence de ces traditions, le Périégète fait intervenir en dernier recours une explication étymologique. Ce passage montre à nouveau, comme à Mycènes, comment Pausanias peut se plaire à faire cohabiter une tradition généalogique locale, un épisode mythique ou légendaire et une explication plus rationnelle permettant, sans référer à un éponyme, de traduire le nom d'une cité.

Après ce passage dans la région de Pisa, Pausanias se dirige près d'Élis où se trouvait PYLOS D'ÉLIDE, qui était aussi en ruine à son époque. Cette Pylos aurait été fondée, comme le voyageur l'avait déjà signalé (IV, 36, 1), par le Mégarien Pylon fils de Cléson (VI, 22, 5). L'histoire ancienne de cette cité est aussi caractérisée par la présence d'Héraclès dans cette région, car sa population aurait été dispersée par le héros péloponnésien avant d'être regroupée (ἐπισυνολκισθεῖσα) par les habitants d'Élis. Puis, la cité aurait perdu progressivement ses habitants (VI, 22, 5)<sup>189</sup>.

Pausanias présente brièvement les origines de l'agglomération (πόλισμα) de LÉTRINOI également en ruine au moment de son passage : « À l'origine Létrinoi était une agglomération, et Létréus fils de Pélops en avait été l'oeciste » (Τὸ μὲν δὴ ἐξ ἀρχῆς πόλισμα ἦν οἱ Λετρίνοι, καὶ Λετρεὺς ὁ Πέλοπος ἐγεγόνει σφίσιν οἰκιστής : VI, 22, 8)<sup>190</sup>. Cette πόλισμα, marquée par le passage du temps, se rattachait ainsi à la descendance de Pélops, un héros important dans l'histoire de la région et le Périégète ne manque pas de rappeler l'existence de cette Létrinoi sur son chemin, bien qu'elle offrît peu à voir. Le territoire est ainsi

<sup>189</sup> Sur la présence d'Héraclès dans cette région : V, 1, 9 et 3, 1-3.

<sup>190</sup> Pausanias note ensuite que, « de son temps » (ἐπ' ἐμοῦ), il ne s'y trouvait que quelques habitations et une statue d'Artémis *Alphéiaia* (de l'Alphée) à l'intérieur d'un temple (VI, 22, 8). « Les gens de Létrinoi, pour leur part, appelaient donc la déesse *Alphéiaia* en raison de l'amour qu'Alphée avait conçu pour elle » (VI, 22, 10).

entièrement ponctué par le passé ancien, sans rupture géographique ou espace « vide ».

À la fin de son parcours, Pausanias se rend à CYLLÈNE, principal port d'Élis, dont l'éponyme mythique rappelle les liens entre l'Élide et l'Arcadie, de même que le culte d'Hermès, puisque la montagne Cyllène était considérée comme le lieu de naissance du dieu (VI, 26, 4-5). Le nom du port d'Élis proviendrait d'un « homme d'Arcadie » (ἀνδρὸς Ἀρκάδος : VI, 26, 4) et, bien qu'Homère ne mentionne pas Cyllène dans le *Catalogue des vaisseaux*, il savait qu'elle était une agglomération (πόλις : VI, 26, 4)<sup>191</sup>. L'homonymie entre le port d'Élis et la montagne arcadienne rappelle que l'Élide et l'Arcadie étaient considérées par certains comme une seule et même région, comme le rappelle Pausanias au début du livre V (1, 1)<sup>192</sup>.

La périègèse de l'Élide se termine à la fin du livre VI par une précision sur la frontière entre cette région et la région voisine de l'Achaïe. Le fleuve Larisos délimitait la frontière à l'époque de Pausanias (ἐφ' ἡμῶν), alors qu'anciennement (ἀρχαιότερα) celle-ci était constituée par le cap d'Araxos (VI, 26, 10). Tout au long de l'itinéraire de Pausanias en Élide, son lecteur perçoit les marques laissées par le temps dans cette région du Péloponnèse, sans toutefois pouvoir s'en approcher, car le Périégète se doit parfois d'admettre que ses recherches ont été vaines : « Quant aux ruines d'ARÉNÉ, personne ni en Messénie ni en Élide ne put me les indiquer » (Τὰ δὲ ἐρείπια τὰ Ἀρήνης σαφῶς μὲν οὔτε Μεσσηνίων εἶχεν οὐδεὶς οὔτε Ἠλείων ἀποφῆναί μοι : V, 6, 2). Ce passage laisse croire que Pausanias connaissait préalablement le site d'Aréné, mais qu'il ne s'y est pas rendu lors de son voyage.

D'autres cités en ruine présentées dans la *Périègèse* sont rattachées à différents épisodes de l'histoire régionale. Au sud de Cyllène se trouvait

<sup>191</sup> *Iliade*, XV, 518-519.

<sup>192</sup> « Tous les Grecs qui disent que le Péloponnèse est divisé en cinq parties et pas davantage, sont forcés de convenir que les Éléens et les Arcadiens habitent dans la partie qui appartient aux Arcadiens [...] » (V, 1, 1).

HYRMINA, dont Pausanias rappelle les origines par le biais d'une généalogie présentée au livre V : Actor, né de Phorbas, fils de Lapithos, et d'Hyrmina, fille d'Épéios, « [...] fonda la ville d'Hyrmina, en Élide qu'il appela du nom de sa mère » (καὶ ὤκισεν ἀπ' αὐτῆς Ἄκτωρ πόλιν Ὑρμίναν ἐν τῇ Ἠλείᾳ : V, 1, 11). Par le biais d'Épéios, les origines d'Hyrmina étaient ainsi liées à la généalogie des premiers rois d'Élide. C'est aussi le cas de PHRIXA, où les Éléens racontent (λέγουσι) que Pélops fit une offrande à Athéna *Kydonia* avant d'affronter Oinomaos à la course de chars (VI, 21, 6). Quant à HARPINA, « à ce qu'on dit, Oinomaos fonda la ville et lui donna le nom de sa mère : Harpiné » (οἰκίσαι δὲ Οἰνόμαον τὴν πόλιν καὶ θέσθαι τὸ ὄνομα ἀπο τῆς μητρὸς λέγουσιν Ἀρπίνης : VI, 21, 8). C'est à Harpina que l'on peut voir le tombeau (τάφος) des prétendants d'Hippodamie (VI, 21, 9) et Pausanias mentionne que Pélops, lorsqu'il exerça le pouvoir sur la région, y « [...] célébrait chaque année un sacrifice funèbre en leur honneur » (φασὶν ἐναγίζειν αὐτοῖς ἀνὰ πᾶν ἔτος : VI, 21, 11).

Les cités d'Élide visitées par Pausanias véhiculaient ainsi des traditions qui leur permettaient notamment de s'identifier aux deux grands héros péloponnésiens que sont Héraclès et Pélops, ou encore à un roi local comme Oinomaos. Les références au texte homérique y sont également nombreuses et l'on sent toujours la volonté du Périégète de présenter à l'occasion plus d'une version du récit des origines d'une cité. Comme en Laconie, Pausanias note la présence de sites abandonnés, pour lesquels il possédait peu d'information, mais il sent néanmoins le besoin de rappeler leur existence, ces sites venant ponctuer son itinéraire à travers le Péloponnèse<sup>193</sup>. On voit aussi qu'il avait un certain programme de tracé, puisqu'il regrette de ne pas avoir trouvé le site d'Aréné.

<sup>193</sup> C'est le cas pour Samicon (V, 6, 1), Scillonte (V, 6, 4) et Héracleia (VI, 22, 7).



### *Achaïe*

Le livre VII est, quant à lui, consacré à l'Achaïe et s'ouvre sur les origines de cette région, de même que par l'exkursus ionien. Aux douze cités ioniennes correspondent douze cités d'Achaïe, soit Dymé, Olénos, Pharai, Tritaia, Rhypes, Aigion, Kérυνεία, Boura, Héliké, Aigai, Aigeira et Pellène (VII, 6, 1). Cette répartition en douze principales cités, mentionnée également chez Hérodote, Polybe et Strabon, rappelle les liens légendaires qui rapprochent l'Achaïe et l'Ionie<sup>194</sup>. Les récits de fondation des cités de l'Achaïe se trouvent, pour la plupart, dans la portion descriptive de cette région du Péloponnèse et Pausanias rapporte des traditions pour la majorité d'entre elles (VII, 17-27)<sup>195</sup>.

La première cité achaïenne que rencontre le voyageur en provenance de l'Élide est DYMÉ, cité qui fut rattachée à Patras par l'empereur Auguste (VII, 17, 5). Pausanias offre quelques informations à son sujet : il raconte que « dans des temps plus anciens » (τὰ ἀρχαιότερα), elle s'appelait Paléia et qu'à l'époque de la présence ionienne, son nom fut changé pour son nom actuel (ἐφ' ἡμῶν). Pausanias note d'ailleurs que les poètes ont l'habitude de présenter les noms plus anciens, au détriment des dénominations plus récentes (VII, 17, 6). Le Périégète avoue cependant ne pas savoir de qui proviendrait le nouveau nom de la cité, mais propose tout de même de voir en Dymé une « femme du pays » (γυναικὸς ἐπιχωρίας) et ajoute que ce pourrait être aussi Dymas, fils d'Aigimios, qui aurait donné son nom à la cité (VII, 17, 6). Pausanias fait ici cohabiter une tradition locale, avec Dymé, et une tradition rattachant les origines de la cité à Dymas, fils d'Aigimios, lui-même fils de Doros, soit l'ancêtre éponyme des Doriens. Il semble aussi ne pas refuser de reprendre l'ancien nom de la cité, Paléia.

<sup>194</sup> Hérodote présente d'est en ouest les douze cités achéennes qui correspondent aux douze cités ioniennes : « ce sont, à partir de Sicyone : Pellène d'abord, puis Aigira et Aiges [...] Boura, Hélicé [...] Aigion, Rhypes, Patres, Phares, Olénos [...] Symé et Tritée, la seule ville qui soit à l'intérieur des terres » (I, 145). Ce sont les fils de Tisaménos qui régnaient alors sur les Achéens, de même que Preugénès et son fils Patreus (VII, 6, 2). Voir aussi : Polybe, II, 41, 3 ; Strabon, VIII, 7, 1 ; Y. Lafond, in Pausanias, *Livre VII*, p. XXVI-XXIX.

<sup>195</sup> Après l'exkursus ionien, Pausanias dresse un portrait de l'histoire de l'Achaïe jusqu'à l'arrivée des Romains dans le Péloponnèse, puis passe ensuite à la description des cités achéennes.



Le récit de Pausanias passe ensuite aux cités qui sont situées à l'intérieur des terres de l'Achaïe (VII, 22, 10). Le Périégète possède visiblement peu d'information concernant la première de ces cités, PHARAI. Il avoue ne pas savoir si les habitants de Pharai eurent comme fondateur Pharès, fils de Phylodaméia, fille de Danaos, ou encore quelqu'un qui portait le même nom que lui (VII, 22, 5). Bien que Pausanias constate la présence d'une tradition faisant remonter les origines de Pharai à l'une des Danaïdes, il se doit aussi de dire qu'il est possible qu'il n'en soit pas ainsi.

La deuxième cité située dans cette région de l'Achaïe est TRITAIA, aussi rattachée à Patras sous Auguste (VII, 22, 6). Certains disent (λέγουσιν) que son fondateur (οἰκιστής) serait Kelbidas, originaire de Kymé, dans la région des Opiques en Grande Grèce, alors que d'autres affirment que Mélanippe aurait fondé la cité (οἰκίσαι τὴν πόλιν) en lui donnant le nom de sa mère, Tritaia, une prêtresse d'Athéna, fille de Triton et épouse d'Arès (VII, 22, 8). Une fois de plus, Pausanias admet l'existence de traditions parallèles, traditions distinctes qui relient Tritaia à la péninsule italienne, ou encore au dieu marin Triton et à l'une des compagnes d'Arès.

L'itinéraire de Pausanias retourne en direction de Patras et se déplace vers la portion est du littoral de l'Achaïe en direction d'Héliké. Mais juste avant, le Périégète passe par AIGION qui, avec Patras, représentait dans cette région la seule cité en importance à l'époque des Antonins<sup>196</sup>. Pausanias note que c'est à cet endroit que se réunissait, « de notre temps encore » (ἐφ' ἡμῶν), l'Assemblée des Achéens (VII, 24, 4), mais sa description des monuments de la ville se passe visiblement de références à ses origines (VII, 23, 5-24, 4), sans que l'on sache pourquoi. On apprend néanmoins au chapitre 7 qu'Aigion avait été choisie pour être le siège de cette assemblée après la destruction d'Héliké puisque c'était parmi les cités d'Achaïe : « [...] celle dont le prestige, depuis longtemps, était le plus

<sup>196</sup> Y. Lafond, in Pausanias, *Livre VII*, p. 205.

grand et qui était puissante à cette époque-là » (δόξη προείχεν ἐκ παλαιοῦ καὶ ἴσχυεν ἐν τῷ τότε : VII, 7, 2).

Les origines d'HÉLIKÉ sont, quant à elles, présentées dans l'ouverture du livre VII, car les traditions relatives à cette cité s'inscrivent dans le plus lointain passé de l'Achaïe : « [...] Ion exerça le pouvoir sur les Aigialéens ; il fonda en Aigialos une ville qu'il nomma Héliké, du nom de sa femme [...] » (καὶ Ἑλικὴν τε ἀπὸ τῆς γυναικὸς ᾧκισεν ἐν τῷ Αἰγιαλῷ πόλιν καὶ τοὺς ἀνθρώπους ἐκάλεσεν Ἴωνας ἀφ' αὐτοῦ : VII, 1, 4)<sup>197</sup>. Ion donna également son nom aux habitants de l'Achaïe qui se nommaient Ioniens, jusqu'à l'arrivée des Achéens (VII, 1, 4)<sup>198</sup>. L'histoire ancienne d'Héliké est également marquée par la présence de Tisaménos, fils d'Oreste, puisque les Achéens auraient enterré le corps du héros à Héliké. Mais suivant l'oracle apollinien de Delphes, les Lacédémoniens transportèrent ses restes à Sparte. Pausanias le précise : « [...] son tombeau existait de mon temps encore [...] » (καὶ ἦν καὶ ἐς ἐμὲ ἔτι αὐτῷ τάφος : VII, 1, 8). Cette tradition et le monument qui lui correspond rapprochent le passé de l'Achaïe à celui de la Laconie et de Sparte, rapprochement mentionné également dans le récit de la fondation de Patras, à laquelle prirent part les Lacédémoniens, chassés de leur patrie à la suite de l'arrivée des Héraclides dans le Péloponnèse (III, 2, 1 ; VII, 6, 2)<sup>199</sup>.

KÉRYNÉIA est une autre cité d'Achaïe pour laquelle Pausanias ne possède que très peu d'information. Son nom proviendrait soit d'un « souverain local »

<sup>197</sup> « On trouve aussi dans Homère des passages qui se réfèrent à Héliké et au Poséidon *Hélicônios* » (VII, 24, 6). Le passage en question mentionne aussi Aigai (*Iliade*, VIII, 203).

<sup>198</sup> « Ce ne fut pas un changement de nom, mais plutôt une adjonction, car les Aigialéens étaient appelés Ioniens » (VII, 1, 4).

<sup>199</sup> Pausanias donne ensuite quelques renseignements sur le sort qui était réservé à Héliké. Il se trouvait dans cette cité un sanctuaire de Poséidon *Hélicônios* et la colère du dieu scella le destin de la cité. Un tremblement de terre secoua le pays et fit disparaître les bâtiments de la ville et même ses fondations (VII, 24, 6). La cité et ses habitants furent engloutis sous les eaux qui laissèrent Héliké en ruine (VII, 24, 12-13). Les habitants d'Aigion auraient par la suite habité ce territoire (VII, 25, 4). La destruction d'Héliké s'est produite en 373 av. J.-C. Cette datation est possible grâce au témoignage de Pausanias qui affirme qu'elle se produisit « [...] dans la quatrième année de la cent-unième Olympiade [...] » (VII, 25, 4). Voir aussi : Diodore, XV, 48, 1 et Strabon, VIII, 7, 2.

(δυνάστης ἐπιχώριος), soit du fleuve Kérynitès (VII, 25, 5). Par le passé, cette cité aurait accueilli des Mycéniens et cette cohabitation (συνολκησις) aurait rehaussé sa célébrité (VII, 25, 6). Bien que les traditions au sujet des origines de Kérynéia ne puissent être précisées, la présence de colons mycéniens sur son territoire aurait marqué l'histoire de cette cité selon les dires de Pausanias.

Quant à sa voisine BOURA, on dit (φασί) que son nom proviendrait d'une femme nommée Boura, fille d'Ion, fils de Xouthos et d'Héliké, rattachant ainsi sa fondation aux premiers rois de la région (VII, 25, 8). Au moment de la destruction d'Héliké par Poséidon, Boura subit le choc d'un tremblement de terre qui détruisit les statues anciennes et les sanctuaires de la cité. Boura fut refondée dans des circonstances particulières, car tous les habitants qui étaient absents au moment du tremblement de terre survécurent et devinrent les fondateurs (οἰκιστὰί) de cette cité (VII, 25, 8-9). La destruction de Boura à l'époque historique aurait, d'après le témoignage du Périégète, donné naissance à un récit légendaire hors du commun : l'action destructrice de Poséidon aurait amené les habitants de ce secteur de l'Achaïe à reconstruire leur cité<sup>200</sup>.

Pausanias présente un récit de fondation plus développé au sujet d'AIGEIRA, une cité que l'on trouve dans le texte homérique sous le nom d'Hypérèsia<sup>201</sup>. Elle obtint le nom d'Aigeira au moment de l'occupation ionienne et Pausanias prend le soin d'en préciser les circonstances. Attaqués par les Sicyoniens et croyant ne pas être en nombre suffisant, les habitants d'Hypérèsia décidèrent de regrouper leurs chèvres et d'attacher des torches à leurs cornes, puis ils les allumèrent la nuit venue. Par ce stratagème, les Sicyoniens rebroussèrent chemin, croyant que ces torches indiquaient l'arrivée de nouveaux alliés (VII, 26, 2-3).

Quant aux Hypérésiens, ils transformèrent le nom de leur cité pour lui donner son nom actuel, en souvenir des chèvres, et à l'endroit où la plus

<sup>200</sup> La destruction de Boura s'est probablement produite en même que celle d'Héliké, en 373 av. J.-C.

<sup>201</sup> *Illiade*, II, 573 ; *Odyssée*, XV, 254.

belle des chèvres, celle qui menait les autres, s'était couchée, ils établirent un sanctuaire d'Artémis *Agrotéra* (Chasserresse), pensant que le stratagème qu'ils avaient employé contre les Sicyoniens ne leur était pas venu à l'esprit sans l'aide d'Artémis (VII, 26, 3).

Ἵπερησιεῖς δὲ τῇ τε πόλει τὸ ὄνομα τὸ νῦν μετέθεντο ἀπὸ τῶν αἰγῶν, καὶ καθότι αὐτῶν ἡ καλίστη καὶ ἡγουμένη τῶν ἄλλων ὤκλασεν, Ἀρτέμιδος Ἀγροτέρας ἐποίησαντο ἱερόν, τὸ σόφισμα ἐς τοὺς Σικωνίους οὐκ ἄνευ τῆς Ἀρτέμιδος σφισιν ἐπελθεῖν νομίζοντες (VII, 26, 3).

Pausanias précise toutefois que le nom d'Aigeira ne remplaça pas aussitôt celui d'Hypérèsia, au même titre que du temps de Pausanias (κατ' ἐμὲ), les habitants d'Ôréos en Eubée appelaient toujours la cité par son vieux nom, soit Hestiaia (VII, 26, 4). Cet extrait trahit l'intérêt que porte le Périégète au sujet du nom des cités et montre comment, dans le cadre d'un récit de fondation, une légende étiologique peut remplacer, d'une certaine façon, l'utilisation d'un éponyme héroïque, lié ou non à une généalogie locale.

Après Aigeira, Pausanias se dirige du côté de PELLÈNE qui se trouve près de la frontière de la Sicyonie et de l'Argolide. Le Périégète présente deux versions des origines de ce toponyme. Selon la version (λόγος) des habitants de Pellène, le nom de la cité proviendrait de Pallas et ils disent (λέγουσι) que c'était l'un des Titans. Le Périégète mentionne également que, selon les Argiens, Pellen était un citoyen argien et ils disent (λέγουσιν) qu'il était fils de Phorbas, fils de Triopas (VII, 26, 12). Sans préférence, Pausanias présente ici deux traditions régionales, l'une faisant du fondateur de Pellène un Titan et l'autre, un Argien dont la lignée remonterait au héros Triopas que l'on présente le plus souvent comme le père de Messéné (IV, 1, 1). On voit bien comment, aux yeux du Périégète, deux origines au sens fort distinct ne sont pas incompatibles et méritent d'être rapportées.

Tout au long du livre VII, Pausanias mentionne l'existence de cités abandonnées pour lesquelles il ne trouve que peu de choses à rapporter. On sent néanmoins sa volonté de montrer le passage du temps, de souligner les changements que l'on peut observer en parcourant les différentes cités d'Achaïe.



C'est le cas d'OLÉNOS, bien connue à travers un des nombreux épisodes du mythe d'Héraclès<sup>202</sup>. Elle était à l'origine une petite agglomération et ses habitants finirent par la délaisser, à cause de sa faiblesse, et ils se rendirent à Peirai et Eurytéiai en Achaïe (VII, 18, 1 ; 22, 1). Pausanias note également la présence des ruines de RHYPES (VII, 23, 4), qui aurait été rasée par l'empereur Auguste (VII, 18, 7). AIGAI est une autre cité en ruine dont le nom apparaît chez Homère, et qui aurait été abandonnée à cause de sa faiblesse (VII, 25, 12)<sup>203</sup>.

Du côté d'ARGYRA, les ruines ne sont « guère visibles » (οὐκ ἐπιφανῆ : VII, 23, 1), mais la présence du fleuve Sélemnios permet à Pausanias d'évoquer une tradition remontant aux origines de la cité. Concernant le jeune homme Sélemnios qui aurait donné son nom au fleuve, « une légende a cours à son sujet parmi les gens du pays [...] » (λόγος δὲ τῶν ἐπιχωρίων ἐς αὐτόν ἐστι). Argyra, une nymphe de la mer, se serait éprise de lui. Mais ce dernier perdit sa belle apparence et Argyra, son intérêt pour Sélemnios, qui mourut d'amour. C'est alors qu'Aphrodite le transforma en fleuve et l'aida à oublier Argyra. C'est du moins ce que disent les habitants du lieu : « Je dis ce que disent les Patréens » (λέγω δὲ τὰ ὑπὸ Πατρέων λεγόμενα : VII, 23, 2). Pausanias ne remet pas en question la crédibilité de cette tradition, les fleuves étant, dans le monde grec, bien souvent associés à des histoires analogues<sup>204</sup>.

Toujours à propos de Sélemnios, le Périégète aurait « [...] entendu dire une autre légende à son sujet » (ἤκουσα δὲ καὶ ἄλλον ἐπ' αὐτῷ λόγον : VII, 23, 3), légende qui rapporte que l'eau du Sélemnios pouvait servir de remède contre

<sup>202</sup> Héraclès se serait réfugié à Olénos à la suite de sa querelle avec Augias (Apollodore, II, 5, 5).

<sup>203</sup> Le nom de la cité rappelle le culte qui était consacré à Poséidon à Aigai et à Héliké : « Ah ! puissant Ébranleur du sol, ton cœur à toi non plus ne s'apitoie donc pas dans le fond de toi-même sur ces Danaens que tu vois périr. Ce sont eux pourtant, qui, à Hélice, à Èges, t'apportent tant de précieuses offrandes » : *Iliade*, VIII, 203. Deux autres cités sont également mentionnées par Pausanias : Phelloé (*Liège*), une agglomération sans grande renommée, mais habitée depuis l'époque des Ioniens (VII, 26, 10) et Donoussa (*Ville-aux-Roseaux*) détruite par les Sicyoniens et dont le nom est mentionné chez Homère (VII, 26, 13 ; *Iliade*, II, 573).

<sup>204</sup> Pausanias rappelle d'ailleurs la légende de l'amour entre Alphée et Aréthuse (VII, 23, 2).

l'amour, pour les hommes et les femmes, car elle ferait oublier l'être aimé, à l'image de ce que vécut Sélemnos. C'est ce qui amène Pausanias à faire une remarque personnelle : « S'il y a du vrai dans cette légende, l'eau du Sélemnos est plus précieuse pour l'humanité que bien des richesses » (Εἰ δὲ μέτεστιν ἀληθείας τῷ λόγῳ, τιμιώτερον χρημάτων πολλῶν ἔστιν ἀνθρώποις τὸ ὕδωρ τοῦ Σελέμνου : VII, 23, 3). Il laisse planer le doute quant à la « vérité » (ἀλήθεια) entourant cette « légende », cette « tradition » (λόγος), ce qui peut surprendre puisque cette histoire d'une eau miraculeuse n'est pas si « fabuleuse » lorsqu'on la compare à d'autres récits rapportés dans la *Périégèse*, mais elle se rapporte à un phénomène potentiellement vérifiable dans le présent, contrairement à bien d'autres légendes anciennes.

À Argyra, Pausanias rappelle la présence du fleuve Bolinaios et de la cité nommée BOLINA. À cet endroit, Apollon se serait épris de Bolina qui fuyant les avances du dieu, se jeta dans la mer et qui, dit-on (φασί), aurait par la suite été immortalisée par Apollon (VII, 23, 4). Cette légende étiologique attira visiblement la curiosité du Périégète, malgré le peu de choses que l'on pouvait voir dans cette région. Il rappelle donc cette tradition sans cette fois afficher un quelconque scepticisme à son égard. Par ailleurs, comme le remarque Y. Lafond, ces traditions reliées aux fleuves et cités de l'Achaïe ajoutent au romanesque du récit<sup>205</sup>.

Le livre VII se termine près du fleuve Sythas, le dernier fleuve d'Achaïe en direction de Sicyone. L'itinéraire de Pausanias revient à son point de départ, la périégèse du Péloponnèse ayant commencé en Corinthie et en Argolide au livre II. Le passage de Pausanias en Achaïe lui permet de rappeler certaines traditions relatives à l'origine de ses cités, bien que certaines d'entre elles étaient, lors de sa visite, fortement marquées par le passage du temps. Pausanias ne tente pas ici d'unifier les traditions, mais continue de rapporter les dires des habitants de la région qu'il traverse. Le Périégète maintient son objectif qui consiste à rappeler

<sup>205</sup> Y. Lafond, in Pausanias, *Livre VII*, p. 202.

les traditions les plus « dignes de mémoire », mais doit composer, comme ailleurs dans son œuvre, avec les traditions existant localement, que ce soit celles qui mettent en scène les premiers souverains de la région, ou encore les légendes étiologiques se rapportant à l'origine des cités.

### *Arcadie*

Avant de se diriger du côté de la Béotie (livre IX), de la Phocide et de la Locride occidentale (livre X), Pausanias entame la périégèse de l'Arcadie (livre VIII) en plein centre du Péloponnèse. Son parcours est ponctué par de nombreuses références aux fondations anciennes de la région, fondations qui remontent pour la plupart aux premiers souverains et à leur descendance. Dans la lignée du roi civilisateur Pélasgos, son fils Lykaon est décrit comme le premier roi fondateur de la région, celui qui est à l'origine de la cité de LYKOSOURA sur le mont Lycée (VIII, 2, 1). Au moment de son passage dans ce secteur de l'Arcadie, Pausanias fait la remarque suivante :

De toutes les villes que la terre a portées sur le continent et dans les îles, Lykosoura est la plus ancienne ; c'est elle que le soleil a vue la première, et c'est son exemple qui apprit au reste de l'humanité à établir des villes (VIII, 38, 1).

Πόλεων δέ, ὅποσας ἐπὶ τῇ ἡπείρῳ ἔδειξε γῇ καὶ ἐν νήσοις, Λυκόσουρά ἐστι πρεσβυτάτη, καὶ ταύτην εἶδεν ὁ ἥλιος πρώτην· ἀπὸ ταύτης δὲ οἱ λοιποὶ ποιεῖσθαι πόλεις μεμαθήκασιν ἄνθρωποι (VIII, 38, 1)<sup>206</sup>.

Alors que les origines de toutes les cités remonteraient à Lykaon, la descendance de ce roi arcadien est tout autant renommée pour ses nombreuses fondations anciennes dans le Péloponnèse. Trois générations après le règne de Pélasgos, le nombre de villes et d'habitants de l'Arcadie s'accrut de façon substantielle. Dans ce contexte, les fils de Lykaon « bâtissaient des villes, là où chacun en avait l'idée » (πόλεις ἐνθαῦθα ἔκτιζον ἔνθα ἐκάστῳ μάλιστα ἦν κατὰ γνώμην :

<sup>206</sup> D'après M. Jost, Lykosoura avait toujours une existence autonome à l'époque de Pausanias et possédait peu de ressources : in Pausanias, *Livre VIII*, p. 254.



VIII, 3, 1)<sup>207</sup>. Alors que l'aîné Nyktimos reçut le pouvoir de son père, ses frères partirent fonder des cités à travers l'Arcadie.

C'est de cette manière que l'on voit se dessiner une cartographie légendaire de l'Arcadie à partir de ses nombreux fondateurs éponymes, descendants de Lykaon. Phigalos, Tégéatès, Mantineus et Héraieus donnèrent naissance aux cités qui portent leur nom, Orchoménos est à l'origine d'ORCHOMÈNE et de Méthydrion, alors qu'Oinotros se tourna du côté de l'Italie, donnant naissance à la première colonie grecque (VIII, 3, 4-5). Les autres descendants de Lykaon fondèrent des cités dans la région de la future Mégalopolis et les fils d'Arkas, petit-fils de Lykaon, sont aussi à l'origine de plusieurs cités arcadiennes.

La dispersion des nombreux fils de Lykaon s'accompagne de nombreuses fondations que Pausanias intègre dans son portrait de la géographie légendaire du centre du Péloponnèse<sup>208</sup> : HÉLISSON donnera son nom au fleuve et à la cité du même nom, de même que MAKARIA, DASÉA et TRAPÉZONTE doivent leur nom aux enfants de Lykaon (VIII, 3, 3). C'est le cas aussi d'ORESTHASION, d'abord Oresteion, nommée d'après Oreste fils d'Agamemnon, puis d'Oresthasion, d'après Orestheus fils de Lykaon (VIII, 3, 2), comme si l'appartenance à la lignée arcadienne avait fini par prédominer. Héraieus est reconnu comme le fondateur d'HÉRAIA (VIII, 26, 1)<sup>209</sup> et Aliphéros serait à l'origine d'ALIPHÉRA (VIII, 26, 6). Pausanias prend le soin de préciser qu'Aliphéra a toujours été considérée comme une cité (Τοῖς δὲ Ἀλιφηρεῦσι παραμεμένηκεν ἔξ ἀρχῆς πόλιν σφᾶς καὶ ἔς τὸδε νομίζεσθαι : VIII, 27, 7). CHARISIAI et TRIKOLONOI remontent

<sup>207</sup> Une tradition rapportée par Apollodore (III, 8, 1) attribue 50 fils à Lykaon et Pausanias en nomme 28.

<sup>208</sup> Dans sa présentation des origines de l'Arcadie et des descendants de Pélasgos, Pausanias mentionne plusieurs toponymes auxquels correspond un éponyme. C'est le cas de Trapézonte, Daséa, Makaria, Héliston, Akakésion, Thoknia, Kromos, Charisia, Trikolonoi, Péralthis, Aséa, Lykoa, Soumatia, Mélainai, Hypsous, Thyraion et Haimonia (VIII, 3, 2-5). Plus loin, on apprend aussi qu'Agapénor fonda Paphos du côté de Chypre (VIII, 5, 2).

<sup>209</sup> Concernant Héraia : « [...] ce n'est qu'au lendemain de Leuctres que la population des neuf dèmes fut réunie par synoecisme dans une cité unique » : M. Jost, *in* Pausanias, *Livre VIII*, p. 214.



également au temps des fils de Lykaon, alors que ZOITIA et PHAROREUS doivent leur nom aux fils de Trikolonos (VIII, 35, 6-7). En dernier lieu, les origines de MÉLAINAI remonteraient à Mélaineus, aussi fils de Lykaon (VIII, 26, 8 ; 3, 4).

Les descendants du couple formé par le roi Arkas et la nymphe Érato se seraient par la suite partagé différentes portions du territoire arcadien. Azan reçut l'Azanie et de là, dit-on (λέγουσιν), des colons partirent pour la Phrygie. Apheidas reçut, quant à lui, le territoire de Tégée, d'où la présence chez les poètes de l'expression le « lot d'Apheidas » en référence à cette cité. Élatos obtint le mont Cyllène et partit par la suite s'établir en Phocide pour y fonder la cité d'Élatée (VIII, 4, 3-4)<sup>210</sup>. L'un des fils d'Azan, Kleitor, se serait établi à Lykosoura, puis fonda la ville de KLEITOR en lui donnant son propre nom (VIII, 4, 5 ; 21, 3). Un descendant d'Apheidas, Aléos, aurait pour sa part donné naissance à la cité d'ALÉA (VIII, 23, 1).

Les enfants d'Élatos, Kyllen et Stymphalos, donnèrent respectivement leur nom au mont Cyllène (VIII, 4, 6 ; 17, 1), à la source et à la ville de STYMPHALE (VIII, 4, 6 ; 22, 1). Pausanias note que les habitants de cette cité ont quitté la confédération des Arcadiens pour se joindre à celle des Argiens, mais précise qu'ils appartenaient autrefois à la « race des Arcadiens » (γένους τοῦ Ἀρκάδων), comme on peut le lire chez Homère<sup>211</sup>. Concernant l'emplacement de la cité, « à ce qu'on dit » (λέγεται), l'ancienne cité fut fondée (ἐξ ἀρχῆς οἰκισθῆναι) à un autre endroit que celui où elle se trouvait à l'époque de Pausanias (ἐφ' ἡμῶν : VIII, 22, 1)<sup>212</sup>. On dit (φασίν) que le fils de Pélasgos, Téménos, habitait l'ancienne Stymphale et qu'il aurait « élevé » (τρέφω) la déesse Héra, d'où la présence de trois sanctuaires en son honneur. C'est du moins ce que

<sup>210</sup> Concernant Élatée, voir aussi : X, 34, 2 : « Les Élatéens de Phocide gardaient en tout cas le souvenir d'une parenté mythique en Arcadie : chassés de chez eux vers 200 av. J.-C., ils font appel aux gens de Stymphale (SEG, 25, 1971, 445) » : M. Jost, in Pausanias, *Livre VIII*, p. 165.

<sup>211</sup> Stymphale aurait été intégrée à l'Argolide en 146 av. J.-C. À propos de la référence au texte homérique : *Iliade*, II, 608.

<sup>212</sup> Le problème de l'emplacement de l'ancienne Stymphale n'est pas encore élucidé : M. Jost, in Pausanias, *Livre VIII*, p. 201.

disent les habitants de Stymphale : « Tels sont les récits des Stymphaliens dont j'ai eu connaissance sur la déesse » (Τάδε μὲν ὑπὸ Στυμφαλίων λεγόμενα οἶδα ἐς τὴν θεόν : VIII, 22, 3).

Les origines de certaines cités arcadiennes sont également rappelées, bien que Pausanias ne soit en mesure d'offrir beaucoup d'information à leur sujet. C'est le cas de GORTYS, ancienne cité devenue un village, qui doit ses origines à un des fils de Stymphalos qui donna également son nom à une rivière dans la région (VIII, 4, 8 ; 28, 1). BASILIS aurait été donnée par Kypsélos (VIII, 29, 5) et MÉTHYDRION remonterait à Orchoménos (VIII, 3, 3)<sup>213</sup>. Alors que NONAKRIS prit le nom de la femme de Lykaon (VIII, 17, 6), celui de THISOA proviendrait d'une des nymphes qui, dit-on (λέγουσι), aurait élevé Zeus (VIII, 38, 3).

Ces traditions sont liées aux généalogies arcadiennes que Pausanias présente de façon linéaire dans les premiers chapitres du livre VIII, comme si la filiation des souverains arcadiens ne s'était jamais véritablement interrompue, contrairement à ce qu'on observe dans les autres régions du Péloponnèse. Certaines cités de l'Arcadie se rattachaient cependant à des généalogies distinctes et, de façon générale, le Périégète ne remet pas en question la pertinence ou la crédibilité de ces traditions. À propos de PSOPHIS, son fondateur (οἰκιστής) serait Psophis, fils d'Arron. Certains disent que ce Psophis serait plutôt une fille et que son père serait Xanthos, le fils d'Érymanthos, fils d'Arkas : « C'est ainsi d'après la tradition des Arcadiens concernant leurs rois » (Τάδε μὲν οὖν οὕτω κατὰ τὴν Ἀρκάδων ἐς τοὺς βασιλέας ἔχει μνήμην : VIII, 24, 1). Pausanias mentionne une troisième version concernant l'identité de Psophis, soit « la version la plus véridique » (ἀληθέστατος τῶν λόγων), qui fait de l'éponyme la fille d'Éryx qui régnait chez les Sicanes en Italie (VIII, 24, 2)<sup>214</sup>. Les origines de la cité

<sup>213</sup> Le nom *Méthydrion* (« Entre deux cours d'eau ») s'expliquerait par la présence à cet endroit des rivières Maloitas et Mylaon (VIII, 36, 1).

<sup>214</sup> Le Périégète précise que l'acropole de Zakynthos porte aussi le nom de Psophis ; son fondateur était un homme de Psophis, Zakynthos, fils de Dardanos (VIII, 24, 3). Pausanias est le seul auteur à nommer l'acropole de Zakynthos Psophis.

de Psophis sont nébuleuses et Pausanias présente trois versions de la généalogie du héros ou de l'héroïne fondatrice. Quant à « la version la plus véridique », elle se rattacherait non pas à une généalogie arcadienne, mais bien sicane par l'entremise du personnage d'Éryx, héros qui donna son nom à la montagne sicilienne et dont la fille était reconnue pour avoir eu des enfants avec Héraclès, Échéphron et Promachos, qui changèrent le nom de Phégia pour celui de Psophis, du nom de leur mère<sup>215</sup>.

En terminant, il est dit au sujet de la ville de PHÉNÉOS que « son fondateur, aux dires des Phénéates, était un homme du pays, Phénéos » (οἰκιστὴν δὲ οἱ Φενεᾶται λέγουσιν ἄνδρα αὐτόχθονα εἶναι Φενεόν : VIII, 14, 4). La ville de Phénéos est citée chez Homère<sup>216</sup> et la tradition véhiculée par ses habitants fait de leur fondateur un autochtone (ἄνδρα αὐτόχθονα), sans que l'on sache si ce personnage se rattache, d'une façon ou d'une autre, au *topos* de l'autochtonie arcadienne par l'entremise de Pélasgos.

De façon générale, les récits des fondations arcadiennes dépendent de la généalogie des premiers rois de la région. Le portrait que présente Pausanias est celui d'une Arcadie marquée par son ancienneté, son archaïsme et par son rôle dans la formation des premières communautés urbaines. Outre les récits rapportant les quelques fondations coloniales des Arcadiens, dont il sera question au chapitre suivant, des traditions rapprochaient certaines localités arcadiennes avec d'autres régions du monde grec. C'est le cas de Thyraion qui, « selon les Arcadiens » (δόξη δὲ τῇ Ἀρκάδων), devait son nom au territoire et au golfe qui porte le nom de Thyréa en Argolide (VIII, 3, 3). Autrement, les origines des habitants de Kaphai se trouveraient du côté de l'Attique, car expulsés de ce territoire par Égée, ils auraient été accueillis par Képheus en Arcadie (VIII, 23, 3). Ces exceptions ne font pas pour autant de l'Arcadie une région véritablement

<sup>215</sup> « La notice de Pausanias implique une relation directe et ancienne de Psophis avec la Sicile dont on n'a actuellement aucun moyen de vérifier la réalité historique ; la question doit donc rester ouverte » : M. Jost, in Pausanias, *Livre VIII*, p. 206.

<sup>216</sup> *Iliade*, II, 603.



ouverte sur l'extérieur, sujette aux déplacements de populations et aux manipulations généalogiques complexes, comme l'ont été d'autres régions du Péloponnèse. Au contraire, toutes les fondations ou presque l'ont été dans le cadre d'une seule lignée, ce qui en fait une région très spécifique.

### 2.3 Conclusion

Quelles conclusions pouvons-nous maintenant tirer de ce portrait qu'offre Pausanias ? Les récits d'origine et de fondation des « cités antiques » du Péloponnèse permettent de mieux comprendre la composition de la *Périégèse*. À chaque fois que Pausanias met le pied dans une région, il présente un récit d'origine qui sert à marquer des balises, des frontières tant sur le plan géographique que culturel. Une fois entré dans une région, il décrit une à une les principales cités qui s'y trouvaient à son époque ou par le passé et, à cette occasion, rappelle le nom de leur fondateur en rapportant, le plus souvent, leur récit de fondation, ou parfois seulement quelques mentions rappelant le contexte de la naissance de ces anciennes *poleis*. Les récits d'origine, les principaux récits de fondation, sans oublier les nombreux récits secondaires, permettent à Pausanias de construire une « mémoire des origines », une représentation du passé des cités, ce qui fait de cette *sungraphè* une œuvre agissant en partie sur les traditions qu'elle rapporte.

L'itinéraire de Pausanias à travers le Péloponnèse est parsemé de références aux origines des « cités antiques ». Ces traditions renvoient à un nombre important de référents culturels (lieux géographiques, personnages mythiques ou légendaires) et le lecteur de la *Périégèse* est ainsi amené à rapprocher différentes traditions entre elles, à dégager une cohérence interne en suivant l'itinéraire de Pausanias, mais aussi en étant soucieux de son propre cheminement littéraire : le voyage se traduit en une véritable incursion à travers la « mémoire des cités ». Aux côtés des grands sites de la Grèce continentale auxquels Pausanias accorde une attention particulière, pensons ici à Athènes



(livre I), à Olympie (livre V-VI) à Delphes (livre X) et aux principales cités du Péloponnèse, le Périégète s'intéresse aussi à de plus petites agglomérations, voire à des cités en ruine, sans qu'il sente nécessairement le besoin d'organiser les traditions rapportant leur naissance, de réécrire de façon plus cohérente leur passé, comme en témoignent les passages révélant l'existence de versions parallèles et offrant différentes alternatives pour expliquer la présence ou le nom d'une cité.

Ces références nombreuses et complexes créent une sorte d'arbre généalogique qui précise l'« identité » des cités visitées, références qui permettent de tisser des liens de parenté entre elles, mais aussi de montrer leurs différences, leur développement autonome. La prétention à l'autochtonie, à l'ancienneté et le rôle joué dans le processus civilisationnel reviennent à plusieurs endroits à travers le Péloponnèse. À lire Pausanias, on peut en conclure que les Athéniens n'étaient pas les seuls à « bénéficier de l'autochtonie », pour reprendre l'expression de N. Loraux<sup>217</sup>, et certaines cités pouvaient, théoriquement du moins, rivaliser sur ce point avec Athènes. À ce titre, le Périégète rappelle l'ancienneté des Athéniens, mais bien pour la relativiser puisqu'il affirme qu'elle était contestée par les habitants d'Argos (I, 14, 2), montrant par le fait même que la *Périégèse* se démarque de l'œuvre des auteurs de son époque, qui étaient plus enclins à la rhétorique de l'éloge de la cité.

Les traditions mythiques ou légendaires étaient certes vénérables pour les cités et régions qui les véhiculaient, mais Pausanias garde parfois ses distances à leur égard. Il remet en question par exemple le témoignage d'Hésiode en Arcadie lorsqu'il refuse la tradition voulant qu'à l'origine le Styx soit la fille d'Okéanos et de Pallas : « Pour moi, à les lire de près, ces histoires me sont apparues rigoureusement fausses » (Ἐμοὶ δὲ ἐπιλεγομένῳ παντάπασιν ἐφαίνετο ταῦτά γε εἶναι κίβδηλα : VIII, 18, 1). Pausanias dit aussi avoir fait des choix parmi les traditions, en excluant celles qui étaient peu dignes de mémoire

---

<sup>217</sup> N. Loraux, « Les bénéfices de l'autochtonie », *Né de la terre, Mythe et politique à Athènes*, Paris, Seuil, 1996, p. 27-48.

(III, 11, 1) et en identifiant des traditions au niveau de crédibilité variable. Conscient de la visée de ces traditions, mais aussi de la nature même de ces récits mythiques ou héroïques, véhiculés par une tradition orale ou écrite qui intervenait en ajoutant des variantes par touches successives, Pausanias se montre parfois prudent à l'égard de ces « on-dit », bien qu'il sente néanmoins le besoin de les rapporter, par respect pour les versions locales de façon générale, ou encore pour celles qui reposent en particulier sur le témoignage d'Homère.

À la même époque, un Lucien se moquait bien de ces « fictions », ces « récits des Grecs » qui, par exemple, faisaient des Athéniens des hommes qui ont « poussé du sol de l'Attique, comme des légumes » (ἐκ τῆς Ἀττικῆς ἀναφῦναι καθάπερ τὰ λάχανα : *L'ami du mensonge*, 3, trad. É. Chambry). Pausanias est visiblement plus tolérant que Lucien. À la fois curieux et complice la plupart du temps, il laisse entendre que les récits se rapportant à l'origine des cités sont porteurs d'une mémoire qui accumule les variantes au fil du temps, donne naissance à des versions parallèles où des versions plus officielles côtoient parfois des versions locales.

R. Piettre remarquait à juste titre que Pausanias n'est pas un philosophe, mais un homme qui pense et qui réfléchit<sup>218</sup>. Son oeuvre, que l'on compare parfois à celle d'un « ethnographe de l'intérieur »<sup>219</sup>, rapporte sans véritable discrimination les traditions véhiculées au sujet des cités de la Grèce. Mais cette oeuvre est également celle d'un auteur, d'un écrivain qui agit sur la matière de son récit qu'il ne fait pas que transmettre, mais qu'il propose aussi d'ancrer dans le présent, comme il en sera question plus loin. La *sungraphè* fait l'objet d'une représentation du passé et de l'espace des cités grecques, d'une construction

<sup>218</sup> R. Piettre, « Pausanias et les origines arcadiennes de l'humanité », *Uranie*, 9, 2000, p. 69.

<sup>219</sup> S. E. Alcock, « Landscapes of Memory and the Authority of Pausanias », *Pausanias historien : huit exposés suivis de discussions*, préparés et présidés par J. Bingen, Vandoeuvres-Genève, Fondation Hardt, 1996, p. 242.

littéraire, comme on peut l'observer notamment à travers les nombreuses références au passé légendaire des cités.

### CHAPITRE III

#### MIGRATIONS LÉGENDAIRES ET FONDATIONS RÉCENTES

Mégalopolis est la plus récente des cités, non seulement d'Arcadie, mais encore de Grèce, à l'exception de celles dont, par la suite des circonstances, sous la domination romaine, les habitants ont changé de lieu (Pausanias, VIII, 27, 1)<sup>1</sup>.

L'intérêt que porte Pausanias à l'égard des origines des cités et son honnêteté le conduisent, malgré son goût pour le passé lointain, à se tourner vers des périodes plus récentes de l'histoire grecque, périodes pour lesquelles la frontière entre le « mythe » et l'histoire semble, du moins en théorie, un peu moins perméable à nos yeux. Bien que la plupart des récits de fondation remontent au temps des héros, la naissance de la cité est un processus qui s'échelonne sur une longue période, depuis un âge qualifié de « mythique » jusqu'à l'époque même de Pausanias. Dans ce monde romain, certains empereurs pouvaient réclamer le titre de fondateurs de cités à travers le territoire de l'Empire et de nouvelles cités voyaient le jour, notamment en Orient sous les règnes de Trajan et d'Hadrien.

Le Périégète accorde cependant peu d'attention à cette réalité qui lui était contemporaine, se concentrant davantage sur le passé plus ancien de la Grèce, celui de la préhistoire de la cité, de ses premiers temps, puis sur la fondation de cités plus récentes, remontant aux époques archaïque et classique. Comme on peut l'observer chez Pausanias, le thème de la fondation des cités dans le monde grec renvoie à un phénomène de longue durée, mais qui se rapporte à coups de soubresauts à des périodes de l'histoire bien distinctes, dont il manque cependant bien souvent des balises temporelles précises, absentes chez les auteurs anciens.

---

<sup>1</sup> Ἡ δὲ Μεγάλη πόλις νεωτάτη πόλεων ἐστὶν οὐ τῶν Ἀρκαδικῶν μόνον ἀλλὰ καὶ τῶν ἐν Ἑλλήσι, πλὴν ὅσων κατὰ συμφορὰν <ἐπὶ> ἀρχῆς τῆς Ῥωμαίων μεταβεβήκασιν οἰκήτορες (VIII, 27, 1).



Ce troisième chapitre entend montrer comment Pausanias parvient aussi à intégrer à la *Périégèse* des traditions légendaires ou pseudo-historiques connexes, liées au thème des origines et à la fondation des cités grecques, traditions qui permettent de compléter son tableau de l'histoire ancienne et de l'histoire plus récente du Péloponnèse. Certaines de ces traditions offrent un pendant au *topos* de l'autochtonie, la Grèce ayant aussi été, depuis ses lointaines origines, soumise aux migrations, aux déplacements de populations, notamment à travers les différentes entreprises coloniales que connaît l'époque archaïque. Ainsi, à l'itinéraire concret de Pausanias à travers les différentes cités péloponnésiennes, se joint un certain nombre de récits qui amènent le lecteur à voyager d'une époque ancienne et lointaine vers une époque plus récente, mais qui le conduit aussi à se déplacer virtuellement en dehors des régions visitées dans la *Périégèse*, élargissant du même coup le portrait de « tout ce qui est grec ».

Un premier grand récit légendaire fera ici l'objet d'une analyse plus détaillée, soit celui du retour des Héraclides qui, pour certaines cités du Péloponnèse, était perçu comme un véritable « récit fondateur ». Ce « retour » ou ce déplacement de population est relié à un autre événement qui occupe une place importante dans le texte de Pausanias, soit la colonisation ionienne, comme on peut le lire dans l'ouverture au livre VII qui est consacrée aux origines de l'Achaïe. Nous présenterons, en dernier lieu, les fondations plus récentes dans le Péloponnèse à l'aide des récits rappelant les origines de Messène et de Mégalopolis, puis à partir de quelques traditions associées aux fondations coloniales romaines.

### 3.1 Migrations et colonisations

Dans le monde gréco-romain, la quête des origines des peuples et des cités peut se résumer en deux modes de représentation distincts, soit l'origine

autochtone et l'origine étrangère ou allogène<sup>2</sup>. La présence de héros autochtones dans le Péloponnèse présuppose l'ancienneté de leurs descendants sur le territoire, comme c'est le cas notamment en Arcadie et, hors du Péloponnèse, en Attique ou en Béotie. Mais les récits d'origine et de fondation présents dans le monde grec ne relèvent pas tous du *topos* de l'autochtonie, bien au contraire, car les références au modèle allogène sont en fait beaucoup plus nombreuses<sup>3</sup>. Les Grecs véhiculaient plusieurs récits qui mettaient en scène des héros voyageurs, fondateurs de cités et bien souvent éponymes, que l'on pense au personnage d'Héraclès, aux Argonautes ou encore aux Troyens. Les Romains n'ont-ils pas construit leur grand récit d'origine par le biais d'un héros voyageur, d'un héros en exil ? Le Troyen Énée était en effet considéré pour être à l'origine de la ville de Rome après ses pérégrinations à travers la Méditerranée à la suite de la chute d'Ilion. On trouve des récits semblables chez les Grecs et, que ce soit pour eux-mêmes ou pour les autres, ils se sont le plus souvent représenté leurs origines par le biais d'un déplacement, d'une migration<sup>4</sup>.

Ces récits sont, en théorie du moins, l'antithèse des récits d'autochtonie qui présupposent l'enracinement, l'immobilisme d'une population, la pérennité de l'occupation d'un territoire, la noblesse entourant des origines ancestrales<sup>5</sup>. Alors que les sources attiques, principalement de l'époque classique, mettaient en valeur ce que N. Loraux qualifiait de « bénéfices de l'autochtonie »<sup>6</sup>, on peut se demander comment et pourquoi les Grecs se représentaient aussi leurs origines

---

<sup>2</sup> J. Kolendo, « Origines antiques des débats modernes sur l'autochtonie », *Histoire, espaces et marges de l'Antiquité : hommages à Monique Clavel Lévêque*, tome 4, M. Garrido-Hory et A. Gonzalès (éd.), Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2005, p. 27.

<sup>3</sup> C'est ce que constate également J. Kolendo tant dans le monde grec que dans le monde romain. L'auteur ignorait cependant la présence en Grèce de traditions recourant au modèle de l'autochtonie en dehors de l'Attique : *ibid.*, p. 25-50.

<sup>4</sup> « [...] les Grecs étaient plus fortement intéressés par leurs propres visions des *origines gentium* qu'ils adaptaient à d'autres, que par une véritable connaissance des traditions propres à ces peuples » : *ibid.*, p. 33.

<sup>5</sup> H. Effenterre, *La cité grecque, Des origines à la défaite de Marathon*, Paris, Hachette, 1985, p. 45.

<sup>6</sup> N. Loraux, « Les bénéfices de l'autochtonie », *Né de la terre, Mythe et politique à Athènes*, Paris, Seuil, 1996, p. 27-48.

par le biais d'un modèle allogène. Mais ces deux modes de représentation ne sont pas irréconciliables. Les Latins, par exemple, pouvaient s'identifier à la présence d'éléments locaux italiques, mais aussi à l'arrivée de peuples étrangers, Grecs et Troyens en l'occurrence, qui auraient contribué à « civiliser » la région du Latium<sup>7</sup>.

Il est cependant difficile de départager dans ces récits le « mythe » de l'histoire, la fiction de la réalité. La Grèce connut tout au long de son histoire d'importants mouvements de populations dont les récits d'origine et de fondation garderaient le souvenir. C'est le cas notamment de l'arrivée des Doriens, communément admise jusqu'à récemment, que les Grecs associaient à la légende du retour des Héraclides dans le Péloponnèse, ou encore aux nombreux récits associés aux entreprises coloniales des cités grecques. C'est ce que suggère le texte de Pausanias qui, parcourant une à une les cités du continent, rappelle des récits qui créent des rapprochements entre différentes cités ou régions de la péninsule, mais aussi avec d'autres régions du monde grec. Que ce soit par l'arrivée de souverains et de peuples étrangers, ou par des entreprises de colonisation, certains récits rapportés par Pausanias invitent au déplacement dans le temps et dans l'espace des cités grecques.

L'introduction de *La Guerre du Péloponnèse* de Thucydide présente un résumé de l'histoire lointaine de la Grèce et de ses régions (I, 2). Anciennement (πάλαι), l'Hellade était instable et marquée par des mouvements de migrations, que ce soit en Thessalie, en Béotie et pour l'ensemble du Péloponnèse, sauf dans le cas de l'Arcadie. Thucydide oppose cette situation avec celle de l'Attique qui, du fait de l'aridité de son sol, aurait échappé aux conflits internes, de même qu'aux grands mouvements migratoires. Ces observations qui permettent de

---

<sup>7</sup> P. Grimal, *La civilisation romaine*, Paris, Flammarion, 1981 (1960), p. 9.

corroborer la thèse de l'autochtonie athénienne créent un contraste avec la situation du Péloponnèse<sup>8</sup>.

Pour Pausanias, l'histoire ancienne du Péloponnèse est marquée par l'arrivée de trois « peuples immigrés » (ἐπιπλύδων ἀνθρώπων) : les Doriens, les Dryopes et les Étoliens (V, 1, 2-3). Aux côtés des Doriens qui essaimèrent dans tout le Péloponnèse, sauf en Arcadie, les Dryopes du Parnasse se seraient d'abord rendus en Argolide, puis en Messénie, alors que les Étoliens auraient pour leur part migré dans la région de l'Élide. Les Dryopes d'Asiné présentent un exemple significatif d'une « ethnie » (γένος) dont l'« identité » reposait sur un mythe d'origine associé à une terre ancestrale, le Parnasse, et à un ancêtre éponyme nommé Dryops<sup>9</sup>. « Les Asinéens, seuls de la race des Dryopes, sont encore jusqu'à aujourd'hui fiers de leur nom » (Μόνοι δὲ τοῦ γένους τοῦ Δρυόπων οἱ Ἀσινᾶιοι σεμνύνονται καὶ ἐς ἡμᾶς ἔτι τῷ ὀνόματι)<sup>10</sup>. Ils vouaient un culte à leur héros fondateur, de même qu'à son père Apollon (IV, 34, 11). Aux côtés de ce peuple « étranger » associé au passé d'une seule cité de Messénie, on trouve les Étoliens que l'on rattache à une région entière, soit l'Élide, par le biais du personnage d'Aithlios qui était dit fils de Zeus et de Protogénéia, la fille de Deucalion (V, 1, 3). La présence du roi Aithlios dans cette région du Péloponnèse associait les origines des habitants de l'Élide à la génération de la figure mythique

<sup>8</sup> « On voit, en effet, que la Grèce actuelle n'était pas anciennement habitée de façon stable ; on émigrerait, dans les premiers temps, et tous quittaient facilement leurs résidences, sous la pression, chaque fois, d'éléments plus nombreux [...] Plus que les autres, c'était les meilleures terres dont les occupants changeaient toujours : ainsi la Thessalie et la Béotie actuelles, la plus grande partie du Péloponnèse moins l'Arcadie, et, en général, les pays préférables aux autres. Grâce aux qualités du sol, les moyens de certains se développaient, entraînant des rivalités intérieures, causes de ruine ; en même temps, ils étaient en butte, plus que les autres, aux menées étrangères » (Thucydide, I, 1 et 3-4).

<sup>9</sup> D. Fourgous, « Les Dryopes : peuple sauvage ou divin ? », *Mètis*, 4 (1), 1989, p. 5-32 ; J. Hall, *Ethnic Identity in Greek Antiquity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997, p. 75.

<sup>10</sup> Contrairement aux habitants de Styra en Eubée : « Mais les habitants de Styra rechignent à être appelés Dryopes, comme les Delphiens reculent à l'idée d'être appelés Phocidiens » (IV, 34, 11).



primordiale qu'est Deucalion et donnait aussi naissance à une parenté légendaire entre Éléens et Étoliens<sup>11</sup>.

Plusieurs cités du monde grec associaient leur histoire ancienne à celle de souverains ou de peuple venus de l'étranger. Certains auteurs athéniens, philosophes ou orateurs, n'ont d'ailleurs pas manqué d'opposer leurs origines autochtones aux origines étrangères des descendants de Pélops venu d'Asie, de Danaos natif d'Égypte, de Cadmos, de Phénicie, ou encore des Héraclides et des Doriens originaires du nord de la Grèce<sup>12</sup>. Dans le contexte péloponnésien, le personnage de Pélops occupe une place centrale, bien qu'il ne puisse être considéré comme un fondateur de cités *stricto sensu*. Thucydide le considère comme l'un des premiers souverains en importance dans le Péloponnèse<sup>13</sup>, lui qui donna d'ailleurs son nom au Péloponnèse, « tout étranger qu'il était » (ἐς ἀνθρώπους ἀπόρους : I, 9). Pélops était de plus étroitement associé au sanctuaire le plus important du Péloponnèse, Olympie, et reconnu comme l'un des fondateurs de ses jeux, tel que le rapporte le récit de la course de chars contre Oinomaos et le mariage du héros avec la fille du roi, Hippodamie<sup>14</sup>.

Pélops et ses descendants sont associés à l'histoire ancienne de plusieurs cités du Péloponnèse, comme on peut le constater dans la *Périégèse* et dans la *Vie de Thésée* (V, 3, 2) de Plutarque<sup>15</sup>. Il est reconnu par la tradition comme un

<sup>11</sup> Le témoignage d'Éphore de Cymé rapporté par Strabon rappelle cette parenté légendaire (*FGrHist*, 70, f. 122a = Strabon, X, 3, 2). C. Antonetti présente quelques problèmes d'interprétation relatifs à cette parenté légendaire entre Éléens et Étoliens. Il semble difficile de savoir dans quel contexte s'est élaborée cette tradition, mais il est vraisemblable d'y voir un rapprochement, peut-être sur le plan politique, entre les deux régions : *Les Étoliens, Image et religion*, Besançon, Annales Littéraires de l'Université de Besançon, 1990, p. 60-61.

<sup>12</sup> Voir notamment : Platon, *Ménexène*, 245d et J. Hall, *op. cit.*, p. 54.

<sup>13</sup> « Ceux qui ont recueilli sur l'histoire du Péloponnèse les traditions les plus sûres, nous apprennent que l'homme qui, le premier, acquit de la puissance dans le pays, fut Pélops » (I, 9).

<sup>14</sup> Pélops aurait été, d'après Pausanias, le premier à fonder un temple dédié à Hermès, dieu des voyageurs, dans le Péloponnèse (V, 1, 7). Thucydide le présente comme un homme « possesseur de grandes richesses » (I, 9) qui vint régner sur « des populations dépourvues de ressources » (I, 9). À l'origine du Péloponnèse se trouve donc un étranger véhiculant déjà le « mirage oriental » caractérisé par la richesse et l'opulence.

<sup>15</sup> Le témoignage de Plutarque diffère quelque peu de celui de Thucydide : « Pélops avait été le plus puissant des rois du Péloponnèse, moins par l'abondance de ses richesses que par le

étranger venu d'Asie qui prit le pouvoir à son arrivée en Grèce<sup>16</sup>. C'est par l'entremise de liens généalogiques que plusieurs cités du Péloponnèse associaient leurs origines à ce personnage<sup>17</sup>. Pausanias note que le poète Ibycos présentait Sicyon comme un fils de Pélops (II, 6, 6), que certains disent que Cléoné, personnage éponyme, était l'une de ses filles (II, 15, 1) et qu'à Trézène on trouve aussi deux des fils du héros, soit Trézen et Pitthée, personnages que l'on disait plus puissants que les autres souverains locaux (II, 30, 8). Les Éléens considèrent quant à eux qu'Épidauros était également fils de Pélops, contrairement aux Argiens qui en font un descendant de leur éponyme et aux Épidauriens qui voient en lui un fils d'Apollon (II, 26, 2)

C'est en Élide que Pélops joue le rôle le plus important et sont là pour en témoigner un certain nombre de lieux qui rappelaient sa présence dans la région. La fondation d'Élide était attribuée à Oxylos qui, pour mener à terme son entreprise, dut s'associer à un descendant de Pélops, Agôrios (V, 4, 3)<sup>18</sup>. Le passage de Pélops est attesté à Phrixa où il aurait fait une offrande en l'honneur d'Athéna *Kydonia* avant d'affronter Oinomaos à la course de chars (VI, 21, 6). En souvenir de cet épisode, on pouvait voir à Harpina le tombeau des prétendants d'Hippodamie (VI, 21, 9) et l'on dit que pendant son règne, Pélops célébrait annuellement un sacrifice en leur honneur (VI, 21, 11). Cette fameuse course était d'ailleurs représentée sur l'un des deux frontons du temple de Zeus à Olympie et le héros était vénéré au *Pélopéion* (V, 10, 6 ; 13, 1-7).

---

nombre de ses enfants : il maria plusieurs de ses filles aux hommes les plus considérables, et installa dans les cités des environs plusieurs de ses fils pour les diriger » (*Vie de Thésée*, 3, 2, trad. A.-M. Ozanam). La lignée de Pélops en Argolide est demeurée célèbre, pensons ici à Atrée, Thyeste et aux Atrides. Thésée, héros athénien par excellence, remontait aussi à Pélops par sa mère Aithra, petite-fille de Pélops. Voir : L. Lacroix, « La légende de Pélops et son iconographie », *BCH*, 100 (1), 1976, p. 327-341.

<sup>16</sup> « [...] il <Oinomaos> vit son pouvoir prendre fin avec l'arrivée de Pélops, venu d'Asie en bateau » (V, 1, 6). La tradition le présente comme un héros d'origine orientale, de par son père Tantale qui régnait sur le mont Sipyle, en Phrygie, en Lydie, voire en Paphlagonie.

<sup>17</sup> Pausanias rappelle aussi la présence des reliques de ce héros de même que celles de son épouse lors de son passage en Élide (V, 13, 5 ; VI, 20, 7).

<sup>18</sup> La cité de Létrinoi portait le nom de l'un des fils de Pélops (VI, 22, 8).

Pélops n'est pas le seul souverain étranger à s'être établi dans le Péloponnèse. Le passé légendaire d'Argos est marqué par l'arrivée d'un Égyptien, Danaos, dont la descendance joua de même un rôle important à travers l'Argolide, cet étranger étant considéré comme le fondateur d'Argos et le héros Persée, comme l'un de ses descendants<sup>19</sup>. L'arrivée de Danaos en Argolide est caractérisée par la présence de ses cinquante filles qui connurent une fin tragique en sol grec. Contraintes d'épouser leurs cousins, les cinquante fils d'Égyptos, les filles de Danaos assassinèrent leurs époux respectifs. Ce crime ne resta pas impuni, puisque les filles de Danaos furent contraintes, en Enfers, à remplir sans cesse d'eau un vase percé. Ce récit n'est pas rappelé par Pausanias, vraisemblablement puisqu'il s'agissait d'une histoire bien connue par ses contemporains. C'est ce qui expliquerait sa remarque après qu'il eut évoqué l'arrivée de Danaos en Argolide : « tout le monde sait, de la même façon, ce qui s'en suit » (τὰ δὲ ἀπὸ τούτου καὶ οἱ πάντες ὁμοίως ἴσασι : II, 16, 1, trad. pers.)<sup>20</sup>.

La *Périégèse* offre en revanche des informations concernant la présence des parents de Danaos en Argolide ou dans d'autres régions du Péloponnèse. En Argolide, Nauplios descendrait d'Amymoné, fille de Danaos et de Poséidon (IV, 35, 2). Dans la région de Trézène, le premier homme Hôros portait un nom égyptien, marquant peut-être un lien avec la présence de Danaos à cet endroit (II, 30, 5). Du côté de la Laconie, la cité de Sidé aurait pris le nom d'une des filles de Danaos (III, 22, 11) et en Messénie, le fondateur de Pharis serait le descendant de Phylodameia aussi fille de Danaos, bien que cette tradition soit contestée (IV, 30,

<sup>19</sup> La relation de parenté entre la Grèce et l'Égypte (ou la Libye) par l'entremise de ces personnages est rappelée notamment par Hérodote (II, 91). Ce dernier attribue aux filles de Danaos l'introduction des Thesmophories célébrées en l'honneur de Déméter (II, 171). Ce Danaos est aussi l'éponyme du peuple des Danaens tel qu'on le trouve dans le texte homérique. Une tradition rappelée par Pausanias veut que les origines de Mégare remontent à Lélège qui serait venu d'Égypte (I, 39, 6).

<sup>20</sup> M. Piérart, « Omissions et malentendus dans la 'Périégèse' : Danaos et ses filles à Argos », *Les Panthéons des cités, des origines à la 'Périégèse' de Pausanias*, V. Pirenne-Delforge (éd.), Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 1998, p. 165-193.

2). En Achaïe, Pausanias avoue ne pas savoir si Pharès, le fondateur de Pharai, serait aussi un descendant de Phylodameia (VII, 22, 5). À Argos, on trouve Hypermnestre, la seule fille du héros qui épargna son mari au moment des noces meurtrières et qui échappa par le fait même au châtement éternel. Mariée à Lyncée, elle eut comme fils Abas, soit l'un des ancêtres de Persée, le célèbre fondateur de Mycènes.

Que ce soit dans le cas de Pélops ou de Danaos, Pausanias ne présente pas sous forme d'une vulgate ou d'une exégèse les principaux éléments biographiques concernant ces héros étrangers. Certains de ces éléments sont éparpillés dans son œuvre, ou ne sont tout simplement pas mentionnés. À plusieurs endroits, le Périégète tenait pour acquis que ses lecteurs connaissaient les grandes lignes de l'histoire des personnages auxquels il réfère dans son propre récit. Les occurrences que nous venons de présenter s'inscrivent dans un contexte plus global, soit celui de la *Périégèse* qui s'affaire essentiellement à décrire les différentes régions et cités du Péloponnèse. Ces traditions rapportées par Pausanias, au même titre que celles rappelant l'arrivée des Héraclides, évoquent cependant l'arrivée de souverains étrangers en sol péloponnésien entraînant un changement de pouvoir dans les régions concernées, l'instauration de nouvelles lignées et la consolidation de généalogies.

L'arrivée d'un peuple ou d'un souverain étranger rappelle en dernière instance les liens qui rapprochent la Grèce continentale avec d'autres régions du monde méditerranéen, telles que l'Égypte et l'Asie Mineure, ou encore avec d'autres régions de l'Hellade, comme c'est le cas entre l'Étolie et l'Élide, le territoire des Dryopes et la région du Parnasse. Ces récits fondateurs sous-entendent une forme de colonisation de l'intérieur, mais les peuples ou souverains étrangers ne semblent pas avoir modifié pour autant l'« identité culturelle » des régions qui assistèrent à l'arrivée de ces nouveaux venus. Ces fondateurs seraient visiblement considérés comme des Grecs dès le début et non pas comme les représentants d'une véritable altérité.



La *Périégèse* rappelle aussi l'existence de héros qui quittèrent le Péloponnèse pour s'installer dans d'autres régions du monde méditerranéen. L'univers de la cité grecque a été profondément marqué par l'expérience de la colonisation que l'on connaît aux époques archaïque, classique et hellénistique, comme en témoigne aussi l'œuvre des poètes, des historiens ou des géographes<sup>21</sup>. La naissance de ces cités coloniales stimula la création de récits rapportant leur origine et le contexte de leur fondation. Comme l'on peut s'y attendre, le texte de Pausanias n'offre pas un tableau synthétique des différentes colonies fondées par les cités du Péloponnèse, mais mentionne ça et là quelques fondations, au fil de son itinéraire, respectant ainsi son mot d'ordre qui consistait à présenter les principales traditions, les monuments importants à ses yeux, et de circuler d'une région à l'autre sans quitter un itinéraire concret<sup>22</sup>. La présence du long excursus ionien au livre VII fait toutefois figure d'exception parmi l'ensemble des livres de la *Périégèse* : l'arrivée de Pausanias en Achaïe est suivie d'un départ vers une région d'outre-mer, l'Ionie, qu'il prend soin de décrire d'une manière linéaire.

Qu'est-ce qui amène Pausanias à évoquer la fondation de certaines cités coloniales associées au Péloponnèse ? Le Périégète est ici aussi préoccupé par la question des origines et, en Arcadie, il rapporte une tradition remontant à la plus ancienne colonie fondée par les Grecs, soit OINOTRIE en Italie (Lucanie et Bruttium). Son fondateur serait Oinotros, l'un des nombreux fils de Lykaon qui se partagèrent le territoire arcadien :

Quant à Oinotros, le plus jeune des enfants mâles de Lykaon, il demanda à son frère Nyktimos de l'argent et des hommes et passa avec ses navires en Italie : le pays d'Oinotrie prit son nom d'Oinotros qui y fut roi. Ce fut la première expédition partie de la Grèce pour fonder une colonie (VIII, 3, 5).

Οἰνωτρος δὲ ὁ τῶν παίδων νεώτατος Λυκάου τῶν ἀρσένων  
Νύκτιμον τὸν ἀδελφὸν χρήματα καὶ ἄνδρας αἰτήσας ἐπεραιώθη

<sup>21</sup> À ce sujet : J. M. Smith, *The Foundations of Cities in Greek Historians and Poets*, thèse de doctorat, New Haven, Yale University, 1991.

<sup>22</sup> C'est ce que laisse entendre cette remarque de Pausanias au livre I : « [...] il me faut poursuivre mon récit, si je veux décrire de cette manière toute la Grèce » (δεῖ δέ με ἀφικέσθαι τοῦ λόγου πρόσω, πάντα ὁμοίως ἐπεξιόντα τὰ Ἑλληνικά : I, 26, 4).

ναυσὶν ἐς Ἰταλίαν, καὶ ἡ Οἰνωτρία χώρα τὸ ὄνομα ἔσχευ ἀπὸ Οἰνώτρου βασιλεύοντος. Οὗτος ἐκ τῆς Ἑλλάδος ἐς ἀποικίαν στόλος πρῶτος ἐστάλη (VIII, 3, 5).

Pausanias précise que « si l'on fait le compte le plus exact possible, même parmi les Barbares, personne avant Oinotros n'est allé s'établir dans un autre pays » (ἀναριθμουμένῳ δὲ ἐς τὸ ἀκριβέστατον οὐδὲ ἐκ τῶν βαρβάρων οὐδένες πρότερον ἢ Οἰνωτρος ἀφίκοντο ἐς τὴν ἀλλοδαπήν : VIII, 3, 5)<sup>23</sup>. Aussi ancienne soit-elle, Pausanias prend le soin de situer dans le temps cette première fondation coloniale, bien qu'il omette de préciser les détails de la chronologie à laquelle il se réfère.

En ce qui concerne le contexte de fondation de cette colonie, on peut présager une situation liée à la transmission du pouvoir, ce qui aurait amené l'oikiste à quitter l'Arcadie et à s'établir en Italie. C'est ce que l'on peut déceler également du côté des trois fils d'Arkas : Apheidas reçut le territoire de Tégée, Azan donna son nom à l'Azanie en Arcadie avant de partir pour la Phrygie non loin de la grotte Steunos et de la rivière Pankalas, puis Élatos reçut le mont Cyllène qui ne portait pas encore son nom à cette époque. Ce dernier se rendit par la suite en Phocide pour y fonder la cité d'ÉLATÉE (VIII, 4, 3-4)<sup>24</sup>. Nous savons cependant peu de choses sur le lien entre la cité d'Azanoi en Phrygie et cette tradition arcadienne, alors que la parenté entre Étoliens et Arcadiens était, quant à elle, rappelée à l'époque historique, comme en témoigne une inscription de l'époque hellénistique<sup>25</sup>. Le problème de la division du pouvoir entre plusieurs fils

<sup>23</sup> Dans ses *Antiquités romaines*, Denys d'Halicarnasse accorde également de la crédibilité à cette tradition (I, 11, 1-13, 4). Aristote mentionne qu'Italos devint roi d'Oinotrie, que la région prit alors le nom d'Italie et que les Oinotriens s'appelèrent désormais Italiens (*Les Politiques*, VII, 10, 3). Virgile rappelle l'existence de ces Oinotriens en Italie (*Énéide*, III, 163-166).

<sup>24</sup> « Élatos eut le mont Cyllène, qui à cette époque n'avait pas encore de nom. Par la suite, Élatos alla s'établir dans la région qui s'appelle aujourd'hui la Phocide, défendit les Phocidiens contre les Phlégyens qui les accablaient par la guerre, et fonda la ville d'Élatée » (VIII, 4, 4). Dans son livre consacré à la Phocide, Pausanias rappelle l'origine arcadienne des Élatéens (X, 34, 2).

<sup>25</sup> Cette inscription datée autour de 200 av. J.-C., soit au moment de la deuxième Guerre de Macédoine, mentionne une demande d'aide de la part des Élatéens auprès des habitants de Stymphale en Arcadie (*SEG*, 25, 1971, 445) : C. Habicht, *Pausanias' Guide to Ancient Greece*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1998 (1985), p. 67-69.

est traditionnellement considéré comme l'une des causes de la colonisation dans le monde grec, et ces récits de fondation garderaient sans doute le souvenir de conflits internes dans différentes familles aristocratiques arcadiennes.

Berceau de l'humanité et de la civilisation, l'Arcadie n'est évidemment pas la seule région du Péloponnèse à avoir donné naissance à des cités coloniales. On sait par exemple que Corinthe fonda Syracuse, Potidée et Épidamne, que Sparte fonda Tarente et Théra, et que les Théréens donnèrent à leur tour naissance à Cyrène du côté de la Libye<sup>26</sup>. Mais Pausanias ne propose pas un « catalogue raisonné » des différentes fondations coloniales péloponnésienne. Par exemple, au livre II, il affirme s'attarder sur les traditions relatives à Trézène « à l'exception des cités qui se disent être leurs colonies » (παρὲξ ἧ ὅσαι πόλεις παρ' αὐτῶν φασιν ἀποικισθῆναι : II, 30, 10, trad. pers.). Il mentionne néanmoins les fondations cariennes d'Halicarnasse et de Myndos, dont les origines remonteraient aux descendants d'Aétios (II, 30, 9)<sup>27</sup>.

Le récit de la fondation de Trézène rapporte la venue, sous le règne d'Aétios, des Pélopidès Trézen et Pitthée, et c'est ce dernier qui aurait réuni les habitants d'Hypérie et d'Anthia pour y fonder Trézène (II, 30, 8-9). C'est dans ce contexte qu'Aétios partit à la tête d'une colonie (ἀποικία) du côté de la Carie en Asie Mineure. Ces fondations coloniales étaient visiblement liées au problème de la succession du pouvoir, comme dans le cas des deux fils de Trézen, Anaphlystos et Sphéttos qui quittèrent Trézen pour s'établir (μετοικοῦσιν) en Attique où deux bourgs portaient leur nom (II, 30, 9). Ces traditions permettaient visiblement de créer des rapprochements entre Trézène, la Carie et l'Attique.

<sup>26</sup> Au sujet des fondations coloniales péloponnésienne, voir notamment : J. Bérard, *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'antiquité, L'histoire et la légende*, Paris, de Boccard, 1941 ; I. Malkin, *La Méditerranée spartiate, Mythe et territoire*, Paris, Les Belles Lettres, 2004 (1994) ; C. Calame, *Mythe et histoire dans l'antiquité grecque : la création symbolique d'une colonie*, Lausanne, Payot, 1996.

<sup>27</sup> Dans sa description de la cité de Trézène, Pausanias note la présence d'un temple d'Aphrodite d'Askra offert par les habitants d'Halicarnasse pour honorer leur métropole (II, 32, 6).



Au livre III, Pausanias mentionne l'existence de fondations coloniales spartiates dans son récit portant sur les origines de la Laconie, ce qui rappelle indirectement l'existence de cette « Méditerranée spartiate »<sup>28</sup>. Le récit le plus développé concerne la fondation de THÉRA en mer Égée. La fondation de cette colonie serait relativement récente puisque, d'après la tradition, elle suivait l'installation des Héraclides en Laconie<sup>29</sup>. Cette île portait d'abord le nom de Callisté (*Très Belle*) et l'éponyme Théras, un Thébain, y conduisit une colonie (ἀποικίαν) en espérant que Membliaros lui céderait la souveraineté sur l'île (III, 1, 7-8). La noblesse des origines de Théras aurait joué un rôle important dans ce contexte. Le héros était l'un des descendants de Cadmos et Pausanias précise que les habitants de Théra offraient toujours à son époque (νῦν) des sacrifices (ἐναγίζουσιν) en l'honneur de son fondateur (III, 1, 8). Au livre VII, Pausanias note que la fondation de Théra remonterait à une génération avant que les Ioniens ne quittent Athènes. Le Thébain Théras, fils d'Autésion, partit aux côtés des Lacédémoniens et des Minyens chassés de Lemnos par les Pélasges (2, 2)<sup>30</sup>.

Les Lacédémoniens se joignirent également à une expédition pour fonder une colonie outre-mer (ναυσὶν ἐς ἀποικίαν). C'est un descendant d'Oreste, Gras, qui était à la tête de la colonie qui prit place dans la région nommée Éolide encore à l'époque de Pausanias (ἐφ' ἡμῶν) et qui se situait entre l'Ionie et la Mysie. Penthilos, un ancêtre de Gras, s'était anciennement établi sur l'île de Lesbos, ce qui expliquerait la venue de l'un de ses descendants (III, 2, 1-2). Plus loin dans sa présentation portant sur les premiers rois de Sparte, Pausanias rapporte d'autres fondations qui remonteraient au règne de Polydore, soit à l'époque de la deuxième guerre de Messénie (VII<sup>e</sup> s.). Les Lacédémoniens

<sup>28</sup> I. Malkin, *op. cit.*, p. 17-22. « Malgré son image de terre fermée sur elle-même, introvertie et condamnant le commerce, l'argent et la mer, Sparte a bel et bien fondé des colonies ou du moins essayé de le faire » (p. 18-19).

<sup>29</sup> À propos de la fondation de Théra, le témoignage de Pausanias respecte celui d'Hérodote (IV, 147-148). Voir aussi : Pindare, *Pythiques*, IV, 6-56 ; 256-262 et V, 72-81 ; Callimaque, *Hymne à Apollon*, 72-76.

<sup>30</sup> Les Minyens de Béotie sont liés à la légende des Argonautes et à leur débarquement sur l'île de Lemnos.



envoyèrent une colonie à CROTONE en Italie et une autre du côté de la Locride (III, 3, 1). Le roi Polydore faisait par ailleurs l'objet d'honneurs (ἀξιόλογα ἐς τιμὴν) de la part des Lacédémoniens, rappelle le Périégète (III, 3, 3).

Il semble aussi que ce soit un problème lié à la transmission du pouvoir qui explique le départ de Dorieus, le fils du roi Anaxandridès. Ne pouvant demeurer à Lacédémone et être le sujet de son propre frère, il aurait pris part à une expédition coloniale (ἐς ἀποικίαν στέλλεται), sans que Pausanias précise de quelle colonie il était le fondateur (III, 3, 10). Nous savons par ailleurs que Dorieus entreprit une expédition du côté de la Libye, mais que cette entreprise se solda par un échec<sup>31</sup>. Il faut se reporter à la description de la ville de Sparte pour en apprendre un peu plus sur ce Dorieus, alors que Pausanias note la présence d'un monument héroïque (ἡρώων) élevé en l'honneur d'Athénodoros qui accompagna Dorieus lors de son voyage en Sicile. La présence de cet *herôon* amène Pausanias à rappeler la cause et le contexte de la fondation par les Lacédémoniens d'Héraclée, aussi nommée Éryx (III, 16, 4)<sup>32</sup>.

Le territoire des habitants d'ÉRYX appartenait aux descendants d'Héraclès à qui il revenait de droit et non pas aux barbares qui le possédaient (οὐ βαρβάρων τῶν ἐχόντων)<sup>33</sup>. Contrairement à Hérodote qui précise les circonstances entourant le départ de Dorieus et l'approbation de l'oracle de Delphes (V, 43), Pausanias semble plus intéressé par la légende (λόγος) d'Héraclès, soit l'origine ou la cause la plus ancienne de la fondation de cette colonie lacédémonienne en Sicile. Le récit rapporté par le Périégète met en scène un combat de lutte entre Héraclès et Éryx, l'éponyme de la région. Héraclès demandait en retour le territoire qui appartenait à Éryx et ce dernier, le troupeau de bœufs de Géryon qui suivait l'Alcide depuis l'accomplissement de l'un de ses travaux. Héraclès eut

<sup>31</sup> Hérodote rapporte les grandes lignes de cette légende : ayant négligé le respect des règles en matière de fondation coloniale, soit la consultation de l'oracle de Delphes, l'entreprise échoua et Dorieus fut chassé par ceux qui habitaient les lieux (V, 42).

<sup>32</sup> Sur les traditions relatives à la fondation d'Éryx : I. Malkin, *op. cit.*, p. 239-255.

<sup>33</sup> C'est ce que rappelle aussi Hérodote (V, 43).

raison de son adversaire et prit possession de son territoire, qui vit par la suite l'arrivée de Dorieus, lequel fut battu à son tour par les habitants de Ségeste. Ce récit de fondation n'est pas le seul à mettre en scène une forme de « violence originelle » comme on l'observe ailleurs dans le contexte colonial italien<sup>34</sup>. Le cas d'Éryx met en évidence l'ambiguïté du personnage d'Héraclès, héros civilisateur qui, ici, commet un meurtre à l'endroit de l'éponyme de la région<sup>35</sup>. La légende de Dorieus révèle de son côté les conflits qui pouvaient opposer les Grecs aux peuples indigènes dans le contexte colonial.

Du côté de la Libye cette fois, Pausanias donne peu de détails à propos de la fondation de CYRÈNE, dont le récit était connu notamment par Pindare (*Pythique*, V), Hérodote (*Histoires*) et Callimaque (*Hymne à Apollon*)<sup>36</sup>. Dans sa description des monuments de Sparte, le Périégète note la présence d'un cippe sur lequel étaient inscrites les victoires d'un certain Chionis, notamment dans le cadre des jeux olympiques<sup>37</sup>. Dans le courant du VII<sup>e</sup> s. av. J.-C., Chionis aurait accompagné Battos de Théra et on dit qu'il l'aida à fonder Cyrène et à soumettre les voisins Libyens (Κυρήνην οἰκίσαι σὺν ἐκείνῳ καὶ Λιβύων καταστρέψασθαι τοὺς προσχώρους λέγουσιν : III, 14, 3). Pausanias ne s'attarde pas sur le contexte de cette fondation coloniale dont les origines remontent à Théra, désirant peut-être une fois de plus poursuivre son récit.

C'est aussi la présence d'un monument, des chevaux de bronze et des femmes captives (οἱ ἵπποι οἱ χαλκοὶ καὶ αἰχμάλωτοι γυναῖκες : X, 10, 6), cette fois à Delphes, qui amène Pausanias à mentionner les origines des habitants

<sup>34</sup> N. Icard-Gianolio, « Héraclès fondateur », *ἀγαθὸς δαίμων : mythes et cultes : études d'iconographie en l'honneur de Lilly Kahil*, P. Linant de Bellefonds et al. (dir.), Athènes, École française d'Athènes, 2000, p. 219-228.

<sup>35</sup> Sur cette ambiguïté : C. Jourdain-Annequin, « Héraclès et le modèle absent de la cité », *Héraclès aux portes du soir*, Besançon, Annales Littéraires de l'Université de Besançon, 1989, p. 215-352.

<sup>36</sup> À ce sujet : C. Calame, *op. cit.* et J. N. Bremmer, « Founding a City : The Case of Cyrene », *La fundación de la ciudad, Mitos y ritos el mundo antiguo*, P. Azara, R. Mar, E. Riu et E. Subías (éd.), Barcelona, Edicions UPC, 2000, p. 101-109.

<sup>37</sup> Au livre IV (23, 10), Pausanias note que ce Chionis remporta la victoire pour la deuxième fois lors de la 29<sup>e</sup> olympiade, vers 664-661 av. J.-C.

de TARENTE en Italie et à présenter un récit de fondation plus élaboré. Tarente était une colonie lacédémonienne et le Spartiate Phalanthos en était le fondateur (Τάραντα δὲ ἀπώκισαν μὲν Λακεδαιμόνιοι, οἰκιστὴς δὲ ἐγένετο Σπαρτιάτης Φάλανθος : X, 10, 6). L'oracle de Delphes aurait prédit au fondateur qu'il ferait l'acquisition d'un territoire et d'une cité, là où il se mettrait à pleuvoir par temps clair. Mais Phalanthos ne porta pas une attention particulière au sens de cet oracle, négligea de consulter l'un de ses exégètes et prit la direction de l'Italie où il mit du temps à trouver un site pour y établir une cité. Sa femme qui lui caressait les cheveux à la recherche de quelques poux, se mit à pleurer abondamment en pensant à la quête de son mari. La tête entièrement mouillée par les larmes de sa femme, Phalanthos comprit alors que l'oracle venait de se réaliser et puisque sa femme se nommait Taras, il se devait de prendre la grande et riche ville de Tarente et d'y chasser les barbares qui l'habitaient. On dit (φασί) par ailleurs que le héros Taras, fils de Poséidon et d'une nymphe locale, donna son nom au fleuve et à la ville du même nom (X, 10, 6-8).

Le récit de la fondation de cette colonie semble avoir plu à Pausanias, qui le rapporte lors de son passage à Delphes et de son cheminement à travers les différentes offrandes que l'on pouvait apercevoir en visitant le sanctuaire d'Apollon. Ce récit de fondation, comme celui que l'on trouve au livre IV au sujet de la fondation de Zancle-Messène, ne se veut pas plus historicisant que les autres récits de fondation rapportés par le Périégète. Ce dernier y trouvait sans doute les éléments constitutifs d'un récit de fondation coloniale : consultation de l'oracle de Delphes, départ du héros, épisode lié à la résolution de l'oracle, choix du site et opposition des peuples locaux. Le récit de la fondation de Tarente présente aussi l'intérêt de mettre en scène un héros qui porte peu d'attention à l'oracle apollinien, qu'il résoudra par un pur hasard après quelques tentatives de fondations infructueuses en sol italien. Le personnage de Phalanthos, comme celui de Dorieus et à un autre niveau celui d'Héraclès, rappelle que les récits de



fondation pouvaient mettre en scène des actions pittoresques, des gestes à l'origine même de la cité, qui ne répondaient pas toujours à un idéal de vertu<sup>38</sup>.

La fondation de Tarente est rapportée par plusieurs auteurs anciens qui proposent différentes versions de ce récit et du contexte de cette fondation que l'on situe dans le courant de la première guerre de Messénie (VIII<sup>e</sup> s.)<sup>39</sup>. Pausanias se soucie peu de ces traditions parallèles, celle qui par exemple considérait les colons de Tarente comme des Parthéniens, soit des fils illégitimes, des exclus, voire des conjurés<sup>40</sup>. Le Périégète est visiblement plus intéressé par le personnage de Phalanthos et par ses péripéties en tant que fondateur de cité. Ne voulant épurer cette tradition de ses aspects légendaires, Pausanias se contente d'un court récit qu'il offre au moment de sa présentation des offrandes qui se trouvaient à Delphes.

Du côté de la Messénie, les références à la notion de colonisation sont intimement liées au contexte des guerres messéniennes dont le récit compose la majeure partie du livre IV (4, 1-27, 11). Le compte-rendu de ces événements pseudo-historiques et le penchant de Pausanias pour le passé messénien<sup>41</sup> peuvent aussi se lire à travers son récit de la fondation de ZANCLE-MESSÈNE du côté de la Sicile. Ce récit de fondation coloniale est le plus élaboré de la *Périégèse* et, contrairement à son habitude, Pausanias intègre ici des références à une colonie péloponnésienne à l'intérieur d'un récit dont le sens ne peut être bien saisi que dans le contexte des guerres messéniennes. Pausanias rappelle qu'après la prise d'Heira par les Lacédémoniens (première moitié du VII<sup>e</sup> s. av. J.-C.), les Messéniens exilés se rendirent à Cyllène en Élide et « désireux de chercher

<sup>38</sup> C'est ce que constate aussi R. Villard dans le contexte des cités italiennes à la fin du Moyen Âge et au début de l'époque moderne : « Le héros introuvable : les récits de fondation de cités en Italie : XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle », *Histoire, économie et société*, 19 (1), 2000, p. 5-24.

<sup>39</sup> Pour un résumé de ces différentes versions : M. Corsano, « Sparte et Tarente : le mythe de fondation d'une colonie », *RHR*, 196, 1979, p. 113-140 ; I. Malkin, *op. cit.*, p. 143-171.

<sup>40</sup> La thèse des conspirateurs peut se lire chez Aristote : « [...] comme à Lacédémone ceux qu'on appelle les Parthéniens (car ils étaient issus des Égeux) qu'on envoya comme colons à Tarente après qu'on les eut surpris à conspirer [...] » (*Les Politiques*, V, 7, 2, trad. P. Pellegrin).

<sup>41</sup> J. Auberger, « Pausanias et les Messéniens : une histoire d'amour ! », *REA*, 94, 1992, p. 187-197.



ensemble dans une expédition maritime un pays où s'établir [...] ils invitaient Aristomène à la guider pour fonder une colonie » (ἐθέλοντες κοινῶ στόλῳ χώραν ἔνθα οἰκήσουσιν ἀναζητεῖν, καὶ Ἀριστομένην ἐκέλευον ἡγεῖσθαι σφισιν ἐς ἀποικίαν : IV, 23, 1). Héros de la résistance contre Sparte, Aristomène déclina l'invitation, préférant aider la cause des Messéniens du Péloponnèse et nomma Gorgos et Manticlos comme chefs de la future colonie<sup>42</sup>.

Les Messéniens « débattirent de l'endroit où ils devaient se rendre » (ἐβουλευόντο ποῖ χρὴ σταλῆναι : IV, 23, 5). L'un proposa d'aller sur l'île de Zakynthos et un autre suggéra de se diriger du côté de la Sardaigne. Mais Anaxilas qui était tyran de Rhégion demanda aux Messéniens de combattre à ses côtés les habitants de Zancle qui s'opposaient à lui. Les Messéniens se rendirent alors auprès de ce roi, car Anaxilas était aussi un Messénien exilé après la première guerre de Messénie. Pausanias donne quelques détails concernant cette guerre entre les habitants de Rhégion et ceux de Zancle. Alors qu'Anaxilas demandait à ses alliés de mettre à mort les suppliants et de réduire en esclavage les autres habitants, incluant femmes et enfants, les oikistes Gorgos et Manticlos décidèrent d'épargner ces Grecs, ces « gens de même sang » (συγγενῶν ἀνδρῶν), puis « sous la foi de serments qu'ils échangèrent avec eux, ils habitèrent ensemble la ville » (ὄρκους δόντες καὶ αὐτοὶ παρ' ἐκείνων λαβόντες ὥκησαν ἀμφοτέρω κοινῇ). À la colonie qui venait de naître, ils donnèrent le nom de Messène (ou Messine) au lieu de Zancle (IV, 23, 8-9) et le fondateur Monticlos érigea un sanctuaire en l'honneur d'Héraclès *Manticlos* (IV, 23, 10).

Cette « fondation en commun » entre deux peuples d'origine grecque d'abord opposés par une guerre, peut paraître pour le moins surprenante. Il est possible de croire, d'après le récit de Pausanias, que les Messéniens ne voulaient pas faire subir le même sort aux habitants de Zancle que celui qui affligeait à la même époque les habitants de la Messénie, toujours en guerre contre Sparte qui

<sup>42</sup> Pausanias rappelle plus loin ce refus de la part d'Aristomène : « Quand il eut refusé le commandement de l'expédition envoyée pour fonder une colonie [...] » (IV, 24, 1).

venait de soumettre une partie des Messéniens à l'hilotisme (IV, 23, 1), comme si le Périégète voulait encore une fois donner le beau rôle à ces Messéniens. Il apporte de plus une précision chronologique qui permettrait de dater la fondation de cette colonie messénienne à la 29<sup>e</sup> olympiade, soit entre 664 et 661 av. J.-C. (IV, 23, 10)<sup>43</sup>.

Ce récit de fondation est plus historique que légendaire, mais il n'est pas exempt de toute construction, de toute réélaboration de la tradition. La fondation historique de Zancle-Messène remonterait au V<sup>e</sup> s. et non au VII<sup>e</sup> s. av. J.-C. comme le laisse croire le texte de Pausanias. Ce dernier inscrit la fondation de la colonie dans le contexte de la deuxième guerre de Messénie et dans celui d'un exil bien orchestré prenant la forme d'une entreprise coloniale en bonne et due forme : choix d'un oikiste, guerre contre les peuples locaux, serment fondateur et fondation de cultes<sup>44</sup>. Le récit que fait Pausanias de la fondation de Zancle-Messène, récit qu'il a peut-être pu lire chez des auteurs de l'époque hellénistique (Rhianos de Béné et Myron de Priène : IV, 6, 1-5), semble avoir comme volonté de montrer comment ces Messéniens purent ainsi trouver « le terme de leur errance » (πέρασ τῆς ἄλλης : IV, 23, 10).

Pausanias a effectué un choix parmi les traditions qui circulaient au sujet des origines de cette fondation coloniale, et il s'est probablement servi des éléments qui répondaient le mieux aux exigences de son récit. Le tyran Anaxilas est présenté comme un ancêtre des Messéniens, étant le descendant d'Alcidamidas qui aurait quitté la Messénie après la mort d'Aristodème et de la prise de l'Ithome (IV, 23, 6)<sup>45</sup>. Pausanias ne dit pas cependant, contrairement à Strabon (VI, 1, 6),

<sup>43</sup> « Ces événements s'accomplirent pendant la vingt-neuvième olympiade où Chionis de Laconie remporta la victoire pour la deuxième fois, quand Miltiade était archonte à Athènes » (IV, 23, 10). C'est ce Chionis qui aurait accompagné Battos de Théra pour fonder avec lui Cyrène en Libye (III, 14, 3).

<sup>44</sup> Sur ces questions : I. Malkin, *Religion and Colonization in Ancient Greece*, Leyde, Brill, 1987 ; F. Létoublon, « Le serment fondateur », *Métis*, 4, 1989, p. 101-115.

<sup>45</sup> Thucydide note aussi la présence d'un Messénien nommé Anaxilas, un tyran local qui installa une population d'origines diverses à un endroit qu'il nomma Messène (Messine) en souvenir de son ancienne patrie (VI, 4).

que RHÉGION aurait été fondée par des Chalcidiens et des Messéniens et que ces derniers auraient quitté le Péloponnèse après l'épisode du viol des jeunes vierges qui étaient venues honorer Artémis *Limnatis* (des Marais)<sup>46</sup>.

Au livre IV de la *Périégèse*, les origines des habitants de Rhégion et la participation des Messéniens aux côtés d'Anaxilas permettent aussi d'expliquer le fait que certains habitants de la Messénie, au moment de la guerre du Péloponnèse, partirent de Naupacte où ils s'étaient installés, pour se rendre en Sicile auprès de « leurs parents », de même qu'à Rhégion (οἱ ἐς Σικελίαν τε παρὰ τοὺς συγγενεῖς καὶ ἐς Ῥήγιον ἐστάλησαν : IV, 26, 2). D'ailleurs, quelques années plus tard, au moment de la fondation de Messène par Épaminondas, les Thébains rappelèrent les Messéniens, exilés notamment en Sicile (IV, 26, 5). La fondation de Rhégion est ici imbriquée dans un récit légendaire et il est vraisemblable de croire que la généalogie du tyran Anaxilas ait fait l'objet d'une construction littéraire postérieure aux événements rapportés. Historiquement, la présence de Messéniens dans cette région de l'Italie est attestée au V<sup>e</sup> s. av. J.-C., sans que l'on puisse déterminer précisément à quand remonterait leur arrivée<sup>47</sup>.

Tournons-nous maintenant du côté de l'Arcadie, où Pausanias rapporte d'autres traditions associées à la colonisation de l'Italie, traditions qui remontent cette fois à une époque beaucoup plus ancienne, postérieure à la guerre de Troie. L'histoire du Péloponnèse telle qu'elle se dégage de la *Périégèse* est associée à la

<sup>46</sup> Cet épisode est d'ailleurs rappelé par Pausanias dans sa présentation de la première guerre de Messénie et il prend visiblement parti pour la version messénienne des événements, celle voulant que les Messéniens aient fait l'objet d'un complot de la part des Lacédémoniens (IV, 4, 2-3). La version rapportée par Strabon se trouve également chez Héraclide Lembos (*Constitution*, 25 = Aristote f. 611, 55, Rose). Au sujet des sources et des variantes concernant la fondation de Rhégion : J. Ducat, « Les thèmes des récits de la fondation de Rhégion », *Mélanges helléniques offerts à Georges Daux*, Paris, de Boccard, 1974, p. 93-114.

<sup>47</sup> « [...] il suffit, pour expliquer le thème messénien de la tradition, qu'il y ait eu des Messéniens à Rhégion au V<sup>e</sup> s. [...] La tyrannie d'Anaxilas n'aurait dès lors aucune signification ethnique réelle ; elle attesterait simplement qu'au début du V<sup>e</sup> s. une de ces familles l'a emporté sur les autres » : *ibid.*, p. 99. Le tyran Anaxilas aurait d'ailleurs peut-être régné durant le V<sup>e</sup> s. et non à l'époque archaïque comme le laisse croire le témoignage de Pausanias.



présence de deux héros liés au monde romain, Énée et Évandre. La venue d'Énée dans le Péloponnèse repose sur plusieurs traditions parallèles, absentes de l'*Énéide* de Virgile, qui ont fait l'objet d'interprétations diverses<sup>48</sup>. De façon générale, on situe le passage d'Énée dans cette région du monde grec après la chute de Troie, lors de ses pérégrinations en Méditerranée qui l'auraient conduit en Laconie et en Arcadie sur le chemin de la Sicile. Mais pourquoi retrouve-t-on le héros troyen dans ces régions ? Pour Denys d'Halicarnasse (*Antiquités romaines*, I, 50, 2), Dardanos, celui à qui l'on devait la citadelle de Troie, aurait séjourné dans cette région et Énée y serait venu pour rappeler les liens qui unissaient les Arcadiens avec ce héros. Chez Virgile, on peut lire que Dardanos serait en fait originaire d'Italie (III, 167-168). Pausanias ne renvoie pas à ces légendes mais rapporte, sans les discuter, les traditions voulant qu'Énée ait débarqué sur la côte laconienne, où il aurait fondé les cités d'Étis et d'Aphrodisias en leur donnant à l'une, le nom de sa fille et à l'autre, celui de sa mère (III, 22, 11).

Lors de son passage dans la région de Mantinée en Arcadie, Pausanias note également la présence d'une montagne nommée Anchisia, puisque c'est à cet endroit que serait mort Anchise, le père d'Énée, contrairement à ce qu'en dit la tradition virgilienne<sup>49</sup>. Le Périégète localise d'ailleurs son tombeau (τάφος), de même que les ruines d'un sanctuaire d'Aphrodite (VIII, 12, 9). Cette tradition permettait bien entendu de faire un rapprochement entre les origines de Rome et le Péloponnèse, bien qu'il soit difficile de connaître les sources de Pausanias et leur provenance<sup>50</sup>. À propos des fondations d'Énée en Laconie, il n'est pas non plus

<sup>48</sup> La présence de ce héros dans le Péloponnèse est quelque peu surprenante, comme le remarquait J. Perret, puisque l'on voit le héros s'installer sur la terre de ses anciens ennemis, traversant la contrée de Ménélas et de Diomède : *Les origines de la légende troyenne de Rome* (281-31), Paris, Les Belles Lettres, 1942, p. 38.

<sup>49</sup> Dans l'*Énéide*, Anchise meurt à Drépanum en Sicile (III, 709 et suiv.).

<sup>50</sup> « [...] l'introduction de la légende d'Anchise en Mantinique peut n'être pas ancienne : elle a été favorisée par l'existence dès le III<sup>e</sup> siècle d'une légende arcadienne concernant Énée et par l'homonymie entre le héros et la montagne ; la mise en forme d'une légende, qui satisfait l'orgueil romain en affirmant le lien qui unissait l'Arcadie et la Rome d'Énée, pourrait être en



aisé de suivre les traces de cette légende, au même titre qu'on ne peut préciser à quelle époque remonterait la présence du tombeau d'Anchise en Arcadie<sup>51</sup>.

Alors que, d'après Pausanias, la première fondation coloniale se trouvait en sol italien, son passage en Arcadie lui permet également de rappeler d'autres éléments contribuant à la légende des origines arcadiennes de Rome, qui serait issue d'un « âge d'or », par le biais du personnage d'Évandre, originaire de PALLANTION<sup>52</sup>, d'où il serait parti pour fonder une cité au bord du Tibre. Cette situation particulière expliquerait les liens privilégiés que l'empereur Antonin aurait entretenus à l'égard de cette cité d'Arcadie :

On dit que, à la fois pour le jugement et les qualités guerrières, le plus éminent des Arcadiens fut un certain Évandre : il aurait été fils d'une nymphe, fille de Ladon, et d'Hermès. Envoyé établir une colonie à la tête d'une troupe d'Arcadiens de Pallantion, il aurait fondé une cité au bord du fleuve Tibre (VIII, 43, 2).

Φασὶ δὴ γενέσθαι καὶ γνώμην καὶ τὰ ἐς πόλεμον ἄριστον τῶν Ἀρκάδων ὄνομα Εὐανδρον, παῖδα δὲ αὐτὸν νύμφης τε εἶναι, θυγατρὸς τοῦ Λάδωνος, καὶ Ἑρμοῦ. Σταλέντα δὲ ἐς ἀποικίαν καὶ ἄγοντα Ἀρκάδων τῶν ἐκ Παλλαντίου στρατίαν, παρὰ τῷ ποταμῷ πόλιν τῷ Θύβριδι οἰκίσαι (VIII, 43, 2).

L'homonymie entre Pallantion et le Palatin reliait Rome, Évandre et l'Arcadie<sup>53</sup>.

Pausanias précise également que cette tradition permettrait d'expliquer les

---

relation avec la période augustéenne ou avec la venue d'Hadrien en Mantinée » : M. Jost, in Pausanias, *Livre VIII*, p. 186. M. Jost observe la présence d'une tradition rappelant la présence d'Énée en Arcadie à partir du III<sup>e</sup> s., alors que J. Perret y voit le signe d'un rapprochement entre Rome et la confédération achéenne, dans laquelle faisait partie l'Arcadie au II<sup>e</sup> s. : J. Perret, *op. cit.*, p. 52. Voir aussi : J. Bayet, « Les origines de l'arcadisme romain », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 38 (1), 1920, p. 63-143.

<sup>51</sup> « D'autres traditions faisaient mourir Anchise en Macédoine, en Épire, en Sicile ou dans le Latium » : M. Jost, in Pausanias, *Livre VIII*, p. 186. « Or si un mont Anchisia et un tombeau d'Anchise avaient réellement existé en Arcadie depuis longtemps, ceci aurait constitué, de la venue d'Énée, une preuve si démonstrative qu'on s'explique mal comment il se ferait que ces éléments n'eussent pas été mis en œuvre bien avant Pausanias et notamment dès les III<sup>e</sup> siècle avant notre ère où nous voyons précisément des écrivains arcadiens s'efforcer de retrouver Énée dans leur pays [...] Le plus raisonnable est donc de supposer que le tombeau d'Anchise et le nom du Mont Anchisia sont des créations tardives, antérieures de peu à l'époque de Pausanias [...] » : J. Perret, *op. cit.*, p. 44.

<sup>52</sup> Évandre est associé à la généalogie d'Énée : Virgile, *Énéide*, VIII, 132-141 ; 154-168.

<sup>53</sup> Les sources littéraires de cette légende sont nombreuses : Virgile, *Énéide*, VIII, 51-54 ; Tite-Live, I, 5 ; Ovide, *Fastes*, I, 461-486 ; Strabon, V, 3, 3 ; Denys d'Halicarnasse, I, 31, 1-4 ;

largesses de l'empereur Antonin à l'égard de Pallantion : « [...] Antonin fit de Pallantion une cité au lieu d'un village, et lui accorda la liberté et l'exemption des impôts » (Ἀντωνῖνος ὁ πρότερος πόλιν τε ἀντὶ κώμης ἐποίησε Παλλάντιον καὶ σφισιν ἐλευθερίαν καὶ ἀτέλειαν ἔδωκεν εἶναι φόρων : VIII, 43, 1). L'origine des habitants de Pallantion et cette parenté entre Romains et Arcadiens seraient ainsi la cause (αἰτία) de la générosité d'Antonin qui se traduit par des actions et des récompenses bien concrètes.

Les récits rapportant l'origine des colonies fondées par les cités péloponnésiennes ne sont pas absents de la *Périégèse*, bien que Pausanias y accorde moins d'importance, ou du moins une importance relative dans le cadre de sa description de la Laconie ou de l'Arcadie. Le thème de la migration, de la provenance étrangère et de la colonisation est un *topos* littéraire que l'on retrouve chez plusieurs auteurs antérieurs à Pausanias, que l'on pense à l'œuvre des poètes, ou à celle des historiens-géographes grecs ou romains. En décrivant les différentes cités et régions du Péloponnèse, le Périégète est lui aussi amené à présenter des traditions liées à la venue d'étrangers en sol grec ou encore au départ de colons partis fonder de nouvelles cités, faisant du Péloponnèse une sorte de plaque tournante de la Méditerranée.

Bien que remontant à une époque plus récente, ces récits de fondation de cités coloniales sont caractérisés par une dimension légendaire, qui rend le travail difficile au chercheur qui se proposerait de faire une lecture exclusivement historicisante de ces traditions<sup>54</sup>. Il est néanmoins possible d'identifier certains éléments que l'on associe traditionnellement aux causes de la colonisation grecque, notamment la présence de rois ou de souverains confrontés au problème

---

Plutarque, *Questions romaines*, 32 et 76. Comme le souligne F. Hartog : « antérieure à Zeus et à Jupiter, là depuis toujours, terre originaire, cette Arcadie, localisée en Grèce, n'en fait pas moins pont entre la Grèce et Rome » : *Mémoire d'Ulysse, Récits sur la frontière en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1996, p. 159-160.

<sup>54</sup> C'est ce qui caractérise en partie l'approche d'I. Malkin (1994) dans son étude portant sur les fondations coloniales spartiates. L'auteur voit par exemple en Phalanthos, le fondateur de Tarente, un personnage historique : *op. cit.*, p. 171.

de la transmission du pouvoir. On peut aussi penser à la *stasis* qui amenait un groupe à quitter sa cité d'origine, comme le veut la tradition relative à la fondation de Tarente, ou la *sténochôria*, qui s'exprimait notamment par un manque de terre, comme on peut l'observer dans le cas de Rhégion<sup>55</sup>.

Contrairement à Thucydide, Pausanias ne cherche pas les causes rationnelles du départ des Grecs ; la présence d'un récit, d'une tradition qu'il juge « digne de mémoire » et digne d'être racontée semble lui suffire. Sa description du Péloponnèse n'en propose pas non plus un portrait complet et n'est pas fidèle à la réalité historique des fondations coloniales issues de cette portion du monde grec. À Trézène, Pausanias laisse entendre qu'il ne présentera pas toutes les colonies de cette cité, alors qu'à Sparte, il s'intéresse à quelques fondations coloniales dont les origines permettent de compléter sa présentation de l'histoire ancienne de la Laconie. En Messénie, le grand récit des guerres messéniennes inclut des passages plus développés dépeignant la présence de ces Grecs en sol sicilien.

En Arcadie, arrivé au terme de son itinéraire péloponnésien, Pausanias mentionne les origines de la première entreprise coloniale, de même que certaines traditions qui remontaient à la naissance de Rome. Alors que la fondation spartiate de Tarente et celle de Zancle-Messène rappelaient la présence des Grecs dans le sud de l'Italie et en Sicile, les traditions arcadiennes permettaient de créer un lien plus direct entre le Péloponnèse et le monde romain. On voit donc se dessiner une région, celle de l'« île de Pélops », qui est comme un noyau de civilisation occupant une place centrale dans la Méditerranée : on y vient d'ailleurs, on en part, mais ces mouvements sont à chaque fois des enrichissements et ne remettent pas en question l'« essence » de ce Péloponnèse. Cependant, il n'en est pas tout à fait de même quand intervient le groupe des Doriens.

---

<sup>55</sup> Strabon rapporte que c'est à la suite d'une disette que les Chalcidiens seraient partis fonder Rhégion (VI, 1, 6).

### 3.2 Héraclides et Doriens

Alors que certaines cités grecques ont été amenées à fonder des colonies à l'extérieur du continent, un moment marquant dans l'histoire légendaire de la région met en scène une sorte de « colonisation de l'intérieur », soit le retour des descendants d'Héraclès et l'arrivée des Doriens dans le Péloponnèse. Cet épisode occupe une place importante dans la conscience historique des Grecs qui y voyaient une période caractérisée par la venue de nouveaux arrivants sur le territoire, modifiant le portrait linguistique et culturel des régions concernées, entraînant un changement de pouvoir et, dans certains cas, la fondation ou la refondation de cités.

#### 3.2.1 Le récit

Ces événements légendaires se situent à une époque plus récente que celle des fondations anciennes, c'est-à-dire à une époque postérieure à la guerre de Troie, mais antérieure aux premiers jeux olympiques<sup>56</sup>. Le récit est rapporté, avec différentes variantes, par plusieurs auteurs, dont Hérodote (*Histoires*), Euripide (*Héraclides*), Isocrate (*Archidamos*, *Panégryrique*), Pausanias et Apollodore (*Bibliothèque*). Il faut se rappeler qu'Héraclès était le héros péloponnésien par excellence et il apparaît dans plusieurs régions et cités visitées par le Périégète : c'est le cas surtout en Argolide, à Sparte, à Pylos de Messénie et à Élis<sup>57</sup>. Fils de Zeus et d'Alcmène, Héraclès était l'un des héros les plus vénérés tant dans le monde grec que dans le monde romain et il jouait toujours un rôle important au sein des généalogies dans le Péloponnèse d'époque romaine<sup>58</sup>.

Il n'est donc pas étonnant de voir la place que lui réserve Pausanias dans le cadre de son itinéraire qui l'amène à situer les faits et gestes du héros dans

<sup>56</sup> Y. Lafond, in Pausanias, *Livre VII*, p. 155.

<sup>57</sup> Héraclès est d'abord associé à la région de l'Argolide, en tant que descendant de Persée, mais aussi parce que c'est à Tirynthe qu'il serait né et qu'il aurait trouvé résidence (V, 2, 2).

<sup>58</sup> Y. Lafond, *La mémoire des cités dans le Péloponnèse d'époque romaine (II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.-III<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p. 208-221.



différentes régions du Péloponnèse, région où il aurait d'ailleurs effectué six de ses grands travaux<sup>59</sup>. Contrairement à celui de certains mythographes, pensons ici à Apollodore (II, 5, 1-12), l'objectif de Pausanias n'est pas de présenter les différentes étapes des pérégrinations d'Héraclès dans le contexte de la réalisation de ses Douze Travaux, bien qu'il les évoque brièvement dans sa description des métopes du temple de Zeus à Olympie (V, 10, 9)<sup>60</sup>. Il accorde plus d'importance au récit du retour des Héraclides dans le Péloponnèse et relève tout au long de son itinéraire les traces laissées par les descendants d'Héraclès dans les différentes régions de la péninsule.

Les pérégrinations de l'Alcide entraînent des changements importants au sein des cités du Péloponnèse, au même titre que son passage en Italie. Il est présenté bien souvent comme un héros panhellénique qui, par l'entremise des différents épisodes de son mythe, marqua l'histoire de plusieurs cités du Péloponnèse. Il n'était toutefois pas un fondateur de cités *stricto sensu*, bien que dans d'autres régions du monde grec, notamment en Asie Mineure et dans le pourtour de la mer Noire, il soit considéré comme un *ktistès*<sup>61</sup>. De façon générale, Héraclès est perçu en tant que héros civilisateur, mais plusieurs récits montrent qu'il entretenait en fait un rapport ambigu avec le monde de la cité<sup>62</sup>.

Chaque région du Péloponnèse semble avoir été marquée d'une manière ou d'une autre par la présence d'Héraclès. Dans le cas de Sparte et d'Élis, Héraclès est reconnu pour avoir instauré un nouveau pouvoir politique<sup>63</sup>. Au livre

<sup>59</sup> Le lion de Némée, l'hydre de Lerne, le sanglier d'Érymanthe, la biche de Cérynie, les oiseaux du lac Stymphale et les écuries d'Augias.

<sup>60</sup> Pausanias énumère 11 des 12 travaux, omettant visiblement l'épisode du chien Cerbère (V, 10, 9).

<sup>61</sup> C'est le cas notamment à Callatis (côte occidentale de la mer Noire), Nacoleia (Phrygie), Tarse (Cilicie), Nicée (Bithynie), Kios (Propontide) et Héraclée du Pont (Bithynie) : L. Robert, « Les conquêtes du dynaste lycien Arbinas », *JS*, 1978, p. 38-41.

<sup>62</sup> C. Jourdain-Annequin, *Héraclès aux portes du soir*, Besançon, Annales Littéraires de l'Université de Besançon, 1989, p. 311 et suiv. ; N. Icard-Gianolio, « Héraclès fondateur », *ἀγαθὸς δαίμων : mythes et cultes : études d'iconographie en l'honneur de Lilly Kahil*, P. Linant de Bellefonds et al. (dir.), Athènes, École française d'Athènes, 2000, p. 219-228.

<sup>63</sup> C'est ce que rappelle aussi Apollodore (II, 7, 2-3), Héraclès essayant de mettre de l'ordre là où il passait.

III (1, 5 ; 15, 1-5), Pausanias rappelle son expédition contre Sparte où le combat contre Hippocoön et ses fils, suivi du retour au pouvoir de Tyndare, situait Héraclès à l'origine de la royauté spartiate, ce que ses descendants réaffirmeront par la suite au moment de leur retour<sup>64</sup>. Toujours en Laconie (III, 26, 8), Pausanias rappelle brièvement l'épisode de la prise de Pylos en Messénie par Héraclès et, en Élide, celui de l'expédition du héros contre Élis (V, 3, 1). Les Arcadiens ne sont pas en reste, puisque certains de leurs compatriotes auraient participé à l'expédition contre la cité éléenne aux côtés du héros (VIII, 15, 5).

Encore une fois, Pausanias ne propose pas un récit suivi des événements se rapportant au mythe d'Héraclès. Nous savons par ailleurs que la tentation du héros d'établir un pouvoir hégémonique à travers le Péloponnèse aurait été freinée par Héra. La déesse aurait en effet empêché Héraclès de régner sur Argos, Sparte et Pylos comme le voulait Zeus. Mais Eurysthée prit le pouvoir et lui imposa les Douze Travaux que rapporte la tradition. Héraclès fut de cette manière contraint à l'exil, puis épousa Déjanire, fille du roi de Calydon, avec qui il eut plusieurs fils. Ces Héraclides sont présentés comme les descendants directs ou indirects d'Héraclès, et ils donnèrent naissance à de nombreuses généalogies que les Grecs revendiquaient au besoin<sup>65</sup>. Après la mort du héros et son apo théose, événement que l'on situait sur le mont Oeta dans le massif du Pinde, les enfants d'Héraclès entrèrent en conflit avec Eurysthée qui régnait toujours sur l'Argolide (Tirynthe, Mycènes et Midée). Une guerre eut lieu entre les Héraclides, leurs alliés les Athéniens et Eurysthée. Les descendants d'Héraclès pouvaient ainsi venger l'honneur du héros et un premier retour dans le Péloponnèse pouvait être envisagé.

Guidés par Hyllos, fils d'Héraclès et de Déjanire, ils entreprirent la conquête du Péloponnèse, comme le mentionne Pausanias au livre I au moment de

<sup>64</sup> I. Malkin, *La Méditerranée spartiate, Mythe et territoire*, Paris, Les Belles Lettres, 2004 (1994), p. 37.

<sup>65</sup> Comme le souligne Y. Lafond, ces généalogies mythiques n'étaient pas pour autant cohérentes : *op. cit.*, p. 215.

son passage à Mégare, précisant que cet événement était contemporain du règne d'Oreste (I, 41, 2)<sup>66</sup>. Héraclès eut de la difficulté à imposer sa souveraineté à travers le Péloponnèse et ses descendants rencontrèrent aussi des embûches pour s'imposer à travers la péninsule. Pausanias rappelle qu'Hyllos fut tué au combat près de l'Isthme de Corinthe, région frontière, contre un Arcadien du nom d'Échémos (I, 41, 2 ; 44, 10 ; VIII, 5, 1 ; 45, 3). Mais arrivé au livre VIII, Pausanias rectifie les propos tenus au sujet d'Échémos au livre I. Ce n'est pas sous le règne d'Oreste que les Héraclides entreprirent leur premier retour, mais antérieurement, puisque l'épouse d'Échémos, Timandra, vivait à l'époque du roi Agamemnon (VIII, 5, 1)<sup>67</sup>. Le Périégète n'hésite pas ici à revenir sur ses propos par souci de vraisemblance : « En effet cette version m'est apparue plus vraisemblable que celle que j'avais suivie précédemment [...] » (Τάδε γὰρ ἐφαίνεται εἰκότα εἶναι μοι μᾶλλον ἢ ὁ πρότερος λόγος : VIII, 5, 1)<sup>68</sup>.

Cette première tentative fut suivie du retour définitif des Héraclides et des Doriens qui étaient aux côtés d'Hyllos lors de la première invasion du Péloponnèse. Les Doriens sont présentés en tant qu'alliés des Héraclides, qui s'opposaient alors aux Achéens du Péloponnèse (VIII, 5, 1). En bon périégète, Pausanias n'offre pas un récit suivi des événements rapportant le retour des Héraclides, mais mentionne ponctuellement les traits marquants de cet épisode légendaire. Les cités qui font l'objet d'un plus long développement sont Argos, Sparte et Messène, les trois cités-régions qui firent l'objet du partage du Péloponnèse par les Héraclides.

Au moment de sa présentation des origines de l'Argolide (II, 18, 6-8), Pausanias mentionne que c'est sous le règne de Tisaménos, fils d'Oreste, que les Héraclides revinrent dans le Péloponnèse pour une seconde fois (II, 18, 7). Les

<sup>66</sup> « Cette expédition pourrait être justement appelée l'entreprise des Héraclides contre le Péloponnèse (στρατεία τῶν Ἡρακλειδῶν ἐς Πελοπόννησον) ; elle eut lieu sous le règne d'Oreste » (I, 41, 2). Le tombeau d'Hyllos se trouvait à Mégare (I, 41, 2).

<sup>67</sup> M. Jost, in Pausanias, *Livre VIII*, p. 166 ; Apollodore, III, 10, 6.

<sup>68</sup> Lors de son passage à Tégée, Pausanias constate la présence du tombeau d'Échémos (μνημα), de même que d'une stèle (στήλη) montrant son combat contre Hyllos (VIII, 53, 10).

envahisseurs étaient guidés par les descendants d'Héraclès, par Téménos, fils d'Aristomachos, et par les enfants d'Aristodème qui, d'après une version de la légende, était mort à Delphes. D'après ceux qui le magnifiaient (οἱ μὲν δὴ ἀποσεμνύνοντες), Aristodème aurait été tué par Apollon pour ne pas avoir consulté son oracle et pour avoir écouté Héraclès. Mais « la version la plus vraie » (ὁ δὲ ἀληθέστερος ἔχει λόγος) veut qu'il ait été assassiné par les enfants de Pylade et d'Électre (III, 1, 6). Les Héraclides revendiquaient donc la souveraineté sur Argos, ce qui était juste d'après l'avis de Pausanias, puisque Tisaménos était un descendant de Pélops et que la lignée d'Héraclès remontait à Persée.

Le Périégète rappelle aussi que Tyndare régnait sur Sparte lorsqu'il a été chassé par Hippocoon, mais que ce dernier, de même que ses enfants, furent battus par Héraclès. La royauté sur la région de Sparte pouvait aussi être revendiquée par les Héraclides, et ces derniers avaient le même genre de propos au sujet de la Messénie (τοιαῦτα δὲ καὶ περὶ τῆς Μεσσηνίας ἕτερα ἔλεγον : II, 18, 7). Tisaménos fut chassé de Lacédémone et d'Argos, de même que les descendants de Nestor qui se trouvaient en Messénie. Au livre III consacré à la Laconie, Pausanias reprend son récit là où il l'avait laissé au livre II. La Messénie et Argos se firent imposer des rois héraclides : Cresphontès pour la première et Téménos pour la deuxième. À Lacédémone, les fils d'Aristodème, les jumeaux Eurysthénès et Proclès, donnèrent naissance à deux maisons royales (οἰκίαι δύο βασίλειαί γίνονται), ce que la Pythie de Delphes approuva, disent-ils (φασίν : III, 1, 5).

Le récit du partage du Péloponnèse se présente sous une forme plus développée au livre IV lors du passage de Pausanias en Messénie (IV, 3, 3-5). Cette légende, qui se rapproche de celle d'Apollodore, annonce le long récit romancé du Périégète, qui rapporte au livre IV le conflit entre Messéniens et Spartiates au moment des guerres messéniennes (4, 1-27, 11). Pausanias rappelle son passage du livre II lorsqu'il est question de Tisaménos (18, 6-8) et apporte une précision au sujet de la généalogie des Héraclides, précision qui l'amène à



présenter l'épisode du partage du Péloponnèse entre les descendants d'Héraclès<sup>69</sup>, soit les enfants d'Aristomachos : Téménos, Aristodème et Cresphontès<sup>70</sup>. On apprend que ce sont les Doriens qui attribuèrent Argos à Téménos et que Cresphontès désirait obtenir la Messénie puisqu'il était l'aîné d'Aristodème. Mais Théras le Lacédémonien et tuteur des enfants d'Aristodème s'opposait à Cresphontès qui dut se soumettre au tirage au sort.

Téménos disposa des jetons dans une hydrie qui contenait de l'eau. Celui qui, parmi les enfants d'Aristodème, sortirait son jeton le premier choisirait son territoire. Mais Pausanias précise que Téménos aurait truqué les jetons : les autres fils d'Aristodème reçurent un jeton fait avec de la terre séchée au soleil, alors que celui de Cresphontès avait été cuit par le feu. De cette manière, le jeton des frères de Cresphontès se dilua, contrairement à celui de ce dernier, qui obtint par cette tricherie le territoire de la Messénie (IV, 3, 4-5). C'est ainsi que Cresphontès régna sur la Messénie, Téménos sur Argos (II, 18, 7) et Aristodème sur Sparte (III, 1, 5-6)<sup>71</sup>.

Ce récit renvoie à l'idée du partage du territoire et du pouvoir, à l'image de ces traditions qui mettaient en scène une lutte divine pour la possession d'une contrée, à la différence près que les héros durent ici se soumettre, comme les hommes, au tirage au sort. Ce récit fondateur permettait d'associer les royautes d'Argolide, de Messénie et de Laconie au personnage d'Héraclès et à ses descendants<sup>72</sup>. Le témoignage de Pausanias présente des éléments propres à un

<sup>69</sup> « Ceci a déjà fait l'objet d'un développement de ma part dans mon exposé sur Tisaménos. Je préciserai seulement ce qui suit [...] » (IV, 3, 3).

<sup>70</sup> Une version du mythe veut qu'Aristodème ait été tué avant ce partage et qu'il ait légué son héritage à ses fils, les jumeaux Eurysthénès et Proclès. Voir aussi : Hérodote, VI, 52.

<sup>71</sup> B. Sergent analyse l'épisode du partage du Péloponnèse, notamment à partir du témoignage d'Apollodore (II, 8, 4-5), dans l'optique de la tripartition fonctionnelle indo-européenne. Chez Apollodore, les trois Héraclides sont associés à des animaux : un crapaud (Téménos), un renard (Cresphontès) et un serpent (Aristodème) : « Le partage du Péloponnèse entre les Héraclides », *RHR*, 192, 1977, p. 121-136 ; « Le partage du Péloponnèse entre les Héraclides (suite) », *RHR*, 193, 1978, p. 3-25.

<sup>72</sup> F. Prinz, *Gründungsmythen und Sagenchronologie*, München, Beck, 1979, p. 206-313 ; J. Vanschoonwinkel, *L'Égée et la Méditerranée orientale à la fin du deuxième millénaire*,

récit de colonisation avec l'arrivée d'un groupe d'étrangers et le partage d'un territoire par tirage au sort<sup>73</sup>. Ce constat incite à poser le problème de la nature de ce récit et de ses fonctions : le retour des Héraclides et l'arrivée des Doriens dans le Péloponnèse peuvent-ils être considérés comme un récit de fondation ?

### 3.2.2 Un événement fondateur ?

La réponse à cette question demande d'abord quelques précisions au sujet de ce « retour des Héraclides » et des « invasions doriennes »<sup>74</sup>. La première version de ce récit relatant le retour des descendants d'Héraclès remonte au VII<sup>e</sup> s. chez le poète Tyrtée (f. 1065, Prato). Il peut être tentant de voir à travers ce récit une transposition légendaire des invasions doriennes, mais les sources anciennes ne confondent pas les Doriens avec les Héraclides : les premiers auraient, d'après la tradition, accompagné ces derniers lors de leur retour dans le Péloponnèse. En rattachant la légende du retour des Héraclides aux invasions doriennes, plusieurs cités et régions du Péloponnèse pouvaient ainsi être associées au personnage d'Héraclès.

Ce que l'on a coutume d'appeler les migrations ou invasions doriennes ferait suite à la disparition des palais mycéniens, bien qu'il soit difficile d'en préciser le déroulement et les circonstances<sup>75</sup>. Par le passé, l'historiographie entremêla bien souvent des données historiques et des éléments proprement mythiques ou légendaires. Tant au XIX<sup>e</sup> qu'au XX<sup>e</sup> s., les hellénistes se sont efforcés de faire la part du « mythe » et de l'histoire, sans échapper toutefois à

---

Louvain-la-Neuve, Publications d'histoire de l'art et d'archéologie de l'Université catholique de Louvain, 1991, p. 333.

<sup>73</sup> C'est ce que constatent aussi J. Christien et F. Ruzé, *Sparte : géographie, mythes et histoire*, Paris, Armand Colin, 2007, p. 11-12. Voir aussi : I. Malkin, *La Méditerranée spartiate, Mythe et territoire*, Paris, Les Belles Lettres, 2004 (1994), p. 50-62. Au sujet de la parole d'Apollon et des Héraclides : Pindare, *Pythiques*, V, 69-72.

<sup>74</sup> À ce sujet : A. Schnapp-Gourbeillon, « Les 'invasions' doriennes revisitées », *Aux origines de la Grèce (XIII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles avant notre ère), La genèse du politique*, Paris, Les Belles Lettres, 2002, p. 131-182.

<sup>75</sup> L'historiographie actuelle tend à remettre en cause l'idée d'une « invasion » associée à l'arrivée des Doriens dans le Péloponnèse : *ibid.*, p. 178 et 182.

l'occasion à quelques dérives idéologiques, en dressant des parallèles entre les données de l'archéologie et les textes anciens<sup>76</sup>. Sans vouloir entrer dans le cœur de ce débat, contentons-nous ici de rappeler que les Grecs situaient cet événement après la guerre de Troie, quatre-vingts ans après la chute d'Ilion, d'après Thucydide (I, 12), ou deux générations, selon Pausanias (IV, 3, 3). L'arrivée des Doriens serait rattachée à un épisode légendaire, celui du retour des Héraclides et la tradition textuelle distingue bien ces deux groupes. Un fragment hésiodique fait de Doros, l'éponyme des Doriens, le fils d'Hellen, lui-même fils de Deucalion (f. 7). Les Doriens ne seraient donc pas « étrangers » au monde hellénique d'après cette généalogie, bien qu'on leur ait reconnu des particularités culturelles, sur le plan linguistique notamment<sup>77</sup>. Quant à leur migration depuis la Thessalie et la région de l'Oeta (V, 1, 2), où l'on situait l'apothéose d'Héraclès, Hérodote (I, 56) en présente un résumé, en distinguant d'abord des déplacements à l'intérieur même de leur région d'origine, suivis d'une migration vers le Péloponnèse<sup>78</sup>.

Les Doriens et les descendants d'Héraclès firent front commun d'une certaine façon et en vinrent à occuper une place importante dans la représentation de l'histoire ancienne des cités du continent. Pausanias note que le retour des Héraclides provoqua des troubles à travers tout le Péloponnèse, excepté en Arcadie (Ἡρακλειδῶν δὲ κατελθόντων Πελοπόννησος ἐταράχθη πᾶσα πλὴν Ἀρκάδων : II, 13, 1). L'arrivée des Doriens dans le Péloponnèse aurait manifestement modifié le portrait des régions de la péninsule, sauf dans le cas de

<sup>76</sup> Voir le résumé de l'historiographie par J. Vanschoonwinkel, *L'Égée et la Méditerranée orientale à la fin du deuxième millénaire*, Louvain-la-Neuve, Publications d'histoire de l'art et d'archéologie de l'Université catholique de Louvain, 1991, 331-335 ; *id.*, « Des Héraclides du mythe aux Doriens de l'archéologie », *RBPh*, 73, 1995, p. 127-148.

<sup>77</sup> « Rien, absolument rien dans l'ensemble de la tradition ne va dans le sens d'une origine des Doriens extérieure au monde grec : ils peuvent venir, dans certaines variantes, des marges de l'hellénisme, ils n'en sont pas moins des Grecs tout à fait authentiques » : A. Schnapp-Gourbeillon, *op. cit.*, p. 151.

<sup>78</sup> « Sous le roi Deucalion, il habitait le pays de Phthiotide ; sous Doros fils d'Hellen, le territoire au pied de l'Ossa et de l'Olympe appelé Histiaiotide ; chassé de l'Histiaiotide par les Cadméens, il habita Pindos, sous le nom de Macédon ; de là, par un nouveau changement, il se transporta en Dryopide, il vint où il est, dans le Péloponnèse, il fut appelé dorien » (Hérodote, I, 56).

l'Arcadie qui serait restée à l'abri de ce mouvement migratoire. Plusieurs villes accueillirent ces nouveaux venus, ces « colons issus du groupe dorien » (συνοίκους ἐκ τοῦ Δωρικοῦ : II, 13, 1, trad. pers.). Les habitants de ces cités firent face à de nombreux changements perceptibles tout au long de l'itinéraire de Pausanias, particulièrement en Corinthie, en Argolide, en Laconie et en Messénie, soit les régions qui, d'après le récit légendaire rapporté par le Périégète, auraient fait l'objet d'un partage entre les descendants d'Héraclès.

Ces changements s'observent principalement sur le plan politique et au sein des populations locales. C'est ce que l'on observe à Corinthe, où les souverains auraient abandonné leur trône et où le peuple aurait été chassé par les Doriens (II, 4, 3-4). Les habitants de Sicyone seraient devenus des Doriens (Δωριεῖς μὲν Σικυώνιοι γεγονάσιν) après que Phalcès se fut associé au souverain local qui était lui aussi un descendant d'Héraclès (II, 6, 7 ; 7, 1). Dans le cas de Phlionte, ses habitants seraient aussi devenus doriens et Rhegnidas leur aurait demandé d'être reconnu comme leur roi avant de procéder à une redistribution des terres entre les habitants de la région et les nouveaux arrivants (II, 12, 3 ; 13, 1-2). Autrefois soumis aux Argiens, les habitants de Trézène devinrent doriens également et accueillirent parmi eux les Doriens d'Argos (II, 30, 10). Ces derniers s'établirent aussi à Hermione, probablement sans combat note Pausanias, autrement les Argiens en parleraient (II, 34, 5).

Une remarque au sujet d'Égine attire ici notre attention puisque Pausanias rappelle que des Argiens, établis d'abord à Épidaure aux côtés de Déiphontès, se rendirent par la suite du côté de l'île du golfe Saronique. Mêlés aux anciens habitants d'Égine, les Doriens d'Argos leur firent adopter les mœurs (ἔθoi) et le langage (φωνή) des Doriens (II, 29, 5). Les envahisseurs modifièrent les traits culturels des populations locales comme le rappelle le Périégète dans le cas des habitants d'Égine, mais aussi du côté de la Messénie. À Colonidés, les habitants « [...] devaient avec le temps adopter le dialecte et les mœurs des Doriens » (ἔμελλον δὲ ἄρα διάλεκτόν τε ἀνὰ χρόνον καὶ ἔθῃ μεταμαθήσεσθαι τὰ



Δωριέων : IV, 34, 8). Pausanias rappelle d'ailleurs qu'au moment du retour des Messéniens et de la fondation de Messène par Épaminondas au IV<sup>e</sup> s., ceux-ci connaissaient toujours les coutumes de leur pays, de même que la langue dorienne (IV, 27, 11).

La présence des Doriens est particulièrement visible du côté de la Laconie et plusieurs cités de cette région auraient été marquées par leur arrivée. Le texte de Pausanias laisse entendre que les Doriens prirent possession des territoires que possédaient alors les Achéens, comme c'était le cas à Amyclées (III, 2, 6 ; 19, 6) et à Hélos (III, 20, 6). Amyclées aurait été détruite (ἀνάστατος) et réduite à l'état de bourgade (κώμη : III, 19, 6). Les Amycléens auraient résisté aux envahisseurs, accompli des actions qui ne manquaient pas de gloire (ἔργα οὐκ ἄδοξα), et la présence d'un trophée élevé par les Doriens rendrait compte de l'importance qu'ils accordaient à cette conquête en sol laconien (III, 2, 6). Dans le cas de Géronthrai et de Pharis, les habitants capitulèrent devant les envahisseurs et se retirèrent du Péloponnèse (III, 2, 6). Pausanias rappelle également que les Doriens de Lacédémone envoyèrent des colons (ἐποίκους ἀπέστειλαν) à Géronthrai (III, 22, 6) et que c'est un Héraclide qui aurait fondé Boiai par un synoecisme réunissant les cités d'Étis, Aphrodisias et Sidé (III, 22, 11).

En Messénie, comme en Argolide et en Laconie, on observe un changement de pouvoir qui n'entraînera pas le départ des Messéniens, ce qui assure d'une certaine façon la pérennité de l'occupation messénienne du territoire. Pausanias précise que les descendants de Nélée furent expulsés (ἐξέβαλον) par les nouveaux arrivants (IV, 3, 3), qu'ils concédèrent le pouvoir à Cresphontès en le reconnaissant comme leur roi et qu'ils partagèrent leur terre avec les Doriens (IV, 3, 6)<sup>79</sup>.

L'histoire ancienne de l'Élide et de l'Achaïe est indirectement associée au retour des descendants d'Héraclès. C'est par l'entremise d'Oxylos, roi d'Élide et

---

<sup>79</sup> Cresphontès aurait également changé le nom de la cité d'Iré qu'il désigna sous le nom d'Abia en mémoire de la nourrice de Glénos, fils d'Héraclès (IV, 30, 1).

fondateur d'Élis, que cette région du Péloponnèse se rattache à l'histoire des Héraclides. Pausanias mentionne qu'un oracle annonça aux Héraclides qu'ils devaient choisir comme guide un être « à trois yeux » et c'est alors qu'ils tombèrent sur Oxylos monté sur son cheval qui était borgne. Le roi d'Élide, qui était alors en Étolie, conduisit les Héraclides dans le Péloponnèse et réclama après la mort de ces derniers le territoire de l'Élide (V, 3, 5 et 7). Quant à l'Achaïe, l'arrivée des Achéens dans cette région du Péloponnèse fait suite à l'arrivée des Héraclides et des Doriens en Laconie, qui aurait contraint les Achéens à migrer plus au nord (VII, 1, 7-8).

Comme on peut le constater, la majeure partie du Péloponnèse était, de près ou de loin, rattachée au personnage d'Héraclès, au retour des Héraclides et à l'expédition des Doriens. Pausanias accorde une attention particulière à ces traditions qu'il juge « dignes de mémoire » et qu'il intègre à son portrait de l'histoire ancienne des cités grecques en montrant comment elles redessinèrent à leur façon l'échiquier politique et culturel de la région. Dans l'ensemble des livres qu'il consacre au Péloponnèse, on décèle une trame narrative qui permet de remonter à l'époque de la venue des Héraclides et des Doriens. Ces traditions présentent les traits d'un récit de colonisation et de fondation ; dans certains cas, on assiste à la consolidation d'un nouveau pouvoir politique alors que dans d'autres, on observe la fondation de colonies, comme c'est le cas en Laconie.

Le retour des Héraclides est associé plus clairement à la fondation de cités chez le géographe Strabon. Ce dernier mentionne que les descendants d'Héraclès fondèrent Mégare, de même que bon nombre de cités dans le Péloponnèse (καὶ πολλὰ τῶν ἐν τῇ Πελοποννήσῳ πόλεων : VIII, 1, 2)<sup>80</sup>. En Laconie, il précise que les Héraclides prirent possession du territoire, le divisèrent en six régions et y fondèrent des cités (πολίσαι τὴν χώραν : VIII, 5, 4), ce qui revient à modifier profondément la carte géopolitique de la région de Sparte. Le livre VIII que

<sup>80</sup> Lors de son passage à Mégare, Pausanias note que sous le règne de Codros à Athènes, les Mégariens seraient devenus doriens en adoptant leurs mœurs et leur dialecte (I, 39, 5).

Strabon consacre au Péloponnèse se termine d'ailleurs par une liste des fondateurs Héraclides (τοὺς οἰκιστὰς προσθεῖναι τῶν τὴν Πελοπόννησον οἰκούντων) que le géographe emprunte à Éphore de Cymé (*FGrHist*, 70, f. 18b = VIII, 8, 5)<sup>81</sup>.

Le récit du retour des Héraclides peut être lu comme une représentation légendaire des lentes migrations qui marquèrent le Péloponnèse après la disparition des palais mycéniens, tout comme la colonisation ionienne du côté de l'Asie Mineure. Matière à récit et occupant une place importante dans le tableau qu'offre la *Périégèse* de l'histoire ancienne du monde grec, le retour des Héraclides permet d'expliquer certains changements, notamment sur le plan linguistique, mais aussi sur le plan culturel, comme le laisse croire la tradition qui place les descendants d'Héraclès aux côtés de ces Doriens qui apportèrent avec eux de nouvelles coutumes et un nouveau dialecte. Le cheminement de Pausanias l'amène à rendre compte de ces transformations à travers le grand récit du retour des Héraclides, retour qu'il associe au processus de formation des cités du Péloponnèse quelques générations après la guerre de Troie. Ce récit donne une autre couleur à cette « île de Pélops », que d'autres passages ou établissements de héros venus d'Asie ou d'Égypte n'avaient pas autant modifiée.

### 3.3 L'exkursus ionien

Le deuxième grand récit de la *Périégèse* rapportant une migration légendaire, cette fois à partir du Péloponnèse, est celui de la colonisation ionienne, que les commentateurs ont pour habitude de nommer l'« excursus ionien » et que l'on trouve au livre VII (2, 1-6, 1)<sup>82</sup>. Cet épisode légendaire est en partie lié à celui

<sup>81</sup> Alétés (Corinthe), Phalkès (Sicyone), Tisaménos (Achaïe), Oxylos (Élide), Cresphontès (Messène), Eurysthénès et Proclès (Lacédémone), Téménos et Kissos (Argos), Agaios et Déiphontès (Acté : VIII, 8, 5). Cette liste concorde en grande partie avec le témoignage de Pausanias qui associe à chaque cité concernée le nom d'un Héraclide.

<sup>82</sup> Sur la colonisation ionienne : Hérodote, I, 145-147 ; VII, 94-95 ; IX, 106, 3 ; Strabon, VIII, 1, 2 ; 3, 9 ; 5, 5 ; 7, 1-4 ; XIV, 1, 3. Voir le bilan des sources chez M. B. Sakellariou : *La migration grecque en Ionie*, Athènes, Institut français d'Athènes, 1958. Pour un résumé de l'historiographie entourant cette question : J. Vanschoonwinkel, *L'Égée et la Méditerranée*

des Héraclides et des Doriens, puisque ces derniers, en faisant pression sur les habitants d'Argos et de Lacédémone (VII, 1, 7), auraient entraîné le déplacement des Achéens dans la région de l'Achaïe, qui était alors habitée par les Ioniens. C'est dans ce contexte que les Ioniens décidèrent de quitter l'Achaïe pour l'Ionie après avoir effectué un passage du côté de l'Attique d'où provenait l'éponyme Ion (VII, 1, 8-2, 1).

### 3.3.1 Pausanias, le Péloponnèse et l'Ionie

L'intérêt de Pausanias pour l'Ionie peut s'expliquer de diverses manières. Étant lui-même originaire d'Asie Mineure, peut-être de Lydie, il n'est pas surprenant qu'il ait eu l'envie de se tourner du côté de l'Ionie, de rappeler les origines légendaires de cette illustre région et de proposer un survol de ses principales cités. La volonté de Pausanias de rattacher le continent grec à l'Asie Mineure peut se comprendre puisqu'à son époque les cités intégrées à la province romaine d'Asie, notamment celles d'Ionie, étaient particulièrement florissantes. Il n'est donc pas étonnant de voir, à travers le texte de Pausanias, la présence de traditions et de monuments rappelant les origines grecques de ces cités ioniennes<sup>83</sup>. Les Grecs n'accordaient-ils pas également une origine orientale à Pélops, liant par le mythe le lointain passé du Péloponnèse à la région de l'Ionie ?

Le récit présenté par le Périégète situe le mouvement de la colonisation ionienne dans le contexte de l'histoire ancienne de l'Achaïe. Le récit en lui-même se présente « comme une construction d'ensemble, organisée de façon systématique »<sup>84</sup>, qui aborde d'abord les origines de ce mouvement migratoire et

---

*orientale à la fin du deuxième millénaire*, Louvain-la-Neuve, Publications d'histoire de l'art et d'archéologie de l'Université catholique de Louvain, 1991, p. 367-369.

<sup>83</sup> Pausanias termine ainsi son excursus en Ionie : « Ainsi donc, les merveilles en Ionie sont nombreuses et ne le cèdent guère à aucune de celles que l'on trouve en Grèce » (VII, 5, 13).

<sup>84</sup> Y. Lafond, « Lire Pausanias à l'époque des Antonins », *Éditer, traduire, commenter Pausanias en l'an 2000*, D. Knoepfler et M. Piérart (éd.), Neuchâtel-Genève, Droz-Université de Neuchâtel, 2001, p. 393. Voir aussi : M. Moggi, « L'excursus di Pausania sulla Ionia », *Pausanias historien : huit exposés suivis de discussions*, préparés et présidés par J. Bingen, Vandoeuvres-Genève, Fondation Hardt, 1996, p. 79-116.



propose ensuite une périégèse de l'Ionie (VII, 5, 4-13). Le point de départ du récit de la colonisation ionienne repose sur le personnage éponyme de cette région de l'Asie Mineure. Ion, fils de Xouthos et de Créüse, aurait quitté l'Attique à la mort de son père, Cécrops ayant pris le pouvoir à Athènes, et se serait installé dans la région qui allait devenir l'Achaïe. Il épousa Hélikè et donna son nom aux habitants de la région (VII, 1, 1-5)<sup>85</sup>. Ion et ses compatriotes auraient par la suite été repoussés par les Achéens fuyant l'arrivée des Doriens dans le Péloponnèse. Les Ioniens se seraient alors réfugiés en Attique (VII, 1, 7-9), puis un conflit lié à la succession du pouvoir à Athènes aurait forcé les Ioniens à quitter leur contrée et à prendre la tête d'une expédition outre-mer, du côté de l'Ionie (VII, 2, 1-3).

La tradition qui conférait aux Ioniens une origine athénienne était véhiculée probablement depuis le VI<sup>e</sup> s. et on en trouve une version chez Hérodote et Thucydide<sup>86</sup>. Ion était lié à l'Attique par sa mère Créüse, fille d'Érechthée et il aurait également fini ses jours dans la région d'Athènes lorsqu'il prit le commandement des Athéniens à leur demande contre les habitants d'Éleusis (VII, 1, 5)<sup>87</sup>. Le traitement que Pausanias accorde à Ion lors de son passage en Attique est plus que succinct (I, 31, 3), mais nous savons par ailleurs que ce personnage devint roi des Athéniens et qu'il aurait divisé le pays en quatre tribus qui allaient prendre le nom de ses quatre fils<sup>88</sup>. Mais Pausanias ne présente le récit de la colonisation ionienne qu'au livre VII, en introduction aux origines de l'Achaïe,

<sup>85</sup> Pausanias précise : « Ce ne fut pas un changement de nom, mais plutôt une adjonction, car les Aigialéens étaient appelés Ioniens » (VII, 1, 4). Plus tard, les descendants d'Achaïos, frère d'Ion, installés en Thessalie, seraient venus dans le Péloponnèse et donnèrent leur nom à la région d'Achaïe.

<sup>86</sup> Hérodote : I, 143-148 ; V, 97 ; VI, 21 ; VII, 51 ; 94-95 ; VIII, 22, IX, 97 ; 106. Thucydide : I, 2, 5-6 ; 12, 4. Rappelons également que l'Ionie passa sous le contrôle d'Athènes durant le V<sup>e</sup> s. Voir : W. R. Connor, « The Ionian Era of Athenian Civic Identity », *PAPhS*, 137 (2), 1993, p. 194-206.

<sup>87</sup> Lors de son passage dans la région d'Athènes, le Périégète note la présence de son tombeau (τάφος) dans la campagne de Potamoi et rappelle d'ailleurs la participation d'Ion aux côtés des Athéniens lors de la guerre contre Éleusis (I, 31, 3). Voir aussi : VII, 1, 5.

<sup>88</sup> Géléon, Aigicorès, Argadès et Hoplès : Hérodote, V, 66. Voir aussi : Euripide, *Ion*, 1579 et suiv. ; Plutarque, *Solon*, 23, 5.

reconnaissant Ion comme fondateur d'Hélikè avant son retour en Attique au moment de l'arrivée des Achéens dans la région<sup>89</sup>.

L'épisode du retour des Héraclides est également lié au départ des Ioniens par l'entremise du personnage de Tisaménos, souverain de Sparte<sup>90</sup>. Au moment de l'arrivée des Doriens, le roi Tisaménos demanda aux Ioniens d'être « admis à résider avec eux » (γενέσθαι σύνοικοί : VII, 1, 7)<sup>91</sup>. Les Ioniens s'inquiétèrent cependant de Tisaménos qui, par sa bravoure et « la renommée de ses origines » (γένους δόξαν), pouvait prétendre régner sur toute la région. Il s'ensuivit un conflit armé au cours duquel mourut Tisaménos<sup>92</sup>. Les Ioniens ont par la suite été accueillis par les Athéniens après avoir été repoussés par les Achéens et ce sont les fils de Tisaménos, de même que Preugénès et son fils Patreus qui régnèrent chez les Achéens. Du côté de l'Attique, le roi Mélanthos permit aux Ioniens de résider avec eux (συνόλους) pour accroître la puissance athénienne (VII, 1, 9) et c'est finalement la lignée de Codros, fils de Mélanthos, qui quitta l'Attique pour la région qui allait devenir l'Ionie (VII, 2, 1).

### 3.3.2 Les fondations ioniennes

Les premières pages du livre VII mettent en évidence l'importance que Pausanias accorde à la question de l'origine des cités et des fondations grecques en territoire ionien. Le récit de la colonisation ionienne remonte aux fils du roi Codros et à la question de la prise du pouvoir à Athènes. Alors que Neileus

<sup>89</sup> Comme le souligne Y. Lafond, « [...] Pausanias a pris soin de donner à Athènes une place privilégiée tout en s'efforçant de concilier avec ce qu'on a pu appeler la 'fiction athénienne' le mythe d'un 'ethnos' ionien antérieur aux migrations » : *loc. cit.*, p. 395. À propos des problèmes entourant la présence d'une origine à la fois autochtone et ionienne des habitants de l'Attique : J. Hall, *op. cit.*, p. 51-56.

<sup>90</sup> Voir à propos de cette tradition : Éphore de Cymé (*FGrHist*, 70, f. 18b = Strabon, VIII, 8, 5) ; Polybe, II, 41, 4-5 ; Strabon, VIII, 7, 1 ; Pausanias, II, 18, 6-9.

<sup>91</sup> Le terme σύνοικοί revient à plusieurs reprises au livre VII (1, 9 ; 2, 5 ; 3, 2 ; 3, 6-7 ; 4, 2). Voir : M. Casevitz, *Le vocabulaire de la colonisation en grec ancien, Étude lexicologique : les familles de κτίζω et de οἰκέω-οἰκίζω*, Paris, Klincksieck, 1985, p. 199-201.

<sup>92</sup> « Les Achéens enterrèrent le corps de Tisaménos à Héliké ; mais plus tard, les Lacédémoniens, sur l'avis de l'oracle de Delphes, transportent ses ossements à Sparte et son tombeau (τάφος) existait de mon temps encore (ἐς ἐμὲ) [...] » (VII, 1, 8).

refusait d'être gouverné par un frère boiteux, la Pythie de Delphes trancha le différend et décerna le pouvoir à Médon : « Ainsi donc, Neilus et les autres enfants de Codros furent envoyés fonder une colonie » (Οὕτω δὴ ὁ Νειλεὺς καὶ οἱ λοιποὶ τῶν Κόδρου παίδων ἐς ἀποικίαν ἐστάλησαν : VII, 2, 1). Il s'agissait, aux dires du Périégète, de la troisième expédition depuis la Grèce conduite par des rois et des troupes d'origines diverses, la première étant celle du Thébain Iolaos qui accompagna des Athéniens et des Thespiens en Sardaigne et la deuxième, celle du Thébain Théras aux côtés des Lacédémoniens et des Minyens qui fondèrent Théra (VII, 2, 2).

Quittant Athènes par mer, les fils de Codros dirigeaient l'expédition à la tête des Ioniens, sans être parents avec les Ioniens, note Pausanias, puisqu'ils étaient originaires de Pylos en Messénie du côté de leur père et originaires d'Athènes du côté de leur mère. Ils étaient accompagnés en grande partie d'Ioniens, mais également de volontaires athéniens, de Thébains, de Minyens d'Orchomène, « du fait de leur parenté (συγγενεία) avec les enfants de Codros », de Phocidiens et d'Abantes d'Eubée (VII, 2, 1 et 2, 3)<sup>93</sup>. Une fois arrivés en Asie, les oikistes se dirigèrent à différents endroits où ils fondèrent une ville le long de la côte (VII, 2, 4). Le Périégète présente ensuite un survol des principales cités ioniennes en suivant un itinéraire allant du sud au nord de la région. Les premières pages du livre VII offrent des récits de fondation pour les douze cités qui formaient la Confédération ionienne, probablement depuis l'époque archaïque, en plus de la cité de Smyrne qui remontait à l'époque hellénistique<sup>94</sup>.

La première cité mentionnée est celle de MILET, dont Pausanias retrace les origines avant l'arrivée de Neileus et des oikistes grecs en rapportant les propos des habitants de cette cité : « Les Milésiens eux-mêmes, sur leur histoire la plus

<sup>93</sup> Voir aussi : Hérodote, I, 145-147 ; VII, 94-95 ; IX, 106, 3 ; Strabon, VIII, 1, 2 ; 3, 9 ; 5, 5 ; 7, 1-4 ; XIV, 1, 3.

<sup>94</sup> Hérodote présente également au livre I les douze cités ioniennes qui correspondent aux douze cités de l'Achaïe (I, 142) ; « [...] lorsqu'ils habitaient le Péloponnèse ils étaient déjà répartis en douze États, comme le sont aujourd'hui les Achéens qui les en ont chassés » (I, 145).

reculée, rapportent ce que voici » (Μιλήσιοι δὲ αὐτοὶ τοιάδε τὰ ἀρχαιότατα σφισιν εἶναι λέγουσιν : VII, 2, 5). Le traitement que Pausanias accorde aux cités ioniennes est sensiblement le même que pour celui des cités du Péloponnèse. Il mentionne d'abord le nom du pays (γῆ), soit Anactoria, puis le nom de ses premiers souverains, Anax (*Seigneur*), un autochtone, et son fils Astérios. Le récit fait ensuite intervenir un éponyme qui rappelle l'origine grecque du nom de la cité. Il s'agit de Milètos qui était originaire de Crète et qui arriva à Anactoria accompagné de son armée. Fuyant Minos, le fils d'Europe, Milètos et les Crétois partagèrent le territoire avec les Cariens qui l'occupaient à leur arrivée (VII, 2, 5). Vinrent ensuite Neileus et les Ioniens, dont la venue ne se fit pas sans heurts puisque ces nouveaux conquérants éliminèrent la population mâle de la région et épousèrent les femmes et les filles qui s'y trouvaient (VII, 2, 6)<sup>95</sup>.

C'est un autre fils de Codros, Androclos, qui est à l'origine cette fois de la fondation d'ÉPHÈSE. La ville tire son nom d'Éphésos (ἀπὸ τοῦ Ἐφέσου τὸ ὄνομά ἐστι τῇ πόλει : VII, 2, 7), fils du fleuve Caÿstre et cofondateur du sanctuaire d'Artémis aux côtés de l'autochtone Corètos<sup>96</sup>. À son arrivée, Androclos aurait chassé les Lélèges et les Lydiens qui habitaient à cet endroit (VII, 2, 8)<sup>97</sup>. Alors qu'il apportait son aide aux gens de Priène contre les Cariens, Androclos mourut au combat et Pausanias note la présence de son tombeau à Éphèse (VII, 2, 9).

PRIÈNE de même que MYONTE se trouvaient non loin de la cité fondée par Androclos et les Ioniens qui vinrent s'y installer auraient enlevé ces villes aux Cariens. Le fondateur de Myonte était un fils de Codros, Kyarètos, alors qu'à

<sup>95</sup> Pausanias fait par la suite quelques remarques au sujet du sanctuaire d'Apollon à Didymes et concernant la fondation du sanctuaire d'Artémis à Éphèse (VII, 2, 6-8).

<sup>96</sup> À propos de ce sanctuaire, Pausanias rejette le témoignage de Pindare (f. 174, Snell) qui en attribuait la fondation aux Amazones (VII, 2, 7). Ce sanctuaire serait plus ancien que l'épisode de la campagne des Amazones contre Thésée et les femmes guerrières vénéraient déjà la déesse à cet endroit lorsqu'elles s'opposèrent à Héraclès et Dionysos. D'après le Périégète, le sanctuaire d'Artémis devait donc être plus ancien que les Amazones.

<sup>97</sup> Voir aussi : Strabon, VIII, 7, 2 ; XIV, 1, 3. Éphèse était également habitée par des Lélèges, des Cariens et des Lydiens (VII, 2, 8).



Priène, des Thébains étaient mélangés aux Ioniens et ils reconnaissent en Philôtas leur fondateur, soit le descendant de Pénééléos et Aipyros, fils de Neileus (VII, 2, 10)<sup>98</sup>.

À COLOPHON, au nord d'Éphèse, Pausanias note d'abord la présence de Cariens qui assistèrent à l'arrivée de Crétois aux côtés de Rhakios, puis d'Argiens. Parmi ces derniers se trouvaient Mantô, la fille de Tirésias, de même que des hommes faits prisonniers lors du siège de Thèbes par les Argiens et Thersandros, fils de Polynice. Conduits à Delphes en offrandes à Apollon, les prisonniers auraient été envoyés par le dieu pour fonder une colonie (ἐκπέμψαντος δὲ σφᾶς εἰς ἀποικίαν τοῦ θεοῦ : VII, 3, 2). Par la suite, le chef crétois Rhakios s'unit à Mantô et accepta que ceux qui l'accompagnaient résident avec lui (συνοίκους : VII, 3, 2)<sup>99</sup>. À cette première phase de l'occupation du territoire de Colophon, s'ajoute celle où l'on voit Mopsos, fils de Rhakios et de Mantô, chasser les Cariens de la région. Par la suite, les Ioniens s'associèrent aux Grecs de Colophon après avoir prêté serment et furent gouvernés par deux fils de Codros, Damasichon et Prométhos (VII, 3, 3).

Comme c'est le cas dans sa description du Péloponnèse, Pausanias note la présence en Ionie de cités marquées par le passage du temps. LÉBÉDOS fut ravagée par Lysimaque à l'époque hellénistique dans le but d'accroître la population d'Éphèse. Le Périégète sent néanmoins le besoin de rappeler qu'à l'origine (ἐξ ἀρχῆς), les Cariens occupaient Lébédos jusqu'au jour où les

<sup>98</sup> Les habitants de Priène restèrent des Ioniens, alors que Myonte fut abandonnée à la suite de la transformation du Méandre en marécage (VII, 2, 10-11). Sur la fondation de Myonte : *Iliade*, II, 867-868 ; Hérodote, I, 142. Sur Philôtas : VII, 2, 3. Aipyros est présenté comme un héros arcadien ou comme fils de Cresphontès : *Iliade*, II, 604 ; Pindare, *Olympiques*, VI, 36 ; Pausanias, IV, 3, 7-8 ; VIII, 4, 4 et 7 ; 16, 2-3 ; Apollodore, II, 8, 5.

<sup>99</sup> Pausanias note que les habitants de Colophon ont vu leur cité transformée en désert et renvoie à un passage du livre I (VII, 3, 4). Le Périégète précise que Lysimaque fonda la cité d'Éphèse, que l'on connaissait de son temps, en la peuplant de colons provenant des cités détruites de Lébédos et de Colophon (I, 9, 7).

Ioniens, menés par Andraimon, fils de Codros, chassèrent les habitants locaux<sup>100</sup>. Le tombeau du fondateur pouvait également être vu dans la région (VII, 3, 5).

À propos de TÉOS maintenant, on dit qu'elle était habitée par des Minyens d'Orchomène, venus aux côtés d'Athamas qui était, dit-on (λέγεται), descendant d'Athamas, fils d'Éole (VII, 3, 6)<sup>101</sup>. À cet endroit se trouvaient également des Cariens « mêlés à l'élément grec » (ἀναμεμιγμένοι μὲν τῷ Ἑλληνικῷ) et ces habitants assistèrent à l'arrivée des Ioniens sous la conduite d'Apoicos, dont le nom montre bien qu'il s'agissait d'un « colon » (VII, 3, 6). Pausanias signale que cette arrivée se fit sans conflit, comme ce fut le cas au moment du débarquement des Athéniens et des Béotiens quelques années plus tard. Apoicos et les habitants de Téos permirent aux nouveaux arrivants de résider avec eux (συνόλους : VII, 3, 6).

L'itinéraire de Pausanias se poursuit du côté d'ÉRYTHRÉES où les habitants du lieu disent qu'à l'origine (ἐξ ἀρχῆς), ils sont arrivés de Crète aux côtés d'Érythros, fils de Rhadamanthe, celui que l'on considère comme le fondateur de la cité (οἰκιστὴν τῇ πόλει : VII, 3, 7). Les Érythréens cohabitèrent avec des Lyciens, des Cariens et des Pamphyliens ; les Lyciens avaient d'ailleurs un lien de parenté (κατὰ συγγένειαν) avec les Crétois<sup>102</sup>, les Cariens étaient connus pour leur amitié ancestrale (ἐκ παλαιού) avec Minos et les Pamphyliens appartenaient quant à eux à la « race grecque » (γένους Ἑλληνικοῦ : VII, 3, 7). Aux dires du Périégète, Érythrées aurait été habitée par ces peuples et Cléopos, fils de Codros, aurait rassemblé d'autres Ioniens pour qu'ils viennent résider avec eux (VII, 3, 7)<sup>103</sup>.

Les villes de Clazomènes et de Phocée étaient pour leur part inhabitées au moment de l'arrivée des Ioniens. Alors qu'une partie d'entre eux erraient dans la région, on envoya chercher comme chef Parphoros à Colophon et ils fondèrent

<sup>100</sup> Sur la fondation de Lébédos : Hérodote, I, 142 ; Strabon, XIV, 1, 3.

<sup>101</sup> Sur la présence en Ionie des Minyens d'Orchomène : VII, 2, 3 ; IX, 37, 8.

<sup>102</sup> L'origine crétoise des Lyciens est également rappelée par Hérodote (I, 173).

<sup>103</sup> L'idée d'une fondation commune n'est pas corroborée par d'autres auteurs anciens.

une cité (πόλιν κτίσαντες) au pied du mont Ida. Ils finirent cependant par l'abandonner, puis fondèrent (ἔκτισαν) Skyppion près de Colophon. Ils s'installèrent dans cette région et édifièrent la cité de CLAZOMÈNES sur le continent (VII, 3, 8). La population de Clazomènes était composée d'Ioniens, mais surtout de Grecs originaires de Cléonai et de Phlionte en Corinthie, qui auraient quitté leur région au moment de l'arrivée des Doriens dans le Péloponnèse (VII, 3, 9).

Les origines de PHOCÉE ne se trouvent pas du côté de l'« île de Pélops », mais bien de la Phocide, région située au pied du Parnasse et qui conserva son nom jusqu'à l'époque de Pausanias (ἐς ἡμᾶς : VII, 3, 10). Les Phocéens, de même que les Athéniens Philogénès<sup>104</sup> et Damon, auraient pris possession du territoire des habitants de Kymé en Éolide « en vertu d'un accord » (κατὰ δὲ ὁμολογίαν) et non à la suite d'une guerre (VII, 3, 10)<sup>105</sup>. Le Périégète ne s'attarde guère sur l'histoire de Phocée, dont l'une des régions d'origine, la Phocide, fait l'objet d'une description détaillée au livre X. Lors de son passage à Delphes, il rappelle également que les Phocéens sont les fondateurs de la colonie de Massalia (X, 8, 6).

Du continent, Pausanias va ensuite du côté des îles, celles de SAMOS et de Chios. Pour la première, il fait intervenir le témoignage du poète samien Asios qui rappelle la généalogie des premiers habitants de l'île. Ce passage permet de préciser les origines de l'éponyme Samos, fils d'Ancaios et de Samia. Ancaios descendait de Poséidon et d'Astypalaia, cette dernière étant la fille de Phénix et de Périmédé (VII, 4, 1)<sup>106</sup>. Ce récit généalogique rappelle l'ascendance de l'éponyme

<sup>104</sup> Strabon fait de Philogénès le fondateur de Phocée (XIV, 1, 3).

<sup>105</sup> Pausanias ajoute que « [...] les Ioniens refusaient de les admettre au Panionion avant qu'ils aient pris leurs rois dans la famille des Codrides, ils prennent à Érythrées et à Téos Déoitès, Périclos et Abartos » (VII, 3, 10). Le Panionion réunissait depuis l'époque archaïque les douze cités d'Ionie.

<sup>106</sup> Asios « [...] a raconté, dans ses poèmes en hexamètres, que Phénix eut de Périmédé, la fille d'Oineus, Astypalaia et Europe, qu'Ancaios était le fils de Poséidon et d'Astypalaia et qu'il régnait sur ceux qu'on appelle les Lélèges. Ancaios, de son côté, avait épousé Samia, la fille du



Samos et associe les origines de l'île à deux divinités du panthéon olympien, soit Poséidon et Apollon. Les Samiens prétendaient d'ailleurs que la déesse Héra était venue au monde sur leur île, ce qui expliquerait la présence du célèbre sanctuaire (*Héraion*) qui lui était dédié. Certains avancent plutôt que ce sont les Argonautes qui en seraient à l'origine : ils auraient apporté avec eux la statue de la déesse en provenance d'Argos. Pausanias se contente ensuite de rappeler l'ancienneté du sanctuaire d'Héra sur cette île : « Quoi qu'il en soit, ce sanctuaire est vraiment très ancien [...] (Εἶναι δ' οὖν τὸ ἱερὸν τοῦτο ἐν τοῖς μάλιστα ἀρχαῖον : VII, 4, 4). Mais il ajoute aussi que la statue de la déesse serait à ses yeux l'œuvre d'un Éginète contemporain de Dédale. Il mentionne que les anciens habitants de Samos auraient admis les Ioniens à résider avec eux (*συνόλους*). Les Ioniens étaient conduits par un Épidaure, Proclès fils de Pityreus, qui était un des descendants d'Ion. Il était aux côtés d'habitants d'Épidaure chassés par Déiphontès et les Argiens au moment de l'arrivée des Doriens dans le Péloponnèse (VII, 4, 2)<sup>107</sup>. Les nouveaux arrivants auraient cependant été attaqués par les Éphésiens conduits par Androclos (VII, 2, 8), ce qui explique le départ d'une partie d'entre eux du côté de Samothrace<sup>108</sup>. Les anciens habitants de Samos auraient par la suite réussi à reprendre possession de leur île (VII, 4, 3).

Au sujet maintenant des origines de l'île de CHIOS, Pausanias fait intervenir, comme pour Samos, le témoignage d'un poète, dans ce cas celui d'Ion de Chios<sup>109</sup>. Le témoignage d'Ion, que Pausanias situe dans le cadre d'une *sungraphè* (ἐν τῇ συγγραφῇ), confère à Chios des origines mythiques puisque le

---

fleuve Méandre et en eut Périlaos, Énoudos, Samos, Alithersès et, après lui, une fille, Parthénopé ; de Parthénopé, fille d'Ancaios et d'Apollon, naquit Lycomède » (VII, 4, 1).

<sup>107</sup> Au livre II, Pausanias mentionne que Pityreus régnait à Épidaure au moment de la venue des Doriens dans le Péloponnèse et que le roi et ses sujets partirent à ce moment s'établir en Attique (II, 26, 1-2). Hérodote note également la présence de Doriens d'Épidaure dans le contexte de la colonisation ionienne (I, 146).

<sup>108</sup> L'arrivée des habitants de Samos à Samothrace permet d'ailleurs d'expliquer l'origine du nom de cette île. Voir aussi : Diodore, V, 47-49 ; Strabon, X, 2, 17.

<sup>109</sup> Ion de Chios (V<sup>e</sup> s. av. J.-C.) est notamment connu pour être l'auteur d'une *Κτίσις* portant sur Chios. Voir : V. Jennings et A. Katsaros (éd.), *The World of Ion of Chios*, Leiden-Boston, Brill, 2007, p. 66, 82, 150-151, 171 et 331 n. 1.



dieu Poséidon serait arrivé sur cette île alors qu'elle était encore déserte. Il s'unit à une jeune fille et, au moment de l'accouchement, de la neige serait tombée du ciel. C'est pour cette raison que le dieu nomma son fils Chios (*Neigeux*), soit l'éponyme de l'île (VII, 4, 8)<sup>110</sup>. Chios aurait par la suite assisté à l'arrivée de Crétois conduits par Oinopion, puis de Cariens et d'Abantes en provenance d'Eubée (VII, 4, 8-9)<sup>111</sup>. Pausanias note la présence à Chios du tombeau (τάφος) d'Oinopion, monument qui rappelait les légendes entourant ce héros local (VII, 5, 13)<sup>112</sup>.

Le dernier récit de fondation présenté par Pausanias dans le contexte de l'excursus ionien concerne la cité de SMYRNE du côté du continent. Encore du temps de Pausanias (ἔς ἐμὲ), la cité se trouvait à l'endroit nommé la « Vieille Ville » (πόλιν ἀρχαίαν), qui fut d'abord occupée par des Éoliens puis conquise par des Ioniens originaires de Colophon (VII, 5, 1). Le texte de Pausanias ne mentionne cependant pas les traditions qui faisaient intervenir Pélops et Thésée au moment de la fondation de l'ancienne Smyrne, ou encore celles qui attribuaient la naissance de la cité aux Amazones<sup>113</sup>. À cette fondation ancienne correspond une fondation plus récente, celle de la « Nouvelle Ville », qui remonte au règne d'Alexandre le Grand, ce dernier étant le fondateur de la cité telle qu'on pouvait la visiter du temps de Pausanias (τῆς ἐφ' ἡμῶν πόλεως ἐγένετο οἰκιστῆς : VII, 5, 1).

Bien qu'il remonte à l'époque hellénistique, Pausanias ne fait pas l'économie d'un récit légendaire rappelant les origines de cette nouvelle

<sup>110</sup> La neige se dit χιών en grec.

<sup>111</sup> Sur d'autres versions de ce récit de colonisation : Diodore, V, 79 et 84 ; Strabon, XIV, 1, 3.

<sup>112</sup> Le nom de ce héros signifiant « buveur de vin » évoquerait l'importance et la qualité du vin sur cette île.

<sup>113</sup> Sur Pélops et Thésée : Tacite, *Annales*, IV, 56 ; Aelius Aristide, *Discours* 17, 5 et 21, 3-4. Sur les Amazones : Strabon, XI, 5, 3-4.

Smyrne<sup>114</sup>. Endormi sous un platane après la chasse, Alexandre vit en rêve, dit-on (φασίν), l'arrivée des Némésis, personnifications de la vengeance divine, qui lui demandèrent de fonder une cité (πόλιν οἰκίζειν) à cet endroit et d'y installer les habitants de l'ancienne Smyrne (VII, 5, 2)<sup>115</sup>. Ces derniers auraient consulté l'oracle apollinien de Claros : celui-ci était de bon augure pour ceux qui habiteraient le Pagos, au-delà du Mélès sacré<sup>116</sup> et les habitants de Smyrne décidèrent donc de s'y installer (VII, 5, 3). Pausanias poursuit ensuite son exposé avec quelques mentions au sujet des autres curiosités qui caractérisent cette région du monde grec (VII, 5, 4-5, 13).

La colonisation de l'Ionie occupe une place importante dans la représentation de l'histoire ancienne du Péloponnèse à travers la *Périégèse*. Étant lié à l'épisode du retour des Héraclides et de l'arrivée des Doriens, associé aux régions de l'Achaïe et de l'Attique, ce récit légendaire permet au Périégète de quitter momentanément le Péloponnèse pour se rendre par la pensée du côté de l'Asie Mineure. La démarche de Pausanias est sensiblement la même que lors de son passage dans les cités péloponnésienes : il s'attarde d'abord au grand récit d'origine de cette région, puis rappelle tour à tour le contexte de la fondation de ses cités, mentionne quelques traditions à leur sujet, note la présence de sanctuaires importants, ceux de Didymes (Apollon), d'Éphèse (Artémis), de Claros (Apollon), de Samos (Héra), ainsi que des monuments dignes de mention (VII, 5, 4-5, 13).

Le contexte de la fondation des cités ioniennes diffère cependant de celui des fondations péloponnésienes, étant le résultat d'un grand mouvement de colonisation comme le veut la tradition. L'arrivée des Ioniens en Ionie présente

---

<sup>114</sup> La nouvelle Smyrne date de la fin du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. et Pausanias en attribue la fondation à Alexandre, bien que Pline y associe également Lysimaque : Pline, *Histoire naturelle*, V, 29. Strabon voit en Antigone et Lysimaque les deux fondateurs de la ville (XIV, 1, 4).

<sup>115</sup> Aelius Aristide présente les Némésis comme les divinités poliades de Smyrne : *Discours* 21, 12.

<sup>116</sup> « Trois fois bienheureux, bienheureux quatre fois ceux qui viendront habiter le Pagos au-delà du Mélès sacré ». Ainsi ils émigrèrent de leur plein gré [...] » (VII, 5, 3).

différents scénarios concernant l'arrivée des colons sur des territoires déjà habités par des populations locales. Les récits rapportés par Pausanias rendent compte de vagues successives de populations originaires de Crète ou encore du continent grec. L'élément crétois se retrouve à Milet, Colophon et Érythrées, puis on assiste à l'arrivée des Ioniens conduits par les descendants de Codros. Il est à noter cependant que la colonisation de l'Ionie n'était pas seulement le fait d'Ioniens d'Achaïe, mais aussi d'Athéniens, de Thébains, de Phocidiens, d'Éoliens, de Minyens d'Orchomène et d'Eubéens. À cette liste, on peut également ajouter des populations originaires de Corinthie (Cléonai, Phlionte) et d'Argolide (Épidaure)<sup>117</sup>.

L'arrivée de ces colons soulève le problème du rapport potentiellement conflictuel avec les populations locales. Par exemple, dans le cas de Milet, les Crétois partagèrent le territoire avec les Cariens, alors que dans cette même ville l'arrivée des Ioniens était marquée par une nette volonté de conquête : élimination de la population mâle et mariages forcés. Les Cariens de Lébédos furent aussi chassés par les Ioniens, mais dans le cas de Téos, des Cariens « mêlés à l'élément grec » (ἀναμεμιγμένοι μὲν τῷ Ἑλληνικῷ) assistèrent à l'arrivée des Ioniens de façon pacifique. À Samos on voit également les habitants locaux permettre aux nouveaux arrivants de résider avec eux.

Bien qu'il s'avère difficile d'établir l'historicité de ces récits de fondation, Pausanias n'étant pas lui-même préoccupé par l'objectivité historique de ces traditions, ceux-ci rendent compte à leur manière du contexte dans lequel les Grecs venus du continent s'installèrent dans la région de l'Ionie où habitaient des populations locales. On observe également la présence d'une véritable mosaïque culturelle dans l'ensemble de la région. Le cas d'Érythrées est éloquent puisque l'on assiste à l'arrivée de Crétois qui cohabitèrent avec des Lyciens, des Cariens,

---

<sup>117</sup> M. B. Sakellariou note d'ailleurs que, dans ce contexte, l'expression « migration ionienne » n'est plus tout à fait appropriée : *La migration grecque en Ionie*, Athènes, Institut français d'Athènes, 1958, p. 3.



des Pamphyliens, à qui s'ajoutèrent les Ioniens. Pausanias précise néanmoins que les Lyciens étaient liés par la parenté (συγγένεια) avec les Crétois, et les Cariens, par l'amitié (φιλία) avec ces mêmes Crétois. Les Pamphyliens appartenaient quant à eux à la race (γένος) grecque, au même titre que les Ioniens. D'après ce récit, la population d'Érythrées était donc exempte d'élément totalement étranger au monde grec.

C'est peut-être ce qui explique le besoin de construire et de véhiculer des récits fondateurs auxquels les Grecs d'Ionie pouvaient s'identifier. Relevant de la légende plus que de l'histoire, il est important de souligner que ces récits de fondation conservent une « structure mythique », l'ensemble de l'entreprise de la colonisation de l'Ionie reposant sur l'initiative d'un héros et de ses descendants. Dans le cas des îles de Samos et de Chios, les témoignages des poètes Asios et Ion que rapporte Pausanias mettent en évidence un besoin de se doter d'origines mythiques et d'associer l'histoire ancienne de ces îles à des divinités du panthéon olympien. D'autres lignées célèbres sont également associées à la colonisation de l'Ionie, que ce soit à Colophon où le chef crétois s'unit à la fille de Tirésias, à Téos où l'on trouve un fils d'Éole, ou encore à Érythrées dont le fondateur était un fils de Rhadamanthe. En plus du lien qui unissait le Péloponnèse, l'Attique et l'Ionie, le récit de la colonisation ionienne rappelle plusieurs liens généalogiques que Pausanias évoque lors de son passage en Asie Mineure, liens qui viendraient d'une certaine façon légitimer la présence des nouveaux arrivants dans la région. Tous ces récits veulent témoigner d'une symbiose finalement réussie.

### 3.4 Fondations récentes

Les récits de fondation associés aux grandes migrations, soit celles des Doriens et des Ioniens, renvoient à une époque plus récente de l'histoire du monde grec, une époque que l'on ne peut dater de façon précise, mais que les Anciens situaient après la guerre de Troie. S'intéressant à « tout ce qui est grec » ainsi qu'à l'histoire des cités, Pausanias est amené à se tourner vers des périodes encore plus



récentes du monde grec, notamment à travers l'histoire du Péloponnèse, et il convient ici de s'interroger sur la place qu'occupe le thème de la fondation des cités dans ce contexte.

### 3.4.1 Cités

Aux côtés des anciennes *poleis* qui servent tout au long de la *Périégèse* à dessiner une géographie ancrée dans les temps anciens, Pausanias décrit quelques cités plus récentes, remontant à l'époque classique, mais aussi à l'époque de la domination romaine. Le nombre de ces cités est cependant restreint, puisque Pausanias ne présente que deux fondations historiques remontant au IV<sup>e</sup> s. av. J.-C., soit celles de Messène et de Mégalopolis. Plus récemment encore, les Romains installèrent des colons à Corinthe et à Patras, comme le rappelle le Périégète aux livres II et VII.

#### *Messène*

Le récit rapportant les origines de MESSÈNE constitue le récit de fondation le mieux construit et le plus développé de l'ensemble de la *Périégèse*. L'intérêt de Pausanias pour l'histoire ancienne de la Messénie est manifeste<sup>118</sup>. Après avoir présenté les origines de cette région du Péloponnèse, il rappelle les épisodes marquants de la lutte entre les Messéniens et les Spartiates au moment des guerres qui se déroulèrent principalement à l'époque archaïque (VIII<sup>e</sup> et VII<sup>e</sup> s.). Ce long récit épique centré sur la résistance et la défaite messéniennes face à l'envahisseur lacédémonien, permet notamment d'expliquer la présence en Messénie d'hilotes et de communautés périèques, mais aussi le déplacement d'une certaine partie de

---

<sup>118</sup> On trouve l'écho de cet intérêt chez certains commentateurs dont le travail se concentre sur le livre IV de Pausanias. Voir en particulier les travaux de J. Auberger, de N. Luraghi, la thèse de J. Siapkias (*Heterological Ethnicity, Conceptualizing Identities in Ancient Greece*, Uppsala, Acta Universitatis Upsaliensis, 2003) et celle de L. L.B.M. Langerwerf ('*No Freer than the Helots*', *Messenian Rebel Behaviour in Pausanias' Messeniaka in Comparative Perspective*, thèse de doctorat, Nottingham, University of Nottingham, 2010).

la population à la suite de la révolte des hilotes de 464, puis dans le contexte de la guerre du Péloponnèse<sup>119</sup>.

Des portions de la population messénienne se sont alors exilées à Naupacte en Locride, mais aussi en Sicile (Rhégion et Zancle-Messène) et en Libye (Evhespéride, l'actuelle Benghazi), comme le rapporte Pausanias (IV, 24, 7 ; 26, 2)<sup>120</sup>. La victoire d'Épaminondas et de ses alliés au moment de la bataille de Leuctres (371-370 av. J.-C.) devait donc favoriser le retour des Messéniens, leur affranchissement à l'égard de la Laconie, la récupération de leur terre ancestrale et la fondation d'une nouvelle Messène. Pausanias est notre principale source au sujet de cette fondation qui, bien que récente dans l'histoire du Péloponnèse, remonterait indirectement à l'antique Andanie. Cette dernière aurait été fondée par le premier couple royal de Messénie formé par Polycaon et Messéné. Première capitale de la région, cette cité ne fait pas l'objet d'un récit de fondation proprement dit, mais peut être perçue comme l'ancêtre de la nouvelle cité messénienne. Au début du livre IV, le Périégète précise qu'aucune cité ne portait le nom de Messène avant sa fondation par Épaminondas au IV<sup>e</sup> s., soit avant la bataille de Leuctres qui opposa les Thébains, les Lacédémoniens ainsi que leurs alliés respectifs (IV, 1, 3). Cet événement marquait la fin d'une hégémonie que Sparte avait consolidée à la suite de la guerre du Péloponnèse.

Pausanias précise que la Messène « de notre temps » (ἐφ' ἡμῶν) a été fondée au pied de l'Ithome (IV, 1, 3). Considérée comme une fondation récente puisque remontant à l'époque classique, la fondation rapportée par le Périégète n'en présente pas moins une dimension légendaire. Plusieurs signes annonçaient

<sup>119</sup> Concernant la révolte des hilotes après le tremblement de terre de 464 : Thucydide, I, 101. Au sujet des Messéniens à l'époque de la guerre du Péloponnèse, voir notamment : Thucydide, V, 35 ; V, 56 ; Pausanias, IV, 26, 1.

<sup>120</sup> « [...] aux Messéniens assiégés sur l'Ithome, qui avaient été exilés à la faveur d'un accord, ils <les Athéniens> accordèrent Naupacte [...] » (IV, 24, 7) ; « Quand eut lieu l'échec des Athéniens à *Aigos Potamoi* (Rivières de la Chèvre), de la même façon les Lacédémoniens, qui avaient la suprématie sur mer, chassent les Messéniens de Naupacte et les envoient en Sicile auprès de leurs compatriotes et à Rhégion ; la plupart d'entre eux allèrent jusqu'en Libye et à Evhespéride de Libye » (IV, 26, 2).

la fondation de la cité de Messène par Épaminondas, comme le rappelle Pausanias à la fin de son récit sur les guerres messéniennes<sup>121</sup>. Tout d'abord, un an avant la bataille de Leuctres, « [...] la divinité envoya aux Messéniens des signes prémonitoires de leur retour au Péloponnèse » (προεσήμαινεν ὁ δαίμων Μεσσηνίοις τὴν ἐς Πελοπόννησον κάθοδον : IV, 26, 3). En Sicile, à Messène-sur-le-Détroit (Zancle-Messène), le prêtre d'Héraclès reçut en songe, dit-on (λέγουσιν), la visite d'Héraclès Manticlos, convié par Zeus à un repas d'hospitalité (ξενία) sur le mont Ithome (IV, 26, 3)<sup>122</sup>. Deux divinités importantes du panthéon messénien étaient ainsi conviées à partager un repas en terre messénienne, à l'image des Messéniens rassemblés autour de sacrifices au moment de la fondation de leur cité.

Un Messénien installé à Evhespéride en Libye fit également un rêve annonciateur. Le chef Comon se vit s'unissant avec sa propre mère défunte, la ramenant ainsi à la vie. Espérant une victoire navale athénienne et le retour des Messéniens à Naupacte, « [...] en vérité le songe révélait qu'on ranimerait Messéné » (τὸ δὲ ἄρα ἐδήλου τὸ ὄνειρον ἀνασώσεσθαι Μεσσηνήν : IV, 26, 3), soit la première reine de Messénie, l'éponyme de la région et celle qui donna son nom à la cité fondée par Épaminondas. Les épreuves que subirent les Messéniens allaient prendre fin, de même que le malheur qui s'était abattu sur ce peuple depuis la conquête de leur région (IV, 26, 4).

La divinité ayant prédit le retour des Messéniens dans le Péloponnèse, la victoire des Thébains conduits par Épaminondas allait permettre la fondation d'une nouvelle cité et de réunir les Messéniens dispersés en un même endroit. Après la bataille de Leuctres, des messagers furent envoyés en Italie, en Sicile, en Libye et ailleurs pour rappeler les Messéniens. C'est à la fois la volonté de regagner leur terre ancestrale et la haine qu'ils avaient à l'égard des

<sup>121</sup> La défaite même des Spartiates avait auparavant été annoncée par la Pythie de Delphes au souverain messénien Aristodème lors des guerres contre Sparte (IV, 12, 7 ; 26, 4).

<sup>122</sup> Héraclès porte ici le nom d'un des fondateurs de Zancle-Messène qui érigea un sanctuaire en l'honneur du héros (IV, 23, 10).



Lacédémoniens qui poussa les exilés à revenir dans le Péloponnèse. Mais le choix du site de la future Messène était en soi problématique puisqu'il devait se trouver non loin de la frontière lacédémonienne : « <Épaminondas> ne trouvait pas non plus l'endroit du pays où la fonder » (οὔτε ὅπου χρῆ κτίσαι τῆς χώρας ἐξευρίσκει : IV, 26, 6). Les Messéniens, quant à eux, ne voulaient pas retourner à Andanie ou à Oichalie, car ces lieux étaient associés aux malheurs qu'ils avaient subis au moment des guerres contre Sparte.

Alors que la volonté des dieux favorisait le retour des Messéniens et la fondation de Messène, Épaminondas fit lui aussi un rêve prémonitoire. On dit (φασίν) qu'un vieillard ressemblant à un prêtre lui apparut. Il s'agissait de Caucon, soit celui que l'on associait à l'introduction des Mystères d'Andanie (IV, 1, 5-6)<sup>123</sup>. Il lui annonça que la colère des Dioscures à l'égard des Messéniens avait pris fin et qu'ils devaient retrouver leur terre ancestrale (IV, 26, 6). Pausanias rappelle que la colère des Dioscures remontait à avant la bataille de Sténycléros, alors que deux jeunes Messéniens d'Andanie profanèrent le sacrifice des Dioscures qui était pratiqué dans le camp lacédémonien (IV, 27, 1-3). Plus loin dans son récit, Pausanias mentionne à nouveau le sens du rêve d'Épaminondas en lien avec l'épisode des Dioscures. On y apprend que « les Oracles de Bacis poussaient tout particulièrement Épaminondas à la fondation » (μάλιστα δὲ τὸν Ἐπαμινῶνδαν ἐς τὸν οἰκισμόν οἱ Βάκιδος ἐνῆγον χρησμοί : IV, 27, 3-4)<sup>124</sup>. Ce Bacis originaire de Béotie et « possédé par les nymphes » (μανέντι ἐκ Νυμφῶν), prédisait lui aussi le retour des Messéniens (IV, 27, 4)<sup>125</sup>.

<sup>123</sup> « C'était, dit-on, Caucon qui s'était présenté à Épitélès et à Épaminondas pendant leur sommeil, Caucon qui était venu d'Athènes et Andanie auprès de Messéné, la fille de Triopas » (IV, 26, 8).

<sup>124</sup> « [...] Bacis, possédé par les Nymphes, fit des prédictions pour les Grecs, et en particulier pour le retour des Messéniens : 'Et alors la fleur illustre de Sparte périra, et Messène à nouveau sera habitée, pour l'éternité' » (IV, 27, 4).

<sup>125</sup> Sur Bacis, voir aussi : X, 32, 11.



Le vieillard rendit également visite à Épitélès qui avait été chargé par les Argiens de repeupler la Messénie. D'après le rêve rapporté par Pausanias, Épitélès devait se rendre sur le mont Ithome, creuser entre un chêne et un myrte, puis ranimer une vieille femme qui était enfermée dans une chambre de bronze (IV, 26, 7). Épitélès se rendit à l'endroit qui lui avait été révélé par le rêve, puis tomba sur une hydrie de bronze qu'il présenta à Épaminondas. En l'ouvrant, ils y découvrirent une lamelle d'étain enroulée comme les feuilles d'un livre, sur laquelle étaient inscrits les Mystères des Grandes Déesses et il s'agissait là du dépôt d'Aristomène (IV, 26, 8). Cet épisode légendaire rappelle la redécouverte du culte à Mystères des Grandes Déesses dont les prescriptions rituelles avaient été soigneusement mises à l'abri sur le mont Ithome par le héros Aristomène au moment des guerres contre Sparte (IV, 20, 4 ; 26, 6-8)<sup>126</sup>. Une fois les mystères retrouvés, des prêtres en consignèrent les prescriptions dans des livres (IV, 27, 5).

Pausanias accorde une attention particulière aux prémices de la fondation de Messène, qu'il inscrit dans un récit légendaire où l'on voit la volonté divine s'exprimer par l'entremise de rêves, mais aussi par l'entremise de la refondation d'un culte messénien, celui des Mystères d'Andanie qui fait de la naissance de Messène un événement profondément symbolique et religieux. À ce récit permettant de lier la cité à fonder avec le passé lointain de la Messénie, Pausanias ajoute des informations concrètes au sujet de la fondation de Messène par Épaminondas. Bien que le choix du site n'allât pas de soi, le récit présenté par le Périégète annonçait la fondation de Messène au pied de l'Ithome, comme en fait foi de manière explicite le rêve d'Épitélès. Voyant que ce site était favorable à une

---

<sup>126</sup> La fondation de Messène se présente comme la réactualisation de cultes anciens dont les Messéniens auraient gardé le souvenir. Pour N. Deshours, la légende de fondation des Mystères d'Andanie aurait servi à forger l'« identité » du nouvel État fondé en 370-369 av. J.-C. : « La légende et le culte de Messène ou Comment forger l'identité d'une cité », *REG*, 106, 1993, p. 39-60. Pausanias est lui-même très mystérieux à l'égard de cette tradition : « Ce qui concerne les Grandes Déesses [...] je ne dois rien en dire. Car je leur attribue le deuxième rang en solennité, juste après les fêtes d'Éleusis » (IV, 33, 4). Pour plus de renseignements sur ces Mystères : N. Deshours, *Les Mystères d'Andania : étude d'épigraphie et d'histoire religieuse*, Paris-Pessac, de Boccard-Ausonius, 2006.

fondation, Épaminondas consulta des devins pour savoir si les dieux approuvaient l'emplacement de la future Messène (IV, 27, 5)<sup>127</sup>. Les signes sacrés (τὰ ἱερὰ αἷσια) étant favorables, le général Thébain procéda à la fondation proprement dite de la cité. Épaminondas fit des préparatifs, ordonna d'apporter des pierres et fit venir ceux qui possédaient l'art de tracer des rues, de construire des maisons, des sanctuaires et de dresser des remparts (IV, 27, 5).

Comme pour toute fondation de cités ou de colonies dans le monde grec, des pratiques religieuses accompagnaient la naissance de Messène. Épaminondas et les Thébains offrirent un sacrifice en l'honneur de Dionysos et d'Apollon, les Argiens célébrèrent Héra d'Argos ainsi que Zeus de Némée. Les Messéniens sacrifièrent en l'honneur de Zeus *Ithomatas* et des Dioscures et leurs prêtres honorèrent aussi les Grandes Déesses et Caucon. Les Arcadiens auraient fait leur part en fournissant les victimes pour les sacrifices (IV, 27, 6). Il s'en est suivi une cérémonie hautement symbolique où les Messéniens « [...] appelèrent aussi collectivement les héros à venir habiter avec eux » (ἐπεκαλοῦντο δὲ ἐν κοινῷ καὶ ἥρωας σφισιν ἐπανήκειν συνοίκους : IV, 27, 6). Ils auraient convié Messéné, Eurytos, Aphareus et ses enfants et les Héraclides Cresphontès et Aipyros, mais invitèrent tout particulièrement Aristomène à se joindre à eux, soit l'un des grands héros de la résistance menée autrefois contre Sparte<sup>128</sup>. Cette journée était essentiellement consacrée à des sacrifices et des prières, et les jours suivants, on érigea le rempart de même que les maisons et les sanctuaires au son des flûtes béotiennes et argiennes<sup>129</sup>. La cité venait donc d'être fondée, on lui

<sup>127</sup> Cet endroit rappelle un événement marquant de l'histoire de la région, soit le retranchement des Messéniens sur l'Ithome au moment des guerres contre Sparte. Ce lieu se transforma, avec les années, en véritable symbole de la résistance messénienne. Sur la prise de l'Ithome par les Spartiates au moment de la première guerre messénienne : IV, 14, 2. Sur la révolte des Hilotes retranchés sur l'Ithome en 464 : IV, 24, 6 et Thucydide, I, 101-103. Dans les faits, cette fondation était un acte stratégique qui visait à ériger une ville fortifiée, non loin de la frontière avec la Laconie. C'est également ce que fit Épaminondas en Arcadie avec Mégalopolis.

<sup>128</sup> À propos de cette célébration : N. Deshours, *op. cit.*, p. 203.

<sup>129</sup> « Ils ne travaillaient au son d'aucune autre musique que celles des flûtes béotiennes et argiennes. Ce furent les chants de Sacadas et de Pronomos qui furent alors tout particulièrement mis en concurrence » (IV, 27, 7).

donna le nom de Messène et on repeupla aussi d'autres agglomérations de la région (IV, 27, 7).

Ce récit occupe une place singulière dans la *Périégèse* puisqu'il y a volonté d'inscrire dans la longue durée cette fondation ayant eu lieu à une époque bien plus récente que celle des autres cités. La défaite des Lacédémoniens à Leuctres, le retour des Messéniens et la fondation de Messène se présentent comme l'aboutissement de la résistance des Messéniens contre Sparte. De plus, la fondation de la cité par Épaminondas marquerait la restauration de l'ancien État mythique centré autour du premier couple royal et de leur résidence à Andanie. Cette « stratégie discursive » visait à inscrire la fondation de Messène en continuité avec la Messénie du « temps des héros », mais le récit rapporté par Pausanias montre aussi comment cette cité s'est édifiée concrètement à l'initiative d'Épaminondas. Ce passage est d'ailleurs un bon exemple de la façon dont les Grecs se représentaient la naissance d'une cité. Dans *La Cité antique* (1864), F. de Coulanges prend d'ailleurs cet exemple pour illustrer la naissance d'une ville dans le monde grec<sup>130</sup>.

On ne connaît cependant pas les sources qu'utilisa Pausanias pour construire son récit de la fondation de Messène. Le Périégète aurait-il consulté les prêtres messéniens comme le prétend F. de Coulanges ? Ou encore des auteurs de l'époque hellénistique, tels que Rhianos de Bène et Myron de Priène, que Pausanias cite au sujet des guerres messéniennes (IV, 6, 1-4) ?<sup>131</sup> Ce qui est certain, c'est que le Périégète a choisi de présenter un récit qui n'écarte ni le merveilleux, ni cette importante dimension religieuse qui est au centre de l'univers de la fondation et de la colonisation dans le monde grec<sup>132</sup>. Ces éléments

<sup>130</sup> Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, Paris, Flammarion, 1984 (1864), p. 158-159.

<sup>131</sup> Par ailleurs, Pausanias ne manque pas de mettre en doute la crédibilité du témoignage de Myron : « On peut en effet se rendre compte que Myron ne se préoccupe pas, dans toutes ses œuvres, de savoir si ce qu'il raconte semblera mensonger et incroyable, et encore moins dans cette histoire de Messénie » (IV, 6, 4).

<sup>132</sup> À ce sujet : I. Malkin, *Religion and Colonization in Ancient Greece*, Leyde, Brill, 1987.

sont par ailleurs absents du texte de Diodore qui rappelle lui aussi la naissance de Messène à l'époque classique, sans toutefois l'intégrer dans le cadre d'un récit légendaire (XV, 66, 1).

Le témoignage de Pausanias, construit vraisemblablement à partir de sources orales et écrites, présente la fondation de Messène comme un événement particulièrement significatif et encore très « vivant » pour ces Messéniens qui avaient été soumis à l'autorité de Sparte depuis l'époque archaïque. La description de la fondation n'a en soi rien de vraiment original, puisqu'elle reprend les éléments que l'on trouve dans un récit de fondation typique et dans celui d'une fondation coloniale : nombreux signes prémonitoires, consultation d'un oracle pour le choix du site, construction de la cité proprement dite et pratique de sacrifices.

Mais Pausanias ne fait pas que reprendre les éléments que l'on retrouverait dans tout bon récit de fondation. La naissance de Messène est présentée comme un retour aux origines de la Messénie telles que décrites dans les premières pages du livre IV. La cité est symbolisée par la renaissance de Messéné, la première souveraine de la région, celle à qui l'on devait l'introduction des Mystères d'Andanie dont la redécouverte annonçait la naissance de Messène. Cette naissance est symbolisée également par le rappel des héros fait par les Messéniens qui, au moment de la fondation, invitèrent ces figures importantes « à venir habiter avec eux » (ἐπανήκειν συνοίκους). Le sens de ce « rendez-vous avec l'histoire » peut se comprendre par la lecture du récit d'origine de la Messénie, qui replace dans leur contexte généalogique les souverains Messéné, Eurytos, Aphareus et ses enfants, les Héraclides Cresphontès et Aipyros. Le retour d'Aristomène renvoie, quant à lui, au rôle épique qu'il joua au moment des guerres messéniennes. L'importance que Pausanias accorde à cette fondation par Épaminondas laisse croire au possible « mirage messénien » qui traverserait le



livre IV de la *Périégèse*<sup>133</sup>. Le récit réussit du reste à brouiller les pistes chronologiques puisque le passé lointain et cette période plus récente se confondent, la naissance de Messène ressemblant encore à bien des égards aux récits de fondations anciennes.

### *Mégalopolis*

Venons-en maintenant à la fondation de la cité de MÉGALOPOLIS, cette « Grande cité » (Μεγάλη πόλις) située en Arcadie en plein coeur du Péloponnèse et dont Pausanias rappelle les origines au livre VIII. Contrairement à Messène, fondée à la même époque par Épaminondas, Mégalopolis ne fait pas l'objet d'un récit qui ferait d'elle une fondation mythique ou légendaire ; le Périégète présente plutôt la description technique d'un synoecisme. Il rappelle qu'elle est « la plus récente des cités » (νεωτάτη πόλεων), non seulement d'Arcadie mais aussi de toute la Grèce, à l'exception de celles qui sont apparues à l'époque de la domination romaine (VIII, 27, 1). Bien que récente dans l'histoire du Péloponnèse, Mégalopolis était en ruine au moment du passage de Pausanias. À la fois berceau de l'humanité, lieu de fondation de la première *polis* (Lykosoura), l'Arcadie était aussi caractérisée par la présence de cette cité récente marquée toutefois par le passage du temps. L'itinéraire de Pausanias à travers le Péloponnèse permet ainsi de suivre le processus historique associé à la naissance d'une cité et à son déclin.

La fondation de Mégalopolis, comme celle de Messène, s'inscrit dans le contexte de la victoire des Thébains à la bataille de Leuctres. Pausanias précise que les origines de la cité remonteraient à l'archontat de Phrasikleidès à Athènes et à la deuxième année de la 102<sup>e</sup> olympiade, soit en 371-370 av. J.-C.<sup>134</sup> Le synoecisme qui est à l'origine de Mégalopolis était avant tout un acte stratégique

<sup>133</sup> J. Auberger, « Pausanias et les Messéniens : une histoire d'amour ! », *REA*, 94, 1992, p. 197.

<sup>134</sup> D'après le témoignage de Diodore (XV, 72, 4), la fondation de Mégalopolis remonterait plutôt aux années 368-367 av. J.-C.

qui permettait de contrer les voisins lacédémoniens en construisant une ville fortifiée à la frontière de la Laconie, à l'image de Messène mais aussi de ce qu'avaient entrepris les Argiens. Ces derniers, « plus anciennement » (παλαιότερα), s'étaient regroupés et avaient annexé les populations de Tirynthe, Hysiai, Ornées, Mycènes et Midée, de même que les autres « villes insignifiantes » (πόλις οὐκ ἀξιόλογον) de l'Argolide, afin de contrer les Lacédémoniens (VIII, 27, 1)<sup>135</sup>.

La naissance de cette cité arcadienne, dont le nom même de Μεγάλη πόλις évoque l'absence d'éponyme mythique ou légendaire, s'inscrit dans une perspective historique, caractérisée par la présence d'un fondateur qui initia un regroupement de cités ou de villages, soit Épaminondas : « On pourrait à bon droit appeler fondateur de la cité le Thébain Épaminondas : c'est lui, en effet, qui poussa les Arcadiens à habiter ensemble [...] » (Τῆς πόλεως δὲ οἰκιστὴς Ἐπαμινώνδας ὁ Θηβαῖος σὺν τῷ δικαίῳ καλοῖτο ἄν· τοὺς τε γὰρ Ἀρκάδας οὗτος ἦν ὁ ἐπεγείρας ἐς τὸν συνοικισμὸν : VIII, 27, 2). Épaminondas envoya des hommes de l'armée thébaine pour défendre les Arcadiens au cas où les Lacédémoniens en viendraient à empêcher la fondation de la ville. Pausanias présente ensuite la liste des fondateurs en fonction de leur ville ou région d'appartenance : Tégée (Timon, Proxénos), Mantinée (Lykomédès, Hopoléas), Kleitor (Kléolaos, Akriphios), Ménale (Eukampidas, Hiéronymos) et Parrhasie (Possikratès, Théoxénos : VIII, 27, 2).

Vient ensuite la liste des cités arcadiennes opposées aux Lacédémoniens qui participèrent à la fondation, prêtes à quitter leur patrie (πατρίς). Parmi ces cités (πόλεις)<sup>136</sup> qui firent partie du synoecisme de Mégalopolis, Pausanias distingue celles qui se sont jointes au rassemblement de celles qui ont été amenées

<sup>135</sup> « Tel est l'esprit dans lequel les Arcadiens accomplissaient leur synoecisme (συνεκίζοντο) » (VIII, 27, 2).

<sup>136</sup> Bien que Pausanias utilise ici le terme de πόλεις, l'Arcadie est caractérisée par la présence du type d'organisation politique que l'on nomme *ethnos* (tribu).

de force à prendre part à la fondation de la nouvelle cité (VIII, 27, 3-6)<sup>137</sup>. Il énumère 39 *poleis*, contrairement à Diodore (XV, 72, 4) qui mentionne pour sa part 20 *kômai* ou villages. Certains des habitants de Trapézonte partirent en direction du Pont-Euxin<sup>138</sup> et malgré la désobéissance des gens de Lykosoura, les Arcadiens les épargnèrent puisqu'ils s'étaient rendus dans le sanctuaire de Desponia et aussi grâce à Déméter (VIII, 27, 6).

Pausanias poursuit ensuite son récit en présentant brièvement l'histoire de la cité au IV<sup>e</sup> et au III<sup>e</sup> s., puis un exposé géographique de la région de Mégalopolis et une description des monuments de la cité (VIII, 30, 2). Bien qu'offrant plusieurs sanctuaires et monuments dignes de mention, la cité avait perdu à l'époque de Pausanias son lustre et sa grandeur, ce qui amène le voyageur à réfléchir sur le destin des cités, qui sont amenées, un jour ou l'autre, à disparaître :

Si Mégalopolis – que les Arcadiens avaient fondée en commun avec tout leur zèle et en qui les Grecs avaient placé les plus grands espoirs – se trouve maintenant dépouillée de toute sa parure et de son ancienne prospérité, si en majeure partie elle n'est plus que ruines, je ne m'en suis nullement étonné [...] (VIII, 33, 1)<sup>139</sup>.

Εἰ δὲ ἡ Μεγάλη πόλις προθυμία τε τῇ πάσῃ συνοικισθεῖσα ὑπὸ Ἀρκάδων καὶ ἐπὶ μεγίσταις τῶν Ἑλλήνων ἐλπίσιν εἰς αὐτὴν κόσμον τὸν ἅπαντα καὶ εὐδαιμονίαν τὴν ἀρχαίαν ἀφήρηται καὶ τὰ πολλὰ ἐστὶν αὐτῆς ἐρείπια ἐφ' ἡμῶν, θαῦμα οὐδὲν ἐποίησάμην [...] (VIII, 33, 1)

Pausanias fait ensuite quelques remarques sur le destin des cités et la volonté divine qui crée sans cesse du nouveau et remet toujours en question les acquis<sup>140</sup>. L'histoire de la Grèce et l'histoire d'ailleurs est là pour en témoigner, Mycènes et

<sup>137</sup> Les habitants de Lykoa, Trikolonoi et Lykosoura auraient fait défection (VIII, 27, 5).

<sup>138</sup> Pausanias propose un rapprochement toponymique entre Trapézonte de l'Euxin et Trapézonte en Arcadie (VIII, 27, 6), alors que la cité du Pont aurait été fondée par les gens de Sinope (Xénophon, *Anabase*, IV, 8, 22).

<sup>139</sup> On trouve également chez Thucydide une réflexion sur la transformation ou le destin des cités : « Supposons, en effet, que Sparte soit dévastée et qu'il subsiste seulement les temples avec les fondations des édifices : après un long espace de temps, sa puissance soulèverait, je crois, par rapport à son renom, des doutes sérieux chez les générations futures [...] » (I, 10).

<sup>140</sup> « [...] la volonté divine est de créer sans cesse du nouveau et que, de la même façon, la Fortune transforme toutes choses, ce qui est fort et ce qui est faible, ce qui naît et ce qui meurt, et qu'elle régit le monde à sa fantaisie avec une implacable nécessité » (VIII, 33, 1).



Ninive ayant été détruites et désertées, Thèbes, réduite à quelques habitants. D'autres cités autrefois florissantes, comme Thèbes en Égypte et l'Orchomène des Minyens, sont beaucoup moins prospères. L'île de Délos était pour sa part dépeuplée à l'exception des Athéniens qui s'occupaient de son sanctuaire<sup>141</sup>. À Babylone, on ne trouve plus que le sanctuaire de Bel et un rempart, comme à Tirynthe<sup>142</sup> : la « puissance divine les a réduites au néant » (ἐποίησεν ὁ δαίμων εἶναι τὸ μηδέν : VIII, 33, 3).

La Fortune (Τύχη) a cependant favorisé la grandeur (μέγεθος) et la prospérité (εὐδαιμονία) d'Alexandrie en Égypte et de Séleucie sur l'Oronte, deux cités plus récentes de fondation. Le Périégète achève sa présentation en rappelant la disparition de Chrysé près de Lemnos, alors que Hiéra près de Théra serait sortie des flots<sup>143</sup>. Les cités humaines étaient ainsi soumises au changement et au passage du temps : « Tant les choses humaines sont éphémères et sans nulle stabilité » (Οὕτω μὲν τὰ ἀνθρώπινα πρόσκαιρά τε καὶ οὐδαμῶς ἔστιν ἐχυρά : VIII, 33, 4). Le passage du Périégète en Arcadie l'amène à réfléchir sur les « récits des Grecs » (VIII, 8, 3), sur l'ancienneté des traditions arcadiennes ainsi que sur les origines de la civilisation et des cités. La fin de sa description de Mégalo polis montre un Pausanias soucieux du rapport entre le passé et le présent, préoccupé par la question des lointaines origines des cités, mais aussi par leur destin, leur évolution dans le temps, une pensée sans doute d'autant plus vive dans une région qui est aussi la plus ancienne.

Cette réflexion était déjà présente chez Hérodote qui, dans l'ouverture de ses *Histoires* (I, 5), précise que son ouvrage porte sur les petites, comme sur les grandes cités, les unes ayant été pour la plupart des grandes cités par le passé, les autres ayant été plus petites à l'origine. L'historien des guerres médiques remarque également l'instabilité qui caractérise la prospérité humaine, ce qui

<sup>141</sup> Voir aussi : III, 23, 3-5.

<sup>142</sup> Seul le mur de Tirynthe subsistait lors du passage de Pausanias (II, 25, 8).

<sup>143</sup> Peut-être à la suite d'une éruption volcanique : Plin, *Histoire naturelle*, II, 202.



l'amène, comme Pausanias, à s'intéresser à la fois aux grandes et aux plus petites cités<sup>144</sup>. Le *topos* du déclin des cités peut également se lire, sur un autre ton, chez Lucien qui, dans son *Charon*, mentionne sensiblement les mêmes cités que le Périégète, soit Ninive, Babylone, Mycènes, Cléonai en Argolide et Ilion. Lucien utilise aussi le parallèle des « affaires humaines » et il fait dire par Hermès que les villes meurent à l'image des hommes, les fleuves également, comme c'est le cas de l'Inachos en Argolide (*Charon*, 23, 3-5).

Les passages que Pausanias consacre à la naissance et au déclin de Mégalopolis se distinguent sur plusieurs points de ceux qui se rapportent à Messène, ne présentant guère une structure mythique et suscitant davantage un exposé technique, suivi d'une réflexion sur le destin des cités. Bien qu'elle soit alors en ruine, Pausanias s'intéresse à cette « Grande cité » et à ses origines qui remontent à l'époque classique. Les différentes cités qui participèrent à la fondation de Mégalopolis ne conservaient pas moins leur antique renommée, comme on a pu l'observer tout au long du livre VIII, les cités arcadiennes se situant aux origines de la Grèce. Peut-être y avait-il aussi cette croyance qu'une cité ainsi fondée, sans le cadre rituel habituel, n'aurait pas le même destin que les autres.

### 3.4.2 Colonies

Messène et Mégalopolis ne sont pas les seules cités qui remontent à une époque récente dans l'histoire du Péloponnèse et la *Périégèse* présente quelques passages rappelant la présence romaine en sol grec<sup>145</sup>. Bien que Pausanias n'ait

<sup>144</sup> « [...] et j'avancerai dans la suite de mon récit, parcourant indistinctement les grandes cités des hommes et les petites ; car, de celles qui jadis étaient grandes, la plupart sont devenues petites ; et celles qui étaient grandes de mon temps étaient petites autrefois ; persuadé que la prospérité humaine ne demeure jamais fixée au même point, je ferai donc mention également et des unes et des autres » (Hérodote, I, 5).

<sup>145</sup> Sur l'attitude de Pausanias à l'égard de Rome : K. W. Arafat, *Pausanias' Greece, Ancient Artists and Roman Rulers*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1996 ; A. Jacquemin, « Pausanias et les empereurs romains », *Ktèma*, 21, 1996, p. 29-42 ; Y. Lafond, « Pausanias et l'histoire du Péloponnèse depuis la conquête romaine », *Pausanias historien : huit*

pas comme objectif de montrer les différentes phases de l'occupation romaine du Péloponnèse, qui s'étend depuis la chute de la monarchie macédonienne jusqu'à la consolidation de l'Empire et de la province d'Achaïe<sup>146</sup>, on note dans les livres II et VII quelques mentions concernant la présence de colonies romaines en Corinthie avec Corinthe, et en Achaïe avec Patras. Ces colonies remontent à la fin de l'époque républicaine et au début de l'époque impériale. César puis Auguste ont donné naissance en Grèce à des colonies composées de vétérans qui servaient à assurer une présence militaire, politique et économique, notamment à travers le Péloponnèse, centre stratégique de la province d'Achaïe. Il ne s'agit pas ici de fondations *ex nihilo*, mais plutôt de restauration ou de refondation d'anciennes cités<sup>147</sup>. C'est le cas de CORINTHE qui devint une colonie romaine à l'époque de César (*Colonia Laus Iulia Corinthiensis*), soit en 46 av. J.-C. Pausanias note que ses habitants, des colons envoyés par Rome (II, 1, 2), étaient les plus récemment installés dans le Péloponnèse (V, 1, 2), bien qu'Auguste ait ultérieurement fait venir des colons du côté de Patras.

Pausanias ne précise pas les circonstances de la fondation de Corinthe, mais rappelle brièvement dans quelles circonstances la ville fut détruite par les Romains en 146 av. J.-C.<sup>148</sup> C'est Mummius qui commandait alors les troupes de Rome et, au siècle suivant, César, « dit-on » (λέγουσιν), aurait refondé (ἀνοικίσαι) la ville (II, 1, 2). La population de Corinthe était composée de colons

---

*exposés suivis de discussions*, préparés et présidés par J. Bingen, Vandoeuvres-Genève, Fondation Hardt, 1996, p. 167-205 ; P. Veyne, « L'identité grecque contre et avec Rome : 'collaboration' et vocation supérieure », *L'Empire gréco-romain*, Paris, Seuil, 2005, p. 163-257.

<sup>146</sup> Pausanias accorde surtout son attention sur les événements entourant la conquête romaine de la Grèce, jusqu'au sac de Corinthe par Mummius en 146 av. J.-C. On trouve au livre VII (7, 7-16, 10) de la *Périégèse* un long exposé sur les conflits entre Grecs et Romains durant la première moitié du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. Voir : Y. Lafond, *loc. cit.*, p. 196.

<sup>147</sup> M. Sartre, *L'Orient romain, Provinces et sociétés provinciales en Méditerranée orientale d'Auguste aux Sévères (31 avant J.-C. – 235 après J.-C.)*, Paris, Seuil, 1997 (1991), p. 109. Voir aussi : A. Rizakis, « Les colonies romaines des côtes occidentales grecques. Populations et territoires », *DHA*, 22, 1, 1996, p. 255-324.

<sup>148</sup> Strabon offre plus d'information sur la fondation de cette colonie, en précisant notamment qu'elle était surtout composée d'affranchis et que les nouveaux arrivants se mirent à fouiller les ruines et les tombeaux de la ville à la recherche d'objets, tels que des terres cuites et des sculptures (VIII, 6, 23).

romains et non d'anciens Corinthiens (II, 1, 2), car Pausanias précise plus loin que la cité aurait été détruite par les Romains et sa population, exterminée (II, 3, 7). C'est d'ailleurs ce qui expliquerait le fait qu'à Corinthe les sacrifices offerts en l'honneur des enfants de Médée n'étaient plus pratiqués, au même titre que l'habitude de couper les cheveux des enfants et de les habiller de noir (II, 3, 7).

Du côté de l'Achaïe, c'est Auguste qui refonda PATRAS sur le site de l'ancienne cité grecque. L'empereur y établit une colonie (*Colonia Augusta Achaica Patrensis* ou *Colonia Aroe Augusta Patrensis*) vers 15 av. J.-C.<sup>149</sup>, colonie qui se présente cette fois sous la forme d'un synoecisme. Pausanias est une fois de plus avare de détails concernant les circonstances de cette fondation, mentionnant au passage qu'Auguste installa sa colonie à cet endroit parce qu'il était situé près du littoral, ou encore pour une autre raison (κατ' ἄλλην τινὰ αἰτίαν : VII, 18, 7). L'empereur réunit les habitants d'autres agglomérations, dont ceux de Rhypes, qu'Auguste avait fait raser (VII, 18, 7)<sup>150</sup>. Les cités de Dymé et Pharai auraient également participé au synoecisme de Patras (VII, 17, 5 ; 22, 1). Auguste octroya la liberté aux habitants de cette cité, de même que les privilèges que l'on accordait d'ordinaire aux colons romains (VII, 18, 7).

La refondation de Patras présente quelques différences avec celle de Corinthe par César. La cité d'Achaïe a été peuplée non seulement par des colons ou des vétérans romains, mais aussi par des Grecs qui vivaient dans les environs. Cette refondation prit la forme d'un synoecisme sur le site même de l'ancienne cité grecque<sup>151</sup> et la présence de populations locales favorisait la revalorisation de certains cultes. L'empereur est reconnu pour avoir implanté un culte en l'honneur de l'Étolienne Artémis *Laphria*, dont le temple se trouvait sur l'acropole de Patras

<sup>149</sup> Y. Lafond note qu'il est difficile de dater avec certitude la fondation de cette colonie (entre 16-14 av. J.-C. ?) : in Pausanias, *Livre VII*, p. 170.

<sup>150</sup> Pausanias rapporte d'abord un « diocisme » dans le contexte de la guerre contre les Galates et de la présence des habitants de Patras en Étolie. À leur retour, ils habitèrent ces agglomérations : Mésatis, Anthéia, Boliné, Argyra et Arba (VII, 18, 6). L'historicité de ce « diocisme » n'est cependant pas attestée et peut-être Pausanias l'aurait-il confondu avec un événement lié à la guerre d'Achaïe. Voir : Polybe, XXXVIII, 16, 4.

<sup>151</sup> K. W. Arafat, *op. cit.*, p. 207-208 ; Y. Lafond, in Pausanias, *Livre VII*, p. 171.



(VII, 18, 8). Ce geste rappelle que les Ioniens de l'ancienne Patras vouaient un culte à Artémis *Triclaria*, celle des « trois terroirs », soit les trois localités autrefois réunies par Patreus (VII, 19, 1, 4, 6 ; 22, 11)<sup>152</sup>.

Le texte de Pausanias fait allusion à César et à Auguste sans qu'ils soient présentés comme des héros fondateurs. Au livre V (1, 2 ; 25, 1), César est nommé en tant que *basileus*, tout comme Auguste au livre II (17, 3). César est aussi présenté comme l'oikiste de Corinthe et de Carthage (II, 3, 1), et comme le « fondateur de l'actuel régime politique de Rome » (ὅς πολιτείαν ἐν Ῥώμῃ πρῶτος τὴν ἐφ' ἡμῶν κατεστήσατο : II, 1, 2) utilisant un vocabulaire à la fois « moderne » et « laïc ».

Nous savons par ailleurs que les fondations romaines étaient accompagnées de rituels comme celui de l'installation du *groma*, soit l'instrument qui permettait d'arpenter la ville, ou encore du *mundus*, cette fosse axiale dans laquelle les colons apportaient des offrandes<sup>153</sup>. Les colonies césariennes devaient servir la promotion de l'*imperator* et cette idée se retrouve dans l'idéologie impériale à partir du règne d'Auguste. Certains passages de l'*Énéide* de Virgile montrent d'ailleurs un rapprochement entre le territoire de l'Épire et deux personnages associés aux origines de Rome, soit Énée et Dardanos<sup>154</sup>. Rappelons que le poète fait aussi accoster Énée non loin de Nicopolis (II, 276), cité fondée par Auguste en 31 av. J.-C., symbolisant la victoire d'Actium.

<sup>152</sup> Y. Lafond, « Pausanias et le panthéon de Patras : l'identité d'une cité grecque devenue colonie romaine », *Les Panthéons des cités, des origines à la 'Périégèse' de Pausanias*, V. Pirenne-Delforge (éd.), Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 1998, p. 195-208.

<sup>153</sup> M. E. H. Walbank, « The Foundation and Planning of Early Roman Corinth », *JRA*, 10, 1997, p. 116-117. Voir aussi : J. Rykwert, *The Idea of a Town, The Anthropology of Urban Form in Rome, Italy and the Ancient World*, Cambridge-Massachusetts, MIT Press, 1988 (1976). E. Chaix identifia une monnaie de Patras de l'époque d'Auguste qui représentait un personnage (un prêtre ?) tenant un *vexillum* et traçant les limites de la colonie avec une charrue tirée par des bœufs : *Description de onze cents monnaies impériales grecques et coloniales latines*, Paris, C. van Peteghem, 1889, p. 42.

<sup>154</sup> *Énéide*, III, 291-293 et 500-505. Voir aussi : A. Rizakis, *loc. cit.*, p. 259.



Devons-nous nous surprendre de la place relativement négligeable que Pausanias accorde aux traditions relevant de la fondation des colonies romaines en sol grec ? Il ne faut pas oublier que ces cités étaient le résultat de la domination romaine et que les sentiments de Pausanias étant peu favorables à cette conquête, l'installation de colonies dans le Péloponnèse ne pouvait lui sembler à proprement parler « dignes de mémoire ». Son intérêt pour les lointaines origines des cités grecques, pour les monuments anciens également, l'amène à accorder une place plus discrète, mais néanmoins présente, à cette réalité qui lui était contemporaine<sup>155</sup>.

Il est d'ailleurs important de noter l'absence dans la *Périégèse* de références à la colonie romaine de DYMÉ en Achaïe. Alors que Pausanias note que Dymé aurait été rattachée à Patras au moment du synoecisme d'Auguste (VII, 17, 5), Strabon mentionne la présence de son temps d'une colonie romaine à Dymé (VIII, 7, 5 ; XIV, 3, 3)<sup>156</sup>. Elle aurait été peuplée notamment par des pirates ciliciens en 67 av. J.-C. à l'initiative de Pompée et César aurait probablement refondé la colonie en 44 av. J.-C. Volontairement ou non, le Périégète aurait omis de mentionner cette présence romaine en sol péloponnésien<sup>157</sup>. Les quelques références aux colonies romaines, celles de Corinthe et de Patras, montrent néanmoins la volonté d'inscrire la *Périégèse* dans un cadre chronologique global allant d'une époque ancienne, celle dans laquelle s'inscrit l'origine des régions et de la plupart des cités du Péloponnèse, jusqu'à l'époque de la domination romaine de la Grèce<sup>158</sup>. Il faut dire que Corinthe et Patras, vu leur importance, ne pouvaient être passées sous silence.

<sup>155</sup> Y. Lafond, *loc. cit.*, p. 183-184.

<sup>156</sup> Voir aussi : Pline, *Histoire naturelle*, 4, 13 ; Plutarque, *Vie de Pompée*, 28, 7.

<sup>157</sup> Y. Lafond, *loc. cit.*, p. 183-184. Voir aussi le commentaire de l'auteur : in Pausanias, *Livre VII*, p. 158-159.

<sup>158</sup> « Certes, le Périégète néglige les marques spécifiques de la présence romaine dans le Péloponnèse, mais son témoignage n'est pas dépourvu de conscience historique » : Y. Lafond, *loc. cit.*, p. 197.

### 3.5 Conclusion

Toutes les cités du Péloponnèse ne sont pas nées à une époque mythique ou légendaire par l'action de héros fondateurs. La description du Péloponnèse de Pausanias offre un précieux témoignage concernant la fondation des cités de Messène et de Mégalopolis par le général thébain Épaminondas à l'époque classique. À partir de ces deux récits de fondation, l'on sent que le Périégète était bel et bien conscient de la double dimension légendaire et historique associée au phénomène de la fondation des cités dans le monde grec. De cette « mémoire vivante » rapportant la naissance de Messène au passé révolu de Mégalopolis, davantage marquée par le passage du temps, l'itinéraire de Pausanias à travers le Péloponnèse invite à réfléchir sur les différents modes de représentation du monde de la cité, de ses origines, mais aussi de son évolution dans le temps.

Aux côtés des nombreuses fondations anciennes qui parsèment le territoire du Péloponnèse, la *Périégèse* laisse place à des traditions plus récentes rapportant la naissance de nouvelles cités ou colonies sur le territoire de la Méditerranée grecque. Les récits de fondation présentés dans ce chapitre permettent de voyager dans le temps, mais aussi dans l'espace des cités, l'histoire ancienne et plus récente du Péloponnèse étant marquée d'un côté par l'arrivée de souverains étrangers sur son territoire, pensons ici à Persée et Danaos, voire par l'arrivée de conquérants comme le veut la tradition du retour des Héraclides et de l'arrivée des Doriens, et d'un autre côté, par le départ de certains Grecs de leur terre d'origine, qui deviendront les fondateurs de colonies à travers le pourtour méditerranéen.

La perception que les Grecs avaient de leur histoire ancienne est profondément marquée par l'idée du voyage ou du déplacement, de tout un groupe ou d'un seul individu, et ce depuis les Grecs devant Troie en passant par ces Ioniens qui partirent coloniser la côte de l'Asie Mineure. Des errances aux voyages héroïques, sans oublier les récits de migrations, d'exils et de colonisation, les Grecs ont développé un ensemble de récits et de schémas narratifs qui, entre autres, permettaient de mettre en scène les thèmes de l'appropriation d'un

territoire et du pouvoir, des luttes fratricides entre familles dirigeantes ou encore des relations entre les Grecs et les populations locales.

Ces traditions complètent le portrait géographique, littéraire et historique du Péloponnèse tel qu'il se dégage de la *Périégèse*<sup>159</sup>. L'intérêt de Pausanias pour la Grèce l'amène aussi à se tourner vers d'autres régions, étant lui-même originaire d'Asie Mineure. À ses yeux, ces traditions sont « dignes de mémoire » et il les rapporte, comme on a pu l'observer à travers les quelques mentions concernant les cités coloniales qui l'amènent à quitter temporairement le territoire péloponnésien. C'est le cas en Laconie avec Théra et Tarente, en Messénie avec Zancle-Messène, et avec les traditions qui permettaient de créer un rapprochement entre l'Arcadie et les origines de Rome. L'excursus ionien du livre VII occupe une place à part et révèle chez Pausanias la volonté de rappeler un ensemble de traditions reliées à la fois à l'histoire ancienne de l'Achaïe, de l'Attique et de l'Ionie.

Il s'en dégage un véritable portrait de l'histoire ancienne et plus récente du Péloponnèse. On constate que cette région du monde grec était tant un territoire peuplé d'autochtones qu'une zone de passage vers d'autres régions du monde grec, Rome notamment, une zone d'installation de peuples ou encore, un lieu de départ vers d'autres horizons. La *Périégèse* permet de faire la synthèse de tous ces éléments et montre, par le fait même, en quoi ce Péloponnèse fortement avancé dans la Méditerranée peut être perçu comme un véritable creuset civilisationnel pour l'ensemble du monde grec.

Des fondations anciennes aux fondations plus récentes, marquées par des mouvements de populations et par la naissance de colonies, les récits rapportés par Pausanias conservent, sans véritable solution de continuité cependant, leur « structure mythique » ou légendaire principalement caractérisée par la présence

---

<sup>159</sup> R. Baladié note également chez Strabon le réflexe du géographe qui tend à sortir des frontières du Péloponnèse pour se tourner vers d'autres territoires dont l'histoire était liée à celle de la péninsule : *Le Péloponnèse de Strabon, Étude de géographie historique*, Paris, Les Belles Lettres, 1980, p. 2.

du modèle héroïque<sup>160</sup>. C'est ce que l'on constate au livre IV, lorsque le Périégète intègre la fondation de Messène à un récit légendaire ayant une forte connotation religieuse et symbolique. Mais il n'écarte pas complètement un traitement plus historique du phénomène de la fondation des cités, comme en témoigne le récit rapportant la naissance de Messène et l'érection de ses bâtiments. Le même constat est à faire du côté de Mégalopolis où l'on voit, à l'initiative d'Épaminondas, se rassembler les différentes localités qui ont donné forme à la nouvelle cité arcadienne.

---

<sup>160</sup> Bien qu'il n'écarte pas la dimension légendaire concernant ces fondations, il semble que Pausanias n'en conserve pas moins un certain souci de vraisemblance. En Ionie, il met de côté les traditions voulant que les Amazones aient fondé des cités à cet endroit. Strabon rappelle que ces femmes guerrières sont reconnues pour être à l'origine d'Éphèse, de Smyrne, de Kymé et de Myriné, comme en témoigne la présence de leur tombeau (XI, 5, 3-4). Le géographe note également que la plupart des traditions au sujet des Amazones sont de l'ordre du merveilleux et de l'invraisemblance.



## CHAPITRE IV

### COMPOSANTES NARRATIVES ET REPRÉSENTATIONS DES ORIGINES

À Chios, le tombeau d'Oinopion fournit tout à la fois une vue et des légendes particulières sur les exploits d'Oinopion (Pausanias, VII, 5, 13)<sup>1</sup>.

Des fondations anciennes aux fondations plus récentes, celles de Messène, de Mégalo polis et des colonies romaines, Pausanias présente un nombre considérable de références aux origines des cités tout au long de son itinéraire péloponnésien, offrant au détour quelques excursus qui conduisent le lecteur à l'extérieur du continent. Ces données en apparence composites sont néanmoins constituées d'éléments récurrents, de structures narratives et de modes de représentation qui sont propres aux récits de fondation dans le monde grec, comme il en sera question à travers ce chapitre, mais que Pausanias adapte d'une certaine façon à ses objectifs et à ceux de la *Périégèse*.

Ces traditions font l'objet d'une transmission, mais aussi d'une recomposition de la part du Périégète dans le cadre de son parcours d'une région et d'une cité à l'autre, en fonction de critères de sélection, de certaines préférences, en plus de relier à l'occasion certaines traditions aux monuments qui rappelaient par exemple la présence de héros fondateurs dans l'espace des cités. Ce quatrième chapitre propose une analyse du *topos* des origines dans la *Périégèse*, en s'intéressant d'abord aux principales composantes des récits de fondation, à leur architecture narrative, afin de mieux comprendre ce qu'ils permettent de voir, ce qu'ils révèlent également quant à la position qu'adopte Pausanias à leur égard. Nous aborderons ensuite la question des liens qui se nouent à travers son texte entre les traditions et les descriptions de monuments qui renvoient au temps de l'origine des cités du Péloponnèse.

---

<sup>1</sup> Χλοῖς δὲ ὁ τοῦ Οἰνοπίωνος τάφος θεῶν τε παρέχεται καὶ τινὰς καὶ λόγους ἐς τοῦ Οἰνοπίωνος τὰ ἔργα (VII, 5, 13).

#### 4.1 Dire les origines

En entamant sa *Périégèse* au livre I, Pausanias se propose de mettre par écrit une « composition » (*sungraphè*), de rassembler les principales traditions et de présenter les monuments qui, à ses yeux, décrivent le mieux les régions et les cités qu'il s'apprête à visiter (I, 39, 3), intention qu'il réitère au moment de son passage à Sparte (III, 11, 1). S'intéressant surtout à ce qui est « digne de mémoire » ou « digne de mention », Pausanias emploie alternativement la narration et la description, afin de faire voir et entendre les lieux visités, leur histoire et leurs principaux monuments. C'est dans ce contexte qu'il faut lire et comprendre les références au temps des origines, celles des régions et des cités du Péloponnèse, ou ce que l'on appelle ici les « récits de fondation ».

Ces *logoi*, Pausanias les rapporte sans vraiment les commenter, sans en montrer la « structure », sans en révéler les nombreux référents culturels auxquels ils renvoient. « Ethnographe de l'intérieur » diront certains<sup>2</sup>, le Périégète se présente comme le médiateur des traditions qui étaient véhiculées par les Grecs, sans que cela l'empêche de proposer aussi un travail de mise en forme, de recomposition en tant qu'écrivain. Une chose est certaine, c'est que la méthode de Pausanias et ses critères d'objectivité ne sont pas les nôtres, comme en témoignent les non-dits ou les sous-entendus qui traversent l'ensemble de son œuvre. Le travail de commentaire ici proposé consiste essentiellement à organiser, à mettre en ordre les éléments qui se trouvent de façon éparse dans la *Périégèse*, à en révéler la cohérence, tout en gardant en tête les intentions probables de Pausanias et les contextes dans lesquels s'inscrit son voyage à la fois concret et littéraire à travers les cités.

---

<sup>2</sup> S. E. Alcock, « Landscapes of Memory and the Authority of Pausanias », *Pausanias historien : huit exposés suivis de discussions*, préparés et présidés par J. Bingen, Vandoeuves-Genève, Fondation Hardt, 1996, p. 242 (voir également la discussion entre F. Chamoux et S. E. Alcock, p. 268-269).

#### 4.1.1 Le nom

À première vue, on constate que la *Périégèse* est parsemée de noms propres, noms de lieux et de personnes, qui servent de toile de fond et qui permettent de personnifier, d'habiter les régions et cités visitées, de décrire et de faire voir leurs paysages faits de montagnes, de cours d'eau et de nombreuses curiosités qui attirent le regard et l'attention du voyageur. Mentions ponctuelles ou listes, l'usage des noms dénote un effort de représentation, de classement que l'on trouve dès les premières œuvres de la littérature grecque, que l'on pense au *Catalogue des vaisseaux*, ou encore à la liste du nom des Néréides que l'on peut lire chez Homère (*Iliade*, XVIII, 39-49) ou chez Hésiode (*Théogonie*, 240-264). La mythographie ou la « mythologie grecque » s'est en grande partie construite autour des principes de la personnification, de la filiation, de la généalogie, de la parenté et il n'est pas étonnant de constater la présence de ces principes dans les récits qui proposent d'expliquer l'origine des différentes régions du monde habité, de même que l'origine des premières cités<sup>3</sup>.

Les récits de fondation s'inscrivent globalement dans une démarche étiologique et les Grecs ont clairement manifesté le besoin d'identifier les lieux dans lesquels ils vivaient par un nom découlant d'un personnage divin, héroïque ou historique, faisant passer la nature à la culture<sup>4</sup>. Dans le contexte de la fondation des cités, le recours à l'éponymie permet très souvent de remonter à une origine humaine ou héroïque, bien que l'explication étymologique demeure aussi une hypothèse valable aux yeux de Pausanias. Par exemple au livre VII, il mentionne que la région de l'Achaïe, autrefois appelée Aigialos, tirait son nom du « littoral » (αἰγιαλός) qui la caractérise, mais les Sicyoniens affirmaient plutôt

<sup>3</sup> É. A. Moutsopoulos, « Généalogies et structures de parenté dans la mythologie grecque », *Kernos*, 19, 2006, p. 31-34.

<sup>4</sup> M. Delcourt, *Légendes et cultes de héros en Grèce*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992 (1942), p. 7 ; M. C. Herrero Ingelmo, « Héroes epónimos en Pausanias », *Scripta antiqua : in honorem Ángel Montenegro Duque et José María Blázquez Martínez*, S. Crespo Ortiz de Zarate et A. Alonso Ávila (éd.), Valladolid, S. Crespo Ortiz de Zarate-A. Alonso Ávila, 2002, p. 125.



que son nom provenait d'Aigialeus qui régna jadis sur la Sicyonie (VII, 1, 1). En Arcadie, près de Lykosoura, les monts Nomiens devaient vraisemblablement leur appellation à la présence des pâturages (νομαί) de Pan, mais les Arcadiens y reconnaissaient, quant à eux, le nom d'une nymphe (VIII, 38, 11). Ainsi, derrière l'appellation d'un lieu se cachent parfois un roi, une nymphe, ou encore un élément naturel provenant du paysage. Explications étymologiques et traditions locales cohabitent à l'occasion sans contradiction apparente aux yeux de Pausanias, comme si l'essentiel était dans certains cas de pouvoir fournir une explication, de pouvoir la dire et de donner du même coup un acte de naissance officiel à la présence grecque.

Derrière le nom des cités du Péloponnèse se cache bien souvent le nom de son fondateur. Les récits d'origines recourent fréquemment à l'éponymie qui fait, en principe, dériver le nom de la cité à partir de celui du héros fondateur. À la lecture de la *Périégèse*, on constate la présence de héros éponymes répartis sur tout le territoire du Péloponnèse, l'éponymie étant visiblement le moyen le plus fréquent pour expliquer le nom d'une cité<sup>5</sup>. Les noms des cités du Péloponnèse dérivent souvent de noms masculins, mais on observe également la présence de quelques dénominations féminines. Au livre IX, Pausanias note d'ailleurs au sujet des Béotiens que leurs cités ont été nommées à partir de noms d'hommes, mais la plupart à partir de noms de femmes (καλοῦνται δὲ κατὰ πόλεις ἀπὸ τε ἀνδρῶν καὶ τὰ πλείω γυναικῶν : IX, 1, 1). Dans le cas du Péloponnèse, on trouve très peu d'héroïnes fondatrices, celles-ci faisant plutôt figure d'exception. C'est le cas de Messénie qui donna son nom à la cité de Messène (αὐτῇ μὲν δὴ τῇ πόλει Μεσσήνην ἔθεντο ὄνομα : IV, 27, 7) et à qui les Messéniens consacrèrent un temple (ναός : IV, 31, 11). À Mantinée, on trouve Antinoé qui aurait refondé la cité à la suite de son fondateur éponyme, Mantineus, et cette

---

<sup>5</sup> On peut par ailleurs présumer que, dans les faits, les Grecs auraient nommé leurs héros fondateurs à partir de toponymes préexistants : M. C. Herrero Ingelmo, *loc. cit.*, p. 127.



héroïne aurait eu droit à un tombeau près de l'*Hestia Koinè* au centre de la cité (« Foyer commun » : VIII, 8, 4 ; 9, 5).

Le Périégète rapporte plusieurs noms féminins qui renvoient à une personne de l'entourage du fondateur. Il peut s'agir de son épouse, comme dans le cas de Sparte, nommée par Lacédémon d'après le nom de sa femme (ὠνόμασεν ἀπὸ τῆς γυναικὸς πόλιν : III, 1, 2)<sup>6</sup>. Le fondateur pouvait également donner à la cité le nom de sa mère (Hyrmina mère d'Actor, Harpina mère d'Oinomaos, Tritaia mère de Mélanippe, Aphrodite-Aphrodisias mère d'Énée) ou de sa fille (Boura fille d'Ion, Mothoné fille d'Oinée)<sup>7</sup>. Plus rarement, il donnait à la cité le nom de sa sœur, comme dans le cas de Phlionte qu'Aoris nomma Araithyrée en mémoire de sa sœur (ἐς μνήμην τῆς ἀδελφῆς : II, 12, 5), ou encore en mémoire de son frère, ce que fit Pitthée pour Trézène (ὠνόμασεν ἀπὸ τοῦ ἀδελφοῦ : II, 30, 8-9), comme si la famille venait ainsi s'enraciner dans la région.

Dans certains cas, l'origine féminine du nom de la cité est supposée, voire hypothétique. À Andanie, Pausanias note : « Que la ville tire son nom d'une femme, les guides sont tous d'accord là-dessus (Καὶ ὅτι μὲν τῇ πόλει τὸ ὄνομα ἀπὸ γυναικὸς γέγονεν Ἀνδανίας, ὁμολογεῖται ὑπὸ τῶν ἐξηγητῶν : IV, 33, 6). Mais il se doit d'avouer qu'il ignore le nom de ses parents, ou encore celui de son mari. À Mycènes, l'éponyme peut être fille d'Inachos, alors qu'à Cléôné, l'éponyme serait soit la fille de Pélops, ou celle du fleuve Asopos. Égine porterait le nom de la fille d'un fleuve, Égine fille d'Asopos, au même titre que les traditions qui considèrent Mycènes, Cléôné et Phigalie comme des nymphes<sup>8</sup>. Les dieux-fleuves sont reconnus pour avoir enfanté des ancêtres mythiques, que l'on pense à Inachos père de Phoronée, ou encore à des personnages éponymes

<sup>6</sup> Ion fonda Héliké en lui donnant aussi le nom de son épouse (ἀπὸ τῆς γυναικὸς : VII, 1, 4).

<sup>7</sup> Dans le cas d'Abia, c'est Abia, la nourrice de Glénos fils d'Héraclès qui se retira dans la ville qui portait son nom (IV, 30, 1).

<sup>8</sup> Des nymphes sont à l'origine du nom de quelques cités dans le monde grec. Pensons notamment à Cyrène (Cyrène), à Thébè (Thèbes) ou à Plataia (Platées).

tels que les filles d'Asopos, comme le rapporte Pausanias au livre II (5, 2-3)<sup>9</sup>. Il n'est pas étonnant de constater la présence d'éponymies féminines dans les récits de fondation, puisque les noms des villes – en grec comme en français – sont pour la plupart des noms féminins<sup>10</sup>. La présence de cet élément féminin n'est peut-être pas étrangère au fait que le contexte entourant la naissance d'une cité évoque la mise en place d'un pouvoir, d'une descendance, d'une lignée<sup>11</sup>.

Donner le nom d'une cité à partir de celui d'une mère ou d'une fille répondrait en quelque sorte au besoin d'inscrire la fondation au sein d'une filiation. Il n'est pas non plus étonnant de constater l'existence de traditions faisant valoir la présence de nymphes éponymes, filles de fleuves, qui personnifient la fécondité et différents éléments naturels tirés du paysage grec (l'eau, les arbres, etc.)<sup>12</sup>. Les nymphes, ou d'autres personnages féminins, jouent un rôle important dans la nomination de certaines composantes du territoire de la *chôra*, que l'on pense, dans le cas de la région de Sparte, à Taygète l'une des Péliades, mère de Lacédémon, qui donna son nom à la principale montagne de la région. Lacédémon se maria avec Sparte, la fille du roi Eurotas qui donna son nom au fleuve qui coulait dans les environs de la ville (III, 1, 1-2)<sup>13</sup>. Mais la présence d'un nom associé à un élément du paysage peut laisser place à d'autres interprétations, comme c'est le cas avec Inachos en qui certains voyaient le premier roi d'Argolide qui donna son nom au fleuve de la région, et d'autres le fleuve lui-même et le père de Phoronée (II, 15, 4-5).

<sup>9</sup> « Il eut pour filles, selon la tradition de Phlionte, Corcyre, Égine et Thèbe. Corcyre et Égine donnèrent leur nom aux îles de Schérie et d'Oenoné, Thèbe à la ville sise au pied de la Cadmée. Les Thébains n'en conviennent pas et soutiennent que Thèbe était la fille de l'Asopos béotien, non de l'Asopos phliasien » (II, 5, 2-3).

<sup>10</sup> M. Cochet, « L'autochtonie chez Pausanias : modèle ou exception athénienne ? », *Poikilia*, 1996, p. 13.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 12.

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 13. Voir aussi : J. Larson, *Greek Nymphs : Myth, Cult, Lore*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2001.

<sup>13</sup> Sur l'ouverture du livre III et le niveau ethnico-géographique de la généalogie spartiate : C. Le Roy, « Pausanias et la Laconie ou la recherche d'un équilibre », *Éditer, traduire, commenter Pausanias en l'an 2000*, D. Knoepfler et M. Piérart (éd.), Neuchâtel-Genève, Droz-Université de Neuchâtel, 2001, p. 231-232.

Les récits d'origine et de fondation des cités renvoient en revanche à un univers essentiellement masculin. Alors que l'on pourrait s'attendre à rencontrer certaines figures féminines dans les récits relatifs au processus civilisationnel, le pendant héroïque d'une Déméter par exemple, il n'en est rien. Dans le récit des origines de l'Arcadie, c'est Arkas qui montre aux hommes à cultiver la terre, mais aussi à faire le pain et à tisser les vêtements<sup>14</sup>. Il n'est pas surprenant de constater, ici comme ailleurs, que la femme dans le monde grec est essentiellement confinée au statut de fille, d'épouse et de mère. Le fait d'attribuer le nom d'une cité à partir de celui d'une femme réaffirme du même coup la passivité de cette dernière dans le contexte de la naissance des cités. Et en tant que « fondatrices de cités », Messéné et Antinoé font visiblement figure d'exception.

Pausanias ne fait pas que rappeler les noms des lieux et des personnages qui sont associés au temps des origines et il est possible de déceler un jugement de valeur personnel à leur égard. On peut d'abord noter une nette préférence pour les dénominations anciennes. Dans la *Périégèse*, le Péloponnèse n'est pas nommé en tant que portion de la division administrative de l'Empire romain, soit l'Achaïe ou province romaine d'Achaïe. On y trouve la dénomination moins politique que géographique et ethnique de « Péloponnèse » (V, 1, 1), où le nom de chacune des régions dérive de celui d'un héros éponyme qui est associé à un récit d'origine<sup>15</sup>.

Dans certains cas, Pausanias précise l'existence de dénominations encore plus anciennes : Éphyrée pour la Corinthie, Asopie pour la Sicyonie, Arantia et Araithyrée pour la région de Phlonte, Aigialos pour l'Achaïe, Lélégie pour la Laconie et Pélasgie pour l'Arcadie. Au livre VII, il note que le goût pour les noms anciens (τὰ ἀρχαιότερα ὀνόματα : 17, 7) est manifeste chez les poètes et semble lui-même accorder une importance particulière à ces dénominations, résolument tournées vers le lointain passé de la Grèce. Ces toponymes font ressortir des

<sup>14</sup> Le souverain arcadien aurait appris l'art de filer d'un certain Adristas (VIII, 4, 1).

<sup>15</sup> Corinthos pour la Corinthie, Sicyon pour la Sicyonie, Argos pour l'Argolide, Lacédémon pour la Laconie, Messéné pour la Messénie, Éléios pour l'Élide, Achaïos pour l'Achaïe et Arkas pour l'Arcadie.

spécificités régionales, ce que Pausanias tente de mettre en évidence à travers son itinéraire péloponnésien. C'est ce que l'on remarque également au livre II (1, 1 ; 15, 4), lorsqu'il distingue la Corinthie de l'Argolide et au livre V (1, 1), l'Élide de l'Arcadie, contrairement à d'autres qui avaient tendance à regrouper ces deux dernières régions<sup>16</sup>.

Pausanias ne manque pas aussi de rappeler les toponymes présents dans le texte homérique, comme si le *Catalogue des vaisseaux* du livre II de l'*Iliade* lui avait permis de cartographier la géographie mythique de cette région du monde grec<sup>17</sup>. Bien qu'il ne cherche pas à refaire l'itinéraire proposé par le catalogue homérique, il mentionne néanmoins bon nombre de cités péloponnésiennes citées dans l'*Iliade*. Plutôt que de servir de « guide », le témoignage d'Homère sert ici de référence, représentant toujours une figure d'autorité aux yeux d'un écrivain du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. À l'image de Strabon, Pausanias est convaincu de la pertinence du témoignage d'Homère et il serait, plus que d'autres, attaché à sa poésie (πρόσκειμαι γὰρ πλεον τι ἢ οἱ λοιποὶ τῇ Ὀμήρου ποιήσει : II, 21, 10)<sup>18</sup>.

En ce qui concerne le passé légendaire du Péloponnèse, Pausanias renvoie au texte homérique pour préciser le nom d'une cité, d'une région, pour préciser l'appartenance d'un groupe à une région donnée, ou encore pour noter l'absence du nom d'une cité dans le fameux *Catalogue des vaisseaux*. Par exemple, Pausanias mentionne que le « nom originel » (ὄνομα τὸ ἐξ ἀρχῆς), le « nom ancien » (τὸ ἀρχαῖον ὄνομα) de l'Achaïe est Aigialos et c'est le nom que l'on

<sup>16</sup> Pausanias ferait peut-être ici référence à Thucydide (I, 10, 2).

<sup>17</sup> J. Heer, *La personnalité de Pausanias*, Paris, Les Belles Lettres, 1979, p. 96. Le *Catalogue des vaisseaux* distingue cinq régions dans le Péloponnèse : l'Argolide (incluant ce qui deviendra la Corinthie et l'Achaïe), la Laconie, la Messénie, l'Arcadie et l'Élide. L'Argolide présente le plus grand nombre de cités (19), suivi de la Laconie-Lacédémone (9), la Messénie (9), l'Arcadie (9) et l'Élide (4).

<sup>18</sup> Dans l'introduction au livre IV, Pausanias affirme : « je m'appuie tout particulièrement sur les vers d'Homère » (εἰκάζω δὲ οὐχ ἥκιστα Ὀμήρου τοῖς ἔπεσιν : IV, 1, 3). Strabon consacre un livre de sa *Géographie* au Péloponnèse, le livre VIII, et il affirme clairement sa volonté de comparer son présent avec celui que décrit Homère. Le texte homérique sert ni plus ni moins la description géographique en lui donnant matière à précision, voire matière à récit (VIII, 3, 3).



peut lire dans le catalogue des alliés d'Agamemnon que cite Pausanias (VII, 1, 4)<sup>19</sup>. Ce dernier rappelle également les noms homériques de plusieurs cités, c'est le cas d'Araithyrée (Phlionte), Pédasos (Mothoné) et d'Hyérèsia (Aigeira).

Au livre IV, Pausanias avait en tête un autre passage de l'*Iliade* (IX, 291-298) dans lequel on voit Ulysse rapportant à Achille les présents que lui offrait Agamemnon, s'il acceptait de revenir au combat aux côtés des Achéens. Le roi de Mycènes lui concédait sept de ses cités dans la région de Pylos, soit du côté de la Messénie. Pausanias évoque cinq de ces cités au livre IV en mentionnant qu'elles faisaient partie du groupe des cités promises à Achille (Iré-Abia, Aipeia-Coroné, Pédasos-Mothoné), ou en précisant simplement leur nom (Phères, Antheia-Thouria). Les deux autres cités promises par Agamemnon, soit Énope et Cardamyle, sont localisées au livre III (26, 7-8). Par l'entremise de la question de l'origine des cités, l'*Iliade* et la *Périégèse* se rejoignent et, en suivant Pausanias, tous ceux qui avaient une bonne connaissance du texte d'Homère<sup>20</sup> étaient ainsi en mesure de retrouver les cités mentionnées dans le *Catalogue des vaisseaux*, de même que celles qui avaient été promises à Achille, dans une forme de remémoration intellectuelle qui donne de l'agrément au voyage concret.

Le voyageur renvoie aussi au catalogue homérique pour préciser l'origine ethnique des habitants de Stymphale qui appartenaient à la Confédération argienne, mais qui, d'après leurs origines, étaient de la « race des Arcadiens » (γένους τοῦ Ἀρκάδων) et « les vers d'Homère en témoignent » (τὰ ἔπη μαρτυρεῖ τὰ Ὀμήρου : VIII, 22, 1)<sup>21</sup>. Pausanias poursuit en rappelant que le fondateur éponyme Stymphalos était un descendant d'Arkas, ce qui permet de confirmer l'appartenance des habitants de Stymphale à la lignée arcadienne (VIII, 22, 1). En Corinthie, Pausanias utilise cette fois le témoignage d'Homère pour

<sup>19</sup> *Iliade*, II, 575.

<sup>20</sup> Au livre II, Pausanias mentionne le fait que le roi Bellérophon de Corinthe était au service d'Argos. Il dit en être convaincu comme tous ceux qui ont lu attentivement les œuvres d'Homère (ἐγὼ τε πείθομαι καὶ ὅστις τὰ Ὀμήρου μὴ πάρεργον ἐπελέξατο : II, 4, 2). Voir : *Iliade*, II, 569 et VI, 158.

<sup>21</sup> *Iliade*, II, 608.

dire que les habitants de Phlionte n'avaient pas de lien avec l'Arcadie, et le poète ne les compte pas dans la liste des Arcadiens qui ont participé au siège de Troie (II, 12, 3)<sup>22</sup>.

Au livre IV, Pausanias note que les Messéniens existaient bien avant la fondation de Messène par Épaminondas et qu'Homère les présente dans l'*Odyssée* comme un peuple (ἔθνος) et non comme une cité (πόλις : IV, 1, 3)<sup>23</sup>. Pausanias renvoie une fois de plus au *Catalogue des vaisseaux*, cette fois pour rappeler que Pylos, Arène et d'autres cités y sont nommés, mais non pas Messène et aucune autre cité ne portait ce nom avant sa fondation au IV<sup>e</sup> s. (IV, 1, 3)<sup>24</sup>. Ces différents exemples montrent bien comment la géographie homérique et celle de Pausanias cherchent à se recouper à quelques endroits dans le Péloponnèse.

Mais le recours à l'éponymie et au texte d'Homère ne sont pas les seuls moyens d'expliquer ou de rappeler le nom d'une cité chez Pausanias qui, à l'image des mythographes grecs ou latins, propose à l'occasion certains rapprochements étymologiques. L'étiologie toponymique ne repose pas sur un seul modèle explicatif qui serait celui de l'éponymie<sup>25</sup>. À propos de Mothoné, il mentionne que son nom pourrait provenir de Mothôné, fille d'Oinée, mais préfère l'explication par un appellatif : « Mais selon moi, c'est la pierre *Mothon* qui donna son nom au pays » (Δόξη δὲ ἐμῇ δέδωκε τῷ χωρίῳ τὸ ὄνομα ὁ Μόθων λίθος : IV, 35, 1) ; cette pierre constituait, d'après Pausanias, le port de Mothoné.

Au livre II, le nom de Mycènes offre un bel exemple concernant les spéculations propres à la recherche des origines d'un toponyme. Alors que l'on trouve dans l'*Odyssée* la mention d'une femme nommée « Mycène couronnée »

<sup>22</sup> *Iliade*, II, 603 et suiv.

<sup>23</sup> *Odyssée*, XXI, 18.

<sup>24</sup> *Iliade*, II, 730.

<sup>25</sup> Sur cette question : L. Lacroix, « Pausanias et les origines mythiques de Delphes : éponymes, généalogies et spéculations étymologiques », *Kernos*, 4, 1991, p. 265-276.

(ἐυστέφανός τε Μυκῆνη : II, 120)<sup>26</sup> et que l'on peut lire dans les *Grandes Ehées* qu'elle était fille d'Inachos et femme d'Arestor, une autre tradition fait de Mycèneus le fils de Sparton, fils de Phoronée. Pausanias rejette cependant ce deuxième rapprochement qui serait également mis en doute par les Lacédémoniens (II, 16, 4). L'absence d'éponyme clairement attesté favoriserait ici le recours à l'explication étymologique, associée à un épisode légendaire, à partir du nom μύκης, soit la « poignée de l'épée » (μύκης) du héros fondateur Persée. Pausanias fait intervenir une deuxième explication : le héros aurait arraché un champignon (μύκης) du sol pour étancher sa soif et de l'eau serait alors sortie de la terre (II, 16, 3-4).

Un deuxième exemple est celui de la cité d'Aigeira qui fait l'objet d'un récit étiologique de la part de Pausanias. Cette cité qui était nommée Hypérèsia chez Homère obtint le nom d'Aigeira au moment de l'occupation ionienne et le Périégète prend le soin d'en préciser les circonstances. Les habitants d'Hypérèsia, en lutte contre Sicyone, firent passer pour une armée un troupeau de chèvres dont les cornes portaient des torches afin d'éloigner leurs ennemis : « Quant aux Hypérésiens, ils transformèrent le nom de leur cité pour lui donner son nom actuel, en souvenir des chèvres (Ἵπερησιεῖς δὲ τῇ τε πολει τὸ ὄνομα τὸ νῦν μετέθεντο ἀπὸ τῶν αἰγῶν) [...] » : VII, 26, 3). D'après ce récit, le toponyme Aigeira découlerait du mot chèvre (αἶξ, αἰγός) et Pausanias se permet ainsi d'expliquer le changement du nom d'Hypérèsia pour Aigeira, de même que l'édification du sanctuaire d'Artémis Agrotéra (« Chasserresse » : VII, 26, 3)<sup>27</sup>.

D'autres noms font également l'objet d'une explication étymologique. En Laconie, un coffre transportant Sémélé et Dionysos se serait échoué sur la côte d'Oreiatai que l'on nomma par la suite Brasiai et dont Pausanias rapproche le nom

<sup>26</sup> « [...] ces Alcène, Tyro, Mycène couronnée, dont pas une n'avait l'esprit de Pénélope [...] » (*Odyssée*, II, 120-121). L'épithète couronnée (ἐυστέφανός) ferait peut-être allusion aux murailles de Mycènes.

<sup>27</sup> Pausanias précise également : « [...] l'appellation d'Aigeira ne supplanta pas aussitôt celle d'Hypérèsia, de même que de mon temps il y avait encore des gens qui appelaient Ôréos en Eubée de son vieux nom d'Hestiaia » (VII, 26, 4).



du terme signifiant « être jeté par les flots sur un rivage » (ἐκβεβράσθαι : III, 24, 3). L'origine du nom de l'île de Chios fait aussi intervenir un épisode mythique relatif cette fois au dieu Poséidon. Le dieu de la mer s'étant uni avec une jeune fille, de la neige serait tombée du ciel au moment de l'accouchement et le dieu aurait nommé son fils du nom de Chios (χιών = neige : VII, 4, 8). En Messénie, Coroné, d'abord dénommée Aipeia (« Escarpée »), prit ensuite le nom de la cité d'origine du Thébain Épimélidès, oikiste de Coroné<sup>28</sup>. Pausanias rapporte de plus une légende qui veut que l'on ait trouvé une corneille (κορώνη) de bronze en creusant dans le rempart de la cité (IV, 34, 5). Concernant Lépréos d'Élide maintenant, la cité tirerait son nom de Lépréos, fils de Pyrgeus (V, 5, 4), ou encore de Lépréa, fille de Pyrgeus. Une troisième solution, étymologique cette fois, repose sur une tradition qui veut que les premiers habitants de la région aient été victimes de la lèpre (λέπρα : V, 5, 5)<sup>29</sup>. Dans le cas de Mycènes, Coroné et Lépréos, le rapprochement étymologique cohabite avec le référent éponyme, sans incompatibilité ou contradiction apparente aux yeux de Pausanias.

Autre exemple mettant en scène un rapprochement homonymique, celui de Pallantion, cité arcadienne fondée par Pallas. Évandre, accompagné d'Arcadiens, partit fonder une colonie sur le bord du Tibre et à la suite de son passage, la célèbre colline de Rome prit d'abord le nom de Pallantion, en souvenir de la ville arcadienne (ὄνομα ἔσχε Παλλάντιον κατὰ μνήμην τῆς ἐν Ἀρκαδίᾳ), puis celui de Palatin. Plus tard, précise Pausanias, le nom perdit les lettres *lambda* et *nu* (VIII, 43, 2). C'est notamment par ce rapprochement homonymique que Rome associait ses origines avec l'ancienne Arcadie et, par le fait même, avec le cœur de

<sup>28</sup> « [...] les Messéniens de leur côté se trompèrent de nom dès le début, et leur erreur ne fit que prévaloir avec le temps » (IV, 34, 5).

<sup>29</sup> Cette étymologie est également suivie par Aristophane qui emprunte pour sa part la voie de la plaisanterie, de la satire : *Les Oiseaux*, 149.



l'ancienne Grèce, le Palatin étant quant à lui un lieu hautement symbolique lié à la fondation de la ville de Rome<sup>30</sup>.

La *Périégèse* est parsemée d'éponymies et offre à l'occasion des explications étymologiques, mais Pausanias était aussi conscient de l'évolution des toponymes, sujets au changement dans le temps, comme c'est le cas pour des cités mentionnées dans le catalogue homérique. Par exemple, Phlionte, d'abord nommée Arantia, puis Araithyrée, prit finalement le nom de Phlionte, nom tiré de Phlias, fils de Céisos, petit-fils de Téménos d'après la tradition argienne<sup>31</sup>. Pausanias précise également que ce Phlias était du nombre des Argonautes et il le considère en fait comme un descendant de Dionysos (II, 12, 5-6). Nous reviendrons plus loin sur ces traditions généalogiques.

Dans le cas de Phigalie, la cité tirait d'abord son nom de son fondateur Phigalos fils de Lykaon, puis de celui de Phialos fils de Boukolion pour ensuite reprendre sa première dénomination (VIII, 39, 2). L'identité de Phigalos est mise en doute par Pausanias qui rappelle trois versions de ses origines : un fils de Lykaon, un autochtone, ou une nymphe parmi les Dryades (VIII, 39, 2). Comment expliquer cette incertitude entourant les origines de Phigalie et de son éponyme ? À propos de l'identité de ce Phigalos, on peut y voir la cohabitation d'une version arcadienne, soit Phigalos fils de Lykaon, et de deux versions locales, ces deux dernières versions n'étant pas incohérentes en soi, puisqu'elles voient en l'éponyme soit un autochtone, soit une nymphe, personnages que l'on retrouve dans d'autres récits de fondation<sup>32</sup>.

Une autre cité attire ici notre attention, soit Oresthasion, également située en Arcadie, qui prit d'abord le nom d'Oresteion, d'après Oreste, le fils

<sup>30</sup> Tite Live, I, 5. Voir : J. Bayet, « Les origines de l'arcadisme romain », *Mélanges de l'école française de Rome*, 38, 1920, p. 63-143.

<sup>31</sup> Ne pas confondre avec Téménos l'Héraclide.

<sup>32</sup> Concernant le changement de nom Phigalie-Phialie-Phigalie, M. Jost y voit une simple transformation phonétique perceptible dans l'épigraphie : « [...] l'adoption d'une nouvelle tradition légendaire prétend expliquer dans les noms de la ville ce qui est en fait un simple phénomène phonétique, la chute du g, datable d'après l'épigraphie de la fin du IV<sup>e</sup> siècle » : *in* Pausanias, *Livre VIII*, p. 167.

d'Agamemnon, puis celui d'un fils de Lykaon, soit Orestheus (VIII, 3, 2). Rien de surprenant ici de voir que les habitants d'Oresthasion aient voulu s'identifier au personnage d'Oreste, par le biais d'un rapprochement phonétique, et ainsi être associés au passage de ce héros dans cette région du Péloponnèse.

Le texte de Pausanias se veut le témoin de traditions parallèles concernant le nom des cités, comme c'est le cas également pour Dymé dont le nom proviendrait soit d'une « femme du pays » (γυναικὸς ἐπιχωρίας) soit de Dymas, fils d'Aigimios (VII, 17, 6). Quant à Pellène, son nom dériverait, d'après les Pelléniens, de celui du Titan Pallas, alors que pour les Argiens, il s'agirait de Pellen, citoyen d'Argos, fils de Phorbas, fils de Triopas (VII, 26, 12). Dans le cas de Kérynéia, son nom proviendrait soit d'un souverain local soit du fleuve Kérynitès (VII, 25, 5). À quelques occasions, le temps semble tout simplement avoir effacé le souvenir des origines du nom de la cité. Le Périégète ne fait alors que mentionner le nom de la cité sans en préciser l'origine, comme on a pu le constater dans la section consacrée aux récits secondaires<sup>33</sup>.

Que devons-nous retenir de cette approche du nom dans le texte de Pausanias ? Le Périégète transmet et propose des traditions parallèles, des rapprochements homonymiques, des spéculations étymologiques, mais il se veut aussi le témoin du temps qui passe, par l'entremise de ces anciennes dénominations, de ces changements de noms, ou encore de ces toponymes dont il ne peut pas toujours retracer les origines<sup>34</sup>. Alors que la présence de traditions parallèles pourrait amener à remettre en cause la crédibilité des témoignages recueillis par Pausanias, ce dernier ne semble pas importuné par la présence de tous ces récits qui faisaient peut-être état, à ses yeux, du foisonnement, de la

<sup>33</sup> En Messénie, Pausanias localise la plaine appelée Sténycléros et mentionne simplement au passage : « On dit que Sténycléros était un héros » (εἶναι δὲ ἥρωα Στενύκληρον λέγουσι : IV, 33, 4).

<sup>34</sup> C'est ce que constate également L. Lacroix au sujet de Delphes : « Tantôt on a eu recours à un éponyme, tantôt à une 'étymologie'. Les deux types d'explication peuvent du reste coexister et le lecteur de Pausanias est amené à les confronter. Il arrive que le Périégète se contente de les juxtaposer ou encore qu'il prenne parti pour l'une d'entre elles » : *loc. cit.*, p. 275.

diversité des traditions et des modes de représentation des origines de la cité, globalement, de la richesse de ce patrimoine culturel.

Pausanias rapporte d'abord des traditions qui renvoient à des *topoi* anciens, à des traditions locales, celles qui associent le nom d'une cité au nom de son fondateur, celles qui attribuent par exemple à la cité un nom féminin que le récit se devait par la suite d'élucider. La plupart du temps, le Périégète rapporte ces traditions sans les remettre en cause, étant partie prenante du patrimoine culturel de cités et le jugeant digne d'être rappelé au lecteur. Mais Pausanias n'adopte pas toujours cette attitude passive à l'égard de la tradition, l'on sent certaines préférences pour les anciennes dénominations et pour celles que l'on peut lire dans le texte homérique. Il sent parfois le besoin d'intervenir sur la tradition. En principe, l'existence de versions parallèles ne l'indispose pas, mais il était conscient que l'éponymie n'était pas la seule manière d'expliquer les origines du nom d'une cité. L'explication étymologique, les rapprochements homonymiques sont aussi valables et il semble à l'occasion les préférer au détriment des traditions locales, sans que l'on sache exactement à partir de quels critères de vraisemblance il effectue ses choix.

Le nom n'est pas accessoire pour Pausanias qui, bien souvent, construit ses propres récits à partir du nom de la cité ou de celui de son fondateur<sup>35</sup>. Le nom est à la base de l'architecture narrative, de cette mytho-poïétique<sup>36</sup>, qui donne forme à la représentation du lointain passé des cités péloponnésiennes, tel qu'il se dégage de la *Périégèse*. En la lisant, on a parfois l'impression que « [...] la mention du héros éponyme suffit à marquer l'émergence de la cité, voire du pays tout entier [...] »<sup>37</sup>. Les éponymies personnifient le lieu, ses origines, mais permettent aussi

<sup>35</sup> « [...] le nom constitue très souvent le matériau premier, la fondation indispensable au récit, récit qui, en retour et généralement en conclusion, justifie le nom » : P. Brulé, « Dans le nom, tout n'est-il pas déjà dit ? : histoire et géographie dans les récits généalogiques », *Kernos*, 18, 2005, p. 243.

<sup>36</sup> C. Le Roy emploie également le terme de « mythopoièse » au sujet des origines de la Laconie dans la *Périégèse* : *loc. cit.*, p. 232.

<sup>37</sup> Y. Lafond, in Pausanias, *Livre VII*, p. XXIV.

de l'inscrire dans un ordre relationnel, à l'intérieur d'une filiation, qui renvoie bien souvent à celle de son fondateur éponyme et à ses descendants, soit la lignée des premiers souverains régionaux.

#### 4.1.2 La généalogie et le temps

Le deuxième élément qui retient ici notre attention concerne les généalogies qui permettent de situer la naissance des cités, de les inscrire dans un rapport au temps et à la durée. Isolé, le nom de la cité ou celui de son fondateur n'a qu'un sens partiel si l'on omet sa présence à l'intérieur d'un « ordre généalogique »<sup>38</sup>. Dans les récits cosmogoniques et dans les récits rapportant le passé des héros et celui des premiers hommes, l'acte de nomination et l'émergence d'une généalogie vont de pair. La généalogie, la descendance ou encore la succession des règnes peuvent être considérées comme l'une des plus anciennes formes de conceptualisation, de structuration du temps<sup>39</sup>. L'ordre généalogique porte en effet en lui une dimension temporelle que l'on trouve dans les récits à caractère mythique ou légendaire rapportés par les poètes ou compilateurs et dans certains textes qui précéderent l'arrivée du genre historique en Grèce<sup>40</sup>.

Pour l'auteur de la *sungraphè* qui nous intéresse ici, le nom et la généalogie s'inscrivent dans le cadre d'une périégèse, associant généralement les *logoi* aux lieux auxquels ils sont associés. Cette manière d'identifier un lieu ou un

---

<sup>38</sup> L'expression est tirée d'un article de C. Jacob : « L'ordre généalogique : entre le mythe et l'histoire », *Transcrire les mythologies : tradition, écriture, historicité*, M. Detienne (dir.), Paris, Albin Michel, 1994, p. 169-202.

<sup>39</sup> « La généalogie constitue de ce fait un dispositif de gestion économique de la mythologie, elle offre un schéma global, une arborescence, des liens logiques, permettant d'enchaîner des noms propres, et de greffer, pour certains d'entre eux, le récit d'exploits particuliers. Elle assujettit la mythologie à l'ordre du temps, de la succession et des synchronismes » : C. Jacob, « Le savoir des mythographes (note critique) », *Annales (ESC)*, 49, 1994, p. 421.

<sup>40</sup> C. Darbo-Peschanski, *L'Histoire, Commencements grecs*, Paris, Gallimard, 2007, p. 362-364. L'auteure situe la généalogie entre récit (*logos*) et chronologie. Voir aussi : F. Lasserre, « L'historiographie grecque à l'époque archaïque », *QS*, 4, 1976, p. 113-142.



monument, cette façon aussi de le classer, ou du moins de le situer dans le temps et dans l'espace, passe bien souvent par le recours à l'éponymie et à l'inscription du nom dans un ordre généalogique. Ainsi, le voyage à travers le Péloponnèse permet de reconstituer, au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., l'arbre généalogique des différentes cités et régions concernées et d'étoffer le portrait de cette portion du monde grec par le biais de son passé légendaire, ce qui de surcroît est bien utile quand les traces de ce passé en sont peu nombreuses.

On peut se demander si Pausanias distingue les traditions « communes à tous les Grecs » et les traditions locales, véhiculées par les habitants d'une région ou d'une cité. La *Périégèse* laisse parfois de côté les récits ou généalogies que les Grecs en général connaissaient déjà, pour accorder plus de visibilité aux traditions qui circulaient dans chacune des régions et cités visitées. Cela ne veut pas dire pour autant que Pausanias oppose les traditions locales aux traditions que l'on peut qualifier de « panhelléniques ». Bien souvent, la tradition locale est associée à une tradition commune, à une généalogie par exemple, dont Pausanias ne sent pas le besoin de rappeler le détail. Certains passages de la *Périégèse* laissent entrevoir ce principe, que ce soit à Mycènes, à propos de la tradition bien connue qui faisait de Persée le fondateur de cette cité (II, 15, 4), ou encore en Argolide, alors qu'il ne considère pas nécessaire de rappeler l'histoire des filles de Danaos et celle du meurtre de leurs époux respectifs (II, 16, 1).

D'un côté, on trouve une sorte de bagage culturel que les Grecs cultivés avaient en commun et de l'autre, un ensemble de traditions véhiculées parmi les habitants d'une région, voire d'une grande ou d'une petite cité, comme on peut le constater à travers le Péloponnèse<sup>41</sup>. Par exemple au livre VIII, Pausanias note que Lykaon, parmi sa descendance mâle, eut une fille, Kallisto. En rappelant l'union de Zeus et de Kallisto qui sera transformée en ourse par Héra, puis en

<sup>41</sup> À ce sujet : M. Jost, « Versions locales et versions 'panhelléniques' des mythes arcadiens chez Pausanias », *Les Panthéons des cités, des origines à la 'Périégèse' de Pausanias*, V. Pirenne-Delforge (éd.), Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 1998, p. 227-240.

constellation (Grande Ourse), Pausanias précise « je dis ce que disent les Grecs » (λέγω δὲ τὰ λεγόμενα ὑπὸ Ἑλλήνων : VIII, 3, 6)<sup>42</sup>. Cela ne l'empêche pas de mentionner par la suite que la constellation pourrait avoir reçu son nom autrement, puisque les Arcadiens peuvent montrer le tombeau de Kallisto (ἐπεὶ τάφον γε αὐτῆς ἀποφαίνουσιν οἱ Ἀρκάδες : VIII, 3, 6).

Ces histoires que les Grecs connaissaient pour les avoir entendues (οἱ πάντες ἴσασι ἀκοῇ : IX, 33, 2) comme c'était le cas pour le mythe de Tirésias, ou pour les avoir lues, Pausanias ne les rejette pas par principe, bien qu'il ne se sente pas toujours obligé d'y croire (II, 17, 4-5), ou encore de les rapporter à son lecteur<sup>43</sup>. Mais le fait même de parcourir une à une les régions et cités du monde grec, de collecter ce qui se disait et de décrire ce qui se voyait, l'amène régulièrement à rappeler l'existence de traditions locales propres à une région, à une cité, voire à un dème comme dans le cas de l'Attique (I, 14, 7)<sup>44</sup>, traditions qui pouvaient, selon le cas, côtoyer des versions partagées par l'ensemble des Grecs, ou encore des versions qui reposaient sur le témoignage de poètes. Cette superposition de versions, la présence de ces traditions qui s'enrichissent les unes les autres semblent donner du poids à l'ensemble de ce patrimoine culturel, résultat de toutes ces strates successives.

Dans la région de Dymé en Achaïe, Pausanias note la présence d'un temple en l'honneur de la Grande Mère (Cybèle) et Attès (Attis), une version de la légende d'Attès reposant sur le témoignage du poète Hermésianax et une

<sup>42</sup> Voir aussi : VIII, 8, 3.

<sup>43</sup> C'est ce qu'il note également au livre VI, dans un passage concernant une tradition historique, celle d'Oibotas vainqueur à la course du stade à Olympie et qui aurait aussi soi-disant participé à la bataille de Platées. La remarque de Pausanias à ce sujet n'est d'ailleurs pas sans rappeler un extrait d'Hérodote : « Je suis bien forcé de dire tout ce que les Grecs disent, mais je ne suis plus forcé de croire à tout » (Ἐμοὶ μὲν οὖν λέγειν μὲν τὰ ὑπὸ Ἑλλήνων λεγόμενα ἀνάγκη, πείθεσθαι δὲ πᾶσιν οὐκέτι ἀνάγκη : VI, 3, 8) ; « Pour moi, si j'ai le devoir de rapporter ce que l'on dit, je ne suis certainement pas obligé d'y croire – qu'on tienne compte de cette réserve d'un bout à l'autre de mon ouvrage – » (VII, 152, trad. A. Barguet).

<sup>44</sup> C'est ce qu'il laisse entendre au livre I : « Mais il y a, par les dèmes, bien d'autres traditions qui ne s'accordent en rien avec celles de la cité » (Λέγουσι δὲ ἀνὰ τοὺς δῆμους καὶ ἄλλα οὐδὲν ὁμοίως καὶ οἱ τὴν πόλιν ἔχοντες : I, 14, 7).

« tradition locale » (ἐπιχώριος λόγος : VII, 17, 10), rapportant ce qui se disait à son sujet du côté de la Lydie. L'une et l'autre version sont donc dignes d'être rapportées aux yeux du Périégète qui précise en définitive qu'il s'agit ici de « ce qui est le plus connu » au sujet d'Attès (τὰ γνωριμώτατα : VII, 17, 12).

Mais d'un autre côté, Pausanias ne rapporte pas tout, la part de choix étant évidente dans la *Périégèse*, et il n'accorde pas toujours le même niveau de crédibilité aux différentes traditions qui circulaient dans les cités. D'entrée de jeu, au livre I, Pausanias semble prévenir son lecteur au sujet de la nature des traditions qu'il propose de rapporter<sup>45</sup> : « Car les anciennes légendes, chaque fois qu'il n'y avait pas de généalogies se rattachant à leurs sujets, ont donné lieu à toute sorte d'inventions, et tout particulièrement en ce qui touche les généalogies des héros » (Οἱ γὰρ ἀρχαῖοι τῶν λόγων ἄτε οὐ προσόντων σφίσι γενεῶν ἄλλα τε πλάσασθαι δεδώκασα καὶ μάλιστα ἐς τὰ γένη τῶν ἡρώων : I, 38, 7). La généalogie permet de retrouver un sens à travers le fouillis apparent des traditions, mais Pausanias était aussi conscient du fait que ces généalogies étaient sujettes aux modifications à travers le temps, aux adaptations, aux « inventions » (πλάσασθαι δεδώκασα), voire aux manipulations.

Le Périégète émet ses doutes à quelques occasions, comme à Mégare où il remarque, dans un passage complexe mêlant différentes traditions, que les habitants de la région auraient modifié l'histoire de Thésée en affirmant qu'il était de la même génération que Timalcos et descendant de Pélops, ce qui leur permettait de gommer l'épisode de l'invasion de Mégare par l'armée crétoise (I, 39, 4-5)<sup>46</sup>. La « vraie tradition <souligne Pausanias> les Mégariens la connaissent, mais la cachent » (ἀλλὰ γὰρ τὸν ὄντα λόγον οἱ Μεγαρεῖς

<sup>45</sup> Le Périégète vient de présenter deux traditions se rapportant au héros Éleusis, l'une qui en faisait le fils d'Hermès et de Daeira fille d'Océan, et l'autre le fils d'Ogygos.

<sup>46</sup> « [...] les Mégariens préférèrent accréditer la thèse d'une succession sans heurts de leurs rois, plutôt que d'avouer une mainmise étrangère » : V. Pirenne-Delforge, *Retour à la source, Pausanias et la religion grecque*, Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2008, p. 49.



εἰδότες ἐπικρύπτουσιν : I, 41, 5)<sup>47</sup>. En Élide cette fois, Pausanias rapporte la tradition voulant qu'Endymion se soit uni avec Séléné avec qui il aurait eu cinquante filles. Mais « d'autres rapportent une tradition plus vraisemblable » (οἱ δὲ δὴ μᾶλλον τι εἰκότα λέγοντες : V, 1, 3) et il mentionne trois femmes qui pourraient avoir été l'épouse du héros (Astérodia, Chromia, Hyperhippé). Par souci de vraisemblance, le Périégète semble mettre de côté la tradition qui faisait de la personnification de la Lune l'épouse d'Endymion, et présente à son lecteur trois alternatives possibles sans en privilégier une en particulier. L'écrivain voyageur ne serait donc pas parti à la recherche d'une quelconque « vérité », mais plutôt des traditions qu'il juge comme étant les meilleures et les plus dignes d'être rapportées.

À partir de ces remarques préliminaires, on peut maintenant se demander quelle utilisation Pausanias fait des généalogies dans le contexte des récits de fondation. Le premier cas de figure concerne les généalogies qui confèrent aux cités et régions une origine singulière, glorieuse, en se rattachant à un lointain ancêtre et à une généalogie locale, ce qui renvoie à un principe général et bien connu. Le deuxième, celui des traditions qui font remonter la lignée d'un fondateur à un dieu ou plus souvent à un héros que l'on retrouve dans les récits dits « panhelléniques », situation du reste complémentaire au premier cas de figure. Nous verrons par la suite à quel moment Pausanias intervient sur la tradition, et comment les généalogies servent en quelque sorte son propre traitement du passé légendaire des cités.

Dans les récits d'origine des différentes régions du Péloponnèse, les généalogies ont une consonance locale, comme on a pu le constater précédemment avec les noms et éponymes. En Corinthie, on trouve Corinthos en

---

<sup>47</sup> À Mégare, Pausanias emploie une formule que l'on retrouve ailleurs dans son œuvre : « Voilà, dit-on à Mégare, comment cela s'est passé. Certes je veux bien faire un exposé conforme aux dires des Mégariens, mais je ne peux pas m'accorder en tout avec eux » (ταῦτα μὲν οὕτω γενέσθαι λέγουσιν· ἐγὼ δὲ γράφειν μὲν ἐθέλω Μεγαρεῦσιν ὁμολογοῦντα, οὐκ ἔχω δὲ ὅπως συμφέρωμαι πάντα σφίσιν : I, 41, 4).



qui certains voyaient un fils de Zeus, ou encore Éphyra fille d'Okéanos. En Argolide, on trouve aussi un descendant d'Okéanos, soit Inachos, le père de Phoronée. Du côté de la Laconie, un roi autochtone, Lélex, serait à l'origine du peuple des Lélèges et c'est sa progéniture qui aurait régné sur la Laconie, mais aussi sur la Messénie avec Polycæon, bien que ce dernier se soit marié avec Messène dont les origines remontent à Argos. La généalogie des Éléens est, quant à elle, liée à la région de l'Étolie par l'entremise du personnage d'Aithlios, un descendant de Deucalion. En Achaïe, on trouve un autochtone du nom d'Aigialos qui est associé au territoire de Sicyone. Du côté de l'Arcadie, en dernier lieu, Pélasgos est considéré comme le premier souverain autochtone des Arcadiens.

Étant « fils de la terre », et non pas fils de dieux ou de héros, les autochtones constituent en quelque sorte le point zéro de l'origine. Ils apparaissent avant même l'arrivée des cités sur le territoire du Péloponnèse et sont bien souvent associés au processus civilisationnel qui précéda la naissance des villes. Ils sont à l'origine de la lignée des premiers souverains régionaux et certains fondent eux-mêmes des cités, comme c'est le cas d'Aigialeus (Aigialéia), Aras (Arantia-Phlionte) et Patras (Aroé-Patras). Bien que tous les Arcadiens aient pu se dire autochtones en s'identifiant à Pélasgos, les habitants de Phigalie, même si Pausanias rejette cette tradition, et ceux de Phénéos rappelaient également l'existence d'un éponyme autochtone à l'origine de leur cité respective.

Présentées ainsi, les généalogies péloponnésiennes ne remontent pas à un ou des ancêtres communs qui regrouperaient tous les Grecs autour d'une même figure primordiale, mais doivent plutôt être comprises parmi des ensembles et des sous-ensembles régionaux, des généalogies locales qui confèrent à ces régions des origines distinctes, comme on a pu notamment l'observer avec les fils de Lykaon qui fondèrent des cités à travers toute l'Arcadie (VIII, 3, 1-5) et donnèrent naissance à des lignées qui remontaient aux premiers souverains de la région. Un portrait du monde grec semble se dessiner à travers ces récits généalogiques, non pas en se réduisant à un même dénominateur commun, mais bien en se

construisant sur des spécificités locales avec des apparitions autochtones à peu près contemporaines.

Des héros régionaux, passons maintenant aux héros associés plus directement aux origines des cités. L'ascendance divine de certains de ces personnages est parfois rapportée par Pausanias, bien qu'il ne semble guère la privilégier. En Corinthie, la tradition qui faisait de Corinthos le fils de Zeus est peu crédible aux yeux du Périégète (II, 1, 1), alors qu'en Laconie, Lacédémon est présenté comme le fils de Zeus suivant « l'opinion commune » (κατὰ τὴν φήμην : III, 1, 2). Du côté de l'Élide, le roi Oinomaos était dit fils d'Alxiôn ou encore d'Arès « [...] selon les propos de poètes et la tradition qui fut répandue à son sujet [...] » (καθὰ ποιηταί τε ἐπεφήμεσαν καὶ τῶν πολλῶν ἐστὶν ἐς αὐτὸν λόγος : V, 1, 6). Éléios était dit fils de Poséidon, « si on doit y ajouter foi » (ὅτῳ πιστά : V, 1, 8) et à propos d'Augias : « ceux qui veulent ajouter de la noblesse à son origine, en déformant le nom d'Éléios, déclarent qu'Augias était fils d'Hélios (*Soleil*) » (οἱ δὲ ἀποσεμνύνοντες τὰ ἐς αὐτόν, παρατρέψαντες τοῦ Ἥλίου τὸ ὄνομα, Ἥλιου φασὶν Αὐγέαυ παῖδα εἶναι : V, 1, 9). En Messénie, Mélaneus était dit fils d'Apollon puisqu'il excellait à l'arc (IV, 2, 2) et d'autres éponymes sont également considérés comme étant fils de dieu (Argos, Nauplie, Cromyon, Phères et Asiné avec Dryops), ou frère de dieu (Titan). Comme dans beaucoup d'autres passages de la *Périégèse*, Pausanias ne fait pas toujours siennes les interprétations qu'il propose, il va jusqu'à émettre des doutes lorsque des traditions impliquent des divinités, mais il ne les rapporte pas moins.

Les généalogies qui faisaient des héros fondateurs des fils de héros sont de loin les plus nombreuses, comme nous aurons l'occasion de le voir dans la section suivante. Le deuxième cas de figure qui retient ici notre attention est celui des généalogies qui permettent d'associer les traditions locales à des héros dits « panhelléniques » que tous les Grecs connaissaient, du moins en principe. L'on sait à quel point les cités rivalisaient entre elles au sujet des lieux de naissance des

divinités, comme c'était le cas pour Asclépios<sup>48</sup>. Lors de son passage à Épidaure, Pausanias rapporte qu'un Arcadien demanda à la Pythie si le dieu était bel et bien un Messénien. Elle lui aurait répondu que non et qu'il était le fils de Coronis et donc un Épidaureien (II, 26, 7)<sup>49</sup>. En Messénie, le Périégète rappelle une tradition qui faisait d'Asclépios le fils d'Arsinoé, la fille de Leucippe (III, 26, 4). Par le biais de la généalogie, le dieu de la médecine honoré à Messène descendrait d'un souverain messénien, Périérès, lui-même originaire de Thessalie, faisant d'Asclépios, « un roi d'hommes de même race » (ἀνθρώπων βασιλέα ὁμοφύλων : IV, 3, 2)<sup>50</sup>. C'est ce qui permettrait d'ailleurs d'expliquer le fait que les enfants d'Asclépios, Machaon et Podalire, aient participé au siège de Troie en tant que Messéniens (IV, 3, 2 ; 31, 12). La divinité grecque, Asclépios dans ce cas-ci, pouvait également avoir une consonance locale comme en témoigne cet exemple messénien.

Le Périégète fait de Périérès un fils d'Éole, un Thessalien descendant de Deucalion et Pyrrha, en tant que fils d'Hellèn et d'Orséïs (IV, 2, 2)<sup>51</sup>. Les Messéniens n'étaient pas les seuls à s'identifier au couple primordial de Deucalion, fils de Prométhée, de Pyrrha, fille d'Épiméthée, et donc aux origines mêmes de l'humanité, comme on le constate en Élide avec Aithlios (V, 1, 3). Un autre personnage civilisateur joue cependant un rôle plus important dans les traditions péloponnésiennes et il s'agit de Triptolème que l'on trouve en Argolide, en Achaïe, en Arcadie et en Attique. Au livre I, Pausanias rappelle plusieurs

<sup>48</sup> On peut aussi penser aux différents lieux de naissance de Zeus et Pausanias remarque à ce sujet : « Il serait impossible, même si on le voulait vraiment, de compter tous ceux qui veulent que Zeus soit né et ait été élevé chez eux » (IV, 33, 1). Voir : M. Jost, *loc. cit.*, p. 228-229. À propos d'Athéna : VIII, 26, 6.

<sup>49</sup> La tradition voulant qu'Arsinoé soit la mère d'Asclépios aurait été inventée par Hésiode, ou par l'un de ses interprètes, pour faire plaisir aux Messéniens (ἀλλὰ Ἡσίοδον ἢ τῶν τινα ἐμπεποιηκότων ἐς τὰ Ἡσιόδου τὰ ἔπη συνθέντα ἐς τὴν Μεσσηνίων χάριν : II, 26, 7).

<sup>50</sup> On note la présence de généalogies diverses au sujet de la naissance d'Asclépios. Voir à ce propos : J. Auberger, *in* Pausanias, *Livre IV*, p. 122.

<sup>51</sup> Une autre version en fait un descendant de Sparte et de Lacédémon (Apollodore, I, 9, 5 ; III, 10, 3-4).



traditions à son sujet, une qui le considère comme le fils de Céléos, roi d'Éleusis et il s'agirait vraisemblablement de la tradition la plus connue. Mais d'autres le présentent comme le fils d'Okéanos et de Gè (Musée), le fils de Dysaulès (Orphée ?), ou encore le fils de Raros et d'une fille d'Amphictyon (Choirilos l'Athénien : I, 14, 2-3).

Certaines cités péloponnésiennes se rattachaient également à des personnages associés aux grands cycles héroïques, pensons ici à Thésée, Oreste, ou à des héros encore plus locaux, comme Danaos (Argolide) et Pélops (Élide). Bien qu'Oreste soit principalement associé à l'Argolide, Thésée à l'Attique, Danaos et Pélops aux régions dans lesquelles ils régnaient, certaines traditions permettaient d'associer ces héros à d'autres régions ou cités du Péloponnèse. Par exemple, c'est à Génethlion près de Trézène que Thésée serait venu au monde (II, 32, 9), et Oreste est reconnu avoir fini ses jours en Arcadie (VIII, 5, 4 ; 54, 4). On trouve par ailleurs des traces de la descendance de Danaos en Laconie (III, 22, 11), en Messénie (IV, 30, 2) et en Achaïe (VII, 22, 5), bien que Pausanias émette des doutes au sujet de ces traditions. Finalement, on remarque la présence de descendants de Pélops en Corinthie (II, 6, 6 ; 15, 1) et en Argolide (II, 30, 8).

Les Grecs s'identifiaient à ces grands personnages comme le laissent croire les traditions rapportées par Pausanias. Il faut aussi rappeler la place importante d'Héraclès, héros péloponnésien par excellence, par opposition à Thésée qui était associé aux origines d'Athènes et de l'Attique, comme on peut le lire notamment dans la *Vie de Thésée* de Plutarque. Dans le Péloponnèse, la présence d'Héraclès se manifeste non seulement par l'entremise de ses exploits, mais aussi par le biais du retour de ses descendants en Argolide, en Laconie et en Messénie. Traditions locales, traditions « panhelléniques » et traditions péloponnésiennes participent manifestement à la constitution d'une « mémoire des origines » transmise à travers la *Périégèse*. Le fait que plusieurs régions ou cités se soient associées à des personnages bien connus par les Grecs n'est pas étonnant



en soi et Pausanias n'y voit pas *a priori* un problème, mais plutôt une réalité qu'il rapporte en bon périégète.

Par contre, il ne cache pas non plus ici certaines préférences et ne fait pas toujours que transmettre les traditions sans émettre quelque avis à leur sujet. Sur le plan des généalogies, il affirme avoir cherché à reconstituer le fil de l'histoire ancienne de la Messénie et avoir « désiré très ardemment » (πιθέσθαι δὲ σπουδῇ πάνυ ἐθέλησας) connaître les descendants de Messéné et de Polycæon. Pour ce faire, il aurait consulté des généalogies et l'œuvre de poètes (IV, 2, 1)<sup>52</sup>. C'est d'ailleurs dans ce contexte qu'il rappelle l'origine thessalienne et non laconienne de Périérès. Pausanias participe ainsi à la reconstitution d'une « mémoire messénienne » depuis Messéné et Polycæon, en passant par l'Héraclide Cresphontès jusqu'aux héros des guerres contre Sparte à l'époque archaïque.

Ces éléments permettent de s'interroger sur Pausanias en tant qu'auteur et critique, comme certains l'ont récemment suggéré<sup>53</sup>. V. Pirenne-Delforge souligne à juste titre que « la *sungraphè* peut intégrer un discours critique et tendre alors vers une exigence de méthode historique. Elle ne trouve cependant pas là son but ultime »<sup>54</sup>. À la lumière de notre présentation sur les récits de fondation dans l'œuvre de Pausanias, on peut constater que ce dernier ne souhaite pas être avant tout un critique, un exégète, bien qu'il se permette à l'occasion d'émettre son opinion, de rectifier une tradition. C'est ce qui explique certains de ses commentaires au sujet des *logoi* qu'il rapporte lors de son passage à Mégare, à Argos ou encore en Arcadie.

Est-il possible de déceler un principe directeur dans les choix effectués par Pausanias au sujet des généalogies ? À Mégare, il s'appuie sur le témoignage des poètes Alcman et Pindare pour rectifier une tradition locale (I, 41, 3-5).

<sup>52</sup> Les *Éhéas*, les *Grandes Éhéas*, le poème des *Naupactia*, de même que les *Généalogies* de Kinaithon et Asios.

<sup>53</sup> Voir notamment : V. Pirenne-Delforge, *op. cit.*, p. 37 ; J. Akujärvi, « One and 'I' in the Frame Narrative : Authorial Voice, Travelling Persona and Addressee in Pausanias' *Periegesis* », *CQ*, 62 (1), 2012, p. 327-358.

<sup>54</sup> V. Pirenne-Delforge, *op. cit.*, p. 37.

Cependant, dans le cas de Mycènes, il rejette le témoignage d'Acousilaos qui faisait de Mycèneus le fils de Sparton fils de Phoronée, point de vue qui correspondait d'ailleurs à celui des Lacédémoniens à ce sujet (II, 16, 4). La tradition locale semble ici l'emporter sur la source écrite, sans que le Périégète rejette du même coup le témoignage d'Homère qui mentionne une femme du nom de Mycènes que les *Grandes Éhéas* présentaient comme la fille d'Inachos.

Arrivé à Phlionte en Corinthie, le Périégète avoue faire face à plusieurs traditions « contradictoires » (διάφορα) au sujet des origines de cette cité. Au moment de présenter la généalogie de Phlias, il sent le besoin de rectifier la tradition argienne (τῶν Ἀργείων λόγον) qui faisait de l'éponyme le fils de Céisos, le petit-fils de Téménos. Cette tradition qu'il ne peut absolument pas accepter (οὐδὲ ἀρχὴν ἔγωγε προσίεμαι) est ici invalidée par un passage des *Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes (I, 115-117). Le poète et après lui Pausanias font de Phlias un fils de Dionysos : « je sais qu'on le nomme fils de Dionysos » (Διονύσου δὲ οἶδα καλούμενον) et qu'il participa à l'équipage des Argonautes. Pausanias précise également que sa mère serait Araithyrée et non Chthonophylè, qui serait plutôt sa femme (II, 12, 6). La tradition textuelle l'emporte ici sur la tradition locale, comme si Pausanias se permettait à un endroit de privilégier une tradition locale et ailleurs, celle reposant sur une source textuelle.

Les récits de fondation prennent forme à partir de sources diverses, qu'elles proviennent de traditions locales, de « on-dit », ou de traditions écrites. Bien qu'un témoignage comme celui d'Homère, par exemple, semble toujours faire autorité, il ne s'empêche pas de rejeter la tradition du « cheval de Troie » qu'il considère plus rationnellement comme un « engin » (μηχάνημα) qui aurait permis de rompre le rempart de la cité<sup>55</sup>. Conscient de certains problèmes liés à l'utilisation de la tradition orale et à la multiplication des variantes locales, ou

<sup>55</sup> *Odyssée*, VIII, 492 et suiv.

encore à l'emploi de sources textuelles et poétiques tout au long de sa *Périégèse*<sup>56</sup>, Pausanias n'accorde pas moins une place importante aux *logoi* qui mettent en scène des généalogies liées au passé légendaire des cités. Il le fait toutefois en essayant de conjuguer les différentes strates de la mémoire grecque, une mémoire globale ou ponctuelle, générale ou locale, arrivées jusqu'à lui. Les quelques fois où il se montre plus critique, il ne remet pas en cause l'utilisation des généalogies par les Grecs et comme le souligne V. Pirenne-Delforge, il « [...] valide du même coup la pertinence du critère généalogique dans une argumentation critique »<sup>57</sup>. Pausanias cherche à faire ressortir une logique interne aux généalogies, à en dégager une cohérence, ce qui permet en ce sens d'inscrire les récits de fondation dans un rapport au temps et à la durée.

Au livre VIII, le Périégète fait une remarque au sujet d'un fils du roi Cléomène et il ajoute : « J'ai déjà traité de sa généalogie et de toute la lignée des rois de Sparte » (Ἐγενεαλόγησα δὲ ἤδη τὰ τε ἐς τοῦτον καὶ ἐς τὸ πᾶν γένος τῶν ἐν Σπάρτῃ βασιλέων : 6, 1). Les généalogies royales servent à structurer son propos sur le passé ancien des régions et cités du Péloponnèse. Pausanias ne semble pas non plus vouloir faire comme « ceux qui veulent trouver des généalogies pour tout » (οἱ μὲν δὲ γενεαλογεῖν τὰ πάντα ἐθέλοντες : X, 6, 5, trad. pers.), s'abstenant parfois d'en dire plus comme au livre I (26, 4), où il préfère poursuivre son récit et son itinéraire plutôt que de s'attarder au peuple des Magnètes. La généalogie sert de point de repère et nourrit le propos de Pausanias, qui procède en cours de route à quelques ajustements par souci de vraisemblance et de cohérence, mais elle n'est visiblement pas une fin en soi.

Malgré le flou apparent et les imprécisions temporelles autour de l'époque des fondateurs de cités, certaines traditions rapportées par Pausanias sont situées en fonction de critères d'ordre chronologique reposant sur l'utilisation de ces

<sup>56</sup> Voir : II, 3, 9 ; 6, 4 ; 6, 6 ; IV, 2, 1 ; V, 14, 9 ; VII, 4, 1 ; 4, 8.

<sup>57</sup> V. Pirenne-Delforge, *op. cit.*, p. 49.

généalogies<sup>58</sup>. Les habitants de Phlionte disent qu'Aras, leur fondateur autochtone, était contemporain de Prométhée et qu'il avait vécu trois générations avant Pélasgos en Arcadie et les Athéniens d'Attique (II, 14, 4). Plus loin, on apprend de l'avis personnel de Pausanias (δοκῶ) que Lykaon, le fils de Pélagos, était contemporain de Cécrops qui régnait à Athènes à la même époque (VIII, 2, 2). Le Périégète précise également que les fêtes instituées par Lykaon, les *Lykaia*, sont plus anciennes que les Panathénées, qui remontent à l'époque de Thésée et dont l'ancêtre était les fêtes athéniennes qui portaient autrefois le nom d'*Athénaia*. Même entre autochtones, les générations peuvent être mises en parallèle ; l'antériorité des Arcadiens par rapport aux autres peuples semble attestée chez Pausanias puisqu'il reconnaît la tradition qui leur attribuait la première cité fondée par l'humanité (Lykosoura), de même que la première colonie dans la région d'Oinotrie en Italie.

Par souci de cohérence, au livre VIII, Pausanias rectifie une tradition qu'il rapporte au livre I au sujet du premier retour des Héraclides dans le Péloponnèse. Hyllos, le fils d'Héraclès, ne pouvait pas être le contemporain d'Oreste, puisque l'épouse d'Hyllos, Timandra, vivait à l'époque d'Agamemnon (I, 42, 1 et VIII, 5, 1) : « En effet cette version m'est apparue plus vraisemblable que celle que j'avais suivie précédemment [...] » (Τάδε γὰρ ἐφαίνετο εἰκότα εἶναι μοι μᾶλλον ἢ ὁ πρότερος λόγος : VIII, 5, 1). Cette recherche de vraisemblance et de cohérence interne, que l'on a déjà pu noter dans le cas de la tradition mégarienne concernant les origines de Thésée, montre l'importance et le sérieux que Pausanias accordait aux généalogies. Les généalogies servent visiblement le

---

<sup>58</sup> L'utilisation de ces généalogies était décriée par un historien comme Polybe, dont l'œuvre se concentrait essentiellement sur une histoire contemporaine : « Le genre généalogique est goûté par ceux qui aiment les lectures distrayantes ; l'histoire qui traite des migrations, de la fondation des villes et des liens de parenté entre peuples, comme Éphore le fait lui aussi observer quelque part, plaît aux esprits curieux et friands de faits singuliers [...] » (*Histoires*, IX, 1, 4, trad. D. Roussel). Les généalogies permettent de structurer un passé pour lequel les Grecs ne possédaient pas d'autres unités de mesure du temps, comme on en trouve pour les époques plus récentes par exemple avec les olympiades ou les archontats à Athènes, auxquels Pausanias renvoie à l'occasion (IV, 23, 10).



discours du Périégète, son travail de représentation de l'origine des cités et régions du Péloponnèse, ainsi que des premières lignées royales<sup>59</sup> et peut-être même, son envie de dessiner les contours du monde grec dans un schéma qui, au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., puisse englober l'ensemble sans paraître contradictoire.

Deux éléments sont ici à retenir. Premièrement, Pausanias était conscient des enjeux entourant les généalogies sujettes aux réécritures et aux manipulations dans certains cas. C'est ce qui lui permet d'intervenir à l'occasion, de rappeler des traditions sans pour autant les faire siennes. Deuxièmement, le Périégète n'adopte pas toujours une attitude critique<sup>60</sup> : il accorde par exemple de la crédibilité à l'ascendance divine de Phlias, l'éponyme de Phlionte, alors qu'il accorde moins de valeur à celle des souverains éléens et à peu près aucune à celle de Corinthos. Pausanias ne sort en fait jamais véritablement de son cadre référentiel, celui des Grecs et de leurs traditions ; il intervient plutôt à l'intérieur de celui-ci, puis procède au cas par cas. Cette attitude de « distance relative » peut également se lire à travers d'autres passages concernant les généalogies des cités du Péloponnèse. La *Périégèse* présente plusieurs généalogies locales, rappelées sans grande remise en question, traditions qui parviennent à construire un portrait global de l'histoire ancienne des régions du Péloponnèse, celle de ses fondateurs et de ses premiers rois.

#### 4.2 Composantes

Le nom et la généalogie sont à la base des récits de fondation que rapporte Pausanias. L'association d'un personnage originel avec une région ou une cité, puis la mise en place d'une lignée royale peuvent se lire comme le matériau de base à partir duquel se construisent les récits de fondation dans la *Périégèse*. En

<sup>59</sup> Voir : R. Piettre, « Pausanias et les origines arcadiennes de l'humanité », *Uranie*, 9, 2000, p. 67-96. V. Pirenne-Delforge note à juste titre que les premières généalogies apparaissent assez loin dans le livre I, contrairement aux autres livres de la *Périégèse*, et qu'il s'agit dans ce cas-ci de celle de Pyrrhos (I, 11, 1-2) : *op. cit.*, p. 53.

<sup>60</sup> C'est ce que constate aussi V. Pirenne-Delforge : « Il serait donc vain d'attribuer à Pausanias une position unifiée et systématiquement critique [...] » : *op. cit.*, p. 52.

rappelant les traditions au sujet de la naissance des cités du Péloponnèse, Pausanias emploie quelques grands *topoi* qui renvoient principalement au monde héroïque, au monde divin ou encore à un ensemble de phénomènes qui mettent en scène un animal, l'animalité ou d'autres formes de prodiges. En quoi ces composantes permettent-elles à présent de mieux comprendre ce que les récits de fondation donnent à voir et comment est-il possible de mieux cerner l'approche de Pausanias à l'égard de ces *topoi* ?

#### 4.2.1 Le héros

Le monde héroïque est au centre de la représentation des origines et de la fondation des cités dans le monde grec, comme en témoigne la *Périégèse*. Plusieurs personnages associés aux anciennes fondations du Péloponnèse vivaient à l'époque de « ceux qu'on appelle héros » (ἐπὶ τῶν καλουμένων ἡρώων : III, 3, 6 ; V, 6, 2 ; VII, 17, 1 ; IX, 9, 1), une époque durant laquelle les hommes, à la fois hôtes et commensaux de par leur justice et leur piété, étaient plus près des dieux, selon Pausanias (οἱ γὰρ δὴ τότε ἄνθρωποι ξένοι καὶ ὁμοτράπεζοι θεοῖς ἦσαν ὑπὸ δικαιοσύνης καὶ εὐσεβείας : VIII, 2, 4)<sup>61</sup>. D'autres fondateurs sont plus légendaires que mythiques, bien que la distinction soit difficile à faire à partir du texte de Pausanias.

Le fait d'associer les origines des cités au monde héroïque est un de ces *topoi* que reprend Pausanias tout au long de la *Périégèse*. Déjà chez Homère, on observe la présence de personnages fondateurs avec Tlépolème qui était à l'origine de trois « tribus » rhodiennes (τριχθὰ δὲ ὤκηθεν καταφυλαδόν)<sup>62</sup>. Dans l'*Odyssée*, on trouve aussi un passage qui met en scène Nausithoos,

<sup>61</sup> On pourrait également citer ce passage du livre X qui montre l'importance que Pausanias accordait à la piété ancestrale : « [...] car les Grecs des temps plus anciens (οἱ γὰρ ἀρχαιότεροι τῶν Ἑλλήνων) faisaient de l'initiation éleusiniennne l'acte pieux par excellence, de la même manière qu'ils rendaient davantage d'honneurs aux dieux qu'aux héros » (X, 31, 11) : Trad. V. Pirenne-Delforge : « 'Beau comme l'antique ?' Pausanias et les traces d'une piété ancestrale », *Ktèma*, 31, 2006, p. 226.

<sup>62</sup> Ces « tribus » sont Lindos, Ialysos et Camiros. Voir : *Iliade*, II, 655-657 et 667-668.

prédécesseur du roi phéacien Alkinoos. Ce Nausithoos aurait fait déplacer les habitants d'un endroit nommé Hypéria (« Terre au-delà de l'horizon ») pour les installer en Schérie (« Côte ») et « il [aurait] entouré la ville d'un rempart, élevé les maisons, créé les sanctuaires et partagé les champs » (ἀμφὶ δὲ τείχος ἔλασσε πόλει καὶ [ἐδείματο οἴκους καὶ νηοὺς ποίησε θεῶν καὶ] ἔδασσατ' ἄρούρας : *Odyssée*, VI, 9-10).

Le texte homérique témoigne probablement de pratiques de fondation qui lui étaient contemporaines, puisqu'il rappelle l'action des oikistes dans le contexte des fondations coloniales de l'époque archaïque. D'Homère à Pausanias, les Grecs se sont généralement représenté la fondation d'une cité comme étant l'initiative d'un héros mythique, légendaire, voire d'un personnage historique héroïsé, comme on peut le constater dans le Péloponnèse. Ces héros agissent à l'image de ce Nausithoos que l'on disait « au visage de dieu » (θεοειδής : *Odyssée*, VI, 7), puisqu'il était considéré comme le fils de Poséidon<sup>63</sup>. L'oikiste mortel qui était à l'origine des cités devint très tôt un être d'exception à qui les Grecs accordaient des honneurs particuliers, comme le remarque à l'occasion Pausanias dans ses descriptions<sup>64</sup>.

Ces héros fondateurs, selon le contexte dans lequel ils sont représentés, peuvent être rangés du côté des héros civilisateurs, épiques, ancestraux ou légendaires, panhelléniques ou locaux. Il ne semble donc pas exister de héros-type qui conviendrait à la définition du « héros fondateur », du moins d'après les sources anciennes qui en véhiculent les réalisations et les exploits, d'autant plus que les spécificités mentionnées ci-dessus peuvent se combiner<sup>65</sup>. Il est important

<sup>63</sup> « D'une manière générale, quand les Grecs se représentent et se racontent la fondation, la κτίσις d'une cité entre la Sicile et la mer Noire, ils pensent à un acteur humain, à un 'oikiste' mortel comme Nausithoos » : M. Detienne, *Apollon le couteau à la main : une approche expérimentale du polythéisme grec*, Paris, Gallimard, 1998, p. 106.

<sup>64</sup> F. Polignac, « Le héros et l'élaboration politique de la cité », *La naissance de la cité grecque*, Paris, La Découverte, 1984, p. 127-157.

<sup>65</sup> Nous suivons ici M. C. Herrero Ingelmo : « La actividad fundadora es característica de los héroes en general. No hay un tipo particular de 'fundador'. Calquier héroe puede serlo y cuando es un hombre recibe honores heroicos » : « Héroes epónimos en Pausanias », *Scripta*



de rappeler l'importance des fondateurs éponymes qui, pour la plupart, étaient fils de héros et, dans certains cas, fils de dieu. On peut prendre l'exemple des fondations des fils de Lykaon en Arcadie, à propos desquelles Pausanias se contente de dresser la liste comme si leur énumération, le rappel de leur nom, suffisait à conférer à ces cités une existence (VIII, 3, 1-5). Ces héros sont bien entendu des hommes, bien que Pausanias rappelle la présence de deux héroïnes, l'une associée aux origines d'Andanie (Messéné) et l'autre de Mantinée (Antinoé).

Concernant Messéné, Pausanias dit à son sujet qu'elle « [...] tirait sa fierté de son père parce qu'il dépassait tous les Grecs de son époque par le rang et la puissance [...] » (φρονούσα δὲ ἡ Μεσσήνη διὰ τὸν πατέρα, ἀξιώματι καὶ δυνάμει τῶν τότε προέχοντα Ἑλλήνων : IV, 1, 2). Les femmes ne sont donc pas totalement exclues de l'univers de la fondation, mais ces figures féminines, au même titre que les Mères-Patries des époques ultérieures, ne semblent jamais jouer un rôle en tant que protagonistes dans le monde de la cité<sup>66</sup>. Messéné pourrait ici faire figure d'exception étant héroïne fondatrice, quoique toujours liée à l'univers masculin par son association à la renommée de son père.

Les héros fondateurs de la *Périégèse* se présentent pour la plupart comme des héros guerriers associés à une fonction de souveraineté et à la fondation de lieux culturels. La représentation de la naissance des cités grecques est en fait caractérisée par l'omniprésence, explicite ou implicite, du modèle monarchique, comme le rapporte Pausanias au livre IX à partir de l'exemple des Platéens qui étaient anciennement (τὸ ἀρχαῖον) gouvernés par des rois (ἐβασιλεύοντο).

---

*antiqua* : in honorem Ángel Montenegro Duque et José María Blázquez Martínez, S. Crespo Ortiz de Zarate et A. Alonso Ávila (éd.), Valladolid, S. Crespo Ortiz de Zarate-A. Alonso Ávila, 2002, p. 128.

<sup>66</sup> « Ces femmes allégoriques, ces Mères-Patries, bien souvent, ne font rien de particulier : elles se contentent d'être et, par leur être, poussent les hommes à l'action », L. van Ypersele, « Héros et héroïsation », *Questions d'histoire contemporaine : conflits, mémoires et identités*, L. van Ypersele (dir.), Paris, Presses Universitaires de France, 2006, p. 166. Par ailleurs, dans le monde grec, certaines traditions présentaient les Amazones comme des fondatrices de cités (Strabon, XI, 5, 3-4).



Partout en Grèce, on trouvait alors des monarchies et non des démocraties (IX, 1, 2)<sup>67</sup>. La même remarque s'impose au sujet des dèmes de l'Attique qui étaient gouvernés par des rois, même avant l'arrivée de Cécrops (I, 31, 5).

Arrivé dans une nouvelle région du Péloponnèse, Pausanias renvoie d'abord à l'époque des rois « mythiques » dans laquelle s'inscrit l'histoire ancienne des cités. Au livre VIII, on y voit Pélasgos, « premier homme à naître sur cette terre » (γένοιτο ἐν τῇ γῇ ταύτῃ πρῶτος), qui aurait été choisi pour devenir roi (βασιλεύειν : VIII, 1, 4). En Messénie, Messéné et Polycaon installèrent à Andanie leur résidence royale (τὰ βασίλεια κατεσκευάσθη : IV, 1, 2)<sup>68</sup>. Au moment du retour des Héraclides cette fois, Tisaménos fils d'Oreste aurait quitté Sparte pour l'Achaïe et les rois ioniens craignaient que « [...] la bravoure de Tisaménos et la renommée de ses origines ne le fissent élire roi de l'ensemble » (Τισαμενὸν ἐν κοινῷ βασιλέα ἔλονται κατὰ τε ἀνδραγαθίαν καὶ γένους δόξαν : VII, 1, 7).

Héros guerriers, souverains régionaux, les fondateurs étaient de plus étroitement liés au domaine religieux et à la piété ancestrale, comme le soulignait Pausanias en Arcadie, tout en insistant sur le fait que cette proximité entre hommes et dieux était plus manifeste au « temps des héros » qu'à son époque (VIII, 2, 4)<sup>69</sup>. Les fondateurs de la *Périégèse* sont bien souvent associés à l'édification de temples, de sanctuaires et à l'établissement de cultes dans les cités<sup>70</sup>, rappelant que chez les Grecs, la fondation d'une cité était perçue comme

<sup>67</sup> Mais Pausanias affirme par ailleurs que les Platéens ne connaissaient pas les noms de leurs rois, hormis Asôpos et Cithéron (IX, 1, 2). Thucydide constate la présence de monarchies héréditaires dans les cités, monarchies qui auraient par la suite été remplacées par des tyrannies (I, 13, 1). Aristote parle également dans sa typologie des formes de royauté, d'une royauté des temps héroïques, première forme de gouvernement de la cité (*Les Politiques*, III, 14, 1285-b, 14 et III, 15, 1286-b, 11). Lucrèce reprend également cette idée dans sa présentation des origines de la civilisation, en affirmant que les rois fondèrent des villes, construisirent des citadelles pour se défendre et se réfugier (*De la nature*, V, 1108-1109).

<sup>68</sup> À Messène, derrière le temple de Messéné, on pouvait voir des peintures qui représentaient les principaux rois de Messénie (οἱ βασιλεύσαντές Μεσσήνης : IV, 31, 11).

<sup>69</sup> Sur cette question : M. Jost, in Pausanias, *Livre VIII*, p. 163-164.

<sup>70</sup> Chez Aristote, le roi des temps héroïques était le maître du culte des dieux, en plus d'être stratège et juge (*Les Politiques*, III, 1285-b, 14). J. Thomas voit quant à lui un lien assez net

un geste éminemment religieux<sup>71</sup>. Pausanias fait ponctuellement référence aux sanctuaires et cultes qui remontaient à l'époque des fondateurs, que ce soit à Argos, Trézène, Sparte ou Messène. À titre d'exemple se trouvait à Sicyone le temple d'Athéna consacré par Épopeus, temple qui dépassait les monuments contemporains par sa taille et sa splendeur (μεγέθει καὶ κόσμῳ τοὺς τότε ὑπερβεβλημένον : II, 11, 1). Tout au long de la *Périégèse*, Pausanias accorde un traitement particulier aux édifices religieux et aux œuvres d'art associés à la pratique des cultes dans les cités. Ces monuments rappelaient l'existence des héros, de même que leurs actions en tant que fondateurs, comme nous aurons l'occasion de le voir plus loin dans ce chapitre.

Mais force est de constater que Pausanias accorde bien peu d'importance à la personnalité de ces fondateurs de cités. Bien qu'il soit attaché à certains personnages dans son oeuvre, pensons ici aux héros des guerres messéniennes Aristodème et Aristomène (IV, 6, 1-14, 8), les héros fondateurs ne font pas l'objet d'un traitement biographique. La seule mention des héros fondateurs suffit bien souvent à Pausanias, qui ne les considérait pas moins comme de grands hommes, au même titre que certains autres personnages légendaires ou historiques dont il rappelle l'existence dans la *Périégèse*. Au moment de sa présentation des souverains d'Élide, il affirme : « Je n'ai pas voulu en effet que mon récit s'abaissât à de simples particuliers » (Οὐ γὰρ τί μοι καταβῆναι τὸν λόγον ἠθέλησα ἐς ἄνδρας ἰδιώτας : V, 4, 5)<sup>72</sup>. Pausanias ne dresse donc pas le portrait de ces héros, ce qu'un Polybe reprochait d'ailleurs aux historiens qui, bien

---

entre les notions de fondation et d'initiation, le héros fondateur étant par définition considéré comme un intermédiaire entre le monde des hommes et celui des dieux : « Fondation et initiation : réflexion sur deux niveaux de lecture des systèmes mythologiques », *Les systèmes mythologiques*, J. Boulogne (textes réunis par), Paris, Presses Universitaires du Septentrion, 1997, p. 19-28.

<sup>71</sup> Voir dans le contexte de la colonisation : I. Malkin, *Religion and Colonization in Ancient Greece*, Leyde, Brill, 1987 ; *id.*, « La place des dieux dans la cité des hommes. Le découpage des aires sacrées dans les colonies grecques », *RHR*, 204, 1987, p. 331-352.

<sup>72</sup> C'est le même principe qui guide son choix des athlètes olympiques : « Mais à tous ceux à qui il a été donné d'avoir, plus que d'autres, un titre de gloire, soit personnellement soit par leur statue, voilà juste ce dont je ferai mention » (VI, 1, 2).

que s'intéressant à la naissance des cités, accordaient bien peu d'importance aux hommes que l'on trouve dans les récits de fondation (X, 21, 3)<sup>73</sup>.

Une mention au sujet du roi Polydore de Sparte mérite néanmoins d'être retenue, ce roi étant associé à la fondation de la colonie de Crotona en Italie et d'une colonie du côté de la Locride (III, 3, 1). Reprenant ce que disent les Lacédémoniens, Pausanias le présente comme un roi ayant une bonne réputation (Πολύδωρον εὐδοκιμοῦντα ἐν Σπαρτῇ), étant populaire auprès du peuple, n'étant ni associé à la violence, ni à des discours offensants (καὶ κατὰ γνώμην Λακεδαιμονίων μάλιστα ὄντα τῷ δήμῳ – οὔτε γὰρ ἔργον βίαιον οὔτε ὑβριστὴν λόγον παρείχετο ἔς οὐδένα). Ses jugements s'accompagnaient de justice et d'humanité (ἐν δὲ ταῖς κρίσεσι τὰ δίκαια ἐφύλασσε οἷον ἀνευ φιλάνθρωπίας), sa renommée s'étendait à travers « toute la Grèce » (πᾶσαν τὴν Ἑλλάδα) et les habitants de Sparte lui accordaient des honneurs particuliers (III, 3, 2-3).

Le personnage, historique cette fois, associé à la fondation de cités auquel Pausanias accorde le plus d'attention est cependant Épaminondas. Fondateur de Messène et de Mégalopolis, homme de guerre associé à l'histoire messénienne et à la résistance contre Sparte, le général thébain a, aux yeux de Pausanias, le profil d'un fondateur, d'un oikiste, étant à la fois chef militaire, fondateur de cités et de cultes : « On pourrait à bon droit appeler fondateur de la cité le Thébain Épaminondas : c'est lui, en effet, qui poussa les Arcadiens à habiter ensemble [...] » (Τῆς πόλεως δὲ οἰκιστὴς Ἐπαμινώνδας ὁ Θηβαῖος σὺν τῷ δικαίῳ

<sup>73</sup> « Il est étrange de voir tel ou tel historien, qui raconte la naissance des cités en nous disant quand, comment et par qui elles ont été fondées, qui expose de façon circonstanciée les conditions dans lesquelles les choses se sont passées et les péripéties qui ont marqué ces fondations, mais qui ne nous dit rien des hommes qui ont tout mené dans ces entreprises, rien dans leur formation, rien de leurs ambitions, alors que cela est beaucoup plus instructif pour nous » (X, 21, 3, trad. D. Roussel).

καλοῖτο ἄν : VIII, 27, 2). Le Périégète souligne ses qualités de stratège (VIII, 11, 9)<sup>74</sup> et le présente avec un caractère doux et ignorant la colère (VIII, 49, 3)<sup>75</sup>.

Là où Épaminondas a joué le rôle le plus important, selon Pausanias, c'est au moment de la libération des cités grecques du Péloponnèse à l'époque des guerres contre Sparte : Épaminondas « rehaussa également le prestige de la Grèce » (λογιμωτέραν τὴν Ἑλλάδα ἐποίησεν : VIII, 52, 4)<sup>76</sup>. Dans la *Périégèse*, ce personnage est sans conteste associé à l'idée de la liberté des cités grecques dans le contexte des guerres du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C.<sup>77</sup> Lors de son passage à Thèbes, Pausanias note la présence de la statue d'Épaminondas, où sur la base était inscrit un distique élégiaque rappelant qu'il était l'oikiste de Messène et le libérateur des Hellènes (τοῖς Ἑλλήσιν ὑπάρξειεν ἐλευθερία : IX, 15, 6).

Chez Pausanias, l'éloge des grands hommes s'adresse essentiellement à des personnages de la fin de l'époque classique et de l'époque hellénistique avec Épaminondas de Thèbes, mais aussi Philopoïmen de Mégalopolis (VIII, 49, 1-3 ; 52, 6) ou encore Aratos de Sicyone (II, 8, 9), trois individus dont les actions sont directement associées à l'histoire du Péloponnèse<sup>78</sup>. Concernant l'histoire des premiers fondateurs, le Périégète possédait sans doute peu d'information ou préférait peut-être, comme les historiens dont parlait Polybe, présenter en détail les circonstances de la naissance des cités sans pour autant porter toute son

<sup>74</sup> « Parmi les Grecs qui ont été célébrés pour leurs qualités de chefs militaires, c'est à Épaminondas que l'on pourrait adresser les plus grands éloges » (VIII, 11, 9).

<sup>75</sup> « Bien qu'il voulût modeler toute sa vie sur l'exemple du jugement d'Épaminondas et des actions de ce grand homme, il ne parvenait pas à l'égaliser totalement : car Épaminondas avait un caractère généralement doux et qui surtout ignorait la colère [...] » (VIII, 49, 3).

<sup>76</sup> « La nation grecque était déjà mal en point quand Conon, fils de Timothéos, et Épaminondas, fils de Polymnis, la restaurèrent en libérant, le premier, les îles et les régions côtières, Épaminondas, les villes de l'intérieur [...] avec des cités rien moins qu'insignifiantes, comme Messène et Mégalopolis en Arcadie, Épaminondas rehaussa également le prestige de la Grèce » (VIII, 52, 4).

<sup>77</sup> C'est ce que constate aussi K. Stratiki : « Les héros grecs comme personnification de la liberté dans la *Périégèse* de Pausanias », *BAGB*, 2003 (2), p. 108-109.

<sup>78</sup> « Il y a là sans doute une trace de l'évolution des mentalités au temps de Pausanias : à partir de l'époque hellénistique, on privilégie l'être d'élite, le caractère individualiste du héros ; contrairement au monde classique qui prônait avant tout le dévouement à la cité, les mondes hellénistique puis romain aiment les hommes qui se détachent de la masse [...] » : J. Auberger, « Les mots du courage chez Pausanias », *RPh*, 68, 1994, p. 17.



attention sur les hommes qui en étaient à l'origine. Il faut dire aussi que le texte de Pausanias ne verse pas non plus dans le discours d'éloge à l'égard des cités et de leurs fondateurs, comme d'autres l'ont fait avant et après lui<sup>79</sup>.

Il faut une fois de plus souligner la part de choix dans la présentation des fondateurs chez Pausanias qui, d'un côté, accorde une place importante au portrait d'Épaminondas et aux fondations de Messène et de Mégalopolis à l'époque classique, alors que les fondateurs romains, César et Auguste, ne font l'objet d'aucun traitement particulier, leurs fondations n'appartenant pas à « tout ce qui est grec ». L'attention accordée à Épaminondas dans les livres consacrés à l'Arcadie et à la Béotie n'est pas surprenante, si l'on se rappelle la place qu'occupent les récits de fondation de Messène et de Mégalopolis dans la *Périégèse*. Autrement, son itinéraire et ses préférences le conduisent surtout à remonter aux plus anciennes origines des cités du Péloponnèse et à rappeler l'existence des héros autochtones, des héros civilisateurs et des fondateurs de cités mythiques ou légendaires, quitte à ne pouvoir donner que quelques détails sur eux.

Le fait d'associer la naissance des cités à l'action d'un héros est un de ces *topoi* que l'on trouve dans la littérature grecque depuis ses origines et que Pausanias intègre à sa *Périégèse*. Mais de Lykaon, fondateur de Lykosoura, à Épaminondas, le lecteur est amené à lire des traditions se rapportant à des « régimes d'historicité », pour reprendre l'expression de F. Hartog, très distincts<sup>80</sup>. Le lecteur n'en demeure pas moins sous l'impression d'un *continuum* temporel, depuis les fondations anciennes qui parsèment le Péloponnèse jusqu'aux fondations plus récentes, suivant le parcours de Pausanias qui était lui-même amené à passer d'une époque à l'autre en rapportant les *logoi* ou encore en

<sup>79</sup> À ce sujet : J. Bouffartigue, « La tradition de l'éloge de la cité dans le monde grec », *La fin de la cité antique et le début de la cité médiévale de la fin du III<sup>e</sup> siècle à l'avènement de Charlemagne*, C. Lepelley (dir.), Bari, Edipuglia, 1996, p. 43-58.

<sup>80</sup> F. Hartog, *Régimes d'historicité, Présentisme et expérience du temps*, Paris, Seuil, 2003.

décrivant les principaux monuments dans les cités<sup>81</sup>. La permanence de *topoi* et de modes de représentation associés à cet imaginaire de la fondation ont comme effet de dresser le portrait d'une Grèce relativement homogène, marquée par la présence de nombreuses cités fondées par des héros, des personnages légendaires et parfois historiques, dont Pausanias rappelle l'existence tout au long de son itinéraire et qu'il traite tous selon les mêmes schémas<sup>82</sup>.

#### 4.2.2 Le dieu

À l'époque des fondateurs héroïques, la frontière entre l'humain et le divin était progressivement en train de se définir. D'après la tradition, les divinités ont graduellement pris leur place dans les cités, notamment en tant que dieux ou déesses poliades, ou ayant des attributs spécifiques liés à des pratiques cultuelles locales, ce dont témoigne la présence des nombreuses épiclèses. Pausanias n'omet pas de mentionner celles-ci, par exemple cette Héra *Aigophagos* (« qui se nourrit de chèvre ») qui était vénérée seulement par les Lacédémoniens (III, 15, 9). Le Périégète accorde d'ailleurs une importance particulière aux sanctuaires, aux croyances, aux pratiques cultuelles locales, de même qu'aux monuments qui représentaient les dieux et déesses.

En ce qui a trait à la fondation des cités, les divinités occupent cependant un rôle secondaire par rapport à celui des héros, car dans le contexte péloponnésien, la naissance des villes relevait essentiellement du domaine d'intervention des hommes. Les dieux et déesses interviennent toutefois dans quelques récits, dont ceux qui rappellent une querelle (ἔρις) pour la possession

<sup>81</sup> J. Auberger, « Pausanias le Périégète et la Seconde Sophistique », *Regards sur la Seconde Sophistique et son époque*, T. Schmidt et P. Fleury (éd.), Toronto, University of Toronto Press, 2011, p. 139-140.

<sup>82</sup> Sur l'idée du *continuum* temporel dans l'œuvre de Pausanias : H. Sidebottom, « Pausanias : Past, Present, and Closure », *CQ*, 52 (2), 2002, p. 494-499. « When looking backwards or forwards Pausanias often juxtaposes things from widely different times, bringing the past into close relation with the present and giving the impression that they belong together » : *ibid.*, p. 494. Voir aussi : E. L. Bowie, « Past and Present in Pausanias », *Pausanias historien : huit exposés suivis de discussions*, préparés et présidés par J. Bingen, Vandoeuvres-Genève, Fondation Hardt, 1996, p. 207-239.

d'un territoire. Ce thème est bien connu par l'entremise de la tradition athénienne, soit celle de la lutte entre Athéna et Poséidon pour la possession de l'Attique, ce que rappelle d'ailleurs Pausanias lors de sa description de Corinthe (II, 1, 6). Cette dispute ne fait pas véritablement l'objet d'un récit dans la *Périégèse*, étant vraisemblablement bien connue des contemporains de Pausanias<sup>83</sup>. Mais lors de son passage sur l'Acropole d'Athènes, il mentionne la présence des représentations ou des traces qui rappelaient l'épisode de la lutte divine : le fronton arrière du Parthénon représentant la dispute (ἔρις) entre Poséidon et Athéna (I, 24, 5) ; l'autel dédié à Poséidon dans l'Érechthéion et le rocher portant les marques de son trident, preuves de la dispute (μαρτύρια ἐς τὴν ἀμφισβήτησιν : I, 26, 5) ; le temple d'Athéna *Polias* et son olivier, « témoignage que donna la déesse dans le différend au sujet de la possession du pays » (τῇ θεῷ μαρτύριον γενέσθαι τοῦτο ἐς τὸν ἀγῶνα τὸν ἐπὶ τῇ χώρᾳ : I, 27, 2).

Il faut se tourner du côté du Péloponnèse pour lire des récits plus complets au sujet de ces querelles divines, récits qui ont d'ailleurs comme effet de relativiser l'épisode athénien, bien que les Athéniens eussent été les premiers, d'après le Périégète (ἐμοὶ δοκεῖν), à véhiculer une telle tradition afin de glorifier l'Attique (περὶ τῆς Ἀττικῆς ἐσεμνολόγησαν : II, 1, 6). À Corinthe, on assiste à une querelle (ἀμφισβήτησιν) entre Poséidon et Hélios. Le géant Briarée aurait agi à titre de médiateur (διαλλακτής) et attribué la région de l'Isthme à Poséidon et l'Acrocorinthe à Hélios (II, 1, 6). Ce même Poséidon est également présent en Argolide, s'opposant cette fois à Héra, et c'est un jury composé des fleuves Inachos, Céphise et Astérion qui accorda la suprématie à la déesse ; Poséidon aurait par la suite fait disparaître l'eau du pays (II, 15, 4-5). Quant à Trézène, son territoire aurait fait l'objet d'une dispute (ἀμφισβητηῖσθαι) entre Athéna et Poséidon et c'est Zeus qui leur attribua la possession de ce territoire en commun

<sup>83</sup> Comme le remarque E. Oudot, l'autochtonie athénienne ne fait pas l'objet d'un traitement particulier dans la *Périégèse* : « Penser l'autochtonie athénienne à l'époque impériale », *Origines gentium*, textes réunis par V. Fromentin et S. Gotteland, Paris, de Boccard, 2001, p. 99.



(ἐν κοινῷ : II, 30, 6)<sup>84</sup>. En dernier lieu, à Gythion, on assiste à une rivalité (ἀγῶνα) entre Héraclès et Apollon, cette fois au sujet d'un trépied, conflit qui, une fois résolu, mena les deux protagonistes à fonder Gythion en commun (μετὰ τὴν ἔριν οἰκίσαι κοινῇ τὴν πόλιν : III, 21, 8).

Bien que rejeté par plusieurs cités, Poséidon laissa quelques traces derrière lui. À Corinthe et à l'Isthme, un sanctuaire lui était dédié (II, 1, 7) et les deux ports de la cité devaient leur nom à deux de ses fils, soit Léchès et Cenchrias (II, 2, 3). Toujours en Corinthie, le lieu-dit Cromyon portait quant à lui le nom de Cromos, aussi fils de Poséidon (II, 1, 3). À Trézène cette fois, en souvenir de la lutte entre Poséidon et Athéna, les habitants, précise Pausanias, vénèrent Athéna *Poliade* de même que Poséidon en tant que roi (Ποσειδῶνα Βασιλέα : II, 30, 6)<sup>85</sup>.

La querelle entre les dieux et la résolution du conflit par un partage du territoire s'inscrit visiblement dans une perspective étiologique, puisque ce schéma justifie la présence de cultes voués à Poséidon à l'Isthme, à Hélios sur l'Acrocorinthe, à Héra pour ce qui est d'Argos (*Héraion*), puis à Athéna *Poliade* et à Poséidon dans le cas de Trézène. À Gythion, on pouvait aussi voir sur l'agora les statues d'Apollon et d'Héraclès. Ces querelles mettant en scène des divinités dont l'intervention est liée, d'un côté, à l'appropriation d'un territoire, et de l'autre, à la fondation d'une cité, laissèrent quelques traces derrière elles, comme à Athènes : des traces matérielles, des preuves (μαρτύριον), qui prennent la forme de monuments, de sanctuaires, et qui sont à l'origine de pratiques cultuelles locales.

Autrement, dans les traditions rapportées par Pausanias, les divinités n'interviennent pas au moment de l'édification des cités, sauf dans le cas de

<sup>84</sup> D'autres récits de fondation véhiculent le thème du rejet de Poséidon, que ce soit à Delphes, Naxos, Calaurie, Égine ou Olympie. D'après C. Salles, « [...] ces mythes de rivalités traduisent la façon dont des cultes archaïques rendus au Poséidon primitif ont été éliminés par d'autres plus modernes » : *La mythologie grecque et romaine*, Paris, Hachette, 2003, p. 105.

<sup>85</sup> Strabon affirme que Trézène était consacrée à Poséidon (VIII, 6, 14). Voir aussi : Plutarque, *Vie de Thésée*, 6, 1.



Mycènes et de Tirynthe. Les murailles de ces célèbres cités étaient réputées pour avoir été construites par les Cyclopes, tout comme la porte aux lions de la cité d'Agamemnon (II, 16, 5 ; 25, 8 ; VII, 25, 5-6)<sup>86</sup>. Cette tradition que rappelle Pausanias se rapproche de celle que l'on peut lire dans l'*Iliade* et qui faisait de la muraille de Troie l'œuvre de Poséidon et Apollon (VII, 451-453 ; XXI, 446-447)<sup>87</sup>. La nature divine de ces constructions célèbres fait figure d'exception dans le cas du Péloponnèse, où la fondation des cités et l'édification de leurs murailles étaient attribuées d'ordinaire à l'action des hommes. Cet imaginaire de la fondation se distingue des traditions plus anciennes du Proche-Orient, de la Mésopotamie par exemple, où l'on voit les dieux intervenir au moment du choix du site, de son découpage et de ses fondations, alors que l'édification des murs de la ville était normalement réservée aux hommes, comme c'était le cas aussi en Grèce<sup>88</sup>.

Dans les récits d'origine des régions et des cités du Péloponnèse que rapporte Pausanias, l'élément divin est présent, quoique discret, jouant un rôle secondaire par rapport à celui des héros fondateurs, contrairement à ce qu'on peut observer dans d'autres cités issues du monde grec. Du côté de la Méditerranée occidentale ou orientale par exemple, on trouve en tant qu'oikistes des divinités ou des héros en voie de devenir dieux. Plusieurs traditions font d'Héraclès un héros fondateur, comme on a pu le constater à Gythion, que ce soit à Crotone, à Locres et, dans une moindre mesure, à Éryx, où le fils d'Alcmène est reconnu

<sup>86</sup> Ce que Pausanias rappelle au livre VII : « En fait, s'agissant des Mycéniens, leur muraille ne risquait pas d'être enlevée de force par les Argiens, car elle avait été construite selon la même technique que celle de Tirynthe, par ceux qu'on appelle les Cyclopes [...] » (25, 6).

<sup>87</sup> Au chant XXI (446-449), Poséidon revendique à lui seul la construction du mur, signe encore une fois de la rivalité qui opposait les dieux.

<sup>88</sup> J. G. Westenholz, « The Foundation Myths of Mesopotamian Cities : Divine Planners and Human Builder », *La fundación de la ciudad, Mitos y ritos el mundo antiguo*, P. Azara, R. Mar, E. Riu et E. Subías (éd.), Barcelona, Edicions UPC, 2000, p. 45-55 ; W. W. Hallo, « Founding Myths of Cities in the Ancient Near East : Mesopotamia and Israel », *ibid.*, p. 27-33. Chez les Hittites, les dieux sont également reconnus comme des fondateurs de cités : H. Gonnet, « Télibinu et l'organisation de l'espace chez les Hittites », *Tracés de fondation*, M. Detienne (dir.), Louvain-Paris, Peeters, 1990, p. 51.

pour avoir tué le héros éponyme de la cité. Le passage d'Héraclès en Occident lui aurait également permis d'instaurer des pratiques cultuelles dans le sud de l'Italie<sup>89</sup>. Les cités d'Asie Mineure offrent, quant à elles, plusieurs exemples de fondateurs divins, comme en témoignent des monnaies et des inscriptions de l'époque impériale, ou encore le témoignage plus tardif d'Étienne de Byzance (VI<sup>e</sup> s. ap. J.-C.)<sup>90</sup>.

Dans le contexte des cités du Péloponnèse, Pausanias rapporte donc un ensemble de traditions rappelant la présence des héros et des dieux ainsi que leur rôle au moment de la naissance des cités. Ces *topoi* lui permettent de brosser un tableau de l'histoire ancienne des régions de la péninsule en remontant à l'époque héroïque et à celle des premiers souverains locaux. Le passage « du mythe à l'histoire » n'est pas aussi net qu'on pourrait l'imaginer ; Pausanias s'intéresse à des traditions diverses à travers lesquelles les dieux jouent parfois un rôle, secondaire toutefois, et où les héros sont présentés comme les premiers responsables de la naissance des cités. Du héros au fondateur légendaire ou historique à qui les Grecs accordaient des honneurs particuliers, force est de constater la permanence d'un mode de représentation des origines, ce qui donne une certaine unité à l'ensemble.

#### 4.2.3 L'animal et autres prodiges

Aux côtés de ces *topoi* que sont les héros et les dieux, Pausanias rapporte quelques traditions renvoyant cette fois à l'animalité et au monde des prodiges. La religiosité qui entourait les entreprises de fondation dans le monde grec est aussi

<sup>89</sup> N. Icard-Gianolio, « Héraclès fondateur », *ἀγαθὸς δαίμων : mythes et cultes : études d'iconographie en l'honneur de Lilly Kahil*, P. Linant de Bellefonds et al. (dir.), Athènes, École française d'Athènes, 2000, p. 219-228.

<sup>90</sup> L. Robert, « Les conquêtes du dynaste lycien Arbinas », *JS*, 1978, p. 38-41. Aux époques hellénistique et romaine, les cités vont littéralement proliférer du côté de l'Asie Mineure et des territoires de l'ancien Empire perse et, par le fait même, donner naissance à un grand nombre de récits d'origine s'inspirant ici et là de traditions diverses, grecques, romaines et proche-orientales. Nous n'avons qu'à penser aux soixante-dix cités dont la fondation était attribuée à Alexandre le Grand, ou encore à ces cités et colonies fondées par les empereurs romains depuis César et Auguste.

visible à travers ces éléments merveilleux que l'on peut lire dans ces récits que les Grecs connaissaient « pour les avoir entendu dire », mais peut-être aussi pour les avoir lus chez les poètes ou dans les recueils mythographiques comme on en connaît notamment à l'époque impériale. Pausanias ne renonce pas complètement à ces traditions qui permettent d'accoler aux récits d'origine une curiosité ou une « merveille » (θαῦμα) associée à l'univers de la fondation, bien qu'il prenne parfois ses distances face à certaines traditions qui relevaient sans équivoque du *mythôdès*, du fabuleux, de l'invraisemblance.

Prenons d'abord le cas de l'animal qui, dans le cadre de la religion grecque, jouait un rôle central en tant qu'« être » sacrifié et intermédiaire entre l'homme et le dieu<sup>91</sup>. C'est ce que l'on a pu observer notamment dans le cas de la fondation de Messène : la naissance de la cité était accompagnée de sacrifices rappelant le caractère éminemment religieux et sacré qui entourait la création d'une ville ou d'une colonie dans le monde grec<sup>92</sup>. Quelques récits mettent en scène un animal et plus rarement un personnage mi-humain, mi-animal. En Attique et en Arcadie, deux régions de la Grèce qui prétendaient à l'autochtonie, on trouve, dans le premier cas, la tradition d'un roi-serpent, et dans l'autre, celle d'un roi métamorphosé en loup. Le parcours de Pausanias en Arcadie, terre marquée par l'ancienneté, la sauvagerie et par la présence du dieu Pan (VIII, 36, 8 ; 42, 3), lui permet de rappeler par le biais d'un récit étiologique le mythe de Lykaon, fondateur de Lykosoura (« Mont-au-loup ») métamorphosé en loup (VIII, 2, 3-4).

Pour les Grecs, le loup incarnait un état de sauvagerie, bien que d'après la généalogie arcadienne, Lykaon s'insère entre deux figures qui représentent le progrès de la civilisation, soit Pélasgos et Arkas. La métamorphose du roi

<sup>91</sup> F. Wolff, « L'animal et le dieu : deux modèles pour l'homme », *L'animal dans l'Antiquité*, B. Cassin et J.-L. Labarrière (éd.), Paris, Vrin, 1997, p. 157-180.

<sup>92</sup> Comme le rappelle Callimaque dans ses *Aitia* : « Toutes cités qui ne laissent pas inconnu, au sacrifice rituel, le nom de qui bâtit leurs murailles » : III, 9-10). Au sujet des pratiques sacrificielles chez Pausanias : V. Pirenne-Delforge, *Retour à la source, Pausanias et la religion grecque*, Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2008, p. 179-241.

arcadien en loup rappellerait aux hommes un possible retour à la sauvagerie<sup>93</sup>. Quant à Cécrops, le Périégète mentionne son existence dans sa généalogie des rois de l'Attique, sans rappeler toutefois le mythe qui prêtait à ce roi l'apparence d'un homme-serpent (I, 2, 6)<sup>94</sup>. La métamorphose de Lykaon fait l'objet d'un développement de la part de Pausanias au moment de son passage en Arcadie, cette tradition étant peut-être plus « digne de mention » à ses yeux que celle d'Athènes au sujet de Cécrops<sup>95</sup>. Il rapporte que Lykaon offrit un nouveau-né sur l'autel de Zeus *Lykaios* et, qu'à la suite de ce sacrifice, « il devint un loup (*lukos*) au lieu d'un homme » (γενέσθαι λύκον φασὶν ἀντὶ ἀνθρώπου : VIII, 2, 3). S'agit-il ici d'une « tradition vraisemblable » ou d'un récit relevant du *mythôdès* ? Le Périégète remarque ceci à ce sujet : « Pour ma part, je crois à cette tradition ; elle est racontée par les Arcadiens depuis les temps anciens et en outre elle a la vraisemblance pour elle » (Καὶ ἐμέ γε ὁ λόγος οὗτος πείθει, λέγεται δὲ ὑπὸ Ἀρκάδων ἐκ παλαιοῦ, καὶ τὸ εἰκὸς αὐτῷ πρόσσεστιν : VIII, 2, 4).

Pausanias poursuit avec une tradition, cette fois moins crédible selon lui, qui affirme que, depuis l'époque de Lykaon, celui qui offrait un sacrifice à Zeus *Lykaios* se transformait en loup et qu'une fois métamorphosé, il pouvait retrouver sa forme humaine en s'abstenant pendant neuf ans de manger de la chair humaine, et si au contraire il en consommait, il conservait sa forme animale (VIII, 2, 6).

<sup>93</sup> C. Mainoldi, *L'image du loup et du chien dans la Grèce ancienne d'Homère à Platon*, Paris, Ophrys, 1984, p. 30 ; J. Trinquier : « Les loups sont entrés dans la ville : de la peur du loup à la hantise de la cité ensauvagée », *Les espaces du sauvage dans le monde antique : approches et définitions*, M.-C. Charpentier (éd.), Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2004, p. 117.

<sup>94</sup> Contrairement à ce qu'on peut lire par exemple chez Euripide (*Ion*, 1158-1165) ou chez Apollodore (III, 14, 1). Ce roi-serpent représente une époque primitive où la distinction de nature entre l'homme et l'animal n'était pas encore très claire. Le serpent est associé à l'autochtonie, au monde chthonien et à l'univers du sacré : L. Gourmelen, *Kékrops, le roi-serpent : imaginaire athénien, représentations de l'humain et de l'animalité en Grèce ancienne*, Paris, Les Belles Lettres, 2004, p. 47-48. La fondation de Thèbes met également en scène un serpent, ou un dragon, tué par Cadmos dont les dents plantées dans le sol donnèrent naissance aux Spartes (IX, 10, 1). Voir aussi : Apollodore, III, 4, 1.

<sup>95</sup> P. Veyne voyait dans le parcours de Pausanias en Arcadie une sorte de « chemin de Damas » : *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Seuil, 1983, p. 106.



D'un côté, le Périégète accepte la tradition rapportant le sacrifice originel de Lykaon et sa métamorphose en loup, son nom même rappelant son association avec l'animal en question (λύκος), puis la présence du mont Lycée et de la cité de Lykosoura de même que le concours des *Lykaia*. Ce récit, qui rappelle l'idée d'une tension entre la naissance de la civilisation et le possible retour à la sauvagerie, comme on peut l'observer ailleurs dans cette région du Péloponnèse<sup>96</sup>, est une tradition rapportée par les Arcadiens depuis les temps anciens (ἐκ παλαιού) et qui « a la vraisemblance pour elle » (εἰκὸς αὐτῷ πρόσκειται : VIII, 2, 4). D'un autre côté, Pausanias refuse de croire qu'une métamorphose en loup se soit reproduite après le règne de Lykaon<sup>97</sup>. L'époque de ce roi mythique était celle où les hommes étaient plus près des dieux et ces derniers soulignaient les honneurs qu'on leur accordait, mais ils pouvaient aussi réagir avec colère si une injustice était commise à leur égard (VIII, 2, 4). Il s'agissait visiblement d'un monde indifférencié où la frontière entre le dieu, l'homme et l'animal n'était pas encore bien dessinée ; cette métamorphose en loup semble bien avoir été associée uniquement à cette époque révolue.

Ce passage du livre VIII permet de mieux saisir l'attitude de Pausanias à l'égard des traditions remontant à l'origine des cités, cette fois dans le contexte des fondations anciennes d'Arcadie. La tradition (λόγος) relative à Lyakon est en soi vraisemblable (εἰκός) pour Pausanias puisqu'il s'agit d'un récit ancien que rapportaient les Arcadiens. Le Périégète émet cependant des réserves en ce qui

<sup>96</sup> À Phigalie (VIII, 42, 3-6), Pausanias rappelle que les habitants de cette région, après avoir négligé un culte en l'honneur de Déméter *Mélaina*, reçurent un sérieux avertissement de la Pythie de Delphes : « Elle vous amènera bientôt à vous entre-dévorer et à manger vos enfants, à moins que vous n'apaisiez sa bile par des libations collectives et n'illustriez par des honneurs divins le tréfonds de la caverne » (VIII, 42, 6). Voir : L. Bruit, « Pausanias à Phigalie », *Mètis*, 1986, 1 (1), p. 71-96.

<sup>97</sup> Déjà au livre VI, Pausanias doute de cette tradition : « À propos d'un boxeur, un Arcadien originaire de Parrhasiai, nommé Damarchos, tout ce que des hâbleurs ont raconté ne me paraissait pas crédible, à part évidemment sa victoire à Olympie : il aurait changé son apparence humaine pour celle d'un loup lors du sacrifice de Zeus *Lykaios* et, après neuf ans, il serait redevenu homme. En tout cas, les Arcadiens non plus, me semblait-il, n'ont pas dit cela à son propos [...] » (VI, 8, 2).

concerne les ajouts postérieurs et qui renverraient à des périodes plus récentes de l'histoire des cités :

De tout temps beaucoup de faits qui se sont produits autrefois, et ceux mêmes qui se produisent encore, ont été déconsidérés comme étant incroyables auprès de l'opinion commune par ceux qui échafaudent des mensonges sur les réalités vraies (VIII, 2, 6).

Ἐν δὲ τῷ παντὶ αἰῶνι πολλὰ μὲν πάλαι συμβάντα, <τὰ> δὲ καὶ ἔτι γινόμενα ἄπιστα εἶναι πεποιήκασιν ἐς τοὺς πολλοὺς οἱ τοῖς ἀληθέσιν ἐποικοδομοῦντες ἐψευσμένα (VIII, 2, 6).

Donnant l'exemple des griffons aux taches de panthère et aux Tritons à la voix humaine, Pausanias rappelle que ceux qui « racontent des histoires fabuleuses » (μυθολογήμασιν) ont « tendance à exagérer » (ἐπιτεραπεύεσθαι), à y « inclure des faussetés » (ἐψευσμένοις : VIII, 2, 7, trad. pers.). Le passage de Pausanias en Arcadie est caractérisé par cette réflexion sur la nature des traditions, sur les « récits des Grecs » (Ἑλλήνων λόγοι), ce qui l'amène à préciser son attitude à leur égard, une attitude marquée par un souci de vraisemblance et par la recherche d'une sorte de « noyau de vérité »<sup>98</sup>. Il le fait, non pas en tournant le dos aux traditions, mais plutôt en les rapportant, en les discutant à l'occasion, en adoptant parfois une attitude plus distante à leur égard, mais en utilisant toujours des critères reposant sur une logique interne qui valide ou légitime les modes de représentation propres au monde grec, présents dans les traditions véhiculées au sujet de l'origine des cités.

Compte tenu de ces remarques, il peut être intéressant de voir, à partir d'un autre contexte narratif, comment Pausanias parvient à intégrer la présence animale et d'autres formes de prodiges à la fondation des cités. Quelques récits de fondation mettent en scène un animal qui, la plupart du temps, remplit la fonction de guide<sup>99</sup>. C'est ce que la tradition rapporte par exemple en Béotie, où le roi

<sup>98</sup> C'est ce qui se dégage aussi du passage concernant les traditions relatives à Kronos que Pausanias considère comme une « sagesse des Grecs », un « conte philosophique » (σοφία Ἑλλήνων : VIII, 8, 3).

<sup>99</sup> La fondation de Rome offre un exemple bien connu avec Romulus et Rémus dont le mythe rapporte qu'ils auraient été allaités par une louve, ce qui ne veut pas dire que les Romains

Cadmos aurait suivi une vache qui lui permit de connaître l'emplacement de la future cité de Thèbes (IX, 12, 1-2)<sup>100</sup>. Un thème similaire est présent dans une tradition se rapportant à la fondation de Troie, dans laquelle Ilos aurait suivi une vache mouchetée à titre de guide<sup>101</sup>. À Thèbes comme à Troie, la ville aurait été fondée à l'endroit où la vache se serait couchée<sup>102</sup>.

Dans le cas des cités du Péloponnèse, on note la présence d'un guide animal dans le contexte de la fondation d'Épidaure Limèra en Laconie, de même qu'à Mantinée en Arcadie. En ce qui concerne la cité laconienne, les Épidauriens se seraient installés à l'endroit où un serpent échappé de leur vaisseau se serait caché sous terre. Pausanias précise que des autels (βωμοί) dédiés à Asclépios en marquaient l'emplacement (III, 23, 6-7). En Laconie, les fondateurs de Boiai « prirent pour guide » (ἐποίησαντο ἡγεμόνα) un lièvre qui s'était caché dans un buisson de myrte. La ville aurait par la suite été bâtie autour de ce buisson, vénéré sous le nom d'Artémis *Sôteira* (III, 22, 12).

À Mantinée, Antinoé aurait pris comme guide un serpent (ὄφιν [...]) ἡγεμόνα ποιησαμένη τῆς ὁδοῦ : VIII, 8, 4) pour mener les habitants au site de la nouvelle cité, serpent que Pausanias croit être un « dragon » (δράκων) en se basant sur le témoignage d'Homère (VIII, 8, 5)<sup>103</sup>. Le Périégète rappelle néanmoins la présence de la rivière *Ophis* qui coule près de Mantinée et dont le nom évoquerait la présence d'un « serpent » (ὄφις). Comme c'est le cas à Athènes avec Cécrops, le serpent est l'animal chthonien par excellence et il n'est pas

---

aient pour autant « adopté » le loup : « Et pourtant, si la louve des origines se voyait ainsi honorée, la présence de loups sur le sol de l'*urbs* fut toujours indésirable après la fondation rituelle de la cité. L'entrée d'un loup vivant dans Rome n'est jamais interprétée comme le rappel de la légende des origines, comme la réactualisation d'un lien particulier unissant le loup au destin de Rome, mais constitue toujours un événement funeste » : J. Trinquier, *loc. cit.*, p. 86. Voir : Properce, *Élégies*, IV, 1. Le thème de l'animal-guide est présent dans plusieurs traditions mythologiques : A. H. Krappe, « Guiding Animals », *JAF*, 55, 1942, p. 228-246.

<sup>100</sup> Voir aussi : Apollodore, III, 4, 1.

<sup>101</sup> Pindare, *Olympiques*, VIII, 30 ; Strabon, XIII, 1, 3 ; III, 3 ; Apollodore, III, 12, 3.

<sup>102</sup> Rappelons également le passage de l'*Énéide* où, dans un rêve, Énée apprend par le dieu du fleuve (Tibre) qu'il trouvera une truie énorme et ses trente petits. Cet animal annonçait la fin de son voyage et la fondation d'Albe par Ascanie 30 années plus tard (VIII, 36-49).

<sup>103</sup> *Iliade*, II, 723 ; XII, 202 et 208.



surprenant de le voir ici en tant que guide ou présage menant les oikistes au site de leur fondation<sup>104</sup>. Le serpent entretient aussi un rapport étroit avec la divination comme en témoigne notamment le mythe du serpent Python autrefois gardien de l'oracle de Delphes avant qu'Apollon ne le fasse disparaître, tradition rapportée par Pausanias lors de son passage en Phocide (X, 6, 5-6).

Deux autres récits retiennent notre attention en ce qui a trait à la présence d'animaux dans l'univers de la fondation, cette fois à Argos en Argolide et à Aigeira en Achaïe. La prise du pouvoir d'Argos par Danaos est représentée par le combat opposant un loup et un taureau (II, 19, 3-4). Il s'agit une fois de plus d'un récit étiologique qui rappelle les origines du sanctuaire d'Apollon *Lycien* (Ἀπόλλωνος ἱερὸν Λυκίου) qui était situé dans le secteur de l'agora d'Argos<sup>105</sup>. Au moment de l'arrivée de Danaos en Argolide, un présage annonçait un changement de pouvoir, soit l'arrivée d'un loup qui devait s'attaquer à un troupeau et à son taureau. Les Argiens assimilèrent l'étranger Danaos au loup et lui accordèrent le pouvoir en tant que roi. La présence de ces deux animaux dans le récit n'est pas fortuite, car elle permet d'illustrer le problème de la transmission du pouvoir et de la souveraineté sur le territoire de l'Argolide : le loup incarne dans certains récits le monde guerrier, aristocratique, et celui de l'étrangeté, comme le laissait entrevoir le récit de la métamorphose de Lykaon, alors que le taureau et son troupeau renverraient à l'image des premiers habitants de la région et au souverain local<sup>106</sup>.

En Achaïe, le récit de la fondation d'Aigeira met en scène des chèvres, ce qui permet notamment d'élucider le nom de la cité qui dériverait de celui de

<sup>104</sup> Dans l'*Illiade*, on trouve également le serpent qui sert à deux occasions de présage aux combattants (II, 303-332 ; XII, 199-229).

<sup>105</sup> P. Sauzeau, *Les partages d'Argos, Sur les pas des Danaïdes*, Paris, Belin, 2005, p. 226-230.

<sup>106</sup> M. Detienne et J. Svenbro, « Les loups au festin ou la Cité impossible », *La cuisine du sacrifice en pays grec*, Paris, Gallimard, 1979, p. 216.



l'animal<sup>107</sup>. Le récit rapporté par Pausanias justifie aussi la présence du sanctuaire (λερόν) d'Artémis *Agrotéra* (Chasseresse) dans cette région, puisque les habitants de la région auraient établi ce lieu de culte là où la plus belle des chèvres, celle qui guidait les autres, s'était couchée (VII, 26, 3). Les torches et les chèvres, attributs d'Artémis, renvoient au domaine de la chasse mais aussi à celui de la guerre, qui caractérisait cet épisode de l'histoire ancienne d'Aigeira<sup>108</sup>.

L'animalité et l'animal s'insèrent ainsi dans l'univers de la fondation, et les traditions à leur sujet peuvent donner lieu à différentes interprétations symboliques ou étiologiques. Témoin d'un état pré-civilisationnel dans certains cas, renvoyant à l'époque de l'organisation des communautés civiques alors que l'animal jouait déjà le rôle d'intermédiaire entre l'homme et le dieu, que ce soit en tant que bête sacrifiée ou encore en tant que guide, l'animalité parvient à trouver sa place dans les récits d'origine. Le Périégète reprend donc cette composante, tout comme d'autres auteurs anciens. Il est important de souligner qu'il ne s'agit pas chez Pausanias d'animaux fabuleux, mais bien d'animaux de l'environnement naturel (loup, taureau, chèvre, serpent) qui, d'une certaine façon, se voient intégrés à la cité, bien que le loup conserve une certaine distance à l'égard du monde civilisé, comme le rappelle la métamorphose de Lykaon<sup>109</sup>. Les *topoi* de la querelle divine, de l'animal guide et, plus rarement, du fondateur mi-homme mi-animal font partie de ces éléments merveilleux qui accompagnent l'imaginaire de la fondation.

Certaines composantes naturelles provenant du paysage, comme les fleuves, sont présentes dans les récits. C'est le cas notamment en Argolide, mais aussi dans la région de l'Asopos où, d'après ce que disent les Phliasiens (Φλιάσιοι φασί), Asopos aurait eu comme fille Corcyre, Égine et Thèbe, ce que rejettent

<sup>107</sup> Attaqués par les Sicyoniens, les habitants d'Ageira se servirent des chèvres dont les cornes auraient été ornées de torches pour éloigner leurs ennemis (VII, 26, 2-3).

<sup>108</sup> Y. Lafond, in Pausanias, *Livre VII*, p. 229-230.

<sup>109</sup> Le loup de Lykaon ne peut d'ailleurs être considéré comme un animal fabuleux, étant le produit de la transformation de l'homme.

toutefois les Thébains qui affirment plutôt que Thèbe était la fille de l'Asopos béotien et non de l'Asopos de Phlionte (II, 5, 2-3). Quoi qu'il en soit, Pausanias poursuit avec une curiosité géographique qu'il aurait « entendu raconter » (ἤκουσα) et que rapportent les habitants de Phlionte et de Sicyone. Selon cette tradition, la source de l'Asopos remonterait au Méandre du côté de l'Asie Mineure (II, 5, 4).

On trouve également une tradition au sujet d'un fleuve dans la région d'Argyra en Achaïe. Arrivé sur un site où les ruines n'étaient guère visibles, Pausanias est amené à présenter une tradition (λόγος) que rapportent les « gens du pays » (τῶν ἐπιχωρίων) et les Patréens, qui voyaient en Argyra une nymphe de la mer et en Sélemnios, fleuve de la région, un beau jeune homme<sup>110</sup>. Une fois la légende évoquée, rappelons que Pausanias poursuit en disant que le fleuve servirait de remède contre l'amour malheureux et que « s'il y a du vrai dans cette légende » (εἰ δὲ μέτεστιν ἀληθείας τῷ λόγῳ : VII, 23, 3), l'eau du Sélemnios serait plus précieuse que bien des richesses. Il n'y aurait donc rien d'invraisemblable dans cette histoire de source « miraculeuse » comme on en connaît ailleurs. Ainsi, Pausanias admet qu'il puisse y avoir un fond de vérité dans la légende de Sélemnios dont les péripéties rappellent par ailleurs d'autres récits comme celui d'Alphée et d'Aréthuse, ou encore les amours d'Apollon et de Bolina (VII, 23, 2 et 23, 4).

Ces composantes animalières et naturelles participent de l'imaginaire des origines, sont intégrées à des récits et placées aux côtés de ces curiosités ou anecdotes qui intéressent Pausanias. Tout au long de la *Périégèse*, on peut lire des traditions, des « on-dit », se rapportant par exemple à un lieu évoquant un *logos* qui relève du légendaire, sans qu'il soit nécessairement lié à la fondation d'une cité, comme c'est le cas à Pellana en Laconie où l'on raconte qu'une jeune fille

<sup>110</sup> Ayant perdu sa belle apparence, Argyra le délaissa, ce qui aurait entraîné la mort de Sélemnios. C'est dans ce contexte qu'Aphrodite le transforma en fleuve et l'aida par le fait même à oublier Argyra.

serait tombée dans la source Pellanis et que son voile aurait été retrouvé dans une autre source nommée Lankia (III, 21, 2). Dans le cas des récits d'origine et de fondation, le Périégète reprend des *topoi* littéraires dans sa *sungraphè*, acceptant pour certains d'entre eux leur caractère merveilleux qui relèverait davantage du « mythique » (μυθώδης), sans s'interdire toutefois des réserves<sup>111</sup>. La même logique que celle notée lors de son passage en Arcadie et de sa présentation des traditions relatives à Lykaon semble ici s'appliquer. Rappelons cet extrait du livre VIII :

Tous ceux qui se délectent des histoires mythologiques qu'ils entendent sont enclins naturellement à y ajouter eux aussi des détails extraordinaires ; et ainsi ils ont corrompu la vérité en y mélangeant des choses fausses (VIII, 2, 7)<sup>112</sup>.

Ὅποσοι δὲ μυθολογήμασιν ἀκούοντες ἡδόνται, πεφύκασιν καὶ αὐτοὶ τι ἐπιτεραπεύεσθαι· καὶ οὕτω τοῖς ἀληθέσιν ἐλυμήναντο, συγκερανύντες αὐτὰ ἐψευσμένοις (VIII, 2, 7).

La critique de l'aspect fictionnel de certains récits à caractère mythique peut se lire chez plusieurs auteurs anciens, de Xénophane à Pausanias en passant par Platon. Le Périégète présente une « distance relative » à l'égard du « mythique », mais ne cache pas moins son intérêt, son respect pour les traditions qu'il rapporte et auxquelles il accorde, dans bien des cas, un fond de vérité.

De façon générale, Pausanias rapporte ce que disent les Grecs (« je dis ce que disent les Grecs » : λέγω δὲ τὰ λεγόμενα ὑπὸ Ἑλλήνων : VIII, 3, 6), ce qui l'amène inévitablement à composer avec des traditions variées qu'il transmet à son lecteur par le biais de sa *sungraphè*. Dans le cas des récits d'origine et de fondation, c'est ce qui explique la présence d'une diversité de *topoi* propres au monde de la cité, renvoyant tant au nom de la *polis*, à celui de son fondateur, à sa généalogie ainsi qu'au monde héroïque et divin qu'à d'autres phénomènes

<sup>111</sup> Lors de son passage à Argos, Pausanias note la présence d'un monticule dans lequel se trouverait la tête de la Gorgone Méduse et se propose de mettre de côté la part de miraculeux dans ce mythe et de rapporter ce qui est plus rationnel à son sujet (ἀπόντος δὲ τοῦ μύθου τάδε ἄλλα ἐς αὐτὴν ἐστὶν εἰρημένα : II, 21, 5).

<sup>112</sup> Voir aussi : VIII, 2, 6.



relevant du merveilleux. Cette ouverture n'empêche pas le Périégète de se prononcer à l'occasion au sujet des traditions qu'il rapporte, de leur accorder un niveau de crédibilité variable selon certains critères de vraisemblance. Le merveilleux n'est donc jamais très prégnant et reste toujours dans le cadre du vraisemblable. En somme, Pausanias n'accorde pas de crédibilité à toutes les traditions, mais ne cherche pas non plus à tout rationaliser : il s'agit essentiellement pour lui de rapporter les traditions qu'il juge « dignes de mémoire ».

#### 4.3 Procédures et modèles de fondation

Les passages de la *Périégèse* consacrés aux origines des cités reprennent d'autres éléments constitutifs des récits de fondation que l'on connaît à travers les sources anciennes depuis l'époque archaïque. N'ayant jamais véritablement constitué un genre littéraire en soi, les récits de fondation ont servi le propos d'œuvres très variées : poèmes, ouvrages géographiques, historiques, etc.<sup>113</sup> Les références aux origines des cités à travers la *Périégèse* révèlent un côté multiforme, polysémique, à quoi s'ajoute le caractère composite de l'œuvre de Pausanias. Bien que véhiculant des *topoi* bien connus des Grecs, le lecteur est aussi amené à mettre en parallèle des éléments du récit et à distinguer des modèles de fondation présentés comme autant d'« archétypes ».

Au livre VIII, il est dit que la « plus ancienne » (πρεσβυτάτη) cité du continent et des îles est Lykosoura d'Arcadie et que « c'est son exemple qui apprend au reste de l'humanité à établir des villes » (ἀπὸ ταύτης δὲ οἱ λοιποὶ ποιεῖσθαι πόλεις μεμαθήκασιν ἄνθρωποι : VIII, 38, 1). La plus ancienne *polis* aurait donc servi, d'après cette tradition, de cité-modèle, mais Pausanias ne donne guère plus d'information au sujet du contexte de fondation de cette première cité.

<sup>113</sup> C. Dougherty, « Archaic Greek Foundation Poetry : Questions of Genre and Occasion », *JHS*, 114, 1994, p. 35-46. Voir également : F. Létoublon, *Fonder une cité, Ce que disent les langues anciennes et les textes grecs ou latins sur la fondation des cités*, Grenoble, Ellug, 1987 ; J. M. Smith, *The Foundations of Cities in Greek Historians and Poets*, thèse de doctorat, New Haven, Yale University, 1991.



En suivant son cheminement à travers le Péloponnèse, on en vient à déceler deux principaux modes de représentation des origines de la cité : le premier, celui de la *fondation ex nihilo*, se rapproche du modèle de la fondation coloniale et le deuxième, la *fondation par synoecisme*, est un regroupement de communautés préexistantes.

Sauf dans le cas de la fondation des cités nouvelles et des colonies, la naissance des *poleis* prit vraisemblablement dans l'histoire la forme d'un rassemblement de communautés autour d'un certain nombre d'institutions politiques et religieuses, de monuments publics et privés, résultat d'un développement dans le temps et dans l'espace. Mais les récits de fondation des cités véhiculent dans plusieurs cas l'idée d'une naissance spontanée, comme le constatait Fustel de Coulanges dans *La Cité antique* (1864), ce qui renvoie au modèle des *fondations ex nihilo*<sup>114</sup>. Cette idée se retrouve à différents endroits dans la *Périégèse*, par exemple en Arcadie où l'on attribuait à la descendance de Lykaon un nombre considérable de fondations au centre du Péloponnèse : « Les autres fils de Lykaon bâtissaient des villes, là où chacun en avait l'idée » (Οἱ δὲ ἄλλοι παῖδες τοῦ Λυκάονος πόλεις ἐνταῦθα ἔκτιζον ἔνθα ἑκάστῳ μάλιστα ἦν κατὰ γνώμην : VIII, 3, 1).

Les détails concernant ces fondations anciennes semblent pourtant échapper au Périégète. La situation est différente dans le cas des fondations plus récentes, dont le souvenir était vraisemblablement moins altéré par le temps. Comme il en a été question au chapitre III, le Périégète présente plusieurs traditions au sujet des cités issues de la colonisation et des cités plus récentes comme Messène et Mégalopolis. Pausanias semble avoir jeté son dévolu sur la cité de Messène, qui fait l'objet du récit de fondation le plus élaboré de la

<sup>114</sup> « Une ville, chez les anciens, ne se formait pas à la longue, par le lent accroissement du nombre des hommes et des constructions. On fondait la ville d'un seul coup, tout entière en un jour » : Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, Paris, Flammarion, 1984 (1864), p. 151 ; « [...] le récit de fondation crée la fiction d'une origine ponctuelle, clairement discernable dans le temps » : C. Delattre, *Manuel de mythologie grecque*, Rosny-sous-Bois, Bréal, 2005, p. 247.

*Périégèse*. De surcroît, la cité fondée par Épaminondas se présente comme le point d'aboutissement d'un long récit qui rappelle les guerres messéniennes et la résistance contre Sparte (IV, 4, 1-27, 11). Messène présente les traits d'une fondation *ex nihilo*, bien que son nom rappelle l'ancienne Messénie de Messéné et de Polycaon. Dans les faits, le site situé au pied de l'Ithome aurait été habité bien avant l'époque classique puisque des tessons remontant à l'époque géométrique y ont été retrouvés<sup>115</sup>.

Chez Pausanias, la naissance de Messène se rapproche d'un récit de fondation coloniale, comme c'est le cas pour d'autres cités du Péloponnèse. Les fondations de colonies présentent en effet des éléments que l'on retrouve dans le récit se rapportant à Messène (IV, 27, 5-6) : choix du site orienté en fonction des « signes sacrés » (τὰ λεγὰ ἁλσια), transmis bien souvent par un oracle ; préparatifs en vue de l'édification de la cité, comme le transport des pierres ; délimitation des rues, construction des maisons et des sanctuaires, érection des remparts, etc. La fondation de la cité donnait lieu également à des sacrifices faits en l'honneur des dieux ou à d'autres cérémonies célébrant la mémoire des héros locaux.

Le deuxième groupe de récits, celui des *fondations par synoecisme*, renvoie au phénomène du regroupement de communautés préexistantes qui donnaient naissance à une *polis*. En témoignent différents récits de fondation, qu'ils soient légendaires, pensons ici au synoecisme d'Athènes par Thésée (I, 3, 3), ou historiques, dans le cas de Mégalo polis<sup>116</sup>. On trouve un certain

<sup>115</sup> J. Auberger, in Pausanias, *Livre IV*, p. 109. Voir notamment : G. Touchais, « Chronique des fouilles et découvertes archéologiques en Grèce en 1988 », *BCH*, 113 (2), 1989, p. 610-612.

<sup>116</sup> Voir : H. Effenterre, « Synécismes », *La cité grecque, Des origines à la défaite de Marathon*, Paris, Hachette, 1985, p. 168-192. Le terme συνoικισμός est employé à quatre reprises dans la *Périégèse*. « Le mot apparaît chez les prosateurs et dans les inscriptions hellénistiques. Il appartient spécifiquement au vocabulaire juridique : il indique une *association* dans une même résidence, la réunion d'individus, de diverse provenance ou de même origine en cité [...] Ainsi συνoικισμός exprime un processus unificateur d'où résulte une ville (nouvelle ou rénovée) ou, par extension, un ménage » : M. Casevitz, *Le vocabulaire de la colonisation en grec ancien, Étude*

nombre de synoecismes à travers le Péloponnèse, comme au moment du retour des Héraclides : la ville de Boiai en Laconie aurait été fondée par Boeos à la suite du regroupement des cités d'Étis, Aphrodisias et Sidé (ταύτην ᾠκισε μὲν Βοιδὸς τῶν Ἡρακλειδῶν, συναγαγεῖν δὲ ἀνδρας ἀπὸ τριῶν ἐς αὐτὴν λέγεται πόλεων : III, 22, 11).

En Élide cette fois, le fondateur Oxylos est reconnu pour avoir rassemblé les habitants de plusieurs villages. On dit (λέγεται) que les villageois qui vivaient près du rempart de la cité « se laissèrent convaincre par Oxylos d'entrer dans la ville » (κατελθεῖν ἔπεισεν ἐς τὴν πόλιν), faisant d'Élis une cité plus importante et prospère (V, 4, 3)<sup>117</sup>. Ce synoecisme remontant à une époque lointaine serait le reflet d'un regroupement de populations qui se serait produit dans les faits au courant du V<sup>e</sup> s. av. J.-C.<sup>118</sup> Bien que certains récits associent des *synoecismes* à des époques plus anciennes, il n'en demeure pas moins que Pausanias était conscient qu'il avait affaire à un phénomène connu et attesté, que ce soit à l'époque classique avec Mégalopolis d'Arcadie (VIII, 26, 5 et 27, 2) ou encore à la fin de l'époque républicaine avec la fondation par Auguste de Nicopolis d'Épire (X, 38, 4).

Fondées *ex nihilo* ou encore par l'entremise d'un synoecisme, les cités du Péloponnèse sont apparues à différents moments que Pausanias ne tente pas toujours de distinguer très clairement dans le temps, mais il montre bien comment ces deux modèles de fondation ont pu perdurer depuis les premières cités jusqu'aux époques plus récentes. Les récits qu'il rapporte mettent aussi en évidence certains contextes associés à la fondation des cités dans une sorte de représentation fantasmagorique qu'il convient ici d'aborder brièvement.

---

lexicologique : les familles de κτίζω et de οἰκέω-οἰκίζω, Paris, Klincksieck, 1985, p. 205 et 206. Sur Thésée et le *synoecisme* d'Athènes : Plutarque, *Vie de Thésée*, 24, 1-3.

<sup>117</sup> « Pausanias associe souvent synoecisme avec accroissement de la population et prospérité et inversement dioecisme avec faiblesse et pauvreté [...] » : A. Jacquemin, *in* Pausanias, *Livre VII*, p. 101.

<sup>118</sup> A. Jacquemin, *in* Pausanias, *Livre V*, p. 100-101. Strabon situe le synoecisme d'Élis après les guerres médiques (VIII, 3, 2). Diodore (XI, 54, 1) le fait remonter à l'archontat athénien de Praxierge (471 av. J.-C.).

Commençons d'abord par le thème de la « violence originelle » présent dans plusieurs mythologies, que l'on pense au meurtre de Rémus par Romulus (Tite-Live, I, 6) ou encore à celui d'Hénoch par Caïn à la suite du meurtre de son frère Abel (*Genèse*, 4, 3-8 ; 4, 17)<sup>119</sup>.

Dans le texte de Pausanias, l'idée de discorde est d'abord présente au moment des querelles divines pour la possession d'un territoire, à l'image de celles qui attendaient les hommes. Thucydide note d'ailleurs, en référence au retour des Achéens après la chute de Troie, qu'« en général il y eut dans les cités des luttes intérieures, dont les victimes portaient fonder des villes » (στάσεις ἐν ταῖς πόλεσιν ὥς ἐπὶ τὸ πολὺ ἐγίνοντο, ἀφ' ὧν ἐκπίπτοντες τὰς πόλεις ἔκτιζον : I, 12, 2)<sup>120</sup>. La querelle, les troubles internes, ou *stasis*, semblent, du moins d'après la tradition, avoir été à l'origine de la fondation de plusieurs cités ou colonies dans le monde grec<sup>121</sup>. Par ailleurs, ces éléments rappellent que les Grecs projetaient l'origine de leurs cités moins dans un monde divin que dans celui des héros et des hommes.

Le meurtre, volontaire ou non, est véhiculé par plusieurs traditions depuis l'*Illiade*, oeuvre dans laquelle on trouve Tlépolème parti d'Argos pour avoir tué son grand-oncle. En exil, il se serait installé sur l'île de Rhodes pour y fonder trois tribus (II, 653 et suiv.)<sup>122</sup>. On trouve en Argolide et en Élide des histoires

<sup>119</sup> Voir : J.-J. Wunenburger, « Mythe urbain et violence fondatrice », *La fundación de la ciudad, Mitos y ritos el mundo antiguo*, P. Azara, R. Mar, E. Riu et E. Subías (éd.), Barcelona, Edicions UPC, 2000, p. 23. En Laconie, on retrouve l'idée de la rivalité entre frères à Sparte avec les jumeaux Eurysthénès et Proclès dont on dit qu'ils étaient toujours en différend (III, 1, 7). En Béotie, un récit rappelle qu'après avoir semé les dents d'un dragon, Cadmos, le fondateur de la future cité de Thèbes, vit surgir des hommes armés, les Spartes, qui s'entreteurent volontairement ou par inconscience (Apollodore, III, 4, 1).

<sup>120</sup> Par exemple, Diomède n'aurait pu revenir à Argos où sa femme Aigialéa lui aurait tendu un piège et le héros partit fonder notamment Argyrippa (Arpi) en Grande-Grèce.

<sup>121</sup> Ce que souligne M. Detienne : « Sans doute l'événement initial se donne-t-il là sous la forme d'une violence nécessaire et dangereuse : une entame, une attaque brutale, une mise à mort » : *Apollon le couteau à la main : une approche expérimentale du polythéisme grec*, Paris, Gallimard, 1998, p. 114.

<sup>122</sup> Voir aussi : Pindare, *Olympiques*, VII, 27-33. C. Dougherty montre comment certains récits associent les notions de meurtre ou de « violence fondatrice », de colonisation et de purification : « It's Murder to Found a Colony », *Cultural Poetics in Archaic Greece : Cult*,



analogues, d'abord avec Persée qui aurait tué accidentellement son grand-père en lançant un disque qu'il venait de fabriquer<sup>123</sup>. Ne pouvant supporter les discours qui lui rappelaient cet événement, Persée aurait cédé Argos à Mégapenthès et serait parti fonder Mycènes (II, 16, 3). Du côté de l'Élide, le fondateur Oxylos aurait manqué son coup en lançant un disque, tuant ainsi son propre frère Thermios ou encore Alkidocos, fils de Scopias (V, 3, 7).

L'homicide involontaire serait donc à l'origine de la fondation de Mycènes et d'Élis, alors que d'autres récits mettent en évidence une lutte entre héros ou personnages légendaires pour la prise du pouvoir se soldant par un meurtre, comme on a pu le voir à Argos par l'entremise de l'affrontement entre un loup et un taureau (II, 19, 3-4). On trouve une idée similaire à Sparte dans le récit du conflit qui opposa Tyndare à Hippocoon, puis ce dernier à Héraclès, comme le rappelle Pausanias à deux occasions au livre III (1, 5 ; 15, 1-5). En défendant Tyndare, Héraclès gardait le trône de Sparte pour lui et sa lignée, ce qu'on a pu voir au moment du retour des Héraclides dans le Péloponnèse. Inévitablement, les récits associés aux mouvements migratoires et à la colonisation mettent en scène une forme de « violence originelle ».

D'autres récits rapportent des synoecismes forcés, comme ce fut le cas en Argolide alors qu'à l'époque historique, Ornées et Tirynthe furent annexées au territoire d'Argos, soit entre 479 et 460 av. J.-C. (II, 25, 6 ; 25, 8)<sup>124</sup>. On retrouve également cette situation du côté de Mégalopolis et Pausanias prend soin de préciser dans quels contextes les cités arcadiennes auraient intégré la cité d'Épaminondas. Dans l'ensemble, les Arcadiens se rassemblèrent sans hésiter

---

*Performance, Politics*, C. Dougherty et L. Kurke (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 178-198.

<sup>123</sup> La tradition rapporte des récits semblables mettant en scène un dieu et un héros : « Mais plus tard Hyacinthos, devenu l'aimé d'Apollon, fut tué par le dieu, involontairement, au lancer du disque » (Apollodore, I, 3, 3, trad. J.-C. Carrière et B. Massonnie).

<sup>124</sup> Ce fut également le cas pour Mycènes. La datation de ce synoecisme est difficile à établir. Mycènes aurait été détruite vers 468, Tirynthe et Midéa auraient été occupées entre 479 et 460 : C. Kritzas, « Aspects de la vie politique et économique d'Argos au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. », *Polydipsion Argos*, M. Piérart (dir.), Paris, de Boccard, 1992, p. 233. Strabon situe la destruction de Mycènes après la bataille de Salamine de 480 (VIII, 6, 19).

(VIII, 27, 5), mais certaines cités durent se laisser convaincre de quitter leur patrie (VIII, 27, 3) et d'autres auraient même été forcées d'intégrer Mégalopolis (VIII, 27, 5). Les habitants de Trapézonte s'enfuirent du Péloponnèse pour se rendre du côté de Trapézonte de l'Euxin et ceux qui ne parvinrent pas à s'échapper furent massacrés par les Arcadiens (VIII, 27, 6). Les habitants de Lykosoura auraient, avec l'aide de Déméter, été graciés par les Arcadiens, s'étant rendus dans le sanctuaire de Desponia dans leur propre cité (VIII, 27, 6).

Pausanias est donc sensible au contexte de la naissance des cités, qu'il soit historique ou imaginé par les Grecs, ce qui l'amène à présenter différentes situations qui mettent en scène des enjeux de pouvoir, des regroupements forcés, mais aussi à l'occasion des ententes communes, voire des réconciliations. C'est ce que l'on observe dans le cas de la fondation de Gythion, cette ville dont Pausanias mentionne qu'elle n'a pas été fondée par des hommes, dit-on (Γυθεῖται δὲ τῆς πόλεως ἀνθρώπων μὲν οὐδένα οἰκιστὴν γενέσθαι λέγουσιν). Héraclès et Apollon auraient dans ce cas-ci décidé de fonder la ville en commun (οἰκίσαι κοινῇ τὴν πόλιν : III, 21, 8). Il n'en reste pas moins que ces récits respectent des modèles-types et qu'on ne peut distinguer par leur forme les fondations anciennes des fondations récentes ou historiques.

Certains récits mettent en évidence la notion de « cohabitation », notamment dans le contexte de la colonisation ionienne<sup>125</sup>, et le terme grec σύνοικος revient à quelques reprises chez Pausanias<sup>126</sup>. Dans son excursus ionien, il note l'exemple de Téos où la fondation se serait déroulée dans un certain esprit de concorde, alors que l'oikiste au nom prédestiné d'Apoikos (*Colon*) « ne fomenta aucun trouble, ni contre les gens d'Orchomène, ni contre ceux de Téos »

<sup>125</sup> Cette notion de « cohabitation » rejoint l'idée de concorde (ὁμόνοια) chez les Grecs. Voir : G. Thériault, *Le culte d'Homonoia dans les cités grecques*, Lyon-Québec, Maison de l'Orient et Éditions du Sphinx, 1996.

<sup>126</sup> Pour le livre VII : 1, 9 ; 2, 5 ; 3, 2 ; 3, 6-7 ; 4, 2. « Adjectif ou substantif, σύνοικος désigne celui qui cohabite avec une ou plusieurs personnes (au datif ou au génitif) dans une maison, un pays, un État (ἐν + datif) [...] Σύνοικος, quels que soient ses emplois, implique donc toujours l'appartenance à une communauté – et souvent une association minoritaire » : M. Casevitz, *op. cit.*, p. 199 et 201.

(ὅς τοῖς Ὀρχομενίοις οὐδὲ τοῖς Τηίοις νεώτερον ἐβούλευσεν οὐδέν : VII, 3, 6). Toujours à Téos, un contingent en provenance d'Athènes et de Béotie aurait été bien accueilli par les premiers arrivants : « Apoicos et les gens de Téos admirent ces deux contingents ensemble à résider avec eux » (καὶ σφᾶς συναμφοτέρους ὃ τε Ἀποίκος καὶ οἱ Τήιοι συνοίκους ἐδέξαντο : VII, 3, 6).

Ces quelques exemples montrent comment peuvent se lire à travers la *Périégèse* des récits de fondation de natures diverses, qu'ils soient mythiques, légendaires ou historiques, et qui lorsqu'on en étudie les causes, l'étiologie, en viennent à éclairer certains contextes dans lesquels les cités seraient apparues, comme on a pu aussi le constater au chapitre III au sujet des fondations coloniales<sup>127</sup>. Étonnamment, il appert que ces contextes sont peu nombreux et qu'il se dégage une typologie relativement simple qui cherche à intégrer autour de mêmes modèles les fondations « mythiques » et « historiques », rendant caduque la frontière attendue entre les deux.

Nous voulons maintenant attirer l'attention sur le fait que la *Périégèse*, par l'entremise des récits de fondation, donne à voir, transmet différents modes de représentation des origines que l'on trouve dans le monde grec et évoque certains contextes associés à la naissance des cités. L'imbrication du mythe et de l'histoire est manifeste, à nos yeux du moins, mais tout aussi importante est l'inscription des récits dans le présent de la visite par l'entremise de la description des monuments que l'on pouvait apercevoir dans les cités.

#### 4.4 Voir les origines

Bien que cette thèse porte essentiellement sur les récits de fondation, il demeure essentiel d'interroger les portions descriptives de l'œuvre de Pausanias et

<sup>127</sup> Comme le remarque F. de Polignac : « [...] les récits des fondations reportent celles-ci dans un lointain passé héroïque tout en restant tributaires des conditions effectives de l'apparition des cités » : « Déméter ou l'altérité dans la fondation », *Tracés de fondation*, M. Detienne (dir.), Louvain-Paris, Peeters, 1990, p. 295.



de voir comment s'opère, à travers la *Périégèse*, le passage des *logoi* aux monuments ou inversement, des monuments aux traditions, en lien avec la question des origines et de la fondation des cités dans le contexte péloponnésien. C'est l'une des particularités du texte de Pausanias que de *dire* et de *faire voir* le lointain passé de la Grèce par le biais de ses traditions et de ses monuments. La méthode de Pausanias est singulière sans être nouvelle puisqu'elle se situe dans le courant d'une longue tradition remontant aux premiers historiens grecs, géographes ou périégètes<sup>128</sup>.

Le voyage qui s'entame au livre I de la *Périégèse* est en partie guidé par le principe d'une *autopsie*, soit le fait de « voir par soi-même ». Comme le rappelle A. Zangara, la vision, au sens de « perception visuelle personnelle et directe, a toujours joui d'un privilège indéniable »<sup>129</sup>. Pausanias accorde une place importante au témoignage visuel, le genre périégétique s'y prêtant peut-être encore mieux que le genre historique *stricto sensu*<sup>130</sup>. Ces descriptions permettent d'envisager le premier volet du problème du rapport que le texte de Pausanias entretient avec le présent des cités. Nous interrogerons d'abord les composantes, puis le sens ou les fonctions et finalement, les effets de ces descriptions, dans le contexte de la représentation des origines des cités.

<sup>128</sup> Depuis Hérodote, l'*histôr* est l'auteur d'une « enquête », mais aussi le témoin, celui qui a vu et l'*historia* qui en résulte permet de *faire voir* à nouveau. Quelques publications récentes se sont intéressées à ces questions dans le contexte de l'historiographie ancienne : F. Hartog, *Évidence de l'histoire, Ce que voient les historiens*, Paris, Gallimard, 2005 ; A. Zangara, *Voir l'histoire, Théories anciennes du récit historique (I<sup>er</sup> siècle avant J.-C. – I<sup>er</sup> siècle après J.-C.)*, Paris, Vrin-EHESS, 2007.

<sup>129</sup> A. Zangara, *op. cit.*, p. 7.

<sup>130</sup> Par exemple, en Arcadie, Pausanias fait cette remarque au sujet du mont Kotilion : « Il y a sur le mont Kotilion une source d'eau, et si un auteur a déjà écrit que là naissait le cours de la rivière Lymax, il l'a fait sans avoir vu lui-même le cours d'eau, ni d'après les propos d'un homme qui l'aurait vu. Moi j'ai eu ces deux moyens à ma disposition ; j'ai de mes yeux constaté que la rivière existe, mais que l'eau de la source du Kotilion ne va pas loin ; après un bref parcours, elle disparaît totalement » (VIII, 41, 10).



#### 4.4.1 Tombeaux

Pausanias décrit ou évoque la présence d'un nombre considérable de monuments, de θεωρήματα, s'intéressant à « ce qui est à voir » dans les cités, en plus de tout ce que l'on pouvait entendre au sujet de leur passé (V, 10, 1)<sup>131</sup>. Édifices religieux, théâtres, gymnases, places publiques, œuvres d'art, trophées et tombeaux, les cités présentaient toujours aux yeux d'un visiteur du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. plusieurs monuments « dignes de mention ». Le voyage culturel de Pausanias à travers les cités lui permet de faire des associations, que ce soit en rapprochant une statue ou un sanctuaire et une divinité, une statue et un athlète et ses exploits, ou un monument et l'événement qu'il commémore. En d'autres mots, *logoi* et *théôrêmata* entretiennent un dialogue constant tout au long de la *Périégèse*<sup>132</sup>.

Le lecteur de Pausanias est donc constamment amené à faire des liens, à suivre ceux que lui propose son « guide », à faire des allers-retours qui lui donnent l'occasion de dresser le portrait d'une cité, de ses monuments, mais aussi de son histoire, des personnages ou des événements auxquels se rapportent les descriptions. C'est dans ce contexte qu'il convient d'inscrire les monuments renvoyant aux origines et à la fondation des cités. Il peut paraître étonnant au premier abord de constater dans les cités la présence de monuments qui renverraient au temps de la fondation, la plupart des cités évoquées par Pausanias remontant à une période ancienne, voire qualifiée de « mythique », ce qui rend difficilement vraisemblable la conservation des bâtiments. Ces monuments participent, pour la plupart, à un travail de construction *a posteriori*, ce qui permet d'interroger la façon dont les Grecs ont pu inscrire leurs origines dans un cadre

<sup>131</sup> Rappelons ici le plan de départ de Pausanias, tel qu'évoqué au livre I : « Voilà, à mon sens, ce qui en Attique est le plus célèbre, tant dans les traditions que dans les monuments. Depuis le début, j'ai choisi dans la masse des éléments ceux qui convenaient à un exposé historique » (Τοσαῦτα κατὰ γνώμην τὴν ἐμὴν Ἀθηναίοις γνωριμώτατα ἦν ἐν τε λόγοις καὶ θεωρήμασιν, ἀπέκρινε δὲ ἀπὸ τῶν πολλῶν ἐξ ἀρχῆς ὁ λόγος μοι τὰ ἐς συγγραφὴν ἀνήκοντα : I, 39, 3).

<sup>132</sup> C. Le Roy, « Pausanias et la Laconie ou la recherche d'un équilibre », *Éditer, traduire, commenter Pausanias en l'an 2000*, D. Knoepfler et M. Piérart (éd.), Neuchâtel-Genève, Droz-Université de Neuchâtel, 2001, p. 228.

matériel que Pausanias retrace tout en lui donnant un sens en fonction des traditions rapportées tout au long de sa *Périégèse*.

Commençons d'abord par le monument le plus important en ce qui concerne la question des origines, soit le *tombeau du fondateur*. Les traditions rapportées par Pausanias et l'analyse proposée ici ont permis de mettre en évidence le phénomène de la personnification des origines à travers la figure du héros fondateur, de même que l'importance de l'éponymie toponymique et les différents liens que propose la *Périégèse* entre les noms, les généalogies et les personnages que les Grecs associaient à l'origine de leur cité. Par ailleurs, le texte de Pausanias constitue une source importante de notre connaissance des monuments commémoratifs et des constructions qui se rapportaient à l'origine des cités ; l'archéologie livre très peu de traces de ces monuments dans le contexte péloponnésien, alors que quelques tombeaux d'oikistes sont attestés dans le monde colonial<sup>133</sup>.

Dans la *Périégèse*, la présence de tombeaux de fondateurs est évoquée dans les portions descriptives ou proprement périégétiques. Par exemple, lors de la description des monuments de Sicyone, on trouve la mention du tombeau du roi Épopeus, soit un des premiers rois de la région, venu de Thessalie. Situé vers la Porte sacrée, près de l'ancien temple et devant l'autel d'Athéna, il y avait ce tombeau (μνῆμα) formé d'un monticule de terre (II, 11, 1). Toujours en Corinthie, on pouvait voir le tombeau d'Aras, le fondateur d'Arantia, soit l'ancienne Phlonte, dont la colline Arantine rappelait le nom du héros. Le tombeau de ce fondateur se trouvait à Céléas (τὸ δὲ μνῆμα τοῦ Ἀραντός ἐστιν ἐν χωρίῳ Κελεαῖς : II, 12, 4) à cinq stades de la cité, où Dysaulès d'Éleusis aurait fondé des mystères en l'honneur de Déméter (II, 14, 1). Pausanias mentionne d'abord l'existence du tombeau (μνῆμα) d'Aras et de celui de Dysaulès lors de sa

<sup>133</sup> Pour ce qui est des cités coloniales, nous supposons l'existence des tombeaux de Glaucos (Thasos), de Battos (Cyrène), de Lamis ? (Mégara Hyblaea), d'Antiphèmos (Géla) et d'un *hérôon* à Poséidonia et à Érétrie : F. de Polignac, *La naissance de la cité grecque*, Paris, La Découverte, 1984, p. 132, n. 16.

présentation des origines de Phlonte, puis lors de son passage à Céléés, où il rapporte quelques traditions au sujet des mystères qui étaient célébrés à cet endroit (II, 14, 1-4). À Céléés, Pausanias précise que le tombeau (τάφος) d'Aras est plus ancien que celui de Dysaulès ; d'après la tradition des Phliasiens (κατὰ τὸν Φλιασίων λόγον), le roi de Phlonte était dit contemporain de Prométhée (II, 14, 4).

Revenons à la présentation des origines de Phlonte puisque Pausanias précise aussi le nom des enfants d'Aras, soit Aoris et Araithyrée. Cette dernière serait décédée avant son frère, qui nomma la cité en mémoire de sa sœur, ce qui permet d'expliquer la dénomination d'« Araithyréa l'Aimable » que l'on trouve dans le *Catalogue des vaisseaux* (II, 571) que cite Pausanias (II, 12, 5). Le Périégète poursuit en ajoutant que les tombeaux (τάφοι) des enfants d'Aras se trouvent sur la colline Arantine. Ces tombeaux étaient surmontés de stèles qui en faisaient le tour (καὶ σφίσιν ἐπίθημα στῆλαι περιφανεῖς εἰσι : II, 12, 5-6)<sup>134</sup> et, avant la célébration des mystères de Déméter, ils regardaient ces monuments et invoquaient Aras et ses enfants au moment de faire leurs libations (II, 12, 5). Le récit se poursuit avec les traditions au sujet de Phlias sur lesquelles nous avons déjà dit quelques mots. Ce sont donc quatre tombeaux qui ponctuent le territoire de la cité et cette « richesse » s'explique peut-être par les mystères de Déméter, visiblement assez importants pour exiger ces signaux dans le paysage.

Dans sa description des monuments d'Argos, Pausanias situe près du temple de Zeus *Néméen* le tombeau (τάφος) de Phoronée à qui les Argiens apportaient des offrandes sacrificielles comme il était d'usage pour un héros, et ce encore à l'époque de Pausanias (ἐναγίζουσι δὲ καὶ ἔς ἡμᾶς ἔτι τῷ

<sup>134</sup> Cette description rappelle les fameux cercles de tombes découverts à Mycènes. À ce sujet : O. Pelon, *Tholoi, tumuli et cercles funéraires. Recherches sur les monuments funéraires de plan circulaire dans l'Égée de l'âge du bronze (III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> millénaires av. J.-C.)*, Paris, de Boccard, 1977.



Φορωνέϊ : II, 20, 3)<sup>135</sup>. Près des statues représentant les sept chefs qui menèrent le siège de la ville de Thèbes, se trouvait le tombeau de Danaos, puis les cénotaphes des Argiens qui laissèrent leur vie lors du siège de Troie (II, 20, 6). Non loin du temple d'Aphrodite, on pouvait voir le tombeau (μνῆμα) de Cerdo, la femme de Phoronée (II, 21, 1), puis celui (μνῆμα) d'Hypermnestre fille de Danaos (II, 21, 2), soit la mère d'Abas, ancêtre de Persée. Près du temple des Dioscures cette fois, Pausanias situe le tombeau (τάφος) d'Argos, fils de Zeus et de Niobé, la fille de Phoronée (II, 22, 5) et note également la présence du tombeau (μνῆμα) des fils d'Égyptos (II, 24, 2). Toute l'histoire des origines d'Argos est ici enracinée dans le territoire de la cité et la lecture des *logoi* rapportés par le Périégète permet au lecteur d'en reconstituer le fil.

À Trézène maintenant, près de la place publique (ἀγορά) de la ville et derrière le temple d'Artémis *Sotéira*<sup>136</sup>, on pouvait voir le tombeau (μνῆμα) de Pitthée qui réunit les villes d'Hypérie et d'Anthia et qui donna naissance à la ville visitée par Pausanias (II, 31, 3). Sur le tombeau se trouvaient trois sièges de marbre blanc sur lesquels le fondateur de Trézène rendait justice en compagnie de deux autres personnes (II, 31, 3).

Pausanias parvient à localiser d'autres tombeaux de fondateurs dans les livres consacrés au Péloponnèse. C'est le cas de celui de Patreus sur l'agora de Patras (τάφος : VII, 20, 5), d'Arkas à Mantinée (τάφος : VIII, 9, 3), de Tégéatès à Tégée ainsi que de sa femme Maira sur l'agora de la ville (μνῆμα : VIII, 48, 6)<sup>137</sup>. La sépulture d'Antinoé se trouvait près du théâtre de Mantinée et de l'*Hestia*

<sup>135</sup> Une épigramme provenant vraisemblablement du tombeau de Phoronée a été découverte en 1994 : M. Piérart, « Héros fondateurs : héros civilisateurs : la rivalité entre Argos et Athènes vue par Pausanias », *Héros et héroïnes dans les mythes et les cultes grecs*, V. Pirenne-Delforge et E. S. de la Torre (éd.), Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2000, p. 428-429.

<sup>136</sup> C'est Thésée qui est reconnu pour avoir érigé ce temple (II, 31, 1).

<sup>137</sup> On ne sait pas cependant si le héros éponyme et sa femme faisaient l'objet d'un culte à l'époque du Périégète : M. Jost, *Sanctuaires et cultes d'Arcadie*, Paris, Vrin, 1986, p. 536.



*Koinè* (« Foyer commun » : VIII, 9, 5)<sup>138</sup>. Au sujet d'Arkas, petit-fils de Lykaon, Pausanias note qu'à la suite d'un oracle provenant de Delphes, les Mantinéens auraient rapatrié ses ossements depuis le Ménale (VIII, 9, 4)<sup>139</sup>. Plus loin, il précise l'ancien emplacement de ces ossements dans la région du Ménale, mont consacré au dieu Pan (VIII, 36, 8). L'endroit à Mantinée où se trouvait la tombe d'Arkas se nommait les « Autels d'Hélios » (VIII, 9, 4).

Il n'est pas étonnant de constater que les cités coloniales ont, elles aussi, tenu à rappeler la mémoire de leur fondateur par le biais de tombeaux. Pausanias ne manque pas de noter leur présence au moment de sa périégèse de l'Ionie au livre VII. À Milet, l'on pouvait voir la tombe de Neileus (τάφος) sur la route menant à Didymes, non loin de la porte de la cité (VII, 2, 6)<sup>140</sup>. À Éphèse se trouvait le monument funéraire d'Androclos, toujours visible à l'époque de Pausanias (ἐς ἐμὲ ἔτι τὸ μνῆμα), en sortant du sanctuaire sur la route qui longe l'Olympiéion<sup>141</sup>. Un homme en armes couronnait le monument (VII, 2, 9). On pouvait aussi voir le tombeau d'Andraimon, fondateur de Lébédos, à la sortie de Colophon après le fleuve Calaus (VII, 3, 5)<sup>142</sup>. Le tombeau (τάφος) d'Oinopion était quant à lui visible sur l'île de Chios (VII, 5, 13).

Pausanias parvient donc à localiser de nombreux tombeaux tout au long de son itinéraire péloponnésien, de même qu'en Ionie, en les intégrant aux descriptions des différents monuments qu'il jugeait « dignes de mention ». Sur le plan du vocabulaire, il emploie alternativement les termes de μνῆμα et de τάφος

<sup>138</sup> « Le Foyer Commun symbolise le synoecisme de 371 et la refondation de Mantinée » : M. Jost, in Pausanias, *Livre VIII*, p. 177. Bien qu'il soit difficile de dire si Antinoé faisait l'objet d'un culte à l'époque de Pausanias, il est probable qu'un culte héroïque lui était voué à une époque plus ancienne : M. Jost, *op. cit.*, p. 535-536.

<sup>139</sup> « Il y a aussi la Ménalie au climat rigoureux et là repose Arkas, celui de qui tous les Arcadiens tiennent leur nom ; en partent trois, quatre, voire cinq routes. Et moi je vous invite à vous y rendre et d'un cœur joyeux à enlever Arkas pour le ramener dans votre aimable ville. Vous instituerez là un enclos sacré et des sacrifices en l'honneur d'Arkas' » (VIII, 9, 4).

<sup>140</sup> Y. Lafond, in Pausanias, *Livre VII*, p. 106.

<sup>141</sup> La localisation de ce tombeau ne fait pas encore l'unanimité. Voir à ce sujet : H. Engelman, « Das Grab des Androklos und ein Olympieion (Pausanias VII, 2, 9) », *ZPE*, 112, 1996, p. 131-133.

<sup>142</sup> Le tombeau n'a pas été localisé.

pour désigner un « tombeau », alors que chez d'autres auteurs le *μνῆμα* renvoie plus spécifiquement au « monument commémoratif » et le *τάφος* à la « sépulture »<sup>143</sup>. Pausanias indique la présence d'un cénotaphe par le terme de *κενός* (« vide ») comme c'est le cas pour le monument honorant les Argiens morts au moment du siège de Troie (*τάφος κενός* : II, 20, 6)<sup>144</sup>. La distinction semble importante aux yeux du Périégète comme pour ceux qui véhiculaient les traditions relatives à la présence de reliques héroïques sur leur territoire.

Il évoque certains monuments représentant d'autres personnages associés aux origines, par exemple Endymion en Élide. Le Périégète mentionne deux monuments associés au personnage d'Endymion, le fils d'Aithlios premier roi d'Élide. À l'extrémité du stade d'Olympie, se trouvait le monument (*μνῆμα*) d'Endymion, « selon un récit des Éléens » (*λόγῳ Ἑλλέων ἐστίν* : VI, 20, 9, voir aussi V, 1, 5). Mais en Carie, près de Milet, les Héracléotes prétendaient que le fils d'Aithlios se serait retiré dans la montagne du Latmos où se trouvait un *ἄδυτον* (« lieu sacré ») et n'étaient donc pas d'accord avec ce que disaient les Éléens (V, 1, 5). Sur le site du sanctuaire d'Olympie, à l'intérieur de l'Altis, se trouvait également le Pélopieon (*τὸ Πελόπιον*), un enclos sacré (*τέμενος*) en l'honneur du héros qui était le plus vénéré à Olympie, préférence similaire à celle que les Éléens avaient pour Zeus par rapport aux autres dieux (V, 13, 1). Du côté d'Harpina, on pouvait voir le tombeau (*τάφος*) des prétendants d'Hippodamie dont faisait partie Acrias, fondateur d'Acria (VI, 21, 9-10) en Laconie (III, 22, 4-5).

L'exemple de la récupération d'un « patrimoine héroïque », comme cela semble avoir été le cas avec Endymion, se retrouve ailleurs dans le Péloponnèse, à

<sup>143</sup> F. M. Dunn, « Pausanias on the Tomb of Medea's Children », *Mnemosyne*, 48 (3), 1995, p. 348-351. À plusieurs reprises, Pausanias emploie les deux termes pour désigner un même « monument funéraire », comme c'est le cas à Sicyone où devant l'autel dédié à Athéna, on pouvait voir le *μνῆμα* d'Éropeus, et près de ce *τάφος* se trouvaient les dieux qui détournaient le mauvais sort (*Ἀποτρόπαιοι θεοί* : II, 11, 1). F. M. Dunn relève plus d'une cinquantaine de passages similaires : *ibid.*, p. 348, n. 6.

<sup>144</sup> Dans le cas du tombeau (*μνῆμα*) d'Aristomène à Messène, les Messéniens disent qu'il ne s'agit pas d'un cénotaphe (« <οὐ> κενόν » : IV, 32, 3).



Sparte par exemple, où Tisaménos aurait eu droit à une seconde sépulture (VII, 1, 8). Fuyant les Héraclides, Tisaménos se réfugia dans la région d'Héliké et les Ioniens l'auraient admis à résider avec eux. D'abord enterré à Héliké, ses ossements auraient par la suite été transportés, « sur l'avis de l'oracle de Delphes » (τοῦ ἐν Δελφοῖς σφισιν ἀνειπόντος χρηστηρίου), par les Spartiates qui lui consacrèrent un tombeau, toujours présent du temps de Pausanias à l'endroit où les Lacédémoniens prenaient leur repas nommé *Pheidities* (VII, 1, 8)<sup>145</sup>.

Du côté de Messène, on pouvait voir le tombeau du héros Aristomène, célèbre pour sa résistance contre Sparte au moment des guerres messéniennes<sup>146</sup>. Ce dernier aurait fini ses jours en exil à Rhodes où on lui consacra un monument (μνῆμα) et on lui accorda des honneurs (IV, 24, 3). Ensuite, « sur l'ordre du dieu de Delphes » (τὸν δὲ ἐν Δελφοῖς θεὸν τὸν κελεύσαντα εἶναι), les Messéniens auraient procédé au transfert de ses ossements depuis l'île de Rhodes (IV, 32, 3)<sup>147</sup>. Pausanias insiste d'ailleurs sur le fait que le monument de Messène

<sup>145</sup> Les origines achéennes de Tisaménos permettent de tisser des liens entre l'Achaïe et Sparte sans que l'on puisse avancer avec certitude une date, voire une époque probable (VI<sup>e</sup>-V<sup>e</sup> s. ?). Ce transfert d'ossements aurait logiquement eu lieu avant la destruction d'Héliké, soit avant 373 av. J.-C. Il n'est pas non plus impossible que cet épisode se soit produit à l'époque hellénistique, comme le propose M. Osanna, au moment de l'opposition de Sparte à la Ligue achéenne : *Santuari e culti dell'Acaia antica*, Naples, Edizioni scientifiche italiane, 1996, p. 225. Voir aussi : D. M. Leahy, « The Bones of Tisamenus », *Historia*, 4, 1955, p. 26-38. Sur la difficulté de localiser ce tombeau : Y. Lafond, in Pausanias, *Livre VII*, p. 102.

<sup>146</sup> Ce tombeau était placé soit en périphérie du sanctuaire d'Asclépios, ou encore près du gymnase de Messène. L'emplacement exact n'a pas encore été confirmé par l'archéologie. K. Stratiki situe ce monument près du gymnase de la cité : « Les héros grecs comme personnification de la liberté dans la *Périégèse* de Pausanias », *BAGB*, 2003 (2), p. 107-108. Pausanias mentionne aussi qu'une statue en bronze d'Aristomène se trouvait dans le stade de Messène (IV, 32, 6).

<sup>147</sup> Pausanias aurait consulté les habitants de Messène pour obtenir ces informations concernant la provenance et la façon dont auraient été rapatriés les ossements d'Aristomène (IV, 32, 3). À propos du contexte de ce rapatriement, on ne peut proposer une fois de plus que des hypothèses et présupposer que ce transfert d'ossements eut lieu quelque temps après la fondation de Messène par Épaminondas. Le culte voué à Aristomène remonterait, d'après cette hypothèse plausible, à la première moitié du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. et se serait maintenu jusqu'à l'époque du passage de Pausanias en Messénie. Voir notamment : S. E. Alcock, « Power From the Dead : Tomb Cult in Postliberation Messenia », *Sandy Pylos : An Archaeological History From Nestor to Navarino*, J. L. Davis (éd.), Austin, University of Texas Press, 1998, p. 199-204.

n'est pas un cénotaphe (<οὐ> κενόν), mais bien un tombeau (μνημα) auprès duquel les Messéniens vouaient un culte héroïque qui attira visiblement l'attention du Périégète lors de son passage. Aristomène recevait toujours les honneurs d'un héros à l'époque de Pausanias (Ἀριστομένης ὅς καὶ νῦν ἔτι ὡς ἥρωος ἔχει παρὰ Μεσσηνίοις τιμὰς : IV, 14, 7), qui rappelle que les Messéniens attachent un taureau à la colonne érigée sur le tombeau du héros, taureau destiné à être brûlé en sacrifice (ταῦρον ὄντινα ἐναγίζειν μέλλουσιν). Si l'animal s'agite et fait bouger la colonne, le présage se veut favorable aux Messéniens, alors que si la colonne reste immobile, il est défavorable (IV, 32, 3)<sup>148</sup>.

Comme on peut le voir à partir de l'exemple du tombeau d'Aristomène, les monuments décrits par Pausanias, de même que les cultes auxquels certains d'entre eux sont associés, permettent du même coup de créer des liens avec les *logoi* auxquels ils renvoient. Les monuments ne sont pas présentés en suivant un ordre chronologique ou thématique, mais ils font écho aux traditions. La description suit un itinéraire concret et les *logoi* permettent de reconstituer le fil des événements se rapportant à l'origine des cités<sup>149</sup>. Dans les exemples cités précédemment, la présentation des récits de fondation précède les descriptions de monuments, support matériel qui vient valider, d'une certaine façon, les traditions locales au sujet de ces héros fondateurs. Les traditions seraient plus sujettes aux modifications dans le temps, aux variantes, alors que les monuments témoignent de leur pérennité sans que Pausanias remette en question leur authenticité.

Un passage du livre III attire cependant notre attention. À Sparte, près d'un monument nommé Scias, les Spartiates montraient le tombeau des héros Idas et

<sup>148</sup> La pratique de ce culte sacrificiel (ἐναγίζειν) est attestée par une inscription d'époque romaine (ca. 15 av. J.-C.-14 ap. J.-C.). À Craton fils d'Archédamos auraient été alloués 70 deniers « pour le sacrifice d'un taureau à Aristoménès » (εἰς ἐναγισμὸν Ἀριστομένει ταύρου) : SEG, 35, 1985, 343 et L. Migeotte, « Réparation de monuments publics à Messène au temps d'Auguste », BCH, 109 (1), 1985, p. 598 et 601.

<sup>149</sup> A. Jacquemin remarque au sujet de la description de Delphes par Pausanias au livre X : « [...] nous voyons une construction organisée de ce passé qui se traduit dans l'espace par un parcours guidé » : « Delphes au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. : un lieu de la mémoire grecque », *ΕΛΛΗΝΙΣΜΟΣ : quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque*, S. Saïd (éd.), Leiden, Brill, 1991, p. 221.



Lyncée, deux frères descendants d'Apharée, reconnus pour avoir participé à l'expédition des Argonautes. Pausanias note que ce qui convient davantage à la tradition (κατὰ μὲν δὴ τοῦ λόγου τὸ εἶκος) concernant Idas et Lyncée, serait qu'ils fussent enterrés en Messénie et non à Sparte (III, 13, 1)<sup>150</sup>. Mais les malheurs (συμφοραί) des Messéniens et la durée de leur exil à l'extérieur du Péloponnèse auraient obscurci, même après leur retour, plusieurs aspects de leur histoire ancienne (πολλὰ τῶν ἀρχαίων), et leur ignorance rendait plus facile, pour ceux qui le voulaient, de leur disputer ces traditions (ἄτε δὲ ἐκείνων οὐκ εἰδότων ἔστιν ἤδη τοῖς ἐθέλουσιν ἀμφισβητεῖν : III, 13, 2)<sup>151</sup>. Les monuments comme les traditions pouvaient parfois laisser place à l'interprétation, voire à la contestation, et Pausanias penche ici du côté de la version messénienne de la tradition.

Dans certains cas, la présence d'un monument funéraire permettrait d'accréditer une tradition parmi d'autres ou au contraire, de douter d'une tradition, par exemple celle de l'existence en Arcadie du tombeau (τάφος) de Kallisto, preuve matérielle qui amène Pausanias à ne pas accorder une trop grande valeur au récit de sa métamorphose (VIII, 3, 6). Dans sa présentation des origines de la Messénie, Pausanias rappelle que le roi Périérès aurait accordé le territoire d'Oichalie (autrefois nommé Carnasion) à Mélaneus, Oichalie portant le nom de la femme de Mélaneus, celui que l'on disait aussi fils d'Apollon. Bien que les Thessaliens et les Eubéens aient véhiculé des traditions divergentes à son sujet, les Messéniens rapporteraient, aux yeux du Périégète, des « traditions plus valables » (μᾶλλον εἰκότα ἐκείνων λέγειν) puisqu'ils étaient en mesure de montrer les ossements d'Eurytos, le fils de Mélaneus : « ce à quoi je reviendrai dans la suite

<sup>150</sup> Voir : IV, 2, 7.

<sup>151</sup> Nous nous inspirons ici de la traduction proposée par O. Gengler : « Mais les malheurs des Messéniens et le temps durant lequel ils se sont exilés du Péloponnèse, ont jeté dans l'oubli nombre de traditions anciennes même pour ceux qui sont revenus, et puisqu'ils ne savent pas, il est désormais possible, à ceux qui le veulent, de les leur disputer » (III, 13, 2) : « Héraclès, Tyndare et Hippocoön dans la description de Sparte par Pausanias : mise en espace d'une tradition mythique », *Kernos*, 18, 2005, p. 324-325.

de mon récit, à un moment donné » (ἃ δὲ καὶ ἐν τοῖς ἑπειτά που <ὁ> λόγος ἐπέζεισί μοι : IV, 2, 3). Dans ce cas-ci, la présence des reliques d'Euryros permet d'accréditer le *logos* des Messéniens et Pausanias renvoie à la portion périégétique de son récit, présenté à la fin du livre IV, où sur le site de l'« ancienne Oichalie » (τὸ ἀρχαῖον Οἰχαλία), soit dans le bois sacré de Carnasion, se trouvaient les ossements d'Eurytos (IV, 33, 4-5).

La présence d'un monument fait également autorité dans le cas des descendants d'Asclépios en Messénie, même si l'ascendance du dieu faisait l'objet de traditions diverses<sup>152</sup>. À Gérènia, on pouvait voir le monument funéraire (μνῆμα) de Machaon et à Phères, le sanctuaire (ιερόν) de ses enfants. La tradition relative à l'origine messénienne des Asclépiades serait donc confirmée par ces monuments (IV, 3, 2), même si auparavant Pausanias remettait en question la tradition qui faisait d'Asclépios un Messénien et non un Épidaurien ; les monuments d'Épidaure qui lui sont dédiés viendraient en fait invalider la version messénienne (II, 26, 7). Alors qu'à Phères, le Périégète rappelle une tradition au sujet de la généalogie des enfants de Machaon sans mentionner la présence de leur sanctuaire (IV, 30, 3), au livre III, il localise la tombe (μνῆμα) de Machaon du côté de Gérènia (26, 9)<sup>153</sup>.

Ces monuments permettent donc d'accréditer une tradition, messénienne en l'occurrence, alors que leur absence, par exemple l'absence du tombeau d'un fondateur, amène parallèlement Pausanias à mettre en doute une tradition. C'est le cas de Lépréos, éponyme fondateur de Lépréos d'Élide qui, à la suite de son affrontement avec Héraclès, aurait été enterré dans la région de Phigalie en Arcadie. Une tradition rapportée par Athénée (X, 411c et suiv.) en faisait un descendant de Lykaon, ce qui conférait aux habitants de Lépréos une origine arcadienne. Mais Pausanias précise que les habitants de Phigalie n'étaient pas en

<sup>152</sup> Dans le cas de l'Arcadie, voir : M. Jost, *op. cit.*, p. 495-499.

<sup>153</sup> La présence de ces monuments est attestée par des inscriptions : *IG*, V, 1, 1336, l. 17-19 ; *SEG*, 11, 949, l. 7.

mesure de montrer le tombeau de Lépréos (οὐ μὴν εἶχόν γε οἱ Φιγαλεῖς ἀποφῆναι Λεπρέου μνῆμα : V, 5, 4). Les habitants de Lépréos désiraient appartenir au territoire des Arcadiens, mais ont été dès l'origine (ἐξ ἀρχῆς) soumis aux Éléens (V, 5, 4).

Le texte de Pausanias soulève le problème de la localisation des monuments funéraires en lien avec l'origine des cités. En y regardant de plus près, on s'aperçoit que l'emplacement de ces tombeaux pouvait varier, révélant par le fait même une dimension symbolique importante. L'agora de la cité servait régulièrement à exposer le tombeau du fondateur de la cité, comme on le constate à Patras ou à Trézène<sup>154</sup>. Mais d'autres endroits à l'extérieur des cités étaient aussi réservés aux personnages que l'on associait à l'origine des cités. Le monument héroïque (ἡρώιον) dressé en l'honneur de Persée était situé sur la route entre Mycènes et Argos (II, 18, 1), assurant à mi-chemin la présence de ce héros associé à l'histoire ancienne de ces deux cités. Aras, le fondateur de Phlionte, aurait été inhumé dans le bourg de Célées (τὸ δὲ μνῆμα τοῦ Ἀραντός ἐστὶν ἐν χωρίῳ Κελεαῖς : II, 12, 4) et les ossements d'Arkas se trouvaient dans la région du Ménale avant que les habitants de Mantinée ne les rapatrient, comme l'avait proposé l'oracle de Delphes, sans que l'on sache dans quelles circonstances ce transfert aurait eu lieu (VIII, 9, 4 ; 36, 8).

Du côté de l'Élide, le Périégète note la présence d'un monument qui pourrait être celui d'Oxylos, le fondateur de la ville. Sur la place publique (ἐν τῇ ἀγορᾷ), se trouvait une structure en forme de temple que les habitants disaient être un tombeau (μνῆμα) qui, selon ce qu'un vieil homme aurait confié à Pausanias,

<sup>154</sup> Les recherches de R. Martin ont bien montré l'importance de l'agora et de ses monuments, notamment en ce qui concerne la place que les Grecs accordaient à leurs héros fondateurs à cet endroit : *Recherches sur l'agora grecque, Études d'histoire et d'archéologie urbaines*, Paris, de Boccard, 1951, p. 165. On peut d'ailleurs remarquer la particularité de ces monuments funéraires qui étaient placés au centre de la cité et qui faisaient figure d'exception, puisque l'inhumation était normalement pratiquée à l'extérieur des murs de la cité. Ces tombeaux avaient certes une fonction religieuse, puisqu'ils étaient liés à différentes pratiques funéraires, de même qu'à diverses croyances qui conféraient à ces monuments un rôle de protection : *ibid.*, p. 194. Voir aussi : D. C. Kurtz et J. Boardman, *Greek Burial Customs*, London, Thames & Hudson, 1971, p. 91-96.

serait le tombeau du fondateur (VI, 24, 9). Le Périégète possédait cependant plus d'information au sujet de la sépulture de l'un des fils d'Oxylos. Aitôlos aurait été enterré à Élis, là où se trouvait la porte qui menait à Olympie et au sanctuaire de Zeus, car une prédiction interdisait d'enterrer le cadavre soit hors de la ville, soit à l'intérieur (V, 4, 4). La sépulture (μνημα) d'Aitôlos se trouvait donc aux portes de la ville, plus précisément en direction d'Olympie, rappelant par le fait même le lien qui unissait le sanctuaire à la ville<sup>155</sup>.

Cette « borne », à la fois physique et symbolique, était visiblement toujours significative au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., car Pausanias précise : « chaque année, jusqu'à mon époque, le gymnasiarque célèbre un sacrifice en l'honneur d'Aitôlos » (ἐναγίζει δὲ ὁ γυμνασιάρχος ἔτι καὶ ἐς ἐμὲ καθ' ἑκάστον ἔτος τῷ Αἰτωλῷ : V, 4, 4). Les tombeaux avaient donc une dimension territoriale importante comme on peut le constater également avec le monument (τάφος) de l'athlète Coroibos d'Élide vainqueur à la course à Olympie (V, 8, 6), qui servait à délimiter le territoire d'Élis et celui des Arcadiens (VIII, 26, 3-4)<sup>156</sup>. L'inscription géographique des traditions et des monuments est, comme nous l'avons vu, sciemment élaborée par Pausanias tout au long de la *Périégèse*.

La question des origines des cités l'amène à présenter des traditions, des monuments d'époques variées, mais aussi à s'attarder sur les fondations plus récentes de Messène et de Mégalopolis. Le tombeau du fondateur Épaminondas fait l'objet d'une présentation plus détaillée. Au livre VIII, Pausanias relate les circonstances de la mort du général thébain à la bataille de Mantinée (362 av. J.-C.) et les différentes hypothèses sur l'identité de son assaillant (11, 5-7)<sup>157</sup>. Son

<sup>155</sup> Cette tradition rappelle celle de la tombe de Laomédon aux portes de Troie (Servius, *Commentaire à l'Énéide de Virgile*, II, 241) ou, dans un autre contexte, celle d'Œdipe qui avait été placée aux portes de Thèbes (Sophocle, *Œdipe à Colone*, 399-401).

<sup>156</sup> « La frontière entre Héraïa et le territoire d'Élis est, au dire des Arcadiens, constituée par l'Érymanthos, mais les gens d'Élis affirment que c'est le tombeau (τάφος) de Koroibos qui marque la limite de leur territoire [...] Et il y a une inscription sur le monument, disant que Koroibos a été le premier homme vainqueur à Olympie et que son tombeau (τάφος) a été élevé à l'extrémité de l'Élide » (VIII, 26, 3-4).

<sup>157</sup> Sur cette bataille : Xénophon, *Helléniques*, VII, 5, 18-27 ; Diodore, XV, 84-87.



tombeau (τοῦ τάφου δὲ τοῦ Ἐπαμίνωνδα : VIII, 12, 1) se trouvait sur la route entre Pallantion et Mantinée au lieu nommé *Pélagos* (la Mer), là où s'affrontèrent Béotiens, Mantinéens et Athéniens. Pausanias apporte quelques précisions :

Sur sa tombe, une colonne est dressée et sur elle un bouclier où est représenté un dragon. Le dragon veut signaler qu'Épaminondas était de la race de ceux qu'on appelle les Spartes (VIII, 11, 8).

Τῷ τάφῳ δὲ κίων τε ἐφέστηκε καὶ ἀσπίς ἐπ' αὐτῷ δράκοντα ἔχουσα ἐπειργασμένον· ὁ μὲν δὴ δράκων ἐθέλει σημαίνειν γένους τῶν Σπαρτῶν καλουμένον εἶναι τὸν Ἐπαμινώνδαν : VIII, 11, 8)<sup>158</sup>.

Le monument était surmonté de stèles (στῆλαι), l'une plus ancienne écrite en béotien et l'autre plus récente érigée par Hadrien (VIII, 11, 8). Pausanias rapporte peut-être le contenu de l'une de ces stèles dans cette affirmation : « Parmi les Grecs qui ont été célébrés pour leurs qualités de chefs militaires, c'est à Épaminondas que l'on pourrait adresser les plus grands éloges [...] » (Τὸν δὲ Ἐπαμινώνδαν τῶν παρ' Ἑλλήσι στρατηγίας εἵνεκα εὐδοκιμησάντων μάλιστα ἐπαινέσαι τις ἂν ἢ ὕστερόν γε οὐδενὸς ποιήσαιτο : VIII, 11, 9).

Cette inscription matérielle renvoie à l'éloge mentionné plus haut concernant le fondateur de Messène et de Mégalopolis (VIII, 52, 4), ce qui rappelle encore une fois le dialogue qu'entretiennent les portions narratives et descriptives de la *Périégèse*. Les tombeaux associés aux fondateurs peuvent être perçus comme des « monuments commémoratifs » : le terme grec de μνῆμα se rapproche d'ailleurs de la μνήμη (« mémoire ») et en ce sens, le tombeau pourrait être perçu comme une forme de « lieu de mémoire »<sup>159</sup>. C'est ce que l'on constate à Chios, où Pausanias mentionne la présence du tombeau du fondateur Oinopion et dit qu'il « [...] fournit tout à la fois une vue et des légendes particulières sur les

<sup>158</sup> Sur Cadmos et les Spartes : Pausanias, IX, 5, 3 ; Apollodore, III, 4, 1 ; F. Vian, *Les origines de Thèbes, Cadmos et les Spartes*, Paris, Klincksieck, 1963.

<sup>159</sup> L'expression bien connue remonte aux travaux de P. Nora. Voir notamment son introduction : « Entre mémoire et histoire : la problématique des lieux », *Les Lieux de mémoire*, vol. I, P. Nora (dir.), Paris, Gallimard, 1997 (1984-1992), p. 23-43.

exploits d'Oinopion » (θέαν τε παρέχεται καὶ τινὰς καὶ λόγους ἐς τοῦ Οἰνοπίωνος τὰ ἔργα : VII, 5, 13). En d'autres mots, les récits (*logoi*) mènent aux monuments et les monuments renvoient eux-mêmes aux récits.

Mais le Périégète ne cherche pas à localiser tous les tombeaux des fondateurs de cités et les différents récits qu'il rapporte ne mènent pas nécessairement à un monument. Les cités moins importantes ou davantage marquées par le passage du temps ont laissé moins de traces derrière elles, sans que Pausanias y voie nécessairement une raison pour remettre en doute les traditions qui rappelaient les origines de ces cités. C'est ce que l'on constate avec Mainalon, « la plus renommée des villes d'Arcadie » (ὁ μὲν τῶν ἐν Ἀρκαδίᾳ πόλεων ὀνομαστοτάτην τὸ ἀρχαῖον Μαίναλον : VIII, 3, 4) qui offrait toutefois bien peu à voir, si ce n'est que les traces d'un temple d'Athéna, un stade pour les concours athlétiques et un deuxième pour les courses de chevaux (VIII, 36, 8). Parfois les traditions se suffisent à elles-mêmes, parfois l'absence de monuments amène la présentation d'une tradition, comme c'est le cas à Argyra où les ruines n'étaient « guère visibles » (οὐκ ἐπιφανῆ : VII, 23, 1), mais où l'on rapportait une légende au sujet du fleuve Sélemnios qui coulait dans la région. En d'autres mots, l'auteur travaille à assembler des matériaux épars dans la construction d'un récit cohérent, sans toujours avoir la possibilité de conjuguer récit et descriptions.

#### 4.4.2 Autres monuments

Le tombeau du fondateur n'est pas le seul monument, dans la *Périégèse*, à rappeler les origines de la cité. D'autres types de constructions ou œuvres d'art représentaient les fondateurs, et certains édifices et offrandes remontaient, ou du moins prétendaient remonter à l'époque de la naissance des cités. Nous verrons que quelques traces auraient également été laissées par les Doriens et les Héraclides lors de leur retour dans le Péloponnèse, et nous terminerons ce survol sur quelques remarques au sujet des monuments de Messène et de Mégalopolis.

En plus des tombeaux, le fondateur pouvait être représenté par le biais d'un *herôon*, le « temple d'un héros », comme on a pu le voir précédemment avec Persée sur la route entre Mycènes et Argos (II, 18, 1). À Sparte, en suivant la rue Aphétaïs, Pausanias note la présence d'un *herôon* d'Iopos, un contemporain de Lélex ou de Mylès, ainsi que celui de leur cousin Amphiaraos. L'*herôon* de l'autochtone Lélex se trouvait au même endroit (III, 12, 5) et c'est sur le site d'Alésia, là où Mylès aurait le premier moulu du grain, que l'on pouvait voir le monument héroïque (ἡρώιον) de Lacédémon (III, 20, 2).

Les Dryopes vivaient à Asiné en Messénie, dont le fondateur éponyme était dit fils d'Apollon. Pausanias note à cet endroit la présence d'un temple (ναός) d'Apollon, d'un sanctuaire (ιερόν) de Dryops, de même que celle d'une statue ancienne (ἄγαλμα ἀρχαῖον). Il précise également que le héros fondateur faisait l'objet d'un culte annuel : « Ils célèbrent chaque année une cérémonie en son honneur, en disant que Dryops est fils d'Apollon » ("Αγοουσι καὶ παρὰ ἔτος αὐτῷ τελετήν, παῖδα τὸν Δρύοπα Ἀπόλλωνος εἶναι λέγοντες : IV, 34, 11). Une statue pouvait représenter le fondateur, comme c'est le cas à Araenos en Laconie, où une statue (ἀνδριάς) de Las se trouvait sur son tombeau (III, 24, 10)<sup>160</sup>. À Amyclées on pouvait voir une représentation de Sparte tenant une lyre (ὁ μὲν γυναιῖκα ἐποίησεν ἔχουσιν λύραν, Σπάρτην δῆθεν : III, 18, 8). Il y avait à Sparte une grande statue (ἀνδριάς) représentant le peuple des Spartiates et une statue (εἰκὼν) de Polydore, fils d'Alcamène, vers le tombeau d'Oreste<sup>161</sup>. Le portrait (εἰκὼν) de ce roi était également gravé sur le sceau (ἐκλὼν) qui était utilisé par les magistrats de la cité (III, 11, 10). On trouve un cas où l'image des fondateurs se retrouvait à l'extérieur de leur région d'attache, soit à Delphes, où

<sup>160</sup> Sur la présence d'ἐπίθημα : F. M. Dunn, « Pausanias on the Tomb of Medea's Children », *Mnemosyne*, 48 (3), 1995, p. 349.

<sup>161</sup> Les ossements d'Oreste auraient été déplacés depuis Tégée à la suite de l'accord d'un oracle (III, 11, 10) : G. Huxley, « Bones for Orestes », *GRBS*, 20 (2), 1979, p. 145-148 ; A. Moreau, « Le retour des cendres : Oreste et Thésée, deux cadavres (ou deux mythes ?) au service de la propagande politique », *Mythe et politique*, F. Jouan et A. Motte (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1990, p. 209-218.



l'on pouvait voir des offrandes (ἀναθήματα) provenant des Tégéens, offrandes qui représentaient notamment les « héros de la région » (οἱ ἐπιχώριοι τῶν ἡρώων), Kallisto fille de Lykaon, Arkas, Élatos, Apheidas, Azan, les fils d'Arkas, de même que Triphilos (X, 9, 5).

Autrement, à Gythion, il y avait sur l'agora les statues (ἀγάλματα) d'Apollon et d'Héraclès, reconnus comme étant les fondateurs de la cité (III, 21, 8) et à Patras, Pausanias note dans le secteur du sanctuaire d'Apollon l'existence d'une porte sur laquelle on pouvait voir des statues dorées (ἀνδριάντες ἐπίχρυστοι) représentant Patreus, Preugénès et Athérion comme de jeunes garçons (VII, 20, 7). Plus loin, près du théâtre de la ville, dans un enclos consacré à une femme du pays (γυναικὸς ἐπιχωρίας τέμενος), se trouvaient des statues (ἀγάλματα) de Dionysos portant le nom des anciennes agglomérations qui étaient à l'origine de la ville de Patras, soit *Mésateus*, *Antheus* et *Aroeus*. Au moment de la fête de Dionysos, note le Périégète, les Patréens apportent (κομίζουσιν) ces statues au sanctuaire de Dionysos *Aisymnètès* (VII, 21, 6).

*D'autres curiosités* « dignes de mention » sont également rapportées par Pausanias, curiosités qui témoignent de la diversité des formes de représentations matérielles qui pouvaient rappeler l'origine des cités. À Argos, dans le temple d'Apollon *Lycien* et près de la statue de Biton, le Périégète note la présence d'un endroit où l'on allumait le « feu de Phoronée » (πῦρ Φορωνέως). Les Argiens croyaient que ce Phoronée aurait découvert le feu, contrairement à la tradition bien connue qui en attribuait l'invention à Prométhée (II, 19, 5-6)<sup>162</sup>. Toujours en Argolide, Pausanias localise le bois sacré (ἄλσος ἱερὸν) d'Argos fils de Niobé

<sup>162</sup> La localisation du feu de Phoronée dans le temple d'Apollon *Lycien* est mentionnée aussi dans les scholies à l'*Électre* de Sophocle. M. Piérart note à juste titre que ce qui fait l'intérêt de ce feu, aux yeux de Pausanias, c'est la particularité de la légende à laquelle il est rattaché : « De l'endroit où l'on abritait quelques statues d'Argos et de la vraie nature du feu de Phoroneus : une note critique », *BCH*, 117 (2), 1993, p. 612 (pour les scholies) et p. 612, n. 4. Voir aussi à propos de la localisation de ce feu : P. Marchetti, « Recherches sur les mythes et la topographie d'Argos, I. Hermès et Aphrodite », *BCH*, 117 (1), 1993, p. 220-221.



près du champ de bataille où s'affrontèrent Argiens et Lacédémoniens à l'époque du roi Cléomène (III, 4, 1).

Notons également la présence de quelques *maisons* dans lesquelles certains fondateurs auraient vécu. On pouvait voir à Tirynthe, toujours à l'époque de Pausanias, les vestiges de l'habitation (οἰκησις) de Proetos (σημεῖά τε τῆς ἐν Τίρυνθι οἰκήσεως Προΐτου καὶ ἐς τόδε λείπεται : II, 16, 2), celui qui fit fortifier la cité par les Cyclopes. À Sparte, dans la rue Aphetaïs, se trouvait un édifice nommé Booneta et qui était anciennement la maison (οἰκία) du roi Polydore (III, 12, 3)<sup>163</sup>. À Pylos en Messénie, on pouvait voir la maison dite de Nestor (οἶκος καλούμενος Νέστορος). Une peinture le représentant et son monument (μνημα) se trouvaient également dans la cité, alors qu'on dit (φασίν) que celui de son fils Thrasymédès était plutôt à l'écart de la cité (IV, 36, 2)<sup>164</sup>. À Tégée, Pausanias repère également la maison (οἰκία) d'Aléos, le fondateur d'Aléa et de la nouvelle cité de Tégée (VIII, 53, 10)<sup>165</sup>.

Le prochain groupe de descriptions sur lequel nous aimerions porter notre attention concerne les *monuments érigés par les fondateurs eux-mêmes*. Bien que remontant à une époque très ancienne, certaines cités du Péloponnèse donnaient à voir des temples consacrés par ceux que les Grecs reconnaissaient comme fondateurs. C'est le cas à Sicyone, où l'on pouvait voir près de la Porte sacrée un temple (ναός) d'Athéna, consacré (ἀνέθηκε) par Épopéus (II, 11, 1) après sa victoire sur Nyctée (II, 6, 3)<sup>166</sup>. Pausanias souligne qu'il était plus grand et plus splendide que les autres monuments de son époque (μεγέθει καὶ κόσμῳ τοὺς τότε ὑπερβεβλημένον), mais que la mémoire (μνήμη) en était marquée par le

<sup>163</sup> Le nom de l'édifice s'explique par le fait qu'il aurait été acheté avec des bœufs à la femme de Polydore (III, 12, 3).

<sup>164</sup> Le tombeau de Thrasymédès pourrait être la *tholos* située au nord de Paléokastro : J. Auberger, in Pausanias, *Livre IV*, p. 257. Pausanias note également la présence d'une grotte dans la cité où Nélée et Nestor enfermaient leurs vaches (IV, 36, 2).

<sup>165</sup> Les habitants de Lépréos en Élide disaient pouvoir montrer le tombeau de Lycurgue, fils d'Aléos (V, 5, 5).

<sup>166</sup> Père d'Antiope, Nyctée combattit Épopée après l'enlèvement de sa fille par ce dernier (II, 6, 1-2).

temps : le dieu l'aurait foudroyé, laissant cependant l'autel (βωμός) construit par Épopeus et toujours debout à l'époque de Pausanias (μένει ἐς τὸδε). Le tombeau du fondateur aurait d'ailleurs été placé devant cet autel (II, 11, 1). Ils disent (λέγουσι) également qu'Épopeus aurait érigé, près du temple d'Athéna, un sanctuaire (ιερόν) en l'honneur d'Artémis et d'Apollon (II, 11, 1).

Du côté d'Argos, Pélasgos fils de Phoronée, que les Argiens associaient à l'arrivée de Déméter dans la région, aurait été à l'origine du temple surnommé *Pélasgie*, dédié à la déesse, et le tombeau de ce dernier se trouvait tout près de ce temple (II, 22, 1). Les monuments attribués à Danaos sont plus nombreux encore et le visiteur pouvait, en suivant l'itinéraire de Pausanias, reconstituer en partie le fil de l'histoire de Danaos et de ses filles. En ouvrant sa description d'Argos, le voyageur précise que le sanctuaire (ιερόν) d'Apollon *Lycien* est ce que les Argiens ont de plus remarquable (ἐπιφανέστατον : II, 19, 3). Pausanias précise ensuite que la statue (ἄγαλμα) de son époque (ἐφ' ἡμῶν) était d'Attalos d'Athènes, mais qu'à l'origine (ἐξ ἀρχῆς), le temple et la statue de bois (ὁ ναὸς καὶ τὸ ξόανον) étaient de Danaos. C'est ensuite que Pausanias rappelle le récit étiologique de la prise du pouvoir de Danaos, illustrée par le combat entre un loup et un taureau, qu'il présente comme étant la cause (ἐπ' αἰτίας) de l'existence du temple d'Apollon *Lycien*, puisque c'est le dieu qui aurait amené le loup à attaquer le troupeau (II, 19, 3-4).

La mention du temple d'Apollon appelle le récit qui permet d'en expliquer les origines, le *théorêma* renvoie au *logos*, ce qui donne aussi l'occasion à Pausanias d'introduire sa description des monuments de la cité. Le temple d'Apollon était vraisemblablement situé dans le secteur de l'agora d'Argos et le témoignage de la *Périégèse* montre bien l'importance de la visibilité de la mémoire des origines argiennes dans cette portion de la ville<sup>167</sup>. Dans le temple

<sup>167</sup> Sur la localisation de ce temple : P. Marchetti et Y. Rizakis, « Recherches sur les mythes et la topographie d'Argos, IV. L'agora revisitée », *BCH*, 119 (2), 1995, p. 443-445. Dans l'*Électre* de Sophocle, on trouve la mention d'une place Lycienne honorant le dieu tueur de loups

d'Apollon, on pouvait notamment voir le trône (θρόνος) de Danaos de même que le feu de Phoronée (II, 19, 5). Il s'y trouvait aussi des statues en bois (ξύανα) d'Aphrodite et d'Hermès consacrées par Hypermnestre, fille de Danaos. La présence de ces *xoana* amène Pausanias à rappeler la tradition se rapportant à Hypermnestre qui, seule, échappa au supplice que subirent ses sœurs (II, 19, 6)<sup>168</sup>. Devant le temple, il y avait également une base avec un bas-relief (<βάθρον><sup>169</sup> πεποιημένα ἐν τύπῳ) montrant le combat entre le taureau et le loup, de même qu'une jeune fille lançant un rocher qui pourrait être Artémis. Il s'agirait d'une offrande de Danaos, au même titre que la statue de bois (ξύανον) de Zeus et d'Artémis qui se trouvait non loin de cet endroit (II, 19, 7).

D'autres lieux sont par la suite évoqués au sujet d'Hypermnestre, fille de Danaos, comme le Critérion (tribunal) où elle aurait été jugée par Danaos (II, 20, 7), un sanctuaire (ιερόν) d'Artémis *Peithô* (Persuasion) consacré par Hypermnestre après avoir gagné son procès (II, 21, 1), puis son propre tombeau (II, 21, 2). Rappelons que dès son entrée en Argolide (II, 16, 1), Pausanias avait introduit son lecteur aux *logoi* se rapportant aux premiers souverains argiens, dont Danaos. Une fois dans la ville d'Argos, la présence de monuments le ramène aux récits rapportant la prise de pouvoir de Danaos et le sort d'Hypermnestre, seule survivante de l'épisode bien connu du meurtre des fils d'Égyptos par les Danaïdes. L'itinéraire argien de Pausanias met en évidence les rapprochements à faire entre les portions narratives et descriptives de la *Périégèse*, les récits menant parfois à la description, ce qui ne l'empêche pas non plus de partir du monument pour remonter au récit<sup>170</sup>.

(6-7). Thucydide mentionne également la présence du temple d'Apollon sur l'agora et précise que c'est à cet endroit que l'on plaçait les décrets de la cité (V, 47).

<sup>168</sup> Une fois jugée par Argiens, elle aurait consacré une Aphrodite *Nikèphoros* (Porte-victoire) avant de s'exiler (II, 19, 6).

<sup>169</sup> Dans l'édition Teubner, on trouve βόθρος (« trou naturel »), mais M. Piérart opte pour βάθρον (« base », « piédestal »). Cf. traduction à paraître dans la « Collection des Universités de France »).

<sup>170</sup> Les recherches de P. Marchetti ont par ailleurs bien montré comment il est possible de proposer une lecture topographique des mythes et légendes véhiculés à travers les monuments



Tournons-nous maintenant du côté de Trézène où l'on situe également des temples qui, disait-on, remontaient à l'époque des fondateurs<sup>171</sup>. Pitthée, le frère de Trézen, aurait réuni Hypérie et Anthia pour donner naissance à la ville de Trézène. La description des monuments de la ville s'ouvre sur l'agora où l'on pouvait voir le tombeau de Pitthée, mais aussi le sanctuaire (ιερόν) des Muses construit par Ardalos fils d'Héphaïstos. C'est là, dit-on, que le roi donnait ses leçons d'éloquence (διδάξαι λόγων τέχνην φασί) et Pausanias aurait d'ailleurs lu un livre écrit par Pitthée et publié par un Épidaurien (II, 31, 3). Le roi aurait lui-même, comme ils disent (ὡς λέγουσιν), fait ériger un autel (βωμός) dédié aux déesses Thémis (« Lois » : II, 31, 5) de même qu'un sanctuaire (ιερόν) en l'honneur d'Apollon *Théarios* et Pausanias note qu'il serait le plus ancien qu'il connaisse (ἔστι δὲ ὧν οἶδα παλαιότατον : II, 31, 6). Les habitants de Trézène disent que le roi Aétios aurait fait bâtir le sanctuaire (ιερόν) de Zeus *Sôter* durant son règne (II, 31, 10).

Le Périégète note d'autres monuments associés à la fondation de Sparte, voire à ses colonies, comme c'est le cas dans le secteur de la rue Aphétaïs, où l'on pouvait voir une statue (ἄγαλμα) d'Athéna offerte, dit-on (λέγουσι), par les colonies d'Italie et de Tarente (III, 12, 5-6). Au sortir du Dromos, on pouvait voir un sanctuaire (ιερόν) d'Athéna consacré par Théras avant qu'il ne conduise une colonie du côté de Théra en mer Égée (III, 15, 6). Sur la route menant à Amyclées maintenant, sur les bords de la rivière Tiasa, qu'ils tenaient pour fille de l'Eurotas, on pouvait voir le sanctuaire (ιερόν) des deux Charites, Phaenna et Cléta. Les Lacédémoniens croient que c'est Lacédémon qui érigea (ιδρύσασθαι) ce sanctuaire (ιερόν) et qui donna ces noms aux Charites (III, 18, 6), ce que

---

d'Argos, plusieurs associations entre les différents monuments étant possibles, notamment à partir de la description de Pausanias : (1993 et 1995), *loc. cit.* Voir également au sujet de Tanagra : D. Jaillard, « Les fonctions du mythe dans l'organisation spatiale de la cité : l'exemple de Tanagra en Béotie », *Kernos*, 2007, 20, p. 131-152.

<sup>171</sup> À propos de l'itinéraire de Pausanias à Trézène : C. Calame, « Le panthéon de Trézène et Pausanias », *Poétique des mythes dans la Grèce antique*, Paris, Hachette, 2000, p. 207-241.



Pausanias rappelle par ailleurs au livre IX (35, 1)<sup>172</sup>. À Sparte et dans ses environs, les souvenirs des colonies lacédémoniennes côtoient donc des monuments associés aux premiers souverains de la région.

La présence des fondateurs est une fois de plus perceptible du côté de Patras avec Preugénès, père de Patreus, celui qui était tenu responsable du synoecisme de Patras qui réunissait les agglomérations d'Anthéia, Mésatis et Aroé à l'époque de l'arrivée des Achéens dans la région (VII, 18, 5). Dans sa présentation des monuments de cette cité, Pausanias situe en face de l'agora l'enclos sacré (τέμενος) et le temple (ναός) d'Artémis *Limnatis* (des Marais : VII, 20, 7). La présence du monument appelle ici le récit. On dit (λέγουσιν) qu'à la suite d'un rêve, Preugénès se serait emparé de la statue (ἄγαλμα) de la *Limnatis* à Sparte avec la complicité de l'un de ses esclaves, épisode qui rappellerait implicitement la participation des Lacédémoniens à la fondation de Patras (III, 2, 1)<sup>173</sup>. Preugénès aurait amené la statue à Mésoa, où on la gardait la plupart du temps, mais lors des fêtes en l'honneur de la déesse, l'« antique idole en bois » (τὸ ξόανον τὸ ἀρχαῖον) était transportée dans l'enclos sacré (τέμενος) de Patras (VII, 20, 8)<sup>174</sup>. De plus, à l'intérieur du *téménos* se trouvait un sanctuaire (ιερόν) d'Athéna devant lequel il y avait le tombeau (μνημα) de Preugénès, à qui les Patréens vouaient un culte héroïque annuel, comme pour Patreus, au moment de la fête d'Artémis *Limnatis* (VII, 20, 9).

La mémoire des origines de Patras est en partie marquée aussi par la refondation augustéenne de la fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., comme en témoigne la description de Pausanias. Sur l'acropole de la ville se trouvait un sanctuaire d'Artémis *Laphria* dont le nom serait étranger et dont la statue aurait été amenée depuis l'Étolie. Le parallèle avec le *logos* de la statue d'Artémis *Limnatis* est

<sup>172</sup> En Béotie, Pausanias revient sur la question du nom des Charites et des différentes traditions à leur sujet (IX, 35, 1-7).

<sup>173</sup> Y. Lafond, in Pausanias, *Livre VII*, p. 187.

<sup>174</sup> Sur ces *xoana* : J.-C. Vincent, « Le *xoanon* chez Pausanias : littératures et réalités culturelles », *DHA*, 29, 2003, p. 31-75.

notable, bien que le contexte soit tout autre. Lors de la fondation par synoecisme de Nicopolis en Étolie, et du dépeuplement de la région et de Calydon, l'empereur Auguste offrit aux Patréens, parmi les dépouilles de Calydon, la statue (ἄγαλμα) d'Artémis *Laphria*. Pausanias précise qu'on lui rendait, toujours à son époque (ἐς ἐμὲ), un culte sur l'acropole de Patras (VII, 18, 9). Le Périégète poursuit en présentant deux explications concernant les origines du nom de la déesse et décrit brièvement la statue faite d'or et d'ivoire (VII, 18, 10)<sup>175</sup>. La fête des *Laphria* était célébrée chaque année par les Patréens, et Pausanias prend le soin de décrire dans le détail le sacrifice pratiqué dans ce contexte et qui était propre au pays (ἐπιχώριος θυσίας : VII, 18, 11-12)<sup>176</sup>. La présence d'Artémis à Patras permet de rappeler les origines à la fois légendaires et historiques de la cité. Les monuments qui lui sont associés conduisent le Périégète à présenter des traditions à leur sujet, suggérant un parallèle entre la venue de la statue d'Artémis *Limnatis* à l'époque de l'arrivée des Doriens dans le Péloponnèse et le déplacement de la *Laphria* à l'époque romaine.

Nous avons noté l'importance de l'épisode de l'arrivée des Doriens et du retour des Héraclides dans le portrait de l'histoire ancienne des cités du Péloponnèse. La visibilité d'Héraclès à Sparte était manifeste, et plusieurs monuments rappelaient l'épisode du combat avec Hippocoon et ses fils<sup>177</sup>. Sur la route menant des Hermès, dans le secteur du bois de Scotitas, à la ville de Sparte, se trouvait une statue (ἄγαλμα) d'Héraclès et un trophée (τρόπαιον) que le héros

<sup>175</sup> Le nom de la déesse proviendrait d'un Phocidien du nom de Laphrios, ou encore du terme *elaphrotéron* en lien avec la colère d'Artémis contre le roi de Calydon Oinée. Cette colère en serait venue à « peser plus légèrement » (ἐλαφρότερον, de ἐλαφρός, « léger ») sur les habitants de Calydon (VII, 18, 10). Pausanias fait ici référence à la légende d'Oinée qui avait autrefois omis de sacrifier à la déesse. Pour le punir, Artémis lui envoya un sanglier qui ravagea les champs de la région et Méléagre, le fils du roi, en vint à chasser la bête sauvage.

<sup>176</sup> Cette pratique cultuelle locale durant laquelle les Patréens mettaient le feu à un bûcher, sacrifiant du même coup plusieurs types d'animaux vivants, attira visiblement l'attention du Périégète. Voir : V. Pirenne-Delforge, « La portée du témoignage de Pausanias sur les cultes locaux », *Les cultes locaux dans les mondes grec et romain*, textes réunis par G. Labarre avec la collab. de M. Drew-Bear (et al.), Paris, de Boccard, 2004, p. 10-20.

<sup>177</sup> O. Gengler, « Héraclès, Tyndare et Hippocoon dans la description de Sparte par Pausanias : mise en espace d'une tradition mythique », *Kernos*, 18, 2005, p. 313-316.

aurait fait ériger après avoir tué Hippocoon et ses enfants (III, 10, 6). Ces derniers étaient également bien représentés dans l'espace de la cité, puisque Pausanias mentionne six monuments consacrés aux fils d'Hippocoon<sup>178</sup>. On pouvait voir aussi à Sparte un sanctuaire (ιερόν) d'Hélène et un autre d'Héraclès représenté en armes, rappel de son combat contre Hippocoon et ses fils (III, 15, 3). Près de l'Héracléion se trouvait également le monument funéraire d'Oionos dont le meurtre avait été vengé par Héraclès, comme nous l'avons vu plus haut (III, 15, 5)<sup>179</sup>.

Mais qu'en est-il des monuments associés au retour des Héraclides ? Étonnamment, bien peu de monuments sont associés à cet épisode de l'histoire légendaire des cités, comme on le constate à Corinthe ou Argos<sup>180</sup>. À Sparte, les Doriens auraient érigé un sanctuaire (ιερόν) en l'honneur de Zeus *Tropaïos* (« de la déroute ») après leur victoire sur les Amycléens et les autres habitants de la Laconie (III, 12, 9). Pausanias rapporte également quelques traditions au sujet d'Apollon *Carnéios* (« cornu ») dont le culte était commun à tous les Doriens (Κάρνειον δὲ Ἀπόλλωνα Δωριεῦσι μὲν τοῖς πᾶσι σέβεσθαι καθέστηκεν : III, 13, 4), au même titre que celui en l'honneur d'Héraclès, comme il le mentionne au livre IV (8, 2). Mais les origines du nom *Carnéios* ne faisaient visiblement pas l'unanimité.

Le Périégète note que les Spartiates honoraient un Carneios, surnommé *Oiketas* (« domestique »), avant l'arrivée des Héraclides et qu'il siégeait (ἔδρυτο) dans la maison du devin Crios (III, 13, 3). La poétesse Praxilla de Sicyone disait dans ses vers que ce Carneios était fils d'Apollon et qu'il avait été élevé par son

<sup>178</sup> Eumédès (μνημα : III, 14, 6), Alcon (ἡρώων : III, 14, 7), Alcimos, Énaraiphoros, Dorkeus et Sébros (ἡρώων : III, 15, 1-2).

<sup>179</sup> O. Gengler a bien noté l'organisation du récit de Pausanias dans sa description des monuments associés au combat entre Héraclès et Hippocoon. Cette présentation permet en effet de suivre les grandes lignes du récit : la mort d'Oionos, le combat et la victoire d'Héraclès sur Hippocoon et ses enfants : *loc. cit.*, p. 315-316.

<sup>180</sup> Nous savons par ailleurs que les « migrations doriennes » laissèrent bien peu de traces matérielles derrière elles. À ce sujet : J. Vanschoonwinkel, « Des Héraclides du mythe aux Doriens de l'archéologie », *RBPh*, 73, 1995, p. 127-148.



père, de même que par Léo (III, 13, 5). Quant à Crios (« bélier »), il aurait aidé les Doriens à prendre la ville de Sparte au moment de leur arrivée dans la région (III, 13, 3)<sup>181</sup>. Pausanias rappelle aussi que le nom *Carnéios* proviendrait de Carnos, devin d'Apollon originaire d'Acarnanie, à l'ouest de l'Étolie (III, 13, 4). Mais une autre tradition, qui rapproche cette fois *Carnéios* du mot *craneia*, peut être rappelée (λέγεται δὲ καὶ ἄλλος ἐπ' αὐτῷ λόγος). Sur l'Ida troyenne, les Grecs (Ἕλληνες) auraient abattu un cornouiller (κράνεια) pour la construction du cheval de bois, ignorant que l'arbre se trouvait dans un bois qui était consacré à Apollon. Ils tâchèrent d'apaiser la colère du dieu en lui offrant des sacrifices et lui auraient donné le nom de *Carneios*, de *craneia* (« cornouiller »), par l'entremise d'une transposition de lettres (III, 13, 5).

Encore une fois, Pausanias est amené à présenter à son lecteur des versions parallèles, l'une qui présupposait l'existence d'un *Carneios* avant l'arrivée des Doriens, l'autre l'existence d'un devin éponyme originaire d'Acarnanie et la dernière, qui mettait en scène les Grecs rassemblés devant Troie et qui reposait sur un rapprochement étymologique. Quoi qu'il en soit, Pausanias en vient à repérer en Laconie plusieurs monuments en lien avec cet Apollon *Carnéios*, dont le culte est associé à la présence des Doriens dans le Péloponnèse et dans certaines colonies<sup>182</sup> : à Sparte, où l'on célébrait les *Carneia*, se trouvait un sanctuaire

<sup>181</sup> L'association entre l'Apollon et le bélier à travers l'épiclèse *Carnéios* a fait couler beaucoup d'encre et I. Malkin affirme sans hésitation : « Le bélier évidemment était essentiel au culte d'Apollon *Carnéios* et je ne vois aucune raison de refuser un caractère carnéen à Apollon, qui fut probablement un dieu des bergers nomades qu'on appela les Doriens. De même que le bélier guide le troupeau, de même Apollon fut le chef des migrations nomades » : *La Méditerranée spartiate, Mythe et territoire*, Paris, Les Belles Lettres, 2004 (1994), p. 181. On trouve cette idée notamment chez P. Ducharme à la fin du XIX<sup>e</sup> s. : « Les Doriens, qui avaient emporté leurs religions avec eux, s'étaient habitués à considérer Apollon comme le dieu conducteur (Ἀγῆτωρ) qui les avait guidés dans leur marche vers le sud et qui avait présidé à leurs divers établissements » : *Mythologie de la Grèce antique*, Paris, Garnier Frères, 1879, p. 121. Le témoignage de Pausanias au sujet du *Carnéios* laisse entendre que les origines de ce dieu n'étaient pas clairement établies, même dans l'Antiquité, et il semble difficile de prendre le témoignage du Périégète pour appuyer la thèse d'un Apollon *Carnéios* qui aurait été « amené » par les Doriens au moment de leur « migration ».

<sup>182</sup> « Le culte d'Apollon *Carnéios* formait une chaîne reliant Sparte, Théra et Cyrène [...] » : I. Malkin, *op. cit.*, p. 173.



(ιερόν) en l'honneur de cet Apollon (III, 14, 6) ; à Gythion, une statue (ἄγαλμα) du dieu (III, 21, 8) ; dans la région de Las sur le mont Cnacadion, un temple (ναός) de *Carnéios* (III, 24, 8) ; sur l'agora d'Oitylos, une statue en bois (ξύανον) le représentant (III, 25, 10) ; à Leuctres, des statues en bois (ξύανα) de *Carnéios* conformément à la coutume des Lacédémoniens de Sparte (κατὰ ταῦτὰ καθὰ δὴ καὶ Λακεδαιμονίων νομίζουσιν οἱ Σπάρτην ἔχοντες : III, 26, 5) ; et à Cardamyle, un Apollon *Carnéios*, conformément à ce qui prévalait dans le pays des Doriens (καθὰ Δωριεῦσιν ἐπιχώριον : III, 26, 7).

Pausanias note également la présence du dieu à Sicyone, où se trouvaient les traces d'un temple (ναός) d'Apollon *Carnéios*, bien que seules les colonnes aient été encore debout, les murs et la toiture n'étant guère visibles à l'époque du Périégète (II, 11, 2). Dans le sanctuaire d'Asclépios, il y avait également un bâtiment consacré à *Carnéios* (II, 10, 2) et l'on pouvait voir ailleurs dans la cité un sanctuaire (ιερόν) dédié à Héraclès (II, 10, 1). Du côté de la Messénie cette fois, près de Phères, un bois était consacré (ἄλσος) à Apollon *Carnéios* (IV, 31, 1) et à Carnasion se trouvait cette fois une statue (ἄγαλμα) du dieu cornu (IV, 33, 4).

Alors que le retour des Héraclides et l'arrivée des Doriens semblent avoir constitué un événement fondateur pour plusieurs cités et régions du Péloponnèse, surtout en Laconie avec les divers monuments représentant Apollon *Carnéios*, on peut noter par ailleurs, d'après la description de Sparte, l'importance des monuments achéens et de ceux remontant à la plus lointaine origine de la ville. C'est comme si le voyage offrait la possibilité de suggérer une forme de continuité entre la cité « antique », la Sparte achéenne et celle que visita Pausanias<sup>183</sup>. Notons également qu'aux yeux du Périégète, le récit du retour des Héraclides et du partage du Péloponnèse a de la valeur en soi, qu'il est « digne de mention », bien que les cités n'aient pas véritablement laissé de traces matérielles

<sup>183</sup> C'est ce que constate P. Lévêque dans son commentaire portant sur la description de la rue Aphétaïs au livre III : « La mémoire achéenne de Sparte : analyse de la rue Aphétaïs », *La transizione dal Miceneo all'Alto Arcaismo : dal palazzo alla città*, D. Musti et al. (dir.), Roma, CNR, 1991, p. 573-581.

ou érigé des monuments qui auraient pu permettre à Pausanias de les associer aux *logoi* entourant les descendants d'Héraclès, voire de nourrir son propre récit à leur sujet.

De l'époque des Héraclides, passons maintenant du côté des fondations plus récentes de Messène et de Mégalopolis. La présentation des monuments de Messène permet de cerner encore plus clairement comment les *logoi*, ceux qui rappellent les origines de la cité, sont dans ce cas-ci directement associés à des monuments que Pausanias prend le soin de nommer. Les origines lointaines de la Messénie sont d'abord représentées par Messéné qui aurait, avec son mari Polycæon, consacré une enceinte sacrée (τέμενος) au sommet du mont Ithome en l'honneur de Zeus *Ithomatas* (IV, 3, 9 ; 33, 1). Dans la cité de Messène au pied de l'Ithome, dans le secteur du sanctuaire d'Asclépios (Ιερόν), se trouvait un temple (ναός) en l'honneur de Messéné avec une statue (ἄγαλμα) en or et en marbre la représentant (IV, 31, 11)<sup>184</sup>. Messéné recevait vraisemblablement à cet endroit un culte en tant qu'héroïne éponyme, en tant que fondatrice de l'ancien État messénien et fondatrice du culte à Mystères institué en l'honneur des Grandes Déeses<sup>185</sup>. Normalement réservé aux divinités, le ναός pouvait aussi servir à honorer un héros, ou une héroïne dans le cas de Messéné, et Pausanias mentionne

<sup>184</sup> La localisation précise du temple de Messéné n'est pas assurée. Alors que P. Thémélis le situe au centre du sanctuaire d'Asclépios, Y. Morizot a cru qu'il se trouvait dans l'angle Nord-Ouest de l'Asclépieion : « Le hiéron de Messéné », *BCH*, 118 (2), 1994, p. 399-405. Les chercheurs ne sont toujours pas unanimes et il se peut que le temple central ait d'abord été consacré à Messéné, puis à Asclépios, voire aux deux à la fois. L'emplacement signalé par Y. Morizot pourrait être un temple d'Artémis *Orthia*. Sur ces questions : J. Auberger, in Pausanias, *Livre IV*, p. 225-226. Ce qui semble certain, c'est que le temple de Messéné présenté par Pausanias a joué un rôle important dans l'espace de la cité, puisqu'il s'agissait vraisemblablement du lieu d'exposition des documents officiels, à l'image du temple d'Apollon *Lycien* à Argos : P. Sineux, « À propos de l'Asclépieion de Messène : Asclépios poliade et guérisseur », *REG*, 110, 1997, p. 6. C'est ce que laisse croire une inscription de la fin du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. (*IG*, V, 1, 1429) : Y. Morizot, *loc. cit.*, p. 401.

<sup>185</sup> N. Deshours, « La légende et le culte de Messéné ou Comment forger l'identité d'une cité », *REG*, 106, 1993, p. 47. D'après J. Auberger, le mythe de Messéné pourrait être une invention du V<sup>e</sup> s. av. J.-C. : in Pausanias, *Livre IV*, p. 107.

une construction du même type pour Amphiaraios à Oropos (I, 34, 2), pour Ajax à Salamine (I, 35, 3) et pour Triptolème à Éleusis (I, 38, 6)<sup>186</sup>.

À l'arrière du temple de Messéné, précise Pausanias, on pouvait voir également des peintures (γραφαί) qui représentaient les personnages clés de l'histoire de la région : Aphareus et ses enfants, l'Héraclide Cresphontès, Nestor et ses enfants (Thrasymédès et Antilochos), Leucippe frère d'Aphareus, Hilaeira, Phoibé et Arsinoé, de même qu'Asclépios fils d'Arsinoé (« aux dires des Messéniens » : ὡν λόγῳ τῷ Μεσσηνίων) et ses fils Machaon et Podalire (IV, 31, 11-12). L'Asclépiéion se présente donc comme un des hauts lieux de la mémoire messénienne, un musée commémoratif, en quelque sorte, qui offre au visiteur l'occasion de prendre connaissance de l'histoire légendaire de cette région depuis les premiers ancêtres fondateurs, les rois de Messénie, jusqu'aux héros de la nouvelle Messène, car l'on pouvait également y voir une statue (ἄγαλμα) d'Épaminondas et une personnification de la ville de Thèbes (IV, 31, 10). Par ailleurs, Pausanias note la présence d'une effigie (εἰκὼν) en bronze d'Épaminondas aux côtés des statues (ἄγάλματα) des grands dieux de l'Olympe à un endroit qu'il nomme le *Hiérothysion*, lieu sacrificiel qui était probablement situé au sud du sanctuaire du dieu guérisseur (IV, 32, 1)<sup>187</sup>.

Alors que Pausanias a pu témoigner de l'importance des lieux de la mémoire messénienne des origines, la situation est différente du côté de Mégalopolis. Le Périégète, qui constate la présence marquée des ruines à son arrivée sur le site (τὰ πολλά ἐστὶν αὐτῆς ἐρείπια ἐφ' ἡμῶν : VIII, 33, 1), se propose néanmoins de décrire les différentes portions de la ville et les principaux monuments qui pouvaient toujours être vus à son époque. Soumise au passage du temps, la mémoire des origines de Mégalopolis ne s'était toutefois pas complètement effacée, car on pouvait voir sur l'agora, devant le sanctuaire (ιερόν) de Zeus *Lycéen*, une statue (ἄγαλμα) en bronze d'Apollon haute de douze pieds,

<sup>186</sup> C. H. Weller, « May a Hero Have a Temple ? », *CPh*, 12 (1), 1917, p. 96-97.

<sup>187</sup> J. Auburger, in Pausanias, *Livre IV*, p. 229.

offerte par les Phigaliens pour embellir Mégalopolis (VIII, 30, 3). Sur l'agora de la ville, dans le sanctuaire de Zeus *Sôter*, on pouvait voir également près du dieu la personnification de Mégalopolis et une statue (ἄγαλμα) d'Artémis *Sôteira* (VIII, 30, 10). Dans l'enceinte (περίβολος) consacrée aux Grandes Déeses, il y avait d'anciennes statues (ξόανα ἀρχαῖα) qui représentaient Héra, Apollon et les Muses, apportées, dit-on (φασίν), par les habitants de Trapézonte (VIII, 31, 5). De Messène à Mégalopolis, Pausanias parvient donc à retracer différents monuments qui rappellent l'origine de ces cités, bien que l'on sente, dans le cas de Messène, une présence beaucoup plus importante des « lieux de mémoire », effacés par le passage du temps, pour la plupart, chez sa voisine arcadienne.

Que devons-nous retenir à partir de ces descriptions qui renvoient au temps des origines des cités du Péloponnèse à travers la *Périégèse* ? Les monuments associés aux fondateurs mettent en évidence le caractère religieux qui est constitutif de l'imaginaire de la cité et de sa naissance dans le monde grec. La plupart des monuments répertoriés, incluant les tombeaux, renvoient à des pratiques cultuelles à propos desquelles Pausanias accorde une attention particulière. Les tombeaux ont comme effet de matérialiser la présence des fondateurs en les situant concrètement dans l'espace des cités et dans le cadre d'un espace cultuel. Ces descriptions mettent aussi en évidence un intérêt particulier pour les monuments et les cultes anciens associés à l'origine des cités, le Périégète notant par exemple l'ancienneté d'un monument, d'un temple ou les honneurs dont les héros faisaient toujours l'objet à son époque.

Les descriptions de monuments complètent les récits rapportés par Pausanias au sujet de la fondation des cités. Dans le cas des querelles divines, on a vu que les traditions justifient la présence dans une cité d'une divinité, d'un temple, d'un sanctuaire, voire d'une statue représentant le dieu ou la déesse tutélaire. La fonction étiologique du récit est manifeste, comme à Aigeira par l'entremise de l'épisode du stratagème des chèvres qui mène à l'établissement d'un sanctuaire d'Artémis *Agrotéra* (VII, 26, 3). Mais à certains endroits, dans les



portions plus descriptives de la *Périégèse*, c'est le monument qui conduit au récit, ce que nous avons également pu constater au chapitre III avec les traditions se rapportant aux colonies de Tarente (X, 10, 6) et d'Éryx (III, 16, 4). Parfois aussi, le monument accrédite la version d'une tradition, étant perçu comme un critère de vraisemblance, renforçant du même coup la valeur des récits de fondation auxquels sont associés des monuments. Mais il ne faudrait pas en conclure que la présentation d'un récit est conditionnelle à l'existence d'un monument : le récit se suffit parfois à lui-même, comme dans le cas du retour des Héraclides.

La *Périégèse* permet de voir les origines, ou du moins de suivre les traces qui remontent soi-disant à la fondation des cités, ou encore qui rappellent la mémoire des héros, comme c'était le cas à Messène. À travers le cheminement de Pausanias, les traditions et les monuments laissent aussi entrevoir certains enjeux entourant la mémoire des lieux, comme au sujet du tombeau d'Idas et de Lyncée, revendiqué par les Spartiates et les Messéniens (III, 13, 2). La *Périégèse* est aussi le témoin du temps qui passe, altérant parfois le souvenir des origines ou la signification d'un monument, comme celui concernant le tombeau qui était peut-être celui d'Oxylos, le fondateur d'Élis (VI, 24, 9). Parfois même sur des sites fortement marqués par le temps, Pausanias s'efforce de relever certaines traces liées aux fondations, comme l'autel d'Épopeus qui rappelait la grandeur de l'ancien temple d'Athéna à Sicyone, ou encore quelques offrandes qui rappelaient le synoecisme de Mégalopolis.

#### 4.5 Conclusion

Pour Pausanias, les récits d'origine et de fondation participent sans conteste à la représentation de l'espace géographique et historique des régions et des cités de la Grèce. Les références aux origines ne doivent pas être lues comme des mentions isolées à travers la *Périégèse* puisqu'elles servent bien souvent de point de départ aux récits et descriptions, que ce soit en introduisant l'histoire de souverains légendaires dans une région ou encore, la visite sur un site. Ces

références renvoient de plus à de multiples référents culturels et à différents modes de représentation qui sont propres à l'imaginaire des cités dans le monde grec<sup>188</sup>. Nous avons pu faire ressortir que les récits de fondation présentent des éléments de continuité et une trame cohérente, Pausanias étant l'héritier d'une longue chaîne de transmission et se proposant de rapporter « ce qui se disait » à son époque au sujet des cités et de leurs origines.

Les traditions rappelées par Pausanias véhiculent aussi divers thèmes littéraires associés aux mondes héroïque, divin, animal, et quelques fois même relevant du merveilleux, et il laisse entrevoir à l'occasion des situations associées au contexte de la naissance des cités qui contribuent à l'effort de représentation de l'histoire ancienne des cités du Péloponnèse, voire de celle de leurs colonies. Il est intéressant de constater que ces différents éléments se retrouvent tant dans le contexte des fondations anciennes que dans celui des fondations plus récentes, ce qui renforcerait l'idée d'un *continuum* dans l'histoire des cités, d'une permanence de la cité grecque et de ses différentes représentations.

À l'itinéraire concret de Pausanias à travers les cités se joint un itinéraire plus littéraire, voire critique à l'occasion. Le fait de rappeler les traditions et de décrire les monuments les plus « dignes de mémoire » doit aussi être perçu comme un travail de composition (*sungraphè*), comme on a pu le mettre en évidence dans les sections portant sur le nom et la généalogie. En d'autres mots, la représentation des origines passe par la transmission de *topoi* qui doivent être replacés dans le contexte de l'architecture narrative de la *Périégèse*. Il ne faut pas oublier que le portrait de la Grèce proposé par Pausanias est teinté par sa préférence pour les dénominations anciennes ainsi que par son intérêt pour le texte d'Homère qui lui sert de référence, sur le plan géographique notamment. Son

---

<sup>188</sup> C'est déjà le constat de C. Jacob : « I would like to suggest that mythical genealogies, narratives on autochthony and allusions to heroes who founded cities are integral parts of the travel narrative, or even better, that they are fundamental procedures in the organization of the space covered by Pausanias » : « The Greek Traveler's Areas of Knowledge : Myths and Other Discourses in Pausanias' *Description of Greece* », *YFS*, 59, 1980, p. 73.

travail à partir des traditions ne doit pas non plus être sous-estimé : lorsqu'il présente des versions parallèles, lorsqu'il privilégie une tradition au détriment d'une autre, lorsqu'il se prononce sur le caractère merveilleux de certains récits, ce sont autant de preuves que Pausanias ne fait pas qu'accumuler sans effort ou sans discernement les récits et descriptions se rapportant aux cités. Il met en scène un tableau d'ensemble à l'aide d'éléments épars en s'efforçant de recréer une certaine logique de présentation, une certaine cohérence, et ce malgré la longue durée, le temps qui le sépare des fondations et la dispersion des cités à travers tout le Péloponnèse.

## CHAPITRE V

### LES RÉCITS DE FONDATION : POUR QUOI FAIRE ?

Les gens du pays sont d'accord pour y reconnaître un monument funéraire, mais ils ne se souviennent plus de qui. Si le vieillard que j'ai interrogé a dit vrai, ce serait le monument d'Oxylos (Pausanias, VI, 24, 9)<sup>1</sup>.

Ce cinquième chapitre propose un bilan d'interprétation et entend mieux cerner le portrait des *archaica* ou des « antiquités » du Péloponnèse dans la *Périégèse*. Il convient de se demander quelle image de la Grèce se dégage de ces récits et quel usage Pausanias en fait dans son oeuvre, en évitant évidemment de projeter sur lui des préoccupations modernes qui seraient les nôtres. La composition de cette *sungraphè* et son traitement du passé légendaire des cités révèlent un rapport singulier au temps, celui des origines, mais aussi celui dans lequel s'inscrit la démarche même de Pausanias. Qu'est-ce que les récits de fondation donnent à voir et qu'est-ce qu'ils permettent de comprendre de l'œuvre du Périégète, mais aussi du rapport qu'il entretient à l'égard de sa propre époque ?

Certaines traditions de la *Périégèse* méritent d'être mises en parallèle avec le présent des cités grecques du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., ce présent qui a peut-être influencé notre auteur dans son travail sur la « mémoire des cités ». Les traditions rappelant les origines des peuples ou des cités peuvent en effet être interprétées à la lumière de réalités contemporaines, comme celles du *Panhellénion* d'Hadrien dans le cadre duquel certaines *poleis* avaient recours à des traditions légendaires pour affirmer leur appartenance au monde grec. Même si Pausanias ne parle pas explicitement de ce *Panhellénion*, quelques traditions rapportées dans son œuvre pourraient avoir été véhiculées dans ce contexte.

---

<sup>1</sup> Τοῦτο εἶναι μὲν ὁμολογοῦσιν οἱ ἐπιχώριοι μνῆμα, ὅτου δὲ οὐ μνημονεύουσιν· εἰ δὲ ὁ γέρων οὕτως ἠρόμην εἶπεν ἀληθῆ λόγον, Ὁξύλου τοῦτο ἂν μνῆμα εἶν (VI, 24, 9).



La question des fonctions associées aux récits de fondation permettra de mieux cerner les particularités de la *Périégèse* et l'attitude de son auteur en rapport avec des enjeux que l'on peut situer dans le courant du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. et dont on trouve certains échos à travers des sources épigraphiques et numismatiques. Le monde de Pausanias est également marqué par le courant de la Seconde Sophistique qui favorisait, entre autres, un « retour aux sources » de l'histoire et de la culture grecques, comme le propose notre écrivain voyageur. Les récits de fondation et le traitement accordé par Pausanias au passé légendaire des cités s'inscrivent-ils dans ce courant de pensée ?

## 5.1 Des choix conscients

### 5.1.1 Un vocabulaire englobant

Pausanias restitue le lointain passé des cités à partir de traditions qui, le plus souvent, sont rapportées au discours indirect par les verbes λέγειν ou φημί (λέγουσι, λέγεται, φασι)<sup>2</sup>. Mais il adopte parfois le style direct, marquant ainsi certaines préférences, et intervient à l'occasion sur les traditions comme s'il ne pouvait se contenter de rappeler ce qui se disait au sujet de l'origine des cités. Médiateur entretenant une mise à distance que l'on pourrait aujourd'hui qualifier d'« ethnographique », Pausanias s'inscrit à quelques endroits dans le récit en passant de la troisième à la première personne : « Mais selon moi, c'est la pierre *Mothon* qui donna son nom au pays » (Δόξη δὲ ἐμῇ δέδωκε τῷ χωρίῳ τὸ ὄνομα ὁ Μόθων λίθος : IV, 35, 1). Parcourant les dèmes d'Attique au livre I, il constate que les « guides locaux » (ἐξηγηταί) en savaient peu sur le *xoanon* de la *Colainis*, sur l'Artémis *Amarysia* et il propose alors sa propre interprétation : « voici l'idée que je m'en fais quant à moi » (αὐτὸς δὲ συμβάλλομαι τῆδε :

<sup>2</sup> « [...] <these> words that mark both the authority of consensus and the unwillingness of the narrator to commit to their veracity » : T. Whitmarsh, « Thinking Local », *Local Knowledge and Microidentities in the Imperial Greek World*, T. Whitmarsh (éd.), Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2010, p. 15.

I, 31, 5)<sup>3</sup>. Ainsi, il ne se contente pas toujours de rapporter les récits, mais s'implique à l'occasion et prend parfois position<sup>4</sup>.

Reprenant ce qui se disait au sujet des cités et agissant parfois lui-même sur les traditions et leurs variantes, les extraits de la *Périégèse* se rapportant au temps des origines renvoient à un *cadre référentiel partagé*, soit un ensemble de *topoi* propres à la représentation des origines des cités dans le monde grec, véhiculés par la tradition orale ou encore transmis par des sources écrites de natures diverses. Tout au long de la *Périégèse*, Pausanias remonte à l'origine des cités en utilisant un vocabulaire vraisemblablement connu et utilisé par ses contemporains, une terminologie qui fait l'économie des nuances ou des précisions techniques concernant l'origine des peuples (*origines gentium*) ou l'édification des cités (*origines urbium*), que ce soit sur le continent ou dans le contexte des fondations coloniales.

Pausanias préfère visiblement le terme plus englobant de *polis* (« cité ») à celui d'*astu* (« ville »)<sup>5</sup>, ce qui révélerait une conception particulière du monde de la « cité ». Comme le latin, le grec distingue la « ville » (*urbs - astu*) de la « cité » (*civitas - polis*). La première renvoie à un espace concret, matériel et la deuxième, à une entité plus abstraite<sup>6</sup>. Dans les récits rapportés par Pausanias, le fondateur donne naissance à une *polis* et non un *astu* et, dans certains cas, il précise qu'il s'agit bien d'une « colonie » (ἀποικία)<sup>7</sup>. Notre utilisation des expressions « fondation de cité » ou « fondateur de cité » permettent d'ailleurs de saisir cette distinction entre la *polis* et l'*astu*, les récits de fondation de la *Périégèse* portant

<sup>3</sup> L'épithète *Colainis* viendrait du nom de l'ancien roi Colainos et Amarysia pourrait être mise en relation avec le lieu nommé Amarynthos en Eubée (I, 31, 5).

<sup>4</sup> Sur ces questions : J. Akujärvi, « One and 'I' in the Frame Narrative : Authorial Voice, Travelling Persona and Addressee in Pausanias' *Periegesis* », *CQ*, 62 (1), 2012, p. 327-358.

<sup>5</sup> M. Casevitz, « *Astu et Polis chez Pausanias* », *Troïka : parcours antiques, Mélanges offerts à Michel Woronoff*, vol. 1, S. David et É. Geny (éd.), Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2007, p. 259-268. Quelques distinctions néanmoins sont présentes : les termes *kômè* et *polisma* désignent des agglomérations plus petites que celui de *polis*.

<sup>6</sup> Cette définition est donnée par F. Létoublon : *Fonder une cité, Ce que disent les langues anciennes et les textes grecs ou latins sur la fondation des cités*, Grenoble, Ellug, 1987, p. 13-18.

<sup>7</sup> Le terme revient à 23 reprises dans la *Périégèse*.

bel et bien sur la naissance de la *polis* au sens global du terme et moins sur l'édification matérielle de la ville et de ses monuments<sup>8</sup>.

Quant à l'action qui consiste à « fonder une cité », elle renvoie à deux familles lexicales distinctes qui dérivent des verbes κτίζω et οἰκίζω<sup>9</sup>. Plus ancienne, la première famille serait surtout associée à la mise en valeur d'une terre (*gè*), alors que la deuxième, plus récente, serait plus proche de la notion d'« habitation », celle de l'*oikos* et par extension de la *polis*<sup>10</sup>. On peut attribuer à la famille de κτίζω un sens plus ancien associé au verbe « cultiver » ou « défricher » et un sens plus récent qui renvoie à l'idée de « fonder (une ville) », de « construire »<sup>11</sup>. Pausanias emploie la plupart du temps les termes appartenant à la famille οἰκέω – οἰκίζω et plus rarement ceux de la famille de κτίζω, bien que cette dernière soit présente à quelques endroits à travers sa description du Péloponnèse<sup>12</sup>. Par exemple, Persée « fonde » Mycènes (κτίζει : II, 16, 3) et Amyclas « fonda » Amyclées (ἔκτισεν : III, 1, 3). Chez Pausanias, le sens de κτίζω et d'οἰκίζω se confond, puisque οἰκίζω et ses dérivés sont bien souvent utilisés aux côtés de la notion de « terre » (*gè*), de « territoire » ou de « région » (*chora*).

Quant au « fondateur », le substantif οἰκιστής dérive du verbe οἰκίζω et rappelle que, dans le monde grec, mais aussi dans le monde romain, la fondation

<sup>8</sup> Ce que constate F. Létoublon : *op. cit.*, p. 27-28. En latin, on retrouve plus souvent l'expression « fonder une ville » (*condere urbem*) que celle de « fonder une cité » (*condere ciuitatem*). Pour les Romains, les fondateurs, à l'image de Romulus et Rémus, sont aussi des bâtisseurs.

<sup>9</sup> M. Casevitz, *Le vocabulaire de la colonisation en grec ancien, Étude lexicologique : les familles de κτίζω et de οἰκέω-οἰκίζω*, Paris, Klincksieck, 1985.

<sup>10</sup> M. Casevitz a bien montré que la famille οἰκέω-οἰκίζω est plus récente que celle de κτίζω : « Plus précisément, le caractère essentiellement agraire de tout *établissement* et de la première colonisation a été exprimé par une famille de mots du vocabulaire originellement agricole (et résidentiel) ; le caractère essentiellement démographique de la colonisation organisée puis des colonisations qui ont suivi a entraîné le développement des termes de colonisation autour de οἰκέω-οἰκίζω inclus dans l'ensemble du vocabulaire de l'habitation et des rapports collectifs [...] cependant que κτίζω (et la famille, réduite) exprimait l'aspect matériel de la colonisation et des fondations, la langue classique présentant comme un état d'équilibre où sont utilisés presque indistinctement des termes de l'une ou l'autre famille » : *ibid.*, p. 238.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 27.

<sup>12</sup> On en trouve 20 occurrences dans toute la *Périégèse*.

d'une cité est avant tout imaginée comme le résultat d'une action individuelle, celle d'un homme ou d'un héros. Il en résulte un processus de personnification des origines, un recours à l'éponymie toponymique et l'élaboration des différentes généalogies qui composent les récits de fondation. Chez Pausanias, le fondateur de cité, qu'il soit mythique, légendaire ou historique est dit οἰκιστής (« oikiste ») et non κτίστης, terme d'ailleurs absent de la *Périégèse*<sup>13</sup>. Ainsi, Persée est « fondateur » de Mycènes (οἰκιστής : II, 15, 4), au même titre que César est dit « fondateur » de la nouvelle Corinthe (οἰκιστής : II, 3, 1).

Pausanias emploie donc surtout une terminologie associée au verbe οἰκίζω pour décrire des réalités somme toute très différentes mais qui, à travers la *Périégèse*, renvoient à des modes de représentation similaires et qui caractériseraient le monde de la cité grecque depuis ses origines, jusqu'à des époques beaucoup plus récentes, comme celle des cités grecques du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. Le vocabulaire utilisé dans la *Périégèse* suggère donc un *continuum* historique entre le temps des origines et le « présent de la visite », notamment par l'entremise du modèle de la cité qui remonterait aux fondations anciennes et qui caractérisait toujours le « paysage culturel » du temps de Pausanias<sup>14</sup>.

### 5.1.2 Un passé non révolu

Le terme « histoire » (ἱστορία) est pratiquement absent de la *Périégèse* où il apparaît seulement à deux reprises. Ce terme est utilisé d'abord en référence à ces gens qui n'entendent pas l'« histoire » et qui accordent davantage

<sup>13</sup> On dénombre 64 occurrences d'οἰκιστής dans l'ensemble de la *Périégèse*. Le nom κτίστης peut aussi désigner un « fondateur », mais renvoie davantage à l'image du « bâtisseur ». On le trouve surtout à l'époque romaine, notamment dans le cadre de l'évergétisme : M. Casevitz, *op. cit.*, p. 70. Voir aussi dans le contexte de l'Empire romain : A.-V. Pont, « L'empereur fondateur : enquête sur les motifs de la reconnaissance civique », *REG*, 120, 2007, p. 526-552.

<sup>14</sup> H. Sidebottom constate aussi la présence de ce *continuum* dans la *Périégèse* : « In the logic of Pausanias' text (the relentless juxtaposition of Greek past and present, and thus elision of their differences) the reader is led to the impression that the Greeks of today are not much different from the Greeks of the past, those who defeated Persians and Trojans » : « Pausanias : Past, Present, and Closure », *CQ*, 52 (2), 2002, p. 497.



d'importance à ce qu'ils ont appris depuis leur enfance ou à ce qu'ils peuvent lire chez les poètes (I, 3, 3). La deuxième occurrence se trouve dans la présentation de l'« histoire » des habitants de Trézène (II, 3, 10). L'œuvre de Pausanias n'en est pas moins entièrement tournée vers le passé de la Grèce, comme en témoignent les nombreuses références aux origines des régions et des cités, mais aussi les renvois aux différentes périodes de l'histoire grecque ou aux traditions rapportant la naissance de pratiques culturelles ou de croyances locales. Les notions d'*archè*, de « commencement », et d'*archaios*, soit ce qui est « antique », ce qui se rapporte aux origines, occupent une place centrale dans la *Périégèse* comme le montrent leurs nombreuses occurrences<sup>15</sup>.

On trouve aussi la forme adverbiale *to archaion* que l'on peut traduire par diverses expressions qui réfèrent, de façon générale, aux « temps anciens » : « dans l'ancien temps », « autrefois », « anciennement », « dans l'Antiquité », « à l'origine »<sup>16</sup>. Notons aussi que le Périégète fait l'économie du terme *archaiologia*, plus unificateur et englobant, comme si les « antiquités » de la Grèce et celles du Péloponnèse ne pouvaient se réduire en un même *logos*, une même *archaiologia*, mais méritaient plutôt d'être traitées séparément, au fil d'un itinéraire, d'une cité à l'autre, d'une région à l'autre du monde grec. Le neutre pluriel *ta archaia* peut se traduire par les « antiquités », rappelées par « ceux qui en gardent la mémoire » (οἱ μνημονεύοντες), comme les « Éléens qui rapportent les traditions les plus anciennes » (Ἠλείων οἱ τὰ ἀρχαιότατα μνημονεύοντες : V, 7, 6), ou comme ceux qui, à Patras, gardaient la mémoire des plus hautes antiquités (οἱ τὰ ἀρχαιότατα μνημονεύοντες : VII, 18, 2). Pausanias aurait également consulté des *mnēmoneuontes* qui connaissaient l'histoire ancienne de la péninsule, soit

<sup>15</sup> Dans l'ensemble de la *Périégèse*, on dénombre 345 mentions du substantif ἀρχή et 316 pour l'adjectif ἀρχαῖος.

<sup>16</sup> L. Bruit Zaidman, « La notion d'*archaion* dans la *Périégèse* de Pausanias », *Grecs et Romains aux prises avec l'histoire, Représentations, récits et idéologie*, G. Lachenaud et D. Longrée (éd.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, p. 22.

« ceux qui relatent les antiquités du Péloponnèse » (Πελοποννησίων δὲ οἱ τὰ ἀρχαῖα μνημονεύοντες : VIII, 34, 4).

L'expression ἐξ ἀρχῆς (« à l'origine ») se trouve à plusieurs endroits, comme à Égine où il note que « depuis le commencement » (ἐξ ἀρχῆς), l'île était déserte avant que Zeus n'y transporte Égine, la fille d'Asopos (II, 29, 2). Du côté d'Asiné, les habitants étaient « à l'origine » (ἐξ ἀρχῆς) des Dryopes qui provenaient de la région du Parnasse (IV, 34, 9). « À l'origine » (ἐξ ἀρχῆς), Létrinoi était une agglomération (πόλις), mais à l'époque de Pausanias (ἐπ' ἐμοῦ), on n'y trouvait que quelques habitations (VI, 22, 8). La recherche de l'*archè* ou de l'*archaios* conduit inévitablement le voyageur à remonter le plus loin possible dans le temps tout au long de son parcours à travers les cités petites ou grandes.

Pausanias utilise, moins fréquemment toutefois, le terme *palaaios* qui ramène aussi le lecteur aux « temps anciens ». Par exemple, Pausanias explique qu'Abia en Messénie portait autrefois (πάλαι) le nom d'Iré et *palaaios* renvoie ici à ce qui n'est plus. Toujours dans le contexte messénien, il précise que « dans les temps les plus anciens » (τὰ παλαιότερα), les habitants de Nauplie étaient des Égyptiens (IV, 35, 2). À Dymé cette fois, « dans des temps plus anciens » (τὰ ἀρχαιότερα), la ville s'appelait Paléia (VII, 17, 6). Les termes *archaios* et *palaaios* recouvrent donc sensiblement le même sens chez Pausanias, alors que d'autres auteurs avant lui accordaient à *archaios* une connotation plus subjective qu'à *palaaios*<sup>17</sup> : le dernier se rapporterait à un passé révolu, alors que le premier renverrait à un passé continu en lien avec le présent<sup>18</sup>. Les choix du Périégète et l'inscription du récit dans le voyage permettent bien souvent de concilier l'autrefois, l'ici et le maintenant.

<sup>17</sup> E. Lévy, « *Archaïos et palaaios chez Hérodote* », *Ktèma*, 32, 2007, p. 525-538 ; M. Casevitz, « 'Αρχαῖος et παλαιός chez Polybe », *Ktèma*, 31, 2006, p. 33-37.

<sup>18</sup> M. Casevitz, « Remarques sur le sens de ἀρχαῖος et de παλαιός », *Mètis*, 2, 2004, p. 125-136. Cette distinction est difficilement perceptible chez Pausanias comme le remarque V. Pirenne-Delforge : *Retour à la source, Pausanias et la religion grecque*, Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2008, p. 42, n. 6.

L'*archè* et les termes englobants d'*archaios* et de *palaios* servent à rappeler l'ancienneté et la continuité à l'échelle d'une région, d'une cité, comme dans le cas de l'arcadienne Aliphéra qui a toujours été considérée comme une cité depuis les commencements (ἐξ ἀρχῆς πόλιν σφᾶς καὶ ἐς τόδε : VIII, 27, 7). Mais ces termes peuvent tout autant marquer un changement, souligner des transformations perceptibles dans le paysage des cités à l'époque de Pausanias. Par exemple, Pellana était anciennement une cité (πόλις τὸ ἀρχαῖον : III, 21, 2), supposant qu'elle ne l'était plus au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.<sup>19</sup> À l'origine (ἐξ ἀρχῆς), les habitants de Lébédos étaient des Cariens, jusqu'au jour où les Ioniens arrivèrent et chassèrent les habitants locaux (VII, 3, 5)<sup>20</sup>. Le passé des cités n'est pas statique, à l'exemple de Mégaloполиς qui fut autrefois une grande cité, mais qui se présentait sous un tout autre jour au moment du passage du Périégète.

Ce dernier note donc des changements perceptibles dans l'espace et dans le temps, mais sa quête des origines le conduit bien souvent à montrer une continuité entre le passé des cités et son présent. Les toponymes, qu'ils soient régionaux ou civiques, ont comme effet de rapprocher le passé de ces régions de l'époque du Périégète, soit parce qu'ils permettent de préciser une modification, un changement de nom à travers le temps, ou encore de souligner le fait qu'un lieu a conservé le même nom depuis ses origines<sup>21</sup>. C'est ce que l'on observe avec les toponymes rapportés par Pausanias et qui sont mentionnés dans le *Catalogue des vaisseaux* homérique. Ces renvois ne sont pas sans rappeler la *Géographie* de Strabon qui proposait, au I<sup>er</sup> s. av. J.-C., de comparer les régions et cités du Péloponnèse avec les descriptions d'Homère (VIII, 3, 3). *Pater historiae*, selon certains<sup>22</sup>, Homère continuait à l'époque impériale à servir de guide, notamment

<sup>19</sup> Voir aussi dans le cas de Coroné-Aipeia (IV, 34, 5).

<sup>20</sup> On constate un phénomène semblable à Érythrées (VII, 3, 7).

<sup>21</sup> En Achaïe, Pausanias note le nom ancien du pays, Aigialos, nom que l'on peut lire chez Homère (VII, 1, 4), mais de son temps (νῦν) la région portait le nom des Achéens (V, 1, 1).

<sup>22</sup> H.-J. Gehrke, « Greek Representations of the Past », *Intentional History, Spinning Time in Ancient Greece*, L. Foxhall, H. J. Gehrke et N. Luraghi (éd.), Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2010, p. 15-33.

pour les voyageurs cultivés et empreints de la *paideia* classique comme l'était Pausanias.

À travers son itinéraire, le Périégète s'inscrit non seulement dans un rapport à l'espace, mais aussi dans un rapport au temps, celui qui permet de relier le passé des lieux visités avec le « présent de la visite ». C'est ce que laisse entendre l'utilisation fréquente des expressions ἐπ' ἐμοῦ (« de mon temps ») ou ἐφ' ἡμῶν (« de notre temps »). D'autres expressions comme ἐς τόδε, ἐς ἐμε, ἐς ἐμᾶς et νῦν renvoient également à l'époque du Périégète, même si, tout comme les expressions précédentes, elles ne permettent pas de préciser les limites de ce que serait « son époque ». Comme le suggérait C. Habicht, ces locutions renverraient globalement à l'époque des empereurs Antonins<sup>23</sup>.

L'itinéraire de la *Périégèse* se borne essentiellement à décrire une réalité géographique et culturelle qui serait celle du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., mais qui, dans les faits, invite constamment le lecteur à remonter dans le temps, à se tourner vers un passé lointain. Dans le portrait succinct du Péloponnèse que l'on trouve au début du livre V (1, 1), le Périégète énumère les différents peuples qui « habitent » (οἰκεῖ) le Péloponnèse. À propos des Arcadiens, il précise que « depuis le commencement » (ἐξ ἀρχῆς) et « jusqu'à maintenant » (ἐς τόδε), ils occupent le centre du Péloponnèse (V, 1, 2). À plusieurs endroits aussi, Pausanias prend le soin d'évoquer le nom d'une cité, d'une région, telle qu'elle était connue à son époque, mais il ne manque pas de rappeler du même coup certaines dénominations anciennes et d'en perpétuer ainsi le souvenir. Par exemple, en Argolide, le récit rappelant la réunion par Pitthée d'Hypérie et d'Anthia renvoie aux origines de la « cité actuelle » de Trézène (τὴν νῦν πόλιν : II, 30, 9). Du côté

<sup>23</sup> C. Habicht, « Pausanias' Use of the Expression 'In my Time' », *Pausanias' Guide to Ancient Greece*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1998 (1985), p. 176-180. En tout, environ 280 occurrences traduisent un rapport au présent à travers la *Périégèse*. Les expressions ἐπ' ἐμοῦ (27), ἐφ' ἡμῶν (85), κατ' ἐμε (26), καθ' ἡμᾶς (6) reviennent à 144 reprises : L. Bruit Zaidman, *loc. cit.*, p. 22 ; C. Habicht, *op. cit.*, p. 176. Certains extraits permettent de préciser l'horizon chronologique auquel renvoie Pausanias, comme le note C. Habicht (p. 177) qui relève neuf passages associés à des événements survenus entre les années 120 et 170 ap. J.-C. environ.



de la Laconie, le récit d'origine mentionne d'abord l'ancien toponyme Lélégie, nom donné par l'autochtone Lélex, puis que Lacédémon changea le nom du pays et de ses habitants et qu'il nomma la cité Sparte, nom encore en usage « de notre temps » (ἐς ἡμᾶς : III, 1, 1-3)<sup>24</sup>.

D'autres remarques similaires concernent des régions extérieures au Péloponnèse, mais qui faisaient bel et bien partie du monde dans lequel vivait Pausanias. Gras, descendant d'Oreste, fonda une colonie dans la région qui se nommait l'Éolide encore à son époque (ἐφ' ἡμῶν : III, 2, 1), au même titre que les Phocéens provenaient de la région du Parnasse qui portait encore de son temps le nom de Phocide (ἐς ἐμᾶς : VII, 3, 10). En Ionie cette fois, la cité de Smyrne était située, encore du temps du Périégète (ἐς ἐμε), sur le site nommé la « Vieille Ville » (πόλιν ἀρχαίαν : VII, 5, 1). À cette fondation plus ancienne, venait s'ajouter une fondation plus récente, remontant à Alexandre le Grand, fondateur de la « Nouvelle Ville » et que l'on pouvait visiter du temps de Pausanias (ἐφ' ἡμῶν πόλεως : VII, 5, 1)<sup>25</sup>.

De plus, la plupart des traditions rapportées dans la *Périégèse* sont reliées à un cadre géographique et matériel précis, une description qui renvoie à ce qui pouvait être vu et visité au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. : « De nos jours en Messénie [...] : Ἔστιν ἐφ' ἡμῶν ἐν τῇ Μεσσηνίᾳ : IV, 30, 1), peut-on lire dans l'ouverture de la *Périégèse* de cette région. Les lieux géographiques et les θεωρήματα évoqués ou décrits dans le détail permettent, à leur manière, d'ancrer le récit de la *Périégèse* dans le « présent de la visite ». Plus concrètement, Pausanias rappelle l'existence de bornes ou d'éléments du paysage qui marquaient à son époque les frontières des différentes régions du Péloponnèse. Par exemple, alors qu'anciennement (ἀρχαίότερα) le cap d'Araxos marquait la frontière entre l'Élide

<sup>24</sup> Voir également en ce qui concerne Géronthrai (III, 22, 11), Mantinée (VIII, 8, 4) et Dymé (VII, 17, 6).

<sup>25</sup> Pausanias ne manque pas non plus de souligner la présence « jusqu'à aujourd'hui » (ἐς τὸδε) des traces de la présence de Pélops et de Tantale dans la région anatolienne, ce qui lui permet du même coup de relier cette région du monde grec avec le Péloponnèse (V, 13, 7).

et l'Achaïe, c'est le fleuve Larisos qui délimitait les deux régions à l'époque de Pausanias (ἐφ' ἡμῶν : VI, 26, 10).

Ces frontières jouaient visiblement un rôle important aux yeux de Pausanias<sup>26</sup>, comme en témoigne l'ouverture du livre V, ou encore son attention à certains lieux de passage qui permettaient de distinguer les différentes régions du Péloponnèse, comme à la fin du livre I lorsqu'il mentionne la frontière entre Mégare et la Corinthie, là où Héraclès se serait opposé à l'Arcadien Échémos (I, 44, 10). À la fin du livre II, il relève la présence, dans la région du Parnon, des Hermès en pierre qui marquaient la frontière entre les régions des Lacédémoniens, des Argiens et des Tégéates (II, 38, 7). Au livre III, le récit reprend à partir de ces Hermès (1, 1) et le livre IV portant sur la Messénie s'ouvre sur une précision concernant la délimitation entre la Laconie et la Messénie (IV, 1, 1).

C'est à l'intérieur de ce cadre géographique précis que Pausanias prend le soin de situer l'existence, encore à son époque, de monuments qui renvoient au temps des origines, comme on a pu le voir au chapitre précédent avec les tombeaux des fondateurs, que l'on pense à la sépulture de Tisaménos à Sparte (ἐς ἐμε : VII, 1, 8) ou à celle d'Androclos à Éphèse (ἐς ἐμε : VII, 2, 9). À l'occasion, il note la pérennité du culte de certains fondateurs à qui l'on accordait toujours des honneurs héroïques de son temps, comme c'est le cas pour Phoronée à Argos (II, 20, 3), Aristomène à Messène (IV, 14, 7), Dryops à Asiné (IV, 34, 11) et Aitôlos à Élis (V, 4, 4). Même si l'on ne sait finalement que peu de choses sur ces pratiques cultuelles en tant que telles, elles permettent, une fois de plus, d'*inscrire dans le présent* ce qui est, par définition, le plus ancien, ce qui remonte aux origines d'une région ou d'une cité en particulier. Que ce soit par le

<sup>26</sup> J. Elsner, « Pausanias : A Greek Pilgrim in the Roman World », *P&P*, 135, 1992, p. 13. D'après S. E. Alcock, les frontières des cités ont conservé un caractère « idéologique » à l'époque romaine, même si elles n'avaient plus les mêmes fonctions qu'à l'époque classique : S. E. Alcock, « Pausanias and the Polis : Use and Abuse », *Sources for Ancient Greek City-State*, M. H. Hansen (éd.), Copenhagen, Munksgaard, 1995, p. 335-336.

vocabulaire ou les choix opérés, Pausanias veille à assurer ce *continuum* qui lie le Péloponnèse et l'Achaïe du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. à son plus lointain passé.

### 5.1.3 De l'« île de Pélops » à l'Achaïe romaine

Les portions narratives et descriptives de la *Périégèse* donnent naissance à une représentation du monde grec à travers les yeux d'un auteur qui vivait à l'époque des Antonins. S'intéressant à ce qui est grec, l'écrivain voyageur porte une attention particulière au Péloponnèse, cœur de l'ancienne Grèce, une région qui correspondait plus ou moins de son temps à la province romaine d'Achaïe<sup>27</sup>. Les objectifs de Pausanias et la nature même de la *Périégèse* permettent de cartographier physiquement et culturellement la Grèce du continent. Non seulement l'auteur respecte un itinéraire concret à travers les différentes régions et cités de la péninsule, mais les *logoi* qu'il rapporte situent, quant à eux, le Péloponnèse dans un contexte plus global, créent des liens entre ses différentes régions, certaines cités du continent et d'autres régions du monde grec, comme si le Périégète se permettait d'évoquer des ailleurs comme autant de rayons qui s'éloignaient de leur centre ou y revenaient, l'« île de Pélops » étant à la fois une terre d'origine, de croisements et de passage.

Les références aux origines présentées dans les chapitres II et III de la thèse dressent un portrait d'ensemble de l'histoire ancienne du Péloponnèse, même si le cheminement de Pausanias n'est ni linéaire ni chronologique, mais plutôt composé de nombreux allers-retours<sup>28</sup>. La périégèse mène d'une région et d'une cité à l'autre, propose de faire quelques excursions, et alterne entre la

<sup>27</sup> Cette province couvrait aussi les territoires des Étoliens et des Locriens d'Oponthe : W. Hutton, *Describing Greece, Landscape and Literature in the 'Periegesis' of Pausanias*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 61 (voir carte p. 56). Sur les frontières de l'Achaïe à l'époque impériale : J. H. Oliver, *The Civic Tradition and Roman Athens*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1983, p. 147-153 ; W. J. Cherf, « The Roman Borders Between Achaia and Macedonia », *Chiron*, 17, 1987, p. 135-142.

<sup>28</sup> Pausanias ne souhaite pas non plus uniformiser l'histoire du monde grec, ou encore lui donner une chronologie unique : V. Pirenne-Delforge, *Retour à la source, Pausanias et la religion grecque*, Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2008, p. 64, n. 128.



narration et la description de lieux ou de monuments. Comme le remarque Aelius Aristide qui, à l'époque de Pausanias, proposait de rappeler dans son *Panathénaïque* les origines d'Athènes et de l'Attique, l'histoire ancienne des cités du Péloponnèse offrait visiblement au voyageur plusieurs entrées possibles à l'image d'un cercle<sup>29</sup>. Engagée dans un rapport au temps, celui de la visite et celui des lieux rencontrés, la *Périégèse* évoque différentes séquences de l'histoire de la Grèce, voire les structure en fonction de leur contexte ou de ce que l'on appelle aujourd'hui des « périodes historiques ».

Au fil de son itinéraire, le récit de Pausanias se rapporte à plusieurs moments de l'histoire depuis celui des origines. On distingue quelques grands « événements », de même que certains contextes de fondation qui permettent de définir l'horizon temporel dans lequel s'inscrit la naissance des cités. Tout commence avec le point zéro des origines, celui qui remonte à la « nuit des temps » et qui permet de rappeler la genèse de la civilisation. Nous avons noté à ce sujet la place qu'occupent les traditions d'autochtonie dans le Péloponnèse et leur pendant attique ou béotien, de même que les différents récits, notamment arcadiens, qui sont associés au processus civilisationnel. Dans ce contexte, Pausanias relie les origines du monde grec à celles de la civilisation à une époque où les hommes étaient plus près des dieux (VIII, 2, 4), contrairement, par exemple, à Diodore qui, dans le premier livre de sa *Bibliothèque historique*, proposait plutôt de remonter d'abord à l'Égypte avant d'en venir aux « récits des Grecs »<sup>30</sup>.

---

<sup>29</sup> « [...] il se trouve aussi que les origines d'Athènes remontent plus haut que ce qui est clair et facile à saisir, non seulement parce que la cité est la plus ancienne de ce que la mémoire a gardé, mais aussi parce que le sujet offre un grand nombre de débuts possibles comme dans un cercle. Il est impossible, bien sûr, de les adopter tous simultanément et il n'est pas facile de déterminer lequel d'entre eux prévaudra sur les autres » : Aelius Aristide, *Panathénaïque*, 7, trad. E. Oudot, in « L'Athènes primitive sous l'empire romain : l'exemple du *Panathénaïque* d'Aelius Aristide », *Anabases*, 3, 2006, p. 230.

<sup>30</sup> Diodore montre comment Isis peut être considérée comme une déesse civilisatrice et Osiris un fondateur de cité. Osiris aurait en effet fondé « Ville-de-Zeus » ou Thèbes d'Égypte (I, 14-15).



De l'aube de la civilisation, Pausanias en vient au temps de « ceux que l'on appelle les héros » (ἐπὶ τῶν καλουμένων ἡρώων : III, 3, 6 ; V, 6, 2 ; VII, 17, 1 ; IX, 9, 1), ces personnages fils de dieu ou encore descendants de héros. Le monde héroïque et les généalogies participent bel et bien à la représentation d'une histoire ancienne, d'un passé lointain, bien qu'elle soit difficile à baliser par des repères chronologiques précis<sup>31</sup>. Quelques grands personnages se démarquent dans le contexte péloponnésien, tels Pélops, Danaos, Persée, Héraclès, Thésée ou Oreste. Héros péloponnésiens par excellence, Héraclès et ses descendants occupent une place singulière dans la *Périégèse* et Pausanias ne manque pas de suivre leur trace tout au long de son itinéraire en présentant le retour des Héraclides comme un événement fondateur, au même titre que la guerre de Troie. Le monde homérique et le *Catalogue des vaisseaux* de l'*Iliade* servent également à la construction de la géographie mythique du Péloponnèse tout au long de la *Périégèse*, comme il en a été question précédemment.

À ce cadre référentiel pourrait s'ajouter, bien que de façon moins explicite, celui du mythe des races hésiodiques (*Les Travaux et les Jours*, 106-201). À l'époque de Cronos, rappelle Pausanias, les hommes appartenaient à la « race d'or » (χρυσῶν γένος : V, 7, 6) et le monde des héros à la « race de bronze » (III, 3, 6)<sup>32</sup>, à laquelle aurait succédé la « race de fer » que les Grecs, depuis Hésiode, associaient au retour des Héraclides et à la migration des Doriens dans le Péloponnèse. Bien connu des Grecs, le mythe des races hésiodique peut ici se lire en filigrane, même si Pausanias ne semble pas lui accorder une valeur absolue. Dans le gymnase d'Asopos, il note par exemple la présence d'ossements qui, bien que démesurés, seraient ceux d'un homme et non d'un héros (III, 22, 9)<sup>33</sup>. À

<sup>31</sup> Les épisodes des Sept contre Thèbes et du siège de Troie serviraient néanmoins comme événements repères : V. Pirenne-Delforge, *op. cit.*, p. 43.

<sup>32</sup> Voir aussi : III, 3, 6-8 ; VII, 17, 1 ; VIII, 10, 9 ; IX, 9, 1 ; 18, 3.

<sup>33</sup> Les ossements des héros avaient la réputation d'être surdimensionnés. Pausanias rapporte que plusieurs années après la chute de Troie un marin aurait découvert l'omoplate de Pélops et aurait été grandement impressionné par ses dimensions (V, 13, 5). Voir également : VI, 5, 1.

Messène, il rapporte aussi l'existence d'un culte héroïque en l'honneur du riche Aithidas, un homme qui était plus âgé que lui. D'autres Messéniens disaient cependant que le cippe de cet homme représentait plutôt l'un de ses ancêtres qui portait aussi le nom d'Aithidas (IV, 32, 2).

Après l'épisode du retour des Héraclides et de l'arrivée des Doriens, les fondations de cités s'inscrivent dans un contexte plus récent, plus près de l'histoire que du mythe ou de la légende, allant de l'époque des « siècles obscurs » jusqu'à l'époque de la domination romaine. Quelques événements semblent avoir marqué, aux yeux de Pausanias, des temps forts dans l'histoire du monde grec depuis le retour des Héraclides. Les « siècles obscurs » et l'époque archaïque sont bien sûr caractérisés par des mouvements de migration et de colonisation, la colonisation de l'Ionie en particulier, mais aussi par les guerres messéniennes qui concernent plus spécifiquement le monde péloponnésien, la Messénie et la Laconie.

L'époque classique est, quant à elle, délimitée par les guerres médiques, la guerre du Péloponnèse, la fin de l'hégémonie spartiate à la suite de la bataille de Leuctres et par la conquête macédonienne de la Grèce lors de la défaite de Chéronée. L'époque hellénistique est ensuite marquée par l'invasion galate, dont il est question au livre X, et la conquête romaine, événement qui, bien que remontant à plusieurs siècles, mena à l'instauration de l'ordre politique que connaissait la Grèce du temps de Pausanias. Ces grands moments de l'histoire grecque servent de points de repère, permettent de situer dans la longue durée les traditions ou les descriptions que l'on trouve tout au long de la *Périégèse*.

Ce cadre référentiel renvoie, pour nous, à des périodes bien distinctes de l'histoire du monde grec, depuis les fondations anciennes jusqu'à la fondation des colonies romaines. Les traditions rapportées par Pausanias offrent une vision panoptique, non seulement des différentes régions de la Grèce du continent, mais aussi des contextes dans lesquels l'on situe l'origine des peuples et la fondation des cités. On assiste dans un premier temps à l'établissement des premières

communautés dans la péninsule du Péloponnèse. C'est alors que l'on rappelle les traditions d'autochtonie et les fondations anciennes associées à la présence de personnages à la fois locaux et primordiaux. Ces époques lointaines ont également été marquées par l'arrivée de souverains « étrangers » en provenance d'Asie Mineure (Pélops), d'Égypte (Danaos) et, dans le cas de la ville de Thèbes (IX, 5, 1 ; 12, 2), de Phénicie (Cadmos).

Pausanias rappelle aussi différents épisodes se rapportant à des colonisations interrégionales, comme on a pu l'observer en Élide, une région peuplée à l'origine par des Étoliens. À Asiné on assiste à l'arrivée des Dryops et par ailleurs, tout le Péloponnèse, à l'exception de l'Arcadie, fut marqué par le retour des Héraclides. Accompagnant les descendants d'Héraclès, les Doriens provoquèrent le déplacement de populations dans le Péloponnèse, mais aussi à l'extérieur du continent. À la suite de l'arrivée des Doriens, les Achéens prirent la direction de l'Achaïe et entraînèrent le départ vers l'Attique des populations locales qui remontaient à Aigialeus et à Ion. C'est dans ce contexte que Pausanias situe la migration vers l'Ionie et la fondation de cités nouvelles sur la côte de l'Asie Mineure.

Les événements subséquents prennent place à une époque plus récente de l'histoire grecque puisqu'ils sont associés aux autres grands mouvements de colonisation et au départ des Grecs vers d'autres régions de la Méditerranée. Le phénomène de la colonisation avait néanmoins des origines très anciennes, d'après Pausanias qui attribue la première colonie (ἀποικία) à Oinotros, l'un des fils de l'Arcadien Lykaon, présumé fondateur d'Oinotrie et éponyme de la région que Denys d'Halicarnasse associait à l'histoire ancienne de l'Italie (*Antiquités romaines*, I, 11, 1-13, 4). D'autres fondations coloniales sont également rappelées et concernent différentes régions de la Méditerranée : la Grèce continentale, l'Égée, l'Asie Mineure, la Libye, l'Italie et la Sicile. Pausanias ne cherche pas à connaître les véritables causes du départ des Grecs, qu'il associe surtout au problème de la transmission du pouvoir. Comme on le constate dans le cas de

Tarente, il semble avoir été davantage intéressé par le récit de fondation lui-même et par ses aspects légendaires (X, 10, 6-8).

Les deux derniers cas de figure se rapportent aux fondations plus récentes de Messène, de Mégalopolis et des colonies romaines. Dans le contexte de la fondation de Messène, Pausanias rappelle les allers-retours des Messéniens partis en exil en Locride (Naupacte), en Sicile (Rhégion et Zancle-Messène) et en Libye (Evhespéride). La fondation de Messène par Épaminondas est associée au retour de ces Messéniens exilés, alors qu'à Mégalopolis, on assiste à la réunion des populations déjà installées dans les différentes régions de l'Arcadie. Plus récentes et mieux connues, les fondations de Messène et de Mégalopolis font l'objet d'une description plus détaillée, l'une se présentant en tant que fondation *ex nihilo* et l'autre sous forme de *synoecisme*.

Pausanias ne fait pas abstraction des fondations coloniales romaines de la fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., bien qu'il ne leur accorde pas une attention particulière. L'origine des colonies de Corinthe et de Patras, deux cités importantes à l'époque impériale, est rappelée brièvement aux livres II et VII, alors que la présence d'une colonie romaine à Dymé est visiblement passée sous silence. Comme le souligne Y. Lafond, « [...] le Périégète néglige les marques spécifiques de la présence romaine dans le Péloponnèse, mais son témoignage n'est pas dépourvu de conscience historique »<sup>34</sup>. C'est d'ailleurs ce qui se dégage des *logoi* rapportant l'origine des cités du Péloponnèse que le lecteur de la *Périégèse* parvient à situer dans un horizon temporel, même si Pausanias ne propose pas un récit de nature exclusivement « historique ». Ce dernier réussit malgré tout à couvrir l'ensemble de l'histoire grecque, privilégiant dans ce portrait les mouvements, les croisements d'une zone à l'autre, ce qui l'amène à former un réseautage d'histoires qui se rejoignent comme les fils d'une toile d'araignée.

---

<sup>34</sup> Y. Lafond, « Pausanias et l'histoire du Péloponnèse depuis la conquête romaine », *Pausanias historien : huit exposés suivis de discussions*, préparés et présidés par J. Bingen, Vandoeuvres-Genève, Fondation Hardt, 1996, p. 197.



Cette approche permet de voyager dans le temps et dans l'espace des cités du continent, mais aussi vers d'autres régions dont l'histoire est associée au Péloponnèse. Bien que participant au portrait de la Grèce, le monde colonial n'occupe pas toute l'attention de Pausanias qui, après ses quelques excursus, poursuit généralement son itinéraire continental, sauf dans le cas de l'Ionie qui, au livre VII, fait l'objet d'une présentation et d'une périégèse à part entière. Le récit légendaire de la colonisation ionienne, son lien avec l'histoire ancienne de l'Achaïe et de l'Attique, puis la possibilité de rattacher cette région d'Asie Mineure au continent expliquent vraisemblablement l'intérêt de Pausanias pour cette région du monde grec.

Des fondations anciennes aux fondations coloniales, en passant par les fondations plus récentes de Messène et de Mégalopolis, la *Périégèse* n'instaure pas de véritable rupture dans l'histoire grecque avant la conquête romaine du II<sup>e</sup> s. av. J.-C. Dans ce contexte, l'acte de fondation des cités peut être perçu comme un *phénomène de longue durée*, à l'image de la notion même de *polis* que l'on retrouve aux différentes époques couvertes par la *Périégèse*<sup>35</sup>. La figure du « héros » est également omniprésente, traversant, depuis le « temps des héros », celui de l'épopée, des héros légendaires comme Aristomène jusqu'à celui d'un fondateur historique comme Épaminondas. Tous ces personnages sont mis au même niveau. Nous savons par ailleurs que les Grecs reconnaissaient également des oikistes historiques héroïsés à l'image du Brasidas d'Amphipolis (Thucydide, V, 11)<sup>36</sup> ou, plus près de Pausanias, ces oikistes romains qu'étaient César,

<sup>35</sup> Le terme *polis* semble à lui seul pouvoir résumer un grand nombre de réalités : agglomération ancienne ou récente, petite ou grande, associée à une « cité » ou à un *ethnos* comme dans le cas de l'Arcadie. Par ailleurs, le modèle de la « cité » grecque et celui de sa fondation eurent une grande influence sur l'ensemble du monde gréco-romain, comme le souligne F. Dupont : « Si tous les récits de fondation de cité sont des récits grecs, c'est qu'il n'y a de cité que grecque, il n'y a pas de contre-modèle politique culturellement équivalent à la *polis* en Méditerranée » : *Rome, la ville sans origine, L'Énéide : un grand récit du métissage ?*, Paris, Gallimard, 2011, p. 35.

<sup>36</sup> « [...] les gens d'Amphipolis, ayant mis une enceinte autour du monument, égorgent des victimes, qu'ils lui offrent en tant que héros, et il lui ont accordé, à titre d'honneurs, des jeux avec des sacrifices annuels [...] » (Thucydide, V, 11).

Auguste, Trajan ou Hadrien, à qui l'on devait quelques fondations ou refondations de colonies et de cités<sup>37</sup>.

Ce *continuum* que nous avons noté précédemment est lié au phénomène de l'imbrication d'éléments légendaires et d'éléments à tendance historicisante qui sont présentés sensiblement selon le même modèle, comme il en a été question ailleurs dans cette thèse. La mise en récit de la naissance d'une cité conservait une structure mythique ou légendaire, comme dans le cas de la fondation de Tarente ou de Messène. Au livre IV, la fondation de Messène se confond avec la refondation de l'ancien État messénien remontant aux premiers souverains de la région. Dans le cas de la fondation de Zancle-Messène en Sicile, le récit de Pausanias inscrit la naissance de cette colonie à l'époque des guerres messéniennes, alors que la présence des Messéniens à cet endroit remonterait dans les faits à l'époque classique. Le prestige d'une origine ancienne, voire de la plus ancienne dans le cas de l'autochtonie, est visiblement propre à l'image que les cités grecques voulaient se donner d'elles-mêmes.

Pausanias rapporte ces *logoi* avec un souci de vraisemblance, considérant *a priori* que les traditions au sujet de l'origine des cités contenaient un fond de vérité et bien souvent une logique interne, et il les inscrit dans un cadre référentiel, à l'image d'une histoire qui se donne pour vraie et non pas nécessairement comme une vérité absolue<sup>38</sup>. C'est ce qui explique, pensons-nous, la présence de certains passages, notamment au livre VIII, au moment où Pausanias se permet une réflexion sur les traditions et les « récits des Grecs » (8, 3). Il parvient ainsi à structurer un passé légendaire, difficile à aborder parce que très ancien, par le

---

<sup>37</sup> M. Sartre, *L'Orient romain, Provinces et sociétés provinciales en Méditerranée orientale d'Auguste aux Sévères (31 avant J.-C. – 235 après J.-C.)*, Paris, Seuil, 1997 (1991), p. 109-112.

<sup>38</sup> « [...] Pausanias, comme la plupart des auteurs anciens dont nous avons pourtant fait les fils d'un Hérodote 'père de l'histoire', privilégie la fidélité de la mémoire par rapport à la vérité en histoire » : V. Pirenne-Delforge, « La portée du témoignage de Pausanias sur les cultes locaux », *Les cultes locaux dans les mondes grec et romain*, textes réunis par G. Labarre avec la collab. de M. Drew-Bear (*et al.*), Paris, de Boccard, 2004, p. 7. Voir aussi : G. S. Shrimpton, *History and Memory in Ancient Greece*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1997.

biais de généalogies, d'une chronologie globale et de nombreux référents culturels qui devaient répondre à la curiosité et aux attentes d'un public cultivé au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.<sup>39</sup>

Le Périégète, confronté à des traditions fort diverses, se donne comme objectif de composer un récit qui permettra de construire progressivement une histoire ancienne des cités et régions du Péloponnèse. Le Périégète remarque d'ailleurs au livre I que les « anciennes légendes » (οἱ ἀρχαῖοι τῶν λόγων) pouvaient mener à « toute sorte d'inventions », comme si ces *logoi* pouvaient se comparer à une sorte de « tressage » (πλάσασθαι) effectué à partir d'éléments divers (I, 38, 7). Le Périégète était aussi conscient du temps qui le séparait des différentes époques successives qui ont vu naître les cités, aussi récentes soit-elles. C'est ce que l'on constate lorsqu'il remarque l'absence de traditions ou de monuments notables au sujet d'une cité en ruine, comme dans le cas d'Aréné (V, 6, 2), la difficulté d'identifier un monument qui pourrait être celui d'Oxylos à Élis (VI, 24, 9), ou encore sa réflexion sur le destin des cités lors de son passage à Mégalopolis (VIII, 33, 1-4). La mise en récit des « antiquités » du Péloponnèse à travers la *Périégèse* est donc visiblement marquée par les particularités, mais aussi les contraintes d'un travail sur la « mémoire des origines ». Le Périégète n'adopte pas une attitude passive par rapport aux matériaux de son récit. Au contraire, il n'hésite pas à intervenir à l'occasion sur ceux-ci. Maintenant, dans quel but ?

#### 5.1.4 Unité ou diversité ?

Tournée vers le passé de la Grèce, inscrite dans un rapport continu au temps et à l'histoire, l'œuvre de Pausanias en vient à dresser un portrait singulier des cités et régions du continent. Nous avons noté que la notion plus englobante d'*archaiologia* est cependant absente de la *Périégèse*<sup>40</sup>. On peut alors se demander

<sup>39</sup> M. Pretzler, « Turning Travel into Text : Pausanias at Work », *G&R*, 52 (2), 2004, p. 210-213.

<sup>40</sup> On trouve par ailleurs la notion d'*archaiologia* chez Diodore (IV, 1, 4) ou avec Denys d'Halicarnasse et les *Antiquités romaines* (Ῥωμαϊκὴ Ἀρχαιολογία). Notons aussi que le terme

si les traditions rapportées par Pausanias renvoient à une vision unitaire du monde grec, ou si elles ne mettent pas plutôt en évidence la diversité des régions et des cités qui composent son itinéraire. C'est d'ailleurs la question que posait dernièrement M. Jost qui propose de voir dans la *Périégèse*, non pas un monde grec unitaire, mais plutôt un monde pluriel caractérisé par la présence de traditions et de croyances locales<sup>41</sup>. Dans son contexte, la démarche de Pausanias viendrait-elle traduire une « identité grecque » ?

Les questions entourant la définition, la formation ou l'affirmation des « identités collectives » ont donné lieu ces dernières années à bon nombre de réflexions stimulées par la publication de plusieurs travaux sur la notion d'« identité » qui émane d'abord et avant tout de préoccupations actuelles<sup>42</sup>. Rappelons aussi que la publication de la somme *Les lieux de mémoire* (1984-1992) par P. Nora a permis de soulever plusieurs problèmes entourant l'approche historienne de la mémoire collective et ces « lieux de mémoire » qui lui permettaient de tracer les contours du sentiment identitaire français<sup>43</sup>. Aujourd'hui, la notion d'« identité » semble poser plus de questions à l'historien qu'elle ne lui apporte de réponses<sup>44</sup>. Dans le domaine de l'histoire grecque, comme ailleurs, la perspective essentialiste qui concevait l'« identité » d'un groupe comme une sorte de nature immuable, a laissé place à une conception

---

« archéologie » en est venu à désigner les premières pages de l'œuvre de Thucydide consacrées au passé lointain de la Grèce. À ce sujet : P. Payen, « Préhistoire de l'humanité et temps de la cité : l'« Archéologie » de Thucydide », *Anabases*, 3, 2006, p. 137-154.

<sup>41</sup> M. Jost, « Unité et diversité : la Grèce de Pausanias », *REG*, 119, 2006, p. 568-587.

<sup>42</sup> Voir parmi d'autres : 'ΕΛΛΗΝΙΣΜΟΣ : *quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque*, S. Saïd (éd.), Leiden, Brill, 1991 ; J. Hall, *Ethnic Identity in Greek Antiquity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997. Nous suivons ici V. Pirenne-Delforge : « L'« identité », et surtout l'identité « culturelle », est un concept à la mode et, comme pour toute mode, surtout quand elle est érudite, on peut craindre que le terme ne finisse par trop embrasser, et de manière trop lâche, pour être vraiment opérant » : *Retour à la source, Pausanias et la religion grecque*, Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2008, p. 11.

<sup>43</sup> Voir les critiques de P. Anderson : *La pensée tiède, Un regard critique sur la culture française*, suivi de *La pensée réchauffée*, réponse de P. Nora, Paris, Seuil, 2005.

<sup>44</sup> R. Brubaker affirme même que « [...] les sciences sociales et humaines ont capitulé devant le mot « identité » : « Au-delà de l'« identité » », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 139, 2001, p. 66.



influencée par la sociologie constructiviste qui perçoit cette « identité » non pas comme une « essence », mais plutôt comme une construction purement subjective<sup>45</sup>. Plusieurs travaux récents ont mis en évidence la difficulté de définir ce que serait une « identité grecque », compte tenu de la présence de plusieurs « identités » fondées sur différents critères d'appartenance et de l'évolution des discours identitaires qui varient selon les lieux et les époques<sup>46</sup>.

Le texte de Pausanias, tout comme l'œuvre des écrivains que l'on situe dans le courant de la Seconde Sophistique, peut être situé dans le cadre de cette problématique, puisqu'il porte une attention particulière aux différents éléments constitutifs de la culture grecque dans un contexte marqué par une « renaissance de la Grèce » et par le philhellénisme des empereurs Antonins<sup>47</sup>. Se donnant comme objectif de couvrir « toutes les choses grecques » (πάντα τὰ Ἑλληνικά : I, 26, 4), on peut se demander si Pausanias n'avait pas l'intention non avouée de tracer les contours d'une « identité grecque », une « identité » telle que définie ou perçue par un voyageur cultivé du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. Alors que D. Musti lisait la *Périégèse* comme « une sorte de document sur l'identité nationale grecque »<sup>48</sup>, nous pensons qu'il tente d'abord et avant tout de *montrer la Grèce dans toute sa complexité et sa diversité*, comme en témoignent les récits de fondation qui ne servent pas à proprement parler une cause identitaire. Dans son étude portant sur les origines de Rome, F. Dupont remet pour sa part en question la tendance qui consiste à interpréter les récits de fondation comme s'ils donnaient « l'identité

<sup>45</sup> Voir l'introduction de J.-M. Luce du numéro de la revue *Pallas* portant sur les *Identités ethniques dans le monde grec antique*, 73, 2007, p. 11.

<sup>46</sup> T. Hölscher, « Myths, Images, and the Typology of Identities in Early Greek Art », *Cultural Identity in the Ancient Mediterranean*, E. S. Gruen (éd.), Los Angeles, Getty Research Institute, 2011, p. 47-48. Nous savons par exemple qu'un individu ou un groupe d'individus pouvait s'identifier et ce à différents niveaux, à une famille, une tribu, une cité ou une colonie, un ethnos ou à la « communauté grecque » dans son ensemble. Voir : C. Morgan, *Early Greek States Beyond the Polis*, London-New York, Routledge, 2003 ; I. Malkin, *A Small Greek World, Networks in the Ancient Mediterranean*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2011.

<sup>47</sup> À ce sujet, voir les contributions du recueil : *The Greek Renaissance in the Roman Empire*, S. Walker et A. Cameron (éd.), London, Institute of Classical Studies, 1989.

<sup>48</sup> D. Musti, « L'itinerario di Pausania : dal viaggio alla storia », *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, 17 (2), 1984, p. 13.

d'une cité », la latiniste constatant surtout le caractère instable et changeant de ces récits<sup>49</sup>.

La formation et l'affirmation d'un sentiment d'appartenance à la « communauté grecque » ou à l'« hellénicité » (*hellenicity*) est un phénomène complexe qui a évolué dans le temps et qui variait dans l'espace et en fonction des groupes et des individus qui s'identifiaient au monde grec. Ces questions dépassent largement les limites de cette thèse, mais rappelons simplement qu'il est possible de se pencher sur les perceptions et les usages de l'« hellénicité » à travers l'histoire, comme l'a proposé I. Malkin dans le collectif *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity* (2001)<sup>50</sup>. La notion d'« identité grecque » tend en fait à englober plusieurs critères distinctifs, que ce soit une origine commune, un territoire, une langue, des mœurs, une religion, une histoire ou une « mémoire partagée »<sup>51</sup>.

Ce serait sans doute trop en demander au texte de la *Périégèse* de répondre aux diverses questions évoquées précédemment au sujet de cette « identité grecque ». Mais à la lumière de son portrait du passé légendaire des cités, il est possible d'affirmer que les traditions relatives aux origines des cités participent avant tout à un *processus de différenciation* entre Grecs, chaque récit conférant à la cité une sorte d'« identité locale » reposant sur un nom, l'existence d'un fondateur et un contexte de fondation, ce qui n'empêche toutefois pas les liens de parenté avec d'autres régions ou cités. Les récits d'origine que l'on observe à travers le Péloponnèse renvoient visiblement à un monde pluriel, car chaque région réclamait une origine propre, au détriment d'une origine commune,

---

<sup>49</sup> C'est ce qu'affirme F. Dupont dans son étude portant sur les origines de Rome : « <Les récits de fondation> sont instables et variables et ne disent pas l'identité d'une cité. Un même peuple peut s'attribuer, selon les jours, une origine grecque, une origine semi-grecque et une origine non grecque. L'origine n'est pas l'être de ce peuple » : *Rome, la ville sans origine, L'Énéide : un grand récit du métissage ?*, Paris, Gallimard, 2011, p. 41.

<sup>50</sup> I. Malkin (éd.), *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity*, Cambridge, Harvard University Press, 2001.

<sup>51</sup> Certains de ces critères sont aussi identifiés par A. D. Smith lorsqu'il définit la « communauté ethnique » : *National Identity*, Reno, University of Nevada Press, 1990, p. 21.

rassembleuse, unificatrice et que l'on pourrait qualifier de « panhellénique »<sup>52</sup>. Les frontières culturelles, ethniques, géographiques ou civiques participent également de cet effort de différenciation à l'intérieur des frontières de l'hellénisme, comme on a pu notamment l'observer à travers le découpage du Péloponnèse et les récits d'origine de ses différentes régions<sup>53</sup>.

L'arbre généalogique des régions et cités présente des ramifications diverses, un réseau complexe proposant des rapprochements, mais aussi des éléments distinctifs. Les récits de fondation tendent à renforcer l'image de l'« insularité des cités grecques » qu'observait N. Loraux, une insularité qui remonterait visiblement aussi loin qu'à la quête de l'autonomie et aux rivalités qui divisaient les cités aux époques archaïque et classique<sup>54</sup>. Partie prenante de la « mémoire des cités », ces rivalités auraient été tout aussi importantes dans les *poleis* de l'époque hellénistique et romaine. Les récits de fondation portent en eux cet esprit de différenciation, voire de rivalités en donnant libre cours à la transmission de traditions locales et de généalogies mythiques.

Ces éléments ont visiblement attiré l'attention de Pausanias qui, tout au long de sa *Périégèse*, manifeste un intérêt particulier pour l'*epichôrios*, le « local », ce qui est propre à une région ou à une cité en particulier<sup>55</sup>. Lors de son passage en Laconie par exemple, il note que seuls les Lacédémoniens vénéraient une Héra *Aigophagos* (« qui se nourrit de chèvre » : III, 15, 9). Sur l'agora

<sup>52</sup> C'est aussi la conclusion de V. Pirenne-Delforge : *op. cit.*, p. 94. D. Konstan fait la même remarque à partir de sa lecture de Pausanias : « *To Hellenikon ethnos* : Ethnicity and the Construction of Ancient Greek Identity », *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity*, *op. cit.*, p. 39.

<sup>53</sup> À propos de la notion de « frontière » : F. Barth, « Introduction », *Ethnic Groups and Boundaries, The Social Organization of Culture Difference*, F. Barth (éd.), Prospect Heights, Waveland Press, 1998 (1969), p. 9-38.

<sup>54</sup> N. Loraux, « Origines des hommes. Les mythes grecs : naître enfin mortels », *Dictionnaire des mythologies*, tome 2, Y. Bonnefoy (dir.), Paris, Flammarion, 1981, p. 201.

<sup>55</sup> Le terme *epichôrios* apparaît à 64 reprises chez Pausanias. À ce sujet : S. Goldhill, « What is Local Identity ? The Politics of Cultural Mapping », *Local Knowledge and Microidentities in the Imperial Greek World*, T. Whitmarsh (éd.), Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2010, p. 56-68. Voir aussi : M. Jost, « Versions locales et versions 'panhelléniques' des mythes arcadiens chez Pausanias », *Les Panthéons des cités, des origines à la 'Périégèse' de Pausanias*, V. Pirenne-Delforge (éd.), Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 1998, p. 240.

d'Athènes, il remarque la présence d'un autel de la Pitié (Ἐλεος) qui attirait peu l'attention, les Athéniens étant les seuls à lui vouer un culte parmi les Grecs (I, 17, 1). Comme le remarque M. Jost, le Périégète ne dresse pas un portrait de la religion grecque, mais présente, sous forme de mosaïque, les différents dieux et leurs épiclèses d'une région ou d'une cité à l'autre, les particularités des cultes et les croyances religieuses qu'il observe tout au long de son parcours<sup>56</sup>.

On peut difficilement déceler chez Pausanias une vision englobante et unitaire de ce qui serait l'« archéologie » de la Grèce, comme en témoignent le rappel des différentes généalogies royales et les traditions locales qui ont pour effet de personnaliser le passé de chacune des régions du Péloponnèse<sup>57</sup>. De par la nature de sa composition de même que par ses choix, le Périégète en vient à dresser le portrait des *antiquités* de la Grèce, soit de « toutes les choses grecques » (πάντα τὰ Ἑλληνικά). La diversité, le caractère foisonnant des *logoi* se rapportant à l'origine des cités, la présence de traditions parallèles, voire contradictoires, sont manifestement caractéristiques de la représentation de l'histoire ancienne des cités qui ressort de la *Périégèse*.

Cette réflexion demande néanmoins quelques nuances et précisions. Le monde grec qui intéresse tant Pausanias ne se définit pas non plus ici en fonction d'une figure d'altérité, comme c'était le cas avec les « Barbares » à l'époque classique, thème qui sera repris aussi à l'époque romaine chez certains auteurs comme Plutarque ou Dion de Pruse<sup>58</sup>. Pausanias s'intéresse peu aux « autres »<sup>59</sup> et

<sup>56</sup> M. Jost, « Pausanias et la religion grecque », *Mélanges F. Chamoux*, A. Laronde et J. Leclant (éd.), Paris, de Boccard, 2010, p. 38-39.

<sup>57</sup> « La manière plurielle de désigner le passé est significative de la représentation qui en est donnée tout au long de la *Périégèse*. Ce passé est fragmenté à l'extrême, en fonction des lieux visités, mais aussi en fonction des choix qui sont opérés. Le passé se décline en un fourmillement de 'choses passées'. La notion d'*archaiologia* – qui tendrait vers une représentation unifiée du passé le plus reculé – ne trouve pas de place dans le lexique de Pausanias » : V. Pirenne-Delforge, *op. cit.*, p. 43.

<sup>58</sup> T. Schmidt, « Sophistes, barbares et identité grecque : le cas de Dion Chrysostome », *Regards sur la Seconde Sophistique et son époque*, T. Schmidt et P. Fleury (éd.), Toronto, University of Toronto Press, 2011, p. 105-119.

<sup>59</sup> Voir cependant dans le cas des Galates : X, 22, 1-23, 14.



ne fait que décrire le monde grec, celui du continent, des régions et des îles associées aux mouvements de colonisation, mettant ainsi en évidence la présence d'un hellénisme qui, depuis ses origines, rayonnait à travers tout le bassin méditerranéen. Dans ce contexte, le Péloponnèse servirait de figure métonymique, ferait partie d'un tout marqué depuis les temps anciens par la présence des Grecs, voire par l'arrivée de nouvelles populations qui appartenaient déjà à l'hellénisme.

Les « héros étrangers » qui s'installèrent dans le Péloponnèse n'incarnent pas véritablement une figure d'altérité, puisqu'ils appartenaient déjà, d'une certaine façon, au monde grec. Pélops, Danaos ou Cadmos, quoique venus d'ailleurs, rappelleraient les anciens contacts entre la Grèce, l'Asie Mineure, l'Égypte et la Phénicie, sans pour autant représenter l'intrusion d'un élément étranger parmi les populations locales<sup>60</sup>. Les traditions généalogiques permettaient d'intégrer ces personnages, en apparence étrangers, au monde des dieux et des héros grecs<sup>61</sup>. Récit légendaire cette fois, l'arrivée des Doriens dans le Péloponnèse aurait, quant à elle, entraîné quelques transformations culturelles, mais ce à l'intérieur même du monde grec, sur le plan de la langue et des coutumes, comme chez ces Messéniens exilés qui ne s'étaient pas départis des « coutumes » (ἔθωv) de leur pays, de même que de leur « langue dorienne » (τὴν διάλεκτον τὴν Δωρίδα : IV, 27, 11). Mais étant associés aux Héraclides, ces Doriens participaient à la réappropriation de terres ancestrales qui remontaient à la présence d'Héraclès dans le Péloponnèse, héros grec s'il en est.

Le Troyen Énée est lui aussi intégré à l'histoire ancienne de la péninsule, car Pausanias rapporte une version de la légende qui fait voyager Énée,

<sup>60</sup> Comme le remarque F. Dupont dans le cas de la fondation de Cadmos : « Thèbes n'est pas pour autant 'un peu' phénicienne » : *op. cit.*, p. 35.

<sup>61</sup> Rappelons que Pélops descendait de Zeus et de la nymphe Plouto par l'entremise de son père Tantale. La généalogie de Danaos remontait à Poséidon et à Libye par l'entremise de son père Bélos et Cadmos descendait lui aussi de Poséidon et de Libye par son père Agénor. Chez Hérodote, Persès, le fils de Persée est présenté comme l'éponyme des Perses, comme si Argiens et Perses avaient la même ascendance (VII, 61 et 150).

accompagné de son père Anchise, à travers le Péloponnèse et qui l'associe à la fondation des cités d'Étis et d'Aphrodisias (VIII, 12, 8). Pausanias localise d'ailleurs certains lieux qui rappelaient la présence d'Énée dans la région, comme la montagne Anchisia et le tombeau du père d'Énée (VIII, 12, 9). Alors qu'il pourrait paraître étonnant qu'Énée se soit rendu sur la terre de ses anciens ennemis Achéens, fidèles à Ménélas et à Agamemnon<sup>62</sup>, la version rapportée par le Périégète tend à rapprocher le monde troyen et le monde romain en passant par un Péloponnèse centralisateur qui, avec l'Arcadien Évandre ou Oinotros, était directement associé aux origines de Rome.

L'idée de la rencontre entre des Grecs et des éléments « étrangers » s'observe cependant à travers certains récits de fondations coloniales, comme c'est le cas en Ionie. Mais à lire Pausanias on en vient à se demander si certaines populations n'appartenaient pas déjà au monde grec. Cela semble avoir été le cas au moment de la fondation d'Érythrées lorsque les Ioniens auraient cohabité avec des Crétois, des Lyciens « parents » avec les Crétois, des Cariens « amis » des Crétois et des Pamphyliens qui étaient du *génos* hellénique (VII, 3, 7). Comme le remarque aussi F. Dupont, il semble que, dans les récits de fondation, les populations locales en viennent si vite à fusionner avec les éléments grecs qu'elles en perdent leur spécificité<sup>63</sup>. Ainsi, partout où il met le pied, concrètement tout au long de son itinéraire ou virtuellement par l'entremise des traditions évoquées, Pausanias poursuit son objectif qui consiste à décrire « toutes les choses grecques » en parlant, non pas sans une certaine sélection, de tous ceux qui appartenaient et s'identifiaient au monde grec, intégrant ceux qui, *a priori*, n'en faisaient pas partie.

Il est alors possible de déceler un *sentiment d'unité culturelle* à travers les différentes régions du monde grec à la lumière du traitement de l'histoire ancienne

<sup>62</sup> C'est la question que posait J. Perret : *Les origines de la légende troyenne de Rome* (281-31), Paris, Les Belles Lettres, 1942, p. 38.

<sup>63</sup> F. Dupont, *op. cit.*, p. 35.

que l'on peut lire dans la *Périégèse*. Mais cette unité culturelle n'est pas non plus incompatible avec la présence d'une diversité à l'intérieur même de ce qui relevait de l'« hellénicité »<sup>64</sup>. Cette unité cohabite avec la diversité réelle des cités, de leurs traditions, de leurs croyances, de leurs pratiques religieuses ou de leur histoire. Comme le fait remarquer T. Whitmarsh, c'est d'ailleurs parce qu'une entité « supra-locale » existe, que ce soit la « Grèce » ou « Rome », que le « local » est pensable<sup>65</sup>. L'histoire du monde grec semble d'ailleurs traversée par cette polarité entre la diversité des cités, une diversité qui prit différentes formes sur le plan politique notamment, et le sentiment d'une unité essentiellement culturelle.

Cette idée se retrouve dans les travaux d'I. Malkin qui définit le monde grec dans une perspective méditerranéenne en s'inspirant de la « théorie du réseau » (*network theory*)<sup>66</sup>. Il observe la présence d'un réseau décentralisé, mais englobant, et ce, à l'échelle de cette Méditerranée qui a été marquée par la présence des Grecs depuis l'époque archaïque<sup>67</sup>. Ce constat lui permet d'ailleurs de soulever le problème de l'« identité grecque » à l'époque de la colonisation : « When the subject becomes one of identity, of what it meant to be a Greek during the Archaic period, network provides a framework in which various types of collective identities in the Greek world could form, coexist, and interact »<sup>68</sup>. En d'autres mots, les « identités locales » que l'on observe dans le monde grec interagiraient avec ce qu'I. Malkin appelle le « Greek Wide Web », un réseau

---

<sup>64</sup> « The major centres (political and sacred) and the movement between centres imitate the condition of Greece as a land on many *poleis* (city states), a multiplicity of conflicting and often contradictory identities [...] » : J. Elsner, « Pausanias : A Greek Pilgrim in the Roman World », *P&P*, 135, 1992, p. 13-14.

<sup>65</sup> T. Whitmarsh, « Thinking Local », *Local Knowledge and Microidentities in the Imperial Greek World*, T. Whitmarsh (éd.), Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2010, p. 2. « An account of local identity cannot be written without an awareness of the 'globalising' forces that create, structure and (to an extent) oppose it » (p. 3-4).

<sup>66</sup> I. Malkin, *A Small Greek World, Networks in the Ancient Mediterranean*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2011.

<sup>67</sup> *Ibid.*, p. 21.

<sup>68</sup> *Ibid.*, p. 19.

décentralisé, mais relié par plusieurs points de convergence, notamment par des sanctuaires panhelléniques.

C'est aussi ce que donne à voir la *Périégèse* et Pausanias s'identifie incontestablement au monde grec, à sa langue, à ses coutumes et à sa religion, pour reprendre la définition d'Hérodote (VIII, 144), même s'il constate et relève continuellement la présence de particularités ou d'histoires locales qui ont nourri sa curiosité. Il s'identifie à la religion grecque qu'il pratiquait, comme en témoignent quelques passages de la *Périégèse*<sup>69</sup> et il affiche un intérêt particulier pour les cultes héroïques et surtout pour les Mystères célébrés en l'honneur de Déméter et de Perséphone, dont ceux d'Éleusis (I, 14, 3 ; IV, 33, 5 ; V, 10, 1)<sup>70</sup>. Il accorde une importance particulière aux divers lieux de culte de la Grèce du continent, aux pratiques et croyances religieuses, aux œuvres et aux monuments qui avaient aussi un caractère religieux, aux sanctuaires de Delphes (livre X) et d'Olympie (livres V-VI) qui jouissaient toujours d'une grande visibilité au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.<sup>71</sup>

Empreint d'un « hellénisme de référence » et conscient de l'existence d'un « substrat historique commun » entre Grecs, pour reprendre les mots de M. Jost<sup>72</sup>, on ne doit pas non plus oublier que Pausanias était originaire d'Asie Mineure, peut-être de Magnésie du Sipyle en Lydie. Même si l'on sait finalement peu de choses sur lui, il serait possible de retracer un « particularisme lydien » dans son

<sup>69</sup> I, 38, 7 ; II, 30, 4 ; VIII, 37, 9 ; 42, 11.

<sup>70</sup> Plusieurs commentateurs ont souligné cet aspect relié à la religiosité de Pausanias. Voir notamment : J. Herr, *La personnalité de Pausanias*, Paris, Les Belles Lettres, 1979 ; V. Pirenne-Delforge, *op. cit.*, p. 298-312 ; M. Jost (2010), *loc. cit.*, p. 37-38. Les Mystères d'Éleusis semblent avoir eu un regain de popularité sous le règne de l'empereur d'Hadrien, lui-même initié aux Mystères : K. Clinton, « Hadrian's Contribution to the Renaissance of Eleusis », *The Greek Renaissance in the Roman Empire*, S. Walker et A. Cameron (éd.), London, Institute of Classical Studies, 1989, p. 56-68.

<sup>71</sup> Voir dans le cas de Delphes : A. Jacquemin, « Delphes au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. : un lieu de la mémoire grecque », *ΕΛΛΗΝΙΣΜΟΣ*, *op. cit.*, p. 217-231. À Olympie, la « maison des athlètes » remonte à la deuxième moitié du I<sup>er</sup> s. ap. J.-C. et une deuxième auberge munie de thermes a été construite au tournant du III<sup>e</sup> et du IV<sup>e</sup> s. : U. Sinn, « Olympie, centre d'artisanat chrétien », *Olympie*, A. Pasquier (dir.), Paris, Musée du Louvre, 2001, p. 215-237.

<sup>72</sup> M. Jost (2006), *loc. cit.*, p. 571.



œuvre comme le propose C. P. Jones<sup>73</sup>. Au livre V, Pausanias emploie la première personne du singulier en référence à cette région d'Asie Mineure et en rappelant que « chez nous » (παρ' ἡμῖν) l'on peut encore voir les traces du séjour de Pélops et de Tantale (13, 7). S'identifiant au monde grec, à ses référents culturels, à son histoire et à sa « mythologie », le Périégète, à la fin de son parcours, nomme tout de même les Grecs à la troisième personne du pluriel lorsqu'il justifie son excursus du côté de la Sardaigne du fait que « les Grecs » (οἱ Ἕλληνες) en savent peu sur cette île (X, 17, 13).

Ces éléments permettraient en partie d'expliquer la « distance relative » du Périégète par rapport à certaines traditions qui étaient véhiculées par les Grecs, par les exégètes d'Argos par exemple (II, 23, 6). On retrouve d'ailleurs cette même attitude chez un auteur de la fin de l'époque archaïque originaire lui aussi d'Asie Mineure, soit Hécatee de Milet<sup>74</sup>. Lointain prédécesseur de Pausanias, Hécatee considérait que les « récits des Grecs » (οἱ Ἑλλήνων λόγοι) étaient à la fois « multiples » (πολλοί) et « ridicules » (γελοῖοι : *FGrHist*, 1, f. 1a : trad. M. Casevitz)<sup>75</sup>. Plusieurs siècles après Hécatee, notre écrivain voyageur note que les traditions ou les légendes des Grecs présentent différentes versions (διάφορα δὲ καὶ τὰ λοιπὰ ὡς τὸ πολὺ ἀλλήλοις λέγουσιν Ἕλληνες : IX, 16, 7) et, au livre VIII, il perçoit certains *logoi* comme des « niaiseries », des « bêtises » (εὐθηλας : 8, 3). Pausanias serait donc un « visiteur à la fois complice et étranger », comme le faisait remarquer J. Lacarrière ou encore T. Whitmarsh, qui décrit Pausanias comme : « the participant-observer with one foot in the cultures

<sup>73</sup> « Pausanias' consciousness therefore has, as it were, not only a Hellenic level, but also an Asian one, a regional one centered on Lydia, and a Local one centered (probably) on Magnesia by Sipylos. These spheres are not mutually exclusive. Lydia had strong ties to old Hellas, since Pelops colonized the Peloponnese, and these two are the heroes most often mentioned in the *Periegesis* » : C. P. Jones « Multiple Identities in the Age of the Second Sophistic », *'Paideia' : The World of the Second Sophistic*, B. E. Borg (éd.), Berlin-New York, de Gruyter, 2004, p. 18.

<sup>74</sup> T. Whitmarsh, *loc. cit.*, p. 14-15 et n. 58.

<sup>75</sup> F. Hartog et M. Casevitz, *L'histoire d'Homère à Augustin*, Paris, Seuil, 1999, p. 43.

he describes and one foot outside »<sup>76</sup>. On constate chez lui un intérêt profond pour les « choses grecques », même s'il rapporte les *logoi* au discours indirect et que tous les « on-dit » pouvaient au besoin être mis en parallèle, être rectifiés, voire être ignorés s'ils ne s'avéraient pas « dignes de mention ».

L'intérêt de Pausanias pour l'*archè* ne mènerait donc pas directement et simplement à la définition d'une « identité grecque » perçue ou retrouvée par un auteur qui était sans doute moins préoccupé que ses lecteurs modernes par les questionnements de nature identitaire<sup>77</sup>. L'époque de Pausanias était néanmoins marquée par une volonté de mettre en valeur, selon les auteurs, l'unité culturelle du monde grec, mais aussi l'unité politique de l'Empire, ce qui n'était pas non plus inconciliable avec un intérêt et une valorisation des « identités locales » comme semble le proposer Pausanias<sup>78</sup>. T. Whitmarsh rappelle qu'Aelius Aristide se distingue ici de l'auteur de la *Périégèse*, l'un reconnaissant l'unité du monde romain (*Éloge de Rome*, 97), l'autre offrant le portrait d'une culture grecque fragmentée, atomisée et caractérisée par la présence de particularismes locaux dont il rend compte<sup>79</sup>. Ces deux approches pourraient d'ailleurs être interprétées comme étant deux réponses au processus de « globalisation » des provinces romaines à l'époque de Pausanias.

Conscient des liens culturels et historiques qui unissaient les différentes régions du monde grec, la définition de l'hellénisme chez Pausanias passe par le

<sup>76</sup> T. Whitmarsh, *loc. cit.*, p. 14 ; J. Lacarrière, *Promenades dans la Grèce antique*, Paris, Hachette, 1991 (1978), p. 12.

<sup>77</sup> « C'est l'expérience concrète d'une identité culturelle dont il entend rendre compte, même s'il ne définit son programme que de manière incidente et certainement pas dans ces termes d'aujourd'hui » : V. Pirenne-Delforge, « 'Beau comme l'antique ?' Pausanias et les traces d'une piété ancestrale », *Ktèma*, 31, 2006, p. 222.

<sup>78</sup> Voir notamment : C. Ando, « Imperial Identities », *Local Knowledge and Microidentities in the Imperial Greek World*, T. Whitmarsh (éd.), Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2010, p. 17-45.

<sup>79</sup> « His attempt to capture Greekness in its totality [...] proceeds by agglutination of various regional sites along the length and breadth of the mainland [...] Pausanias' vision of Greek culture as fragmented into myriad, atomised locales, on this interpretation, becomes a counter-imperial response to the Aristidean vision of global uniformity, a reminder that the reach of world empire has its limits » : T. Whitmarsh, *loc. cit.*, p. 1-2.

constat d'une apparente diversité et du caractère foisonnant des traditions qui étaient véhiculées au sujet du monde grec. Dans le cas de son traitement du passé légendaire des cités, on retient surtout la présence de versions locales au détriment de versions partagées par tous les Grecs. Ces versions partagées, comme celles de Danaos (II, 16, 1) ou de Thésée (II, 30, 9), le Périégète ne sent pas le besoin de les rappeler, comme si elles étaient déjà connues et qu'elles pouvaient être lues ailleurs, dans un recueil de nature mythographique par exemple. L'on sait aussi que les « récits des Grecs » présentaient plusieurs variantes et que les légendes de fondation s'inscrivaient dans le vaste répertoire des histoires locales, celles qui concernaient une région ou une cité en particulier.

Les traditions locales s'inscrivent néanmoins dans un cadre référentiel partagé que l'on a pu cerner et analyser dans nos chapitres précédents à travers les différents modes de représentation des origines qui caractérisent l'univers de la cité grecque. Certaines traditions renvoient par exemple à la présence de héros dits « panhelléniques », mais la *Périégèse* rappelle aussi comment un héros vénéré par tous les Grecs pouvait aussi être associé à un lieu et un contexte culturel bien précis. Ce serait donc à l'intérieur de ce cadre référentiel que la diversité semble se créer, diversité qui intéresse Pausanias, peut-être peu enclin à offrir à son lecteur une définition de l'« identité grecque » telle qu'il aurait pu la concevoir à son époque<sup>80</sup>. Le Périégète présente une vision panoptique de la Grèce du continent, s'intéressant à plusieurs régions et cités distinctes et à partir desquelles il en vient à tracer un portrait singulier, sans qu'il soit homogène, du monde grec. La *Périégèse* est marquée par des référents culturels communs qui n'avaient visiblement pas comme objectif de donner forme à une seule *archaiologia* de la Grèce des cités à partir du thème des origines. L'unité des modes de

---

<sup>80</sup> Comme le remarque F. Hartog, Pausanias rend compte des différences, des variantes, il montre la diversité : « [...] ce qui témoigne au mieux d'une identité grecque, composée à la fois de communauté et d'autonomie [...] Vouloir ignorer les différences ou réduire les écarts entre tous ces *logoi* serait trahir la réalité de la Grèce d'autrefois » : *Mémoire d'Ulysse, Récits sur la frontière en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1996, p. 155.



représentation, sorte d'homogénéité de base, et la diversité des éléments qui composent les récits de fondation semblent ici cohabiter et constituer l'une des caractéristiques de la représentation du passé légendaire des cités du monde grec.

## 5.2 Pausanias et le présent des cités

Bien souvent tourné vers l'histoire ancienne des cités, le texte de Pausanias propose néanmoins d'inscrire les traditions et les monuments dans un présent, celui de la visite, comme nous l'avons vu précédemment, notamment par le biais des descriptions de monuments qui pouvaient être vus dans les cités encore à l'époque des Antonins<sup>81</sup>. À partir de ce constat, on peut se demander si des traditions remontant à la fondation des cités peuvent être interprétées à la lumière de récupérations contemporaines qui relèvent soit du territoire, de la généalogie ou de la parenté. Pour répondre à ce questionnement, il importe, dans un premier temps, d'apporter quelques précisions sur les fonctions des récits qui rappelaient l'origine des cités grecques, ce qui permettra de voir, dans un deuxième temps, comment l'on peut situer le texte de Pausanias par rapport à certains enjeux associés aux représentations du passé légendaire des cités.

### 5.2.1 Fonctions et enjeux du récit

Les mythes ou les récits de fondation peuvent être lus à travers une grille d'analyse qui relèverait les diverses formes de récupérations possibles des traditions qui mettent en scène l'origine des peuples et des cités. Étiologiques et à tendance historicisante, plus près de la légende que du « mythe » tel que les Grecs le définissaient, les récits de fondation sont tout désignés pour entretenir, de façon effective ou potentielle, des rapports étroits avec la société ou les groupes

---

<sup>81</sup> H. L. Ebeling soulignait le rapprochement entre le passé et le présent dans le texte de Pausanias : « While there was a certain antagonism between his historical and his periegetical plans, both were united in his aim to connect the past with the present » : « Pausanias as an Historian », *The Classical Weekly*, 7, 1913, p. 139.



d'individus dont ces traditions rappelaient les origines<sup>82</sup>. L'existence d'un héros fondateur, le contexte entourant la naissance d'un peuple ou d'une cité pouvaient, au besoin, servir les intérêts des communautés ou des groupes concernés. Chaque époque ou génération semble avoir pu véhiculer, modifier ou réinventer de nouveaux récits à partir desquels une cité parvenait à se rapprocher ou à se démarquer d'une autre cité.

La question des fonctions sociales et politiques des récits fondateurs permet de remonter aux époques archaïque et classique, alors que l'on assiste à la naissance des cités et colonies et à leur affirmation politique, qui passait notamment par un souci de s'inscrire dans la longue durée par le biais de récits d'origine matérialisés par la présence d'un *herôon*, le tombeau du fondateur. On observe aussi, à l'époque classique, ces mêmes cités-États affirmer leur indépendance ou encore leur hégémonie en évoquant au besoin leur passé légendaire glorieux, leur ancienneté ou leur enracinement sur un territoire donné. Plus tard, à l'époque hellénistique, on assiste en Orient à la prolifération de nouvelles cités avec Alexandre le Grand et ses successeurs, cités qui se dotaient d'origines glorieuses qui les rattachaient directement au monde grec, en plus de se fonder à l'idéologie royale des souverains hellénistiques<sup>83</sup>.

Depuis l'époque de la conquête romaine des deux premiers siècles av. J.-C. jusqu'à la consolidation de l'Empire et la mise en place de la *Pax Romana*, le contexte dans lequel ont été véhiculés les récits de fondation s'est transformé, bien que perdurent le modèle du « mythe de fondation » et cette représentation magnifiée des origines des peuples et des cités que l'on retrouve dans la *Périégèse*. Mais C. Jacob et J.-P. Vernant constataient la perte de

---

<sup>82</sup> Pour J. Assmann, la mémoire culturelle existe sous deux formes, sous le mode de la potentialité et celui de l'actualité, toute mémoire n'agissant pas nécessairement sur le présent : « Collective Memory and Cultural Identity », *New German Critique*, 65, 1995, p. 130.

<sup>83</sup> K. Buraselis, « Gods and King as Synoikists : Divine Disposition and Monarchic Wishes Combined in the Traditions of City Foundations for Alexander's and Hellenistic Times », *Intentional History, Spinning Time in Ancient Greece*, L. Foxhall, H. J. Gehrke et N. Luraghi (éd.), Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2010, p. 265-274.

l'efficacité sociale et politique du mythe à l'époque impériale<sup>84</sup>. À l'image des récits rapportés par Apollodore dans sa *Bibliothèque*, les traditions mythiques ou légendaires se seraient progressivement retirées du politique ou désengagées du présent pour se cantonner dans le champ du littéraire et de l'érudition mythographique, faisant l'objet de compilations, mais aussi de commentaires et d'interprétations diverses de la part des adeptes des récits étiologiques et des histoires locales.

Ce point de vue a cependant été remis en cause et il semble bien que les cités grecques, tant qu'elles ont existé, n'ont jamais véritablement renoncé à se rappeler, voire à se réinventer un passé glorieux<sup>85</sup>. Les nouvelles perspectives que permettent les sources épigraphiques, l'intérêt grandissant pour l'étude des cités grecques de la portion orientale de l'Empire, le constat de la pérennité du *topos* des parentés légendaires entre cités, la volonté de la part de certains notables de se rattacher à des ancêtres prestigieux, comme Persée ou Héraclès, permettent de revisiter la question des fonctions associées à la réactualisation du passé mythique ou légendaire des cités à l'époque des Antonins.

Les représentations des origines peuvent être reliées au phénomène d'appropriation d'un passé mythique ou légendaire par un individu, une famille ou par tout un groupe au nom d'une cité<sup>86</sup>. À première vue, les récits d'origine semblent individualiser les *poleis* en leur attribuant une généalogie, des liens de parenté et en leur fabriquant aussi parfois bien concrètement une image, comme

---

<sup>84</sup> « Le mythe a aussi perdu son efficacité politique et sociale : il n'est plus au service de la propagande des cités grecques ou des grandes familles aristocratiques qui, au V<sup>e</sup> siècle, revendiquaient des fondateurs ou des ancêtres mythiques » : C. Jacob, « Le savoir des mythographes », *Annales (ESC)*, 49, 1994, p. 419-428. La citation est reprise par J.-P. Vernant : « Frontières du mythe », *Mythes grecs au figuré : de l'antiquité au baroque*, S. Georgoudi et J.-P. Vernant (dir.), Paris, Gallimard, 1996, p. 37.

<sup>85</sup> S. E. Alcock, *Graecia Capta, The Landscapes of Roman Greece*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 164.

<sup>86</sup> T. Hölscher, « Myths, Images, and the Typology of Identities in Early Greek Art », *Cultural Identity in the Ancient Mediterranean*, E. S. Gruen (éd.), Los Angeles, Getty Research Institute, 2011, p. 48.

on pouvait le voir avec ces personnifications de cités ou de leur fondateur<sup>87</sup>. Cette représentation des origines peut répondre à un « besoin identitaire », même s'il convient de souligner les limites d'une analyse qui consisterait à figer une « identité collective » à partir d'un récit de fondation, sachant que ce dernier est caractérisé par une certaine malléabilité et une diversité d'interprétations et de récupérations possibles<sup>88</sup>.

Le passé mythique entretenait un rapport complexe avec le présent des cités du monde grec, comme l'observe T. Hölscher, car ce passé n'avait rien de statique, chaque génération pouvant le modifier au besoin, y faire des ajouts ou en créer de nouvelles versions à partir d'éléments plus anciens<sup>89</sup>. L'on sait également, depuis les travaux d'E. Hobsbawm portant sur la notion de « tradition inventée », qu'une tradition en apparence ancienne pouvait en réalité remonter à une époque beaucoup plus récente de l'histoire<sup>90</sup>. Les récits de fondation de la *Périégèse* n'échappent pas à ces problèmes d'interprétation et il s'avère difficile de préciser les étapes du processus de « fabrication » de ces récits depuis leurs origines, avec leurs ajouts ultérieurs, la constitution de versions parallèles ou l'effort de constitution d'une version partagée, jusqu'aux différentes formes d'actualisation potentielle ou effective de ces récits<sup>91</sup>.

---

<sup>87</sup> Ces « images » de la cité ou de son fondateur ne sont pas cependant si nombreuses dans la *Périégèse*. On peut penser néanmoins à la personnification de Thèbes à Messène (IV, 31, 10), celle de Sparte à Amyclées (III, 18, 8), celle du peuple des Spartiates à Sparte (III, 11, 10) ou encore celle de Mégalo polis que l'on pouvait voir dans le sanctuaire de Zeus *Sôter* (VIII, 30, 10). Pausanias note aussi la présence à Mantinée d'une image en bronze d'une fille d'Arkas (VIII, 9, 9).

<sup>88</sup> F. Dupont, *Rome, la ville sans origine, L'Énéide : un grand récit du métissage ?*, Paris, Gallimard, 2011, p. 41. En plus de l'« identité » somme toute abstraite de la cité, il faudrait, le cas échéant, mieux cibler et analyser les différents critères d'appartenance des individus et des groupes d'individus qui composent la cité.

<sup>89</sup> T. Hölscher, *loc. cit.*, p. 48.

<sup>90</sup> E. Hobsbawm, « Introduction : inventer des traditions », *L'invention de la tradition*, E. Hobsbawm et T. Ranger (dir.), traduit de l'anglais par C. Vivier, Paris, Éditions Amsterdam, 2006 (1983 pour l'édition anglaise), p. 11-25.

<sup>91</sup> H.-J. Gehrke note à juste titre : « Greece did not have a unified set of practices for the cultivation of memory, which might, for example, be supported and controlled by a central ruling authority such as we find in the ancient Near East or Egypt » : « Greek Representations of the

Compte tenu de ces remarques préliminaires, il est possible de se demander si certains récits de fondation peuvent être qualifiés d'« histoire intentionnelle » (*intentionale Geschichte*), pour reprendre l'expression de H.-J. Gehrke qui proposait d'interroger la représentation, l'image que les cités se donnaient d'elles-mêmes à différents moments de leur histoire<sup>92</sup>. Les travaux d'Y. Lafond sur la « mémoire des cités » dans le Péloponnèse ont d'ailleurs bien circonscrit ces questions et ont mis en évidence le rôle des élites locales, à travers une documentation essentiellement épigraphique, dans la construction des « identités civiques » à l'époque romaine, notamment par l'entremise de diverses stratégies de récupération de la « mémoire mythique »<sup>93</sup>. L'auteur souligne toutefois à juste titre que le texte de Pausanias ne met pas clairement en évidence le rôle que pouvait jouer le mythe à son époque, tant sur le plan social que politique<sup>94</sup>. Le témoignage de certaines sources non littéraires permettrait ici d'y voir un peu plus clair.

### 5.2.2 Épigraphie et numismatique<sup>95</sup>

Plusieurs lecteurs et commentateurs de la *Périégèse* ont souligné la pertinence de l'apport des sources non littéraires, afin de mieux situer le

---

Past », *Intentional History, Spinning Time in Ancient Greece*, L. Foxhall, H. J. Gehrke et N. Luraghi (éd.), Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2010, p. 18.

<sup>92</sup> « I have proposed the term 'intentional history' for this aspect of myth as history, or the amalgamation of myth and history [...] 'Intentional' in this sense denotes the elements of subjective and conscious self-categorization as belonging to a particular group, ethnic or of other sort. This self-categorization, relevant to group identity, was regularly projected back into the past. Thus, even if it was very young, indeed invented, it seemed to be given by tradition and was a fixed part of the *mémoire collective* » : H. J. Gehrke, « Myth, History and Collective Identity : Uses of the Past in Ancient Greece and Beyond », *The Historian's Craft in the Age of Herodotus*, N. Luraghi (dir.), Oxford-New York, Oxford University Press, 2001, p. 298. Cette notion a été reprise par les auteurs du recueil *Intentional History, Spinning Time in Ancient Greece*, *op. cit.*

<sup>93</sup> Y. Lafond, « La mémoire mythique », *La mémoire des cités dans le Péloponnèse d'époque romaine (II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.-III<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p. 207-221.

<sup>94</sup> *Ibid.*, p. 221.

<sup>95</sup> L'objectif n'est pas ici de faire un commentaire épigraphique ou numismatique de la *Périégèse*, ce qui pourrait constituer une thèse en soi, mais de montrer en quoi il est possible de mettre le témoignage de Pausanias en parallèle avec certaines sources contemporaines.



témoignage de Pausanias dans le contexte de la Grèce de l'époque des Antonins<sup>96</sup>. Les sources épigraphiques occupent une place non négligeable dans le témoignage du Périégète qui renvoie à plus de deux cents inscriptions et en cite trente-neuf<sup>97</sup>. La grande majorité de ces témoignages se trouve dans sa description du sanctuaire d'Olympie (livres V et VI) et permettent d'identifier des athlètes vainqueurs aux jeux. Autrement, on peut s'imaginer qu'un voyageur grec du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. pouvait tirer profit des inscriptions en tant que source d'information permettant de compléter les sources livresques ou encore le propos des guides locaux<sup>98</sup>. Dans le cas des récits de fondation, Pausanias semble avoir eu recours essentiellement à des sources littéraires et orales et les textes épigraphiques qui nous sont parvenus ne permettent pas d'enrichir substantiellement les récits de fondation des cités du Péloponnèse que l'on trouve dans la *Périégèse*<sup>99</sup>. Il est néanmoins possible d'interroger quelques extraits du texte de Pausanias dans lesquels il mentionne la présence d'inscriptions et de mettre en parallèle certaines traditions ou descriptions se rapportant à l'origine des cités avec le témoignage de sources épigraphiques.

Lors de son passage en Messénie, Pausanias rappelle que les Mystères célébrés en l'honneur de Déméter et de Coré remontent à l'époque de l'héroïne éponyme Messéné (IV, 1, 5-6). Un peu plus loin dans sa présentation des origines

---

<sup>96</sup> Voir le commentaire numismatique de F. Imhoof-Blumer et P. Gardner : « Numismatic Commentary on Pausanias », *JHS*, 6, 1885, p. 50-101 ; « Numismatic Commentary on Pausanias (Continued) », *JHS*, 7, 1886, p. 57-113 ; « Numismatic Commentary on Pausanias (Continued) », *JHS*, 8, 1887, p. 6-63. Au sujet de Pausanias et de son époque : Y. Lafond, « Lire Pausanias à l'époque des Antonins », *Éditer, traduire, commenter Pausanias en l'an 2000*, D. Knoepfler et M. Piérart (éd.), Neuchâtel-Genève, Droz-Université de Neuchâtel, 2001, p. 387-406.

<sup>97</sup> À ce sujet : C. Habicht, « Pausanias and the Evidence of Inscriptions », *ClAnt*, 3, 1984, p. 40-56 ; H. Whittaker, « Pausanias and His Use of Inscriptions », *SO*, 66, 1991, p. 171-186.

<sup>98</sup> H. Whittaker, *loc. cit.*, p. 172-173 et 176-179.

<sup>99</sup> Concernant les discours d'éloge, Y. Lafond affirme que « [...] les cités n'empruntent pas des récits, mais des noms, des figures isolées, certes riches en connotations morales et culturelles, mais qui n'offrent à l'analyse que de rares points d'appui pour tenter de mieux cerner les liens qui s'instaurent, par le biais de ces références mythiques, entre le passé 'légendaire' des cités grecques et leur présent » : « Le mythe, référence identitaire pour les cités grecques d'époque impériale : l'exemple du Péloponnèse », *Kernos*, 18, 2005, p. 332.

de la région, il renvoie à une inscription (ἐπίγραμμα) provenant de la statue d'un Athénien nommé Méthapos qui était réputé pour avoir restauré les Mystères d'Andanie (IV, 1, 7-9). Telle que présentée par le Périégète, cette inscription rappellerait le fait que Caucon se serait rendu auprès de Messéné pour lui apporter les « objets sacrés » des Grandes Divinités, et qu'anciennement (τὸ ἀρχαῖον) la célébration des Mystères se déroulait à Andanie (IV, 1, 9). Cette inscription faisait donc autorité aux yeux du Périégète et elle lui permettait de compléter et d'accréditer son propre témoignage au sujet de l'histoire des Mystères d'Andanie<sup>100</sup>.

Au livre VIII cette fois, il localise le tombeau de Koroibos, un monument qui, selon les Éléens, marquait la frontière avec l'Arcadie, mais les Arcadiens prétendaient que la frontière était délimitée par le fleuve Érymathos. Pausanias indique qu'« il y a une inscription sur le monument » (ἔστιν ἐπίγραμμα ἐπὶ τῷ μνήματι) et, en plus de rappeler que Koroibos fut le premier vainqueur à la course aux concours d'Olympie lors de leur refondation par le roi Iphitos, cette inscription précise que « son tombeau a été élevé à l'extrémité de l'Élide » (ὅτι τῆς Ἡλείας ἐπὶ τῷ πέρατι ὁ τάφος αὐτῷ πεποίηται : VIII, 26, 4). Le Périégète renvoie ici à une *epigramma*, sans remettre en question ou approuver véritablement son contenu, mentionnant au passage qu'il existait à ce sujet un différend entre Arcadiens et Éléens.

Alors que Pausanias affirme à plusieurs occasions que certaines traditions peuvent prêter à interprétation ou être rectifiées, il en serait peut-être de même avec les inscriptions. Lors de son entrée à Athènes, il note que l'on peut voir un Poséidon à cheval qui pointe sa lance contre le géant Polybôtès, une image que l'on retrouve dans la Gigantomachie et que le Périégète associe au « mythe »

<sup>100</sup> N. Deshours, *Les Mystères d'Andania : étude d'épigraphie et d'histoire religieuse*, Paris-Pessac, de Boccard-Ausonius, 2006, p. 181-183. Voir également au sujet des inscriptions utilisées par Pausanias : II, 9, 8 ; II, 17, 3 ; V, 2, 5 ; VI, 4, 6 ; VI, 9, 4 ; VI, 13, 2.

(μῦθος) du cap Chélôné à Cos<sup>101</sup>. Mais l'inscription (τὸ ἐπίγραμμα) qui s'y trouve identifie un autre personnage, sans que Pausanias sente le besoin de mentionner de qui il s'agit (I, 2, 4). Le voyageur est visiblement conscient du fait qu'une inscription a pu faire l'objet de modifications avec le temps, comme à Athènes dans le secteur du Prytanée où, aux dires du Périégète, les noms qui accompagnaient les portraits de Miltiade et de Thémistocle « furent changés » (μετέγραψαν) au bénéfice d'un Romain et d'un Thrace (I, 18, 3)<sup>102</sup>.

Par ailleurs, quelques inscriptions trouvées *in situ* montrent bien que des traditions légendaires ont pu s'inscrire dans le présent des cités, que ce soit à travers le Péloponnèse, mais aussi du côté de l'Ionie<sup>103</sup>. À Chios, Pausanias localise le tombeau d'Oinopion en précisant que le monument « [...] fournit tout à la fois une vue et des légendes particulières sur les exploits d'Oinopion » (θέαν τε παρέχεται καὶ τινας καὶ λόγους ἐς τοῦ Οἰνοπίωνος τὰ ἔργα : VII, 5, 13). Une inscription remontant à l'époque hellénistique (II<sup>e</sup>-I<sup>er</sup> s. av. J.-C.) présente, à l'image d'une « chronique », Oinopion, ses enfants, des femmes de son entourage et ceux qui, vraisemblablement, l'accompagnèrent au moment de la fondation de Chios<sup>104</sup>. La plupart des noms mentionnés dans l'inscription ne se retrouvent pas dans le texte de Pausanias. On peut lire notamment les noms d'Athamas et de Crétheus fils d'Oinopion, de Lirô fille d'Oinopion et le nom de

<sup>101</sup> Apollodore rapporte que Poséidon poursuivit le géant jusqu'à Cos où il brisa un morceau de l'île pour mieux abattre son adversaire. C'est de ce morceau d'île que serait née l'île de Nysiros (I, 6, 2). Voir aussi : Strabon, X, 5, 16.

<sup>102</sup> L. Robert identifie le roi thrace Rhoimétakès, archonte d'Athènes, et le citoyen romain Caius Iulius Nicanor « nouveau Thémistocle » : J. et L. Robert, « Bulletin épigraphique », *REG*, 75, 1962, p. 155. « [...] Pausanias, dont le sens critique est en éveil, n'ignore pas que les inscriptions originales ont été parfois modifiées au cours des siècles » : F. Chamoux, *in Pausanias, Livre I*, p. 149.

<sup>103</sup> « It may seem less natural to assume that inscriptions from the enlightened periods of Greece, from Hellenistic or Roman Imperial times, reflect tales of the old myths. But many do indeed, mainly because for the ancients myth was a part of history, the earliest known part of their past » : C. Habicht, *loc. cit.*, p. 41.

<sup>104</sup> N. M. Condoléon, « Inscriptions de Chios », *RPh*, 23 (3), 1949, p. 5-9. Voir aussi le commentaire de C. Habicht, *loc. cit.*, p. 44-46.



quelques compagnons qui étaient peut-être associés à l'histoire de la région : Babras, Kaukasos, Salagos, Salagonas, etc.

Le témoignage du Périégète diffère de celui de l'inscription, puisqu'il mentionne Athamas comme le fils d'Oinopion, mais également Talos, Euanthès, Mélas et Salagos. Pausanias connaissait également un autre Athamas, descendant d'Athamas fils d'Éole et fondateur de Téos (VII, 3, 6). Les noms de Crétheus et d'Athamas permettaient sans doute de relier de plus près les origines de Chios aux Minyens d'Orchomène et à la Thessalie comme le suggère N. M. Condoléon<sup>105</sup>. Strabon rappelait d'ailleurs que les habitants de Chios descendaient des Pélasges de Thessalie (XIII, 3, 3), mais Pausanias mentionne pour sa part la présence de Crétois, de Cariens et d'Abantes d'Eubée aux côtés d'Oinopion (VII, 4, 8-9). On peut supposer que l'inscription de Chios provenait du tombeau du fondateur et le Périégète l'aurait peut-être consultée, mais, visiblement, il n'en rapporte pas exactement le contenu.

D'autres héros fondateurs sont visibles dans les cités ioniennes d'après le témoignage de l'épigraphie. À Éphèse, Pausanias rappelle que c'est Androclos, un des fils de Codros, qui devint le premier roi des Ioniens de la région (VII, 2, 7). À l'époque des Antonins, une inscription provenant d'une base de statue présentait Androclos comme « fondateur de la cité » ("Ανδροκλον τον τῆς πόλεως κτίστην : *IEphesos*, 501)<sup>106</sup>. Une autre inscription se rapportant à Tiberius Claudius Marcianus mentionne une distribution d'huile dans tous les gymnases de la cité « le jour d'Androclos » (τῇ τοῦ Ἀνδρόκλου ἡμέρα : *IEphesos*, 644). Le héros fondateur était également représenté sur des monnaies éphésiennes à partir du règne d'Hadrien où l'on peut voir Androclos attaquant un sanglier ou portant

<sup>105</sup> N. M. Condoléon, *loc. cit.*, p. 8.

<sup>106</sup> Au sujet d'Oxylos d'Élis, Strabon rapporte le contenu d'une inscription qui présentait le personnage en tant que fondateur de l'ancienne cité ("Οξυλος ἀρχαίην ἔκτισε τήνδε πόλιν : X, 3, 2).



sa dépouille comme le voulait une version de sa légende rapportée par Athénée (VIII, 361c-e)<sup>107</sup>.

Si l'on se tourne maintenant du côté du Péloponnèse, on observe que les Messéniens ont pu rappeler la mémoire d'Aristomène, ce héros des guerres messéniennes qui faisait toujours l'objet d'un culte à l'époque de Pausanias (IV, 14, 7). Dans sa description de Messène, il décrit une pratique sacrificielle de type divinatoire mettant en scène un taureau qui annonçait un bon ou un mauvais présage (IV, 32, 3). Une inscription d'époque romaine (ca. 15 av. J.-C.-14 ap. J.-C.) indique bel et bien qu'Aristomène faisait l'objet d'un culte sacrificiel (ἐναγίζειν) et un certain Craton, fils d'Archédamos, aurait reçu 70 deniers « pour le sacrifice d'un taureau à Aristoménès » (εἰς ἐναγισμὸν Ἀριστομένει ταύρου : *SEG*, 35, 1985, 343, trad. L. Migeotte)<sup>108</sup>. Ces sources permettent de confirmer le témoignage du Périégète et montrent que les héros Aristomène à Messène, Androclos à Éphèse, mais aussi Athamas à Téos et Érythros à Érythrées étaient bien visibles dans l'espace public des cités à l'époque romaine<sup>109</sup>.

Les cités grecques pouvaient également se servir de leurs monnaies pour véhiculer l'image des personnages qu'elles associaient à leur passé légendaire. Pausanias ne renvoie pas directement à leur contenu iconographique<sup>110</sup>, sauf à Trézène où il note que les monnaies anciennes (νόμισμα τὸ ἀρχαῖον) de la cité représentaient un trident et le visage d'Athéna, ce qui rappelait l'épisode de la querelle fondatrice entre la déesse et Poséidon (II, 30, 6). Dans un commentaire numismatique du texte de Pausanias, F. Imhoof-Blumer et P. Gardner ont pu dresser plusieurs parallèles entre des extraits de la *Périégèse* et des monnaies dont certaines remontent à l'époque romaine, rappelant que les traditions légendaires peuvent aussi trouver des échos à travers les sources numismatiques.

<sup>107</sup> Y. Lafond (2001), *loc. cit.*, p. 397 ; *LIMC*, s.v. « Androklos », p. 765-767.

<sup>108</sup> L. Migeotte, « Réparation de monuments publics à Messène au temps d'Auguste », *BCH*, 109 (1), 1985, p. 598 et 601.

<sup>109</sup> L. Robert, « Une épigramme satirique d'Automédon et Athènes au début de l'Empire », *REG*, 94, 1981, p. 354-355.

<sup>110</sup> Le terme νόμισμα apparaît seulement à cinq reprises dans la *Périégèse*.

À Sparte, une monnaie de l'époque d'Auguste présentait un buste de femme avec la légende ΣΠΑΡΤΗ, soit la femme de Lacédémon (III, 1, 1)<sup>111</sup>. À Gythion, une cité libre de Laconie fondée par Héraclès et Apollon (III, 21, 8), les deux divinités sont visibles sur des monnaies d'époque impériale<sup>112</sup>. Toujours en Laconie, à Boiai, une tradition voulait que les fondateurs de cette cité eussent été guidés par un oracle et par un lièvre envoyé par Artémis (III, 22, 12). À l'époque du règne de Geta (211), une monnaie de la cité représentait le buste de la déesse chasserresse<sup>113</sup>. À Psophis en Arcadie, une monnaie, également de l'époque de Geta, représentait le buste de la nymphe éponyme<sup>114</sup>. Toujours en Arcadie, des monnaies, du IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. cette fois, affichaient l'image de Kallisto (Orchomène et Méthydrion)<sup>115</sup>, fille de Lykaon, et l'inscription ΑΡΚΑΣ peut se lire sur une monnaie de Mantinée où était situé le tombeau du héros éponyme (VIII, 9, 3)<sup>116</sup>, héros que l'on retrouve également du côté de Phénéos avec une pièce qui montrait, d'un côté, Déméter et, de l'autre, Arkas enfant dans les bras d'Hermès<sup>117</sup>.

À Messène, cette cité fondée par Épaminondas au IV<sup>e</sup> s. av. J.-C., Pausanias s'attarde longuement sur son récit de fondation, mais aussi sur les différents « lieux de mémoire » que l'on pouvait voir et visiter à travers la cité à l'époque des Antonins. Le corpus numismatique étudié par C. Grandjean est composé notamment de monnaies de l'époque julio-claudienne qui représentaient au revers l'effigie de l'héroïne fondatrice et éponyme Messéné portant une couronne tourrelée. Sur le droit de la monnaie, on reconnaît Zeus *Ithomatas* ou encore Asclépios, deux divinités du panthéon messénien où l'on retrouve également Déméter, puis Artémis dont on connaît quatre épiclèses à Messène

<sup>111</sup> F. Imhoof-Blumer et P. Gardner (1886), *loc. cit.*, p. 64 ; *LIMC*, s.v. « Sparte », p. 803.

<sup>112</sup> F. Imhoof-Blumer et P. Gardner (1886), *loc. cit.*, p. 64.

<sup>113</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>114</sup> *Ibid.*, p. 104.

<sup>115</sup> *Ibid.*, p. 100 et 109.

<sup>116</sup> *Ibid.*, p. 98.

<sup>117</sup> *Ibid.*, p. 101. Voir aussi : *LIMC*, s.v. « Arkas », p. 609-610.

(*Limnatis*, *Laphria*, *Oupésia* et *Phôsphoros*)<sup>118</sup>. L'Artémis *Laphria* était bien connue également du côté de Patras où l'empereur Auguste fonda un culte en l'honneur de la déesse (VII, 18, 8) dont on retrouve l'image sur des monnaies d'époque impériale<sup>119</sup>.

Alors que les noms des héros fondateurs étaient toujours véhiculés à l'époque de Pausanias et que l'image de certains de ces personnages que l'on associait à l'origine des cités était représentée sur des monnaies, on peut maintenant se demander si certaines traditions légendaires ont pu faire l'objet d'enjeux particuliers. À des fins d'analyse, il semble que les récits de fondation de la *Périégèse* peuvent surtout être mis en relation avec les notions de *territoire*, de *généalogie* et de *parenté*.

Pausanias accorde une attention particulière aux frontières entre les différentes régions du Péloponnèse, notamment celles qui divisent la Laconie et la Messénie (IV, 1, 1). En Messénie, près du lieu nommé Limnai (Marais) à la frontière de la Laconie (IV, 31, 3 ; III, 2, 6), se trouve un sanctuaire d'Artémis *Limnatis* (des Marais), endroit où Pausanias situe le déclenchement de la première guerre messénienne (IV, 4, 2). Dans ses *Annales*, l'historien romain Tacite rapporte qu'en 25 ap. J.-C., sous le règne de Tibère, l'emplacement du sanctuaire d'Artémis *Limnatis* fit l'objet d'une contestation territoriale entre Messéniens et Spartiates. S'appuyant sur des chroniques et les vers des poètes (*annalium memoria uatumque carminibus* : IV, 43, 1), les Lacédémoniens affirmaient que le sanctuaire d'Artémis avait été construit sur leur territoire par leurs ancêtres. Mais les Messéniens auraient obtenu gain de cause en affirmant, pour leur part, que le territoire du sanctuaire leur avait été octroyé à l'époque du partage du Péloponnèse par les Héraclides, ce que rappelaient d'anciennes inscriptions sur

<sup>118</sup> À ce sujet : C. Grandjean, *Les Messéniens de 370/369 au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère : monnayages et histoire*, Paris, de Boccard, 2003, p. 190-193 et 217-219 ; N. Deshours, « Panthéon et identité civiques à Messène (de la fondation de la cité à l'époque impériale) », *Le Péloponnèse d'Épaminondas à Hadrien*, textes réunis par C. Grandjean, Paris, de Boccard, 2008, p. 165-189.

<sup>119</sup> F. Imhoof-Blumer et P. Gardner (1885), *loc. cit.*, p. 80-81.

pierre et sur bronze (*monimentaue eius rei sculpta saxis et aere prisco manere* : IV, 43, 2).

Le texte de Pausanias rapporte la présence de ce lieu frontalier, connu notamment par une inscription de Limnai du I<sup>er</sup> s. ap. J.-C. (IG, V, 1, 1371). Ce lieu cultuel occupait à ses yeux une place significative dans l'histoire de la région qui fut marquée, comme pour l'Argolide et la Laconie, par le partage des Héraclides dont le récit est rappelé en partie au livre IV (3, 3-5)<sup>120</sup>. Le témoignage de Tacite montre bien que cette tradition légendaire a pu être réactualisée par les Messéniens au I<sup>er</sup> s. ap. J.-C. dans le contexte d'un différend territorial. Le *logos* rejoint ici un enjeu bien concret prouvant, d'après le témoignage de Tacite, que l'épisode du partage du Péloponnèse par les Héraclides pouvait servir à définir ou à redéfinir, à l'époque romaine, les limites d'un territoire frontalier qui était marqué par la présence d'un sanctuaire extra-urbain<sup>121</sup>.

D'autres formes de réactualisation de traditions légendaires s'observent à travers le rappel de *généalogies mythiques*, une pratique qui remonte bien au-delà de l'époque romaine. On disait par exemple que Miltiade l'Ancien descendait d'Ajax, comme le rappelle Hérodote (VI, 35)<sup>122</sup>. Au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., le riche rhéteur athénien Hérode Atticus se présentait lui aussi comme un descendant des Éacides d'Égine, mais aussi des Érechthéides et de Thésée, voire d'Héraclès ou d'Hermès<sup>123</sup>. Dans le monde de Pausanias, ces généalogies mythiques n'étaient pas exceptionnelles, que ce soit du côté de l'Asie Mineure, sa patrie d'origine, ou encore dans le Péloponnèse où l'on retrouvait les plus grands personnages de la « mythologie » directement associés à l'histoire ancienne des cités, comme il en a

<sup>120</sup> O. Gengler, « Héraclès, Tyndare et Hippocoön dans la description de Sparte par Pausanias : mise en espace d'une tradition mythique », *Kernos*, 18, 2005, p. 323.

<sup>121</sup> S. E. Alcock, « Tomb Cult and the Post-Classical polis », *AJA*, 95 (3), 1991, p. 455.

<sup>122</sup> A. Duplouy, *Le Prestige des élites, Recherches sur les modes de reconnaissance sociale en Grèce entre les X<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles avant J.-C.*, Paris, Les Belles Lettres, 2006, p. 61-64.

<sup>123</sup> P. Graindor, *Un milliardaire antique, Hérode Atticus et sa famille*, New York, Arno Press, 1979 (1930), p. 2.



été question dans cette thèse<sup>124</sup>. Que ce soit en Argolide, en Laconie ou en Messénie, l'épigraphie révèle notamment la présence de lointains descendants d'Héraclès, de Persée ou des Dioscures.

Même si Pausanias ne renvoie pas directement à ce genre de pratiques, on sait qu'à l'époque impériale, certains notables, bienfaiteurs ou membres de grandes familles aristocratiques portant les *tria nomina* recevaient les « honneurs de Persée et d'Héraclès » (Περσέος καὶ Ἡρακλέος τειμὰς)<sup>125</sup>. C'était le cas à Argos de Tiberius Claudius Diodotos (IG, IV, 606). À Sparte, vers 120 ap. J.-C., Lucius Volusenus Aristocratès était dit « descendant d'Héraclès et de Persée » ([ἀπό]γονον Ἡρα[κλέους] καὶ Περσέου : IG, V, 1, 477). Les deux héros pouvaient aussi se retrouver aux côtés des Dioscures, comme à Argos où un magistrat était dit « descendant de Persée et des Dioscures » (Περσέος καὶ Διοσκούρων ἀπόγονος : IG, IV, 590)<sup>126</sup>. À Sparte, vers 120 ap. J.-C., Publius Memmius Spartiaticos est présenté comme un descendant d'Héraclès, de Rhadamanthe et des Dioscures (ἐκγονον Ἡρακλέους καὶ Ῥαδαμάνθυος μὲν ἀπὸ Διοσκούρων : IG, V, 1, 471). Ces généalogies mythiques permettaient de réactualiser le passé lointain des cités de Sparte et d'Argos et de le relier au présent de quelques individus issus des grandes familles de l'époque : les Memmii, Statilii, les Claudii et les Voluseni qui avaient acquis la citoyenneté romaine<sup>127</sup>.

<sup>124</sup> A. Heller, « Ἀρχαιότης et εὐγένεια. Le thème des origines dans les cités d'Asie Mineure à l'époque impériale », *Ktèma*, 31, 2006, p. 97-108 ; C. P. Jones, « Ancestry and Identity in the Roman Empire », *Local Knowledge and Microidentities in the Imperial Greek World*, T. Whitmarsh (éd.), Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2010, p. 111-124.

<sup>125</sup> M. Piérart, « Les honneurs de Persée et d'Héraclès », *Héraclès d'une rive à l'autre de la Méditerranée : bilan et perspectives*, C. Bonnet et C. Jourdain-Annequin (éd.), Bruxelles-Rome, Institut historique belge de Rome, 1992, p. 223-244.

<sup>126</sup> Titus Statilius Timocratès Memmianus était à la fois agonothète, helladarque du *koinon* des Achéens et des Amphictyons de Delphes et Panhellène : Y. Lafond, *La mémoire des cités dans le Péloponnèse d'époque romaine (II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.-III<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p. 108.

<sup>127</sup> Y. Lafond, *op. cit.*, p. 60 et 161-163 ; A. J. S. Spawforth, « Families at Roman Sparta and Epidaurus : Some Prosopographical Notes », *ABSA*, 80, 1985, p. 191-258.

On sait finalement peu de choses sur ce qu'impliquait le fait de recevoir les « honneurs de Persée et d'Héraclès », mais M. Piérart souligne la fréquence de l'expression dans les sources épigraphiques<sup>128</sup>. La légende des deux héros était aussi bien connue à l'extérieur du Péloponnèse, par exemple à Tarse en Cilicie qui, d'après Ammien Marcellin (XIV, 8, 3), était peut-être une fondation de Persée. Dans son discours adressé aux habitants de la cité, Dion de Pruse rappelait cette parenté supposée entre Tarse et Argos, tout comme la présence de Persée et d'Héraclès parmi les traditions anciennes de cette cité de Cilicie (*Discours* 33, 1). Dans le contexte péloponnésien, Persée, fils de Danaé et fondateur de Mycènes, est surtout associé aux origines de l'Argolide, mais un Spartiate, Lucius Volusenus Aristocratès, pouvait également se dire « descendant de Persée et d'Héraclès », les deux héros étant eux-mêmes parents par l'entremise d'Alcmène et Amphitryon. Pausanias rapporte d'ailleurs une tradition laconienne qui explique la présence de Persée dans la région par le fait que le roi Oibalos s'unit à Gorgophoné, la fille de Persée, et que de cette union naquit le roi Tyndare (III, 1, 4)<sup>129</sup>. Le Périégète note que l'on pouvait voir sur l'acropole des Lacédémoniens une représentation en bronze des travaux d'Héraclès (ἐπείργασται δὲ τῷ χαλκῷ), mais aussi Persée se dirigeant vers la Libye pour y affronter Méduse (III, 17, 3)<sup>130</sup>.

D'autres personnages mythiques ou légendaires se retrouvent dans les inscriptions, comme c'est le cas des Dioscures. Bien qu'étant généralement associés au panthéon lacédémonien, on observe aussi leur présence en Argolide, tout comme en Messénie dans la région de Coroné où, à l'époque romaine, une inscription honorait le fils d'un Messénien et d'une Spartiate et rappelait sa filiation avec les Dioscures et Héraclès (ἐκ τε Διοσκούρων ἔκ τε καὶ Ἡρακλέους : *IG*, V, 1, 1399). Pausanias indique d'ailleurs que Castor et Pollux

<sup>128</sup> M. Piérart, *loc. cit.*, p. 225.

<sup>129</sup> Pausanias rappelle qu'Hélios, l'un des fils de Persée, fonda Hélos sur la côte sud de la Laconie (III, 20, 6).

<sup>130</sup> L'exploit de Persée était également visible du côté d'Amyclées (III, 18, 11).

seraient nés à Pephnos, une région de la Laconie qui appartenait autrefois aux Messéniens (III, 26, 2-3), et il mentionne au livre IV que le lieu de résidence prétendu des Dioscures se trouverait aussi du côté de la Messénie (IV, 16, 5). Le Périégète associe les deux frères au récit de la résistance messénienne contre les Lacédémoniens, car dans le contexte de la bataille de Sténycléros, deux jeunes Messéniens d'Andanie auraient profané le sacrifice des Dioscures tel qu'il était pratiqué dans le camp lacédémonien (IV, 27, 1-3). D'après le témoignage de Pausanias, ce n'est qu'une fois la colère des Dioscures apaisée que les Messéniens purent retrouver leur terre ancestrale (IV, 26, 6)<sup>131</sup>.

Tout au long de la *Périégèse*, il est possible de voir comment certains personnages héroïques, dont on retrouve les noms à travers l'épigraphie, ont pu avoir une consonance locale. C'était le cas à Argos où la gérusie se disait « descendant de Danaos, d'Hypermnestre et de Lyncée » (Γερουσία ἡ ἀπὸ Δαναοῦ καὶ Ὑπερμήστρας καὶ Λυγκέος : SEG, 16, 259), Danaos étant à l'origine de la cité, Hypermnestre, l'une de ses filles et Lyncée, son époux. Pausanias mentionne par ailleurs la présence à Delphes des statues de ces trois figures héroïques qui furent offertes par les Argiens accompagnant Épaminondas et les Thébains lors de la fondation de Messène (X, 10, 5).

La consonance locale des figures héroïques est aussi présente à Épidaure, où l'on observe une combinaison de généalogies mythiques associée à l'histoire d'Argos et de Sparte. À la mort de Titus Statilius Lamprias au I<sup>er</sup> s. ap. J.-C., des décrets de consolation rappelaient à ses parents athéniens et spartiates qu'il était descendant d'Inachos, le plus ancien roi d'Argolide d'après Pausanias (II, 15, 4), mais aussi de Persée et de Phoroneus, puis d'Héraclès et Lysandre (IG, IV<sup>2</sup>, 1, 86). Ces généalogies mythiques et historiques (dans le cas de Lysandre) montrent le recoupement possible entre des généalogies argiennes et spartiates qui permettaient de rattacher un même individu et sa famille à trois cités du

<sup>131</sup> Les deux héros ont d'ailleurs été honorés lors de la fondation de Messène par Épaminondas (IV, 27, 6).

Péloponnèse, soit Épidaure, Argos et Sparte, en plus d'établir sa parenté avec le *génos* des « Hérauts » (Κήρυκες), une famille de prêtres d'Athènes (ἀπὸ μὲν Ἀθηναίων τὸ ἐνδοξότατον Κηρύκων γένος)<sup>132</sup>. Comme le résume si bien P. Veyne, « les notables grecs jouaient sur tous les tableaux »<sup>133</sup>.

C'est peut-être ce qui permet d'expliquer la présence de personnages héroïques là où on ne les attend pas. À Sparte, on remarque le nom de Rhadamanthe dans l'inscription de Publius Memmius Spartiaticos, mais aussi de Lycurgue, car au début du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., une base de statue honorifique rapporte qu'une certaine Octavia Agias pouvait prétendre descendre des dieux fondateurs Héraclès et Lycurgue (ἐκγονον τῶν ἀρχαγετᾶν τᾶς πόλεως θεῶν Ἡρακλέους καὶ Λυκούργου : *SEG*, 44, 361). Il s'agirait ici de la seule mention de Lycurgue en tant que fondateur ou « archégète » de Sparte<sup>134</sup>, mais la présence de Rhadamanthe en Laconie est peut-être plus étonnante puisque le personnage légendaire est généralement associé aux traditions crétoises.

Pausanias renvoie d'ailleurs à ce Rhadamanthe lors de son passage dans la région de Tégée en Arcadie. Il rapporte un différend entre Arcadiens et Crétois : les uns affirmaient que les fils de Tégéates auraient fondé les cités crétoises de Kydonia, de Gortyne et de Katreus, mais les autres étaient d'avis que ces cités remontaient au fils de la fille de Minos et d'Hermès (Kydon), au fils de Minos (Katreus) et au fils de Rhadamanthe (Gortys : VIII, 53, 4)<sup>135</sup>. Pausanias renvoie ensuite vaguement à un passage de l'*Odyssée* dans lequel Protée évoque à Ménélas la présence de Rhadamanthe aux Champs élyséens<sup>136</sup>. Il rappelle

<sup>132</sup> Y. Lafond, *op. cit.*, p. 168 et 212.

<sup>133</sup> P. Veyne, « L'identité grecque contre et avec Rome : 'collaboration' et vocation supérieure », *L'Empire gréco-romain*, Paris, Seuil, 2005, p. 166.

<sup>134</sup> Y. Lafond, *op. cit.*, p. 210.

<sup>135</sup> O. Curty recense une inscription qui renverrait peut-être à une parenté entre des Arcadiens de Crète et une cité inconnue : *Les parentés légendaires entre cités grecques : catalogue raisonné des inscriptions contenant le terme SYGGENEIA et analyse critique*, Genève, Droz, 1995, p. 210-211.

<sup>136</sup> Le renvoi de Pausanias diffère sensiblement de ce que l'on peut lire dans le texte homérique où l'on voit Protée dire à Ménélas qu'il ne mourra pas en Argos, « mais aux Champs Élysées, tout au bout de la terre, les dieux t'emmèneront chez le blond Rhadamanthe » (*Odyssée*,



également les dires du poète Kinaithon de Chios qui présentait Rhadamanthe en tant que fils d'Héphaïstos et non fils de Zeus et d'Europe comme le voulait la tradition. Pausanias conclut son propos au sujet de Rhadamanthe en affirmant que « les légendes des Grecs diffèrent la plupart du temps, et tout particulièrement pour les généalogies » (οἱ μὲν δὴ Ἑλλήνων λόγοι διάφοροι τὰ πλεονα καὶ οὐχ ἥκιστα ἐπὶ τοῖς γένεσιν εἰσι : VIII, 53, 5). L'auteur de la *Périégèse* ne renvoie donc pas directement à un *logos* qui expliquerait la présence de Rhadamanthe à Sparte, mais l'extrait précédent montre bien qu'il était conscient des variantes et des récupérations éventuelles des traditions légendaires.

C'est ce que l'on constate aussi au sujet d'Héraclès, dont nous avons noté la présence à plusieurs endroits dans le Péloponnèse et à travers quelques inscriptions, notamment à Argos et à Sparte. En Argolide, Pausanias rappelle que les Héraclides revendiquaient la royauté à Argos, ce qui était juste, d'après lui, puisqu'ils étaient Perséides (οἱ δὲ Ἡρακλεῖδαι τὸ ἀνέκαθεν εἰσι Περσεῖδαι) par l'entremise d'Alcmène, la mère d'Héraclès, et de son mari Amphitryon (II, 18, 7). Dans sa présentation des monuments d'Argos, le Périégète rapporte l'existence supposée du tombeau (μνημα) de Déjanire, la femme d'Héraclès, de celui d'Hélénos, le fils de Priam, de même que de la statue d'Athéna, qui aurait été apportée en Argolide depuis Troie (II, 23, 5). Il lui semble d'abord évident que le Palladion se trouvait en Italie et non à Argos, Énée l'ayant amené avec lui comme le voulait également la tradition romaine<sup>137</sup>. Au sujet de Déjanire, « nous savons » (ἴσμεν) qu'elle est morte non pas à Argos, mais bien à Trachis et, pour preuve, son tombeau pouvait être vu du côté d'Héracleia dans la région du mont Oeta où serait mort également Héraclès (II, 23, 5). Au sujet d'Hélénos, fils de

---

IV, 563-564). Le Périégète rapporte plutôt que Protée aurait dit au frère d'Agamemnon que Rhadamanthe s'était déjà rendu aux Champs élyséens.

<sup>137</sup> P. Assenmaker, « La place du Palladium dans l'idéologie augustéenne : entre mythologie, religion et politique », *Storia delle religioni e archeologia, Discipline a confronto*, 2010, Roma, Alpes Italia, p. 35-64.

Priam, il se serait rendu du côté de l'Épire et n'aurait donc pu finir ses jours à Argos (II, 23, 6).

C'est précisément dans ce contexte que Pausanias émet ses réserves à l'égard de ce que pouvaient raconter les « guides » (*exegetai*) d'Argos : « Les *exégètes* des Argiens savent bien eux-mêmes que tout ce qu'ils disent n'est pas nécessairement vrai ; ils n'en continuent pas moins à le dire et, pour cette raison, il est difficile de faire changer d'avis le plus grand nombre » (οὐ μὴν οὐδὲ αὐτῶν λέληθεν Ἀργείων τοὺς ἐξηγητὰς ὅτι μὴ πάντα ἐπ' ἀληθείαι λέγεται σφισι, λέγουσι δὲ ὁμῶς· οὐ γάρ τι ἔτοιμον μεταπεῖσαι τοὺς πολλοὺς ἐναντία ὧν δοξάζουσιν : II, 23, 6, trad. pers.). Le Périégète ne s'accorde donc pas avec les Argiens (τάδε δὲ αὐτοῖς οὐχ ὁμολογῶ), notamment en ce qui concerne la présence à Argos du tombeau de Déjanire. La version littéraire de la légende semble ici faire autorité, celle qui rappelait le suicide de Déjanire à Trachis (Sophocle, *Les Trachiniennes*, 874-946), contrairement à ce que les Argiens pouvaient raconter au sujet du lieu du dernier repos de la compagne d'Héraclès.

Rappelons une fois de plus que le Périégète tient parfois à rétablir les faits, à rappeler l'existence de traditions parallèles, à valider ou invalider une tradition, voire à les mettre en parallèle sans pour autant les discréditer. Il semble bel et bien conscient des manipulations possibles de la tradition, mais ne souhaite pas pour autant montrer comment ces récupérations ont pu se traduire concrètement dans le présent des cités. Par exemple, Pausanias rapporte au livre III que le roi Tyndare, pourchassé par Hippocoön, se serait enfui du côté de Pellana en Laconie, d'après ce que disent les Lacédémoniens (ὥς μὲν Λακεδαιμόνιοί φασιν), mais la version des Messéniens (Μεσσηνίων δέ ἐστιν ἐς αὐτὸν λόγος) dit qu'il se serait rendu chez Aphareus en Messénie. Tyndare aurait également vécu à Thalamai (III, 1, 4), non loin de Pephnos, une région de la Laconie que les Messéniens revendiquaient pour eux-mêmes d'après Pausanias (III, 26, 2-3). Plusieurs cités et régions pouvaient s'approprier l'histoire d'un héros, voire d'un

dieu, reconnaissant des lieux ou des monuments qui en rappelaient la mémoire, comme le rappelle si bien l'auteur de la *Périégèse*.

Les traditions pouvaient être situées dans un lieu géographique précis, parfois contesté, et la présence des héros sur le territoire des cités s'inscrivait dans un « ordre généalogique » auquel certains Grecs, même du temps de Pausanias, pouvaient se rattacher. La naissance des cités étant représentée comme le résultat d'une action individuelle, celle du héros fondateur inscrit dans une filiation généalogique, il n'est pas étonnant de constater la présence d'une sorte de « système de parenté » entre cités et régions du monde grec. Les Grecs ont en effet eu recours à une pratique qui visait à rapprocher deux cités ou régions par le biais de *parentés légendaires*. On trouve un exemple littéraire de cette « stratégie discursive » chez Homère dans cette scène de l'*Iliade* où un héros achéen, Diomède, et un héros qui combattait dans le camp troyen, Glaucos, rappelaient l'existence d'une parenté et d'une amitié ancestrales remontant à Bellérophon et qui allait complètement redéfinir leurs rapports sur le champ de bataille (VI, 123-231)<sup>138</sup>. À l'image des hommes ou des héros, les cités ont entretenu tout au long de leur histoire des liens d'amitié ou de parenté ancestrales qui pouvaient être rappelés dans le cadre de leurs relations diplomatiques.

Dans quelques passages, le texte de Pausanias renvoie à ce genre de pratiques qui sont autrement rapportées par des sources épigraphiques de l'époque hellénistique. Une inscription découverte à Stymphale (*SEG*, 25, 1971, 445) mentionne que les habitants d'Élatée en Phocide se réfugièrent à Stymphale en Arcadie, vraisemblablement dans le contexte de la deuxième guerre de Macédoine et de la prise d'Élatée par le consul romain Flamininus (198)<sup>139</sup>. Au livre VII, dans son récit sur la guerre entre Rome et la ligue achéenne (146), le Périégète

<sup>138</sup> « Troquons plutôt nos armes, afin que tous sachent ici que nous nous flattons d'être des hôtes héréditaires » (*Iliade*, VI, 230-231).

<sup>139</sup> M. Mitsos, « Inscription de Stymphale », *REG*, 59-60, 1946-1947, p. 150-174 ; C. Habicht, *Pausanias' Guide to Ancient Greece*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1998 (1985), p. 67-69.

mentionne pour sa part que les Élatéens accueillirent des combattants Arcadiens sous prétexte d'une parenté ancienne (κατὰ συγγένειαν δὴ τινα παλαιὰν ἐδέχθησαν : VII, 15, 5). Une fois en Arcadie, Pausanias évoque une tradition qui serait à l'origine de ce lien de parenté : Élatos, fils d'Arkas, serait parti fonder la cité d'Élatée en Phocide et Stymphalos était l'un de ses fils (VIII, 4, 3-4)<sup>140</sup>. En Phocide, il rappelle que les Élatéens prétendent être étrangers et « on dit » qu'ils venaient anciennement d'Arcadie (ἀμφισβητοῦσι δὲ οὔτοι ξενικοῦ γένους, καὶ Ἀρκάδες φασιν εἶναι τὸ ἀρχαῖον : X, 34, 2). Ces *logoi* rappellent donc une parenté légendaire entre les deux régions, une *syngeneia* qui se traduit en une assistance concrète entre les deux cités à l'époque hellénistique.

Une inscription du III<sup>e</sup> s. av. J.-C. rappelle cette fois une parenté entre l'Étolie et Héraclée du Latmos en Carie, vraisemblablement par l'entremise du personnage légendaire Endymion<sup>141</sup>. Dans sa présentation des origines de l'Élide, Pausanias rapporte que, selon les Éléens, le tombeau d'Endymion, le fils d'Aithlios, se trouvait à Olympie, à l'extrémité du stade. Les habitants d'Héraclée prétendaient, pour leur part, qu'Endymion se serait retiré dans la montagne du Latmos (V, 1, 5 ; VI, 20, 9). Un décret étolien de l'époque hellénistique (IG, IX, 1<sup>2</sup>, 173) découvert à Delphes accordait l'isopolitie aux habitants d'Héraclée du Latmos, dite cité parente ([συ]γγένειαν ἀνενεώσαντο) et colonie des Étoliens (ὥς ὄντων ἀποίκων [τῶ]ν Αἰτωλῶν)<sup>142</sup>, sans qu'il mentionne toutefois le nom d'Endymion dont le *logos* permettait par ailleurs de rapprocher les deux régions.

Les traditions se rapportant aux origines des peuples et des cités pouvaient servir à créer des rapprochements diplomatiques, comme en témoignent les deux exemples précédents qui méritent d'être mis en parallèle avec le texte de

<sup>140</sup> Nous savons par Pausanias que se trouvaient à Delphes des offrandes provenant des Tégéens qui représentaient notamment Arkas et Élatos (X, 9, 5).

<sup>141</sup> O. Curty, *op. cit.*, p. 31-32 ; L. Robert, « Documents d'Asie Mineure », *BCH*, 102 (1), 1978, p. 477-490 ; L. E. Patterson, « An Aetolian Local Myth in Pausanias ? », *Mnemosyne*, 57 (3), 2004, p. 346-352.

<sup>142</sup> Une autre inscription provenant cette fois d'Héraclée nomme Endymion comme « fondateur » (κτίστης) : A. Dain, *Inscriptions grecques du musée du Louvre, Les textes inédits*, Paris, Les Belles Lettres, 1933, p. 66-73.



Pausanias. Aux côtés de ces rapprochements ou de ces parentés, on trouve certaines traditions dans la *Périégèse* qui renvoient plutôt à l'esprit de rivalité qui existaient entre cités du monde grec : rivalité de prestige, entre Athènes et Argos au sujet de la présence de Déméter et de Triptolème dans leur région respective (I, 14, 2) par exemple, ou rivalité d'ancienneté entre les différents peuples qui prétendaient à l'autochtonie. Cette idée de rivalité ou de « querelle » est aussi perceptible à travers l'appropriation d'un dieu ou d'un héros, comme on a pu le constater avec les récits rappelant les partages divins au sujet d'un territoire, ou ces traditions qui associaient, preuves matérielles à l'appui, le passé d'une cité à la présence d'un héros prestigieux<sup>143</sup>. L'esprit de rivalité entre cités, le thème des parentés légendaires et le culte de héros fondateurs caractérisaient sans aucun doute l'« horizon culturel » dans lequel s'inscrivent les récits de fondation de la *Périégèse*<sup>144</sup>.

À l'époque de Pausanias, cette rivalité entre cités s'observe surtout du côté des cités d'Asie Mineure dans le contexte de la course aux *onomata*, ces titres honorifiques comme celui de *néocore* (« gardienne du temple impérial provincial »)<sup>145</sup>, de *métropole* ou de *prôtè* (« première de la province »). Ces enjeux ne trouvent pas d'équivalent dans la province romaine d'Achaïe, comme l'a bien montré É. Guerber, où le titre de *néocore* n'est pas attesté<sup>146</sup>. Celui de *métropole* est présent à Messène vers 200 ap. J.-C. lorsque la cité est nommée

<sup>143</sup> Le *topos* du transfert d'ossements et de la quête de reliques sacrées peut aussi être interrogé sous l'angle des rivalités entre cités : B. McCauley, « Heroes and Power : The Politics of Bone Transfer », *Ancient Greek Hero Cult*, R. Hägg (éd), Stockholm, Svenska Institutet i Athen, 1999, p. 85-98.

<sup>144</sup> T. J. Scheer, « 'They That Held Arkadia' : Arcadian Foundations Myths as Intentional History in Roman Imperial Times », *Intentional History, Spinning Time in Ancient Greece*, L. Foxhall, H. J. Gehrke et N. Luraghi (éd.), Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2010, p. 286.

<sup>145</sup> A. Heller, « Les bêtises des Grecs », *Conflits et rivalités entre les cités d'Asie et de Bithynie à l'époque romaine (129 a.C.-235 p.C.)*, Paris-Bordeaux, de Boccard-Ausonius, 2006, p. 180.

<sup>146</sup> É. Guerber, *Les cités grecques dans l'Empire romain, Les privilèges et les titres des cités de l'Orient hellénophone d'Octave Auguste à Dioclétien*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, p. 65. « Il n'y a pas véritablement en Achaïe de lutte pour les *onomata*, caractéristique de l'époque impériale en Asie, en Anatolie ou dans le Levant » (p. 198).

« métropole du *koinon* d'Achaïe »<sup>147</sup>, mais les cités d'Achaïe n'auraient visiblement pas réclamé le titre de *prôtè* et encore moins celui de « colonie » (*colonia*) romaine<sup>148</sup>. En revanche, le statut d'*éleuthéria* (« liberté ») pouvait être recherché, comme le signale Pausanias à Mothoné en Messénie où les habitants purent « vivre librement dans une cité autonome » (ἐλευθέρους ὄντας ἐν αὐτονομίᾳ πολιτεύεσθαι) depuis le règne de Trajan (IV, 35, 3). Le Périégète mentionne également le cas des « cités libres de Laconie » (τῶν Ἐλευθερολακῶνων πόλεις : III 21, 7), dont le statut remontait probablement au règne d'Auguste<sup>149</sup>.

Lors de son passage à Pallantion en Arcadie, Pausanias note également que l'empereur Antonin transforma ce village (κώμη) en cité (πόλις) et qu'il « lui accorda la liberté et l'exemption des impôts » (σφισιν ἐλευθερίαν καὶ ἀτέλειαν ἔδωκεν εἶναι φόρων : VIII, 43, 1). La parenté légendaire entre Romains et Arcadiens remontant à Évandre qui, de Pallantion, serait parti fonder une colonie sur le bord du Tibre, expliquerait la générosité de l'empereur Antonin dont le geste rappelait du même coup les origines mythiques de Rome<sup>150</sup>. Le *logos* est ici présenté comme étant la « cause » (αἰτία) d'une récompense bien concrète pour cette modeste cité d'Arcadie qui se vit accorder l'*éleuthéria* et l'*atéleia*. Mais Pausanias ne s'arrête pas sur ces questions plus actuelles, comme si le voyageur ne faisait que passer, même s'il s'attarde par ailleurs sur certains sites très particuliers, comme ceux de Delphes et d'Olympie où plusieurs cités du monde grec étaient représentées. Autrement, il semble devoir « poursuivre » (ἐπέζειμι) son récit afin de décrire comme il le propose « toute la Grèce » (πάντα τὰ Ἑλληνικά : I, 26, 4).

<sup>147</sup> *Ibid.*, p. 194.

<sup>148</sup> *Ibid.*, p. 204 et 416.

<sup>149</sup> P. Cartledge et A. Spawforth, *Hellenistic and Roman Sparta, A Tale of Two Cities*, London-New York, Routledge, 1989, p. 101. Sparte apparaît également comme une « cité libre » (p. 149). É. Guerber note que le statut de « cités libres » que possédaient certaines cités explique en partie l'absence de concurrence entre cités d'Achaïe au niveau « provincial » : *op. cit.*, p. 199.

<sup>150</sup> É. Guerber, *op. cit.*, p. 65.

Les récits de fondation de la *Périégèse* ont donc pu trouver certains échos dans le présent des cités, comme en témoignent les exemples précédents se rapportant à la notion de territoire, pensons au cas de la frontière entre la Messénie et la Laconie ou à celle entre l'Élide et l'Arcadie qui était délimitée par le tombeau de Koroibos ou par le fleuve Érymathos. Tant le texte de Pausanias que les sources épigraphiques et numismatiques permettent de voir que la mémoire de certains personnages associés aux fondations des cités était bien vivante en ce II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. où l'on observe différentes stratégies de récupération de traditions légendaires, comme c'est le cas avec le recours aux généalogies mythiques. Quelques extraits de la *Périégèse* proposent également des rapprochements entre deux cités ou régions, rapprochements qui ont pu se traduire à travers le vocabulaire de la parenté, comme l'a bien étudié O. Curty, notamment dans le contexte du *Panhellénion*<sup>151</sup>. Même si le Périégète n'entend pas montrer comment les différentes traditions ont pu être récupérées à travers le temps, il tient à rappeler, à quelques endroits, des liens de parenté légendaires, comme ceux entre les Héraclides et les rois d'Étolie (V, 3, 7) et entre les Myniens d'Orchomène et les Codrides (VII, 2, 3-4). Il mentionne également une parenté (συγγενής) entre Messéniens, Argiens et Lacédémoniens à l'époque de la première guerre messénienne (IV, 5, 2), ainsi qu'un lien entre les Messéniens et leurs « compatriotes » (συγγενείς) de Sicile et de Rhégion après la défaite des Athéniens à Aigos Potamoi en 405 av. J.-C. (IV, 26, 2)<sup>152</sup>.

L'auteur de la *Périégèse* était visiblement conscient des enjeux associés aux récupérations possibles de la « mémoire mythique », mais il n'en demeure pas moins distant à l'égard de stratégies ou de pratiques que l'on observe autrement à son époque. Les parallèles entre le texte de Pausanias et le contenu de sources

<sup>151</sup> « Un phénomène, dans l'Antiquité grecque, ne manque pas de frapper l'esprit : c'est, pour ainsi dire, l'incapacité qu'ont éprouvée les gens d'alors de penser les relations entre États sous d'autres rapports que ceux de la parenté » : O. Curty, « Les parentés entre cités chez Polybe, Strabon, Plutarque et Pausanias », *Origines gentium*, textes réunis par V. Fromentin et S. Gotteland, Paris, de Boccard, 2001, p. 49.

<sup>152</sup> *Ibid.*, p. 49-55.

épigraphiques et numismatiques montrent bien certains recoupements, mais la réactualisation des traditions légendaires à l'époque romaine, notamment par le biais des généalogies et des parentés entre régions et cités, trouve peu de place dans le portrait du monde grec tel que le Périégète le conçoit. À ses yeux, le monde des fondateurs appartenait bel et bien au passé de la Grèce, ce qui expliquerait peut-être pourquoi il ne sent pas le besoin d'évoquer cette tendance qui consistait à nommer les empereurs de Rome en tant que fondateurs (κτίστης ou οἰκιστής) ou refondateurs d'une cité, fondateurs ou sauveurs (σωτήρ) de l'ensemble de l'*oikouménè*, comme c'était le cas d'Antonin le Pieux à Tégée en Arcadie (τὸν κτίστην τῆς πόλεως καὶ σωτήρα τῆς οἰκουμένης : IG, V, 2, 132, 1)<sup>153</sup>. Nous savons maintenant que les traditions mythiques ou légendaires n'ont pas complètement perdu leur efficacité sociale et politique au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., une question qui mériterait un plus long développement, mais à première vue, le Périégète n'entend pas montrer concrètement comment les traditions qu'il rapporte ont pu se traduire dans la vie active des cités, à travers la quête de reconnaissance des élites dans le contexte romain, ce que les sources épigraphiques montrent par ailleurs de façon beaucoup plus éloquente<sup>154</sup>.

### 5.2.3 Le Panhellénion

C'est ce que l'on constate également dans le contexte du *Panhellénion*, cette institution fondée en 131-132 par l'empereur Hadrien qui visait officiellement à réunir « tous les Grecs »<sup>155</sup>. Le siège de ce « réseau » de cités se

<sup>153</sup> Sur ces questions : A.-V. Pont, « L'empereur fondateur : enquête sur les motifs de la reconnaissance civique », *REG*, 120, 2007, p. 526-552.

<sup>154</sup> Y. Lafond (2005), *loc. cit.*, p. 329-346. « Ce qu'illustre le travail de mémoire à l'œuvre dans la *Périégèse*, ce n'est pas tant finalement l'efficacité politique et sociale du mythe, qui n'est guère attestée, dans notre documentation, qu'à l'échelle de quelques cités (Sparte, Argos, Épidaure), mais plutôt le fonctionnement du mythe comme mémoire culturelle pour les cités et les régions du Péloponnèse, mais aussi pour l'ensemble du monde grec aux yeux duquel les traditions péloponnésienes, et spécifiquement celles d'Argos et de Sparte, tiennent une place privilégiée » : Y. Lafond, *op. cit.*, p. 221.

<sup>155</sup> Sur la définition du *Panhellénion* : V. Pirenne-Delforge, *Retour à la source, Pausanias et la religion grecque*, Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2008,



trouvait à Athènes, où l'on pouvait voir le temple de Zeus *Panhellénios* et d'Héra dans le secteur du sanctuaire de Zeus *Olympios* (I, 18, 6 et 9)<sup>156</sup>. Trente-trois cités ont été répertoriées en tant que membres du *Panhellénion*, dont cinq dans le Péloponnèse : Corinthe, Méthana, Épidaure, Argos et Sparte<sup>157</sup>. Pausanias présente les origines de quatre d'entre elles, mais dit bien peu de choses sur la fondation de Méthana, qui semble l'avoir moins intéressé que les bains qui s'y trouvaient et le vent qui provenait du golfe Saronique (II, 34, 1-3).

Pour accéder à l'institution fondée par Hadrien, une cité devait « prouver » son appartenance au *génos* hellénique, se présenter comme la descendante des Ioniens, des Doriens ou des Éoliens, se dire colonie d'une ancienne métropole ou s'associer tout simplement à une cité prestigieuse du monde grec<sup>158</sup>. C'est ce qui explique la volonté de certaines cités d'Orient de se rattacher au continent grec par l'entremise d'Athènes, de Sparte ou d'anciennes colonies par le biais de traditions mythiques ou légendaires qui venaient prouver l'existence d'un lien de parenté<sup>159</sup>. En ce qui concerne les cités de la Grèce du continent comme Corinthe, Épidaure,

---

p. 156. Sur la date de fondation de cette institution : J. H. Oliver, *Marcus Aurelius : Aspects of Civic and Cultural Policy in the East*, Princeton, American School of Classical Studies at Athens, 1970, p. 119-120.

<sup>156</sup> Pour une approche du *Panhellénion* à la lumière de la « théorie du réseau » : P. N. Doukellis, « Hadrian's *Panhellenion* : A Network of Cities ? », *Greek and Roman Networks in the Mediterranean*, I. Malkin et al. (éd.), London-New York, Routledge, 2009, p. 285-298.

<sup>157</sup> Notre connaissance du *Panhellénion* repose sur une cinquantaine d'inscriptions qui font état de cités qui ont pris part à cette institution : J. H. Oliver, *op. cit.*, p. 92-138.

<sup>158</sup> I. Romeo, « The *Panhellenion* and Ethnic Identity in Hadrianic Greece », *CPh*, 97, 2002. Voir par exemple le cas des Paphlagoniens et de leur rattachement au groupe des Ioniens : S. Mitchell, « The Ionians of Paphlagonia », *Local Knowledge and Microidentities in the Imperial Greek World*, T. Whitmarsh (éd.), Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2010, p. 86-110.

<sup>159</sup> O. Curty a montré que les parentés légendaires à l'époque romaine visaient surtout à prouver l'« hellénicité » des cités, contrairement à l'époque hellénistique où la notion de *sungeneia* impliquait des obligations morales entre cités parentes : *Les parentés légendaires entre cités grecques : catalogue raisonné des inscriptions contenant le terme SYGGENEIA et analyse critique*, Genève, Droz, 1995, p. 259-263.

Argos ou Sparte, il est logique de penser qu'elles ont été admises au *Panhellénion* sans avoir dû fournir les preuves de leur « hellénicité »<sup>160</sup>.

La situation était différente dans la province d'Asie où les cités eurent visiblement recours à diverses stratégies pour accéder au *Panhellénion* en démontrant leur appartenance au monde grec, à l'image de la course aux titres honorifiques qui animait la vie des cités grecques d'Orient où l'on se disputait ces *onomata* que Dion de Pruse qualifiait de « péchés grecs » (‘Ελληνικά ἁμαρτήματα)<sup>161</sup>. Dans le contexte du *Panhellénion*, la cité cilicienne d'Aigée se disait parente des Argiens par l'entremise de Persée. Une inscription (SEG, 26, 426) retrouvée sur l'agora d'Argos rappelle qu'au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., un rhéteur du nom de Publius Anteius Antiochos aurait démontré aux Argiens l'existence d'une parenté ancestrale entre Argos et Aigée (φανερὰν ἅμιν ποιήσας [τὰν ἐκ παλαιοῦ ὅ]πάρχουσιν ποτ' Αἰγείους ἁμῶν συγγένην)<sup>162</sup>. L'on disait que Persée, fils de Danaé, se battant contre les Gorgones, se serait rendu en Cilicie et qu'il y aurait fondé un culte en l'honneur d'une déesse ancestrale<sup>163</sup>. Le rhéteur en question fut récompensé pour ses efforts, car les Argiens le nommèrent bouleute de la cité d'Argos et confirmèrent certains honneurs qui lui avaient été votés auparavant<sup>164</sup>.

À partir de cet exemple connu par une inscription, on peut se demander si certaines traditions de la *Périégèse* ont pu être rappelées ou « inventées » dans le contexte du *Panhellénion*. Bien que le texte ne soit pas explicite sur ce point, il

<sup>160</sup> I. Romeo, *loc. cit.*, p. 23 ; É. Guerber, *Les cités grecques dans l'Empire romain, Les privilèges et les titres des cités de l'Orient hellénophone d'Octave Auguste à Dioclétien*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, p. 197.

<sup>161</sup> « Ces choses dont vous êtes si fiers, tous les gens raisonnables crachent dessus ; surtout chez les Romains elles font rire et, de façon encore plus outrageante, on les appelle 'péchés grecs' » (*Discours* 38, 38, trad. L. Robert, in « La titulature de Nicée et Nicomédie. La gloire et la haine », *HSPH*, 81, 1977, p. 5).

<sup>162</sup> L. Robert, « Documents d'Asie Mineure », *BCH*, 101 (1), 1977, p. 120-129.

<sup>163</sup> La fin de l'inscription est mutilée ce qui en rend l'interprétation difficile : *ibid.*, p. 126-128.

<sup>164</sup> O. Curty, *op. cit.*, p. 13-15. Aigée rivalisait peut-être ici avec la cité cilicienne de Tarse qui revendiquait également une parenté avec Argos.

semble que le récit de la colonisation ionienne du livre VII ait été transmis dans le but de rappeler les liens qui unissaient les cités d'Ionie au passé de l'Attique, de même qu'à l'histoire ancienne du Péloponnèse, de l'Achaïe en particulier<sup>165</sup>. Dans l'exkursus du livre VII, contrairement à ce que l'on peut lire chez Strabon (VIII, 1, 2 ; 7, 1-4), on apprend que les Ioniens provenaient non pas de l'Attique, mais bien du Péloponnèse, comme le prétendait aussi Hérodote (I, 145 ; VII, 94)<sup>166</sup>. Les Athéniens se seraient néanmoins octroyé la paternité des fondations ioniennes, peut-être depuis l'époque de l'Empire athénien au V<sup>e</sup> s. av. J.-C.<sup>167</sup>. À Athènes, Pausanias note d'ailleurs dans le sanctuaire de Zeus *Olympios* des statues de « colonies », vraisemblablement d'Ionie, et des portraits d'Hadrien offerts par les « cités colonies » (ἀποίκους πόλεις : I, 18, 6), rappelant par le fait même la place centrale qu'occupait la cité athénienne dans le contexte du *Panhellénion*<sup>168</sup>.

Plusieurs récits de fondation véhiculés à travers la *Périégèse* font aussi état de rapprochements entre des cités du Péloponnèse et d'autres cités ou régions du monde grec. Il convient ici de se demander si, à partir de ce que révèle le texte de Pausanias, ces traditions ont pu être transmises dans le contexte du *Panhellénion*. C'est en Arcadie que l'on trouve quelques traces de ces liens de parenté, même si plusieurs traditions sont rapportées sans que l'on puisse toujours expliquer ce qu'elles pouvaient signifier au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. Par exemple, Pausanias rappelle que les habitants de Trapézonte auraient quitté l'Arcadie au moment du synoecisme de

<sup>165</sup> M. Moggi, « L'exkursus di Pausania sulla Ionia », *Pausanias historien : huit exposés suivis de discussions*, préparés et présidés par J. Bingen, Vandoeuvres-Genève, Fondation Hardt, 1996, p. 79-116 ; Y. Lafond, « Lire Pausanias à l'époque des Antonins », *Éditer, traduire, commenter Pausanias en l'an 2000*, D. Knoepfler et M. Piérart (éd.), Neuchâtel-Genève, Droz-Université de Neuchâtel, 2001, p. 393-398.

<sup>166</sup> En résumé, pour Strabon, les Ioniens étaient d'abord originaires de l'Attique, puis se seraient déplacés vers l'Achaïe pour cause de surpeuplement, pour retourner en Attique après l'arrivée des Doriens. Voir aussi : XIV, 1, 3. À ce sujet : M. B. Sakellariou, *La migration grecque en Ionie*, Athènes, Institut français d'Athènes, 1958, p. 25. L'auteur note d'ailleurs que les traditions entourant la migration grecque en Ionie sont confuses et contradictoires (p. 21).

<sup>167</sup> W. R. Connor, « The Ionian Era of Athenian Civic Identity », *PAPhS*, 137 (2), 1993, p. 194-206.

<sup>168</sup> « Chacune des cités colonies a consacré un portrait de l'empereur Hadrien, et les Athéniens les ont toutes dépassées en consacrant la statue colossale à l'arrière du temple ; cette statue vaut d'être vue » (I, 18, 6). Voir : F. Chamoux, *in* Pausanias, *Livre I*, p. 187.

Mégalopolis pour s'installer dans la région du Pont-Euxin (VIII, 27, 6). La présence d'une Trapézonte de l'Euxin serait peut-être à l'origine de l'association que propose Pausanias, alors que Xénophon présentait la cité du Pont en tant que colonie de Sinope (*Anabase*, IV, 8, 22). Le Périégète rappelle aussi qu'Agapénor, chef des Arcadiens devant Troie, fonda Paphos sur l'île de Chypre de même que le sanctuaire d'Aphrodite à Palaipaphos (VIII, 5, 2). Cette tradition expliquerait peut-être l'existence du dialecte arcado-chypriote, bien que cette hypothèse ne soit pas rapportée par Pausanias. Ce dernier rappelle cependant qu'une descendante d'Agapénor, Laodiké, envoya à Tégée un *péplos* pour Athéna *Aléa* et une inscription (ἐπίγραμμα) sur cette offrande rappelait les origines chypriotes de Laodiké (VIII, 5, 3).

À Mantinée, le rapprochement entre la cité arcadienne et une cité d'Asie Mineure semble beaucoup plus évident et significatif à l'époque du Périégète. Lors de son passage à Mantinée, Pausanias rappelle que les habitants de Bithynion *sont* des Arcadiens de Mantinée (οἱ δὲ Βιθυνεῖς Ἀρκάδες τέ εἰσι καὶ Μαντινεῖς τὰ ἄνωθεν) et qu'Antinoos, le jeune protégé d'Hadrien, était lui aussi originaire de cette cité d'Asie Mineure (VIII, 9, 7). C'est ce qui permettrait d'expliquer la présence à Mantinée d'un culte en l'honneur du jeune homme que les Mantinéens considéraient comme un dieu (ἐνομίσθη δὲ καὶ Ἀντίνοος σφίσις εἶναι θεός : VIII, 9, 7)<sup>169</sup>. Le plus récent temple (ναός) de la cité lui était consacré et Hadrien institua en son honneur des cérémonies à initiation de même que des concours nommés *Antinoeia* (VIII, 9, 7-8). La parenté entre Mantinée et Bithynion est ici postulée, car Pausanias ne rapporte pas un *logos* qui permettrait de rendre compte de la filiation légendaire entre les deux cités. Quoi qu'il en soit, cette parenté et le rapprochement entre Antinoos, Bithynion et Mantinée se manifestaient par une réalité cultuelle bien concrète que l'on pouvait observer à

<sup>169</sup> Pausanias affirme ne pas avoir vu Antinoos de son vivant, le jeune homme serait mort en 122. Il note aussi la présence de statues qui le représentaient dans le gymnase de Mantinée et de peintures qui le montraient en Dionysos. Antinoos était honoré ailleurs qu'à Mantinée et une ville égyptienne portait son nom (Antinooupolis : VIII, 9, 7-8).



l'époque du Périégète à Mantinée, mais aussi du côté de Bithynion où l'on se disait Arcadien d'origine<sup>170</sup>.

On apprend également par Pausanias qu'il existait un lien de parenté entre Tégée en Arcadie et Pergame. Aléos, le fondateur de cette cité d'Asie Mineure que l'on pouvait visiter à l'époque du Périégète, était le père d'Augé. Citant Hécatee de Milet (*FGrHist*, 1, f. 29a), Pausanias affirme qu'Héraclès eut une relation avec Augé de laquelle serait né Télèphe (VIII, 4, 9). Aléos mit sa fille Augé et son fils dans un coffre qui dériva jusque chez Teuthras dans la plaine du Caïque. Teuthras et Augé nouèrent une relation, ce qui expliquerait le fait que les Pergaméniens, peut-on lire au livre I, *prétendent* (ἐθέλω) être des Arcadiens (αὐτοὶ δὲ Ἀρκάδες ἐθέλουσιν εἶναι) et leurs origines remonteraient à ceux qui arrivèrent du côté de l'Asie avec Télèphe (4, 6)<sup>171</sup>. Pausanias rappelle également une autre tradition, celle qui voulait que Pergame ait été fondée par Pergamos, fils d'Andromaque et de Néoptolème, montrant une fois de plus qu'il était soucieux de rappeler les variantes possibles au sujet de l'origine des cités (I, 11, 1-2).

Comme on peut l'observer à partir de ces quelques exemples, certaines traditions légendaires mettaient en relation des cités du Péloponnèse avec d'autres cités et régions du monde grec, d'Asie Mineure ou encore de Chypre. Le thème des parentés légendaires pouvait servir à créer des rapprochements dans le contexte du *Panhellénion* entre des cités du continent et des cités plus éloignées. C'est le cas d'Aizanoi en Phrygie, une cité membre du *Panhellénion* et dont le nom remonterait à Azan fils d'Arkas<sup>172</sup>. Azan serait parti de l'Azanie en Arcadie pour se rendre en Phrygie : d'Azanie « dit-on » (λέγουσιν) « furent envoyés

<sup>170</sup> Sur les cérémonies en l'honneur d'Antinoos à Bythinion : L. Robert, *À travers l'Asie Mineure : poètes et prosateurs, monnaies grecques, voyageurs et géographie*, Paris, de Boccard, 1980, p. 132-134.

<sup>171</sup> Pausanias précise que se trouve à Pergame un « monument » (μνημα) d'Augé : « [...] c'est un tertre de terre entouré d'un soubassement en pierre ; et ce monument a un couronnement en bronze figurant une femme nue » (VIII, 4, 9). Il rappelle aussi que les habitants de Tégée n'étaient pas d'accord avec la version d'Hécatee puisqu'ils disent qu'Augé aurait été violée par Héraclès (VIII, 47, 4).

<sup>172</sup> M. Wörle et A. Robu, « Aizanoi, cité des Hautes Terres d'Asie Mineure occidentale », *La lettre du Collège de France*, 26, 2009, p. 13.

comme colons » (ἀποικισθῆναι) ceux qui habitent en Phrygie près de la grotte Steunos (VIII, 4, 3)<sup>173</sup>.

T. J. Scheer s'est demandé ce qui aurait amené ces cités à revendiquer une filiation arcadienne, alors qu'à la même époque, tous les yeux semblaient tournés vers les grandes et prestigieuses cités d'Athènes, d'Argos ou de Sparte<sup>174</sup>. À lire le texte de Pausanias, on peut comprendre que certaines cités d'Asie Mineure aient voulu s'identifier à l'ancienne Arcadie, dont le passé était marqué par la présence d'autochtones, par la fondation de la première cité du monde connu (Lykosoura) et de la première colonie (Oinotrie). L'Arcadie était également associée au monde romain, comme en témoignent notamment les légendes entourant les origines arcadiennes de Rome (*Énéide*, VIII, 51-56) ou les privilèges accordés par Antonin à la patrie d'Évandrie (Pallantion)<sup>175</sup>.

Mais tous ne semblent pas non plus avoir voulu revendiquer une telle filiation. Pausanias précise que les Crétois refusaient de reconnaître un lien de parenté avec l'Arcadie. À Tégée, il rappelle que les fils de Tégéatès seraient partis fonder sur l'île les cités de Kydonia, de Gortyne et de Katreus. Cependant, les Crétois n'étaient pas d'accord (οὐχ ὁμολογοῦντες) avec cette tradition et affirmaient de leur côté que les éponymes des trois cités remontaient au fils de la fille de Minos et d'Hermès (Kydon), au fils de Minos (Katreus) et au fils de Rhadamanthe (Gortys : VIII, 53, 4). Les Arcadiens semblaient donc vouloir véhiculer pour eux-mêmes des traditions qui permettaient des rapprochements

<sup>173</sup> Une inscription d'Aizanoi rappelle l'existence d'un « prêtre du fondateur », sans que l'on sache s'il s'agit bien d'Azan (Χρησμός ὁ δοθεὶς ὑπὲρ τοῦ μένιν ἱερέα τοῦ κτιστοῦ) : A. Körte, « Kleinasiatische Studien VI », *Athenische Mitteilungen*, 25, 1900, p. 398-401. Contrairement à Pausanias, Hérodien d'Alexandrie fait remonter les origines de la cité au Lydien Aizen, fils de Tantale : M. Wörle et A. Robu, *loc. cit.*, p. 13.

<sup>174</sup> T. J. Scheer, « 'They That Held Arkadia' : Arcadian Foundations Myths as Intentional History in Roman Imperial Times », *Intentional History, Spinning Time in Ancient Greece*, L. Foxhall, H. J. Gehrke et N. Luraghi (éd.), Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2010, p. 275-298.

<sup>175</sup> Comme le note aussi I. Romeo : « [...] it may simply be the case that geographical location of Arcadia within the heart of historical Greece was in and of itself sufficient in the second century to guarantee full Hellenic status to Arcadian colonies in Asia Minor » : *loc. cit.*, p. 29.

avec d'autres cités ou régions du monde grec et se doter du même coup d'une histoire coloniale qui leur faisait peut-être défaut.

À partir des exemples précédents, il est intéressant de constater que l'identification au *génos* hellénique semblait pouvoir se faire non seulement par l'entremise des branches dorienne, ionienne ou éolienne, mais aussi par le biais d'une filiation arcadienne, comme quoi l'appartenance au monde grec s'exprimait aussi à travers des « identités locales ». C'est ce que l'on observe au livre IV de la *Périégèse*, lorsque Pausanias montre la formation et l'affirmation d'une « identité » proprement messénienne, qui reposait notamment sur un mythe d'origine et le récit de fondation de Messène. Incarnée par le personnage de Messéné, cette identité régionale se serait visiblement construite, et ce peut-être seulement à partir de l'époque classique au moment de la fondation de Messène, en opposition au monde spartiate et en référence au souvenir de la résistance de la Messénie contre leurs anciens envahisseurs<sup>176</sup>. D'un côté, Pausanias tente de donner une plus grande visibilité aux traditions de la Messénie ; de l'autre, cette région du Péloponnèse, dont le passé légendaire n'avait pas à l'époque romaine la même notoriété que celui de l'Argolide ou de la Laconie, semble être restée à l'écart des enjeux du *Panhellénion*.

On peut d'ailleurs se demander ce que signifiait être « Messénien » ou « Arcadien » à l'époque de Pausanias, une époque marquée notamment par une politique d'intégration des territoires de l'Empire, comme le laissent entrevoir le contexte du *Panhellénion* et les politiques de l'empereur Hadrien. Cette situation favorisa de la part des cités hellénophones le recours à *différentes stratégies d'affirmation* à l'égard du pouvoir romain, ce qui pouvait se traduire par la valorisation d'« identités locales » comme le laisse croire le témoignage de la *Périégèse*. Plusieurs cas de figure peuvent ainsi être observés, pensons ici à

---

<sup>176</sup> N. Deshours, « La légende et le culte de Messène ou Comment forger l'identité d'une cité », *REG*, 106, 1993, p. 39-60 ; R. Lussier, « Récit fondateur et construction identitaire : Pausanias et la quête de l'« identité messénienne » », *CEA*, 44, 2007, p. 73-87.

l'accession au *Panhellénion* ou encore à la recherche du statut de « cité libre », ce qui tend d'ailleurs à renforcer l'idée d'une diversité de formes d'identification possibles entre les cités du monde grec, mais aussi entre ces mêmes cités et les autorités romaines.

C'est ce que l'on observe, peut-être de façon plus évidente encore, en Asie Mineure à Cibyra (Lycie-Phrygie). Une inscription du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. (IG, XIV, 829) rappelle que cette cité membre du *Panhellénion* parvenait à s'identifier aux Athéniens, aux Lacédémoniens et aux Romains<sup>177</sup>. Cibyra était dite « colonie des Lacédémoniens » (ἀποικὸς Λακεδαιμονίων), « parente des Athéniens » (συγγενὶς Ἀθηναίων) et « amie des Romains » (φιλορωμαῖος)]. Les habitants de Cibyra appartenaient à la « communauté de la Grèce » (τοῦ κοινοῦ τῆς Ἑλλάδος) et leur cité était l'une des plus illustres de l'Asie de par son « origine hellénique » (τὸ γένος Ἑλληνικόν). Un autre exemple concerne cette fois Cyrène où, dans le contexte du *Panhellénion*, l'empereur Hadrien adressa une lettre à cette cité dite « achéenne et entièrement dorienne » (Ἀχαιοὺν καὶ ἀκρεῖβως Δῶρον)<sup>178</sup>. En tant qu'ancienne colonie de Théra, elle-même colonie de Sparte, les habitants de Cyrène pouvaient logiquement réclamer une ascendance à la fois achéenne et dorienne<sup>179</sup>.

Le monde de Pausanias semble donc avoir été marqué par le recours aux parentés légendaires, par différentes stratégies discursives et par la présence de ces « identités mixtes » qui pouvaient, semble-t-il, évoluer et prendre des formes différentes selon les contextes. C'est ce que l'on observe notamment en Asie Mineure à l'époque impériale, comme l'a montré A. Heller, où l'on voit certains notables de cités lyciennes, Tlos, Sidyma et Pinara par exemple, qui réussissaient

<sup>177</sup> Cette inscription a été découverte à Pouzzoles en Italie. Des marchands provenant d'Asie Mineure auraient vraisemblablement dressé une copie de cette inscription à cet endroit : O. Curty, *op. cit.*, p. 204-205.

<sup>178</sup> L'inscription a été publiée par P. M. Fraser : « Hadrian and Cyrene », *JRS*, 40, 1950, p. 77-90. Voir aussi : J. Reynolds, « Hadrian, Antoninus Pius and the Cyrenaican Cities », *JRS*, 68, 1978, p. 111-121.

<sup>179</sup> Le sens du terme ἀκρεῖβως est difficile à saisir dans ce contexte : P. M. Fraser, *loc. cit.*, p. 85.



à concilier une identité indigène anatolienne, une identité grecque et une identité romaine<sup>180</sup>. Dans un tout autre contexte, littéraire cette fois, un passage de l'*Énéide* montre Anchise notant l'ambiguïté de sa race et sa double origine (*adgnouit prolem ambiguam geminosque parentes* : III, 180). Selon Virgile, Dardanos qui était originaire d'Italie (III, 167) partit fonder Troie où régnait Teucer, originaire quant à lui de Crète (III, 104-110). Les Romains durent également composer avec une double origine, à la fois latine et grecque, une origine par définition métissée, comme l'a bien montré F. Dupont dans une parution récente<sup>181</sup>.

Si l'on en revient à Pausanias, on peut se demander ce que pouvait représenter à ses yeux le *Panhellénion*. Comme d'autres l'ont souligné, le Périégète ne mentionne pas une seule fois l'institution fondée par Hadrien<sup>182</sup>. Dans ce cas, l'*argumentum a silentio* conduit à formuler différentes hypothèses, mais qui sont peut-être plus complémentaires qu'elles ne le laissent paraître. Pour D. Musti, la *Périégèse* refléterait bel et bien l'esprit du *Panhellénion*, ce qui rejoint globalement la position d'Y. Lafond<sup>183</sup>. Pour K. W. Arafat, il serait possible de croire que Pausanias s'opposait plutôt à l'archaïsme idéalisé qui émanait de cette institution et son oeuvre s'adressait peut-être aux délégués du

<sup>180</sup> A. Heller, « Généalogies locales et construction des identités collectives en Asie Mineure », *L'Asie Mineure dans l'Antiquité : échanges, populations et territoires*, H. Bru et al. (dir.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, p. 53-65. Voir aussi dans le cas d'Aphrodisias en Carie : B. Yildirim, « Identities and Empire : Local Mythology and the Self-Representation of Aphrodisias », *'Paideia' : The World of the Second Sophistic*, B. E. Borg (éd.), Berlin-New York, de Gruyter, 2004, p. 23-52 ; P. Linant de Bellefonds, « Pictorial Foundation Myths in Roman Asia Minor », *Cultural Identity in the Ancient Mediterranean*, E. S. Gruen (éd.), Los Angeles, Getty Research Institute, 2011, p. 26-46.

<sup>181</sup> F. Dupont, *Rome, la ville sans origine, L'Énéide : un grand récit du métissage ?*, Paris, Gallimard, 2011.

<sup>182</sup> C. Habicht, *Pausanias' Guide to Ancient Greece*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1998 (1985), p. xvi ; C. P. Jones, « Editing and Understanding Pausanias », *JRA*, 16, 2003, p. 673-676 ; V. Pirenne-Delforge, *op. cit.*, p. 158.

<sup>183</sup> D. Musti, in Pausanias, *Livre I*, p. XLVIII-XLIX. « L'unité ancestrale que l'ouvrage de Pausanias recompose, à l'égal de la liberté perdue, a beau relever de l'illusion rétrospective, elle n'en correspond pas moins à un idéal qui appartient à l'imaginaire collectif du temps de Pausanias et auquel le Panhellénion, qu'il constitue ou non aux yeux de Pausanias lui-même l'expression factice de cette unité des Grecs, avait pu apporter sa caution » : Y. Lafond, *loc. cit.*, p. 391.

*Panhellénion*<sup>184</sup>. E. L. Bowie doute, quant à lui, du fait que Pausanias ait manifesté un quelconque enthousiasme à l'égard de l'institution fondée par Hadrien<sup>185</sup>.

Pausanias valorise sans conteste l'histoire et la culture de la Grèce du continent à l'image des auteurs appartenant au courant de la Seconde Sophistique et à une époque où les cités d'Asie Mineure tâchaient de rappeler les liens qui leur permettaient de se rapprocher du continent grec et du même coup, peut-être, de se sentir plus près de Rome. Mais dire que Pausanias souscrivait à l'idéologie du *Panhellénion* ou aux stratégies mises en avant par les cités est un pas que nous n'oserions franchir. L'institution d'Hadrien bénéficiait sans aucun doute du philhellénisme de son fondateur, mais elle ne reposait pas moins sur une politique d'intégration des provinces de l'Empire, tout en faisant probablement la promotion du culte impérial<sup>186</sup> : les archontes du *Panhellénion* étaient peut-être aussi prêtres d'Hadrien *Panhellénios* et le temple de Zeus *Panhellénios* à Athènes aurait pu servir au culte impérial en plus de représenter les cités membres de la ligue<sup>187</sup>.

L'attitude de Pausanias à l'égard d'Hadrien est positive, car il reconnaît les bienfaits de l'empereur, souligne sa piété envers les dieux (τὸ θεῖον τιμῆς ἐπὶ

<sup>184</sup> K. W. Arafat, *Pausanias' Greece, Ancient Artists and Roman Rulers*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1996, p. 15 et 35. Pour W. Hutton : « It is plausible to suggest that one of the things Pausanias was trying to accomplish was to produce a corrective to such overly idealized notions of Hellenism by portraying accurately, and with eyewitness authority, the contemporary (and often parlous) state of the physical symbols of Hellenic tradition » : *Describing Greece, Landscape and Literature in the 'Periegesis' of Pausanias*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 37.

<sup>185</sup> E. L. Bowie, « Past and Present in Pausanias », *Pausanias historien : huit exposés suivis de discussions*, préparés et présidés par J. Bingen, Vandoeuvres-Genève, Fondation Hardt, 1996, p. 224.

<sup>186</sup> « When Hadrian founded the Panhellenion, he transformed this civic pre-occupation, at least indirectly, into a Roman concern, thereby encouraging a contemporary perception of the Greek past and the Roman present as complementary rather than mutually exclusive » : A. J. S. Spawforth et J. S. Walker, « The World of the Panhellenion II. Three Dorian Cities », *JRS*, 76, 1986, p. 104. L'on connaît somme toute très peu le fonctionnement du *Panhellénion* : C. P. Jones, « The Panhellenion », *Chiron*, 26, 1996, p. 43. Voir aussi : A. J. S. Spawforth et J. S. Walker, « The World of the Panhellenion I. Athens and Eleusis », *JRS*, 75, 1985, p. 82-84.

<sup>187</sup> V. Pirenne-Delforge, *op. cit.*, p. 165-166.

πλεῖστον ἐλθόντος) et rappelle qu'il contribua au bonheur de ses sujets (τῶν ἀρχομένων ἐς εὐδαιμονίαν τὰ μέγιστα ἐκάστοις παρασχομένου : I, 5, 5). Le Périégète était-il pour autant un adepte du culte impérial ? Au livre VIII, il mentionne que, de son temps (ἐπ' ἐμοῦ), il n'y avait plus de dieu qui soit né d'un homme, « sinon en paroles et par flatterie envers le pouvoir » (πλὴν ὅσον λόγῳ καὶ κολακείᾳ πρὸς τὸ ὑπερέχον : 2, 5)<sup>188</sup>. À Élis, même si l'on ne peut réellement déceler un jugement de sa part, le Périégète note la présence d'un temple ancien (ναὸς ἀρχαῖος) sans statue dont le toit s'est effondré et qui était réservé aux empereurs romains (VI, 24, 10)<sup>189</sup>. Même s'il garde peut-être ses distances, Pausanias ne semble pas s'opposer au culte impérial et de façon générale, la *Périégèse* ne peut être lue *stricto sensu* comme une forme de « résistance grecque » à l'égard du pouvoir romain<sup>190</sup>.

Les récits de fondation rapportés par Pausanias ne sont donc pas complètement détachés du présent du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., mais la *Périégèse* ne tend pas à dépeindre la réalité des cités grecques à travers le prisme de la récupération sociale ou politique des traditions mythiques ou légendaires. Le Périégète préférerait visiblement se tourner vers le passé des cités en tant que tel, s'intéresser de près aux différentes traditions qui rappelaient leurs origines, voire à leurs variantes, et y repérer quelques monuments correspondants que l'on pouvait voir

<sup>188</sup> « Quelle que soit la sincérité du 'philhellénisme' impérial que recouvre une telle institution, c'était avant tout un instrument de pouvoir, d'affirmation de loyauté envers l'empire et – ce qui était peut-être le plus problématique pour Pausanias – une structure chargée de promouvoir la divinisation d'un humain » : *ibid.*, p. 166.

<sup>189</sup> F. Wojan, « Le culte impérial à Élis : à propos de Pausanias 6. 24. 10 », *Le Péloponnèse d'Épaminondas à Hadrien*, textes réunis par C. Grandjean, Paris, de Boccard, 2008, p. 271-275.

<sup>190</sup> A. Jacquemin, « Pausanias et les empereurs romains », *Ktèma*, 21, 1996, p. 41-42. « [...] Pausanias occupying not a single position on Rome but numerous positions » : W. Hutton, *op. cit.*, p. 47. Comme le note C. P. Jones : « If we turn our attention away from a perceived opposition between Greek and Roman, we may get a truer idea of what being Greek in the Roman Empire actually meant » : « Multiple Identities in the Age of the Second Sophistic », *'Paideia' : The World of the Second Sophistic*, B. E. Borg (éd.), Berlin-New York, de Gruyter, 2004, p. 21.

encore à son époque<sup>191</sup>. Pausanias fait aussi preuve, rappelons-le, d'une « distance relative » par rapport aux traditions qu'il rapporte, voire à ces Grecs qu'il nomme à la troisième personne. À quelques occasions, il semble aussi mettre en garde son lecteur concernant les transformations ou les manipulations possibles de la tradition. Si les notables grecs semblaient pouvoir jouer sur tous les tableaux, nous pouvons dire que ce n'est pas le cas de Pausanias<sup>192</sup>.

Tout au long de l'itinéraire péloponnésien, l'on sent aussi qu'il cultive un intérêt particulier pour les traditions en elles-mêmes, pour ce qu'elles ont à lui offrir, même si elles se présentent, la plupart du temps, sous forme de fragments de récits, même si elles sont bien souvent incomplètes et marquées par le passage du temps. À l'itinéraire de Pausanias se joint une volonté de couvrir « toutes les choses grecques » en ce II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., de remplir un « devoir de mémoire » qui le conduit à rapporter également des traditions concernant plusieurs cités qui étaient abandonnées ou en ruines, des cités pour qui le mythe ou la légende n'avait, d'une certaine façon, plus rien à apporter ni sur le plan social, ni sur le plan politique<sup>193</sup>. À Pisa, on ne pouvait voir ni murs ni constructions et des vignes avaient été plantées à travers le pays où se trouvait autrefois la cité (VI, 22, 1). Pausanias ne rappelle pas moins les origines de cette cité d'Élide, qui remontaient à Pisos, fils de Périérès, un descendant d'Aiolos de Thessalie (VI, 22, 2). Certains monuments remontant à l'époque de la fondation n'étaient pas non plus à l'abri du temps, comme c'est le cas à Élis avec ce tombeau qui était peut-être celui d'Oxylos, le fondateur de la cité, d'après un vieillard interrogé par Pausanias, mais les gens du pays ne se souvenaient visiblement plus à qui appartenait cette sépulture (VI, 24, 9). Il n'en reste pas moins qu'ils continuaient à vivre avec ce monument, sans

<sup>191</sup> C'est ce que note également C. P. Jones à la suite d'Y. Lafond (2001) : C. P. Jones, *loc. cit.*, p. 673.

<sup>192</sup> P. Veyne, « L'identité grecque contre et avec Rome : 'collaboration' et vocation supérieure », *L'Empire gréco-romain*, Paris, Seuil, 2005, p. 166.

<sup>193</sup> S. E. Alcock en dénombre 54 pour le Péloponnèse et 65 dans l'ensemble de la *Périégèse : Graecia Capta, The Landscapes of Roman Greece*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 146. Les récits de fondation du Péloponnèse que l'on a identifiés dans l'œuvre de Pausanias concernent environ une centaine de cités.



songer à le détruire, dans la mesure où il était probablement reconnu comme une trace familière dans la cité.

#### 5.2.4 Lire la *Périégèse*

Pausanias n'est pas le seul auteur de son époque à s'être intéressé de si près au passé de la Grèce. Nous avons évoqué à quelques reprises le fait que la rédaction de la *Périégèse* est contemporaine du courant de la Seconde Sophistique dans lequel s'inscrirait potentiellement la démarche de Pausanias<sup>194</sup>. À la fois horizon littéraire et culturel, le monde de la Seconde Sophistique pourrait servir à mieux cerner la nature du témoignage du Périégète. Rappelons que ce courant est marqué par une attitude délibérément tournée vers le passé de la Grèce, une valorisation de l'atticisme, de la *paideia* classique et des auteurs des V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. Dans ce contexte, il n'est pas surprenant de constater qu'Athènes faisait toujours figure d'« école de la Grèce »<sup>195</sup>. Philostrate de Lemnos, à qui l'on doit l'appellation de « Seconde Sophistique » (*Vies des sophistes*, I, 481), distingue un premier courant qui va de Gorgias à Isocrate, auquel aurait succédé une « Seconde Sophistique » qui remonte au IV<sup>e</sup> s. avec Eschine et qui se prolonge jusqu'à sa propre époque, soit celle des Sévères (193-235).

Pausanias partage avec les écrivains de la Seconde Sophistique un engouement pour le passé de la Grèce<sup>196</sup>, à une époque où le *Panhellénion* fondé

<sup>194</sup> Voir notamment : Y. Lafond, « Lire Pausanias à l'époque des Antonins », *Éditer, traduire, commenter Pausanias en l'an 2000*, D. Knoepfler et M. Piérart (éd.), Neuchâtel-Genève, Droz-Université de Neuchâtel, 2001, p. 387 ; L. Bruit Zaidman, « La notion d'*archaion* dans la *Périégèse* de Pausanias », *Greco et Romains aux prises avec l'histoire, Représentations, récits et idéologie*, G. Lachenaud et D. Longrée (éd.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, p. 21.

<sup>195</sup> Pour un portrait de ces penseurs de la Seconde Sophistique : L. Pernot, « L'art du sophiste à l'époque romaine : entre savoir et pouvoir », *Ars et Ratio, Sciences, art et métiers dans la philosophie hellénistique et romaine*, C. Lévy, B. Besnier et A. Gigandet (éd.), Bruxelles, Latomus, 2003, p. 126-142.

<sup>196</sup> E. L. Bowie, « Greeks and Their Past in the Second Sophistic », *P&P*, 46, 1970, p. 3-41 ; J. I. Porter, « Ideals and Ruins, Pausanias, Longinus, and the Second Sophistic », *Pausanias : Travel and Memory in Roman Greece*, S. E. Alcock, J. F. Cherry et J. Elsner (éd.), Oxford-New York, Oxford University Press, 2001, p. 63-92.

par Hadrien encourageait le développement et la diffusion d'histoires locales dans lesquelles on retrouve diverses références à la fondation des cités qui, à cette époque, ont pu jouer un rôle non négligeable dans le processus de définition et d'affirmation de certaines cités grecques et de leurs élites par rapport au pouvoir romain<sup>197</sup>. L'attention qu'accorde Pausanias à la notion d'*archè* et son penchant pour l'archaïsme s'inscrivent visiblement dans ce contexte tant littéraire qu'historique qui favorisait un retour sur le passé des cités grecques et une valorisation des traditions locales.

La question que l'on peut maintenant se poser consiste à savoir si la démarche de Pausanias peut être rangée du côté de celle des auteurs de la Seconde Sophistique. En d'autres mots, qu'est-ce qui rapproche la *Périégèse* et la distingue de ce courant littéraire, de cet horizon culturel qui traverse le II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. ?<sup>198</sup> L'œuvre de Pausanias offre un « tour d'horizon » de la Grèce : elle présente un parcours de ses cités et régions, couvre du mieux qu'elle peut les différentes périodes de l'histoire depuis le temps des origines et n'oublie pas de rappeler ce qui est « digne de mémoire ». Ainsi, son intérêt pour le monde grec ne se limite pas à la seule région d'Athènes, ni à l'histoire des V<sup>e</sup> et IV<sup>e</sup> s. ou encore au « siècle de Périclès ». Il évoque d'ailleurs au passage la démocratie athénienne au sujet de l'engagement d'un Démosthène qu'il ne semble visiblement pas approuver (I, 8, 3)<sup>199</sup>.

Ce « tour d'horizon » repose sur un ensemble de sources qui ne se limitent pas non plus aux auteurs ou aux grands hommes de l'époque classique. Même s'il accorde une bonne partie du livre I à Athènes et à sa région, Pausanias n'exprime

<sup>197</sup> A. J. S. Spawforth et S. Walker, « The World of the Panhellenion II. Three Dorian Cities », *JRS*, 76, 1986, p. 104.

<sup>198</sup> C'est la question que posent aussi W. Hutton et J. Auberger : W. Hutton, *Describing Greece, Landscape and Literature in the 'Periegesis' of Pausanias*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 47-53 ; J. Auberger, « Pausanias le Périégète et la Seconde Sophistique », *Regards sur la Seconde Sophistique et son époque*, T. Schmidt et P. Fleury (éd.), Toronto, University of Toronto Press, 2011, p. 133-145.

<sup>199</sup> J. Auberger, *loc. cit.*, p. 137. « À mon sens on a raison de dire qu'un homme qui s'est donné sans compter à la politique, et qui a ajouté foi aux sentiments du peuple ne trouve jamais une fin heureuse » (I, 8, 3).

pas, comme certains de ses contemporains, une fascination, une admiration pour l'Athènes classique et ses représentants littéraires, philosophes ou hommes politiques<sup>200</sup>. Par exemple, il semble avoir été beaucoup plus impressionné par les exploits d'un Épaminondas de Thèbes (VIII, 11, 9 ; 52, 4), d'un Philopoïmen de Mégalopolis (VIII, 49, 1-3 ; 52, 6) ou d'un Aratos de Sicyone (II, 8, 9). Par ailleurs, sa description d'Athènes s'inscrit visiblement dans un ensemble plus vaste qui se constitue progressivement au fil de la *Périégèse*, celui du « monde grec » à l'intérieur duquel le Péloponnèse occupe une place centrale comme en témoignent les sept livres qui lui sont consacrés.

Il faut dire aussi que ce portrait des *archaica* de la Grèce ne passe pas par un recours délibéré à l'atticisme, celui des auteurs athéniens de l'époque classique que privilégiaient certains représentants de la Seconde Sophistique. Sans vouloir entrer ici dans le détail de la démonstration, l'on peut néanmoins faire deux remarques à ce sujet. La *koinè* ionienne-attique était la langue parlée à l'époque de Pausanias, une époque marquée par un « retour aux sources » qui, pour certains de ses contemporains, se traduisait par une valorisation de l'atticisme. Mais on ne peut pas dire que Pausanias accorde une attention particulière à la langue attique, contrairement à Aelius Aristide<sup>201</sup>. Le Périégète se montre visiblement curieux à l'égard des particularités dialectales qu'il retrace à l'occasion lors de son passage dans le Péloponnèse qui était, toujours à son époque, caractérisé par la présence du dialecte dorien dont les origines remontaient à l'arrivée des Doriens dans le Péloponnèse qui, d'après la tradition, accompagnaient les Héraclides. Il note que les Messéniens, malgré leur longue période d'exil, n'avaient pas oublié leur langue dorient (τὴν διάλεκτον τὴν Δωρίδα) : « [...] et jusqu'à notre époque,

<sup>200</sup> Rappelons que Pausanias recourt fréquemment au texte homérique tout au long de son ouvrage et beaucoup moins, par exemple, à l'œuvre des tragiques : M. Casevitz, « Les tragiques dans la 'Périégèse' de Pausanias », *Mélanges F. Jouan*, textes réunis par D. Auger et J. Peigney, Nanterre, Presses Universitaires de Paris 10, 2008, p. 703-709.

<sup>201</sup> W. Hutton, *op. cit.*, p. 181-190. « Son style est également peu caractéristique de cet atticisme qui veut retrouver la pureté de la langue attique du V<sup>e</sup> siècle, cette recherche qui est le propre de la Seconde Sophistique » : J. Auberger, *loc. cit.*, p. 142.



ils en ont gardé tout particulièrement la pureté, par rapport aux gens du Péloponnèse » (ἀλλὰ καὶ ἐς ἡμᾶς ἔτι τὸ ἀκριβὲς αὐτῆς Πελοποννησίων μάλιστα ἐφύλασσαν : IV, 27, 11). Pausanias semble aussi affectionner la poésie d'Alcman, même si la langue laconienne (τῶν Λακωνίων ἡ γλῶσσα) était la moins riche en harmonies sonores (III, 15, 2), et rappelle que la poétesse Corinne, originaire de Tanagra, s'adressait à son public en béotien, contrairement à Pindare qui avait recours à la langue dorienne (IX, 22, 3)<sup>202</sup>.

Le genre de la *Périégèse* et son objectif initial qui consiste à couvrir « toutes les choses grecques » auraient visiblement amené son auteur à relativiser, explicitement ou non, certaines coutumes ou traditions comme celle de l'autochtonie des Athéniens. Remontant le plus loin possible dans le temps, Pausanias en vient à identifier des lieux associés aux origines de la civilisation, comme s'il se permettait, à partir des traditions qu'il rapporte, de rompre avec l'idée d'un centre unique, qu'il soit situé à Athènes ou à Delphes, à partir duquel aurait rayonné la civilisation grecque. Par exemple, aux côtés de Prométhée, Phoronée d'Argolide était aussi reconnu comme étant l'inventeur du feu. Du livre II au livre VIII, ce sont les traditions et les monuments du Péloponnèse qui participent à la représentation des *panta ta hellenika*, même si Pausanias rappelle à plusieurs endroits les liens qui unissaient la péninsule à d'autres régions du monde grec<sup>203</sup>.

La *Périégèse* tend à montrer l'importance des traditions locales, des sites et des monuments qui caractérisaient des territoires en dehors de l'Attique et qui méritaient tout autant d'être visités à l'époque des Antonins<sup>204</sup>. Pausanias tentait

<sup>202</sup> Voir aussi : III, 19, 6 ; 26, 9. À ce sujet : M. Casevitz, « Pausanias le périégète et les langues », *Mélanges B. Jacquinod*, textes réunis par J.-L. Breuil (*et al.*), Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006, p. 81-88.

<sup>203</sup> À propos du traitement du passé athénien à l'époque de Pausanias : S. Saïd, « The Rewriting of the Athenian Past : From Isocrates to Aelius Aristides », *Greeks on Greekness, Viewing the Greek Past under the Roman Empire*, D. Konstan and S. Saïd (éd.), Cambridge, The Cambridge Philological Society, 2006, p. 47-60 ; E. Oudot, « Au commencement était Athènes : le 'Panathénaïque' d'Aelius Aristide ou l'histoire abolie », *Ktèma*, 31, 2006, p. 227-238.

<sup>204</sup> M. Pretzler, « Pausanias and Oral Tradition », *CQ*, 55 (1), 2005, p. 238.



peut-être ici de se démarquer, de proposer un « itinéraire », voire un portrait différent de celui de ses prédécesseurs ou de ses contemporains. Il ne choisit pas de décrire un seul groupe de monuments, une seule cité ou région<sup>205</sup> et, en commençant son itinéraire en Attique, il ne se sent visiblement pas obligé de résumer l'histoire athénienne depuis ses origines, comme il se propose de le faire à travers le Péloponnèse, mais rappelle plutôt quelques faits concernant les souverains hellénistiques depuis Ptolémée I<sup>er</sup> d'Égypte et Attale I<sup>er</sup> de Pergame, jusqu'à Pyrrhos d'Épire (I, 6, 1-14, 1)<sup>206</sup>. La *Périégèse* serait à la recherche d'une certaine originalité, s'intéressant notamment à « ce qui n'est pas connu de tout le monde » (οὐκ ἐς ἅπαντας γνώριμα : I, 27, 3). C'est ce qui explique pourquoi, par exemple, il dit qu'il ne souhaite pas écrire sur Thésée, car ses lecteurs connaissaient bien son histoire (εἰδόσι τὰ ἐς αὐτὸν οὐ γράφω : II, 30, 9).

À travers son incursion dans le Péloponnèse, Pausanias accorde une attention particulière aux deux grands récits légendaires que sont le retour des Héraclides et la colonisation ionienne. Chaque région a droit à un récit d'origine, ce que l'on retrouve aussi au livre IX et X lors de sa présentation de la Béotie, de la Phocide et de la Locride occidentale. L'intérêt de Pausanias pour l'histoire régionale est d'ailleurs particulièrement perceptible au livre IV dans lequel le passé mythique de la Messénie, les guerres messéniennes de l'époque archaïque et la libération de la région au IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. méritent, aux yeux du Périégète, de s'inscrire dans le cadre d'un long récit aux frontières du roman<sup>207</sup>. Cette histoire ancienne à propos de laquelle il ne ménage pas les détails offrirait peut-être une

<sup>205</sup> On peut ici penser à Criton de Piérie (*Périégèse de Syracuse*) et à Télèphe de Pergame (*Périégèse de Pergame*) : *FGrHist*, 277 et 505.

<sup>206</sup> Notons qu'Arrien s'est aussi intéressé à l'époque hellénistique et au personnage d'Alexandre le Grand.

<sup>207</sup> J. Auburger, « Pausanias romancier ? Le témoignage du livre IV », *DHA*, 18, 1992, p. 257-280.

sorte de pendant au « mirage spartiate » véhiculé à travers d'autres sources que devaient bien connaître les contemporains de Pausanias<sup>208</sup>.

À la fin de son parcours péloponnésien, en Arcadie, il propose un retour en arrière, il réfléchit au passage sur les traditions mythiques des Grecs et sur le destin des cités. Il rappelle aussi des traditions qui ont pour effet de présenter le territoire de l'Arcadie comme le *lieu de toutes les origines* : celles de la civilisation, de la première cité, de la première colonie, mais aussi celle du monde romain par l'entremise d'Évandre, prédécesseur d'Énée, de Romulus et de Rémus. Ces traditions régionales servent à distinguer les différentes parties du continent entre elles, à montrer l'ancienneté, la richesse et la diversité de la Grèce, plutôt que de vouloir la réduire à quelques dénominateurs communs, à une seule *archaiologia* à laquelle le passé athénien, par exemple, servirait de modèle.

Cette curiosité pour le « local » particularise l'approche de Pausanias qui n'aborde visiblement pas les traditions anciennes au sujet des cités avec les mêmes intentions que certains écrivains contemporains. Discours d'éloge et recherche d'*exempla* n'orientent pas le traitement du passé légendaire que l'on trouve dans la *Périégèse*, contrairement à ce que l'on peut lire chez Aelius Aristide dans son *Éloge d'Athènes (Panathénaïque)*, ses deux *Éloges de Smyrne* ou son *Éloge de Rome*<sup>209</sup>. L'écriture de Pausanias semble peu influencée par la rhétorique qui était pourtant très en vogue au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. et il paraît peu enclin à vouloir convaincre, à plaire ou à provoquer des émotions chez son lecteur<sup>210</sup>.

Les traditions remontant à l'origine des cités et l'action des fondateurs ne mènent pas à la recherche d'*exempla* comme on peut le lire chez Dion de Pruse.

<sup>208</sup> J. Auberger, « Pausanias et les Messéniens : une histoire d'amour ! », *REA*, 94, 1992, p. 197.

<sup>209</sup> À ce sujet : J. Bouffartigue, « La tradition de l'éloge de la cité dans le monde grec », *La fin de la cité antique et le début de la cité médiévale de la fin du III<sup>e</sup> siècle à l'avènement de Charlemagne*, C. Lepelley (dir.), Bari, Edipuglia, 1996, p. 43-58. Pour une comparaison entre Pausanias et Aelius Aristide : S. Goldhill, « What is Local Identity ? The Politics of Cultural Mapping », *Local Knowledge and Microidentities in the Imperial Greek World*, T. Whitmarsh (éd.), Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2010, p. 56 et suiv.

<sup>210</sup> K. W. Arafat, « Treasure, Treasuries and Value in Pausanias », *CQ*, 59 (2), 2009, p. 578.

En s'adressant aux habitants de Tarse en Cilicie (*Discours* 33-34), il rappelle que leur cité revendiquait des origines prestigieuses, car elle se disait parente d'Argos et familière avec les héros Persée, Héraclès et le dieu Apollon (33, 1)<sup>211</sup>. Ces traditions légendaires servent ici le discours de Dion qui, doutant de leur authenticité, choisit de se concentrer davantage sur la décadence des mœurs des Tarsiens. Tout comme dans son discours adressé aux Alexandrins (*Discours* 32), le rhéteur rappelle des traditions mythiques ou légendaires dans le but de souligner les grandes vertus morales qui étaient propres à l'hellénisme<sup>212</sup>.

Ni rhétorique de l'éloge de la cité, ni recherche d'*exempla*, les références aux origines des cités que rappelle Pausanias renvoient d'abord et avant tout aux exigences d'une *Périégèse*, d'une *sungraphè* qui proposait de rapporter ce qui se disait au sujet des cités, de s'adresser à un public intéressé par la culture grecque de façon générale, à ces *pepaideumenoi* ou « ceux qui ont acquis la *paideia* »<sup>213</sup>. Même si on ignore tout de la réception du texte de Pausanias durant l'Antiquité, il est néanmoins possible de faire l'hypothèse que la *Périégèse* s'adressait sensiblement au même public qu'à celui des auteurs de la Seconde Sophistique<sup>214</sup>. On trouve chez Pausanias, mais aussi chez Athénée (*Deipnosophistes*) et Élien (*Histoire Variée*), un goût pour la recherche, l'érudition, la description et il est tentant de rapprocher les descriptions de Philostrate (*La galerie de tableaux*) de celles que présente Pausanias, que l'on pense au coffre de Cypsélos à Olympie (V, 17, 5-19, 10) ou aux peintures de Polygnote dans la Lesché de Cnide à Delphes (X, 25, 1-31, 12). Ces passages rappellent la notion d'*ekphrasis*, ces

<sup>211</sup> C. Bost Pouderon, *Dion Chrysostome, Trois discours aux villes* (Orr. 33-35), Salerno, Helios, 2006, p. 41-55.

<sup>212</sup> A. Gangloff, « Les mythes dans les principaux discours aux villes de Dion Chrysostome : une approche de la notion d'hellénisme », *REG*, 114, 2001, p. 456-477. Voir aussi : *id.*, « Les héros et les penseurs grecs des deux premiers siècles après J.-C. : mythologie et éducation », *Pallas*, 78, 2008, p. 153-168.

<sup>213</sup> La définition est de R. Preston : « Roman Questions, Greek Answers : Plutarch and the Construction of Identity », *Being Greek under Rome, Cultural Identity, The Second Sophistic and the Development of Empire*, S. Goldhill (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 90.

<sup>214</sup> M. Pretzler, *loc. cit.*, p. 236.

longues descriptions qui, intégrées au discours, permettent de montrer, de faire voir au lecteur le contenu d'une œuvre d'art par exemple. Contrairement à Philostrate, Pausanias ne met pas l'accent sur l'effet que procure l'œuvre sur celui qui la regarde<sup>215</sup>.

Les comparaisons entre le texte de la *Périégèse* et ces quelques éléments associés au courant de la Seconde Sophistique permettent de voir que la démarche de Pausanias n'est pas étrangère à son temps, même si sur plusieurs points elle n'en demeure pas moins singulière. À son approche périégétique, à son goût pour la description et les observations sur le terrain, se joint un intérêt marqué pour l'histoire ancienne des cités, pour les « récits des Grecs » qui l'amène à devoir manier un ensemble de traditions locales, de référents culturels qui participent, comme bien d'autres éléments, à la construction d'une certaine image de la Grèce. En accordant une attention particulière au thème des origines des peuples et des cités, Pausanias est amené à rapporter des traditions qui se trouvaient à la frontière du mythe et de l'histoire, comme chez Diodore qui reconnaissait la difficulté de cerner les époques qui précédaient la guerre de Troie (I, 5, 1), mais qui offrait néanmoins à son lecteur un portrait de l'histoire ancienne du monde connu<sup>216</sup>.

Ce choix tranche bien entendu avec l'approche plus rationnelle de Thucydide qui synthétise une *archaiologia* au début de son histoire contemporaine qu'est la *Guerre du Péloponnèse*. L'historien Polybe, lui aussi plus intéressé par les événements récents, refuse de porter son attention sur les généalogies (γενεαλογίαι), les récits de fondation (κτίσεις) et les traditions légendaires (μῦθοι) qui étaient véhiculés au sujet des cités (*Histoire*, IX, 1, 3-4 ; 2,

---

<sup>215</sup> S. Dubel, « *Ekphrasis* et *enargeia* : la description antique comme parcours », *Dire l'évidence : philosophie et rhétorique antiques*, C. Lévy et L. Pernot (dir.), Paris, L'Harmattan, 1997, p. 249-264. « Pausanias' extensive descriptions do not exhaust the possibilities of ancient *ekphrasis* [...] he rarely pays attention to the impact of an art work on the viewer » : M. Pretzler, *Pausanias : Travel Writing in Ancient Greece*, London, Duckworth, 2007, p. 112. Voir par exemple le cas du Scamandre chez Philostrate : « En voyant le feu vivre dans l'eau, ton esprit n'aura été occupé que de ce spectacle merveilleux : cherchons ce que cela peut signifier » (*La galerie de tableaux*, I, 1, 1, trad. A. Bougot).

<sup>216</sup> Voir aussi : Diodore, IV, 1, 2.



1-7). En s'aventurant sur ce terrain, les auteurs anciens rencontraient forcément quelques difficultés, mais Pausanias n'y renonce pas pour autant. Il se passe d'une chronologie qui lui permettrait de situer ce qu'il considère comme étant « ancien » et la plupart des récits d'origines remontent à une époque lointaine où le mythe, la légende et l'histoire semblent se confondre<sup>217</sup>.

Même si la figure du « pèlerin » est sans doute trop forte pour décrire le parcours du Périégète à travers les cités, on ne peut ignorer la dimension religieuse de sa démarche, son intérêt pour les croyances, les cultes et les édifices à caractère religieux, les tombeaux de fondateurs, les statues cultuelles ou les temples de divinités tutélaires<sup>218</sup>. Ces traditions et ces descriptions de monuments devaient aussi répondre à l'engouement pour le tourisme culturel que l'on connaissait dans le monde grec sous l'Empire romain<sup>219</sup>. Aux cités de la Grèce continentale, aux sanctuaires, se greffe un ensemble de traditions et de croyances qui, tout au long de la *Périégèse*, en viennent à représenter un véritable travail sur la « mémoire des cités ». Pausanias se présente comme un médiateur qui, rapportant la parole des autres, se fait parfois plus distant, voire plus critique et il propose à son lecteur un « tour d'horizon », un bilan de ce qui lui apparaît comme étant « digne de mémoire ». Encore une fois singulier, le témoignage de Pausanias

<sup>217</sup> V. Pirenne-Delforge, « 'Beau comme l'antique ?' Pausanias et les traces d'une piété ancestrale », *Ktèma*, 31, 2006, p. 222. H. Sidebottom distingue une période *pre-heroic*, *heroic* et *post-heroic* : « Pausanias : Past, Present, and Closure », *CQ*, 52, 2, 2002, p. 494.

<sup>218</sup> L'image d'un Pausanias « pèlerin » a été proposée par J. Elsner : « A religious tourist visiting sacred sites is *not* simply a tourist : he or she is also a pilgrim [...] Like Pausanias in Greece, the Christian traveller to the Holy Land attempted to evoke a sense of identity through place and through the myths which gave places their meaning in his culture » : « Pausanias : A Greek Pilgrim in the Roman World », *P&P*, 135, 1992, p. 8 et 29. L'image d'un Pausanias pèlerin a soulevé plusieurs critiques et certains chercheurs se sont refusés à lire dans la *Périégèse* une expérience religieuse comparable à celle des pèlerins chrétiens. Voir notamment : K. W. Arafat, *Pausanias' Greece, Ancient Artists and Roman Rulers*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1996, p. 10-11 ; S. C. R. Swain, *Hellenism and Empire : Language, Classicism, and Power in the Greek World, AD 50-250*, Oxford, Clarendon Press, 1996, p. 342, n. 50. J. Elsner a d'ailleurs dû s'expliquer dans la réédition de son article en 2004 : *Studies in Ancient Greek and Roman Society*, R. Osborne (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, p. 260-282 (voir : *Postscript 2003*, p. 282-285).

<sup>219</sup> J. A. Stumpf, *Tourism in Roman Greece*, thèse de doctorat, Columbia, University of Missouri, 2003 ; D. J. Stark, *Religious Tourism in Roman Greece*, mémoire de maîtrise, Waterloo, Wilfrid Laurier University, 2009.

emprunte ponctuellement au travail du mythographe, se rapprochant parfois et peut-être malgré lui de « ceux qui veulent trouver des généalogies pour tout » (οἱ μὲν δὴ γενεαλογεῖν τὰ πάντα ἐθέλοντες : X, 6, 5, trad. pers.). Il joue aussi à l'occasion le rôle du critique, mais sans jamais oublier de reprendre son récit là où il l'avait laissé et de poursuivre sa route à travers les cités.

### 5.3 Conclusion

Les récits de fondation de la *Périégèse* permettent de dresser un portrait de l'histoire ancienne du Péloponnèse et soulèvent le rapport complexe que ce texte entretient avec le présent des cités. La première section de ce chapitre s'est intéressée au type de vocabulaire utilisé par Pausanias, un vocabulaire visiblement englobant qui lui permet de remonter au temps de l'origine et de mettre en scène l'origine des peuples et la naissance des cités. Les notions d'*archè*, d'*archaios* et les termes associés aux fondations lui servent aussi à rapprocher le temps des origines du « présent de la visite ». Parallèlement à ce *continuum* temporel, le Périégète propose un survol des séquences qui marquèrent le passé des cités depuis les temps primordiaux, ceux de l'« île de Pélops », jusqu'à l'époque de l'Achaïe romaine et des colonies de Corinthe et de Patras. Cette diversité de contextes s'inscrit toutefois à l'intérieur d'un cadre référentiel partagé qui est propre à la représentation des origines des peuples et des cités que l'on observe dans le monde grec que dépeint Pausanias.

Nous avons vu, dans un deuxième temps, comment les références aux origines en viennent à définir le Péloponnèse, une région marquée par une diversité de traditions se rapportant aux origines, Pausanias étant peu intéressé à rassembler les nombreuses composantes des récits en une même *archaiologia*. À partir de ces éléments, il convenait aussi de se pencher de plus près sur le problème du rapport que ces traditions ont pu entretenir avec le présent des cités. Aussi anciennes soient-elles, les fondations et leur souvenir s'inscrivaient bel et bien dans le paysage culturel de la Grèce à l'époque de Pausanias puisque, tout au

long de sa *Périégèse*, il relie à plusieurs occasions traditions et descriptions de monuments au « présent de la visite ».

Ce travail sur la mémoire des origines ne peut cependant pas être interprété comme un effort visant à décrire le monde tel qu'il était à l'époque du Périégète. Le texte de Pausanias permet d'ouvrir sur un ensemble de problèmes qui concernent l'histoire des cités grecques à l'époque romaine, la représentation qu'elles se donnaient d'elles-mêmes, tout comme la question de la définition et de l'affirmation de l'« identité grecque ». Comme le fait remarquer T. Whitmarsh, les auteurs du II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> s. ap. J.-C. ne tendent pas à uniformiser la définition de cette « identité grecque », tel qu'on a pu le constater à travers notre propre lecture de la *Périégèse*<sup>220</sup>. Les récits de fondation sont davantage le fruit d'un travail avec et sur la tradition que le reflet de préoccupations ou d'enjeux contemporains, même si le Périégète était visiblement conscient des récupérations possibles des récits se rapportant à l'origine des cités.

Le travail sur la « mémoire des origines » qui s'opère à travers la *Périégèse* et l'inscription géographique des traditions mythiques ou légendaires dans le « présent de la visite » permettent de soulever, grâce au témoignage des inscriptions et de quelques sources numismatiques, un certain nombre de questions entourant la place qu'occupaient les traditions relatives aux origines des cités dans le monde de Pausanias. Les traditions légendaires ont pu être réactualisées, à différentes époques de l'histoire, à travers des enjeux relevant du territoire, de la généalogie ou de la parenté et certaines de ces récupérations ont pu être situées dans le contexte du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., notamment dans le cadre du *Panhellénion*. Compte tenu de ces éléments, il semble que le Périégète se soit

---

<sup>220</sup> [...] Greek literary culture in the second and third centuries CE defines itself in terms of such tricky, hyper-sophisticated, meta-linguistic forms. If we are in search of Greek 'identity', we cannot expect these authors to tell it 'straight': in this highly self-conscious thought-world, even the occasional *cri de cœur* is automatically overdetermined, apostrophized, ironized. Indeed, in many cases, 'Greekness' consists precisely *not* in revealing one's inner intentions, but rather in demonstrating an impressive facility with the manipulation, innovation, and combination of personae, both 'literary' and 'cultural' » : T. Whitmarsh, *Greek Literature and the Roman Empire, The Politics of Imitation*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2001, p. 33.

permis de faire son propre travail de « recherche » et de « composition », sans se prêter à la rhétorique des cités ou à celle de leurs élites.

Dans la *Périégèse*, les références au passé légendaire entretiennent un rapport relativement distant avec le présent des cités visitées, comme si le recours à la tradition permettait de sortir le Périégète de sa propre réalité, donnant naissance à un parcours de la Grèce du continent, à la construction d'un itinéraire à la fois géographique et culturel, et à une approche délibérément tournée vers le passé des cités. Il ne faut pas non plus oublier qu'il met parfois en garde son lecteur contre d'éventuels raccourcis, comme il le fait par exemple au sujet de l'histoire ancienne de Mégare où l'on présentait à tort Thésée comme s'il était de la même génération que Timalcos et comme descendant de Pélopes (I, 41, 5). Pausanias n'accepte pas tout ce qu'il a entendu dire et il semble réticent par rapport à certaines tendances, par exemple celle qui consistait à se doter d'un fondateur fils de dieu, comme dans le cas d'Augias dont on disait qu'il était fils d'Hélios (V, 1, 9). Au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., plusieurs traditions étaient véhiculées par des cités qui, tout en se rattachant au continent grec, désiraient du même coup ennoblir leurs origines et, dans bien des cas, se rapprocher aussi de Rome. Dans ce contexte, M. Piérart y voit ce qu'il appelle le « syndrome du *Panhellénion* »<sup>221</sup>, ce qui n'est pas sans rappeler le passage de Tacite qui dans ses *Annales* (III, 60-63), rapporte qu'avant l'époque des Antonins, sous Tibère, des délégués de cités grecques d'Asie Mineure présentèrent devant le Sénat de Rome d'anciennes et obscures traditions les concernant (*obscuris ob uetustatem initiis niti* : III, 63, 2).

Ce dernier chapitre permet aussi de voir en quoi Pausanias se rapproche et se distingue des représentants du courant de la Seconde Sophistique avec qui il partageait des intérêts communs, un regard tourné vers le passé de la Grèce, et un

<sup>221</sup> « À mon avis, la critique de Pausanias relève de ce qu'on pourrait appeler le *syndrome du Panhellénion* ! Lorsque les Grecs se mettent à invoquer des mythes ou des légendes devant le Sénat romain, les assemblées ou les tribunaux, pour faire valoir leurs droits, il fallait trancher entre des traditions concurrentes » : M. Piérart, « Les honneurs de Persée et d'Héraclès », *Héraclès d'une rive à l'autre de la Méditerranée : bilan et perspectives*, C. Bonnet et C. Jourdain-Annequin (éd.), Bruxelles-Rome, Institut historique belge de Rome, 1992, p. 231.



goût pour la recherche et l'érudition. Mais l'écrivain voyageur tenait probablement à se distinguer et souhaitait avant tout présenter à son lecteur des traditions et des monuments qui devaient, à ses yeux, être rapportés, décrits ou commentés<sup>222</sup>. Dans ce contexte, le problème des « origines », élément central dans la démarche de Pausanias, et qui trouve certains échos sur le plan historique et littéraire, participe pleinement à la construction d'un portrait singulier de l'histoire ancienne des cités et des régions visitées, suivant les objectifs de son auteur et les particularités d'une périégèse.

---

<sup>222</sup> « C'est un peu comme si Pausanias était conscient de ce mouvement transversal qu'on appelle la Seconde Sophistique, qu'il l'observait, l'utilisait au besoin, mais sans s'y rallier vraiment, sans le rejoindre » : J. Auberger, « Pausanias le Périégète et la Seconde Sophistique », *Regards sur la Seconde Sophistique et son époque*, T. Schmidt et P. Fleury (éd.), Toronto, University of Toronto Press, 2011, p. 143. K. W. Arafat est du même avis : « Treasure, Treasures and Value in Pausanias », *CQ*, 59 (2), 2009, p. 578. « Pausanias' research in Greece was perhaps eccentric in its thoroughness and attention to detail, but much of the material presented in the *Periegesis* responds to the educated peer competition that must have been part of Pausanias' life » : M. Pretzler, « Pausanias and Oral Tradition », *CQ*, 55 (1), 2005, p. 237.

## CONCLUSION GÉNÉRALE

En 1731, dans la préface à sa traduction française de Pausanias, l'abbé N. Gédoyen notait l'importance des renvois à l'origine des peuples et des cités à travers la *Périégèse*, tout comme le fera Fustel de Coulanges dans *La Cité antique* (1864). Ces traditions, de même que les descriptions de monuments qui s'y rattachent, n'ont pourtant jamais fait l'objet d'une présentation et d'une analyse détaillées. Au début de notre parcours, les récits de la *Périégèse*, particulièrement ceux se rapportant au Péloponnèse, se montraient, à nos yeux, comme un vrai terrain d'enquête. Les références à la naissance des cités du monde grec vont bien au-delà d'une simple compilation de données bigarrées, elles permettent d'ouvrir une réflexion sur la représentation des origines dans le monde grec ainsi que sur le texte de Pausanias lui-même. L'approche ici privilégiée a permis de faire ressortir trois principaux axes d'analyse : 1) le travail de composition, visible quand on isole les passages et qu'on les compare, découlant de la représentation des origines des peuples et des cités, 2) la construction d'un portrait, très coloré et essentiel pour la Grèce, de l'histoire ancienne du Péloponnèse, 3) le rapport complexe que les traditions et descriptions de la *Périégèse* entretiennent avec le présent des cités.

D'entrée de jeu, il convenait de préciser les particularités de la démarche de Pausanias, de situer la problématique de cette thèse à partir d'un certain nombre d'études portant sur le texte de la *Périégèse* et sur la question des origines dans le monde grec. En tenant compte de l'attitude de cet auteur à l'égard de ce qui relevait du « mythe », il a été possible de mieux saisir comment Pausanias appréhende ces *logoi*, ces « traditions », « récits » ou « discours » qui rappellent les origines des cités. Il convenait ensuite de suivre l'itinéraire du Périégète en portant une attention particulière sur les références au passé lointain des régions et des cités du Péloponnèse. Son itinéraire à travers la péninsule suit un fil conducteur qui le mène d'abord en Corinthie (livre II) et ultimement au centre de la péninsule en Arcadie

(livre VIII), mais l'on constate aussi que le récit qu'il en fait est composé de matériaux divers, s'intéressant à plusieurs autres parties du monde grec et combinant à la fois narration et description, faisant du Péloponnèse le centre de forces convergentes et divergentes qui irradiant à travers le monde méditerranéen.

Les récits de fondation ont pu ainsi être présentés en suivant ce « procédé d'exposition » propre à Pausanias et en tenant compte de son cheminement littéraire et personnel, qui permet de préciser le contexte dans lequel s'inscrit sa démarche d'écrivain voyageur. À partir du livre II et de son entrée en Corinthie, Pausanias choisit le modèle qui sera le sien pour la suite de sa *Périégèse* et qui consiste à ouvrir son récit en évoquant les origines du territoire et de ses habitants. Les noms et les toponymes sont à la base de l'architecture narrative des récits de fondation qui se construisent, essentiellement, autour du territoire de la cité et de l'action d'un fondateur héroïque. La naissance d'une cité est également associée aux premières généalogies qui permettent d'inscrire dans la durée cet événement fondateur et de mieux structurer le temps des origines. Les fondations de cités sont bien souvent évoquées au fil de l'itinéraire de Pausanias et au hasard des récits glanés sur place, donnant l'impression au lecteur que la recherche de l'*archè* ou des *archaica* peut resurgir et se poursuivre à chacun des arrêts d'un voyageur dans son parcours à travers les cités.

Contrairement au modèle de la fondation de Rome, bien connu et véhiculé à l'époque du Périégète, celui des cités grecques et de leurs colonies invite à penser les origines sous l'angle de la pluralité et de la diversité. Chacune des régions et cités de la Grèce pouvait revendiquer son propre récit fondateur, son propre récit étiologique, qui rendait compte de sa présence très ancienne dans un lieu donné, de l'établissement des premiers souverains, en plus de cartographier son espace en associant des éléments de son paysage et certains de ses monuments à l'histoire de personnages le plus souvent légendaires. En procédant à l'« autopsie » de ces récits, il a été possible de mieux saisir le portrait de l'histoire ancienne du Péloponnèse qui se dessine progressivement d'un livre à l'autre de la *Périégèse* et, par le fait même, de

suivre la démarche qui est celle de Pausanias. À la fois auteur et narrateur de son propre récit, comme le rappelle J. Akujärvi<sup>1</sup>, il accorde une attention particulière au travail sur le nom et sur les généalogies, sur la vraisemblance des traditions, sur leurs concordances et sur les liens qui permettent de rapprocher certains *logoi* à des monuments que l'on pouvait voir encore à son époque. La recherche des *archaica* invite le voyageur à rappeler des dénominations anciennes abandonnées à son époque, des toponymes et des traditions locales, ou encore à citer le texte d'Homère, le *Catalogue des vaisseaux* en particulier, une habitude qui rappelle comment, à l'époque impériale, la géographie pouvait se nourrir, non seulement de l'histoire, mais aussi de la poésie et du « mythe »<sup>2</sup>.

Les traditions légendaires rapportées par le Périégète, reliées à l'expérience du voyage, ne mènent pas à la constitution d'une vulgate, d'un résumé de la « mythologie grecque ». Pausanias compose et intervient par touches successives sur le matériau de son propre récit : il sent parfois le besoin de trancher, de donner ses préférences ; à d'autres moments, au contraire, il tente de réconcilier des opinions diverses ou encore, dans certains cas, présente des traditions parallèles sans les discuter, donne simplement la parole aux traditions et à ces nombreux « on-dit ». Parfois aussi, il propose une explication étymologique ou, le plus souvent, renvoie à l'existence d'éponymes mythiques ou légendaires, l'important étant non pas de rapporter une quelconque vérité ou d'unifier le récit, mais bien de fournir une explication à son lecteur en lui présentant ce qui à ses yeux est le plus important, respectant généralement les traditions des différentes régions qu'il traverse.

Pausanias se permet donc à l'occasion de prendre position, même s'il ne semble pas véritablement vouloir jouer le rôle de critique. Il se présente avant tout comme un médiateur qui procède à une sélection personnelle parmi un ensemble de

---

<sup>1</sup> J. Akujärvi, « One and 'I' in the Frame Narrative : Authorial Voice, Travelling Persona and Addressee in Pausanias' *Periegesis* », *CQ*, 62 (1), 2012, p. 327-358.

<sup>2</sup> À ce sujet, la périégèse de Denys d'Alexandrie (II<sup>e</sup> s. ap. J.-C.) est particulièrement éloquente : C. Jacob, *La description de la terre habitée de Denys d'Alexandrie ou la leçon de géographie*, Paris, Albin Michel, 1990.



traditions, de sites ou de monuments. Héritier d'une longue chaîne de transmission qui trouve en quelque sorte son point d'aboutissement au II<sup>e</sup> s. de notre ère et dont il manque parfois quelques maillons, Pausanias organise et choisit une méthode de présentation qui ne manque pas de cohérence<sup>3</sup>. La *Périégèse* se rapproche en ce sens de l'*Histoire Variée* d'Élien ou des *Deipnosophistes* d'Athénée, qui malgré leur caractère composite, construisent à leur manière un récit singulier marqué par un goût pour l'érudition et les histoires méconnues, véhiculant certains thèmes de prédilection qui proposaient, sous l'Empire romain, de remonter aux sources du monde grec<sup>4</sup>.

Le genre périégétique qu'adopte Pausanias et sa démarche inspirée de celle d'Hérodote imposaient cependant ses propres règles. L'écrivain voyageur propose un itinéraire concret à travers les cités, rapportant ce qu'il a vu, ce qu'il a entendu dire ou ce qu'il a lu au sujet des régions visitées. Les traditions relatives à la fondation des cités ne peuvent donc avoir été collectées sans une certaine logique, sans répondre à certains objectifs et sont visiblement le résultat d'une « composition écrite » (*sungraphè*), d'une « recherche » (ἐϋρισκον : VII, 17, 5), à l'image des autres thèmes couverts par la *Périégèse*. Bien que dispersées parmi l'ensemble de ses livres, ne proposant pas de véritable solution chronologique, les références aux origines des cités chez Pausanias n'en conservent pas moins une structure et une unité d'ensemble, s'inscrivant dans le cadre d'un « réseau complexe » de référents culturels ou littéraires qui demandent parfois un défrichage laborieux à son lecteur. En se penchant de plus près sur les traditions rapportées par Pausanias, il est possible de mettre en évidence des éléments récurrents et structurants qui sont propres à la

<sup>3</sup> Nous suivons ici O. Gengler : « [...] <Pausanias> n'est pas servilement contraint par son sujet à livrer des éléments comme ils se présentent, mais il sélectionne, il met en œuvre, il organise » : « Héraclès, Tyndare et Hippocoön dans la description de Sparte par Pausanias : mise en espace d'une tradition mythique », *Kernos*, 18, 2005, p. 316.

<sup>4</sup> B. P. Reardon, *Courants littéraires grecs des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles après J.-C.*, Paris, Les Belles Lettres, 1971, p. 219-224. Dans leur traduction de l'*Histoire Variée* d'Élien, A. Lukinovich et A.-F. Morand font la remarque suivante : « L'*Histoire Variée* se veut en effet plus qu'un ramassis d'information, une compilation érudite ou un recueil d'exemples à l'usage des orateurs. Elle représente une tentative dans un genre littéraire éclectique mais original [...] » : Élien, *Histoire Variée*, Paris, Les Belles Lettres, « Collection La roue à livres », 1991, p. XXIV.

représentation des origines que l'on observe dans le monde grec, des éléments qui relèvent soit du monde du héros, du dieu, de l'animal ou de certaines formes de prodiges. Ce cadre référentiel partagé s'adressait visiblement à un public cultivé, formé à la *paideia*, au fait de l'histoire, de la littérature et de la « mythologie grecque ».

Le genre périégétique permet également d'ancrer les traditions dans le « présent de la visite » et, dans ce cas-ci, de suggérer un *continuum* entre le temps des origines et l'époque de Pausanias. Des cités anciennes aux cités plus récentes, on retrouve un modèle de fondation *ex nihilo* ou des synoecismes que le Périégète décrit en utilisant un vocabulaire visiblement englobant, centré autour de la notion de « cité » (*polis*) et de l'action qui consiste à « fonder une cité » (κτίζω, οἰκίζω). Le personnage du « fondateur » (οἰκιστής) de même que la figure du « héros » traversent les différentes époques couvertes par la *Périégèse*, supposant le fait que la fondation des cités pouvait être perçue comme un phénomène de longue durée concernant l'ensemble des périodes de l'histoire du monde grec et que certains monuments pouvaient, encore à l'époque de Pausanias, en rappeler la mémoire.

Ces traditions nous auront permis de dresser, petit à petit, un portrait des « antiquités » de la Grèce et du Péloponnèse, un portrait qui se prolongera aux livres IX et X, en Béotie, en Phocide et en Locride occidentale. Ces récits de fondation ne sont pas dénués de « conscience historique » : ils permettent de remonter aux origines de « l'île de Pélops » et de suivre un certain nombre de séquences qui mènent à l'Achaïe romaine. Le récit du Périégète conduit son lecteur de l'époque mythique et légendaire des fondations anciennes, des premières migrations et des colonisations jusqu'à une époque plus récente, celle des fondations du monde classique (Messène et Mégalopolis) et des colonies romaines (Corinthe et Patras). Pausanias insiste également sur deux grands récits légendaires : le retour des Héraclides et la colonisation ionienne, le premier étant relié à la migration des Doriens dans le Péloponnèse et le deuxième permettant de quitter momentanément cette région et

d'élargir du même coup le portrait de l'histoire ancienne des cités en rapprochant l'Ionie du continent grec.

Présenté sous forme de séquences, ce portrait véhicule deux modes de représentation des origines que l'on observe dans le monde grec comme dans le monde romain, soit l'origine autochtone et l'origine étrangère ou allogène<sup>5</sup>. Les traditions péloponnésienes rapportent la présence d'autochtones et la venue de héros « étrangers » déjà assimilés au monde grec. Pensons ici à Pélops (Asie Mineure), dont la présence marqua durablement le Péloponnèse qui allait prendre son nom, et à Danaos (Égypte) que l'on associe aux origines d'Argos. Pausanias rappelle également que plusieurs Grecs sont partis de ce même Péloponnèse pour aller fonder des cités ou des colonies en Méditerranée. En outre, lieu de passage par excellence, cette région permet aussi de faire le pont avec le monde romain, comme le veut la tradition qui rappelle le départ d'Évandre depuis l'Arcadie et la présence d'Énée sur la terre de ses anciens ennemis après la chute de Troie. À une époque plus récente, on constate également le déplacement des Messéniens qui quittèrent leur patrie d'origine pour y revenir inchangés puisque, d'après le Périégète, ils n'auraient pas perdu leur culture, leurs mœurs et leur langue dorienne qui seraient caractéristiques du Péloponnèse. Ce dernier se définit donc comme un lieu de convergences, à la fois terre d'origines, de passages et d'aboutissement.

Le lecteur de Pausanias est amené à envisager le thème de la naissance des cités à travers des époques et des contextes bien différents, se rapportant à plus d'une centaine de *poleis* à travers le Péloponnèse et en Ionie. Le monde grec est caractérisé par la présence de régions et de cités distinctes les unes des autres et dont les traditions étendent leurs ramifications à l'ensemble de la Méditerranée. Contrairement à Rome où l'on observe la présence d'un centre originel qui se serait progressivement étendu à l'ensemble des territoires de l'Empire, les fondations

---

<sup>5</sup> J. Kolendo, « Origines antiques des débats modernes sur l'autochtonie », *Histoire, espaces et marges de l'Antiquité : hommages à Monique Clavel Lévêque*, tome 4, M. Garrido-Hory et A. Gonzalès (éd.), Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2005, p. 27.

grecques renvoient davantage à une forme d'« essaimage » à partir de plusieurs centres de diffusion<sup>6</sup>. Tous ces éléments répondraient en partie à l'objectif de Pausanias qui consistait à parcourir et à décrire « toutes les choses grecques » sans chercher à reconstituer une seule et même *archaiologia* de la Grèce.

C'est peut-être aussi ce qui permet d'expliquer que la « mémoire des origines » ne conduit pas à la définition d'une « identité grecque » dans la *Périégèse*. Les récits de fondation révèlent certes des rapprochements ou des parentés, mais ils mettent aussi en évidence les différences entre les cités et régions à l'intérieur même du monde grec. Le texte de Pausanias permet de situer cette problématique dans le contexte romain où le fait d'être Grec renvoyait visiblement à la présence d'une « communauté » aux multiples facettes interreliées. C'est ce que laisse voir l'exemple de Cibyra (Lycie-Phrygie), une cité éloignée du continent grec qui se disait à la fois « colonie des Lacédémoniens » (ἀποικὸς Λακεδαιμονίων), « parente des Athéniens » (συγγενὶς Ἀθηναίων), « amie des Romains » (φιλορωμαῖος) et appartenant à la « communauté de la Grèce » (τοῦ κοινοῦ τῆς Ἑλλάδος : IG, XIV, 829). Cette stratégie discursive était particulièrement significative au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. dans le contexte du *Panhellénion* et révèle, semble-t-il, tant la présence d'un sentiment d'appartenance au monde grec que l'importance de la valeur accordée aux traditions et aux « identités locales »<sup>7</sup>.

La dernière partie de la thèse consistait à réfléchir sur le rapport que les traditions ou descriptions de la *Périégèse* ont pu entretenir avec le présent des cités et avec certains enjeux contemporains que l'on associe aux discours sur les origines.

---

<sup>6</sup> L'image est empruntée à F. Létoublon : *La ruche grecque et l'empire de Rome*, Grenoble, Ellug, 1995.

<sup>7</sup> Dans le cas de l'Asie Mineure, voir notamment : A. Heller, « Généalogies locales et construction des identités collectives en Asie Mineure », *L'Asie Mineure dans l'Antiquité : échanges, populations et territoires*, H. Bru et al. (dir.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, p. 53-65. P. Veyne résume assez bien cette situation : « On voit aussi que chaque cité avait ses racines particulières et que, sous l'Empire, le patriotisme grec demeurait aussi pluraliste, morcelé, local qu'aux beaux temps de l'indépendance et des guerres perpétuelles entre cités » : « L'identité grecque contre et avec Rome : 'collaboration' et vocation supérieure », *L'Empire gréco-romain*, Paris, Seuil, 2005, p. 207.



Tout au long de son itinéraire, Pausanias ponctue son récit de descriptions de monuments, dont certains rappelaient l'histoire ancienne des cités. Ces « lieux de mémoire » permettent de compléter les traditions, bien que le Périégète ne cherche pas nécessairement à retrouver un correspondant matériel aux *logoi* qui remontent à la naissance des cités. Le récit se suffit bien souvent à lui-même et, à plusieurs reprises, la simple mention du nom du héros fondateur semble constituer à ses yeux ce qui est le plus « digne de mémoire ». Dans certains cas, il identifie des monuments, notamment des tombeaux ou cénotaphes, qui permettaient d'ancrer l'histoire de certains personnages légendaires dans un espace géographique ou civique bien concret, le Périégète étant, ici comme ailleurs, soucieux d'inscrire les traditions et les traces du passé dans le « présent de la visite ». Il constate aussi que certains monuments ont pu avoir été soumis au passage du temps, comme c'est le cas, à Élis, du tombeau qui serait peut-être celui du fondateur Oxylos (VI, 24, 9), ou encore en Messénie où certaines traditions anciennes auraient été obscurcies du fait des malheurs des Messéniens et de leur exil à l'extérieur du Péloponnèse, expliquant ainsi que les Spartiates pouvaient montrer le tombeau des héros Idas et Lyncée qui, d'après Pausanias, devait se trouver plutôt du côté de la Messénie (III, 13, 2).

Cet intérêt pour les monuments anciens et pour la « mémoire de cités » est propre à la démarche de Pausanias, se proposant à la fois d'inscrire son voyage dans le présent et de tourner son regard vers le passé des cités. C'est en tenant compte de cette particularité de la *Périégèse* qu'il a été possible d'aborder la question des rapprochements entre certains passages du texte de Pausanias et le présent des cités du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. Conscient des enjeux et récupérations possibles des traditions légendaires dont on trouve quelques échos à travers les sources épigraphiques et numismatiques, la démarche de Pausanias ne semble pas dictée par des enjeux contemporains, même si l'on constate ailleurs, à l'époque romaine, le recours au *topos* de l'origine dans le contexte d'enjeux territoriaux, de filiations généalogiques ou encore de parentés légendaires entre cités. Dans le cadre du *Panhellénion*, plusieurs cités d'Asie Mineure ont fait valoir ces parentés légendaires

comme certains extraits de la *Périégèse* le laissent croire. Ce récit porte en lui la mémoire d'enjeux politiques qui ont pu prendre place à différentes époques de l'histoire, sans que l'on puisse toujours, en tant qu'historien, préciser avec certitude dans quel contexte ces traditions légendaires ont pu être véhiculées avant qu'elles ne parviennent à l'attention du voyageur.

Pausanias s'intéresse peu à l'histoire contemporaine et ne propose pas de dresser un tableau fidèle de la réalité des cités du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. Voyageur et auteur curieux, ses choix et intérêts l'ont plutôt conduit à reconstituer le passé des cités à travers des traditions et des monuments, à l'image des auteurs qui s'inscrivent dans le courant de la Seconde Sophistique et qui proposent, à leur manière, un « retour aux sources » de l'histoire du monde grec. En se penchant de plus près sur les « antiquités » de la Grèce, Pausanias constate aussi que les traditions ont pu subir des modifications à travers le temps, celles-ci étant sujettes aux adaptations, voire aux « inventions », ce qui les éloignerait peut-être de la vraisemblance. En ce sens, la *Périégèse* transmet diverses traditions, porte un intérêt particulier à ce qui relève du « local », mais laisse aussi place à un travail sur la « mémoire des cités », résultat de recherches livresques et d'observations sur le terrain, marquant un goût pour l'érudition qui caractérisait aussi le travail de certains de ses contemporains appartenant au courant de la Seconde Sophistique.

### *Pourquoi le Péloponnèse ?*

Le texte de Pausanias tel qu'il nous est parvenu débute en Attique pour se terminer en Grèce centrale, en Béotie, en Phocide et en Locride occidentale. Le cœur de cette périégèse est consacré au Péloponnèse, qui se prêtait à un parcours circulaire depuis l'Isthme de Corinthe et qui conduisit le Périégète d'une région à l'autre de la péninsule. Alors que le géographe Strabon voyait dans ce Péloponnèse l'« acropole de la Grèce », Pausanias perçoit également cette région du continent comme une entité à part entière. Il en résume les principales parties, régions ou cités, les situant en fonction de leurs frontières ethnico-géographiques, comme il le propose au livre

V, et termine son parcours en Arcadie en rappelant à son lecteur qu'il vient de présenter les différentes « régions du Péloponnèse » (Πελοποννήσου μοῖραι) : VIII, 54, 7). Loin d'être isolée parmi l'ensemble des parties du monde grec, la péninsule péloponnésienne, ses cités, ses traditions peuvent être reliées à d'autres régions du bassin méditerranéen, offrant ainsi la chance au lecteur moderne de porter un regard panoptique sur le monde grec, comme il en a été question dans cette thèse à partir de la question des origines.

À l'itinéraire concret de Pausanias se joint également un itinéraire plus personnel dont on a vu certains aboutissements en Arcadie au centre de la péninsule. Pausanias y revoit son attitude à l'égard des « récits des Grecs », comme s'il venait de faire son « chemin de Damas », pour reprendre l'expression de F. Hartog<sup>8</sup>. C'est aussi à travers le Péloponnèse que le Périégète semble mettre au point sa démarche qui consiste à présenter d'entrée de jeu les origines des régions et des cités visitées, un modèle qu'il reprendra aux livres IX et X. Ce choix l'amène à composer avec un nombre important de traditions se rapportant aux origines des cités et, par le fait même, il parvient à dessiner un portrait des *archaica* du Péloponnèse, décrivant ses cités et régions, et précisant le rapport qu'elles ont pu entretenir avec d'autres parties du monde grec. Il ne s'agit sans doute pas d'un plan préétabli, mais plutôt d'une construction progressive qui permet de montrer comment, à partir de son histoire ancienne, le Péloponnèse, terre des origines, en vint avec le temps à rayonner à travers l'ensemble du monde méditerranéen.

C'est ce que montrent les récits de la *Périégèse*, présentant le Péloponnèse comme un véritable creuset civilisationnel, centre de toutes les influences. Lieu de naissance de héros primordiaux et civilisateurs, lieu d'arrivée, de passage et de départ, le Péloponnèse permet à Pausanias de rappeler plusieurs rapprochements géographiques possibles par l'entremise des migrations légendaires et des

---

<sup>8</sup> F. Hartog, *Mémoire d'Ulysse, Récits sur la frontière en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1996, p. 153.

mouvements de colonisation. L'histoire ancienne de la Grèce du continent et celle de l'Ionie s'en trouvent ainsi rapprochées, tout comme celles de l'Arcadie et du monde romain. Lieu de toutes les origines, il n'est pas étonnant de voir que le cœur du Péloponnèse soit associé aux origines de Rome. Comme le rappelait Pline le Jeune à son ami Maximus, c'est en Grèce, dans la province d'Achaïe, que l'on situe la naissance de la civilisation, des lettres et de la culture de la terre (*Lettres*, VIII, 24, 2). De façon générale, les récits d'origine du Péloponnèse s'inscrivent dans le cadre d'un « réseau » qui permet de relier différentes cités et régions entre elles en Grèce, mais aussi à l'extérieur du continent, rappelant ainsi les liens historiques et culturels qui caractérisaient les différentes régions du bassin méditerranéen marquées par la présence des Grecs.

Le Péloponnèse servirait donc de figure métonymique, en représentant à elle-même l'ensemble du monde grec, tout en conservant ses particularités, avec son histoire ancienne caractérisée par des événements qui lui sont propres. C'est le cas du retour des Héraclides et de l'arrivée des Doriens qui constitue un moment fondateur pour la plupart des régions du Péloponnèse<sup>9</sup>. Ce grand récit permet d'ailleurs, à l'époque de Pausanias, d'associer le passé de certaines cités comme Sparte ou Argos à de grandes familles qui s'identifiaient, entre autres, au personnage d'Héraclès. Rappelons aussi qu'en Messénie, le souvenir du partage du Péloponnèse à l'époque des Héraclides a pu être rappelé au I<sup>er</sup> s. ap. J.-C. dans le contexte d'un différend territorial au sujet du sanctuaire d'Artémis *Limnatis*<sup>10</sup>. À l'époque de Pausanias, certaines traditions locales mettaient en scène des personnages héroïques, comme Héraclès que l'on retrouve ailleurs dans le monde grec, en Béotie notamment. Pausanias ne manque pas de rappeler à Thèbes l'épisode de la bataille entre les Myniens d'Orchomène et les Thébains commandés par Héraclès (IX, 17, 1). Le

<sup>9</sup> Voir surtout dans le cas de Sparte : I. Malkin, *La Méditerranée spartiate, Mythe et territoire*, Paris, Les Belles Lettres, 2004 (1994), p. 29-34.

<sup>10</sup> Y. Lafond relève également des « spécificités doriennes » dans certaines cités du Péloponnèse : *La mémoire des cités dans le Péloponnèse d'époque romaine (II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.-III<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p. 211, 319 et 321.



tombeau (μνημα) des enfants d'Héraclès et de Mégara pouvait également être vu en Béotie, dans la cité fondée autrefois par Cadmós (IX, 11, 2)<sup>11</sup>. L'intérêt de Pausanias pour l'histoire régionale s'observe aussi du côté de la Messénie, dont le récit des guerres messéniennes, celui de la résistance contre Sparte jusqu'à la bataille de Leuctres et la fondation des cités de Messène et de Mégalopolis, est l'un des principaux récits à constituer un « récit dans le récit ».

L'image du Péloponnèse qui se dégage de la *Périégèse* tend à nuancer le portrait d'une Grèce dominée par la présence d'Athènes qui, au II<sup>e</sup> s. ap. J.-C., se présentait toujours comme un point de convergence important, notamment à titre de centre culturel et siège du *Panhellénion* d'Hadrien. Le Péloponnèse occupait lui aussi une place centrale, tant du point de vue géographique que culturel et politique. Au centre de la Méditerranée, il permettait le passage entre l'Égée, la province d'Asie, l'Italie et, ultérieurement, entre Rome et Constantinople<sup>12</sup>. À l'époque de Pausanias, la province romaine d'Achaïe était aussi caractérisée par la présence, dans le Péloponnèse, des colonies romaines de Corinthe, de Patras et de Dymé. Il n'est pas étonnant de constater, à partir des traditions rapportées à travers la *Périégèse*, que cette « île de Pélops » était à la croisée de toutes les influences, qu'elle était un endroit où tout semblait vouloir converger.

Le monde grec peut être compris, tel que le suggère I. Malkin, comme un réseau décentralisé composé de plusieurs centres : Athènes, Delphes, les métropoles coloniales ou encore les sanctuaires panhelléniques<sup>13</sup>. Pausanias souligne pour sa part les particularités des régions du continent et rapporte pour chacune d'elles un récit d'origine. C'est ce que l'on observe aussi à travers les autres livres de la *Périégèse*,

<sup>11</sup> Dans la région de Thèbes, Pausanias note également qu'un descendant d'Héraclès, Pionis, aurait fondé en Mysie une cité qui prit son nom, soit Pioniai (IX, 18, 4).

<sup>12</sup> Quelques parutions récentes se sont d'ailleurs intéressées de plus près à l'histoire du Péloponnèse à l'époque hellénistique, romaine et durant l'Antiquité tardive : A. Avraméa, *Le Péloponnèse du IV<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle : changements et persistances*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1997 ; Y. Lafond, *op. cit.* ; *Le Péloponnèse d'Épaminondas à Hadrien*, textes réunis par C. Grandjean, Paris, de Boccard, 2008.

<sup>13</sup> L'« île de Pélops » avait d'ailleurs son propre centre. Pausanias note la présence de l'Omphalos (le « Nombril ») dans la région de Phlionte en Corinthie qui, selon certains, marquerait le milieu de tout le Péloponnèse (Πελοποννήσου δὲ πάσης μέσον : II, 13, 7).

même s'il accorde finalement peu de place au récit des origines d'Athènes et de l'Attique (livre I), un récit sans doute bien connu et véhiculé par ses contemporains. La situation est différente en Béotie (livre IX) où Pausanias sent le besoin de présenter un récit d'origine (IX, 1, 1-2), puis développe sur la naissance de Thèbes, de Delphes et celle de son oracle (X, 5, 5-6, 7). La Phocide et la Locride occidentale (X, 1, 1 ; 38, 1-3) ont aussi droit à un récit autonome et original répondant au goût du Périégète pour les traditions locales et les particularités régionales.

Il est intéressant de constater que certains épisodes de l'histoire de ces régions ne peuvent pas être pensés indépendamment de celle du Péloponnèse. C'est le cas de la guerre entre les Argiens et les Thébains (IX, 9, 1-5), ou l'épisode des Sept contre Thèbes, de la guerre du Péloponnèse dont il est question à plusieurs endroits dans la *Périégèse*, des exploits d'Épaminondas contre les Lacédémoniens (IX, 13, 1-14, 7), puis des guerres contre Rome qui intéressent particulièrement le voyageur au livre VII. Quelques traditions légendaires rapportent également des rapprochements avec le Péloponnèse. C'est le cas en Phocide où Pausanias précise que la région prit son nom d'un Corinthien, Phocos, fils d'Ornytos descendant de Sisyphe (X, 1, 1), dont on pouvait voir, selon certains, le « monument héroïque » (ἡρώιον) à Tronis (X, 4, 10). Rappelons également que les origines des Éléens se trouvaient du côté de l'Étolie (V, 1, 3) et qu'il existait une parenté entre Élatée de Phocide et l'Arcadie (X, 34, 2). Ces rapprochements rappellent comment les différentes cités et régions de la Grèce, de même que leurs traditions légendaires, s'inscrivent dans un contexte plus large dont Pausanias présente différentes ramifications<sup>14</sup>. Son itinéraire le conduisant d'une cité à l'autre et peut-être aussi son honnêteté en tant qu'auteur et narrateur l'amènent à devoir couvrir une bonne partie des régions du continent, où le Péloponnèse occupe

<sup>14</sup> Une analyse plus détaillée des références aux origines des cités dans les livres I, IX et X de la *Périégèse* reste à faire. Cette thèse ne propose pas une analyse globale de l'œuvre de Pausanias, mais plusieurs de nos conclusions pourraient éventuellement s'appliquer aux livres portant sur les autres régions que celles du Péloponnèse. Voir dans le cas de Delphes : L. Lacroix, « Pausanias et les origines mythiques de Delphes : éponymes, généalogies et spéculations étymologiques », *Kernos*, 4, 1991, p. 265-276.

une place privilégiée, afin de répondre à son objectif qui consistait à couvrir « toutes les choses grecques ».

### *La mémoire des origines*

La démarche de Pausanias combine plusieurs approches, que ce soit celle du voyageur, de l'écrivain, du géographe, de l'historien ou de l'ethnographe. S'inscrivant dans le sillage des périégètes et des historiens-géographes, sa *Périégèse* reste néanmoins une œuvre singulière, qui par son approche, ses choix et ses préférences, en vient à dresser un portrait du monde grec comme le percevait un voyageur cultivé du II<sup>e</sup> s. ap. J.-C. Son auteur accorde une attention particulière à « ce qui est digne d'être rapporté » et la *Périégèse* « fait œuvre de mémoire » pour reprendre les mots de M. Jost<sup>15</sup>. Cette dimension mémorielle apparaît essentielle pour comprendre les particularités de la démarche de Pausanias. Recomposant à sa manière le passé du monde grec, il s'intéresse moins aux traditions ou aux monuments plus récents, à la présence romaine sur le territoire grec, à l'impact de cette présence sur le plan social, politique ou culturel, ainsi qu'aux récupérations, dans ce contexte, des traditions légendaires par les cités de Grèce ou d'Asie. Son voyage aurait pourtant pu lui permettre de décrire concrètement les cités grecques de son temps, leur organisation sociale et politique ou encore la vie quotidienne de leurs habitants sous le règne de l'empereur Marc-Aurèle.

L'approche du Périégète se compare à celle d'Hérodote, qui dès les débuts de son *Enquête*, indique son intention de rappeler les « grands exploits » accomplis par les Grecs pour ne pas que ces actions tombent dans l'oubli. S'intéressant au monde grec en lui-même, aux traditions et aux croyances locales ainsi qu'à plusieurs cités du continent grec, le Périégète, par son travail de « composition », semble vouloir à la fois transmettre et conserver un héritage<sup>16</sup>. Il ne répète pas « ce que tout le monde

<sup>15</sup> M. Jost, « Unité et diversité : la Grèce de Pausanias », *REG*, 119, 2006, p. 586.

<sup>16</sup> C. Habicht, *Pausanias' Guide to Ancient Greece*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1998 (1985), p. 164 ; B. P. Reardon, *op. cit.*, p. 221.



savait » et accorde peu d'importance à ce qui pouvait relever d'enjeux ou de réalités contemporaines. Il faut aussi rappeler qu'à l'époque romaine, la Grèce « apprenait à devenir un musée », pour reprendre l'expression de G. W. Bowersock<sup>17</sup>, et le monde de Pausanias était caractérisé par la présence de ces visiteurs qui parcouraient les grandes cités du continent, ses principaux sites et sanctuaires. La rédaction de la *Périégèse* n'est sans doute pas étrangère à ce tourisme culturel et son auteur répondrait à cet engouement en s'intéressant à ce qui relève du « local », ce qui est particulier à une cité ou à une région, ce qui est « digne de mention », plutôt que chercher à dresser le portrait d'une Grèce homogène ou idéalisée. Pausanias reste un homme de son temps, mais, comme le propose D. Musti, son œuvre pourrait se voir comme le négatif d'une photographie, ne voulant pas répéter ce qui était connu et diffusé par les auteurs de son époque<sup>18</sup>.

La dimension mémorielle de la *Périégèse* rappelle également que la mémoire, qu'elle soit individuelle ou collective, procède par sélection, laissant derrière elle des zones d'ombre et impliquant toujours une part d'oublis, volontaires ou non. Le Périégète rapporte des traditions dont le sens originel est parfois difficile à retracer, tout comme leur utilisation ou leur efficacité dans le présent ou dans un présent passé. Malgré les difficultés d'un travail sur la « mémoire des cités », il tente de conjuguer les traditions qui sont parvenues jusqu'à lui et qui renvoient à différentes époques de l'histoire. L'œuvre de Pausanias peut se lire comme une forme de *palimpseste*, pour reprendre l'image proposée par G. Tolia. Elle est composée de plusieurs strates

<sup>17</sup> « Augustus liked to leave Greek affairs in the hand of Greeks. His plan emerges in detail in old Greece, which was a country learning how to be a museum ; cultivated Romans admired Greece romantically for what she had been » : G. W. Bowersock, *Augustus and the Greek World*, Oxford, Clarendon Press, 1965, p. 90-91.

<sup>18</sup> D. Musti, « L'itinerario di Pausania : dal viaggio alla storia », *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, 17 (2), 1984, p. 16. Sur l'Acropole, le Périégète rapporte une tradition au sujet des Arrhéphores et note que ce qui lui a causé le plus d'étonnement est « ce qui n'est pas connu de tout le monde » (οὐκ ἐς ἅπαντας γνώριμα : I, 27, 3).



mémorielles, d'« images » que le lecteur parvient à déchiffrer ou à reconstituer en suivant Pausanias, sans avoir à effectuer son propre voyage en Grèce<sup>19</sup>.

Le Périégète était manifestement conscient des particularités de son objet d'étude, des formes que pouvaient prendre les traditions, dont certaines relevaient davantage du « mythe », de la légende ou de l'histoire. Donnant la parole aux Grecs, rapportant ce qu'ils disaient au sujet de leurs cités, il prend acte de la diversité des traditions, ne croit pas tout ce qu'on lui rapporte, à la manière d'Hérodote, et agit parfois à son tour sur le matériau qui structure son récit. Ce travail de composition ne tend pas ultimement à produire une mémoire unitaire ou réconciliée qui serait celle de « tous les Grecs », et qui viserait par exemple à leur donner une origine commune, une « identité » clairement et simplement définie<sup>20</sup>. Ses recherches et observations sur le terrain viseraient peut-être d'ailleurs à répondre à une vision idéalisée de l'hellénisme comme le suggère W. Hutton<sup>21</sup>. Ce qui est certain, c'est que son travail sur les origines montre la richesse et le caractère foisonnant des traditions à une époque où l'image de la Grèce se confondait avec celle des débuts de la civilisation et donc, de la cité.

Les cités pouvaient à la fois véhiculer des traditions ou des particularités locales, s'identifier à la « communauté de la Grèce » et composer avec la présence romaine. Dans ce contexte, le rapport entre le monde grec et le monde romain ne peut pas être envisagé réellement comme un rapport d'opposition ou de résistance. Parallèlement, Rome réfléchissait à ses propres origines en fonction de cette Grèce,

---

<sup>19</sup> « The *Periegesis* functioned like a palimpsest atop which successive images were superimposed » : G. Tolia, « Introduction », M. Georgopoulou *et al.* (éd.), *Following Pausanias : The Quest for Greek Antiquity*, New Castle, Oak Knoll Press, 2007, p. 21. Une observation de K. Pomian semble ici appropriée : « Tout comme l'histoire, la mémoire collective est à chaque moment un ensemble hétérogène, composé de plusieurs strates dont la succession traduit son historicité intrinsèque » : K. Pomian, *Sur l'histoire*, Paris, Gallimard, 1999, p. 337.

<sup>20</sup> « Dans un empire multinational dont les composantes étaient multiples, hétérogènes, inégales, parfois rivales et mal intégrées entre elles, l'identité de chaque individu était complexe » : P. Veyne, *loc. cit.*, p. 237.

<sup>21</sup> W. Hutton, *Describing Greece, Landscape and Literature in the 'Periegesis' of Pausanias*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 37.

cette « altérité incluse » selon l'expression de F. Dupont<sup>22</sup>. La valorisation de l'hellénisme et ses différentes manifestations en Méditerranée orientale à l'époque des Antonins n'est pas incompatible avec une volonté de retourner aux sources du monde grec, de rapporter et de préserver les traditions, les croyances locales et de décrire les monuments qui pouvaient toujours être vus dans les cités du continent grec qui, selon É. Guerber, pouvait être perçu, à l'époque romaine, comme le « conservatoire de l'hellénisme »<sup>23</sup>.

L'auteur de la *Périégèse* vivait dans un monde en transformation, d'où peut-être cette volonté de transmettre et de préserver ce qui apparaissait à ses yeux « digne de mémoire ». Son parcours est ponctué de nombreuses cités en ruine, dont les traditions ou les monuments se devaient d'être rappelés ou décrits. Même à Delphes, Pausanias note que les trésors de son sanctuaire ne contiennent plus les « trésors » ou « richesses » (χρήματα) d'autrefois (X, 11, 1). Plutarque n'avait-il pas écrit un traité sur *La Disparition des oracles* ? En Arcadie, Mégalopolis, une cité de fondation récente, était en ruine lors du passage de Pausanias, ce qui lui inspire d'ailleurs une réflexion sur le destin des cités. En Béotie, l'ancienne Orchomène avait perdu son lustre et sa prospérité ancestrale (IX, 34, 6) et Pausanias note d'ailleurs à cet endroit que les Grecs seraient davantage portés à s'intéresser aux « merveilles » (θαύματα) étrangères, aux pyramides des Égyptiens, qu'au trésor des Minyens ou aux murs de Tirynthe qui, à ses yeux, suscitent tout autant l'admiration (IX, 36, 5). L'auteur de la *Périégèse* a visiblement choisi la voie de la recherche et de l'érudition, de la conservation et de l'observation, évoquant certaines continuités entre le passé lointain et son présent, mais soulignant aussi comment le visage des cités et celui de la Grèce

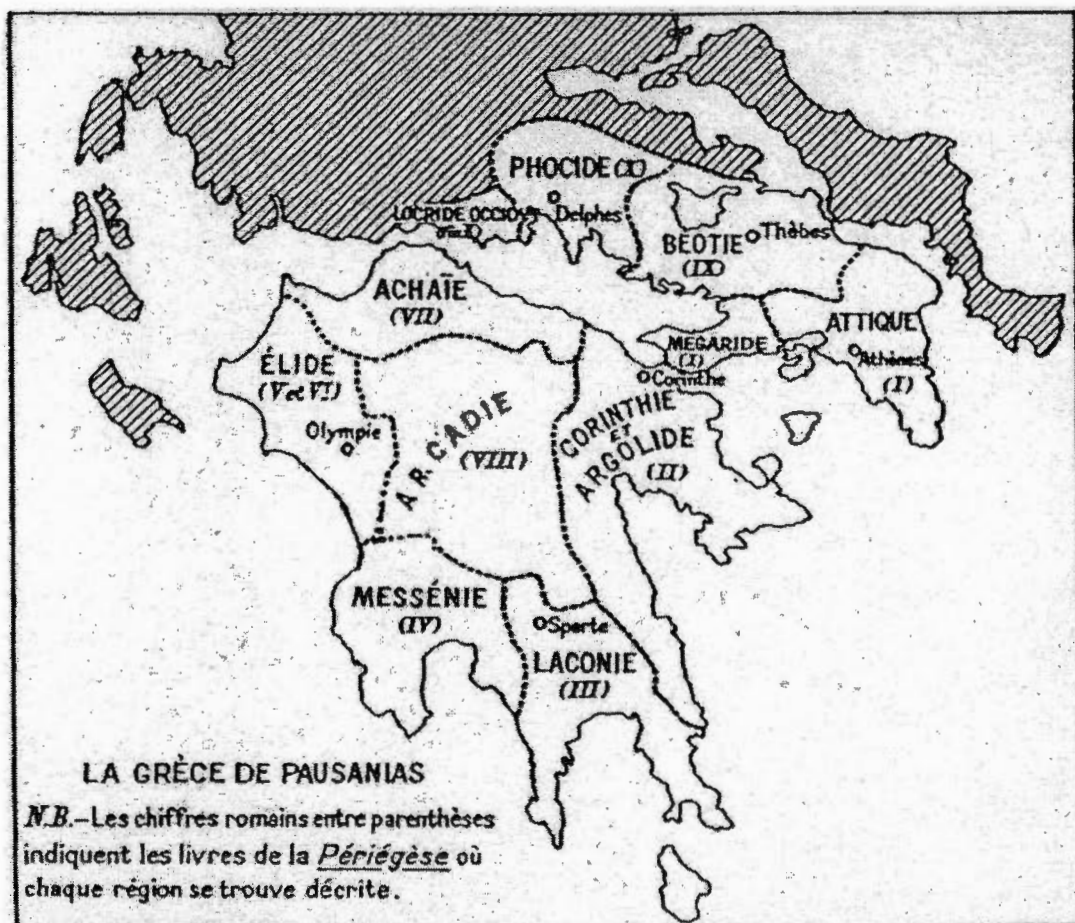
<sup>22</sup> F. Dupont, « Rome ou l'altérité incluse », *Rue Descartes*, 37, 2002-2003, p. 41-54. G. Woolf résume ainsi cette situation : « Greeks remained Greeks, at least in part, because Romans allowed them to. By valuing the Greek past and permitting the Greek language to operate as an official one throughout the early empire, Romans made no assault on the central defining characteristics of Hellenism » : « Becoming Roman, Staying Greek : Culture, Identity and the Civilizing Process in the Roman East », *PCPhS*, 40, 1994, p. 131.

<sup>23</sup> É. Guerber, *Les cités grecques dans l'Empire romain, Les privilèges et les titres des cités de l'Orient hellénophone d'Octave Auguste à Dioclétien*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, p. 196, 416 et 422.

ont pu être transformés par le temps. Un dialogue entre le passé et le présent, entre les *logoi* et l'expérience du voyage ne mène-t-il pas inévitablement à une réflexion sur la « mémoire des origines », qui implique sa part de continuités et de ruptures ?

## CARTES

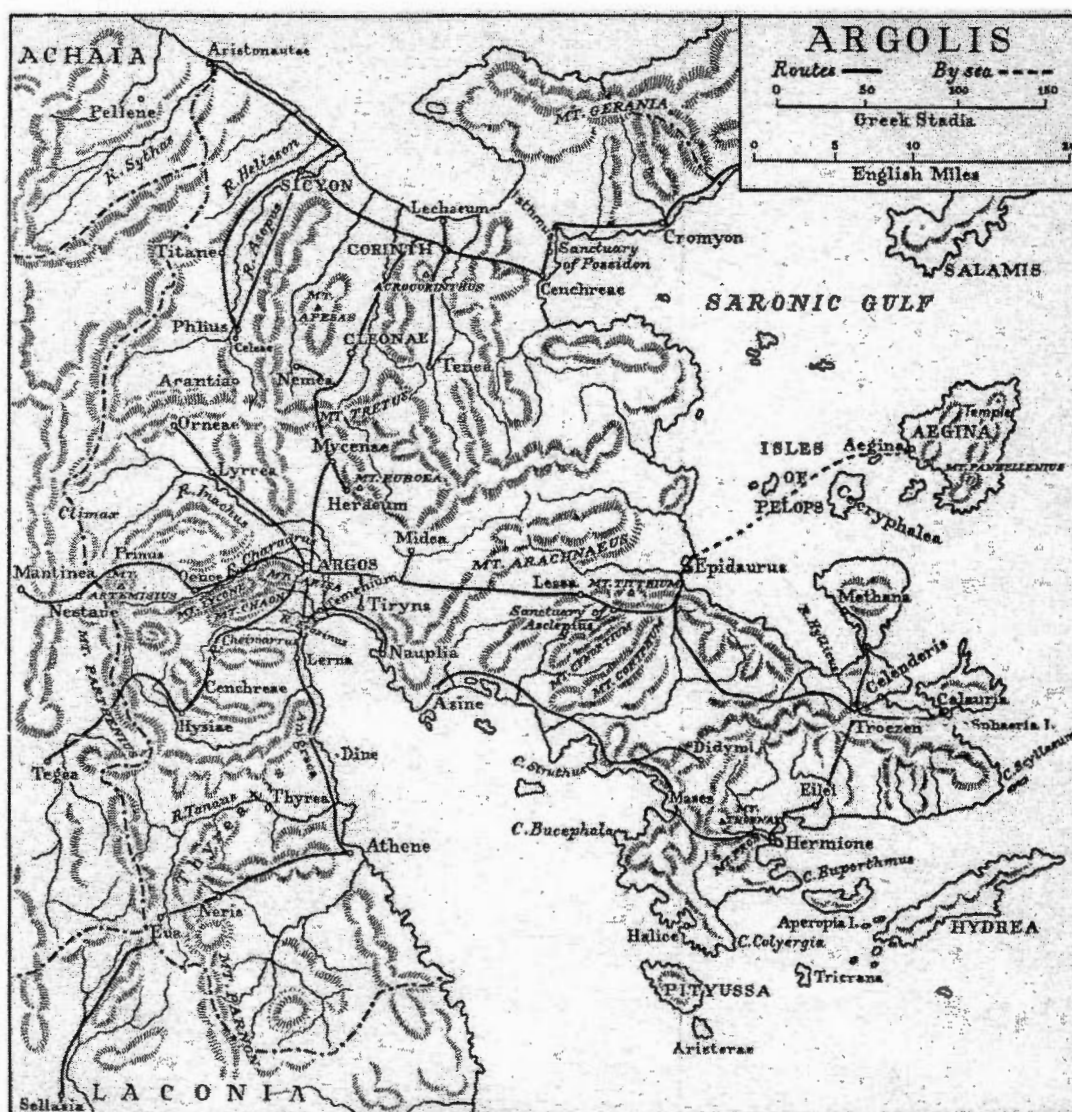
FIG. 1 – LA PÉRIÉGÈSE DE PAUSANIAS



Source : Pausanias, *Description de la Grèce*, livre I, *La Messénie*, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France », 2005 (d'après *Caesarodunum* IX bis, p. 84, fig. 1).

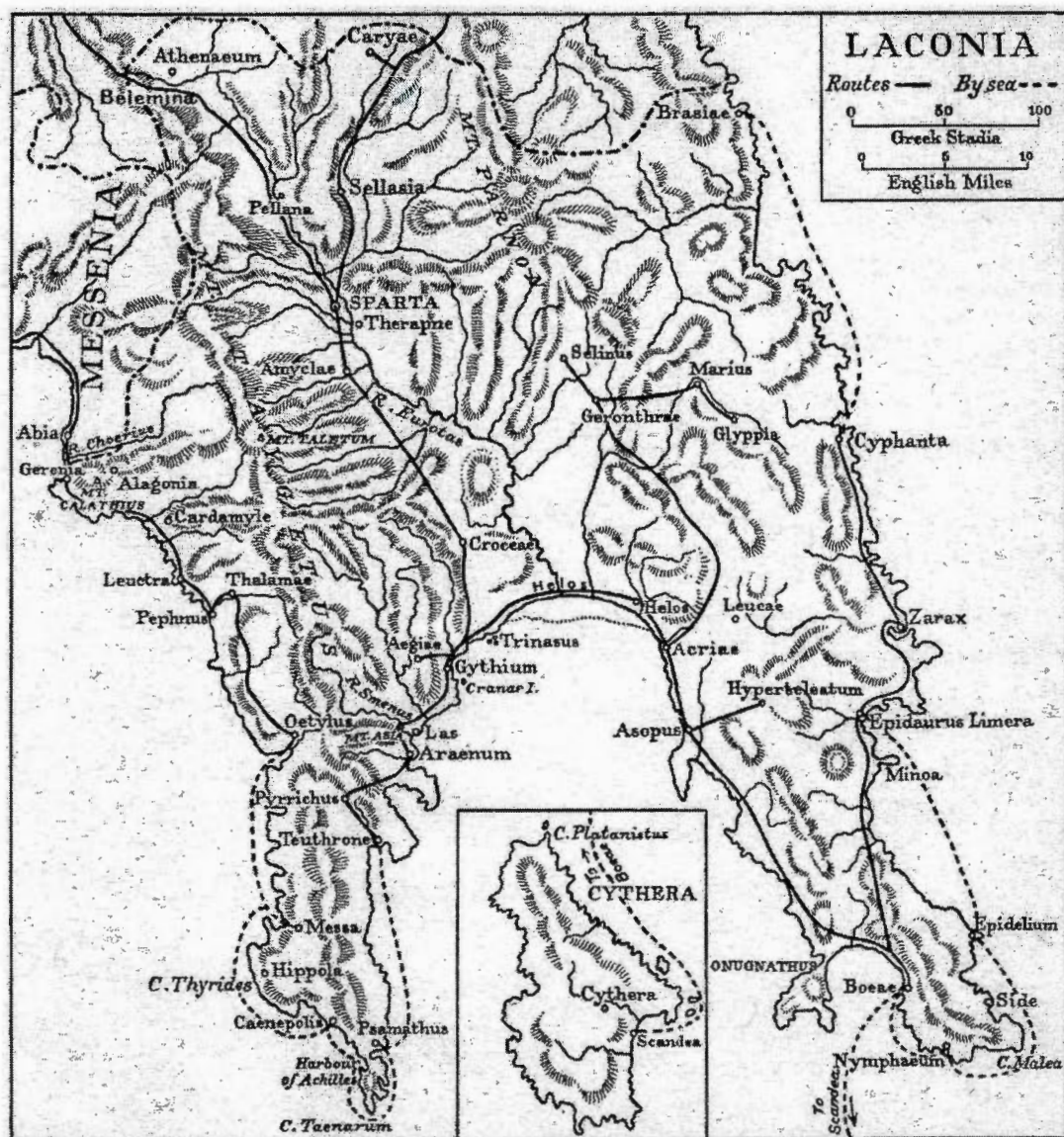


FIG. 2 – LA CORINTHIE ET L'ARGOLIDE



Source : Pausanias, *Description of Greece*, vol. V : maps, plans, illustrations and general index, Loeb Classical Library, London, 1935.

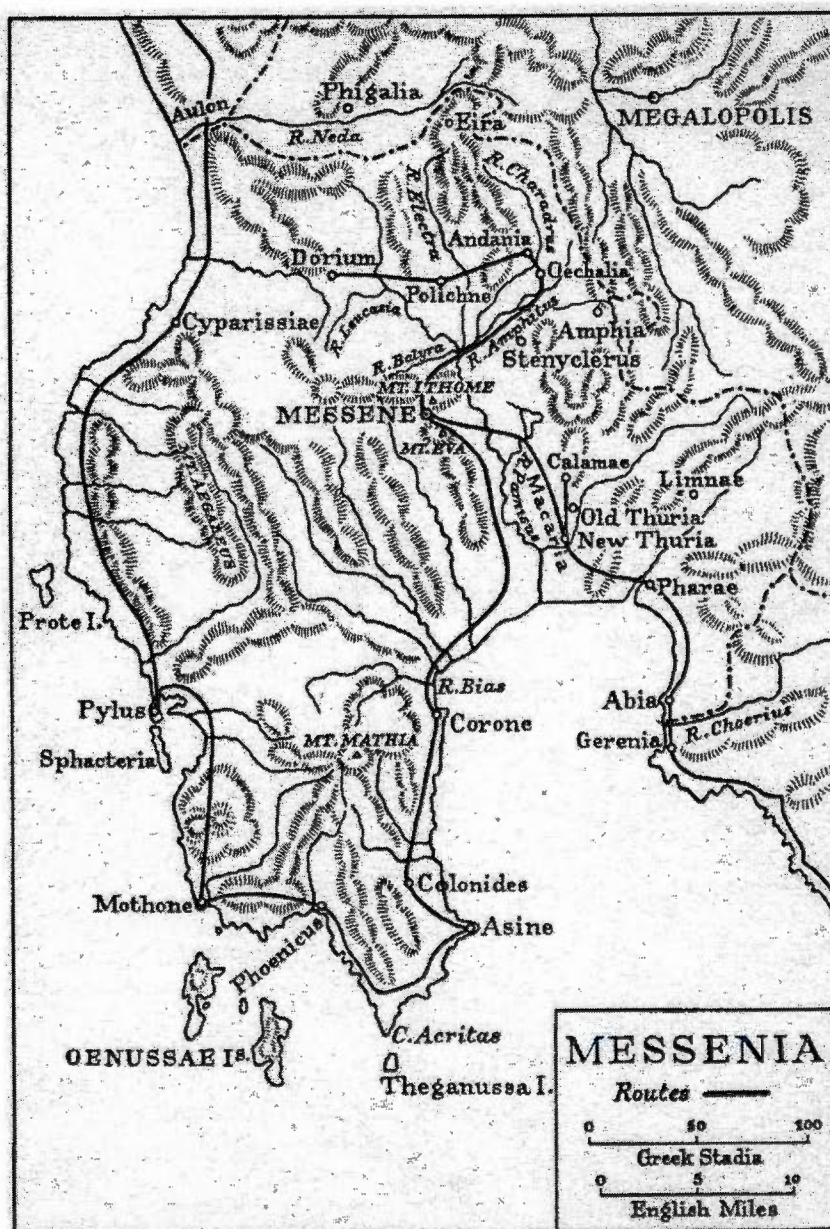
FIG. 3 - LACONIE



Source : Pausanias, *Description of Greece*, vol. V : maps, plans, illustrations and general index, Loeb Classical Library, London, 1935.

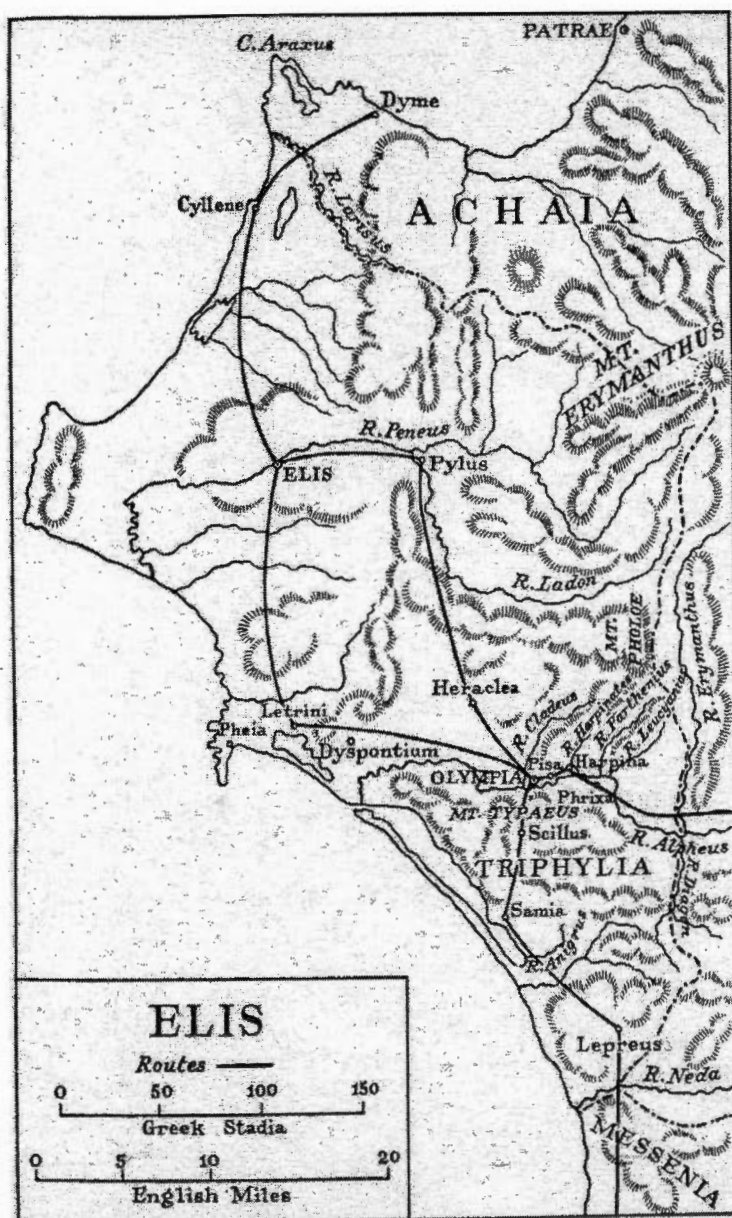


FIG. 4 – MESSÉNIE



Source : Pausanias, *Description of Greece*, vol. V : maps, plans, illustrations and general index, Loeb Classical Library, London, 1935.

FIG. 5 – ÉLIDE

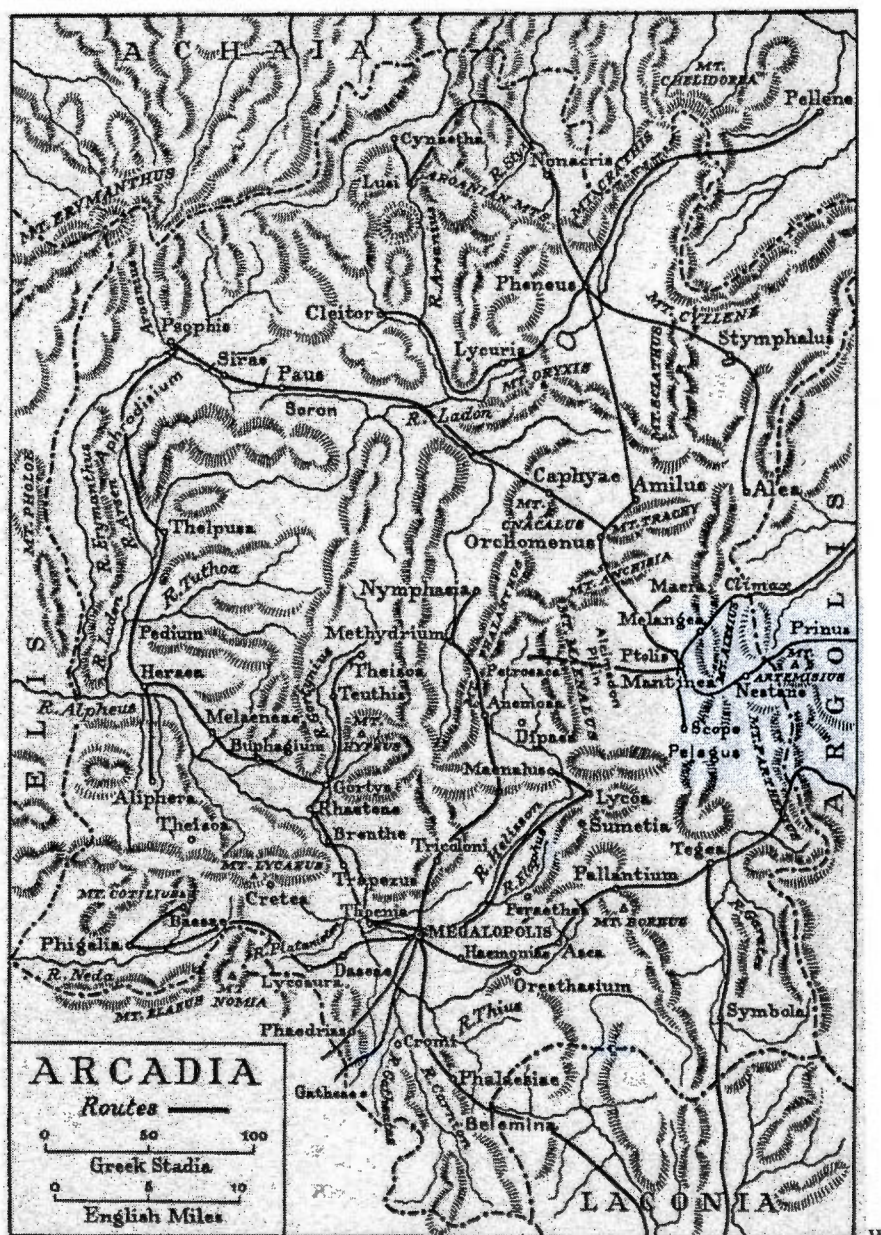


Source : Pausanias, *Description of Greece*, vol. V : maps, plans, illustrations and general index, Loeb Classical Library, London, 1935.





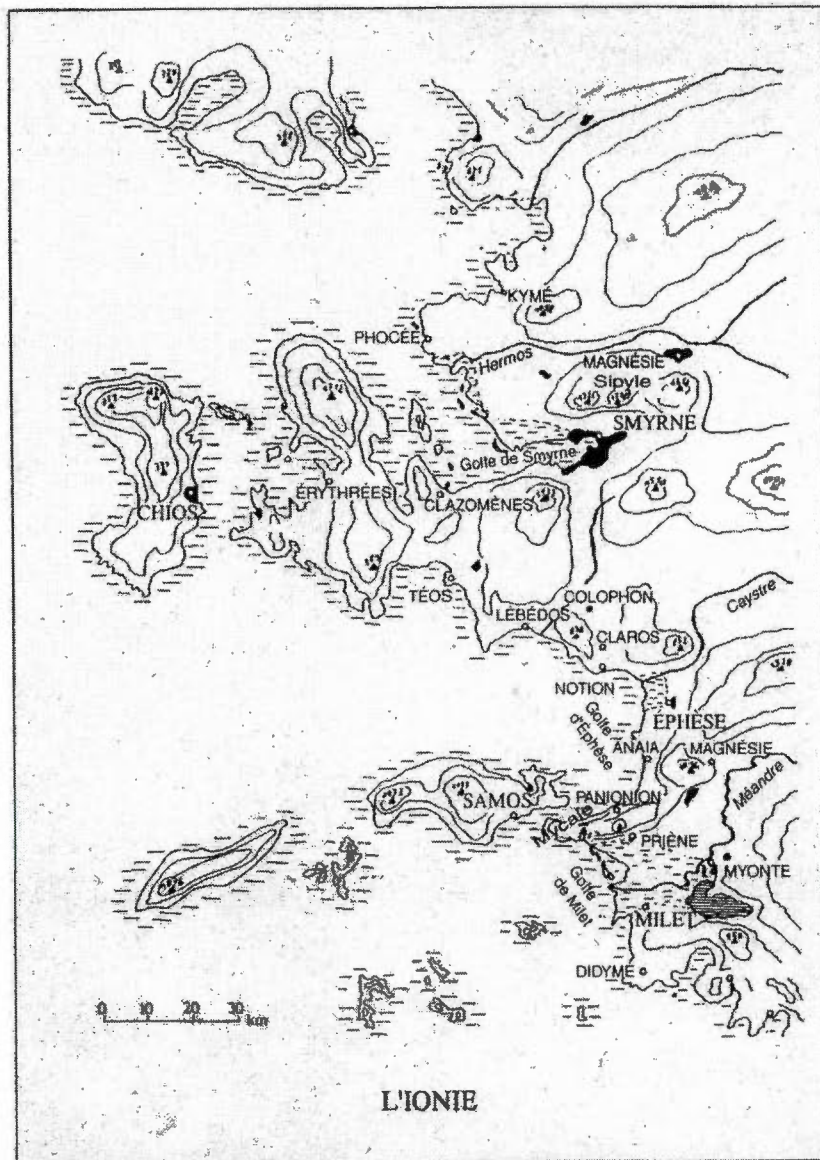
FIG. 7 – ARCADIE



Source : Pausanias, *Description of Greece*, vol. V : maps, plans, illustrations and general index, Loeb Classical Library, London, 1935.



FIG. 8 – IONIE



Source : Pausanias, *Description de la Grèce*, livre VII, *L'Achaïe*, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France », 2000.

## BIBLIOGRAPHIE

### 1- Pausanias

Texte grec :

*Pausaniae Graeciae descriptio*, 3 vol., Leipzig, Bibliotheca scriptorum graecorum et romanorum Teubneriana, 1959 (1903).

Traduction française et texte grec :

PAUSANIAS, *Description de la Grèce*, livre I, *L'Attique*, texte établi par M. Casevitz, traduit par J. Pouilloux et commenté par F. Chamoux, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France », 1992.

PAUSANIAS, *Description de la Grèce*, livre IV, *La Messénie*, texte établi par M. Casevitz, traduit et commenté par J. Auberger, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France », 2005.

PAUSANIAS, *Description de la Grèce*, livre V, *L'Élide (I)*, texte établi par M. Casevitz, traduit par J. Pouilloux, commenté par A. Jacquemin, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France », 1999.

PAUSANIAS, *Description de la Grèce*, livre VI, *L'Élide (II)*, texte établi par M. Casevitz, traduit par J. Pouilloux, commenté par A. Jacquemin, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France », 2002.

PAUSANIAS, *Description de la Grèce*, livre VII, *L'Achaïe*, texte établi par M. Casevitz, traduit et commenté par Y. Lafond, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France », 2000.

PAUSANIAS, *Description de la Grèce*, livre VIII, *L'Arcadie*, texte établi par M. Casevitz, traduit et commenté par M. Jost, avec la collaboration de J. Marcadé, Paris, Les Belles Lettres, « Collection des Universités de France », 1998.

ROUX, G., *Pausanias en Corinthie, livre II, 1 à 15*, texte, traduction, commentaire archéologique et topographique, Paris, Les Belles Lettres, 1958.



Traduction italienne et texte grec :

PAUSANIA, *Guida della Grecia*, libro I, *L'Attica*, commento a cura di D. Musti e L. Breschi, Milano, Fondazione Lorenzo Valla, « Scrittori greci et latini », 1990 (1982).

PAUSANIA, *Guida della Grecia*, libro II, *La Corinzia e l'Argolide*, commento a cura di D. Musti e M. Torelli, Milano, Fondazione Lorenzo Valla, « Scrittori greci e latini », 1994.

PAUSANIA, *Guida della Grecia*, libro III, *La Laconia*, commento a cura di D. Musti e M. Torelli, Milano, Fondazione Lorenzo Valla, « Scrittori greci et latini », 1992.

PAUSANIA, *Guida della Grecia*, libro IV, *La Messenia*, commento a cura di D. Musti e M. Torelli, Milano, Fondazione Lorenzo Valla, « Scrittori greci e latini », 1994.

PAUSANIA, *Guida della Grecia*, libro V, *L'Elide e Olimpia*, commento a cura di G. Maddoli e V. Saladino, Milano, Fondazione Lorenzo Valla, « Scrittori greci e latini », 1998.

PAUSANIA, *Guida della Grecia*, libro VI, *L'Elide e Olimpia*, testo e traduzione a cura di G. Maddoli e M. Nafissi, commento a cura di G. Maddoli, M. Nafissi e V. Saladino, Milano, Fondazione Lorenzo Valla, « Scrittori greci e latini », 1999.

PAUSANIA, *Guida della Grecia*, libro VII, *L'Acaia*, testo e traduzione a cura di M. Moggi, commento a cura di M. Moggi e M. Osanna, Milano, Fondazione Lorenzo Valla, « Scrittori greci e latini », 2000.

PAUSANIA, *Guida della Grecia*, libro VIII, *L'Arcadia*, testo e traduzione a cura di M. Moggi, commento a cura di M. Moggi e M. Nafissi, Milano, Fondazione Lorenzo Valla, « Scrittori greci e latini », 2003.

Traduction anglaise et texte grec :

PAUSANIAS, *Description of Greece*, translation by W. H. S. Jones, London, Loeb Classical Library, 1918-1935, 5 vol. (vol. I : books I-II ; vol. II : books III-V ; vol. III : books VI-VIII ; vol. IV : VIII-X ; vol. V : maps, plans, illustrations and general index).

## Traduction anglaise :

PAUSANIAS, *Description of Greece*, translation and commentary by J. G. Frazer, London, MacMillan, 1898, 6 vol. (vol. I : translation ; vol. II : commentary on book I ; vol. III : commentary on books II-V ; vol. IV : commentary on books VI-VIII ; vol. V : commentary on books IX-X ; vol. VI : indices, maps).

## Traduction française :

GÉDOYN, N., *Pausanias, ou voyage historique, pittoresque et philosophique de la Grèce*, Paris, Debarle, 1797 (1731).

2- Autres sources littéraires

AELIUS ARISTIDES, *The Complete Works*, translation by C. A. Behr, London, Loeb Classical Library, 1973, 4 vol.

APOLLODORE, *La Bibliothèque*, traduite, annotée et commentée par J.-C. Carrière et B. Massonie, Besançon, Annales littéraires de l'Université de Besançon, 1991.

ARISTOTE, *Les Politiques*, traduction et présentation par P. Pellegrin, Paris, Flammarion, 1990.

DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique, Livre I et II*, introduction, traduction et notes par M. Casevitz, Paris, Les Belles Lettres, « Collection La roue à livres », 1991.

DIODORE DE SICILE, *Bibliothèque historique, Livre IV*, traduit par A. Bianquis, introduit et annoté par J. Auberge, Paris, Les Belles Lettres, « Collection La roue à livres », 1997.

ÉLIEN, *Histoire Variée*, traduit et commenté par A. Lukinovich et A.-F. Morand, Paris, Les Belles Lettres, « Collection La roue à livres », 1991.

HÉRODOTE, *L'Enquête*, texte présenté, traduit et annoté par A. Barguet, Paris, Gallimard, 1964, 2 tomes.

JACOBY, F., *Die Fragmente der griechischen Historiker*, Berlin, Weidmann, 1923 - Leiden, Brill, 1958.

LUCIEN DE SAMOSATE, *Oeuvres complètes*, traduction par É. Chambry, Paris, Garnier Frères, 1933-1934, 3 tomes.

PHILOSTRATE, *La galerie de tableaux*, traduit par A. Bougot, révisé et annoté par F. Lissarrague, Paris, Les Belles Lettres, « Collection La roue à livres », 1991.

PLUTARQUE, *Vies parallèles*, édition publiée sous la dir. de F. Hartog, traduction d'A.-M. Ozanam, Paris, Gallimard, « Collection Quarto », 2001.

POLYBE, *Histoire*, édition publiée sous la dir. de F. Hartog, texte traduit, présenté et annoté par D. Roussel, Paris, Gallimard, « Collection Quarto », 2003 (1970).

### 3- Sources épigraphiques

DAIN, A., *Inscriptions grecques du musée du Louvre, Les textes inédits*, Paris, Les Belles Lettres, 1933.

ENGELMANN, H. (éd.), *Die Inschriften von Ephesos*, Bonn, Habelt, 1979-1984.

*Inscriptiones Graecae*, Berlin, Academia litterarum regiae Borussicae, 1873-1927.

*Supplementum Epigraphicum Graecum*, Leiden-Amsterdam, J. C. Gieben, 1923-.

### 4- Sources numismatiques

CHAIX, E., *Description de onze cents monnaies impériales grecques et coloniales latines*, Paris, C. van Peteghem, 1889.

IMHOFF-BLUMER, F., *Monnaies grecques*, Amsterdam, J. Müller, 1883.

IMHOFF-BLUMER, F. et P. GARDNER, « Numismatic Commentary on Pausanias », *JHS*, 6, 1885, p. 50-101.

IMHOFF-BLUMER, F. et P. GARDNER « Numismatic Commentary on Pausanias (Continued) », *JHS*, 7, 1886, p. 57-113.

IMHOFF-BLUMER, F. et P. GARDNER « Numismatic Commentary on Pausanias (Continued) », *JHS*, 8, 1887, p. 6-63.

### 5- Ouvrages de référence

CHANTRAINE, P., *Dictionnaire étymologique de la langue grecque*, 2 tomes, Paris, Klincksieck, 1980 (1968).



GRIMAL, P., *Dictionnaire de la mythologie grecque et romaine*, Paris, Presses Universitaires de France, 1969 (1951).

*Lexicon Iconographicum Mythologiae Classicae (LIMC)*, Zürich-München-Düsseldorf, Artemis & Winkler Verlag, 1981-1999.

PIRENNE-DELFORGE, V. et G. PURNELLE, *Pausanias, Periegesis : index verborum, liste de fréquence, index nominum*, Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 1997, 2. vol.

#### 6- Monographies et collectifs

AKUJÄRVI, J., *Researcher, Traveller, Narrator : Studies in Pausanias' 'Periegesis'*, Stockholm, Almqvist och Wiksell, 2005.

ALCOCK, S. E., *Graecia Capta, The Landscapes of Roman Greece*, Cambridge, Cambridge University Press, 1993.

ALCOCK, S. E., *Archaeologies of the Greek Past : Landscape, Monuments, and Memories*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002.

ANDERSON, B., *Imagined Communities, Reflections on the Origin and Spread of Nationalism*, London-New York, Verso, 1991 (1983).

ANDERSON, G., *The Second Sophistic : A Cultural Phenomenon in the Roman Empire*, London-New York, Routledge, 1993.

ANDERSON, P., *La pensée tiède, Un regard critique sur la culture française*, suivi de *La pensée réchauffée*, réponse de P. Nora, Paris, Seuil, 2005.

ANTONETTI, C., *Les Étoliens, Image et religion*, Besançon, Annales Littéraires de l'Université de Besançon, 1990.

ARAFAT, K. W., *Pausanias' Greece, Ancient Artists and Roman Rulers*, Cambridge-New York, Cambridge University Press, 1996.

AVRAMÉA, A., *Le Péloponnèse du IV<sup>e</sup> au VIII<sup>e</sup> siècle : changements et persistances*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1997.

BALADIÉ, R., *Le Péloponnèse de Strabon, Étude de géographie historique*, Paris, Les Belles Lettres, 1980.

BARTH, F., *Ethnic Groups and Boundaries, The Social Organization of Culture Difference*, F. Barth (éd.), Prospect Heights, Waveland Press, 1998 (1969).



- BENES, C. E., *Urban Legends : Civic Identity and the Classical Past in Northern Italy, 1250-1350*, University Park, Pennsylvania State University Press, 2011.
- BÉRARD, J., *La colonisation grecque de l'Italie méridionale et de la Sicile dans l'antiquité, L'histoire et la légende*, Paris, de Boccard, 1941.
- BOATWRIGHT, M. T., *Hadrian and the Cities of the Roman Empire*, Princeton, Princeton University Press, 2000.
- BONNARD, J.-B., *Le complexe de Zeus : représentations de la paternité en Grèce ancienne*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2004.
- BORGEAUD, P., *Recherches sur le dieu Pan*, Roma, Istituto Svizzero, 1979.
- BOST POWDERON, C., *Dion Chrysostome, Trois discours aux villes (Orr. 33-35)*, Salerno, Helios, 2006.
- BOUCHÉ-LECLERCQ, A., *Histoire de la divination dans l'antiquité*, tome I, New York, Arno Press, 1975 (1879).
- BOWERSOCK, G. W., *Augustus and the Greek World*, Oxford, Clarendon Press, 1965.
- BRIQUEL, D., *Les Pélasges en Italie, Recherches sur l'histoire de la légende*, Paris, de Boccard, 1984.
- CALAME, C., *Les chœurs de jeunes filles en Grèce archaïque*, II : *Alcman*, Roma, Ateneo & Bizzarri, 1977.
- CALAME, C., *Thésée et l'imaginaire athénien*, Lausanne, Payot, 1990.
- CALAME, C., *Mythe et histoire dans l'antiquité grecque : la création symbolique d'une colonie*, Lausanne, Payot, 1996.
- CAMERON, A., *Greek Mythography in the Roman World*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2004.
- CARLIER, P., *La royauté en Grèce avant Alexandre*, Strasbourg, AECR, 1984.
- CARTLEDGE, P. et A. SPAWFORTH, *Hellenistic and Roman Sparta, A Tale of Two Cities*, London-New York, Routledge, 1989.

- CASEVITZ, M., *Le vocabulaire de la colonisation en grec ancien, Étude lexicologique : les familles de κτίζω et de οἰκέω-οἰκίζω*, Paris, Klincksieck, 1985.
- CASSON, L., *Travel in the Ancient World*, Toronto, Hakkert, 1974.
- CHARTIER, R., *Au bord de la falaise, L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998.
- CHRISTIEN, J. et F. RUZÉ, *Sparte : géographie, mythes et histoire*, Paris, Armand Colin, 2007.
- CHUVIN, P., *La mythologie grecque : du premier homme à l'apothéose d'Héraclès*, Paris, Fayard, 1992.
- CLARKE, K., *Making Time for the Past : Local History and the Polis*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2008.
- COUMERT, M., *Origines des peuples, Les récits du Haut Moyen Âge occidental (550-850)*, Paris, Institut d'Études Augustiniennes, 2007.
- CURTY, O., *Les parentés légendaires entre cités grecques : catalogue raisonné des inscriptions contenant le terme SYGGENEIA et analyse critique*, Genève, Droz, 1995.
- DARBO-PESCHANSKI, C., *L'Historia, Commencements grecs*, Paris, Gallimard, 2007.
- DELATTRE, C., *Manuel de mythologie grecque*, Rosny-sous-Bois, Bréal, 2005.
- DELCOURT, M., *Légendes et cultes de héros en Grèce*, Paris, Presses Universitaires de France, 1992 (1942).
- DESHOURS, N., *Les Mystères d'Andania : étude d'épigraphie et d'histoire religieuse*, Paris-Pessac, de Boccard-Ausonius, 2006.
- DETIENNE, M., *L'invention de la mythologie*, Paris, Gallimard, 1981.
- DETIENNE, M., *Apollon le couteau à la main : une approche expérimentale du polythéisme grec*, Paris, Gallimard, 1998.
- DETIENNE, M., *Comment être autochtone, Du pur Athénien au Français raciné*, Paris, Seuil, 2003.

- DETIENNE, M. et G. SISSA, *La vie quotidienne des dieux grecs*, Paris, Hachette, 1989.
- DOWDEN, K., *The Uses of Greek Mythology*, London-New York, Routledge, 1992.
- DUBOIS, C.-G., *Récits et mythes de fondation dans l'imaginaire culturel occidental*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2009.
- DUCHARME, P., *Mythologie de la Grèce antique*, Paris, Garnier Frères, 1879.
- DUPLOUY, A., *Le Prestige des élites, Recherches sur les modes de reconnaissance sociale en Grèce entre les X<sup>e</sup> et V<sup>e</sup> siècles avant J.-C.*, Paris, Les Belles Lettres, 2006.
- DUPONT, F., *Rome, la ville sans origine, L'Énéide : un grand récit du métissage ?*, Paris, Gallimard, 2011.
- EFFENTERRE, H., *La cité grecque, Des origines à la défaite de Marathon*, Paris, Hachette, 1985.
- ELIADE, M., *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, 1963.
- ELIADE, M., *La nostalgie des origines*, Paris, Gallimard, 1971 (1969).
- FRATEANTONIO, C., *Religion und Städtekonkurrenz : zum politischen und kulturellen Kontext von Pausanias' Periegesis*, Berlin-New York, Walter de Gruyter, 2007.
- FUSTEL DE COULANGES, *La Cité antique*, Paris, Flammarion, 1984 (1864).
- GANGLOFF, A., *Dion Chrysostome et les mythes : hellénisme, communication et philosophie politique*, Grenoble, Millon, 2006.
- GEARY, P. J., *Quand les nations refont l'histoire, L'invention des origines de l'Europe*, Paris, Aubier, 2004 (2002).
- GEORGOPOULOU, M. et al. (éd.), *Following Pausanias : The Quest for Greek Antiquity*, New Castle, Oak Knoll Press, 2007.
- GLOTZ, G., *La cité grecque*, Paris, Albin Michel, 1968 (1928).
- GOTTELAND, S., *Mythe et rhétorique : les exemples mythiques dans le discours politique de l'Athènes classique*, Paris, Les Belles Lettres, 2001.

- GOURMELEN, L., *Kékrops, le roi-serpent : imaginaire athénien, représentations de l'humain et de l'animalité en Grèce ancienne*, Paris, Les Belles Lettres, 2004.
- GRAINDOR, P., *Un milliardaire antique, Hérode Atticus et sa famille*, New York, Arno Press, 1979 (1930).
- GRAINDOR, P., *Athènes sous Hadrien*, New York, Arno Press, 1973 (1934).
- GRANDJEAN, C., *Les Messéniens de 370/369 au 1<sup>er</sup> siècle de notre ère : monnayages et histoire*, Paris, de Boccard, 2003.
- GUERBER, É., *Les cités grecques dans l'Empire romain, Les privilèges et les titres des cités de l'Orient hellénophone d'Octave Auguste à Dioclétien*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009.
- GURLITT, W., *Über Pausanias*, Graz, Leuschner & Lubensky, 1890.
- HABICHT, C., *Pausanias' Guide to Ancient Greece*, Berkeley-Los Angeles-London, University of California Press, 1998 (1985).
- HALL, J., *Ethnic Identity in Greek Antiquity*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.
- HANSEN, M. H., *Polis et cité-État : un concept antique et son équivalent moderne*, Paris, Les Belles Lettres, 2001 (1998).
- HANSEN, M. H., *Polis : An Introduction to the Ancient Greek City-State*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2006.
- HARTOG, F., *Le miroir d'Hérodote, Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 2001 (1980).
- HARTOG, F., *Mémoire d'Ulysse, Récits sur la frontière en Grèce ancienne*, Paris, Gallimard, 1996.
- HARTOG, F., *Régimes d'historicité, Présentisme et expérience du temps*, Paris, Seuil, 2003.
- HARTOG, F., *Évidence de l'histoire, Ce que voient les historiens*, Paris, Gallimard, 2005.
- HARTOG, F. et M. CASEVITZ, *L'histoire d'Homère à Augustin*, Paris, Seuil, 1999.



- HEBERDEY, R., *Die Reisen des Pausanias in Griechenland*, Wien, Tempsky, 1894.
- HEER, J., *La personnalité de Pausanias*, Paris, Les Belles Lettres, 1979.
- HELLER, A., « *Les bêtises des Grecs* », *Conflits et rivalités entre les cités d'Asie et de Bithynie à l'époque romaine (129 a.C.-235 p.C.)*, Paris-Bordeaux, de Boccard-Ausonius, 2006.
- HUTTON, W., *Describing Greece, Landscape and Literature in the 'Periegesis' of Pausanias*, Cambridge, Cambridge University Press, 2005.
- JACOB, C., *La description de la terre habitée de Denys d'Alexandrie ou la leçon de géographie*, Paris, Albin Michel, 1990.
- JENNINGS, V. et A. KATSAROS (éd.), *The World of Ion of Chios*, Leiden-Boston, Brill, 2007.
- JONES, C. P., *Kinship Diplomacy in the Ancient World*, Cambridge, Harvard University Press, 1999.
- JOST, M., *Sanctuaires et cultes d'Arcadie*, Paris, Vrin, 1986.
- JOURDAIN-ANNEQUIN, C., *Héraclès aux portes du soir*, Besançon, Annales Littéraires de l'Université de Besançon, 1989.
- JUUL, L. O., *Oracular Tales in Pausanias*, Odense, University Press of Southern Denmark, 2010.
- KALKMANN A., *Pausanias der Perieget: Untersuchungen über seine Schriftsiellerei und seine Quellen*, Berlin, G. Reimer, 1886.
- KURTZ, D. C. Kurtz et J. BOARDMAN, *Greek Burial Customs*, London, Thames & Hudson, 1971.
- LACARRIÈRE, J., *Promenades dans la Grèce antique*, Paris, Hachette, 1991 (1978).
- LAFON, X., MARC, J.-Y. et M. SARTRE, *La ville antique, Histoire de l'Europe urbaine 1*, Paris, Seuil, 2011 (2003).
- LAFOND, Y., *La mémoire des cités dans le Péloponnèse d'époque romaine (II<sup>e</sup> siècle avant J.-C.-III<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006.

- LANGERWERF, L. L.B.M., *'No Freer than the Helots', Messenian Rebel Behaviour in Pausanias' Messeniaka in Comparative Perspective*, thèse de doctorat, Nottingham, University of Nottingham, 2010.
- LARSON, J., *Greek Nymphs : Myth, Cult, Lore*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2001.
- LESCHHORN, W., *Gründer der Stadt, Studien zu einem politisch-religiösen Phänomen der griechischen Geschichte*, Stuttgart, Steiner-Verl.-Wiesbaden-GmbH., 1984.
- LÉTOUBLON, F., *Fonder une cité, Ce que disent les langues anciennes et les textes grecs ou latins sur la fondation des cités*, Grenoble, Ellug, 1987.
- LÉTOUBLON, F., *La ruche grecque et l'empire de Rome*, Grenoble, Ellug, 1995.
- LÉVI-STRAUSS, C., *La pensée sauvage*, Paris, Plon, 1962.
- LONIS, R., *La cité dans le monde grec*, Paris, Armand Colin, 2004 (1994).
- LORAUX, N., *Les enfants d'Athéna, Idées athéniennes sur la citoyenneté et la division des sexes*, Paris, Seuil, 1990 (1981).
- LORAUX, N., *Né de la terre : politique et autochtonie à Athènes*, Paris, Seuil, 1996.
- LORAUX, N., *La cité divisée : l'oubli dans la mémoire d'Athènes*, Paris, Payot, 1997.
- LURAGHI, N., *The Ancient Messenians, Constructions of Ethnicity and Memory*, Cambridge, Cambridge University Press, 2008.
- MAINOLDI, C., *L'image du loup et du chien dans la Grèce ancienne d'Homère à Platon*, Paris, Ophrys, 1984.
- MALINOWSKI, B., *Trois essais sur la vie sociale des primitifs*, Paris, Payot, 2001 (1933).
- MALKIN, I., *Religion and Colonization in Ancient Greece*, Leyde, Brill, 1987.
- MALKIN, I., *La Méditerranée spartiate, Mythe et territoire*, Paris, Les Belles Lettres, 2004 (1994).

- MALKIN, I. (éd.), *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity*, Cambridge, Harvard University Press, 2001.
- MALKIN, I., *A Small Greek World, Networks in the Ancient Mediterranean*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2011.
- MARTIN, R., *Recherches sur l'agora grecque, Études d'histoire et d'archéologie urbaines*, Paris, de Boccard, 1951.
- NILSSON, M. P., *Cults, Myths, Oracles, and Politics in Ancient Greece*, Göteborg, Paul Åströms förlag, 1986 (1951).
- OLIVER, J. H., *Marcus Aurelius : Aspects of Civic and Cultural Policy in the East*, Princeton, American School of Classical Studies at Athens, 1970.
- OLIVER, J. H., *The Civic Tradition and Roman Athens*, Baltimore, Johns Hopkins University Press, 1983.
- OSANNA, M., *Santuari e culti dell'Acaia antica*, Naples, Edizioni scientifiche italiane, 1996.
- PATTERSON, L. E., *Kinship Myth in Ancient Greece*, Austin, University of Texas Press, 2010.
- PELON, O., *Tholoi, tumuli et cercles funéraires, Recherches sur les monuments funéraires de plan circulaire dans l'Égée de l'âge du bronze (III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> millénaires av. J.-C.)*, Paris, de Boccard, 1977.
- PERRET, J., *Les origines de la légende troyenne de Rome (281-31)*, Paris, Les Belles Lettres, 1942.
- PIÉRART, M. et G. TOUCHAIS, *Argos : une ville grecque de 6000 ans*, Paris, CNRS Éditions, 1996.
- PIRENNE-DELFORGE, V., *Retour à la source, Pausanias et la religion grecque*, Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2008.
- POLIGNAC, F., *La naissance de la cité grecque*, Paris, La Découverte, 1984.
- POMIAN, K., *Sur l'histoire*, Paris, Gallimard, 1999.
- PRETZLER, M., *Pausanias : Travel Writing in Ancient Greece*, London, Duckworth, 2007.

- PRINZ, F., *Gründungsmythen und Sagenchronologie*, München, Beck, 1979.
- REARDON, B. P., *Courants littéraires grecs des II<sup>e</sup> et III<sup>e</sup> siècles après J.-C.*, Paris, Les Belles Lettres, 1971.
- ROBERT, C., *Pausanias als Schriftsteller*, Berlin, Weidmann, 1909.
- ROBERT, L., *À travers l'Asie Mineure : poètes et prosateurs, monnaies grecques, voyageurs et géographie*, Paris, de Boccard, 1980.
- ROBERT, L., *Opera minora selecta, Épigraphie et antiquités grecques*, V, Amsterdam, Hakkert, 1989.
- ROBERTSON, N., *Festivals and Legends : The Formation of Greek Cities in the Light of Public Ritual*, Toronto, University of Toronto Press, 1992.
- RUDHARDT, J., *Notions fondamentales de la pensée religieuse et actes constitutifs du culte dans la Grèce classique*, Paris, Picard, 1992 (1958).
- RYKWERT, J., *The Idea of a Town, The Anthropology of Urban Form in Rome, Italy and the Ancient World*, Cambridge-Massachusetts, MIT Press, 1988 (1976).
- SAÏD, S. (et al.), *Histoire de la littérature grecque*, Paris, Presses Universitaires de France, 1997.
- SAKELLARIOU, M. B., *La migration grecque en Ionie*, Athènes, Institut français d'Athènes, 1958.
- SALLES, C., *La mythologie grecque et romaine*, Paris, Hachette, 2003.
- SAMUEL, R., *Theatres of Memory*, vol. 1, *Past and Present in Contemporary Culture*, London, Verso, 1994.
- SARTRE, M., *L'Orient romain, Provinces et sociétés provinciales en Méditerranée orientale d'Auguste aux Sévères (31 avant J.-C. – 235 après J.-C.)*, Paris, Seuil, 1997 (1991).
- SAUZEAU, P., *Les partages d'Argos, Sur les pas des Danaïdes*, Paris, Belin, 2005.
- SCHNAPP-GOURBEILLON, A., *Aux origines de la Grèce (XIII<sup>e</sup>-VIII<sup>e</sup> siècles avant notre ère), La genèse du politique*, Paris, Les Belles Lettres, 2002.



- SHRIMPTON, G. S., *History and Memory in Ancient Greece*, Montréal, McGill-Queen's University Press, 1997.
- SIAPKAS, J., *Heterological Ethnicity, Conceptualizing Identities in Ancient Greece*, Uppsala, Acta Universitatis Upsaliensis, 2003.
- SIRINELLI, J., *Les enfants d'Alexandre, La littérature et la pensée grecques, 331 av. J.-C – 519 ap. J.-C.*, Paris, Fayard, 1993.
- SMITH, A. D., *National Identity*, Reno, University of Nevada Press, 1990.
- SMITH, J. M., *The Foundations of Cities in Greek Historians and Poets*, thèse de doctorat, New Haven, Yale University, 1991.
- SNODGRASS, A., *Archaeology and the Rise of the Greek State*, Cambridge, Cambridge University Press, 1977.
- STARK, D. J., *Religious Tourism in Roman Greece*, mémoire de maîtrise, Waterloo, Wilfrid Laurier University, 2009.
- STUMPF, J. A., *Tourism in Roman Greece*, thèse de doctorat, Columbia, University of Missouri, 2003.
- SVENBRO, J., *Phrasikleia, Anthropologie de la lecture en Grèce ancienne*, Paris, La Découverte, 1988.
- SWAIN, S., *Hellenism and Empire : Language, Classicism, and Power in the Greek World AD 50-250*, Oxford, Clarendon Press, 1996.
- THÉRIAULT, G., *Le culte d'Homonoia dans les cités grecques*, Lyon-Québec, Maison de l'Orient et Éditions du Sphinx, 1996.
- TOMLINSON, R. A., *Argos and the Argolid, From the End of the Bronze Age to the Roman Occupation*, London, Routledge and K. Paul, 1972.
- VANSCHOONWINKEL, J., *L'Égée et la Méditerranée orientale à la fin du deuxième millénaire*, Louvain-la-Neuve, Publications d'histoire de l'art et d'archéologie de l'Université catholique de Louvain, 1991.
- VEYNE, P., *Les Grecs ont-ils cru à leurs mythes ?*, Paris, Seuil, 1983.
- VIAN, F., *Les origines de Thèbes, Cadmos et les Spartes*, Paris, Klincksieck, 1963.

WHITMARSH, T., *Greek Literature and the Roman Empire, The Politics of Imitation*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2001.

WHITMARSH, T., *The Second Sophistic*, Oxford-New York, Oxford University Press, 2005.

WILL, E., *Korinthiaka : Recherches sur l'histoire et la civilisation de Corinthe des origines aux Guerres médiques*, Paris, de Boccard, 1955.

WILL, E., *Doriens et Ioniens, Essai sur la valeur du critère ethnique appliqué à l'étude de l'histoire et de la civilisation grecques*, Paris, Les Belles Lettres, 1956.

WUNENBURGER, J.-J., *Imaginaires du politique*, Paris, Ellipses, 2001.

ZANGARA, A., *Voir l'histoire, Théories anciennes du récit historique (II<sup>e</sup> siècle avant J.-C. – II<sup>e</sup> siècle après J.-C.)*, Paris, Vrin-EHESS, 2007.

#### 7- Articles

AKUJÄRVI, J., « One and 'I' in the Frame Narrative : Authorial Voice, Travelling Persona and Addressee in Pausanias' *Periegesis* », *CQ*, 62 (1), 2012, p. 327-358.

ALCOCK, S. E., « Tomb Cult and the Post-Classical polis », *AJA*, 95 (3), 1991, p. 447-467.

ALCOCK, S. E., « Pausanias and the Polis : Use and Abuse », *Sources for Ancient Greek City-State*, M. H. Hansen (éd.), Copenhagen, Munksgaard, 1995, p. 326-344.

ALCOCK, S. E., « Landscapes of Memory and the Authority of Pausanias », *Pausanias historien : huit exposés suivis de discussions*, préparés et présidés par J. Bingen, Vandoeuvres-Genève, Fondation Hardt, 1996, p. 241-276.

ALCOCK, S. E., « Power From the Dead : Tomb Cult in Postliberation Messenia », *Sandy Pylos : An Archaeological History From Nestor to Navarino*, J. L. Davis (éd.), Austin, University of Texas Press, 1998, p. 199-204.

ALCOCK, S. E., « The Pseudo-History of Messenia Unplugged », *TAPhA*, 129, 1999, p. 333-341.

- ALCOCK, S. E., « The Roman Territory of Greek Cities », *Territoires des cités grecques*, M. Brunet (éd.), Paris, de Boccard, 1999, p. 167-173.
- ALTY, J., « Dorians and Ionians », *JHS*, 102, 1982, p. 1-14.
- ANDO, C., « Imperial Identities », *Local Knowledge and Microidentities in the Imperial Greek World*, T. Whitmarsh (éd.), Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2010, p. 17-45.
- ANTONACCIO, C. M., « Colonization and the Origins of Hero Cult », *Ancient Greek Hero Cult*, R. Hägg (éd.), Stockholm, Svenska Institutet i Athen, 1999, p. 109-121.
- ARAFAT, K. W., « Pausanias' Attitude to Antiquities », *ABSA*, 87, 1992, p. 387-409.
- ARAFAT, K. W., « Treasure, Treasuries and Value in Pausanias », *CQ*, 59 (2), 2009, p. 578-592.
- ASSENMAKER, P., « La place du Palladium dans l'idéologie augustéenne : entre mythologie, religion et politique », *Storia delle religioni e archeologia, Discipline a confronto*, 2010, Roma, Alpes Italia, p. 35-64.
- ASSMANN, J., « Collective Memory and Cultural Identity », *New German Critique*, 65, 1995, p. 125-133.
- AUBERGER, J., « Pausanias et les Messéniens : une histoire d'amour ! », *REA*, 94, 1992, p. 187-197.
- AUBERGER, J., « Pausanias romancier ? Le témoignage du livre IV », *DHA*, 18, 1992, p. 257-280.
- AUBERGER, J., « Les mots du courage chez Pausanias », *RPh*, 68, 1994, p. 7-18.
- AUBERGER, J., « Pausanias et le livre 4 : une leçon pour l'Empire », *Phoenix*, 54, 2000, p. 255-281.
- AUBERGER, J., « D'un héros à l'autre : Pausanias au pied de l'Ithôme », *Éditer, traduire, commenter Pausanias en l'an 2000*, D. Knoepfler et M. Piérart (éd.), Neuchâtel-Genève, Droz-Université de Neuchâtel, 2001, p. 261-273.
- AUBERGER, J., « Pausanias le Périégète et la Seconde Sophistique », *Regards sur la Seconde Sophistique et son époque*, T. Schmidt et P. Fleury (éd.), Toronto, University of Toronto Press, 2011, p. 133-145.

- AUFFARTH, C., « Constructing the Identity of the 'Polis' : The Danaides as 'Ancestors' », *Ancient Greek Hero Cult*, R. Hägg (éd.), Stockholm, Svenska Institutet i Athen, 1999, p. 39-48.
- BAYET, J., « Les origines de l'arcadisme romain », *Mélanges d'archéologie et d'histoire*, 38 (1), 1920, p. 63-143.
- BÉRARD, C., « Récupérer la mort du prince : héroïsation et formation de la cité », *La mort, les morts dans les sociétés anciennes*, G. Gnoli et J.-P. Vernant (dir.), Cambridge-Paris, Cambridge University Press-Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1982, p. 89-105.
- BERSTEIN, S., « La culture politique », *Pour une histoire culturelle*, J.-P. Rioux et J.-F. Sirinelli (dir.), Paris, Seuil, 1997, p. 371-386.
- BICKERMAN, E. J., « *Origines gentium* », *CPh*, 47 (2), 1952, p. 65-81.
- BISCHOFF, H., « Perieget », *Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft*, Stuttgart, J. B. Metzlersche Verlagsbuchhandlung, Band 19, 1937, col. 725-742.
- BOUFFARTIGUE, J., « La tradition de l'éloge de la cité dans le monde grec », *La fin de la cité antique et le début de la cité médiévale de la fin du III<sup>e</sup> siècle à l'avènement de Charlemagne*, C. Lepelley (dir.), Bari, Edipuglia, 1996, p. 43-58.
- BOUVIER, D., « Reliques héroïques en Grèce archaïque : l'exemple de la lance d'Achille », *Les objets de la mémoire, Pour une approche comparatiste des reliques et de leur culte*, P. Borgeaud et Y. Volokhine (éd.), Bern, Peter Lang, 2005, p. 73-94.
- BOWIE, E. L., « Greeks and Their Past in the Second Sophistic », *P&P*, 46, 1970, p. 3-41.
- BOWIE, E. L., « Hellenes and Hellenism in Writers of the Early Second Sophistic », *ΕΛΛΗΝΙΣΜΟΣ : quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque*, S. Saïd (éd.), Leiden, Brill, 1991, p. 183-204.
- BOWIE, E. L., « Past and Present in Pausanias », *Pausanias historien : huit exposés suivis de discussions*, préparés et présidés par J. Bingen, Vandoeuvres-Genève, Fondation Hardt, 1996, p. 207-239.



- BREMMER, J. N., « Founding a City : The Case of Cyrene », *La fundación de la ciudad, Mitos y ritos el mundo antiguo*, P. Azara, R. Mar, E. Riu et E. Subías (éd.), Barcelona, Edicions UPC, 2000, p. 101-109.
- BRUBAKER, R., « Au-delà de l'«identité» », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 139, 2001, p. 66-85.
- BRUIT, L., « Pausanias à Phigalie », *Mètis*, 1 (1), 1986, p. 71-96.
- BRUIT ZAIDMAN, L., « La notion d'*archaion* dans la Périégèse de Pausanias », *Grecs et Romains aux prises avec l'histoire, Représentations, récits et idéologie*, G. Lachenaud et D. Longrée (éd.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, p. 21-30.
- BRULÉ, P., « Dans le nom, tout n'est-il pas déjà dit ? : histoire et géographie dans les récits généalogiques », *Kernos*, 18, 2005, p. 241-268.
- BURASELIS, K., « Gods and King as Synoikists : Divine Disposition and Monarchic Wishes Combined in the Traditions of City Foundations for Alexander's and Hellenistic Times », *Intentional History, Spinning Time in Ancient Greece*, L. Foxhall, H. J. Gehrke et N. Luraghi (éd.), Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2010, p. 265-274.
- CALAME, C., « Le récit généalogique spartiate : la représentation mythologique d'une organisation spatiale », *QS*, 13, 1987, p. 43-91.
- CALAME, C., « Pausanias le Périégète en ethnographe ou comment décrire un culte grec », *Le discours anthropologique : description, narration, savoir*, Paris, Méridiens Klincksieck, 1990, p. 227-250.
- CALAME, C., « La refondation d'une cité coloniale grecque : espace et temps », *La fundación de la ciudad, Mitos y ritos el mundo antiguo*, P. Azara, R. Mar, E. Riu et E. Subías (éd.), Barcelona, Edicions UPC, 2000, p. 91-99.
- CALAME, C., « Le panthéon de Trézène et Pausanias », *Poétique des mythes dans la Grèce antique*, Paris, Hachette, 2000, p. 207-241.
- CASEVITZ, M., « Pausanias croyait-il aux dieux ? », *Nier les dieux, nier Dieu*, G. Dorival et D. Pralon (dir.), Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2002, p. 81-92.
- CASEVITZ, M., « Ἀρχαῖος et παλαιός chez Polybe », *Ktèma*, 31, 2006, p. 33-37.

- CASEVITZ, M., « Pausanias le périégète et les langues », *Mélanges B. Jacquiod*, textes réunis par J.-L. Breuil (*et al.*), Saint-Étienne, Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2006, p. 81-88.
- CASEVITZ, M., « Astu et Polis chez Pausanias », *Troïka : parcours antiques, Mélanges offerts à Michel Woronoff*, vol. 1, S. David et É. Geny (éd.), Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2007, p. 259-268.
- CASEVITZ, M., « Les Tragiques dans la *Périégèse* de Pausanias », *Phileuripidès, Mélanges F. Jouan*, textes réunis par D. Auger et J. Peigney, Nanterre, Presses Universitaires de Paris 10, 2008, p. 703-709.
- CHAMOUX, F., « La méthode historique de Pausanias d'après le livre I de la *Périégèse* », *Pausanias historien : huit exposés suivis de discussions*, préparés et présidés par J. Bingen, Vandoeuvres-Genève, Fondation Hardt, 1996, p. 45-77.
- CHAMOUX, F., « Du mythe à l'histoire », *Histoire et historiographie dans l'Antiquité*, sous la présidence de J. Leclant et la dir. de F. Chamoux, Paris, de Boccard, 2001, p. 13-23.
- CHAMOUX, F., « Les épigrammes dans Pausanias », *Éditer, traduire, commenter Pausanias en l'an 2000*, D. Knoepfler et M. Piérart (éd.), Neuchâtel-Genève, Droz-Université de Neuchâtel, 2001, p. 79-91.
- CHERF, W. J., « The Roman Borders Between Achaia and Macedonia », *Chiron*, 17, 1987, p. 135-142.
- CLAVEL-LÉVÊQUE, M. et M.-M. MACTOUX, « Pausanias et la mémoire olympique », *Mappemonde*, 2, 1989, p. 44-47.
- CLINTON, K., « Hadrian's Contribution to the Renaissance of Eleusis », *The Greek Renaissance in the Roman Empire*, S. Walker et A. Cameron (éd.), London, Institute of Classical Studies, 1989, p. 56-68.
- COCHET, M., « L'autochtonie chez Pausanias : modèle ou exception athénienne ? », *Poikilia*, 1996, p. 7-15.
- COLE, S. G., « Civic Cult and Civic Identity », *Sources for Ancient Greek City-State*, M. H. Hansen (éd.), Copenhagen, Munksgaard, 1995, p. 292-325.
- COLLIN, F., « Poétique de l'Arcadie, de Virgile à Bonnefoy », *BAGB*, 2006 (2), p. 92-122.

- CONDOLÉON, N. M., « Inscriptions de Chios », *RPh*, 23 (3), 1949, p. 5-16.
- CONNOR, W. R., « The Ionian Era of Athenian Civic Identity », *PAPhS*, 137 (2), 1993, p. 194-206.
- CORDIER, P., « L'ethnographie romaine et ses primitifs : les paradoxes de la 'préhistoire' au présent », *Anabases*, 3, 2006, p. 173-193.
- CORNET, G., « Les aventures de Thésée lors de son voyage de Trézène à Athènes. Transfiguration d'un jeune aventurier en héros national », *BAGB*, 2000 (1), p. 28-43.
- CORSANO, M., « Sparte et Tarente : le mythe de fondation d'une colonie », *RHR*, 196, 1979, p. 113-140.
- CÔTÉ, D., « L'Héraclès d'Hérode : héroïsme et philosophie dans la sophistique de Philostrate », *Regards sur la Seconde Sophistique et son époque*, T. Schmidt et P. Fleury (éd.), Toronto, University of Toronto Press, 2011, p. 36-61.
- CURTY, O., « Les parentés entre cités chez Polybe, Strabon, Plutarque et Pausanias », *Origines gentium*, textes réunis par V. Fromentin et S. Gotteland, Paris, de Boccard, 2001, p. 49-56.
- DARBO-PESCHANSKI, C., « L'historien grec ou le passé jugé », *Figures de l'intellectuel en Grèce ancienne*, N. Loraux et Carles Miralles (dir.), Paris, Belin, 1998, p. 143-189.
- DELATTRE, C., « L'ordre généalogique, entre mythographie et doxographie », *Kernos*, 19, 2006, p. 145-159.
- DESCAT, R., « Les traditions grecques sur les Lélèges », *Origines gentium*, textes réunis par V. Fromentin et S. Gotteland, Paris, de Boccard, 2001, p. 169-177.
- DESHOURS, N., « La légende et le culte de Messène ou Comment forger l'identité d'une cité », *REG*, 106, 1993, p. 39-60.
- DESHOURS, N., « Panthéon et identité civiques à Messène (de la fondation de la cité à l'époque impériale) », *Le Péloponnèse d'Épaminondas à Hadrien*, textes réunis par C. Grandjean, Paris, de Boccard, 2008, p. 165-189.

- DETIENNE, M., « Apollon Archégète : un modèle politique de la territorialisation », *Tracés de fondation*, M. Detienne (dir.), Louvain-Paris, Peeters, 1990, p. 301-311.
- DETIENNE, M., « Qu'est-ce qu'un site ? », *Tracés de fondation*, M. Detienne (dir.), Louvain-Paris, Peeters, 1990, p. 1-16.
- DETIENNE, M., « La table de Lycaon », *MLN*, 106 (4), 1991, p. 742-750.
- DETIENNE, M., « Manières grecques de commencer », *Transcrire les mythologies : tradition, écriture, historicité*, M. Detienne (dir.), Paris, Albin Michel, 1994, p. 159-166.
- DETIENNE, M. et J. SVENBRO, « Les loups au festin ou la Cité impossible », *La cuisine du sacrifice en pays grec*, Paris, Gallimard, 1979, p. 215-237.
- DOFFEY, M.-C., « Les mythes de fondation des concours néméens », *Polydipsion Argos*, M. Piérart (dir.), Paris, de Boccard, 1992, p. 185-193.
- DOUGHERTY, C., « It's Murder to Found a Colony », *Cultural Poetics in Archaic Greece : Cult, Performance, Politics*, C. Dougherty et L. Kurke (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 178-198.
- DOUGHERTY, C., « Archaic Greek Foundation Poetry : Questions of Genre and Occasion », *JHS*, 114, 1994, p. 35-46.
- DOUKELLIS, P. N., « Hadrian's Panhellenion : A Network of Cities ? », *Greek and Roman Networks in the Mediterranean*, I. Malkin et al. (éd.), London-New York, Routledge, 2009, p. 285-298.
- DUBEL, S., « *Ekphrasis* et *enargeia* : la description antique comme parcours », *Dire l'évidence : philosophie et rhétorique antiques*, C. Lévy et L. Pernot (dir.), Paris, L'Harmattan, 1997, p. 249-264.
- DUCAT, J., « Les thèmes des récits de la fondation de Rhégion », *Mélanges helléniques offerts à Georges Daux*, Paris, de Boccard, 1974, p. 93-114.
- DUNBABIN, T. J., « The Early History of Corinth », *JHS*, 68, 1948, p. 59-69.
- DUNN, F. M., « Pausanias on the Tomb of Medea's Children », *Mnemosyne*, 48 (3), 1995, p. 348-351.
- DUPONT, F., « Rome ou l'altérité incluse », *Rue Descartes*, 37, 2002-2003, p. 41-54.



- DURAND, J.-L., « Formes athéniennes du fonder », *Tracés de fondation*, M. Detienne (dir.), Louvain-Paris, Peeters, 1990, p. 271-287.
- EBELING, H. L., « Pausanias as an Historian », *The Classical Weekly*, 7, 1913, p. 138-141.
- EKROTH, G., « Pausanias and the Sacrificial Rituals of Greek Hero-Cults », *Ancient Greek Hero Cult*, R. Hägg (éd.), Stockholm, Svenska Institutet i Athen, 1999, p. 145-158.
- ELSNER, J., « Pausanias : A Greek Pilgrim in the Roman World », *P&P*, 135, 1992, p. 3-29.
- ELSNER, J., « From the Pyramids to Pausanias and Piglet : Monuments, Travel and Writing », *Art and Text in Ancient Greek Culture*, S. Goldhill et R. Osborne (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 1993, p. 224-254.
- ELSNER, J., « Describing Self in the Language of the Other : Pseudo (?) Lucian at the Temple of Hierapolis », *Being Greek under Rome, Cultural Identity, the Second Sophistic and the Development of Empire*, S. Goldhill (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 123-153.
- ELSNER, J., « Structuring 'Greece', Pausanias's *Periegesis* as a Literary Construct », *Pausanias : Travel and Memory in Roman Greece*, S. E. Alcock, J. F. Cherry et J. Elsner (éd.), Oxford-New York, Oxford University Press, 2001, p. 3-20.
- ENGELMAN, H., « Das Grab des Androklos und ein Olympieion (Pausanias VII, 2, 9) », *ZPE*, 112, 1996, p. 131-133.
- FIGUEIRA, T. J., « The Evolution of the Messenian Identity », *Sparta : New Perspectives*, S. Hodkinson et A. Powell (dir.), London, Duckworth-The Classical Press of Wales, 1999, p. 211-244.
- FINLEY, M. I., « Mythe, mémoire et histoire », *Mythe, mémoire, histoire : les usages du passé*, Paris, Flammarion, 1981, 9-40.
- FOURGOUS, D., « Les Dryopes : peuple sauvage ou divin ? », *Mètis*, 4 (1), 1989, p. 5-32.
- FRASER, P. M., « Hadrian and Cyrene », *JRS*, 40, 1950, p. 77-90.

- GANGLOFF, A., « Les mythes dans les principaux discours aux villes de Dion Chrysostome : une approche de la notion d'hellénisme », *REG*, 114, 2001, p. 456-477.
- GANGLOFF, A., « Les héros et les penseurs grecs des deux premiers siècles après J.-C. : mythologie et éducation », *Pallas*, 78, 2008, p. 153-168.
- GEHRKE, H.-J., « Myth, History and Collective Identity : Uses of the Past in Ancient Greece and Beyond », *The Historian's Craft in the Age of Herodotus*, N. Luraghi (dir.), Oxford-New York, Oxford University Press, 2001, p. 286-313.
- GEHRKE, H.-J., « Greek Representations of the Past », *Intentional History, Spinning Time in Ancient Greece*, L. Foxhall, H. J. Gehrke et N. Luraghi (éd.), Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2010, p. 15-33.
- GENGLER, O., « Héraclès, Tyndare et Hippocoön dans la description de Sparte par Pausanias : mise en espace d'une tradition mythique », *Kernos*, 18, 2005, p. 311-328.
- GENGLER, O., « Ni réel ni imaginaire : l'espace décrit dans la *Périégèse* de Pausanias. Lecture de la description de l'acropole de Sparte », *Géographies imaginaires*, textes réunis par L. Villard, Rouen, Publications des Universités de Rouen et du Havre, 2009, p. 225-244.
- GEORGOUDI, S., « Commémoration et célébration des morts dans les cités grecques : les rites annuels », *La commémoration*, P. Gignoux (dir.), Louvain-Paris, Peeters, 1988, p. 73-89.
- GIOVANNINI, A., « La guerre de Troie entre mythe et histoire », *Ktèma*, 20, 1995, p. 139-176.
- GOEKEN, J., « L'histoire de Corinthe dans la rhétorique grecque de l'Empire romain », *CEA*, 42, 2005, p. 327-351.
- GOLDHILL, S., « What is Local Identity ? The Politics of Cultural Mapping », *Local Knowledge and Microidentities in the Imperial Greek World*, T. Whitmarsh (éd.), Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2010, p. 46-68.
- GONNET, H., « Télibinu et l'organisation de l'espace chez les Hittites », *Tracés de fondation*, M. Detienne (dir.), Louvain-Paris, Peeters, 1990, p. 51-57.

- GOTTELAND, S., « L'origine des cités grecques dans les discours athéniens », *Origines gentium*, textes réunis par V. Fromentin et S. Gotteland, Paris, de Boccard, 2001, p. 79-93.
- GRANDJEAN, T., « Le recours à l'étiologie chez Dion de Pruse et chez Plutarque de Chéronée », *L'étiologie dans la pensée antique*, M. Chassignet (éd.), Turnhout, Brepols, 2008, p. 147-164.
- GRAZIANI, F., « 'Mythologia', 'Genealogia', 'Archaiologia' : fonction paléontologique de la mythographie », *Kernos*, 19, 2006, p. 201-214.
- HABICHT, C., « Pausanias and the Evidence of Inscriptions », *ClAnt*, 3, 1984, p. 40-56.
- HALLO, W. W., « Founding Myths of Cities in the Ancient Near East : Mesopotamia and Israel », *La fundación de la ciudad, Mitos y ritos el mundo antiguo*, P. Azara, R. Mar, E. Riu et E. Subías (éd.), Barcelona, Edicions UPC, 2000, p. 27-33.
- HELLER, A., « 'Ἀρχαιότης et εὐγένεια. Le thème des origines dans les cités d'Asie Mineure à l'époque impériale », *Ktèma*, 31, 2006, p. 97-108.
- HELLER, A., « Généalogies locales et construction des identités collectives en Asie Mineure », *L'Asie Mineure dans l'Antiquité : échanges, populations et territoires*, H. Bru et al. (dir.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2009, p. 53-65.
- HERRERO INGELMO, M. C., « Héroès epónimos en Pausanias », *Scripta antiqua : in honorem Ángel Montenegro Duque et José María Blázquez Martínez*, S. Crespo Ortiz de Zarate et A. Alonso Ávila (éd.), Valladolid, S. Crespo Ortiz de Zarate-A. Alonso Ávila, 2002, p. 125-133.
- HOBSBAWM, E., « Introduction : inventer des traditions », *L'invention de la tradition*, E. Hobsbawm et T. Ranger (dir.), traduit de l'anglais par C. Vivier, Paris, Éditions Amsterdam, 2006 (1983 pour l'édition anglaise), p. 11-25.
- HÖLSCHER, T., « Myths, Images, and the Typology of Identities in Early Greek Art », *Cultural Identity in the Ancient Mediterranean*, E. S. Gruen (éd.), Los Angeles, Getty Research Institute, 2011, p. 47-65.
- HUGHES, D. D., « Hero Cult, Heroic Honors, Heroic Dead : Some Developments in the Hellenistic and Roman Periods », *Ancient Greek Hero Cult*, R. Hägg (éd.), Stockholm, Svenska Institutet i Athen, 1999, p. 167-175.

- HUXLEY, G., « Bones for Orestes », *GRBS*, 20 (2), 1979, p. 145-148.
- ICARD-GIANOLIO, N., « Héraclès fondateur », *ἀγαθὸς δαίμων : mythes et cultes : études d'iconographie en l'honneur de Lilly Kahil*, P. Linant de Bellefonds et al. (dir.), Athènes, École française d'Athènes, 2000, p. 219-228.
- JACOB, C., « The Greek Traveler's Areas of Knowledge : Myths and Other Discourses in Pausanias' *Description of Greece* », *YFS*, 59, 1980, p. 65-85.
- JACOB, C., « Le savoir des mythographes », *Annales (ESC)*, 49, 1994, p. 419-428.
- JACOB, C., « L'ordre généalogique : entre le mythe et l'histoire », *Transcrire les mythologies : tradition, écriture, historicité*, M. Detienne (dir.), Paris, Albin Michel, 1994, p. 169-202.
- JACQUEMIN, A., « Delphes au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. : un lieu de la mémoire grecque », *ΕΛΛΗΝΙΣΜΟΣ : quelques jalons pour une histoire de l'identité grecque*, S. Saïd (éd.), Leiden, Brill, 1991, p. 217-231.
- JACQUEMIN, A., « Oikiste et tyran : fondateur-monarque et monarque-fondateur dans l'Occident grec », *Ktèma*, 18, 1993, p. 19-27.
- JACQUEMIN, A., « Pausanias et les empereurs romains », *Ktèma*, 21, 1996, p. 29-42.
- JACQUEMIN, A., « Pausanias, la Perse et les Perses », *Φιλολογία, Mélanges offerts à Michel Casevitz*, P. Brillet-Dubois et É. Parmentier (éd.), Lyon, Maison de l'Orient et de la Méditerranée, 2006, p. 277-287.
- JAILLARD, D., « Les fonctions du mythe dans l'organisation spatiale de la cité : l'exemple de Tanagra en Béotie », *Kernos*, 20, 2007, p. 131-152.
- JONES, C. P., « The Panhellenion », *Chiron*, 26, 1996, p. 29-56.
- JONES, C. P., « Pausanias and His Guides », *Pausanias : Travel and Memory in Roman Greece*, S. E. Alcock, J. F. Cherry et J. Elsner (éd.), Oxford-New York, Oxford University Press, 2001, p. 33-39.
- JONES, C. P., « Editing and Understanding Pausanias », *JRA*, 16, 2003, p. 673-676.



- JONES, C. P., « Multiple Identities in the Age of the Second Sophistic », *'Paideia' : The World of the Second Sophistic*, B. E. Borg (éd.), Berlin-New York, de Gruyter, 2004, p. 13-21.
- JONES, C. P., « Ancestry and Identity in the Roman Empire », *Local Knowledge and Microidentities in the Imperial Greek World*, T. Whitmarsh (éd.), Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2010, p. 111-124.
- JOST, M., « Les cultes dans une ville nouvelle d'Arcadie au IV<sup>e</sup> siècle : Mégalopolis », *Le IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. : approches historiographiques*, P. Carlier (éd.), Paris, de Boccard, 1996, p. 103-109.
- JOST, M., « Versions locales et versions 'panhelléniques' des mythes arcadiens chez Pausanias », *Les Panthéons des cités, des origines à la 'Périégèse' de Pausanias*, V. Pirenne-Delforge (éd.), Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 1998, p. 227-240.
- JOST, M., « L'identité arcadienne dans les *Arkadika* de Pausanias », *Identités et cultures dans le monde méditerranéen antique*, études réunies par C. Müller et F. Prost, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002, p. 367-384.
- JOST, M., « Unité et diversité : la Grèce de Pausanias », *REG*, 119, 2006, p. 568-587.
- JOST, M., « Pausanias et la religion grecque », *Mélanges F. Chamoux*, A. Laronde et J. Leclant (éd.), Paris, de Boccard, 2010, p. 37-46.
- JOUANNA, J., « Mythe et rite : la fondation des jeux olympiques chez Pindare », *Ktèma*, 27, 2002, p. 105-118.
- KANSTEINER, W., « Finding Meaning in Memory : A Methodological Critique of Collective Memory Studies », *H&T*, 41 (2), 2002, p. 179-197.
- KOLENDO, J., « Origines antiques des débats modernes sur l'autochtonie », *Histoire, espaces et marges de l'Antiquité : hommages à Monique Clavel Lévêque*, tome 4, M. Garrido-Hory et A. Gonzalès (éd.), Besançon, Presses Universitaires de Franche-Comté, 2005, p. 25-50.
- KONSTAN, D., « *To Hellenikon ethnos* : Ethnicity and the Construction of Ancient Greek Identity », *Ancient Perceptions of Greek Ethnicity*, I. Malkin (éd.), Cambridge, Harvard University Press, 2001, p. 29-50.
- KÖRTE, A., « Kleinasiatische Studien VI », *Athenische Mitteilungen*, 25, 1900, p. 398-444.

- KRAPPE, A. H., « Guiding Animals », *JAF*, 55, 1942, p. 228-246.
- KRITZAS, C., « Aspects de la vie politique et économique d'Argos au V<sup>e</sup> siècle av. J.-C. », *Polydipsion Argos*, M. Piérart (dir.), Paris, de Boccard, 1992, p. 231-240.
- LACROIX, L., « La légende de Pélops et son iconographie », *BCH*, 100 (1), 1976, p. 327-341.
- LACROIX, L., « Pausanias et les origines mythiques de Delphes : éponymes, généalogies et spéculations étymologiques », *Kernos*, 4, 1991, p. 265-276.
- LACROIX, L., « Traditions locales et légendes étiologiques dans la *Périégèse* de Pausanias », *JS*, 1994, p. 75-99.
- LAFOND, Y., « Artémis en Achaïe », *REG*, 104, 1991, p. 410-433.
- LAFOND, Y., « Pausanias historien dans le livre VII de la *Périégèse* », *JS*, 1991, p. 27-45.
- LAFOND, Y., « Pausanias et l'histoire du Péloponnèse depuis la conquête romaine », *Pausanias historien : huit exposés suivis de discussions*, préparés et présidés par J. Bingen, Vandoeuvres-Genève, Fondation Hardt, 1996, p. 167-205.
- LAFOND, Y., « Pausanias et le panthéon de Patras : l'identité d'une cité grecque devenue colonie romaine », *Les Panthéons des cités, des origines à la 'Périégèse' de Pausanias*, V. Pirenne-Delforge (éd.), Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 1998, p. 195-208.
- LAFOND, Y., « Lire Pausanias à l'époque des Antonins », *Éditer, traduire, commenter Pausanias en l'an 2000*, D. Knoepfler et M. Piérart (éd.), Neuchâtel-Genève, Droz-Université de Neuchâtel, 2001, p. 387-406.
- LAFOND, Y., « Le mythe, référence identitaire pour les cités grecques d'époque impériale : l'exemple du Péloponnèse », *Kernos*, 18, 2005, p. 329-346.
- LASSERRE, F., « L'historiographie grecque à l'époque archaïque », *QS*, 4, 1976, p. 113-142.
- LEAHY, D. M., « The Bones of Tisamenus », *Historia*, 4, 1955, p. 26-38.

- LEBRETON, S., « Le choix d'identité d'une communauté par les légendes de fondation : Ancyre et Pessinonte en Asie Mineure », *Le stéréotype, outil de régulations sociales*, M. Grandière et M. Molin (éd.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2003, p. 213-228.
- LEBRETON, S., « Les enjeux de la mémoire. Le passé dans les légendes ou les mythes de fondation : une forme de régulation sociale ? Quelques exemples pour l'Asie Mineure », *Les régulations sociales dans l'Antiquité*, M. Molin (dir.), Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2006, p. 303-317.
- LE ROY, C., « Pausanias et la Laconie ou la recherche d'un équilibre », *Éditer, traduire, commenter Pausanias en l'an 2000*, D. Knoepfler et M. Piérart (éd.), Neuchâtel-Genève, Droz-Université de Neuchâtel, 2001, p. 223-237.
- LÉTOUBLON, F., « Le serment fondateur », *Métis*, 4, 1989, p. 101-115.
- LÉVÊQUE, P., « La mémoire achéenne de Sparte : analyse de la rue Aphétaïs », *La transizione dal Miceneo all'Alto Arcaismo : dal palazzo alla città*, D. Musti et al. (dir.), Roma, CNR, 1991, p. 573-581.
- LÉVY, E., « *Archaios* et *palaaios* chez Hérodote », *Ktèma*, 32, 2007, p. 525-538.
- LINANT DE BELLEFONDS, P., « Pictorial Foundation Myths in Roman Asia Minor », *Cultural Identity in the Ancient Mediterranean*, E. S. Gruen (éd.), Los Angeles, Getty Research Institute, 2011, p. 26-46.
- LORAUX, N., « L'autochtonie, une topique athénienne. Le mythe dans l'espace civique », *Annales ESC*, 34, 1979, p. 3-26.
- LORAUX, N., « Origines des hommes. Les mythes grecs : naître enfin mortels », *Dictionnaire des mythologies*, tome 2, Y. Bonnefoy (dir.), Paris, Flammarion, 1981, p. 197-202.
- LORAUX, N., « Le 2 Boédromion. À propos d'un jour interdit de calendrier à Athènes », *La commémoration*, P. Gignoux (dir.), Louvain-Paris, Peeters, 1988, p. 57-72.
- LUCE, J.-M., « Introduction », *Identités ethniques dans le monde grec antique = Pallas*, 73, 2007, p. 11-23.
- LURAGHI, N., « Becoming Messenian », *JHS*, 122, 2002, p. 45-69.
- LUSSIER, R., « Récit fondateur et construction identitaire : Pausanias et la quête de l'« identité messénienne » », *CEA*, 44, 2007, p. 73-87.

- MACTOUX, M.-M., « Panthéon et discours mythologique : le cas d'Apollodore », *RHR*, 206 (3), 1989, p. 245-270.
- MALAMOUD, C., « Sans lieu ni date : note sur l'absence de fondation dans l'Inde védique », *Tracés de fondation*, M. Detienne (dir.), Louvain-Paris, Peeters, 1990, p. 183-191.
- MALKIN, I., « La place des dieux dans la cité des hommes. Le découpage des aires sacrées dans les colonies grecques », *RHR*, 204, 1987, p. 331-352.
- MALKIN, I., « The Polis Between Myths of Land and Territory », *The Role of Religion in the Early Greek Polis*, R. Hägg (éd.), Jonsered, Åström, 1996, p. 9-19.
- MALKIN, I., « Heroes and the Foundation of Greek Cities », *La fundación de la ciudad, Mitos y ritos el mundo antiguo*, P. Azara, R. Mar, E. Riu et E. Subías (éd.), Barcelona, Edicions UPC, 2000, p. 81-88.
- MALKIN, I., « La fondation d'une colonie apollinienne : Delphes et l'Hymne homérique à Apollon », *Delphes : cent ans après la grande fouille*, Athènes, École française d'Athènes, 2000, p. 69-77.
- MALKIN, I., « Networks and the Emergence of Greek Identity », *Mediterranean Paradigms and Classical Antiquity*, I. Malkin (éd.), London-New York, Routledge, 2005, p. 56-74.
- MARCHETTI, P., « Recherches sur les mythes et la topographie d'Argos, I. Hermès et Aphrodite », *BCH*, 117 (1), 1993, p. 211-223.
- MARCHETTI, P. et Y. RIZAKIS, « Recherches sur les mythes et la topographie d'Argos, IV. L'agora revisitée », *BCH*, 119 (2), 1995, p. 437-472.
- MARCOTTE, D., « La redécouverte de Pausanias à la Renaissance », *SIFC*, 85, 1992, p. 872-878.
- McCAULEY, B., « The Transfer of Hippodameia's Bones : A Historical Context », *CJ*, 93 (3), 1998, p. 225-239.
- McCAULEY, B., « Heroes and Power : The Politics of Bone Transferal », *Ancient Greek Hero Cult*, R. Hägg (éd.), Stockholm, Svenska Institutet i Athen, 1999, p. 85-98.
- McCOSKEY, D. E., « By Any Other Name ? Ethnicity and the Study of Ancient Identity », *CB*, 79, 2003, p. 93-109.



- MIGEOTTE, L., « Réparation de monuments publics à Messène au temps d'Auguste », *BCH*, 109 (1), 1985, p. 597-607.
- MITCHELL, S., « The Ionians of Paphlagonia », *Local Knowledge and Microidentities in the Imperial Greek World*, T. Whitmarsh (éd.), Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2010, p. 86-110.
- MITsos, M., « Inscription de Stymphale », *REG*, 59-60, 1946-1947, p. 150-174.
- MOGGI, M., « L'*excursus* di Pausania sulla Ionia », *Pausanias historien : huit exposés suivis de discussions*, préparés et présidés par J. Bingen, Vandoeuvres-Genève, Fondation Hardt, 1996, p. 79-116.
- MOREAU, A., « Le retour des cendres : Oreste et Thésée, deux cadavres (ou deux mythes ?) au service de la propagande politique », *Mythe et politique*, F. Jouan et A. Motte (éd.), Paris, Les Belles Lettres, 1990, p. 209-218.
- MORIZOT, Y., « Le hiéron de Messéné », *BCH*, 118 (2), 1994, p. 399-405.
- MOUSOPOULOS, É. A., « Généalogies et structures de parenté dans la mythologie grecque », *Kernos*, 19, 2006, p. 31-34.
- MUSTI, D., « L'itinerario di Pausania : dal viaggio alla storia », *Quaderni Urbinati di Cultura Classica*, 17 (2), 1984, p. 7-18.
- MUSTI, D., « La struttura del discorso storico in Pausania », *Pausanias historien : huit exposés suivis de discussions*, préparés et présidés par J. Bingen, Vandoeuvres-Genève, Fondation Hardt, 1996, p. 9-43.
- NORA, P., « Entre mémoire et histoire : la problématique des lieux », *Les Lieux de mémoire*, vol. I, P. Nora (dir.), Paris, Gallimard, 1997 (1984-1992), p. 23-43.
- OU DOT, E., « Penser l'autochtonie athénienne à l'époque impériale », *Origines gentium*, textes réunis par V. Fromentin et S. Gotteland, Paris, de Boccard, 2001, p. 95-108.
- OU DOT, E., « Au commencement était Athènes : le 'Panathénaïque' d'Aelius Aristide ou l'histoire abolie », *Ktèma*, 31, 2006, p. 227-238.
- OU DOT, E., « L'Athènes primitive sous l'empire romain : l'exemple du Panathénaïque d'Aelius Aristide », *Anabases*, 3, 2006, p. 195-212.

- PATTERSON, L. E., « An Aetolian Local Myth in Pausanias ? », *Mnemosyne*, 57 (3), 2004, p. 346-352.
- PAYEN, P., « Préhistoire de l'humanité et temps de la cité : l'« Archéologie » de Thucydide », *Anabases*, 3, 2006, p. 137-154.
- PERNOT, L., « L'art du sophiste à l'époque romaine : entre savoir et pouvoir », *Ars et Ratio, Sciences, art et métiers dans la philosophie hellénistique et romaine*, C. Lévy, B. Besnier et A. Gigandet (éd.), Bruxelles, Latomus, 2003, p. 126-142.
- PERRIN, É., « Héracléides le Crétois à Athènes : les plaisirs du tourisme culturel à Athènes », *REG*, 107, 1994, p. 192-202.
- PIÉRART, M., « L'historien ancien face aux mythes et aux légendes, I : les limites de la rationalisation », *LEC*, 51, 1983, p. 47-62.
- PIÉRART, M., « Le tradizioni epiche e il loro rapporto con la questione dorica : Argo e l'Argolide », *Le origini dei Greci : Dori e mondo egeo*, D. Musti (dir.), Rome-Bari, Laterza, 1985, p. 277-292.
- PIÉRART, M., « Les honneurs de Persée et d'Héraclès », *Héraclès d'une rive à l'autre de la Méditerranée : bilan et perspectives*, C. Bonnet et C. Jourdain-Annequin (éd.), Bruxelles-Rome, Institut historique belge de Rome, 1992, p. 223-244.
- PIÉRART, M., « De l'endroit où l'on abritait quelques statues d'Argos et de la vraie nature du feu de Phoroneus : une note critique », *BCH*, 117 (2), 1993, p. 609-613.
- PIÉRART, M., « Omissions et malentendus dans la 'Périégèse' : Danaos et ses filles à Argos », *Les Panthéons des cités, des origines à la 'Périégèse' de Pausanias*, V. Pirenne-Delforge (éd.), Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 1998, p. 165-193.
- PIÉRART, M., « Héros fondateurs : héros civilisateurs : la rivalité entre Argos et Athènes vue par Pausanias », *Héros et héroïnes dans les mythes et les cultes grecs*, V. Pirenne-Delforge et E. S. de la Torre (éd.), Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2000, p. 409-434.
- PIÉRART, M., « Observations sur la structure du Livre II de la *Périégèse* », *Éditer, traduire, commenter Pausanias en l'an 2000*, D. Knoepfler et M. Piérart (éd.), Neuchâtel-Genève, Droz-Université de Neuchâtel, 2001, p. 203-221.

- PIETTRE, R., « Pausanias et les origines arcadiennes de l'humanité », *Uranie*, 9, 2000, p. 67-96.
- PIOLOT, L., « Autochtones et *Allochtones*, le nécessaire mariage des genres », *Poikilia*, 1996, p. 55-71.
- PIRENNE-DELFORGE, V., « La portée du témoignage de Pausanias sur les cultes locaux », *Les cultes locaux dans les mondes grec et romain*, textes réunis par G. Labarre avec la collab. de M. Drew-Bear (*et al.*), Paris, de Boccard, 2004, p. 5-20.
- PIRENNE-DELFORGE, V., « 'Beau comme l'antique ?' Pausanias et les traces d'une piété ancestrale », *Ktèma*, 31, 2006, p. 221-226.
- PIRENNE-DELFORGE, V. et E. S. de la TORRE, « Introduction thématique », *Héros et héroïnes dans les mythes et les cultes grecs*, V. Pirenne-Delforge et E. S. de la Torre (éd.), Liège, Centre International d'Étude de la Religion Grecque Antique, 2000, p. IX-XXIII.
- POLIGNAC, F. de, « Déméter ou l'altérité dans la fondation », *Tracés de fondation*, M. Detienne (dir.), Louvain-Paris, Peeters, 1990, p. 289-300.
- POLIGNAC, F. de, « Mémoire et visibilité : la construction symbolique de l'espace en Grèce géométrique », *Ktèma*, 23, 1998, p. 93-101.
- POLIGNAC, F. de, « Héritage, rupture et projection : aspects du rapport au temps dans les fondations grecques », *La fundación de la ciudad, Mitos y ritos el mundo antiguo*, P. Azara, R. Mar, E. Riu et E. Subías (éd.), Barcelona, Edicions UPC, 2000, p. 111-117.
- PONT, A.-V., « L'empereur fondateur : enquête sur les motifs de la reconnaissance civique », *REG*, 120, 2007, p. 526-552.
- PORTER, J. I., « Ideals and Ruins, Pausanias, Longinus, and the Second Sophistic », *Pausanias : Travel and Memory in Roman Greece*, S. E. Alcock, J. F. Cherry et J. Elsner (éd.), Oxford-New York, Oxford University Press, 2001, p. 63-92.
- PRESTON, R., « Roman Questions, Greek Answers : Plutarch and the Construction of Identity », *Being Greek under Rome, Cultural Identity, The Second Sophistic and the Development of Empire*, S. Goldhill (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 86-119.

- PRETZLER, M., « Myth and History at Tegea – Local Tradition and Community Identity », *Defining Ancient Arkadia*, T. H. Nielsen et J. Roy (éd.), Copenhagen, Munksgaard, 1999, p. 89-129.
- PRETZLER, M., « Turning Travel into Text : Pausanias at work », *G&R*, 52 (2), 2004, p. 199-216.
- PRETZLER, M., « Pausanias and Oral Tradition », *CQ*, 55 (1), 2005, p. 235-249.
- RAUBITSCHKE, I. K. et A. E., « The Mission of Triptolemos », *Studies in Athenian Architecture, Sculpture and Topography Presented to Homer A. Thompson*, Princeton, Princeton University Press, 1982, p. 109-117.
- REYNOLDS, J., « Hadrian, Antoninus Pius and the Cyrenaican Cities », *JRS*, 68, 1978, p. 111-121.
- RICHER, N., « The Hyakinthia of Sparta », *Spartan Society*, T. J. Figueira (éd.), Swansea, Classical Press of Wales, 2004, p. 77-102.
- RIZAKIS, A., « Les colonies romaines des côtes occidentales grecques. Populations et territoires », *DHA*, 22 (1), 1996, p. 255-324.
- ROBERT, L., « Documents d'Asie Mineure », *BCH*, 101 (1), 1977, p. 120-129.
- ROBERT, L., « La titulature de Nicée et Nicomédie : la gloire et la haine », *HSPH*, 81, 1977, p. 1-39.
- ROBERT, L., « Documents d'Asie Mineure », *BCH*, 102 (1), 1978, p. 477-490.
- ROBERT, L., « Les conquêtes du dynaste lycien Arbinas », *JS*, 1978, p. 3-48.
- ROBERT, L., « Une épigramme satirique d'Automédon et Athènes au début de l'Empire », *REG*, 94, 1981, p. 338-361.
- ROBERT, J. et L., « Bulletin épigraphique », *REG*, 75, 1962, p. 130-226.
- ROEKENS, A., « Les identités collectives, l'apport des sciences sociales », *Questions d'histoire contemporaine : conflits, mémoires et identités*, L. van Ypersele (dir.), Paris, Presses Universitaires de France, 2006, p. 77-88.
- ROMEO, I., « The Panhellenion and Ethnic Identity in Hadrianic Greece », *CPh*, 97, 2002, p. 21-40.



- ROMILLY, J. de, « La mémoire du passé dans la Grèce antique », *RH*, 283, 1990, p. 3-12.
- ROUSSET, D., « La cité et son territoire dans la province d'Achaïe et la notion de 'Grèce romaine' », *Annales (HSS)*, 59 (2), 2004, p. 363-383.
- ROY, J., « Les cités d'Élide », *Le Péloponnèse, archéologie et histoire*, textes rassemblés par J. Renard, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 1999, p. 151-176.
- RUDHARDT, J., « Puissance et souveraineté selon l'enseignement de quelques mythes grecs », *Les dieux, le féminin, le pouvoir*, P. Borgeaud et V. Pirenne-Delforge (éd.), Genève, Labor et Fides, 2006 (1991), p. 21-40.
- SAÏD, S., « The Rewriting of the Athenian Past : From Isocrates to Aelius Aristides », *Greeks on Greekness, Viewing the Greek Past under the Roman Empire*, D. Konstan et S. Saïd (éd.), Cambridge, The Cambridge Philological Society, 2006, p. 47-60.
- SCHACHTER, A., « Greek Deities : Local and Panhellenic Identities », *Further Studies in the Ancient Greek Polis*, P. Flensted-Jensen (éd.), Stuttgart, Steiner, 2000, p. 9-17.
- SCHEER, T. J., « 'They That Held Arkadia' : Arcadian Foundations Myths as Intentional History in Roman Imperial Times », *Intentional History, Spinning Time in Ancient Greece*, L. Foxhall, H. J. Gehrke et N. Luraghi (éd.), Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2010, p. 275-298.
- SCHEER, T. J., « Ways of Becoming Arcadian : Arcadian Foundation Myths in the Mediterranean », *Cultural Identity in the Ancient Mediterranean*, E. S. Gruen (éd.), Los Angeles, Getty Research Institute, 2011, p. 11-25.
- SCHMIDT, T., « Sophistes, barbares et identité grecque : le cas de Dion Chrysostome », *Regards sur la Seconde Sophistique et son époque*, T. Schmidt et P. Fleury (éd.), Toronto, University of Toronto Press, 2011, p. 105-119.
- SERGENT, B., « Le partage du Péloponnèse entre les Héraklides », *RHR*, 192, 1977, p. 121-136.
- SERGENT, B., « Le partage du Péloponnèse entre les Héraklides (suite) », *RHR*, 193, 1978, p. 3-25.

- SIDEBOTTOM, H., « Pausanias : Past, Present, and Closure », *CQ*, 52 (2), 2002, p. 494-499.
- SINEUX, P., « À propos de l'Asclépieion de Messène : Asclépios poliade et guérisseur », *REG*, 110, 1997, p. 1-24.
- SINN, U., « Olympie, centre d'artisanat chrétien », *Olympie*, A. Pasquier (dir.), Paris, Musée du Louvre, 2001, p. 215-237.
- SNODGRASS, A., « Les origines du culte des héros dans la Grèce antique », *La mort, les morts dans les sociétés anciennes*, G. Gnoli et J.-P. Vernant (dir.), Cambridge-Paris, Cambridge University Press-Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1982, p. 107-119.
- SPAWFORTH, A. J. S., « Families at Roman Sparta and Epidaurus : Some Prosopographical Notes », *ABSA*, 80, 1985, p. 191-258.
- SPAWFORTH, A. J. S., « The Panhellenion Again », *Chiron*, 29, 1999, p. 339-352.
- SPAWFORTH, A. J. S. et S. WALKER, « The World of the Panhellenion I. Athens and Eleusis », *JRS*, 75, 1985, p. 78-104.
- SPAWFORTH, A. J. S. et S. WALKER, « The World of the Panhellenion II. Three Dorian Cities », *JRS*, 76, 1986, p. 88-105.
- STRATIKI, K., « Le culte des héros grecs chez Pausanias », *BAGB*, 2002 (1), p. 70-93.
- STRATIKI, K., « Les héros grecs comme personnification de la liberté dans la *Périégèse* de Pausanias », *BAGB*, 2003 (2), p. 92-112.
- THOMAS, J., « Fondation et initiation : réflexion sur deux niveaux de lecture des systèmes mythologiques », *Les systèmes mythologiques*, J. Boulogne (textes réunis par), Paris, Presses Universitaires du Septentrion, 1997, p. 19-28.
- TORELLI, M., « Pausania a Corinto : un intellettuale greco del secondo secolo e la propaganda imperiale romana », *Éditer, traduire, commenter Pausanias en l'an 2000*, D. Knoepfler et M. Piérart (éd.), Neuchâtel-Genève, Droz-Université de Neuchâtel, 2001, p. 135-184.
- TOUCHAIS, G., « Chronique des fouilles et découvertes archéologiques en Grèce en 1988 », *BCH*, 113 (2), 1989, p. 610-612.

- TRINQUIER, J., « Les loups sont entrés dans la ville : de la peur du loup à la hantise de la cité ensauvagée », *Les espaces du sauvage dans le monde antique : approches et définitions*, M.-C. Charpentier (éd.), Besançon, Presses universitaires de Franche-Comté, 2004, p. 85-118.
- VANSCHOONWINKEL, J., « Des Héraclides du mythe aux Doriens de l'archéologie », *RBPh*, 73, 1995, p. 127-148.
- VERNANT, J.-P., « Frontières du mythe », *Mythes grecs au figuré : de l'antiquité au baroque*, S. Georgoudi et J.-P. Vernant (dir.), Paris, Gallimard, 1996, p. 25-42.
- VEYNE, P., « L'identité grecque devant Rome et l'empereur », *REG*, 112, 1999, p. 511-567.
- VEYNE, P., « L'identité grecque contre et avec Rome : 'collaboration' et vocation supérieure », *L'Empire gréco-romain*, Paris, Seuil, 2005, p. 163-257.
- VILLARD, R., « Le héros introuvable : les récits de fondation de cités en Italie : XIV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècle », *Histoire, économie et société*, 19 (1), 2000, p. 5-24.
- VINCENT, J.-C., « Le xoanon chez Pausanias : littératures et réalités cultuelles », *DHA*, 29, 2003, p. 31-75.
- VOTTÉRO, G., « Grandeur et déchéance d'un héros : Épaminondas le Thébain », *Le paradoxe du héros ou d'Homère à Malraux*, J. Dion (dir.), Nancy, Association pour la Diffusion de la Recherche sur l'Antiquité, 1999, p. 43-86.
- WAGSTAFF, J. M., « Pausanias and the Topographers : The Case of Colonel Leake », *Pausanias : Travel and Memory in Roman Greece*, S. E. Alcock, J. F. Cherry et J. Elsner (éd.), Oxford-New York, Oxford University Press, 2001, p. 190-206.
- WALBANK, M. E. H., « The Foundation and Planning of Early Roman Corinth », *JRA*, 10, 1997, p. 95-130.
- WELLER, C. H., « May a Hero Have a Temple ? », *CPh*, 12 (1), 1917, p. 96-97.
- WESTENHOLZ, J. G., « The Foundation Myths of Mesopotamian Cities : Divine Planners and Human Builder », *La fundación de la ciudad, Mitos y ritos el mundo antiguo*, P. Azara, R. Mar, E. Riu et E. Subías (éd.), Barcelona, Edicions UPC, 2000, p. 45-55.

- WHITMARSH, T., « 'Greece is the World' : Exile and Identity in the Second Sophistic », *Being Greek under Rome, Cultural Identity, The Second Sophistic and the Development of Empire*, S. Goldhill (éd.), Cambridge, Cambridge University Press, 2001, p. 269-305.
- WHITMARSH, T., « Thinking Local », *Local Knowledge and Microidentities in the Imperial Greek World*, T. Whitmarsh (éd.), Cambridge-New York, Cambridge University Press, 2010, p. 1-16.
- WHITTAKER, H., « Pausanias and His Use of Inscriptions », *SO*, 66, 1991, p. 171-186.
- WILAMOWITZ-MOELLENDORFF, U. von, « Die Thukydideslegende », *Hermes*, 12, 1877, p. 326-367.
- WILLIAMS, C. K., « The Refounding of Corinth : Some Roman Religious Attitudes », *Roman architecture in the Greek World*, S. Macready et F. H. Thompson (éd.), London, The Society of Antiquaries of London, 1987, p. 26-37.
- WOJAN, F., « Le culte impérial à Élis : à propos de Pausanias 6. 24. 10 », *Le Péloponnèse d'Épaminondas à Hadrien*, textes réunis par C. Grandjean, Paris, de Boccard, 2008, p. 271-275.
- WOLFF, F., « L'animal et le dieu : deux modèles pour l'homme », *L'animal dans l'Antiquité*, B. Cassin et J.-L. Labarrière (éd.), Paris, Vrin, 1997, p. 157-180.
- WOOLF, G., « Becoming Roman, Staying Greek : Culture, Identity and the Civilizing Process in the Roman East », *PCPhS*, 40, 1994, p. 116-143.
- WÖRRLE, M. et A. ROBU, « Aizanoi, cité des Hautes Terres d'Asie Mineure occidentale », *La lettre du Collège de France*, 26, 2009, p. 12-14.
- WUNENBURGER, J.-J., « Mythe urbain et violence fondatrice », *La fundación de la ciudad, Mitos y ritos el mundo antiguo*, P. Azara, R. Mar, E. Riu et E. Subías (éd.), Barcelona, Edicions UPC, 2000, p. 21-24.
- YILDIRIM, B., « Identities and Empire : Local Mythology and the Self-Representation of Aphrodisias », *'Paideia' : The World of the Second Sophistic*, B. E. Borg (éd.), Berlin-New York, de Gruyter, 2004, p. 23-52.
- YPERSELE, L. van, « Héros et héroïsation », *Questions d'histoire contemporaine : conflits, mémoires et identités*, L. van Ypersele (dir.), Paris, Presses Universitaires de France, 2006, p. 149-167.



ZOGRAFOU, A., « Images et 'reliques' en Grèce ancienne : l'omoplate de Pélops », *Les objets de la mémoire, Pour une approche comparatiste des reliques et de leur culte*, P. Borgeaud et Y. Volokhine (éd.), Bern, Peter Lang, 2005, p. 123-145.

ZOUMBAKI, S., « Choosing a New Name Between Romanisation and Persistence : The Evidence of Latin Personal Names in the Peloponnese », *Le Péloponnèse d'Épaminondas à Hadrien*, textes réunis par C. Grandjean, Paris, de Boccard, 2008, p. 145-159.

# INDEX DES CITÉS

ABIA.....	134	ÉPHÈSE.....	200
AIGAI.....	149	ÉPIDAURE.....	122
AIGEIRA.....	147	ÉPIDAURE LIMÈRA...	128
AIGIAI.....	131	ÉRYTHRÉES.....	202
AIGION.....	145	ÉRYX.....	173
ALÉA.....	153	ÉTIS.....	127
ALIPHÉRA.....	152	GÉRONTHRAI.....	127
AMYCLÉES.....	126	GORTYS.....	154
ANDANIE.....	133	GYTHION.....	126
APHRODISIAS.....	127	HARPINA.....	143
ARAINOS.....	130	HÉLIKÉ.....	146
ARÉNÉ.....	142	HÉLISSON.....	152
ARGOS.....	101	HÉLOS.....	126
ARGYRA.....	149	HÉRAIA.....	152
ASINÉ.....	136	HERMIONE.....	123
BASILIS.....	154	HYRMINA.....	143
BOIAI.....	128	KÉRYNÉIA.....	146
BOLINA.....	150	KLEITOR.....	153
BOURA.....	147	LAS.....	130
BRASIAI.....	129	LÉBÉDOS.....	201
BRYSÉAI.....	131	LÉPRÉOS.....	139
CHARISIAI.....	152	LÉTRINOI.....	141
CHIOS.....	204	LEUCTRES.....	131
CLAZOMÈNES.....	203	LYKOSOURA.....	151
CLÉONAI.....	120	MAINALON.....	115
COLONIDÉS.....	135	MAKARIA.....	152
COLOPHON.....	201	MANTINÉE.....	115
CORINTHE.....	93, 222	MÉGALOPOLIS.....	217
CORONÉ.....	135	MÉLAINAI.....	153
CROMYON.....	119	MESSÈNE.....	209
CROTONE.....	173	MÉTHYDRION.....	154
CYLLÈNE.....	142	MILET.....	199
CYRÈNE.....	174	MOTHONÉ.....	137
DASÉA.....	152	MYCÈNES.....	98
DYMÉ.....	144, 225	MYONTE.....	200
DYSPONTON.....	139	NAUPLIE.....	124
ÉGINE.....	123	NÉMÉE.....	121
ÉLATÉE.....	170	NONAKRIS.....	154
ÉLIS.....	109	OENÉE.....	121

OICHALIE.....	133	PYRRHICHOS.....	130
OINOTRIE.....	169	RHÉGION.....	179
OITYLOS.....	132	RHYPES.....	149
OLÉNOS.....	149	SAMOS.....	203
ORCHOMÈNE.....	152	SICYONE.....	94
ORESTHASION.....	152	SIDÉ.....	127
ORNÉES.....	122	SMYRNE.....	205
PALLANTION.....	181	SPARTE.....	106
PATRAS.....	111, 223	STYMPHALE.....	153
PELLANA.....	132	TARENTE.....	175
PELLÈNE.....	148	TÉGÉE.....	116
PHARAI.....	145	TÉNÉA.....	120
PHARIS.....	131	TÉOS.....	202
PHAROREUS.....	153	TEUTHRONE.....	132
PHÉNÉOS.....	155	THÉRA.....	172
PHÈRES.....	134	THISOA.....	154
PHIGALIE.....	115	TIRYNTHÉ.....	122
PHLIONTE.....	96	TITANÉ.....	120
PHOCÉE.....	203	TRAPÉZONTE.....	152
PHRIXA.....	143	TRÉZÈNE.....	104
PISA.....	139	TRIKOLONOI.....	152
PRIÈNE.....	200	TRITAIA.....	145
PSOPHIS.....	154	ZANCLE-MESSÈNE... 176	
PYLOS.....	137	ZOITIA.....	153
PYLOS D'ÉLIDE.....	141		